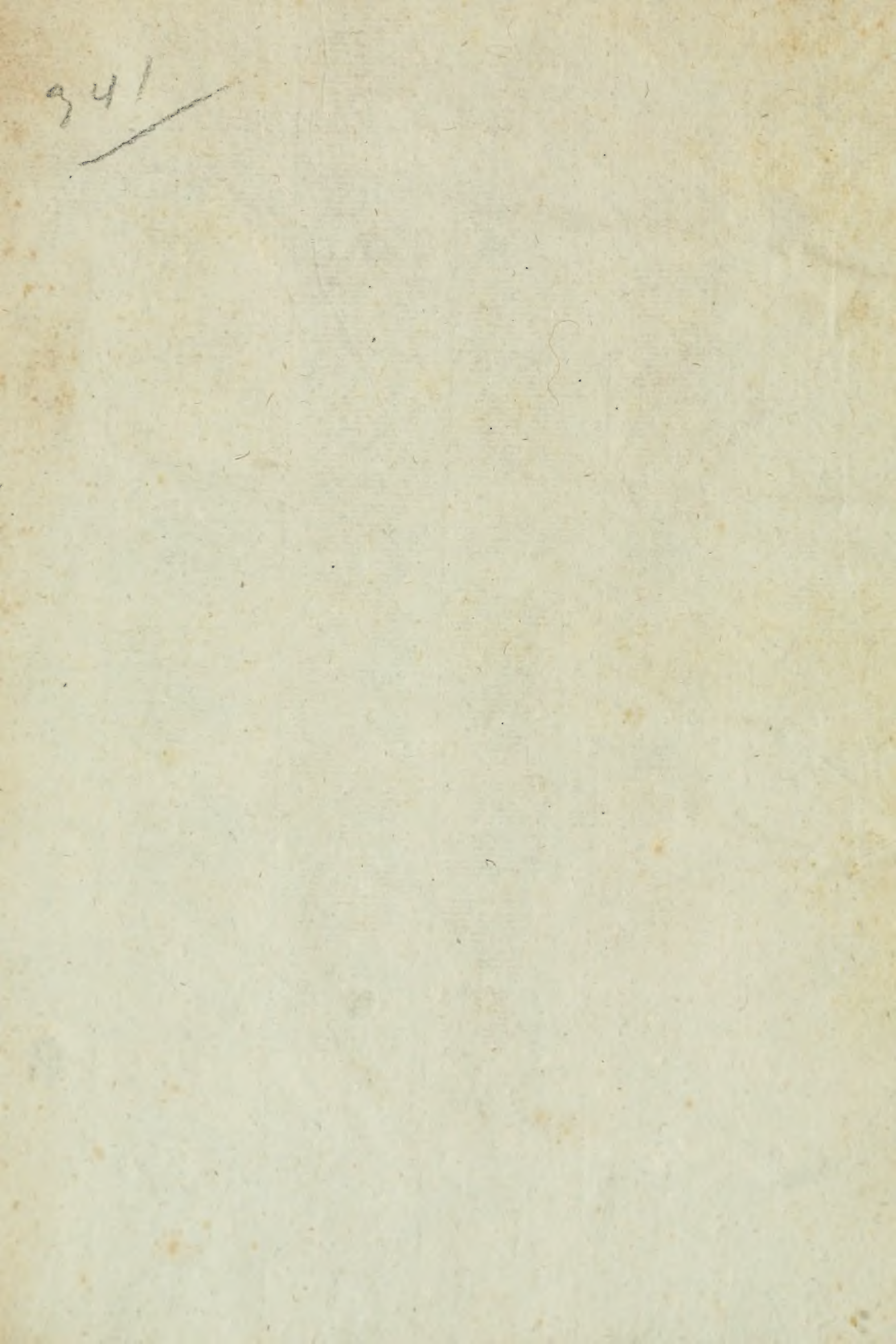






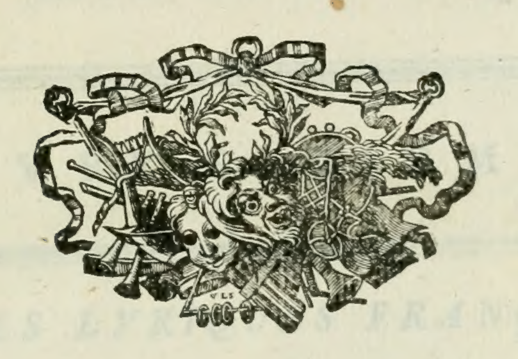

941

ESSAI
SUR LA MUSIQUE.

TOME QUATRIEME.

ESSAI
SUR
LA MUSIQUE
ANCIENNE ET MODERNE.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

De l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES, Imprimeur ordinaire du Roi;

Et ſe vend

Chez EUGENE ONFROY, Libraire, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ESSAI SUR LA MUSIQUE.

LIVRE SIXIEME.

POETES LYRIQUES FRANÇAIS.

ADAM BILLAUT (Maître), Menuisier à Nevers, vivait sur la fin du regne de Louis XIII. Il mourut en 1662 (*a*).

(*a*) Il y avait de son tems un Pâtissier Poëte qui faisait aussi des pieces de vers. Il disait « que si Maître Adam travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus » de feu »

Le duc de Saint-Aignan a fait pour lui les vers ſuivans :

« Ornement du ſiecle où nous ſommes,
» Vous n'aurez rien de moi, ſinon
» Que, pour les vers & pour le nom,
» Vous êtes le premier des hommes.

Chanſon à boire.

« Si quelque jour étant ivre
» La parque arrête mes pas,
» Je ne veux point pour revivre
» Quiter un ſi doux trépas.
» Je m'en irai dans l'Averne
» Faire enivrer Aleĉton,
» Et planterai ma taverne
» Dans la chambre de Pluton.

» Le plus grand de la terre,
» Quand je ſuis au repas,
» S'il m'annonçait la guerre,
» Il n'y gagnerait pas :
» Jamais je ne m'étonne ;
» Et je crois, quand je boi,
» Que ſi Jupiter tonne,
» C'eſt qu'il a peur de moi.

» La nuit n'eſt point chaſſée
» Par l'unique flambeau,
» Qu'auſſi-tôt ma penſée
» Eſt de voir un tonneau ;
» Et lui tirant la bonde,
» Je demande au ſoleil
» As-tu bu dedans l'onde
» D'un élement pareil ?

Voltaire cite ce rondeau de Maître Adam.

« Pour te guérir de cette ſciatique,
» Qui te retient comme un paralytique
» Dedans ton lit ſans aucun mouvement,
» Prends-moi deux brocs d'un fin jus de ſarment
» Puis lis comment on le met en pratique.

» Prends-en deux doigts, & bien chaud les applique
» Dessus l'externe où la douleur te pique;
» Et tu boiras le reste promptement
» Pour te guérir.
» Sur cet advis ne sois point hérétique;
» Car je te fais un serment autentique,
» Que si tu crains ce doux médicament,
» Ton médecin, pour ton soulagement,
» Fera l'essai de ce qu'il communique
» Pour te guérir.

Abeille (Gaspard), né à Rietz en Provence en 1648, embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Son humeur agréable & la facilité à faire des vers, le firent aimer de M. le Prince de Conty, du Duc de Vendôme, & du Maréchal de Luxembourg, qui lui faciliterent les moyens de faire fortune. Il devint Secrétaire général de la Province de Normandie, fut reçu de l'Académie Française en 1704, & obtint des bénéfices.

Abeille fit plusieurs tragédies & poésies galantes assez agréables. Il mourut à Paris en 1718.

Albaret (d'), Censeur royal, a fait la tragédie de *Glaucus & Sylla*, Musique de le Clair.

Alibray (Charles Vion d'), né à Paris, fils d'un Auditeur des comptes, & frere de l'illustre Madame de Saintot, si célébrée par Voiture, fit plusieurs ouvrages de poésie qui lui donnerent quelque réputation.

On connaît cette épigramme contre Montmaur.

» Montmaur étant à table avec certains pédans
» Qui criaient & prêchaient trop haut sur la vendange.
» Lui qui ne songe alors qu'à ce que font ses dents,
» Paix là, paix là, dit-il, on ne sait ce qu'on mange.

Il mourut en 1655.

CHANSON.

« Tu l'as dit tout publiquement,
» Que tu m'acceptais pour Amant,
» Adorable & belle Uranie;
» Mais je n'y puis ajouter foi:
» Et tu crois, aussi bien que moi,
» Que qui le dit ainsi, le nie.

» Quel qu'innocent que soit l'Amour,
» C'est un enfant qui hait le jour,
» Et qui veut toujours qu'on le cache:
» Il est timide & honteux;
» Et ce qu'il communique à deux,
» Il faut qu'un troisieme le sache.

» Qu'il fasse pour punition
» D'une si fausse affection,
» Qu'une vraie à mes feux réponde;
» Et comme c'est un Dieu discret,
» Que tu m'oses dire en secret
» Ce que tu dis à tout le monde.

D'Alibray avait fait pour le théatre *Amynte*, *la Pompe funèbre*, *le Torrismond* & *Soliman*.

Amand (Marc-Antoine-Gerard-François de Saint), né à Rouen en 1593, fils d'un chef d'escadre, servit quelque tems dans la marine, la quitta pour la littérature, & fut reçu de l'Académie Française en 1634. La lecture d'un poëme sur la Lune, qu'il fit à Louis XIV, & qui ne plut pas à ce Prince, lui causa la mort. Il mourut de chagrin en 1661.

Amfreville (Abbé d'). Ses ancêtres étaient parens du Cardinal du Péron, Grand-Aumônier de France sous Charles IX. Il mourut vers le milieu de ce siecle, & a fait des chansons charmantes. Peu de gens ont eu un caractere aussi liant, une conversation plus agréable & plus de talent pour conter.

CHANSON.

« Pour écarter l'indifférence,
» Il est tant de secrets charmans;
» Faut-il que contre l'inconstance
» L'Amour n'ait point de Talismans ».

On dit que Mademoiselle le Couvreur, morte en 1730, fut enterrée dans le jardin de l'Abbé d'Amfréville, qui l'avait beaucoup aimée.

Anseaume, né à Paris, a fait de très-jolis opéra comiques, tels que

le *Peintre amoureux de son modele*, *les Chasseurs & la Laitiere*, *Mazet*, *la Clochette* & autres. Ils sont trop connus pour en parler ».

Arnaud (François-Thomas-Marie Baculard d'), né à Paris, d'une famille noble & ancienne, originaire du comtat Vénaissin, étudia chez les Jésuites avec succès, & faisait des vers dès l'âge de neuf ans. Ses premiers essais en ce genre furent une tragédie de *Didon*. Il fut de très-bonne heure lié avec *Voltaire*, *Crébillon* le Pere, *Piron*, &c. De telles sociétés ne pouvaient que l'enflammer pour la littérature, exclusivement à tout autre objet. Aussi dirigea-t-il toutes ses vues de ce côté. A quinze ans, il avait fait la tragédie de *Coligny*, qui est imprimée & qui annonçait un talent tragique. Il avait aussi composé une Comédie en cinq actes & en vers, intitulée le *mauvais Riche*, qui n'a point encore paru imprimée, & qui fut jouée en 1750 sur un théâtre particulier : le célebre Lekain y jouait le premier rôle.

Cette piece eut plusieurs représentations si brillantes, que la Police engagea l'auteur à les suspendre. Ce fut à l'une de ces représentations, où assistait M. de Voltaire, que ce grand homme découvrit le talent supérieur de Lekain, & pria M. d'Arnaud de le mener chez lui.

Ce jeune Poëte s'était fait connaître encore par des poésies légeres qui attirerent l'attention du Roi de Prusse. Ce monarque lui donna le titre de son correspondant littéraire, & deux ans après l'appella auprès de lui à Berlin. Il lui donna même le glorieux surnom de son *Ovide*, & lui adressa des vers, dont tant d'autres à sa place se seraient glorifiés avec raison : cependant nous ne voyons pas que M. d'Arnaud les ait insérés dans aucun de ses ouvrages.

Jusqu'à ce moment M. d'Arnaud avait éprouvé de la part de M. de Voltaire les distinctions les plus flatteuses; il existe une lettre de lui, dans laquelle il prétend que jamais Poëte n'a commencé plus brillamment que le jeune d'Arnaud. Peut-être ces vers du Roi de Prusse, peut-être la méchanceté de quelques jaloux de M. d'Arnaud exciterent-ils la division qui régna depuis entre le maître & l'éleve, & dont celui-ci fut la victime.

Trop sensible pour avoir la faiblesse d'un courtisan, il demanda & obtint son congé, & vint à la Cour de Dresde, où il fut élevé à la dignité de *Conseiller de légation*, titre que les premiers gentilshommes

Allemands s'honorent de porter. Le desir de revoir sa patrie, & la tendre amitié du *Comte de Frise*, neveu du Maréchal de Saxe, le déterminerent à revenir en France.

Il y vécut quelques années dans la plus brillante société; mais bientôt il s'en retira pour se livrer entiérement à l'étude.

C'est de cette retraite, où il passe sa vie, que sont sortis les ouvrages qu'il nous donne depuis quelques années.

Jean-Jacques Rousseau a dit de M. d'Arnaud. *La plupart de nos gens de lettres écrivent avec leurs têtes & leurs mains, M. d'Arnaud écrit avec son cœur.*

On va donner une édition de ses pieces légeres, celle qui existe en trois volumes étant désavouée par l'Auteur.

CHANSON.

« C'est l'Amour qui me fait écrire,
» C'est l'Amour qui me fait parler :
» Il est juste que qui m'inspire,
» De ses dons aime à me combler.

» L'autre jour cet aimable enfant,
» Avec un sourire charmant,
» Me dit : je voudrais reconnaître
» Ton zèle & ton attachement.

» Choisis, de mon aîle volage,
» Ou de mon flambeau radieux;
» Que mon carquois soit ton partage,
» Ou mets mon bandeau sur tes yeux.

» Garde, Amour, ton aîle légere :
» Ah, loin de vouloir voltiger,
» Qu'un nouveau nœud, à ma Glycere,
» S'il se peut vienne m'engager.

» Ton flambeau me serait contraire,
» Doit-on éclairer le plaisir ?
» Vu de trop près, il fait moins plaire,
» Et satisfait moins le desir.

» De ton carquois ferois-je usage !
» Eh ! quels traits aurais-je à lancer ?
» Glycere accepte mon hommage,
» Je n'ai plus de cœur à blesser.

» Mais si l'erreur est nécessaire,
» S'il faut écarter le flambeau,
» Mon choix est fait, Dieu de Cythere,
» Daigne me donner ton bandeau.

Artaud (Jean-Baptiste), né à Montpellier le 26 Décembre 1732, Censeur royal, a composé la comédie de *la Centenaire*, ainsi que plusieurs autres prêtes à voir le jour, & desirées depuis long-temps. Il s'est chargé depuis quelques années de rédiger le courier d'Avignon ; ce qui l'oblige à résidence. Nous connaissons de lui un fort joli opéra comique.

Assoucy (Charles Coipeau d'), né à Paris en 1604, était Poëte & Musicien. Il voyagea long-tems, fut mis à Rome à l'inquisition pour des satyres, & à son retour pensa être brûlé pour un vice infâme dont on l'accusait. Il mourut en 1679.

Aubert (L'Abbé Jean-Louis), né à Paris en 1731, fils du Surintendant de la Musique de M. le Duc.

Nous avons de lui plusieurs livres de fables, dont plusieurs sont jolies, & se font lire avec plaisir.

Il a mis aussi en vers le joli roman de Psyché fait par la Fontaine.

Aulaire (Jean-François-Joseph de Beaupoil, Marquis de Saint). Il commença à faire des vers à soixante ans, & à quatre-vingt-quinze il composa ceux si connus, qu'il adressa à Madame la Duchesse du Maine.

« La Divinité qui s'amuse
» A me demander mon secret,
» Si j'étais Apollon ne serait point ma Muse,
» Elle serait Thétis, & le jour finirait.

Il est mort en 1742.

CHANSON.

« Bergere détachons-nous
» De Newton, de Descartes:
» Ces deux especes de Fous
» N'ont jamais vu le dessous
» Des cartes, des cartes, des cartes

Autre faite à quatre-vingt-dix ans.

« Bacchus & Silvie,
» Ont partagé ma vie;
» Bacchus & Silvie
» M'occupaient tour à tour.
» Mais à mon âge,
» On devient sage,
» Et sans partage
» Mon dernier jour
» Doit se consacrer à l'Amour.

Autreau (Jacques), né Philosophe, ou plutôt Misantrope, faisait peu de cas de l'estime de tout le monde, & ne s'estimait gueres plus lui-même. Il a fui le monde par goût, & la médiocrité de sa fortune n'a pas été capable de l'en rapprocher. Sa philosophie renfermait plus d'humeur que d'amour-propre; mais elle tenait aussi plus du tempérament que de la raison.

Il était Poëte par goût & se fit Peintre par nécessité. Son tableau le plus estimé est celui qui appartenait à M. de la Faye, dans lequel on voyait Fontenelle, la Motte & Danchet, disputant sur un ouvrage dont on leur faisait la lecture. Son dernier ouvrage en peinture est peut-être la plus belle allégorie qui ait été trouvée. Elle représente Diogène près de son tonneau, ayant trouvé l'homme qu'il cherchait depuis si long-tems, & cet homme est le Cardinal de Fleury, dont il tient le portrait.

Il fit plusieurs pieces au théâtre Italien, qui ont eu beaucoup de succès. La Magie de l'Amour, & les Amans ignorans, prouvent un grand talent pour la comédie. Sa prose est élégante & correcte, ses vers sont agréables & bien tournés.

Il

Il naquit en 1656, & ne donna sa premiere comédie qu'en 1718. Sa mort arriva en 1745 à l'hôpital des Incurables.

CHANSON.

« D'où vient, disait Lucas, qu'on voit entre les Rois
» Toujours maille à partir, toujours queuque anicroche?
» Morguiene à Pantin, sans reproche,
» Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois.
» En voici la raison, me semble,
» Lui répondit Grégoire en esprit fort:
» Le moyen qu'ils soient d'accord!
» Ils ne buvont jamais ensemble ».

AUTRE.

« L'épouse la plus belle
» Dégoûte & fatigue à la fin;
» Mais plus on boit de son vin,
» Et plus il nous rappelle.
» Eh! mes amis, croyez-moi,
» Femme en ville & vin chez soi ».

AUTRE.

« Une femme est un embarras,
» N'est-il pas vrai compere Blaise!
» Humons le piot tout à notre aise,
» Nargue de l'amoureux tracas.
» Au cabaret lorsque je sis à table,
» Je ne bois qu'à ma soif, & quand le cœur m'en dit;
» Mais quand Margot me tient au lit,
» Tout ci, tout ça,
» Par-ci, par-là,
» Mon pauvre Colas
» Est-tu déja las?
» Alle est insupportable ».

AUTRE.

« Baise-moi donc; me disait Blaise;
» Nannin, nannin, je ne suis pas si niaise,

» Ma mere me le défend bien.
» Mais voyez ce grand Nicodeme;
» La ſienne ne lui défend rien:
» Que ne me baiſe-t-il lui-même ? »

PARODIE.

« Loin des ſots & des critiques,
» Des facheux & des mélancoliques,
» Cinq ou ſix amis, gens pacifiques,
» En certain lieu, près de Paris,
» Sous des Lambris ruſtiques
» Trouvent le Paradis,
» Que Mahom crut jadis.
» A ſon apétit
» Chacun vit.
» On rit, on chante, on fait grand chere,
» On mene ſa bergere
» Sur le ſainfoin:
» Le reſte eſt un myſtere
» Qu'on ne révele point.
» Cabinets, lits de verdure,
» Ornemens de la nature
» Pure;
» Parterres gais, allée obſcure,
» Salon bien frais,
» Dont les murs ſont diſcrets,
» Peu chargés de dorure,
» Mais la cuiſine auprès,
» Voilà notre palais.
» Nous vivons en Dieux
» Dans ces beaux lieux,
» Tout flatte notre fantaiſie;
» Tout nous eſt ambroiſie:
» Point de ſouci;
» Puiſſions-nous tous mourir ici,
» Reſſuſciter auſſi.

On trouve dans ſes ouvrages l'opéra de Platée, augmenté & changé par feu M. Balot, & mis en muſique par Rameau. On le donna pour la premiere fois en 1747.

Baif (Jean-Antoine de), originaire d'Anjou, né à Venise en 1531. Il était fils naturel de l'Abbé Baïf, Maître des requêtes & Ambassadeur à Venise. Son pere l'ayant fait légitimer, lui fit faire de bonnes études, & mourut avant que son fils les eut entiérement achevées. Ronsard, son camarade de classe, l'aimait beaucoup & en faisait grand cas.

Ce qui le distingua davantage, fut un académie de Musique qu'il établit dans une petite maison qu'il avait dans un des fauxbourgs de Paris. Il y donnait souvent des concerts qui lui attiraient les visites de toute la Cour. Charles IX & Henri III les honorerent souvent de leur présence.

Baïf était aussi bon Musicien que bon Poëte. On a de lui plusieurs livres de chansons à quatre parties imprimées en 1578. Les paroles & la musique de douze chansons spirituelles à quatre parties, en 1562.

Une instruction pour toute Musique des huit divers tons en tablature de luth; & une instruction pour apprendre la tablature, & à jouer de la guiterne (guitare).

Il mourut en 1591.

CHANSON.

« Si ce n'est pas amour, que sent donques mon cœur?
» Si c'est amour aussi, pour Dieu quelle chose est-ce?
» S'elle est bonne, comment nous met-elle en détresse,
» Si mauvaise, qui fait si douce sa rigueur? »

Bainville (Charles), Provençal, & parent de Boileau, était Peintre, mais aimait encore mieux faire des vers. Il mourut en 1754.

CHANSON.

« L'autre jour l'enfant de Cythere;
» Sous une treille à demi-gris,
» Disait, en parlant à sa mere,
» Je bois à toi, ma chere Iris.
» Vénus le regarde en colere:
» Maman, calmez votre courroux,
» Si je vous prends pour ma bergere,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

AUTRE.

« L'Amour caché dans un buiſſon,
» Vit Colin & Nanette;
» Tout auſſi-tôt ce Dieu fripon,
» Jouant de l'arbalète,
» Perça la fille & le garçon,
» Tous les deux ſur l'herbette.

» Fier de ce coup, il s'aprocha
» Du couple qui ſe pâme;
» Mais ce ſpectacle le toucha,
» Et par un trait de flâme,
» Qu'avec roideur il décocha,
» Ce Dieu leur rendit l'âme.

» Colin le premier s'éveillant,
» Joyeux de l'aventure,
» Dit à Nanette, en l'embraſſant,
» Comment va ta bleſſure?
» Elle répond en rougiſſant,
» Ta ſanté me raſſure.

Baloi de Sovot, frere du ſieur Balot, Notaire, a raccommodé les paroles de l'acte de *Pygmalion*, de la Motte, de la maniere dont on le donne à préſent. Il a auſſi refondu le poëme de *Platée*, opéra d'*Autreau*, mis en muſique par Rameau. Balot a compoſé le poëme d'*Aglaure*, tragédie qui allait être miſe en muſique, lorſqu'il mourut vers 1760.

Banzi (de) a compoſé les paroles du ballet de *Villeneuve-Saint-Georges*, mis en muſique par Collaſſe, exécuté devant Monſeigneur, le 1 Septembre 1692, & à l'opéra en 1732.

Bartas (Guillaume de Saluſte du), fils d'un Tréſorier de France, naquit à Monfort en Armagnac vers 1544, & fut gentilhomme ordinaire de la chambre d'Henri IV, alors Roi de Navarre.

Il ſe diſtingua comme Capitaine, comme Négociateur & comme Poëte. Il a fait un poëme ſur la création, intitulé *la Semaine*, qui eut un grand

ſuccès. On a de lui pluſieurs autres ouvrages qui lui donnerent une grande réputation.

Du Bartas mourut en Juillet 1590, âgé de quarante-ſix ans, ayant été trop exalté pendant ſa vie & trop rabaiſſé après ſa mort. On a de lui quelque poéſie lyrique, mais aſſez médiocre.

Baugé (Daniel-Paul Chapuſeau de), né à Lyon, fils d'un miniſtre Calviniſte, abjura, devint Abbé, puis Financier, & ſe maria. Il mourut vers 1739.

Il donna en 1691, à l'opéra, *Coronis* en cinq actes, muſique de Théobalde.

Baurans, né à Toulouſe vers 1712, fut d'abord deſtiné au Barreau & revêtu d'une charge de ſubſtitut du Procureur-Général au Parlement de cette ville; mais ſon peu de fortune l'obligea de quitter cet état, & de ſe charger de l'éducation du fils d'un de ſes amis. Ce fut dans ce tems que Rouſſeau de Genève commença à faire connaître ſa grande facilité pour les paradoxes, dans ſa fameuſe Lettre ſur la Muſique. Baurans, indigné des fauſſes aſſertions dont cette Lettre eſt remplie, & de l'aſſurance avec laquelle cet écrivain oſait dire aux Français que leur langue ne pouvait ſe prêter à la Muſique, prétendit prouver que non-ſeulement notre langue était propre à notre Muſique, mais encore à la Muſique Italienne, & choiſit *la Serva Padrona*, le plus fameux intermede des Italiens, pour en parodier tous les morceaux de Muſique, en les traduiſant littéralement. Son ſuccès fut complet, le public y courut en foule, & cent repréſentations de ſuite ne diminuerent pas les applaudiſſemens. Il réuſſit auſſi bien dans le *Maître de Muſique;* & depuis ce tems, une foule d'opéra-comiques charmans ont prouvé que Rouſſeau avait tort. Au milieu de ces ſuccès, & tandis qu'il s'en préparait de nouveaux, Baurans fut frappé d'apoplexie, en revint un peu, ſe fit porter dans ſa patrie, où il languit environ deux ans, & mourut au commencement d'Avril 1766, âgé d'environ cinquante-quatre ans, eſtimé de tous ceux qui l'avaient connu.

CHANSON.

« Sous un ombrage épais,
» Fait exprès,
» Liſette dormait en paix;
Mais

» Le fin Licas,
» Qui ne dormait pas,
» La voit, s'approche à petit
Bruit,
» Tout doucement
» Il prend un baiser charmant.
» Puis sur son sein,
» Il [illegible] promene sa main;
» Quand [illegible] à propos s'éveilla,
» Po[illegible] ieu là,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
» [illegible] point!
[illegible]
» T[illegible] eur
» D[illegible] sa ri[illegible] eur :
» Celle qui dit autrement
M[illegible]nt.
» On se defend
» A si grand peine en veillant.
» Faut-il aussi
» Dormir avec ce souci?
» Si qu[illegible] l'amant
» Saisit le moment,
» Peut on avoir quand on dort
» Tort ».

Beaulieu (Eustache de). On le croit né avant 1500; car il était Organiste de Leictoure en 1522. Il était Poëte, ainsi que Musicien. Nous avons de lui des chansons à plusieurs parties qui ne valent pas grand chose.

Il quitta la Religion Catholique, & devint Ministre à Genève, après avoir été Prêtre en Gascogne.

Bellay (Joachim du), Seigneur de Liré près de Nantes, fut en 1555 Chanoine de Notre-Dame, & nommé à l'Archevêché de Bordeaux, sur la démission du Cardinal du Bellay son oncle.

Il mourut d'apoplexie le 1 de Janvier 1560, dans sa trente-septieme année. On l'avait surnommé l'Ovide Français.

Paquier nous apprend que ce fut du Bellay qui introduisit l'usage des sonnets en France.

Il y a dans ses poésies de la douceur & de la naïveté.

Il est enterré à Notre-Dame dans la chapelle Saint-Crespin.

A VÉNUS.

« Ayant après long desir
» Pris de ma douce ennemie
» Quelques arres du plaisir,
» Que sa rigueur me dénie,
» Je t'offre ces beaux œillets,
» Vénus, je t'offre ces roses,
» Dont les boutons vermeillets
» Imitent les lévres closes
» Que j'ai baisé par trois fois,
» Marchant tout beau dessous l'ombre
» De ce buisson que tu vois.
» Et n'ai sçeu passer ce nombre,
» Pour ce que la mere était
» Auprès delà, ce me semble,
» Laquelle nous aguettait :
» De peur encore j'en tremble.
» Or, je te donne des fleurs :
» Mais si tu fais ma rebelle
» Autant piteuse à mes pleurs,
» Comme à mes yeux elle est belle,
» Un myrthe je dédierai
» Dessus les rives de Loyre,
» Et sur l'écorce écrirai
» Ces quatre vers à ta gloire :

» Misis sur ce bord ici
» A Vénus consacre & donne
» Ce myrthe, & lui donne aussi
» Ses troupeaux & sa personne ».

BELLEAU (Remy), né à Nogent-le-Rotrou en 1520, suivit en 1557 en Italie René de Lorraine, Général des galeres; & ce Prince fut si content de son esprit, qu'il l'engagea à se charger de l'éducation de Charles de Lorraine son fils, qui fut premier Duc d'Elbeuf & Grand-Ecuyer de France.

On trouva ſingulier que le plus frugal & le plus ſobre de tous les Poëtes eût pris plaiſir à traduire Anacréon, le plus voluptueux de tous les Grecs. Il mourut le 6 Mars 1577, & fut enterré aux Auguſtins, où l'on voit ſon tombeau & ſon épitaphe compoſée par Ronſard (*a*).

Sainte Marthe a dit de lui : « que quand il fallait exprimer naïvement » les choſes, il le faiſait de ſi bonne grace & avec tant d'adreſſe, qu'il » ſemblait être une vivante peinture des choſes qu'il voulait écrire ».

CHANSON.

« Avril, l'honneur & des bois
» Et des mois,
» Avril, la douce eſpérance
» Des fruits, qui ſous le coton
» Du bouton
» Nourriſſent leur jeune enfance.

» Avril, l'honneur des prés verds,
» Jaunes pers ;
» Qui d'une humeur bigarée,
» Emaillent de mille fleurs
» De couleurs,
» Leur parure diaprée.

» Avril, l'honneur des ſoupirs ;
» Des Zéphirs,
» Qui ſous le vent de leur aîle,
» Dreſſent encore ès forêts
» De doux rets
» Pour ravir Flore la belle.

» Avril, c'eſt ta douce main,
» Qui du ſein
» De la nature deſſerre
» Une moiſſon de ſenteurs
» Et de fleurs,
» Embaumant l'air & la terre.

(*a*) *Épitaphe de Belleau.*

« Ne taillés, mains induſtrieuſes,
» Des pierres pour couvrir Belleau.
» Lui-même a bâti ſon tombeau
» Dedans ſes *pierres précieuſes* ».

« Avril

» Avril, l'honneur verdissant,
» Florissant
» Sur les tresses blondelettes
» De ma Dame & de son sein,
» Toujours plein
» De mille & mille fleurettes.

» Avec la grace & les ris
» De Cypris,
» Le flair & la douce haleine;
» Avril, le parfum des Dieux,
» Qui des cieux
» Sentent l'odeur de la plaine.

» C'est toi, courtois & gentil,
» Qui d'exil
» Retire ces passageres,
» Ces arondelles qui vont
» Et qui sont
» Des beaux jours les messageres.

» L'aubépine, l'églantin
» Et le thym,
» L'œillet, le lys & les roses;
» En cette belle saison
» A foison
» Montrent leurs robes écloses.

» Le gentil rossignolet
» Doucelet,
» Découpe dessous l'ombrage
» Mille frédons gazouillans
» Et brillans
» Au doux chant de son ramage.

» C'est à ton heureux retour
» Que l'amour
» Souffle à doucettes haleines
» Un feu discret & couvert
» Que l'hyver
» Recéloit dedans nos veines;

» Viens, amour, donne ta voix
» A ce mois,
» Qui prend le ſurnom de celle
» Qui de l'écumeuſe mer
» Vit former
» Sa beauté toujours nouvelle ».

Belloco (Pierre), né à Paris en 1645, était ami intime de Moliere & de Racine. Il a fait pluſieurs poéſies eſtimées; entr'autres, la ſatyre des Petits Maîtres, celle des Nouvelliſtes, & ſon poëme ſur l'Hôtel-des-Invalides. Il mourut le 4 Octobre 1704.

Bellone (Etienne), Tourangeau, a fait pluſieurs livres de chanſons intitulés : *Livres des Chanſons folâtres, & Prologues tant ſuperlifiques que drolatiques*, &c. en 1612. Nous n'y avons rien trouvé qui nous ait paru digne d'être rapporté.

Belloy (Pierre-Laurent Burette de), neveu d'un Avocat de Paris, naquit à Saint-Flour le 17 Novembre 1727, & fit de longs voyages dans les Cours du Nord. A ſon retour, il voulut s'eſſayer dans l'art dramatique, & n'eut pas de ſuccès dans ſa *Clémence de Titus*. On ſait la plaiſanterie qui fut faite alors.

« Titus perdit un jour : un jour perdit Titus ».

Mais il fut bien dédommagé de cet échec par le ſuccès de *Zelmire* & celui du *Siege de Calais*, qui n'avait jamais eu d'exemple; *Gaſton & Bayard*, & *Gabrielle de Vergy* ont auſſi beaucoup réuſſi. La ville de Calais lui envoya des lettres de bourgeoiſie; & en 1770, l'Académie Françaiſe le reçut parmi ſes membres. Il était dans la plus grande indigence, lorſqu'il tomba malade de ſa derniere maladie; & le feu Roi, en apprenant ſon triſte état, chargea M. le Maréchal de Duras de lui donner tous les ſecours dont il aurait beſoin. Il mourut le 5 Mars 1775, emportant l'eſtime de tous ſes amis.

On vient de donner une édition de ſes œuvres en ſix volumes, dans leſquelles on trouve quelques morceaux de poéſies lyriques.

Benserade (Iſaac de), né à Lions en Normandie en 1612, était plutôt

un Poëte de société qu'un Auteur académique. Il avait de la facilité, de la grace, & quelquefois des tours heureux. A l'âge de huit ans, lorsqu'il reçut la confirmation, l'Evêque lui demanda s'il ne voulait pas quitter son nom de Juif pour en prendre un Chrétien. *Je ne demande pas mieux*, répondit l'enfant, *pourvu que l'on me donne du retour.*

Le Cardinal de Richelieu, à qui il plut, lui donna une pension de six cent livres qu'il perdit avec lui, ces vers le prouvent :

« Ci gît, oui gît, par la morbleu,
» Le Cardinal de Richelieu ;
» Et ce qui cause mon ennui,
» Ma pension avec lui.

Le Cardinal de Mazarin lui en rendit une de deux mille livres, sur un bénéfice, & lui fit d'autres graces.

Il fit pendant quarante ans les amusemens de la Cour. Ses vers les plus fameux sont ceux qu'il adressa au Roi, représentant le soleil dans un de ses spectacles :

« Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
» De Daphné ni de Phaëton :
» Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine :
» Il n'est point là de piege où vous puissiez donner ;
» Le moyen de s'imaginer
» Qu'une femme vous fuye, & qu'un homme vous mene.

Benserade fut protégé par Madame de la Valiere, qui s'était servi de lui plusieurs fois pour répondre aux lettres de Louis XIV.

Sa réputation était au comble, lorsqu'il s'avisa de vouloir mettre en rondeaux les métamorphoses d'Ovide, & ce fut l'écueil de sa gloire. Quoique Poëte, il n'était pas savant ; & sur-tout en Mythologie. Madame lui ayant demandé quelle différence il y avait entre une Driade & une Hamadryade, Benserade qui l'ignorait, & qui ne voulait pas rester court, lui répondit : la même qu'entre un Evêque & un Archevêque.

Vers la fin de sa vie il se retira à Gentilly, & embellit sa retraite de plusieurs inscriptions qui méritaient d'être recueillies. Nous en citerons une :

» Adieu fortune, honneur ; adieu vous & les vôtres,
» Je viens ici vous oublier.
» Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
» Difficile à congédier ».

Il avait été reçu de l'Académie Françaiſe en 1674 à la place de Chapelain; & mourut en 1691, âgé ſoixante-dix-neuf ans.

Vers de Senecé pour mettre au bas du portrait de Benſerade.

» Ce bel eſprit eut trois talents divers
» Qui trouveront l'avenir peu crédule;
» De plaiſanter les Grands ne ſe fit point ſcrupule,
» Sans qu'ils le priſſent de travers;
» Il fut vieux & galand, ſans être ridicule,
» Et s'enrichit à compoſer des vers ».

Bernard (Mademoiſelle Catherine), née à Rouen, remporta pluſieurs fois le prix de l'Académie Françaiſe, & fut reçue de celle de Padoue. Elle compoſa deux tragédies (*Brutus* & *Laodamie*) qui n'eurent point de ſuccès, quoiqu'on prétende que M. de Fontenelle y eut travaillé. Depuis, Madame de Ponchartrain, femme du Chancelier, l'engagea à ne plus travailler pour le théâtre. Elle mourut à Paris en 1712. Ses plus jolis romans ſont le *Comte d'Amboiſe* & *Inès de Cordoue.*

CHANSON.

« Quand le ſage Damon dit que, d'un trait mortel
» L'Amour bleſſe les cœurs, ſans qu'ils oſent ſe plaindre,
» Que c'eſt un Dieu traître & cruel:
» L'Amour, pour moi, n'eſt point à craindre;
» Mais quand le jeune Athis me vient dire à ſon tour:
» Ce Dieu n'eſt qu'un enfant, doux, careſſant, aimable,
» Plus beau mille fois que le jour,
» Que je le trouve redoutable! »

Bernard, né d'une famille honnête du Dauphiné, fut toute ſa vie attaché à la maiſon de Coigny, qui lui donna la place de Sécrétaire général des Dragons, & celle de Bibliothécaire du Roi à Choiſy.

Bernard fut bon parent, bon ami, bon citoyen, & l'homme le plus sûr dans la ſociété. Il ne livra jamais ſes ouvrages à l'impreſſion, & ſe contentait de lire ſes poéſies dans quelques cercles.

Bernard eut le malheur de ſe ſurvivre à lui-même, dans les deux dernieres

années de ſa vie. Ses organes fatigués par le travail, & peut-être par l'abus des plaiſirs, l'avaient laiſſé dans une eſpece d'enfance. Il mourut à Paris regretté de ſes amis, & ce qui eſt plus rare, des gens de lettres eux-mêmes.

M. Paliſſot a dit qu'aucun de nos Poëtes n'a plus approché que lui de la maniere d'Ovide, & qu'il en avait les beautés, ainſi que les défauts.

Bernard a donné à l'Opéra en 1737 *Caſtor & Pollux*, muſique de Rameau.

En 1757, *les ſurpriſes de l'Amour*, compoſées des actes de *l'enlevement d'Adonis*, *Linus* & *Anacréon*, muſique de Rameau.

CHANSON.

» Tendre fruits des pleurs de l'aurore,
» Objet des baiſers du Zéphir,
» Reine de l'empire de Flore,
» Hâte-toi de t'épanouir.
» Que dis-je, hélas! crains de paraître,
» Differe un moment de t'ouvrir;
» L'inſtant qui doit te faire naître,
» Eſt celui qui doit te flétrir.

» Va, meurs ſur le ſein de Thémire,
» Qu'il ſoit ton thrône & ton tombeau:
» Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
» Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.
» Si quelque main a l'imprudence
» De venir troubler ton repos,
» Emporte avec toi ta défenſe,
» Garde une épine à mes rivaux.

» L'amour aura ſoin de t'inſtruire
» De quel côté tu dois pencher;
» Eclate à mes yeux ſans me nuire,
» Pare ſon ſein ſans le cacher.
» Qu'enfin elle rende les armes
» Au Dieu qui forma mes liens,
» Et qu'en voyant périr tes charmes,
» Elle apprenne à jouir des ſiens ».

AUTRE.

« L'amant frivole & volage
» Chante par-tout ses plaisirs ;
» Le berger discret & sage
» Cache jusqu'à ses desirs.
» Telle est mon ardeur extrême :
» Mon cœur soumis à ta loi,
» Te dit sans cesse qu'il aime,
» Pour ne le dire qu'à toi.

» Sur une écorce légere,
» Amans, tracez votre ardeur ;
» Le beau nom de ma bergere
» N'est gravé que dans mon cœur.
» Je n'ose occuper ma lyre
» A chanter un nom si doux,
» Echo pourroit le redire,
» Et j'aurois trop de jaloux.

» Vous qu'un fol amour inspire,
» Connoissez mieux le plaisir ;
» Vous n'aimez que pour le dire,
» Nous n'aimons que pour jouir.
» Églé, que notre mystere
» Dure autant que nos amours ;
» L'amant content doit se taire,
» Fais moi taire pour toujours.

Vers de M. de Voltaire à Bernard.

« Dans ce pays trois Bernard sont connus.
» L'un est ce saint, ambitieux reclus,
» Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
» L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
» Bien plus grand saint, faisant plus de miracles ;
» Et le troisieme est l'enfant de Phœbus,
» Gentil Bernard, dont la muse féconde
» Doit faire encor les délices du monde,
» Quand des premiers on ne parlera plus.

Billet de M. Voltaire à Bernard, pour l'inviter à souper chez Madame la Duchesse de Luxembourg.

» Genti Bernard est averti
» Au nom du Pinde & de Cythere,
» Que *l'art d'aimer* doit samedi
» Venir souper chez l'art de plaire ».

CHANSON.

« Souffrez les amours sur vos traces;
» Muses, souvenez-vous toujours
» Que l'esprit est sans les amours
» Ce qu'est la beauté sans les grâces.
» C'est à l'amour qu'il faut céder;
» Quel autre charme nous arrête.
» L'esprit peut faire une conquête;
» Mais c'est au cœur à la garder.

B. (M. le C. François-Joachim de), né en 1715 à Saint-Marcel de l'Ardeche, réunit les avantages de tous les esprits. C'est à regret que nous bornons nos éloges à ses talens poétiques. L'épître que l'on va lire, est un des plus beaux morceaux de la Poésie française.

Epître à Fontenelle.

« On vit long-tems quand on est sage;
» C'est du sein des tranquilles nuits
» Que naissent les jours sans nuage;
» En moissonnant trop tôt les roses du bel âge,
» On n'en recueille point les fruits.
» Ce soleil brillant dès l'aurore
» Qui consume les fleurs de la belle saison,
» Qu'un astre bienfaisant qui féconde & colore,
» Et qui d'un voile d'or embellit l'horison;
» Remede pour le sage, il devient un poison
» Pour les cœurs que son feu dévore.
» Tes jours comblés d'honneurs & tissus de plaisirs,
» Tes beaux jours, sage Fontenelle,
» Semés d'heureux travaux & de brillans loisirs,
» Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
» Consacrent à jamais la raison éternelle

» Qui dirigea tes pas & régla tes desirs.
» On vit un céleste génie
» T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
» La plume de Clio, la lyre des Amours.
» La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
» Mais la seule raison en étendit le cours.
» Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
» Leurs jours pour saisir des momens:
» La gloire sur ses pas fait périr ses amans,
» Et la sagesse les conserve.
» Sans jouir du présent vivre pour l'avenir,
» S'immoler aux races futures,
» D'un travail épineux endurer les tortures,
» Laisser, quand on n'est plus, un foible souvenir;
» O chimere d'orgueil! ô méprisable idole!
» En s'éclairant soi-même éclairer l'univers,
» Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,
» Enlever sans effort ces lauriers toujours verds,
» Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
» Desirer d'être grand, sans cesser d'être heureux,
» Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,
» Mépriser la faveur & consoler l'envie,
» Désarmer ses rivaux, régner sur ses nevenx,
» Tel est l'objet du sage, & telle est ton histoire.
» Il faut, pour être mon héros,
» S'approcher lentement du temple de mémoire,
» Travailler sans relâche en faveur du repos;
» Excercer, conserver les ressorts de son ame;
» Plus la vie est tranquille, & plus sa foible trame
» Echappe au ciseau d'Atropos.
» Nos passions sont nos furies:
» Elles veillent sans cesse, & leurs cris renaissans
» Viennent rompre le cours des douces rêveries,
» Et l'équilibre de nos sens.
» Qui sçait les maîtriser, est le Dieu d'Épidaure;
» Oui, la sagesse aimable est sœur de la santé:
» Elle seule connaît ce secret qu'on ignore
» D'assurer l'immortalité.
» Qu'un autre exalte le courage
» D'Achille mort dans son printems,
» Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems;
» Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage ».

CHANSON.

CHANSON.

« Le connais-tu, ma chere Eléonore,
» Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu,
» Ce faible enfant qui serait tel encore,
» Si tes regards n'en avaient fait un Dieu.

» C'est par ta voix qu'il étend son empire :
» Je ne le sens qu'en voyant tes appas ;
» Il est dans l'air que ta bouche respire,
» Et sur les fleurs qui naissent sous tes pas.

» Qui te connaît, connaitra la tendresse ;
» Qui voit tes yeux, en boira le poison :
» Tu donnerais des sens à la sagesse
» Et des desirs à la froide raison.

AUTRE.

» Iris, Thémire & Danaé
» Ont envain reçu mon hommage ;
» N'en doutez point, belle Aglaé,
» Jamais mon cœur ne fut volage.

» Iris parle si tendrement,
» Mon cœur est si faible & si tendre,
» Que je croyais, même en l'aimant,
» Vous voir, vous parler, vous entendre.

» Un sourire engageant & doux
» M'enflamma bientôt pour Thémire :
» J'ignorais qu'une autre que vous
» Pût aussi finement sourire.

» Danaé s'offrit dans le bain ;
» Qu'on est aveugle quand on aime !
» Aux lys répandus sur son sein,
» Je ne crus voir qu'Aglaé même.

» Ainsi dans les plus doux plaisirs,
» Je cédais à vos seules armes.
» Mon cœur ne formait de desirs
» Que par l'image de vos charmes.

Autre à Madame de Pompadour.

« Qu'est-ce qu'amour ? c'est un enfant mon maître.
» Il l'est aussi du Berger & du Roi.
» Il est fait comme vous, il pense comme moi,
» Mais il est plus hardi peut-être ».

Berquin (Arnaud) a donné au Public deux recueils d'Idylles. Deux de Romances. Choix de tableaux tirés de diverses galeries anglaises. *Pygmalion*, scene lyrique de Rousseau, mise en vers, &c.

Plaintes d'une femme abandonnée par son Amant.

« Dors mon enfant, clos ta paupiere,
» Tes cris me déchirent le cœur :
» Dors mon enfant, ta pauvre mere
» A bien assez de sa douleur.

» Lorsque, par des douces tendresses,
» Ton pere sçut gagner ma foi,
» Il me semblait dans ses caresses
» Naïf, innocent comme toi ;
» Je le crus. Où sont ses promesses ?
» Il oublie & son fils & moi.
» Dors, &c.

» Qu'à ton réveil, un doux sourire
» Me soulage dans mon tourment.
» De ton pere, pour me séduire,
» Tel fut l'aimable enchantement :
» Qu'il connaissait bien son empire,
» Et qu'il en use méchamment!
» Dors, &c.

» Le cruel, hélas ! il me quitte,
» Il me laisse sans nul appui.
» Je l'aimai tant avant sa fuite !
» Oh ! je l'aime encore aujourd'hui :
» Dans quelque séjour qu'il habite,
» Mon cœur est toujours avec lui.
» Dors, &c.

» Oui, le voilà ! c'est son image
» Que tu retraces à mes yeux ;
» Ta bouche aura son doux langage,
» Ton front, son air vif & joyeux ;
» Ne prends point son humeur volage :
» Mais garde ses traits gracieux.
» Dors, &c.

» Tu ne peux concevoir encore
» Ce qui m'arrache ces sanglots.
» Que le chagrin qui me dévore,
» N'attaque jamais ton repos !
» Se plaindre de ceux qu'on adore,
» C'est le plus grand de tous les maux.
» Dors, &c.

» Sur la terre, il n'est plus personne
» Qui se plaise à nou secourir ;
» Lorsque ton pere m'abandonne,
» A qui pourrais-je recourir ?
» Ah ! tous les chagrins qu'il me donne,
» Toi seul, tu peux les adoucir.
» Dors, &c.

» Mêlons nos tristes destinées,
» Et vivons ensemble toujours :
» Deux victimes infortunées
» Se doivent de tendres secours.
» J'ai soin de tes jeunes années,
» Tu prendras soin de mes vieux jours.
» Dors, &c. »

Bertaud (Jean) naquit à Caen en 1552, & fut Aumônier de Catherine de Médicis, Abbé d'Aunay en 1594, évêque de Séez en 1606 & Secrétaire du cabinet de Henri III. Henri IV le fit conseiller d'état. Un de ses ancêtres, nommé Jean Bertaud, fut Secrétaire intime de Charles VI. Ses meilleurs amis étaient Ronsard & Desportes ; il cultiva avec eux la poésie, & ne fut jamais jaloux de leurs succès.

Les personnes élevées aux plus hautes dignités s'occupaient alors de la poésie.

On trouvera dans notre quatrieme livre cette chanſon charmante de Berthaud.

« Au bord d'une Fontaine, &c. »

MM. de Port-Royal, dans leur commentaire ſur Job, la citent comme une des meilleures qu'on ait faites.

Il mourut le 8 Juin 1611, & fut un prélat d'un grand mérite, & d'une rare probité.

CHANSON.

« Tous les ſoucis humains ne ſont que vanité;
» D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde :
» Mais aimer conſtamment une rare beauté,
» C'eſt la plus douce erreur des vanités du monde.
» Non, non, ne tuons point un ſi plaiſant ſouci,
» Rien n'eſt doux ſans amour dans cette vie humaine;
» Ceux qui ceſſent d'aimer, ceſſent de vivre auſſi,
» Ou vivent ſans plaiſir comme ils vivent ſans peine ».

AUTRE.

» Hélas! que me ſert-il d'aimer ſi l'on ne m'aime;
» Et d'aiguiſer le fer dont je ſuis entamé?
» Je reſſemble au flambeau ſur la table allumé,
» Qui pour ſervir autrui ſe conſume ſoi-même.

» Le feu dont la chimere était jadis à craindre,
» S'éteignait par la terre, & s'alumait par l'eau;
» Le mien en eſt ainſi : la terre du tombeau
» Seule éteindre le peut, ſi rien le peut éteindre.
» Hélas! &c. »

BIRAGUE (Flaminio de), Gentilhomme ordinaire du Roi, parent & contemporain du Cardinal de ce nom, qui fut auſſi Chancelier, vivait en 1580, & donna vers ce tems-là un Recueil de Poéſies, où l'on trouve des pieces agréables.

CHANSON.

« Vous, qui repus d'une poiſon amere,
» Courez après le trompeur hameçon

» D'une beauté qui, d'une aile légere
» S'enfuit de vous sans payer la rançon :
» Prenez la fuite hors des féminins lieux :
» A ce transport ne donnez foi aucune :
» Trois choses sont incontestables aux yeux,
» Le vent, la femme & l'aveugle fortune ».

Bissy (Le Comte de Thiard de), Lieutenant-Général des armées du Roi, & de la Province de Languedoc, l'un des quarante de l'Académie Française, a fait l'ingénieuse histoire d'Ema, & plusieurs autres ouvrages agréables.

Parmi plusieurs morceaux de poésie qu'on a de lui, on distingue cette chanson singuliere.

L'Ombre d'Églé.

« Sous les voiles du repos
» La nuit berçait l'espérance;
» La douleur sous des pavots
» Se calmait dans le silence,
» Quand des gouffres du néant;
» La mort, cet enfant du crime,
» Au lit d'un parjure amant
» Guide une faible victime.

» Cibaris ouvre les yeux,
» Il voit une ombre éplorée;
» Du souvenir de ses feux
» Cette amante est dévorée;
» C'est Eglé, dans le tombeau
» Cibaris voit son amante;
» L'amour, armé d'un flambeau;
» Lui montre Eglé palpitante.

» Arrête, lui dit Eglé,
» Ne détourne point la vue,
» Quoi! ton esprit est troublé
» De mon image imprévue!
» Cibaris est abattu
» Et craint d'entendre ma plainte;
» Mais il outragea sans crainte
» Et l'amour & la vertu.

» Dans l'innocence & la paix
» Mes jours coulaient ſans alarmes ;
» Tu me vantas mes attraits,
» J'ignorais encor mes charmes :
» Tu régnas ſeul ſur mon cœur,
» Et ma jeuneſſe imprudente,
» A la foi de ſon vainqueur,
» Confia ſa fleur naiſſante.

» Je t'aimai, tu me trahis,
» Je ſouffris ton inconſtance ;
» Et préférai tes mépris
» A l'horreur de ton abſence ;
» Je me nourriſſais de pleurs,
» Et n'avais pas le courage
» De fuir un amant volage
» Pour ſoulager mes douleurs.

» Enfin de mon triſte ſort
» La parque rompit la trame ;
» Trop heureuſe ſi la mort
» Eût anéanti mon ame ....
» Mais dans l'éternelle nuit
» Toujours tendre, je ſuccombe.
» L'amour, l'amour me pourſuit
» Juſques au fond de ma tombe.

» N'es tu pas épouvanté
» De cette affreuſe exiſtence,
» De la triſte éternité
» Que hâta ton inconſtance ?
» Conſidere ce linceuil,
» Vois la longue ſolitude
» Qui régne autour du cercueil
» Qu'ouvrit ton ingratitude.

» Mais le jour bleſſe mes yeux :
» J'entends la mort qui m'appelle,
» Je vais rentrer dans ces lieux
» Couverts d'une ombre éternelle :
» Reçois mes triſtes adieux,
» Et ſouviens-toi, cœur barbare,

» Que l'instant qui nous sépare,
» Est pour moi le plus affreux ».

Cette chanson a donné lieu à la chanson suivante.

L'Ombre d'Hylas.

« La nuit poursuivant la lumiere,
» A peine obscurcissait les airs;
» Déja son voile funéraire
» Rendait le calme à l'univers:
» Eglé, par Morphée assoupie,
» Allait céder à ses pavots,
» Et de la nature engourdie
» Partager le profond repos.

» Un spectre sanglant & livide
» Dans ce moment s'offre à ses yeux;
» Ecoute-moi, dit-il, perfide,
» Je te dois ces tristes adieux:
» C'est du plus profond des abîmes
» Que je m'élance dans les airs,
» Pour te reprocher tous tes crimes
» Et te dévouer aux enfers.

» Je t'adorai, je sçus te plaire,
» Tu te rendis à mes sermens;
» Et le voile épais du mystere
» Couvrit bientôt d'heureux momens.
» Même en jouissant de tes charmes,
» Je brûlais d'un nouveau desir;
» Et si mes yeux s'ouvraient aux larmes
» C'était à celles du plaisir.

» Plaisir trompeur & peu durable!
» Eclat passager d'un beau jour!
» Ton cœur, hélas! bientôt coupable,
» Trahit ton amant & l'amour.
» Insensé, je crus que l'absence
» Pourrait éteindre enfin mes feux;
» Mais j'éprouvai que la constance
» Est la vertu des malheureux.

» A ta barbare tyrannie,
» La mort seule a pu m'arracher;
» Sans frémir j'ai quitté la vie,
» Frémis de te le reprocher.
» Tu trembles, tu pâlis, cruelle;
» Rougirais-tu de tes forfaits?
» C'est envain... la nuit éternelle
» Nous a séparés pour jamais.

» Souffre, gémis, verse des larmes;
» Meurs chaque jour de mille morts,
» De regret en perdant tes charmes,
» Et de douleur par tes remords.
» Que tes jours soient des jours funebres;
» Que l'effroi glace ton sommeil:
» Entends ma voix dans les ténebres,
» Et tremble encore à ton réveil.

» Pour détourner ces vœux funestes
» Et te soustraire à tant de maux,
» Viens découvrir mes tristes restes,
» Suis-moi dans la nuit des tombeaux.
» Prends le poignard qui de ma vie
» A seul pu terminer l'horreur,
» Ingrate, imite ma furie,
» Frappe, plonge-le dans ton cœur.

» Mais dans mon cercueil je retombe;
» La mort, l'impitoyable mort
» Me retire au fond de ma tombe;
» Il faut céder à son effort.
» Tu gémis.... serais-tu sensible
» A ton parjure, à mon tourment?
» Ah! que ma mort serait horrible,
» Si tu regrettais ton amant!

Blin de Sainmore (Adrien-Michel-Hyacinthe), né à Paris, a donné au Public les ouvrages suivans:

Héroïdes; *Biblis à Caunus, son frere; Sapho à Phaon; Gabrielle d'Estrées à Henri IV; Jean Calas à sa femme & à ses enfans; la Duchesse de la Valiere à Louis XIV*; une Epître à Racine & d'autres pieces fugitives dans

dans le même volume; *Orphanis*, tragédie; *Joachim*, drame; Requête des filles de Salency à la Reine, &c.

Dans toutes ces pieces on trouve des vers agréables & du sentiment; elles ne peuvent que faire le plus grand honneur à M. Blin de Sainmore.

CHANSON.

« Belle Rosine, & vous, belle Cécile;
» Egalement vous savez nous charmer :
» Entre vous deux, le choix est difficile;
» En vous voyant, il faut pourtant aimer.

» Je ne sais pas qui de vous doit mieux plaire;
» Ou par l'esprit, ou bien par le minois :
» Amis peut-on mieux décider l'affaire
» Qu'en les aimant toutes deux à la fois?

» Je demandais jadis aux Dieux propices,
» Après ma mort, d'aller aux lieux charmans;
» Où la beauté, d'un torrent de délices,
» Doit ennyvrer les heureux Musulmans.

» Mais, près de vous, je ne desire guere
» Le paradis qu'inventa Mahomet,
» Je reste ici, puisque j'ai sur la terre
» Tous les plaisirs qu'au ciel il nous promet.

AUTRE.

» Lubin dit à Cloris un jour :
» Qu'on souffre quand on aime!
» Je crains dès qu'on vous fait la cour;
» Votre inconstance extrême :
» Je sais, reprit-elle, à tes maux
» Un remede suprême,
» Veux-tu n'avoir point de rivaux?
» Il faut t'aimer toi-même.

*Autre à Madame la P. de F***.*

« Le Dieu du Pinde & le Dieu de Cithere
» Sur vos attraits se disputaient un jour;
» C'est sa beauté qu'on aime, dit l'Amour.
» C'est son esprit, dit l'autre, qui fait plaire.

» Hélas ! comme eux, dans un débat semblable,
» Qui ne serait embarrassé du choix ?
» En vous voyant, on adore à la fois
» La beauté sage & la sagesse aimable.

» Belle F..... on ne peut se soustraire
» Au sentiment par vous-même inspiré.
» On n'en dit rien ; mais au moins sachez gré
» Des longs efforts qu'on se fait pour le taire.

» A le dompter on ne saurait prétendre,
» Il nous faudrait, soit dit sans vous fâcher,
» Votre vertu pour pouvoir le cacher,
» Ou vos accens, pour vous le faire entendre.

Boderie (Guy Lefevre de la), né en basse Normandie en Août 1541, fut un savant distingué, chargé de coopérer à la fameuse Bible Royale, appellée la *Polyglote du Roi d'Espagne.*

Le Pape Pie IV lui fit proposer de venir à Rome, & lui promit (dit-on) de l'élever au cardinalat ; mais la Boderie ne voulut jamais y consentir. Il se contenta du titre de Secrétaire du Duc d'Alençon, & mourut le 10 Juin 1584.

Il nous reste de lui plusieurs poëmes couronnés qui ne valent pas grand chose. Ses poésies chrétiennes lyriques ne valent pas la peine d'être lues.

Boileau (Nicolas Despreaux) (*a*), naquit à Crosne, à quatre lieues de Paris, en *1636*, dans la maison de campagne de son pere, Greffier du Parlement.

Quoique né avec un esprit caustique & naturellement porté à la satyre, il était humain, doux & généreux ; & Madame de Sévigné, disait qu'il n'était cruel qu'en vers. On prétend que ses satyres ont plus de sel que d'enjouement, & de vivacité que de délicatesse. Un Poëte célebre a dit :

« Jamais un vers n'est parti de son cœur ».

Son pere ne prévit guères ce qu'il deviendrait un jour ; car il disait assez souvent, *pour Colin, ce sera un bon diable qui ne dira mal de personne.*

(*a*) N'est compris dans cette notice que parcequ'il a fait quelques chansons ; car le lyrique n'était pas son genre.

Il essaya du Barreau & de la Sorbonne, mais il se dégoûta bien vîte de tous les deux, & se livra tout entier à la satyre. Louis XIV lui témoigna toujours beaucoup d'estime, & lui dit un jour : « Souvenez-vous, Boileau, » que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous » voudrez venir ».

Comme ses Œuvres sont dans les mains de tout le monde, on se dispensera d'en parler ici. Nous nous contenterons de rapporter un trait de sa vie qui lui fait le plus grand honneur.

Patru, célebre Avocat, étant assez pauvre pour être obligé de vendre sa bibliotheque à bas prix ; Boileau qui le sut, alla lui en offrir un tiers de plus que ce qu'on lui en donnait, & mit pour condition qu'il la garderait pendant toute sa vie.

Louis XIV lui ayant demandé quel était le génie qui avait le plus illustré son regne. « C'est Moliere, dit-il, sans balancer : » Modestie rare dans un Poëte.

Il fut reçu à l'Académie Françaife en 1684, & mourut à Paris le 11 Mars 1711.

Dans sa derniere maladie, un de ses amis lui demandant comment il se trouvait, il répondit par ce vers de Malherbe :

« Je suis vaincu du tems, je cede à ses outrages,

Et un moment après lui serrant la main : *Bonjour*, dit-il, *& adieu ; l'adieu sera bien long.* Il mourut d'une hydropisie de poitrine, & laissa presque tout son bien aux pauvres.

Jamais Poëte n'a plus respecté que lui les mœurs, dans sa conduite & dans ses écrits.

CHANSON.

« Voici les lieux charmans où mon ame ravie
» Passait à contempler Silvie,
» Ces tranquilles momens si doucement perdus ;
» Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
» Mon cœur vous soupirez au nom de l'infidelle,
» Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

» C'est ici que souvent errant dans les prairies,
» Ma main des fleurs les plus chéries,

» Lui faisait des présens si tendrement reçus;
» Que je l'aimais alors! que je la trouvais belle!
» Mon cœur, &c. »

Boisrobert (François Metel de), né à Rouen, fut Chanoine de cette ville, Abbé de Châtillon-sur-Seine, Conseiller d'Etat, de l'Académie Française, & favori du Cardinal de Richelieu.

On lui doit l'établissement de l'Académie, & les gens de lettres lui furent redevables d'une foule de graces qu'ils obtinrent par son crédit.

Sa conversation était si agréable, que le premier médecin du Cardinal lui dit un jour : « Monseigneur, toutes nos drogues seront inutiles pour » vous guérir, si vous ne mêlez une drachme de *Boisrobert* ». Il mourut en 1662, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Furetiere l'appellait le premier chansonnier de France; ce qui pouvait être alors.

CHANSON.

« Eh quoi! dans un âge si tendre
» On ne peut déja vous entendre,
» Ni voir vos beaux yeux sans mourir!
» Ah! vous êtes pour nous ou trop jeune ou trop belle;
» Attendez petite cruelle,
» Attendez à blesser que vous puissiez guérir ».

Malleville fit contre lui ce rondeau satyrique :

« Coëffé d'un froc bien rafiné,
» Et revêtu d'un Doyenné
» Qui lui rapporte de quoi frire,
» Frere René devient Messire,
» Et vit comme un déterminé.
» Un Prélat riche & fortuné,
» Sous un bonnet enluminé
» En est, s'il le faut ainsi dire,
» Coeffé.
» Ce n'est pas que frere René
» D'aucun mérite soit orné,
» Qu'il soit docte, qu'il sache écrire,
» Ni qu'il dise le mot pour rire;
» Mais c'est seulement qu'il est né
» Coeffé ».

Vers de Boisrobert à Balzac, sur l'Académie Française.

« Pour dire tout enfin dans cette épître,
» L'Académie est comme un vrai chapitre,
» Chacun à part promet d'y faire bien,
» Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien :
» Mais tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
» Depuis six ans dessus l'F on travaille,
» Et le destin m'aurait fort obligé,
» S'il m'avait dit : tu vivras jusqu'au G.

Boissy (Louis de), né à Vic en Auvergne en 1694, a fait un grand nombre de pieces pour les Comédiens Français & Italiens, dont plusieurs sont estimées. Il a fait aussi plusieurs opéra-comiques dont on ne parle plus. Il fut reçu à l'Académie Française en 1754, eut le privilege du Mercure en 1755, & mourut en 1758.

Bombarde (M. de), né vers la fin du dernier siecle, d'un pere fort riche qui lui avait donné l'éducation la plus soignée. Répandu dans les meilleures sociétés, particuliérement dans celles de Mesdames *d'Aiguillon, de Surgeres*, &c. & tenant une excellente maison, où il rassemblait les artistes du premier ordre, il n'eut d'autre soin que celui de passer doucement sa vie en éprouvant sans cesse les charmes de l'amitié, des arts & des talens.

Ainsi que le Comte de *Caylus*, son ami, il aida les gens de lettres de ses conseils & de sa bourse, & nous pourrions en citer plusieurs qui lui furent redevables de leur fortune.

La Musique fut son goût le plus décidé, la poésie, la littérature ancienne, les romans l'occuperent ensuite; enfin la peinture, l'histoire naturelle & la botanique leur succéderent, & il s'y livrait entiérement, lorsque M. *de la Place* (de qui nous tenons cette anecdote) lui témoignant de l'inquiétude sur ce qu'il pourrait devenir quand ce dernier genre d'occupation & d'amusement n'aurait plus rien de piquant pour lui..... « Oh ! mon » ami, lui répondit-il, tranquillisez-vous là-dessus : j'ai bientôt soixante » ans, il me reste, grace au ciel, encore cinq à six goûts en réserve ; & » c'est plus qu'il n'en faut pour achever agréablement ma carriere ».

Cet homme aimable & respectable mourut vers 1760, regretté de tous

ses amis, & sur-tout de Mesdames de *Montesquiou* & de *Voisenon*, ses nieces. M. de Bombarde de Beaulieu, Conseiller au grand conseil, était son frere.

On assure que la Musique du cinquieme acte de Pyrame & Thisbé est en partie de M. de Bombarde. Il a fait aussi des chansons charmantes. Nous en citerons deux :

ROMANCE.

« Ce n'est plus un mystere,
» J'ai fait voir ma douleur ;
» Tu sais qu'une bergere
» Ne connaît qu'un malheur.
» L'ingrat que je préfere,
» Tircis que j'aime tant,
» A qui je fus si chere,
» Tircis est inconstant.

» J'avais su me défendre
» Pendant près de deux ans.
» On croit pouvoir se rendre
» Après mille sermens.
» Son art fut de séduire,
» De plaire & d'enflammer ;
» Il feint ce qu'il inspire,
» Mon art fut de l'aimer.

» Un jour, c'était ma fête ;
» Il vint de grand matin ;
» De fleurs ornant ma tête,
» Il plaignit son destin :
» Disant : veux-tu, cruelle,
» Jouir de mes tourmens ?
» Je dis, sois-moi fidèle,
» Et laisse faire au tems.

» Tircis charmé m'embrasse,
» J'en montrai du dépit.
» Mais il demanda grace,
» Et mon cœur la lui fit.

» Bientôt plus téméraire,
» Ce fut nouveau transport,
» J'en fus toute en colere
» Et m'appaisai d'abord.

» De peur de lui déplaire,
» Je n'osai le gronder ;
» Un charme involontaire
» Me força de céder :
» Je crus son feu sincere,
» Il courut au plaisir ;
» Hélas, qu'avais-je à faire ?
» Me taire & puis rougir.

CHANSON.

» Iris, dans un bois solitaire,
» Dormait un jour tranquillement.
» Un songe éveilla la Bergere,
» Ce songe lui parut charmant.
» Filles
» Gentilles,
» Un songe flatteur
» Souvent vous réveille,
» La puce à l'oreille,
» L'amour au cœur.

» De cet agréable mensonge,
» Son cœur est surpris & flatté,
» Mais son amour n'était qu'un songe,
» Son plaisir une vérité.
» Filles, &c. »

Bonneval (Michel de), Intendant des menus, homme de beaucoup d'esprit, est mort en 1766.

CHANSON.

« Je n'entends plus dessous l'ormeau
» Le Berger que j'adore ;
» Il n'enfle plus son chalumeau
» Au lever de l'aurore.

» Je le préférais à ses rivaux ;
» Il ne cessait de me faire
» Pour me plaire
» De petits airs nouveaux.

» C'est le Berger le plus parfait
» Qui soit dans le village,
» Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait ;
» Sans qu'on y pense, engage :
» Je le préférais, &c.

» Que j'ai de regret à son cœur !
» Un autre objet l'engage.
» Il était fait à mon humeur,
» J'aimais son badinage ;
» Je le préférais, &c.

» Mon jardinet il arrosait
» Trois fois la matinée ;
» Trois fois le soir recommençait
» Pour finir la journée :
» Je le préférais, &c. »

Il a donné à l'Opéra, en 1736, *Les Romans*, musique de Niel, remis en musique en 1776 par M. Cambini; en 1737, *Les Amours du Printems*, musique de Blamont; en 1745, *Jupiter, vainqueur de Titans*, musique de Blamont & de M. de Bury.

Boufflers (Chevalier de). Quoique ses charmantes pieces de vers soient connues de tout le monde, nous ne pouvons nous dispenser d'en rapporter ici quelques-unes.

On connaît aussi de lui *Les Cœurs*, poëme érotique, & une Lettre à Madame sa mere sur son voyage en Suisse. Son Conte de la Reine de Golconde a donné lieu à l'opéra de M. Sedaine.

*Vers à Madame ***, en lui envoyant les Fables de la Fontaine.*

« Voilà le bon-homme qui fit
» Cent prodiges qui nous enchantent,
» Des fables qui jamais ne mentent,
» Et des bêtes pleines d'esprit.

La

» La morale a besoin, pour être bien reçue,
» Du masque, de la fable & du charme des vers :
» La vérité plaît moins quand elle est toute nue ;
» Et c'est la seule vierge en ce vaste univers,
» Qu'on aime à voir un peu vêtue.
» Si Minerve même, ici bas,
» Venait enseigner la sagesse,
» Il faudrait bien que la Déesse
» A son profond savoir joignît quelques appas.
» Le genre humain est sourd, quand on ne lui plaît pas.
» Pour nous éclairer tous, sans offenser personne,
» La savante Minerve a pris vos traits charmans ;
» En vous voyant, je le soupçonne ;
» J'en suis sûr quand je vous entends ».

Chanson à une Femme qui le menaçait de le rendre heureux.

« O ciel ! je suis perdu ! quoi ! déja des faveurs !
» Quand j'ai promis d'être fidele,
» Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs ;
» Je m'étais attendu que vous seriez cruelle ;
» Je m'étais arrangé pour trouver des rigueurs.
» Ah ! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine ;
» Laissez à mon amour le charme des desirs ;
» Pour le faire durer, faites durer sa peine :
» Je ne vous réponds pas qu'il survive aux plaisirs ».

Son Épitaphe par lui-même.

» Ci gît un Chevalier qui sans cesse courut ;
» Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
» Pour prouver ce qu'a dit le sage,
» Que notre vie est un voyage ».

A M. le Prince de B.

« Venez ici passer des jours sereins ;
» Ne dédaignez pas un asyzle
» Que l'amitié para de ses modestes mains.
» L'intrigue de la cour, le fracas de la ville
» Font pour vous enchaîner des efforts surperflus :
» Des goûts plus innocens, un bonheur plus tranquille,
» Conviennent mieux à vos vertus.

» Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos retraites
» Valent vos Dames, vos Seigneurs :
» Bien de ces Messieurs sont des bêtes ;
» Peu de ces Dames sont des fleurs ».

CHANSON.

« Le premier jour que je la vis ;
» J'apperçus sa beauté : mais je n'apperçus qu'elle ;
» Et le jour que je l'entendis,
» Je la trouvai bien plus que belle.
» J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
» Sans penser que mon ame en serait enflammée ;
» Si j'avais su d'abord combien je l'aimerais,
» Je ne l'aurais jamais aimée ».

Boulay (Michel du), Secrétaire de M. de Vendôme, né à Paris, & mort au commencement du siecle, a fait en 1688 les paroles de *Zéphire & Flore*, ballet mis en musique par Louis & Jean Lully, fils du grand Lully; en 1690, *Orphée*, musique de Louis Lully.

Boursault (Edme), né à Mussy-l'Evêque en Bourgogne en 1638, a été un Poëte agréable, mais peu savant. Ses deux comédies d'*Esope à la Cour & du Mercure galant* seront long-tems estimées. On a de lui de jolies pieces fugitives, madrigaux, chansons, &c. Il mourut en 1701.

Boutelier. Il a donné à l'Opéra, en 1776, *Euthyme & Lycoris*, en un acte, musique de Desormery; en 1777, *Alain & Rosette*, en un acte, musique de Poutau.

Boyer (Claude), né en 1618, fit un grand nombre de pieces qui n'eurent qu'un médiocre succès. Furetiere fit à ce sujet l'épigramme suivante :

« Quand les pieces représentées
» De Boyer, sont peu fréquentées,
» Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistans,
» Voici comme il tourne la chose ;
» Vendredi la pluie en est cause,
» Et le Dimanche le beau tems.

Pour éprouver si la chûte de ses ouvrages ne devait pas être imputée à la mauvaise humeur du Public, il fit afficher sous le nom de *Pader d'Asseran*, jeune Gascon, sa tragédie d'*Agamemnon*. Elle fut généralement applaudie. Racine lui-même, le fléau de Boyer, se déclara ouvertement le protecteur de Pader. Boyer, enchanté de son succès, ne put feindre davantage, & cria en plein parterre : « Elle est pourtant de Boyer en dépit de Racine ». Ce mot lui coûta cher; car sa piece fut sifflée le lendemain.

Il fit en 1697 les paroles de *Méduse*, musique de Gervais, & mourut le 22 Juillet 1698.

BRACH (Pierre de), de Bordeaux, né vers le milieu du seizieme siecle, vivait encore en 1600, était ami de du Bartas, & comme lui, a fait un Recueil de poésies, où l'on trouve des sonnets, des *chansons*, &c. Il a aussi traduit l'*Aminte* & une partie de la *Jérusalem délivrée*. Il disait de ses vers, qu'ils n'offraient que *la même note d'une chanson souvent rechantée*.

Chanson à l'Amour.

« Cher enfant, qui dans les cieux
» Fis sous ton obéissance
» D'une invincible puissance
» Courber le plus grand des Dieux;
» Changeant sa forme divine
» Pour abuser nos beautés
» Sous les masques empruntés
» De taureau, d'or, & de cigne!

» Toi duquel le Dieu boiteux.
» Plus chaude a trouvé la braise;
» Que celle qu'en sa fournaise
» Soufflent ses soufflets venteux;
» Qui aux hommes sur la terre,
» Qui parmi l'air aux oiseaux,
» Qui aux poissons sur les eaux,
» Maître de tout, fais la guerre.

» Reçois, enfant immortel,
» Les offrandes amoureuses
» Que nos mains dévotieuses
» Appendent sur ton autel.

» T'offrant pour fléchir nos Dames ;
» Sous un amour *contre-aimé*,
» Au lieu d'un cierge allumé,
» Nos cœurs brûlant de tes flâmes.

» Nos vœux sont petits & bas,
» Indignes de ton mérite ;
» Mais à l'offrande petite
» Les Dieux ne regardent pas.
» Cérès sur les bleds commande ;
» Bacchus est le Dieu des vins ;
» Mais deux épis, deux raisins
» Ils reçoivent pour offrande ».

Brébeuf, d'une bonne maison de Rouen, eut une fievre maligne qui lui dura vingt ans, & pendant laquelle il traduisit en vers la Pharsale de Lucain, & fit une infinité d'autres ouvrages ; c'est dans ce poëme que l'on trouve ces quatre vers si connus :

« C'est de là que nous vient cet art ingénieux
» De peindre la parole & de parler aux yeux ;
» Et par des traits divers de figures tracées,
» Donner de la couleur & du corps aux pensées ».

Il naquit en 1621 & mourut en 1663.

CHANSON.

« Vous demandez pourquoi je vous vois rarement ;
» Vous que de mille appas la nature a pourvue ?
» Et moi je vous demande un peu plus justement,
» Hélas ! pourquoi vous ai-je vue ?
» Pourquoi donc avez-vous une ame forte & saine ;
» Dont tous les mouvemens sont si bien composés
» Que la peine que vous causez,
» Ne vous cause jamais de peine ?

Son Lucain travesti est son meilleur ouvrage.

Bret (Antoine), né à Dijon en 1717, homme de beaucoup d'esprit & de goût, est du très-petit nombre de gens de mérite qui ont eu le

bonheur de ne jamais avoir d'ennemis. La pureté de ses mœurs & la douceur de son caractere, lui ont procuré cet avantage. Il a donné au Théâtre Français plusieurs pieces, dont quelques-unes sont restées : *La double extravagance* sera toujours jouée avec le même succès. Depuis quelques années, il est chargé de la gazette de France, ouvrage ingrat, mais plus difficile à faire qu'on ne le croit, par toutes les considérations qu'il faut allier à la vérité qui doit être la base de cette gazette.

M. Bret a donné une superbe édition de Moliere avec des commentaires estimés. On a aussi de lui un poëme des Saisons.

Chanson sur la Santé.

« Mettez tous les biens en un tas,
» Perles, rubis, terres, contrats,
» Maison superbe & bonne table,
» Honneurs à foison, dignité,
» Si je n'y vois point la santé,
» Je donnerais le tas au diable.
» La santé ! pauvre misérable,
» Il m'en souvient, hélas ! il fut un jour
» Où j'eusse dit : si je n'y vois l'amour ».

AUTRE.

« D'un ruisseau qui coupait la plaine,
» Mes pas suivaient chaque détour,
» Et bientôt sa course m'entraîne
» Près d'un bois où dormait l'amour.

» Ses traits, sur un tapis de mousse
» Sont répandus à ses côtés ;
» Qu'un autre que moi les émousse :
» J'aime jusqu'à leurs cruautés.

» Mais voyant leur plume légere
» Différer en tout à mes yeux,
» Je m'occupe de ce mystere
» Dont mon esprit est curieux.

» L'amour s'éveille, je frissonne :
» Ami, dit-il avec bonté,
» De ce prodige qui t'étonne,
» Tu vas percer l'obscurité.

» Ai-je à frapper l'ame inquiete,
» De quelqu'Amant ſombre & jaloux ;
» Je choiſis alors la ſagette
» Où ſont les plumes de hiboux.

» Pour le diſciple d'Epicure,
» Le ſentiment eſt ſans attraits :
» Quand je lui fais une bleſſure,
» Les moineaux ont paré mes traits ;

» L'aiglon eſt pour le téméraire :
» Le ſerin pour les beaux conteurs ;
» Pour le fat, toujours sûr de plaire,
» Du paon j'emprunte les couleurs.

» Veux-je bleſſer un cœur fidele,
» Fait pour aimer bien conſtamment ;
» La plume de la tourterelle
» A ma fléche ſert d'ornement.

» Regarde-la, vois qu'elle eſt belle ;
» Sur tous mes traits elle a le prix... ;
» Ah ! m'écriai-je, Amour, c'eſt celle
» Dont tu m'as bleſſé pour Iris ».

A U T R E.

» Plus enfant que ſa poupée,
» Iris au bord d'un ruiſſeau,
» Diſpoſait pour ſa pipée
» Ses lacets & ſon réſeau ;
» De ſurpriſe, elle eſt frappée.
» Dieux ! dit-elle, quel oiſeau !

» C'eſt la beauté, la jeuneſſe ;
» Mais il vole, il fend les airs.
» Ah ! dit-elle avec ivreſſe,
» S'il ſe prenait dans mes fers,
» Je le baiſerais ſans ceſſe :
» Que ſes jours me feraient chers !

» Elle ſuit l'enfant qui vole
» Et qui rit de ſes deſirs :
» La jeune Iris ſe déſole

» Et croit voir fuir ſes plaiſirs.
» Un vieillard qui la conſole,
» Arrête ainſi ſes ſoupirs.

» Belle, tremblez de l'atteindre;
» C'eſt un dangereux vautour;
» Vous en avez tout à craindre;
» Apprenez que c'eſt l'amour:
» Helas! il faudra vous plaindre;
» S'il ſe laiſſe prendre un jour.

Bruere (Charles le Clerc de la), né à Crépi-en-Valois en 1714, & Secrétaire d'ambaſſade de M. le Duc de Nivernois à Rome, eut le privilege du Mercure depuis 1744 juſqu'en 1754, qu'il mourut âgé de trente-neuf ans.

Il raſſembla un jour pluſieurs de ſes amis, pour leur lire ſon opéra de *Dardanus* qu'il deſtinait au grand Rameau. Peut-être la maniere dont il fit cette lecture, ne prévint-elle pas en faveur de l'ouvrage; peut-être auſſi avait-on bu un peu plus qu'il ne fallait au dîné qui avait précédé la ſéance. L'ouvrage fut jugé ſi mauvais, qu'il fut condamné au feu, & la ſentence exécutée ſur le champ. Heureuſement pour nous que Crébillon le fils, l'un des convives plus de ſang froid que les autres, ſauva des flammes ce beau poëme qui tient le premier rang après ceux de Quinault.

Il donna au théâtre:

En 1734, *Les Mécontents*, comédie en un acte; en 1736, *les Voyages de l'Amour*, muſique de Boiſmortier; en 1739, *Dardanus*, muſique de Rameau; en 1748, *Erigone*, en un acte, muſique de Mondonville; en 1760, *le Prince de Noiſy*, donné dix ans avant ſur le théâtre des petits appartemens, muſique de Rebel & Francœur.

Il avait fait auſſi un opéra de *Linus* qui a été mis en muſique par Trial le Berton & d'Auvergne.

CHANSON.

« Je l'aimais d'un amour ſi tendre,
» Celle qui cauſe mes tourmens!
» Elle a condamné, ſans l'entendre;
» Le plus fidele des amans.

» Grands Dieux ! que je la trouvais belle,
» Quand ses regards m'ouvraient les cieux ;
» Qui l'eût cru, que de si beaux yeux
» Deviendraient ceux d'une cruelle ?

» Loin de sa présence chérie,
» Je ne vis que pour mon amour ;
» Ma raison, mon ame, ma vie,
» Tout est au lieu de son séjour.
» Mon seul plaisir, ma seule affaire,
» Est d'y songer à tout moment ;
» Prononce-t-on ce nom charmant,
» Tout étranger devient mon frere.

» Sans espoir que ma voix l'attire,
» Ma voix l'appelle tristement.
» Je regarde, & mon cœur soupire
» D'avoir appellé vainement.
» Son nom dans ce séjour sauvage
» Est gravé sur tous les ormeaux ;
» Il va croître avec leurs rameaux :
» Mon amour croîtra davantage ».

Brunet (Pierre-Nicolas), né en 1733, se fit connaître pour la premiere fois en 1756, par un poëme intitulé *Minorque conquise*. Il fit ensuite quelques pieces pour les Comédiens Français & Italiens, & mourut le 4 Novembre 1771.

Il a donné à l'Opéra : Le *Rival favorable*, ajouté aux Fêtes d'Euterpe, musique de Dauvergne ; *Hypomène & Atkalante*, musique de Vachon ; *Apollon & Daphné*, en un acte, musique de .....

Bussy-d'Amboise, né vers 1540. Ce célebre gentilhomme du Duc d'Alençon était le plus brave homme de son siecle. La Reine Marguerite, premiere femme de Henri IV, l'aimait beaucoup, & dit de lui dans ses mémoires : « Il » est la terreur de ses ennemis, la gloire de son maître & l'espérance de » ses amis. C'était l'homme le plus galant de la cour, le plus modeste dans ses habits & le plus fastueux dans ceux de sa livrée. On lui fit un crime d'avoir été trop aimé de Marguerite. Il aima aussi la Dame de Monsoreau ; & son mari l'ayant forcée de donner un rendez-vous au brave Bussy

Buſſy dans ſa maiſon de campagne, l'aſſaſſina lâchement, n'oſant ſe battre avec lui. Il mourut en 1579.

CHANSON.

« Oh ! qu'heureuſe eſt ma fortune !
» Oh ! combien eſt grand mon heur,
» D'être ſeul retenu d'une (a),
» Pour fidele ſerviteur,
» Par ſus toutes elle eſt vue
» Pleine de grace & beauté,
» Et ſuis sûr qu'elle eſt pourvue
» Beaucoup plus de loyauté.

» O vous qui ne l'avez vue,
» Voyez-la pour votre bien ;
» Puis jugez, l'ayant connue
» L'heur que ce m'eſt d'être ſien.
» Mais la voyant ſi parfaite,
» Gardez-vous bien un chacun ;
» Car pour bleſſer elle eſt faite,
» Et de tous n'en guérir qu'un.

Bussi Rabutin (Roger, Comte), Meſtre-de-camp de la cavalerie légere de France, Lieutenant-Général & Conſeiller d'Etat, naquit à Epiry en Nivernois, le 3 Avril 1618, d'une de plus anciennes maiſons de Bourgogne. En 1665, il fut reçu de l'Académie Françaiſe, & fit paraître enſuite ſon Hiſtoire amoureuſe des Gaules, dans laquelle il couvre de honte Meſdames d'Olonne & de Châtillon. Le Roi l'envoya à la Baſtille, & enſuite l'exila dans ſes terres, où il reſta ſeize ans, n'étant revenu à la cour qu'en 1681. Jamais il ne put regagner les bontés du Roi, & le chagrin le fit encore retourner dans ſes terres. Il mourut à Autun le 9 Avril 1693. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages de poéſie.

Cahusac (Louis de), né d'une famille noble de Montauban, Secrétaire des commandemens de Monſeigneur le Comte de Clermont, né au commencement de ce ſiecle, mourut à Paris en 1759, d'une maladie qui l'avait d'abord conduit à Charenton.

(a) On prétend que cette chanſon fut faite ſur la Reine Marguerite; cependant elle en guériſſait pluſieurs.

Il est auteur de *Grigri*, joli roman; de l'histoire de la Danse ancienne & moderne, ouvrage estimé; des tragédies de *Pharamond* & du *Comte de Warwick;* de la comédie de *l'Algérien.* Un Journaliste ayant loué son opéra de *Zoroastre*, Cahusac lui dit en l'embrassant : « Vous êtes le » seul homme en France qui ait eu le courage de dire du bien de moi ».

Il donna à l'opéra : En 1747, les *Fêtes de Polymnie* en trois actes & prologue, musique de Rameau; en 1747, les *Fêtes de l'Hymen & de l'Amour*, musique de Rameau; en 1748, *Zaïs*, en quatre actes, musique de Rameau; en 1749, *Naïs*, en trois actes, musique de Rameau; *idem*, *Zoroastre*, en cinq actes, musique de Rameau; en 1750, *la Naissance d'Osiris, & Anacréon*, musique de Rameau; en 1754, *la Fête de Pamilie*, en un acte, musique de Rameau; en 1755, *les Amours de Tempé*, en quatre actes, musique de Dauvergne.

Cailhava (Jean-François), né à Toulouse, l'un des meilleurs Poëtes comiques de ce siecle, a donné d'excellentes comédies, & a traduit & parodié *la bonne Fille*, charmant opéra comique de M. Piccini.

Son livre sur l'*Art de la Comédie* est estimé, & mérite de l'être par les excellens principes dont il est rempli.

Cailly (Le Chevalier Jacques de), né à Orléans, prit le nom d'Accilly, qui est l'anagrame de son nom, fit beaucoup d'épigrammes, & mourut Chevalier de Saint-Michel en 1674.

Son style est simple & naïf, & ses pensées fines & délicates.

Epitaphe du Sieur Etienne.

« Il est au bout de ses travaux,
» Il est passé le Sieur Etienne :
» En ce monde il eut tant de maux,
» Qu'on ne croit pas qu'il y revienne ».

CHANSON.

« Battre ta femme de la sorte,
» Sous tes pieds la laisser pour morte,
» Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer,
» Tu vas passer pour un infâme.
» Compere, l'on sait bien qu'il faut battre sa femme,
» Mais il ne faut pas l'assommer.

PRIERE.

« O mort! quand tu feras ta ronde,
» Epargne le Sieur de Torci :
» Chez lui tout rit & tout abonde;
» Il n'a ni peine ni ſouci :
» Qu'a-t-il à faire en l'autre monde?
» Il eſt ſi bien dans celui-ci! »

On connaît de lui ce quatrain ſur l'étimologie du mot *Alphana*.

« *Alphana* vient d'*Equs ſans doute;*
» Mais il faut avouer auſſi
» Qu'en venant de là juſqu'ici,
» Il a bien changé ſur la route ».

CAMPISTRON (Jean Galbert de), né à Toulouſe en 1656, fut éleve de Racine. Il fut Secrétaire du Duc de Vendôme, qui fit ſa fortune, & il dut au Comédien Baron la plus grande partie de ſa réputation.

Campiſtron était bon gentilhomme & le meilleur homme du monde. Ses pieces ſont aſſez touchantes. Il travaillait facilement & peut-être avec trop de facilité; mais il avouait aiſément ſes fautes.

A la bataille de Steinkerke, où le Duc de Vendôme faiſait des prodiges de valeur, Campiſtron ne quitta pas ſes côtés. Le Duc lui demandant ce qu'il faiſait là : « Monſeigneur, lui répondit-il froidement, j'attends » que vous veuilliez vous en aller ».

Il fut reçu de l'Académie en 1701, & mourut d'apoplexie à Toulouſe le 11 Mai 1723. Il avait épouſé Mademoiſelle de Maniban, ſœur de l'Archevêque de Bordeaux. Il donna en 1686, la paſtorale *d'Acis & de Galatée*, muſique de Lully; en 1668, (*a*) *Achille & Polixene*, muſique

» (*a*) Cet opéra tomba & donna lieu à l'épigramme ſuivante.

« Entre Campiſtron & Colaſſe,
» Grand débat au Parnaſſe,
» Sur ce que l'opéra n'a pas un ſort heureux.
» De ſon mauvais ſuccès nul ne ſe croit coupable.
» L'un dit que la Muſique eſt plate & miſérable,
» L'autre, que la conduite & les vers ſont affreux :
» Mais le grand Apollon, toujours juge équitable,
» Trouve qu'ils ont raiſon tous deux ».

de Colasse; en 1693, *Alcide* (a), tragédie, musique de Louis Lully & de Marais.

Dégoûté du théâtre lyrique, il fit quelques tragédies qui eurent du succès, & une comédie intitulée, le *Jaloux désabusé*.

Cassagne (L'Abbé), né à Nismes en 1633, fut reçu de l'Académie Française en 1660, sur une ode qu'il avait faite à sa louange.

Il prêcha, fit des vers & devint garde de la bibliothèque du Roi. Boileau ne l'a pas bien traité. Sa tête se dérangea, & il fut mis à Saint-Lazare, où il mourut le 19 Mai 1679.

CHANSON.

« Que chantez-vous, petits oiseaux ?
» Je vous regarde & vous écoute :
» C'est Dieu qui vous a faits si beaux,
» Vous le chantez sans doute.

» Son nom vous anime en ce bois,
» Vous n'en célébrez jamais d'autre !
» Faut-il que mon ingrate voix
» N'imite pas la vôtre.

» Vos airs si tendres & si doux
» Lui rendent tous les jours hommage :
» Je le bénis bien moins que vous,
» Et lui dois davantage ».

Chabanon (M. de), Américain, né en 1729, & de l'Académie des inscriptions & belles-lettres depuis près de vingt ans, est né avec des dispositions pour presque tous les talens. Excellent Musicien, il joue parfaitement du violon, & a composé les paroles & la musique de *Semelé*, qui ayant été reçue à l'opéra, n'a pas été représentée, nous ne savons pourquoi. Il

(a) Cette piece n'eut pas un plus heureux succès, à en juger par cette épigramme.

« A force de forger, on devient forgeron :
» Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron,
» Au lieu d'avancer, il recule.
» Voyez Hercule.

a fait ensuite plusieurs tragédies aussi reçues, & dont une a été représentée ; a donné en 1773 l'opéra de *Sabinus*, musique de Gossec, & a fait paraître une traduction des odes pythiques de Pindare, & une des Idiles de Théocrite, dont plusieurs sont en vers bien faits & harmonieux. Ces différens ouvrages lui font le plus grand honneur, & le mettent au rang des premiers Littérateurs Français.

Vers à M. de Voltaire.

« J'ai volé pour vous voir, des rives de la Seine ;
» Et l'estime & le goût de vous m'ont rapproché ;
» Faible & timide Aiglon, sous vos aîles caché,
» J'attends que votre vol me dirige & m'entraine ;
» Redevenez vous-même, & prenez votre essor :
» Faut-il que je vous voie encor,
» Pour des songes métaphisiques,
» Quitter l'illusion de nos jeux poétiques ?
» Tous vos doutes heureux valent-ils un transport ?
» L'homme est un livre obscur & difficile à lire ;
» On n'en connaît que la moitié.
» Qu'est-ce que notre esprit ? nul ne peut me le dire ;
» Mais tel qu'il est, il fait pitié ;
» Il est petit, faible & pusillanime,
» Chez tant de sots dignes de nos mépris.
» J'aime à l'étudier dans vos charmans écrits ;
» Il s'y peint éclatant, immortel & sublime ».

A M. de Lorry, sur son traité de la mélancolie.

« C'en est trop peu pour votre zèle
» De ces innombrables travaux,
» De cette fatigue éternelle
» Qui consument votre repos ;
» C'est peu que vous alliez sans cesse
» Courir la ville & les fauxbourgs,
» Porter à l'humaine faiblesse
» Votre assistance & vos secours ;
» Et dans l'alcove solitaire
» De plus d'un malade attristé,
» Répandre la douce lumiere
» De l'espoir & de la santé.

» En vérité, je vous admire :
» En vous seul vous réunissez
» Tous les dons du Dieu de la lyre,
» Comme Apollon vous guérissez :
» Comme lui vous savez écrire;
» Avec tant d'esprit & tant d'art,
» Je vous plains d'être né trop tard.
» Jadis la Grèce dans ses temples,
» Parmi ses Dieux vous eût placé :
» Hélas! ce beau siecle est passé :
» On ne voit plus de tels exemples;
» Le Français, né vif & brillant,
» Livre son goût aux bagatelles;
» Il aime à sourire au talent :
» Mais l'encens n'est que pour les belles.
» Ce peuple aimable cependant
» Sert à l'Europe de modèle,
» Et vous-même vous lui devez
» Cet air d'aisance naturelle,
» Ce ton charmant que vous avez.
» Ailleurs un sage n'est qu'un sage :
» Ici sous un dehors plus doux,
» Il a les graces en partage;
» Alors il est semblable à vous,
» Vous donc du beau monde l'idole
» Et la lumiere des Docteurs,
» Vous qui des bancs de votre école
» Sortez le front paré de fleurs,
» Contre le mal mélancolique,
» Dont vous avez si bien traité,
» Votre aimable société
» Sera mon antidote unique;
» Ce mal qu'on ne peut définir;
» Naît de l'ennui qui vous possede;
» Le plaisir en est le remede :
» Qui vous voit, est sûr d'en guérir.

Chabanon de Maugrys, frere cadet du précédent, né en 1735, fut d'abord bon Géometre, mais un séjour forcé de plusieurs années à Saint-Domingue, ne lui laissa pas le tems de cultiver une science qui oblige à des travaux suivis. Son goût pour la poesie l'en dédommage en partie;

il a entrepris de traduire en vers les odes d'Horace, celui de tous les Poëtes qui exige le plus d'être traduit de cette maniere. M. de Maugrys a donné au Public sa traduction du troisieme livre des odes, & annonce modestement dans sa préface, que ce n'est qu'un essai qui doit lui faire connaître s'il est digne de traduire Horace. Nous croyons pouvoir l'inviter à achever cet ouvrage intéressant, & à se moins défier de ses forces. Il est difficile de mieux traduire la belle ode *Justum & tenacem*, &c.

« Le sage est immuable en ses justes projets,
» Un peuple mutiné lui prescrit des forfaits,
» D'un tyran furieux l'œil ardent le menace;
» Il résiste à la force, il réprime l'audace.
» Que les vents conjurés bouleversent les mers,
» Que la foudre sillonne & déchire les airs,
» Le choc des élémens n'aura rien qui l'étonne:
» Tranquille sous le bras de Jupiter qui tonne,
» Il verrait l'univers s'écrouler sous ses pas,
» Frappé de ses débris, il ne tremblerait pas.

M. de Maugrys a donné à l'opéra : En 1775, *Alexis & Daphné*, & *Baucis & Philémon*, musique de Gossec.

CHANSON.

» Jamais à mon cœur innocent
» L'Amour n'avait donné de maître,
» Par toi pour être plus puissant,
» Cher Iphis, il se fit connaître;
» En toi seul de tous les objets
» Il découvrit sa ressemblance,
» Fallait-il, ayant tous ses traits,
» Avoir aussi son inconstance!

» Ingrat, hélas! le même jour
» Qui vit dans ton cœur infidele
» S'allumer le feu de l'amour,
» En vit la derniere étincelle:
» Ce jour, Iphis, que ton ardeur
» Rendait le plus beau de ma vie,
» Devint temoin de mon malheur
» Par ton extrême perfidie.

» Mais je fatigue les Zéphirs
» Du triste sujet de ma peine;
» Le vain tribut de mes soupirs
» Est dissipé par leur haleine.
» C'en est fait : je n'ai plus d'amant,
» Pour qui faut-il que je m'engage!
» Au cœur hélas! le plus constant,
» Le mien préfere Iphis volage.

» Mais, quoi! ne puis-je ranimer
» Et finir ton indifférence?
» De tout ce qui sut te charmer,
» Je n'ai de moins que l'innocence:
» Si seule elle eût pu t'arrêter
» Et fixer ton âme légere,
» Cher ingrat, devais-tu m'ôter
» Le moyen de toujours te plaire!

AUTRE.

« Depuis que le cruel amour
» M'a captivé sous son empire,
» Isinene me fuit chaque jour,
» Et moi chaque jour je soupire.
» Bientôt, pour plaindre mes malheurs,
» Je n'aurai plus assez de larmes,
» De mon sang au défaut de pleurs,
» Amour, j'arroserai tes armes.

» C'en est fait, si mon triste sort
» Ne peut toucher mon inhumaine,
» Je vais terminer, par la mort,
» Mon amour, ma vie & ma peine :
» Hélas! de ma fidélité
» Un cyprès, gage déplorable
» De son injuste cruauté,
» Sera le monument durable.

» Sur le tombeau qui de mon corps
» A jamais contiendra les restes,
» Que du téms malgré les efforts,
» On puisse voir ces mots funestes :

» Des

Des rigueurs d'Isméne & d'amour
» *Hylas mourut à son aurore ;*
» *Hylas, s'il revoyait le jour,*
» *Adorerait Isméne encore* ».

Chamfort, né en Auvergne, Secrétaire des commandemens de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, s'est fait connaître en remportant le prix de poésie à l'Académie Française en 1765. Son éloge de Moliere a eu aussi le prix, & est un des meilleurs ouvrages qui aient été faits en ce genre. Celui de la Fontaine a été couronné à Marseille. Ses deux comédies de la *Jeune Indienne* & du *Marchand de Smyrne* sont restées au théâtre, & le méritaient. Sa tragédie de *Mustapha & Zéangir* a eu le plus grand succès à la cour, même à Paris, malgré la violence & l'injustice des cabales. Peu de pieces sont remplies d'aussi beaux vers & sont écrites aussi purement.

Nous ne rapporterons de lui que trois odes, il en existe peu d'aussi belles. Deux de ces odes ont été couronnées à l'Académie des Jeux floraux.

ODE.

La grandeur de l'homme.

« Quand Dieu du haut du ciel a promené sa vue
» Sur ces mondes divers semés dans l'étendue,
» Sur ces nombreux soleils brillans de sa splendeur,
» Il arrête ses yeux sur le globe où nous sommes,
» Il contemple les hommes,
» Et dans notre ame enfin, va chercher sa grandeur.

» Apprends de lui, Mortel, à respecter ton être;
» Cet orgueil généreux n'offense point ton maître,
» Sentir ta dignité, c'est bénir ses faveurs,
» Tu dois ce juste hommage à sa bonté suprême;
» C'est l'oubli de toi-même,
» Qui, du sein des forfaits, fit naître les malheurs.

» Mon ame se transporte aux premiers jours du monde;
» Est-ce là cette terre aujourd'hui si féconde?
» Qu'ai-je vu? des déserts, des rochers, des forêts:
» Ta faim demande au chêne une vile pâture:
» Une caverne obscure,
» Du Roi de l'univers, est le premier palais.

» Tout naît, tout s'embellit ſous ta main fortunée :
» Ces déſerts ne ſont plus, & la terre étonnée,
» Voit ſon fertile ſein ombragé de moiſſons.
» Dans ces vaſtes cités, quel pouvoir invincible,
» Dans un calme paiſible,
» Des humains réunis endort les paſſions ?

» Le commerce t'appelle au bout de l'hémiſphere :
» L'Océan, ſous tes pas, abaiſſe ſa barriere.
» L'aiman, fidele au nord, te conduit ſur ſes eaux ;
» Tu ſais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles ;
» Tu lis ſur les étoiles
» Les routes que le ciel preſcrit à tes vaiſſeaux.

» Séparés par les mers, deux continens s'uniſſent ;
» L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre ils jouiſſent.
» Tu forces la nature à trahir ſes ſecrets :
» De la terre au ſoleil tu marques la diſtance,
» Et des feux qu'il te lance,
» Le priſme audacieux a diviſé les traits.

» Tes yeux ont meſuré ce ciel qui te couronne.
» Ta main peſe les airs qu'un long tube empriſonne :
» La foudre menaçante obéit à tes loix ;
» Un charme impérieux (a), une force inconnue
» Arrache de la nue
» Le tonnerre indigné de deſcendre à ta voix.

» O prodige plus grand ! ô vertu que j'adore !
» C'eſt par toi que nos cœurs s'ennobliſſent encore.
» Quoi ! ma voix chante l'homme, & j'ai pu t'oublier !
» Je célebre avant toi.... pardonne beauté pure,
» Pardonne cette injure ;
» Inſpire-moi des ſons dignes de l'expier.

» Mes vœux ſont entendus : ta main m'ouvre ton temple,
» Je tombe à vos genoux, Héros que je contemple,
» Peres, époux, amis, citoyens vertueux :
» Votre exemple, vos noms, ornemens de l'hiſtoire,
» Conſacrés par la gloire,
» Elevent juſqu'à vous les mortels généreux.

(a) L'électricité.

» Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
» Tu me fais, ô Socrate, envier ta cigue.
» Là, c'eſt ce fier Romain, plus grand que ſon vainqueur,
» C'eſt Caton ſans courroux déchirant ſa bleſſure :
» Son ame libre & pure
» S'enfuit, loin des tyrans, au ſein de ſon auteur.

» Quelle femme deſcend ſous cette voûte obſcure ?
» Son pere, dans les fers, languit ſans nourriture.
» Elle approche : ô tendreſſe ! amour ingénieux !
» De ſon lait.... ſe peut-il ? oui de ſon propre pere
» Elle devient la mere :
» La nature trompée applaudit à tous deux.

» Une autre femme, hélas ! près d'un lit de triſteſſe,
» Pleure un fils expirant, ſoutien de ſa vieilleſſe.
» Il legue à ſon ami le droit de la nourrir :
» L'ami tombe à ſes pieds : &, fier de ſon partage,
» Bénît ſon héritage,
» Et rend grace à la main qui vient de l'enrichir.

» Et ſi je célébrais d'une voix éloquente
» La vertu couronnée & la vertu mourante,
» Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
» Et Titus, qu'à genoux tout un peuple environne,
» Pleurant aux pieds du trône
» Le jour qu'il a perdu, ſans faire des heureux !

» Oui, j'oſe le penſer, ces mortels magnanimes
» Sont honorés, grand Dieu, de tes regards ſublimes.
» Tu ne négliges pas leurs illuſtres deſtins :
» Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être,
» Et ta bonté, peut-être,
» Pardonne, en leur faveur, au reſte des humains.

AUTRE.

Les Volcans.

« Eclaire, échauffe mon génie,
» Muſe de la terre & des cieux.
» Conduis-moi, ſublime Uranie,
» Vers ces abîmes pleins de feux,

» De l'enfer soupiraux horribles,
» Arsénaux profonds & terribles,
» Où dans un cahos éternel,
» Des élémens la sourde guerre
» Forme, alume, lance un tonnere
» Plus affreux que celui du ciel.

» Quels torrens épais de fumée ?
» La terre, ouverte sous mes pas,
» Vomit une cendre enflâmée;
» L'antre mugit... Dieux! quels éclats!
» Des roches dans l'air élancées
» Retombent, roulent dispersées.
» Je m'arrête glacé d'effroi :
» Un fleuve de feux, de bitume,
» Couvre d'une bouillante écume
» Leurs débris poussés jusqu'à moi.

» Monts altiers, voisins des orages,
» Qui recelez dans votre sein
» Les fleuves enfans des nuages,
» Et les rendez au genre humain;
» C'est dans vos cavernes profondes,
» Que du feu, de l'air, & des ondes
» Fermente la sédition.
» Au fond de cet abîme immense,
» Je vois la nature en silence
» Méditer sa destruction.

» L'esclave qui brise la pierre
» Et qui cherche l'or dans vos flancs,
» Sent les fondemens de la terre
» S'ébranler sous ses pas tremblans.
» Il palpite, écoute, frissonne :
» Mais le trépas en vain l'étonne,
» La rage ranime ses sens.
» Il pardonne au fléau terrible
» Qui va, sous un debris horrible,
» Écraser ses cruels tyrans.

» Dieu! quel avarice intrépide!
» L'antre pousse un reste de feux;
» Une foule imprudente, avide,
» Accourt d'un pas impétueux.

» Voyez-les d'une main tremblante,
» Sous une lave encor fumante,
» Chercher ces métaux déteſtés,
» Et ſur le ſalpêtre & le ſouffre,
» Des ruines mêmes du gouffre,
» Bâtir de ſuperbes cités.

» Mortel qui du ſort en colere
» Gémis d'épuiſer tous les coups,
» Sans doute le ciel moins ſévere
» Pouvait te voir d'un œil plus doux.
» Mais de la nature en furie
» Tu ſurpaſſes la barbarie;
» De tes maux déplorable auteur,
» C'eſt ta rage qui les conſomme,
» Et l'homme eſt à jamais pour l'homme
» Le fléau le plus deſtructeur.

» Quand ce globe a craint ſa ruine,
» Quand des feux voiſins des enfers,
» Grondaient de Lisbonne à la Chine,
» Et ſoulevaient le ſein des mers,
» Les aſſaſſinats de la guerre
» Déſolaient, ſaccageaient la terre;
» Vous enſanglantiez des volcans
» Et vous égorgiez vos victimes
» Sur les bords fumans des abîmes
» Qui vous engloutiſſaient vivans.

» Eh, quoi! tandis que je friſſonne
» Vous allumez pour les combats
» Ces volcans effroi de Bellone,
» Ces foudres cachés ſous ſes pas.
» Contre la terre conſternée,
» Quand la nature eſt déchaînée,
» Vous l'imitez dans ſes horreurs;
» Et le plus affreux phénomène,
» Dont frémiſſe la race humaine,
» Sert de modèle à vos fureurs.

» Que ne puis-je, arbître des ombres,
» Forçant les portes du trépas,
» Evoquer des Royaumes ſombres
» Tous les morts de tous les climats?

» A chacun d'eux si j'osais dire :
» Un Dieu t'ordonne de m'instruire
» Qui t'a conduit au noir séjour ;
» Presque tous, homme impitoyable !
» Ils répondraient, c'est mon semblable,
» Dont la main m'a privé du jour.

» Ah ! jettez ces coupables armes ;
» De vous-même prenez pitié ;
» Connaissez, éprouvez les charmes
» De l'amour & de l'amitié.
» Que la force, que la puissance,
» Nobles soutiens de l'innocence,
» Ne servent plus à l'opprimer ;
» Ecartez la guerre inhumaine,
» Et ne vouez plus à la haine
» Le moment de vivre & d'aimer.

AUTRE.

A la Vérité.

« Descens de ta sphere éternelle,
» O vérité, soutiens ma voix !
» Descens ; viens venger ta querelle ;
» Reclame tes augustes droits.
» Le pervers t'outrage & t'abhorre,
» Le sage trop souvent t'ignore ;
» Et l'obscur amas des mortels,
» Même en t'implorant par faiblesse,
» Craint d'envisager la Déesse
» Dont il embrasse les autels.

» Faut-il que loin de notre vue
» Ton trône éclatant soit placé ?
» Ah ! que du moins, perçant la nue,
» Un rayon vers nous soit lancé.
» Vois le soleil dans sa carriere :
» Son intarissable lumiere
» Dans nos yeux entre avec douceur.
» Que ne peut ta vive influence,
» En imitant sa bienfaisance,
» Pénétrer ainsi notre cœur !

» L'univers à jamais paisible
» Ne connaîtrait aucun fléau,
» Thémis, pour être incorruptible,
» N'aurait plus besoin de bandeau;
» Et le fanatisme barbare,
» Odieux enfant du Tenare
» Qui se dit le vengeur des cieux,
» Enchaîné par ta main puissante,
» Au fond de sa prison brûlante
» Etoufferait ses cris affreux.

» Le mensonge, la perfidie,
» Loin des Cours eût fui pour jamais,
» Du Sage la voix plus hardie
» Eût dit aux Rois dans leurs palais:
» Oui, je vous dois l'obéissanee,
» Je m'arme pour votre défense.
» Mais, quand je combats pour mes Rois,
» On me doit des jours sans alarmes,
» Et le droit d'essuyer nos larmes
» Est le plus noble de vos droits.

» Rougissez de votre génie;
» Vous, politiques imposteurs,
» Complices de la tyrannie
» Dont vous consacrez les fureurs.
» J'entends leur troupe mercénaire
» Crier aux maîtres de la terre,
» Vos peuples sont formés pour vous,
» Aucun devoir ne vous engage,
» Ramper, gémir est leur partage,
» Heureux de vivre à vos genoux.

» Qu'un Courtisan noirci de crimes
» Habile dans l'art de ramper,
» Empoisonne de ces maximes
» Le Monarque qu'il veut tromper:
» Il entrevoit sa récompense,
» Il va dérober la substance
» De tout un peuple gémissant.
» Je hais un flatteur exécrable,
» Je plains un tyran méprisable,
» Et je me tais en frémissant.

» Mais vous dont la voix libre & ſage
» Aux mortels doit la vérité,
» Avez-vous cru lui rendre hommage
» En dégradant l'humanité ?
» Ne peſez plus ma deſtinée,
» Pourquoi d'une main forcenée
» Me jetter ſous un joug d'airain !
» Et pourquoi d'un ſceptre paiſible
» Faites-vous un glaive terrible
» Prêt à ſe plonger dans mon ſein ?

» Fuis loin de moi mortel profane,
» Qui par le menſonge inſpiré,
» As, de Clio qui te condamne,
» Avili le burin ſacré.
» Je te l'arrache avec colère,
» Je veux que ſur l'airain ſevère;
» Il grave ta honte à jamais,
» Tu briſes la digue impuiſſante,
» Que d'un Dieu lamain bienfaiſante
» Oppoſait aux heureux forfaits.

» O douleur ! un tyran féroce
» Dans le ſang ſe ſera plongé,
» Il rend en paix ſon ame atroce,
» Et l'univers n'eſt point vengé !
» Si dans nos cœurs il pouvait lire
» Le mépris, l'horreur qu'il inſpire....
» Mais d'encens il meurt ennivré.
» Ah ! que l'hiſtoire inexorable
» Flétriſſe au moins ce nom coupable,
» Immortel pour être abhorré.

» Vérité confons l'artifice,
» Punis les fourbes, les flatteurs.
» Et toi, proſpérité propice,
» Diſpenſe avec choix tes faveurs.
» N'offre aux reſpects de tous les âges
» Que les vrais héros, les vrais ſages;
» Et que ta prudente équité
» N'ouvre le temple de mémoire
» Qu'à ceux qui marchent vers la gloire
» Sur les pas de la vérité ».

CHAPELAIN

Chapelain (Jean), né en 1595 à Paris, eut beaucoup de réputation ſous le Cardinal de Richelieu, & fut de l'Académie Françaiſe. On attendit vingt ans ſon poëme de la Pucelle; & dès qu'il parut, ſa réputation devint à rien. Le Maître des requêtes Montmor fit contre ce poëme une épigramme latine, dont voici la traduction par *Liniere*.

« Nous attendions de Chapelain
» Une Pucelle,
» Jeune & belle;
» Vingt ans à la former, il perdit ſon latin,
» Et de ſa main
» Il ſort enfin
» Une vieille ſempiternelle ».

Chapelain mourut à Paris, le 22 Février 1674.

Chapelle (Claude-Emanuel Luillier), ainſi nommé, parcequ'il était né au village de la Chapelle ſur le bord du chemin de Saint-Denis en 1621, était fils de François Luillier, Maître des comptes. Le célebre Gaſſendi lui enſeigna la philoſophie, ainſi qu'à Moliere; & delà vint la tendre amitié que les deux éleves eurent l'un pour l'autre. Le voyage en Provence qu'il fit avec Bachaumont, eut le plus grand ſuccès, & plaira toujours. Son pere voulut lui donner une charge; mais Chapelle aima mieux ſa liberté, & fut toujours recherché par les gens les plus aimables & de la meilleure compagnie.

Voltaire dit qu'il était plus débauché que délicat, & plus naturel que poli.

Chapelle était de ce fameux ſouper chez Moliere à Auteuil, où le vin ayant jetté tous les convives dans la morale la plus ſérieuſe, ils convinrent que le premier bonheur eſt de ne point naître, & le ſecond, de mourir promptement. Auſſi-tôt ils prirent la réſolution d'aller ſe jetter dans la riviere. Moliere qui avait conſervé plus de ſang froid, leur repréſenta qu'une ſi belle action ne devait pas être enſevelie dans les ténebres de la nuit, & qu'elle méritait d'être exécutée en plein jour. Ils en convinrent, & attendirent au lendemain; mais le lendemain ils trouverent à propos de ſupporter encore les miſeres de la vie. Boileau était de cette partie, & avait la bonne foi d'en convenir.

Chapelle mourut à Paris, en Septembre 1686, âgé de ſoixante-cinq ans. Il a été un de ceux qui ont ſu le mieux faire uſage de cette eſpece de poéſie, que l'on a depuis appellée *rimes redoublées.*

CHANSON.

» Sous ce berceau, qu'Amour exprès
» Fit pour toucher quelqu'inhumaine;
» L'un de nous deux un jour au frais,
» Aſſis près de cette fontaine,
» Le cœur percé de mille traits,
» D'une main qu'il portait à peine,
» Grava ces vers ſur un cyprès :
» Hélas! que l'on ſerait heureux
» Dans ce beau lieu digne d'envie,
» Si toujours aimé de Sylvie,
» L'on pouvait, toujours amoureux,
» Avec elle paſſer la vie.

Charles IX, Roi de France, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 27 Juin 1550. Sans le conſidérer ici comme monarque, nous dirons que Charles aimait les lettres & ſe plaiſait dans la compagnie des ſavans. Il ne donnait aux Poëtes que des récompenſes modiques, diſant « les Poëtes » reſſemblent aux chevaux : ils deviennent lâches, & perdent leur vivacité » dans la trop grande abondance : il faut les nourrir, mais il ne faut pas » les engraiſſer ».

Charles mourut au milieu des douleurs les plus aigues & baigné dans ſon ſang, en 1574.

Dans cet affreux état la Saint-Barthelemi était ſans ceſſe préſente à ſa mémoire. Il marqua par ſes cris & par ſes larmes le regret qu'il en reſſentait.

Amiot, ſon grand Aumônier, cherchant à le diſtraire des images noires & chagrinantes qui le conſumaient, lui demanda un jour pourquoi il s'abandonnait ainſi à la triſteſſe. *Hélas, mon maître,* (a) lui répondit-il, *n'en ai-je pas raiſon?*

(a) Amiot avait été ſon Précepteur.

Arnaud de Sorbin qui le confeſſa, rapporte que le 30 Mai, jour de la Pentecôte, étant entré avec Amiot, à huit heures du matin, dans la chambre du Roi, ils le trouverent dans ſon lit, baigné de larmes. Conſolé par leur préſence & par leurs diſcours, il dit à Sorbin de s'aſſeoir au chevet de ſon lit, & ayant fait ſigne qu'on ſortit, il ſe confeſſa, & reçut le viatique quelques momens après. Amiot le trouvant extrêmement abattu, lui demanda s'il ne deſirait pas de recevoir l'extrême-onction. *Oui*, répondit le Prince; *mais hâtez-vous, mon maître.* La mort prévint la diligence du Prélat : Charles était expiré quand il revint; ſes dernieres paroles qu'on entendit à peine, furent : *mon Dieu, mettez-moi au nombre de vos élus.*

Nous voyons dans les Mémoires de la Reine Marguerite, que Charles IX *eut beaucoup de peine à conſentir au maſſacre de la S. Barthelemi; & ſi on ne lui avait fait entendre qu'il y allait de ſa vie & de ſon Etat, il ne l'eût jamais fait.*

C'eſt-à-dire, (comme le penſe M. l'Abbé *Oroux*, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique de la cour de France) qu'on abuſa de ſa jeuneſſe, & qu'on ſe ſervit des moyens les plus capables d'enflammer ſon tempérament naturellement colere, pour le déterminer à une action, dont on ſavait bien qu'il aurait horreur de ſang-froid.

Une preuve preſque convaincante que ce Prince n'était pas auſſi cruel qu'on nous le peint, c'eſt qu'il aimait les lettres, & les cultivait avec ſuccès. Nous avons encore de ſes vers aſſez bien faits, de ſes lettres intéreſſantes & bien écrites, & un ouvrage de recherches touchant la nature des cerfs, qui a été rendu public à Paris, en 1625, ſous le titre de *Chaſſe Royale.* De plus, il était paſſionné pour la Muſique, & protégeait ouvertement ceux qui faiſaient profeſſion de cet art, entr'autres le célebre *Orlande Laſſus.* La cruauté ne trouve point de place dans un cœur occupé par tant de goûts innocens. Les cruels qui l'entouraient, ſurent profiter de ſa vivacité & de ſa faibleſſe; nous croyons que voilà les ſeuls reproches à faire à l'infortuné Charles IX, & qu'on doit plus le plaindre que déteſter ſa mémoire. Les remords dont il fut dévoré pendant les deux dernieres années de ſa vie, prouvent aſſez l'horreur qu'il avait de ſon crime.

CHANSON.

« Toucher, aimer (*a*) : c'eſt ma deviſe.
» De celle-là que plus je priſe,
» Rien qu'un regard d'elle à mon cœur
» Darde plus de traits & de flâme,
» Que de tous l'archerot vainqueur
» N'en ſaurait onque appointer dans mon âme ».

CHARLEVAL (Jean-Louis Faucon de Ris, Seigneur de), neveu, frere & oncle de premiers Préſidens du Parlement de Rouen, naquit en Normandie en 1612. Sa famille, originaire d'Italie, était venue s'établir en France dès le regne de Charles VIII. Le village dont Jean-Louis porta le nom, s'appelait autrefois *Noyon-ſur-Audelle*. En 1572, Charles IX y fit bâtir un château : cet endroit lui paraiſſant à portée de la forêt de Lions, où il chaſſait ſouvent, & lui donna le nom de Charleval.

Meſſieurs de Ris en firent l'acquiſition peu de tems après.

Charleval était d'une complexion ſi faible qu'on ne croyait pas qu'il pût vivre; cependant, à force de régime, il vécut plus de quatre-vingt ans.

Il était galant, ſans être tendre. La douceur de ſon caractere, la ſolidité de ſon eſprit, & la ſûreté de ſon commerce le rendoient extrêmement cher à tous ſes amis.

Quoique peu riche, il fut fort généreux, & ſouvent obligea les gens de lettres. On ſait que M. & Madame Dacier n'étant pas en état de demeurer à Paris, Charleval les força d'accepter dix mille livres. Il mourut en 1693. Voici quelques pieces de lui.

Épigramme contre une Coquette.

« Bien qu'Iris m'ait promis une amitié parfaite,
» A mille autres amans elle fait les doux yeux.

(*a*) *Aimer toucher*, *Marie Touchet :* Charles IX avait choiſi cette anagramme de ſon nom; mais la véritable était, *je charme tout*. Elle était née à Orléans, fille du Lieutenant particulier du Bailliage, & avait autant de douceur que de charmes. Elle mourut le 18 Mars 1638, âgée de quatre-vingt-neuf ans, après avoir vu les regnes de ſix rois, & fut enterrée aux Minimes de la place royale. Elle eut de Charles IX un fils, qui fut Comte d'Auvergne & Duc d'Angoulême.

» Ah ! c'est être haï des Dieux,
» Que d'être aimé d'une Coquette ! »

JALOUSIE.

« Olimpe, je n'ai point de paix,
» Absent de vos beautés parfaites;
» Et je ne sais ce que je fais,
» Quand je ne sais ce que vous faites ».

MADRIGAL.

« Au doux bruit des ruisseaux, dans les bois je respire;
» C'est-là que sur les fleurs je viens me reposer.
» Je ne quitterais pas ces lieux pour un empire,
» Mais je les quitterais, Iris, pour un baiser ».

CHANSON.

« Modérons nos propres vœux,
» Tâchons à nous mieux connaître.
» Desire-tu d'être heureux?
» Desire un peu moins de l'être.

» Voici comment j'ai compté,
» Dès ma plus tendre jeunesse;
» La vertu, puis la santé,
» Puis la gloire & la richesse ».

AUTRE.

« Lise a beau faire la mignarde;
» Chaque jour elle s'enlaidit:
» Ce n'est pas que je la regarde
» Mais tout le monde me le di- ».

AUTRE.

« Quoi! sans vous souvenir de moi ni de mes peines,
» Vous pouvez passer tout un jour;
» Haïssez-moi plutôt, Climène.
» L'indifférence est en amour
» Plus dangereuse que la haine ».

AUTRE.

« Vous n'êtes pas heureuse
» Dans ce charmant séjour;
» Etes-vous amoureuse?
» Vous rêvez tout le jour,
» Ah! l'on n'est pas rêveuse,
» Quand on n'a point d'amour ».

AUTRE.

» Que César autrefois ait subjugué la France
» Par sa sage conduite & sa rare vaillance,
» Je le crois bien;
» Mais qu'il eût entrepris d'en faire la conquête,
» S'il eût trouvé Louis en tête,
» Je n'en crois rien ».

Chastellux (Le Chevalier de Beauvoir de), Brigadier des armées du Roi, né en 1734, & reçu à l'Académie Française en 1775, est de la noble maison de Beauvoir, l'une des plus anciennes de Bourgogne, dont est sorti *Claude de Beauvoir de Chastellux*, Maréchal de France sous Charles VI & sous Charles VII, & qui mourut en 1453.

Son goût pour la poésie, pour les arts & pour les sciences s'est manifesté dès sa plus grande jeunesse. Les occupations de son état ne l'ont pas empêché de les cultiver avec succès; & l'ouvrage qu'il nous a donné sur la *Félicité publique*, fait honneur à son esprit, ainsi qu'à son cœur. Plusieurs comédies charmantes, applaudies avec transport sur un théâtre de société, ont prouvé que M. le Chevalier de Chastellux aurait eu des succès sur la scene comique, s'il eût eu la confiance de s'y présenter. Mais satisfait des applaudissemens de ses amis, il a eu le bon esprit de n'en jamais desirer d'autres, & s'est contenté de les mériter.

Son essai sur l'union de la Poésie & de la Musique, est le fruit d'un voyage qu'il fit en Italie. Cet ouvrage est l'époque des réflexions que l'on a commencé à faire sur cet art, alors abandonné à des Professeurs peu en état de le raisonner, & qui ne suivaient que les élans de leur imagination, soumis à une vieille routine dont ils ne s'écartaient guères.

M. Le Chevalier de Chastellux remarque avec raison que les Musiciens

ne connaiſſent pas aſſez la Poéſie, que les Poëtes ne ſavent pas aſſez la Muſique, & que les uns & les autres ne ſont pas aſſez verſés dans la langue italienne. Il a entrepris de le leur prouver, & il y a réuſſi tellement, que c'eſt depuis ſon ouvrage qu'on a commencé à tirer la Muſique de l'eſpece de barbarie où elle était; ce que le génie de Rameau eſſayait envain depuis près de trente ans; car il n'avait encore pu parvenir qu'à créer le véritable genre des chœurs & des ballets; la plupart de ſes ſcenes étaient languiſſantes, ſes monologues froids, & on ne trouvait dans aucun de ſes ouvrages ce que les Italiens appellent *aria*, ni ces beaux *récitatifs obligés* qui expriment ſi bien les paſſions & les ſentimens.

Nous n'entreprendrons point de faire l'analyſe de ſon ouvrage, qui eſt entre les mains de tout le monde, nous ajouterons ſeulement que c'eſt à l'Eſſai ſur l'union de la Muſique & de la Poéſie que nous devons le traité du Melo-Drame, ouvrage rempli d'excellentes choſes, quoique nous en ayons trouvé quelquefois que nous n'adoptons point.

CHANSON.

« Après une longue abſence,
» Que le retour eſt flatteur !
» L'amour enfin récompenſe
» Les tourmens d'un tendre cœur;
» Ce n'eſt plus à l'eſpérance
» Qu'il devra tout ſon bonheur.

» Ouvre les yeux, mon amante,
» Ouvre ton ame au plaiſir !
» Que ta triſteſſe eſt touchante !
» Et qu'il eſt doux de jouir
» De cette langueur charmante,
» Au moment de la finir !

» O toi, qui prêtes des charmes
» A l'ardeur de nos deſirs;
» Toi, qui, ſans cauſer d'alarmes;
» Obtiens de nous des ſoupirs,
» Volupté, reçois nos larmes,
» Et change-les en plaiſirs.

» Mais déja je vois éclore
» Le prix de ma vive ardeur :
» Sur ces levres que j'adore,
» Par un ſourire enchanteur
» L'amour fait briller l'aurore
» Du jour de notre bonheur.

» C'eſt ainſi qu'après l'orage
» Le jour a plus de beauté,
» Le ſoleil ſur ſon paſſage
» Répand la ſérénité,
» Et le plus affreux nuage
» S'embellit de ſa clarté.

AUTRE.

Le Rendez-vous.

LA BERGERE.

» Que mon ame eſt interdite !
» Je n'oſe faire un pas.
» A chaque inſtant mon cœur palpite,
» Que deviendrai-je, hélas !
» Quoi ! Silvandre dans tes bras,
» Dès ce ſoir tu me verras !
» De mon ardeur indiſcrette
» Garde-toi d'abuſer,
» Tu ſais trop bien que ta Colette
» Ne peut te refuſer.

LE BERGER.

» Non, je ne dois plus attendre ;
» Voici l'heureux inſtant,
» Où ma Colette va ſe rendre
» Aux vœux d'un tendre amant.
» Si c'eſt un crime à ſes yeux
» D'oſer ſe rendre heureux,
» L'obſcurité favorable
» Saura le déguiſer,
» Et je me rendrai ſi coupable,
» Qu'il faudra m'excuſer.

LA BERGERE.

» Mais quels sons viens-je d'entendre!
» C'est lui, c'est mon berger.
» Ah! que veut-il donc entreprendre?
» Dieux quel est mon danger!
» Hélas, je cede à tes vœux.
» Mon cœur surpris de tes feux
» N'a le tems de s'en défendre,
» Ni de les condamner.
» Tu ne m'en laisses plus, Silvandre,
» Que pour te pardonner ».

Autre imitée d'Anacréon.

» Les Dieux, en peuplant la terre;
» Ont partagé leurs présens,
» Nous voyons tous la lumiere,
» Mais nos soins sont différens :
» L'aigle, dans son vol rapide,
» S'élance au plus haut des airs;
» Tandis qu'un peuple timide
» Fuit au sein des vastes mers.

» Le tigre eut pour appanage
» La force & la cruauté,
» Le cerf eut moins de courage;
» Et plus de légéreté.
» L'homme seul, quelle injustice!
» Est sans armes, sans secours ;
» Mais la nature propice
» Lui permit d'aimer toujours.

» Ce bienfait le dédommage
» Des biens qu'il n'a pas reçus;
» Un cœur tendre est son partage;
» Que peut-il vouloir de plus?
» Une injuste destinée
» Prétend enfin l'accabler.
» En aimant toute l'année,
» Il saura se consoler,

» L'oiſeau qui chante ſa flâme,
» Par Zéphir eſt ranimé.
» Un nouvel objet l'enflamme;
» Il ſoupire, il eſt aimé.
» Pour moi, celle que j'adore
» En tout tems eut mes deſirs;
» C'eſt le même amour encore,
» Ce ſont de nouveaux plaiſirs ».

AUTRE.

» Printems, reviens orner nos bois
» De la plus riante verdure.
» L'Amour te conduit; à ſa voix
» On voit s'éveiller la nature.
» Pour chanter de nouveaux plaiſirs;
» Les oiſeaux préviennent l'aurore,
» Et c'eſt au ſouffle des zéphirs
» Qu'on doit la fleur qui vient d'éclore.

» Le roſſignol cherche en ces lieux
» Les jours que le printems ramene,
» Lorſque l'amour offre à ſes yeux
» L'objet qui pour jamais l'enchaîne.
» La nature alors n'a pour lui
» D'appas que ceux de ſon amante.
» Loin d'elle, il ne trouve qu'ennui
» Sous la verdure renaiſſante.

» Amour! à de nouvelles loix
» Tout paraît inviter nos ames,
» Et le plaiſir de faire un choix
» Semble encor redoubler tes flames;
» Mais Daphnis n'eſt pas moins heureux
» Par la douceur d'être fidele;
» Il ſerait bien moins amoureux,
» S'il brûlait d'une ardeur nouvelle ».

AUTRE.

Le Soir.

» Du ſommet de ces montagnes
» J'apperçois dans nos campagnes

» Lise, parmi ses compagnes,
» Qui s'approche du hameau.
» J'entends sa voix qui m'appelle :
» Je voulois voler près d'elle,
» Mais mon devoir me r'appelle
» Et m'attache à mon troupeau.
» Du sommet, &c.

» Agneaux que ma main caresse,
» D'où vous vient cette paresse ?
» Vainement mon chien vous presse,
» Que vous marchez à pas lents !
» Dans cette sombre retraite,
» Quand vous jouez sur l'herbette
» Du loup cruel qui vous guette,
» C'est moi seul qui vous défend.
» Agneaux, &c.

» Lise est l'objet qui m'enflâme,
» Lise partage ma flâme,
» Lise est l'objet qui m'enflâme,
» Et je la quitte pour vous.
» Mais dès que la nuit obscure
» Vous chasse de la pâture,
» Mon cœur des maux qu'il endure,
» Reçoit le prix le plus doux.
» Lise, &c.

» Retournez d'un pas agile,
» Retournez à votre asyle,
» Vous qui d'un sommeil tranquille
» Goûtez si bien la douceur.
» Nuit charmante, je t'implore.
» Jusqu'au lever de l'aurore,
» Que ton voile couvre encore
» Et mes feux & mon bonheur.
» Retournez, &c.

Chateaubrun (Jean-Baptiste Vivien de), né à Angoulême en *1686*, & Maître-d'hôtel de M. le Duc d'Orléans, a été reçu de l'Académie Française à soixante-douze ans en 1758, & est mort en 1775.

Mahomet second fut sa premiere piece. Il la donna en 1714, & elle eut un succès qui fit naître l'espérance de voir en lui un bon Poëte tragique; mais son attachement pour un Prince religieux l'engagea à renoncer au théâtre; & ce ne fut qu'après la mort de ce Prince, arrivée environ quarante ans après, qu'il reparut sur la scene. *Les Troyennes* eurent le plus grand succès en 1754, & *Philoctete* en 1755. Il donna l'année suivante *Astianax*, dont les deux derniers actes ne réussirent pas. Loin de chercher à raccommoder sa piece, Chateaubrun la retira dès la premiere fois, & jugeant apparemment que son talent était épuisé, ne fit plus rien paraître depuis ce jour, & acheva paisiblement sa longue carriere, qu'il poussa jusqu'à quatre-vingt-neuf ans. Il mourut estimé & honoré de tous ceux qui le connaissaient.

CHAULIEU (Guillaume Anfrie de), Abbé d'Aumale & Prieur de Saint-George dans l'île d'Oleron, naquit au château de Fontenai dans le Vexin Normand en 1636, d'une ancienne & noble famille connue avant 1400.

Le Duc de Vendôme & le Grand-Prieur son frere, l'honorerent de l'amitié la plus particuliere. Il fut recherché des gens d'esprit & des gens aimables de la cour & de la ville, & fut sur-tout l'ami du Marquis de la Fare, si connu par ses vers, & de la fameuse Ninon, célebre par son esprit, ses grâces & ses galanteries.

L'Abbé de Chaulieu conserva l'agrément de son esprit & la mémoire la plus heureuse jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait perdu la vue quatre ans avant sa mort, qui arriva le 27 Juin 1720. Le Grand-Prieur allait souper presque tous les jours chez lui.

Il était éleve de Chapelle, & ses poésies représentent fidélement le génie & le caractere de son maître. Voltaire l'appelle le premier des Poëtes négligés. Chaulieu en effet se permettait beaucoup d'incorrection; mais l'abondance de ses images, la grace de ses expressions, la facilité de ses tours, & la philosophie douce & consolante qui regnent dans tous ses ouvrages, le rendront toujours un Poëte très distingué. Nous croyons pouvoir avancer qu'aucun des nos Auteurs n'a eu autant que lui ce goût de philosophie qu'on n'avait point revu depuis Horace.

CHANSON.

« Mon Iris m'eſt toujours fidelle,
» Nous ſommes l'un de l'autre également contents ;
» Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
» Que de l'aimer depuis ſix ans.
» Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles.
» Hélas ! faut-il donc voir ainſi
» S'échapper, malgré nous, nos ardeurs mutuelles,
» N'était-ce point aſſez que le tems eût des aîles !
» Pourquoi, volage amour, en avez-vous auſſi ? »

AUTRE.

« Un aveugle au matin vous remit en mémoire,
» Qu'aujourd'hui de mon ſaint on célebre la gloire ;
» Et vous fait m'envoyer les préſens les plus doux ;
» Ah ! mon bonheur ſerait extrême,
» Si cet aveugle était le même
» Qui jour & nuit me fait penſer à vous ».

Autre à M. de la Fare, pour le prier à ſouper avec une Dame.

» Ce ſoir, lorſque la nuit aux amans favorable,
» Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement ;
» Dans mon petit appartement
» Les grâces & l'amour conduiront ma maîtreſſe :
» A cet objet de ma tendreſſe,
» De mon cœur partagé, rejoins l'autre moitié,
» Et donne-moi ce ſoir le plaiſir d'être à table
» Entre l'amour & l'amitié ».

AUTRE.

» Théone, tu voulais à la ſimple amitié
» Réduire les ardeurs de ma naiſſante flame ;
» Et tu croyais avoir trop fait de la moitié,
» D'écouter, ſous ce nom, les tranſports de mon ame ;
» Enfin tu rends juſtice à mon amour extrême,
» Et le nom d'amant m'eſt permis.
» Ah ! combien je ſens que je t'aime
» Depuis que j'ai ceſſé d'être de tes amis ».

AUTRE.

« Que de chagrins, de tourmens & d'alarmes ;
» Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
» Faut-il encor que je verſe des larmes
» Pour déplorer ton infidélité ?

» Tu me jurais une ardeur éternelle,
» Et cependant tu me manques de foi :
» Crois-tu trouver un amant plus fidele ?
» Il n'en eſt point qui t'aime autant que moi.

» Ce beau berger, à qui tu voudrais plaire,
» Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
» Quand tu m'aimais, la Reine de Cythere
» N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

» Tes faux ſermens & tes trompeuſes larmes
» N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté :
» Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes,
» Je ferai grace à ta légéreté ».

AUTRE.

» Le ſilence & la paix regnent dans ce bocage ;
» J'en trouble le repos par mes triſtes ſoupirs,
» Et j'y répands des pleurs, tandis que le ramage
» Des oiſeaux amoureux annonce leurs plaiſirs.
» Uniques confidens de l'ardeur qui me preſſe,
» Je ne puis, comme vous, exprimer par mes chants
» L'excès de ma tendreſſe,
» Mais j'ai ſeul plus d'amour que vous n'en avez tous ».

ODE

Sur la Goutte.

« Le deſtructeur impitoyable
» Et des marbres & de l'airain,
» Le tems, ce tyran ſouverain
» De la choſe la plus durable,

» Sappe ſans bruit le fondement
» De notre fragile machine,
» Et je ne vis plus un moment
» Sans ſentir quelque changement
» Qui m'avertit de ſa ruine.

» Je touche aux derniers inſtans
» De mes plus belles années;
» Et déja de mon printems
» Toutes les fleurs ſont fanées.
» Je ne vois & n'enviſage
» Pour mon arriere-ſaiſon
» Que le malheur d'être ſage;
» Et l'inutile avantage
» De connaître la raiſon.

» Autrefois mon ignorance
» Me fourniſſait des plaiſirs;
» Les erreurs de l'eſpérance
» Faiſaient naître mes deſirs.
» A préſent l'expérience
» M'apprend que la jouiſſance
» De nos biens les plus parfaits
» Ne vaut pas l'impatience
» Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

» La fortune à ma jeuneſſe
» Offrit l'éclat des grandeurs:
» Comme un autre avec ſoupleſſe
» J'aurais brigué ſes faveurs;
» Mais ſur le peu de mérite
» De ceux qu'elle a bien traités;
» J'eus honte de la pourſuite
» De ſes aveugles bontés,
» Et paſſai, quoiqu'elle donne
» Et la pourpre & la couronne;
» Du mépris de la perſonne
» Au mépris des dignités.

» Aux ardeurs de mon bel âge
» L'amour joignit ſon flambeau;
» Les ans de ce Dieu volage
» M'ont arraché le bandeau.

» J'ai vu toutes mes faiblesses,
» Et connu qu'entre les bras
» Des plus fideles maîtresses,
» Ennivré de leurs caresses,
» Je ne les possédais pas.

» Mais quoi ! ma goutte est passée ;
» Mes chagrins sont écartés.
» Pourquoi noircir ma pensée
» De ces tristes vérités ?
» Laissons revenir en foule
» Mensonges, erreurs, passions ;
» Sur ce peu de tems qui coule,
» Faut-il des réflexions ?
» Que sage est qui s'en défie !
» J'en connais la vanité :
» Bonne ou mauvaise santé
» Fait notre philosophie ».

A M. le Marquis de la Fare.

« Plus j'approche du terme, & moins je le redoute ;
» Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
» Content, persuadé, ne connaît plus le doute :
» Je ne suis libertin, ni dévot à demi.
» Exempt des préjugés, j'affronte l'imposture
» Des vaines superstitions,
» Et me ris des préventions
» De ces faibles esprits, dont la triste censure
» Fait un crime à la créature
» De l'usage des biens que lui fait son auteur ;
» Et dont la pieuse fureur
» Ose traiter de chose impure
» Le remede que la nature
» Offre à l'ardeur des passions ;
» Quand d'une amoureuse piqûre
» Nous sentons les émotions.
» D'un Dieu maître de tout j'adore la puissance,
» La foudre est en ses mains, la terre est à ses pieds,
» Les élémens humiliés
» M'annoncent sa grandeur & sa magnificence.
» Mers vastes vous fuyez ;

» Et

» Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes,
» Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes;
» Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
» D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les cieux.
» Mais s'il est aux Mortels un maître redoutable,
» Est-il pour ses enfans de pere plus aimable?
» C'est lui qui se cachant sous cent noms différens,
» S'insinuant par-tout, anime la nature,
» Et dont la bonté sans mesure
» Fait un cercle de biens de la course des ans.
» Lui, de qui la féconde haleine,
» Sous le nom de zéphirs, rappelle le printems,
» Ressuscite nos fleurs, & dans nos bois ramene
» Le ramage & l'amour de cent oiseaux divers,
» Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.
» De Mercure tantôt empruntant le symbole,
» Il dicte en ses instructions
» L'art d'entraîner les nations
» Par le charme de la parole.
» Sous le nom d'Apollon il enseigne les arts:
» Pour conserver nos biens & défendre nos villes,
» Il emprunte celui de Bellone & de Mars;
» Et pour rendre nos champs fertiles
» Et faire jaunir nos guérets,
» Il se sert des présens & du nom de Cerès.
» Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'insolence,
» Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
» Par l'imbécille amas des femmes, des dévots,
» A cet Être parfait d'imputer mes défauts;
» D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colere,
» Capable de fureur & même sanguinaire;
» Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
» Ce peuple qui jadis par lui fut seul chéri!
» Je forme de cet Être une plus noble idée;
» Sur le front du soleil lui-même l'a gravée;
» Immense, tout puissant, équitable, éternel,
» Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel?
» S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
» Que j'aille teindre les ruisseaux
» Dans l'offrande d'un sacrifice
» Du sang innocent des taureaux?
» Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple;

» Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
» Et ne vas point suivre l'exemple
» Des Mortels insensés, de qui la vanité
» Croit rendre assez d'honneur à la Divinité,
» Dans les grands monumens de sa magnificence,
» Témoins de leur extravagance,
» Bien plus que de leur piété.
» Un esprit constant d'équité,
» Bannit loin de moi l'injustice,
» Et jamais ma noire malice
» N'a fait pâlir la vérité,
» Ni par quelqu'indigne artifice
» Rompu les doux liens de la société.
» Ainsi, je ne crains point qu'un Dieu dans sa colere
» Me demande les biens ou le sang de mon frere;
» Me reproche la veuve & l'orphelin pillé,
» Le pauvre, par ma main, de son champ dépouillé,
» Le viol du dépôt, où l'amitié trahie,
» Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
» Ainsi dans ce moment qui finira mes jours,
» Qu'il faudra te quitter, la Fare & mes amours,
» Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée;
» Peu sûre de sa destinée,
» D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours;
» Mais plein d'une douce espérance,
» Je mourrai dans la confiance
» De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
» Un asyle assuré dans le sein de mon Dieu ».

Chaussée (Pierre-Claude Nivelle de la), né à Paris en 1692, & fut reçu de l'Académie Française en 1736.

Il nous a laissé plusieurs pieces charmantes, & a été chez nous le restaurateur du genre appellé *le Larmoyant*, qui était connu des Romains, & fort en vogue chez eux.

La Chaussée mourut en 1754, âgé de soixante-deux ans, & a laissé quelques poésies lyriques.

Chenevieres (M. de), premier Commis du Bureau de la guerre, homme de beaucoup d'esprit, a donné en 1756 *Celime*, opéra en un acte, musique du Chevalier d'Herbain.

CHANSON.

« Pour mon trop long retardement,
» Je vous demande grace;
» Je ne fais pas facilement
» Des péchés au Parnasse :
» Si vous me demandiez de ceux
» Qu'on permet à Cythere,
» Vous me verriez moins paresseux,
» Belle Iris, à les faire ».

Clos de Chauderlo (M. de la), né à Amiens vers 1740, Officier dans le corps royal d'artillerie.

Nous connaissons de lui une épître sur la mort, remplie de beaux vers & de belles images. Il a fait aussi plusieurs chansons fort jolies.

CHANSON.

» Lison revenait au village,
» C'était le soir;
» Elle crut voir sur son passage,
» Il faisait noir,
» Accourir le jeune Silvandre;
» Lison eut peur;
» Elle ne voulait pas l'attendre,
» C'est un malheur.

» Que pouvait faire cette belle,
» C'était le soir;
» Silvandre court plus vîte qu'elle;
» Il faisait noir;
» Bientôt il la joint & l'arrête,
» Lison eut peur;
» La peur la fit choir sur l'herbette,
» C'est un malheur.

» Quand elle fut ainsi tombée,
» C'était le soir,
» Le Berger à la dérobée,
» Il faisait noir,

» Voulut ravir certaine Rose ;
» Lison eut peur ;
» La peur ne sert pas à grand chose,
» C'est un malheur.

» Personne n'était sur la route,
» C'était le soir ;
» Bientôt Lison ne vit plus goutte,
» Il faisait noir.
» Sa taille devint moins légere ;
» Lison eut peur ;
» Neuf mois après elle fut mere,
» C'est un malheur ».

Colardeau (Charles-Pierre), né à Yenville, ou Janville près d'Orléans, le 12 Octobre 1732, du receveur du grenier à sel de cette ville.

Privé à l'âge de 13 ans de son pere & de sa mere, son oncle maternel, Curé de Pithiviers, eut la générosité de ne rien épargner pour son éducation. Il l'envoya au college de Meun-sur-Loire ; & ce fut dans cette patrie du célebre Clopinel, qu'il se sentit le desir de suivre sa carriere.

Il vint s'établir tout-à-fait à Paris en 1755, présenta sa tragédie d'Astarbé, qui fut reçue avec acclamations, & publia sa charmante traduction de l'Abailard & Héloïse de Pope, qui a eu des imitateurs, mais n'a jamais été égalée.

Il donna depuis la tragédie de *Caliste*, & plusieurs autres ouvrages remplis de ces vers charmans qui le font toujours reconnaître. Ce Poëte aussi aimable qu'intéressant, ne connaissant ni l'ambition, ni l'intrigue, ni la jalousie, souvent persécuté par des douleurs aiguës qui le minaient sourdement, passa les plus belles années de sa vie presqu'ignoré, & ignorant presque tout ce qu'il valait. Il fut cependant nommé à l'Académie Française à la place de M. le Duc de Saint-Aignan, & cette élection ne fut due ni au manege ni à la brigue ; mais il ne jouit pas des honneurs de la réception, & mourut quelques jours avant l'époque fixée pour son triomphe. Peu de personnes ont été autant regrettées & ont mérité de l'être autant que lui. M. Dorat, son ami, a célébré sa mort par des vers remplis de sentiment.

CHANSON.

« Liſe, entends-tu l'orage ?
» Il gronde, l'air gémit !
» Sauvons-nous au bocage :
» Liſe doute & frémit.
» Qu'un cœur faible eſt à plaindre !
» Dans ce double danger,
» C'eſt trop d'avoir à craindre
» L'orage & le berger.

» Mais cependant la foudre
» Redouble ſes éclats :
» Que faire & que réſoudre ?
» Faut il donc ſuivre Hylas ?
» De frayeur Liſe atteinte,
» Va, vient, fuit tour-à-tour ;
» On fait un pas par crainte,
» Un autre par amour.

» Liſe au boſquet s'arrête,
» Et n'oſe y pénétrer :
» Un coup de la tempête
» Enfin l'y fait entrer.
» La foudre au loin s'égare,
» On évite ſes traits,
» Mais ceux qu'amour prépare,
» Ne nous manquent jamais.

» Ce Dieu pendant l'orage
» Profite des momens,
» Caché dans le nuage,
» Son œil ſuit les amans ;
» Liſe de ſon aſyle
» Sortit d'un air confus ;
» Le ciel devint tranquille,
» Son cœur ne l'était plus ».

CHANSON.

« Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
» Mes jours affreux, d'ombres environnés :
» Va, les douleurs m'ont mis au rang des ſages,
» Et la raiſon ſuit les infortunés.

» A tous les goûts d'une folle jeunesse
» J'abandonnai l'essor de mes desirs :
» A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
» Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

» Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
» J'idolâtrai de trompeuses beautés.
» J'aimais les fers d'un si doux esclavage ;
» En les brisant, je les ai rejettés.

» J'offris alors aux filles de mémoire
» Un fugitif de sa chaîne échappé :
» Mais je ne pus arracher à la gloire
» Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

» Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
» L'astre pâlir au midi de son cours.
» Depuis long-tems la main des destinées
» Tourne à regret le fuseau de mes jours.

» Gloire, plaisirs, cet éclat de la vie,
» Bientôt pour moi tout s'est évanoui.
» Ce songe heureux, dont l'erreur m'est ravie ;
» Fut trop rapide, & j'en ai peu joui.

» Mais l'amitié fait, par son éloquence,
» Calmer des maux qu'elle aime à partager,
» Et chaque jour ma pénible existence
» Devient près d'elle un fardeau plus léger.

» Jusqu'au tombeau, si son appui me reste,
» Il est encor des plaisirs pour mon cœur,
» Et ce débris du naufrage funeste
» Pourra lui seul me conduire au bonheur.

» Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
» Intéresser est le bien le plus doux,
» Et l'amitié nous est encor plus chere,
» Lorsque l'amour s'envole loin de nous ».

Collé (Charles), né à Paris, Secrétaire ordinaire & Lecteur de M. le Duc d'Orléans, est un des plus aimables auteurs & des premiers chansonniers de tous les siecles. Son théâtre de société est rempli de scenes

du meilleur comique, & ses charmantes pieces de Henri IV, & de Dupuis & Desronais auront toujours un grand succès. M. Palissot a remarqué ingénieusement que M. Collé concilie dans son caractere deux choses qu'on voit rarement ensemble, la grande gaité & une sensibilité exquise.

M. Collé a donné à l'opéra, en 1753, *le Jaloux corrigé*, musique de Blavet; en 1758, *Vénus & Adonis* a été ajouté aux fêtes de Paphos, musique de Mondonville; *Daphnis & Églé*, représenté à Fontainebleau en 1753; à la Comédie Italienne, en 1763, *l'Isle sonnante*, en trois actes, musique de M. de Monsigny.

CHANSONS.

« Chansonniers, mes confreres,
» Le cœur, l'amour, ce sont des chimeres;
» Dans vos chansons légeres,
» Traitez de vieux abus,
» De phœbus,
» De rebus
» Ces vertus
» Qu'on n'a plus.
» Tâchez d'historier
» Quelque conte ordurier;
» Mais avec bienséance,
» Des mots trop gros l'oreille s'offense;
» Tirez votre indécence
» Du fond de vos sujets,
» Et de faits
» Faux ou vrais,
» Scandaleux,
» Mais joyeux.
» Les Madrigaux sont fades:
» L'apprêt
» Qu'on met
» A ces vers maussades,
» Ne vaut pas les boutades
» D'un chansonnier sans art
» Et sans fard,
» Mais Gaillard,
» Indécent,
» Mais plaisant.

» Et puis tous ces nigaux
» Qui font des madrigaux,
» Supposent à nos Dames
» Des cœurs,
» Des mœurs,
» Des vertus, des ames;
» Et remplissent de flames
» Et de beaux sentimens,
» Nos amans
» Presqu'éteints,
» Ces pantins
» Libertins.
» L'amour est mort en France,
» C'est un
» Défunt,
» Mort de trop d'aisance,
» Et c'est la jouissance
» Qui succede en ce lieu
» A ce Dieu
» Des Bourgeois,
» Des Gaulois
» D'autresfois :
» Chansonniers de bon sens
» Ne parlez donc qu'aux sens,
» Peignez-nous sans scrupule,
» Chantez,
» Vantez
» Les talens d'Hercule;
» Tournez en ridicule
» Ceux qui n'avancent pas
» Plus d'un pas,
» Ou qui font
» Un affront
» Au second ».

AUTRE.

» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte;
» Je la préfere à
» Nos sœurs de l'Opéra.
» C'est une infante
» Moins triomphante

» Que

« Que ces belles Demoiſelles-là.
» C'eſt qu'elle eſt jolie,
» C'eſt qu'elle eſt polie;
» C'eſt qu'elle eſt d'une folie....
» Elle ſe rit toujours de quelqu'un ...
» De l'eſprit ſans ſuite,
» Sa conduite
» N'a pas le ſens commun.
» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte :
» Quoique trop ouverts,
» Je préfere ſes airs
» Aux graves mines
» De nos Robines,
» Dont l'orgueil eſt le moindre travers.
» Cet hiver par accident,
» La veuve d'un Préſident
» M'avait pris en attendant,
» Et ce printems,
» J'eus quelque tems
» La femme d'un Intendant,
» Mais à mon corps défendant.
» Combien je ſouffris!
» Si c'eſt, mes amis,
» Un malheur d'être pris
» Par des Préſidentes,
» C'eſt encor pis
» D'avoir des Intendantes.
» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte;
» Habile en amour,
» Elle y ſait plus d'un tour.
» C'eſt une aiſance,
» Une indécence:
» On croit voir une femme de cour.
» De ces fortunes-là,
» J'en ai juſques-là:
» Ces fortunes-là
» Ne ſont pas de grandes trouvailles,
» Et l'on en aura
» Tant qu'on en voudra,
» D'autant qu'à Verſailles,

» C'eſt à qui s'en défera.
» Mais ici déja,
» L'on en veut à
» Ma pauvre Marotte;
» Déja l'on complotte
» De me l'accrocher.
» On veut chercher
» A s'aboucher;
» On offre cher
» En viager:
» Je l'ai fait déloger.
» Un des meilleurs
» Enchériſſeurs,
» O tems! ô mœurs!
» C'eſt.... il faut que je nomme
L'homme;
» C'eſt un riche Abbé, titré,
» Mîtré,
» Taré;
» Son nom, c'eſt... Non,
» Ne diſons pas tout haut ſon nom;
» Mais ſi je ne le nomme pas,
» Autre embarras.
» Le Clergé qu'on vient d'aſſembler,
» Me fait trembler;
» Tous nos Prélats,
» Gens délicats
» Qui jeûneront,
» D'abord prendront
» Ce qu'ils pourront;
» Puis chercheront,
» Deterreront
» Marotte, & me l'enleveront.
» Marotte eſt faite exprès pour eux:
» Elle a des yeux
» Tendres & bleus,
» Bien ſcandaleux;
» Quand elle lorgne, il eſt douteux
» Si Marotte ne fait pas mieux.
» Sur nos Pontifes indéceus,
» Ces charmes-là ſont bien puiſſans,
» Et d'ailleurs Marotte a des ſens

» Récompenſans
» Les inſolens
» Qui montrent des talens.
» J'ai la marotte
» D'aimer Marotte,
» Tant que je pourrai,
» Je la conſerverai.
» Mais s'il arrive
» Que l'on m'en prive,
» Je m'en.... ma foi, je m'en paſſerai.

Colletet (Guillaume), né à Paris le 12 Mars 1598, fut Avocat au Conſeil, & l'un des quarante de l'Académie Françaiſe. Le Cardinal de Richelieu lui donna un jour ſix cens livres pour ſix vers qu'il lui avait adreſſés. Colletet lui donna auſſi-tôt ce diſtique :

« Armand, qui pour ſix vers me donne ſix cens livres,
» Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres ? »

Il mourut le 10 Janvier 1659. On dit qu'il était un des cinq Auteurs qui travaillaient aux pieces du Cardinal. Les quatre autres étaient l'Etoile qui nous a laiſſé des mémoires, Boisrobert, Rotrou & le grand Corneille.

Condamine (Charles-Marie de la), né à Paris en 1701, de l'Académie Françaiſe en 1760, & de celle des Sciences en 1730, fut d'abord militaire, mais il quitta bientôt cet état pour ſe livrer entiérement aux ſciences les plus abſtraites. Il fut nommé en 1735, pour aller avec pluſieurs Académiciens de ſes confreres, déterminer la figure de la terre. Son voyage dans l'Amérique méridionale dura dix ans, & il revint dans ſa patrie achever ſa carriere auprès de ſes amis qui le chériſſaient malgré ſon extrême ſurdité qui le rendait à charge à la ſociété. Il épouſa ſa niece quelques années avant ſa mort, qui arriva le 4 Février 1774. Dans les dernieres années de ſa vie, il s'amuſait à faire des petites pieces de vers qui toutes ſont agréables, & dont nous n'avons pu recueillir que quelques-unes.

Chanſon à ſa femme le lendemain de ſes nôces.

« D'Aurore & de Titon, vous connaiſſez l'hiſtoire,
» Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire;

» Mais de mon ſort Titon ſerait jaloux :
» Que ſes liens ſont différens des nôtres !
» L'Aurore entre ſes bras vit vieillir ſon époux,
» Et je rajeunis dans les vôtres ».

AUTRE.

« J'ai lu que Daphné devint arbre,
» Et que par un plus triſte ſort,
» Niobé fut changée en marbre :
» Je ne ſuis l'un ni l'autre encor.

» Mais un pareil ſort me menace :
» Apollon, je crois, ni ſa ſœur,
» N'ont eu de part à ma diſgrace :
» L'amour en ſerait-il l'auteur ?

» Déja mes membres ſe roidiſſent :
» Je ſens que mes pieds & mes mains
» Inſenſiblement s'engourdiſſent
» En dépit de l'art des Tronchins.

» D'un corps ſain jadis & robuſte,
» Qui bravait ſaiſons & climats,
» Les vents brûlans & les frimats,
» Il ne me reſte que le buſte.

» Malgré mes nerfs demi perclus ;
» (Deſtin auquel je me réſigne)
» De la ſanté que je n'ai plus,
» Je conſerve encore le ſigne.

» Mais las ! je le conſerve envain :
» On me défend d'en faire uſage,
» Ma moitié vertueuſe & ſage,
» Au lieu de s'en plaindre, me plaint.

» Ma ſœur la Platonicienne
» Dit : quel eſt donc votre regret ?
» N'avez-vous pas la tête ſaine ?
» Qu'eſt-ce que le reſte vous fait ?

» Madame, à cette triſte épreuve,
» Si-tôt je ne m'attendais pas,
» Ni que ma femme entre mes bras,
» De mon vivant ſe trouvât veuve ».

CONTE.

« Alain disait : ma femme, écoute moi ?
» Je t'avoûrai qu'avant que d'être à toi,
» Bien jeune encor, je fis une folie ;
» J'eus une fille ; elle est ma foi jolie ;
» Prends-la chez nous, faute de nourriçon ;
» Je veux de toi qu'elle prenne leçon ;
» Tu l'aimeras ; car elle te ressemble.
» Et moi j'ai fait, dit-elle, un beau garçon ;
» Il nous faudra les marier ensemble ».

Corneille (Pierre), naquit à Rouen le *6* Juin *1606*. Son pere, Maître des Eaux & Forêts fut anobli par Louis XIV.

Il composa par circonstance sa premiere piece, nommée *Melite*, qui eut un grand succès, & l'engagea de se livrer au théâtre, où il effaça bientôt tous ses prédécesseurs.

Il fut reçu de l'Académie Française en 1647, & mourut Doyen de cette compagnie en 1684. Il n'est pas aisé de trouver un Poëte qui ait possédé, comme lui, tant de grands talens, la force, le jugement, l'esprit, &c. Sa place était marquée au spectacle ; & toutes les fois qu'il y arrivait, si la comédie était commencée, on interrompait la piece, & on l'accablait d'applaudissemens pendant tout le tems qu'il employait à se placer. Le grand Turenne s'étant trouvé à une représentation de Sertorius, s'écria : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre » ?

En 1678, il fit, avec son frere, les paroles de la tragédie de Psyché, dont Lully fit la musique.

En 1679, *Bellerophon*, tragédie, idem en société avec son frere.

Corneille (Thomas), né à Rouen le 20 Août 1625, frere du celebre Pierre, épousa la sœur de la femme de son frere, & ils ne firent qu'une même maison. Jamais il ne fut jaloux de la gloire de son frere, & trouva le moyen de cueillir quelques lauriers dans un champ où son aîné avait si abondament moissonné. Il lui succéda à l'Académie Française en 1701, étant déja de celle des Belles-lettres. On a de lui quatorze comédies, dix-huit tragédies & trois opéra :

Psiché, musique de Lully, en 1678; *Bellerophon*, *idem*, en 1679; *Médée*, musique de Charpentier, en 1693.

Thomas mourut à Andely le 8 Décembre 1709.

Cotin (L'Abbé Charles), Aumônier du Roi, l'un des quarante de l'Académie Française, n'était pas sans mérite, quoiqu'il ait été si maltraité par Boileau. Ses parens, pour le faire interdire, l'accuserent de démence; pour toute réponse, Cotin invita ses Juges à venir l'entendre prêcher. Ils y vinrent, & ses parens furent condamnés aux dépens & à une amende.

Il était né à Paris, avait été fait Chanoine de Bayeux, & mourut en 1682. La chanson suivante est de lui.

CHANSON.

« Iris s'est rendue à ma foi :
» Qu'eût-elle fait pour sa défense?
» Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour & moi,
» Et l'amour fut d'intelligence ».

Autre sur un Portrait.

« Ce grand Peintre, dont l'art surpasse la nature,
» A fait pour Silvanie un portrait si charmant,
» Qu'il faut souhaiter seulement
» Qu'elle ressemble à sa peinture ».

Coulanges (Philippe-Emmanuel de), Conseiller au Parlement, puis Maître des requêtes, né en 1631, se distingua par un grand nombre de chansons, dont le naturel est admirable. Il fit les plaisirs de sa société & mourut à Paris en 1716, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

CHANSON.

« D'Adam nous sommes tous enfans,
» La preuve en est connue,
» Et que tous nos premiers parens
» Ont mené la charrue.
» Mais las de cultiver enfin
» Sa terre labourée,
» L'un a dételé le matin,
» Et l'autre, l'après-dînée ».

Crébillon (Prosper Joliot de), né à Dijon, le 15 Février 1674, d'un Greffier en chef de la Chambre des Comptes, dont la famille fut anoblie en 1442. Créateur d'un genre tragique, qui lui obtint de grands succès, même après Corneille & Racine.

L'Académie Française le reçut en 1731, & il fut le premier Académicien qui fit son remercîment en vers.

Malgré le sombre qui régne dans ses ouvrages, il était gai & badin avec ses amis, mais il haïssait l'épigramme, & ne se la permettait jamais.

Crébillon donna *Idoménée*, sa premiere piece, en 1705, & le *Triumvirat*, qui fut sa derniere, en 1754. Il mourut en 1762, & ne laissa qu'un fils, connu par de charmans ouvrages, & par les agrémens qu'il répandait dans ses sociétés.

CHANSON.

« Ta beauté toujours nouvelle
» Rend mon feu toujours nouveau,
» J'aimerai jusqu'au tombeau
» Mon aimable tourterelle ;
» Et si l'ame est immortelle,
» Nos amours
» Dureront toujours ».

Crébillon (Claude-Prosper Joliot), fils, né à Paris, le 14 Février 1707, était fils du célebre Crébillon. Dès qu'il fut sorti du college, son goût dominant fut celui de la comédie ; & s'étant associé avec *Romagnési*, *Dominique* & *Ricoboni le fils*, ils travaillerent aux parodies des opéra nouveaux.

Il abandonna bientôt ce genre pour celui des romans. *Tanzai* eut un grand succès, *les Egaremens du cœur & de l'esprit* & le *Sopha* augmenterent sa réputation : *la Nuit & le moment* y mit le comble.

L'esprit de Crébillon était naturellement porté à la gaité & à la satyre plaisante. C'était le ton d'une société de gens de lettres, dont il était l'un des membres, & que l'on connaît encore sous le nom de *société du Caveau* (a).

(a) On peut voir dans la vie de Piron, par M. *Rigoley de Juvigny*, des détails intéressans sur cette aimable société.

Cette société jugeait en dernier ressort toutes les nouveautés, & souvent ses arrêts se rendaient en bons mots. La gaité n'était pas le seul avantage de cette association, les gens de lettres qui travaillaient pour le théâtre, y trouvaient les ressources d'une critique franche, judicieuse & motivée. *La Noue* y refit entiérement le cinquieme acte de son *Mahomet II. Bernard* y refondit *Castor & Pollux*. Ce fut aussi dans une de ces assemblées que le poëme de *Dardanus* fut condamné au feu par un jugement porté à la fin d'un grand dîné, mais sauvé des flammes par Crébillon, qui, heureusement pour nous, ce jour-là, n'avait bu que de l'eau.

Son dernier ouvrage est le roman des *Lettres Athéniennes*. L'Auteur du Nécrologe assure que Crébillon « n'a jamais pensé plus profondément que » dans cet ouvrage, mais qu'on n'y reconnaît plus le charme de son style ».

Il mourut le 12 Avril 1777, entre les bras de M. Collé son ami, qu'il nomma son exécuteur testamentaire.

CHANSON.

« En passant sur le pont-neuf,
» L'an six cent quatre-ving-neuf;
» Je rencontris une femme
» Qui me faisant les yeux doux,
» Crut me déclarer sa flame,
» En me disant, *est-ce vous*?

» Je lui répondis, non, non,
» *Est-ce vous*, n'est pas mon nom;
» Je m'appelle *la Ramée*,
» Soldat du régiment du Roi,
» J'ons des guinches à l'armée
» Qui valont bien mieux que toi ».

» Elle répond à l'instant,
» Ce sot est bien insolent;
» Pour me faire un tel outrage,
» Il faut être un malotru:
» S'il n'aime pas mon visage;
» Je lui montrerai mon cu.

» A l'instant je planti-là
» Cette fille d'opéra.

» Pour

» Pour en perdre la mémoire,
» Dans un cabaret voisin
» Je m'enfonçis pour y boire
» A la santé de Catin.

» Après avoir bu mon saoul,
» Ne possédant pas le sol,
» L'hôte m'apportit la carte,
» Disant : il est minuit sonné;
» Je lui flanquis sa pancarte
» Tout au beau milieu du né.

» L'hôtesse criant *au guet*,
» Je fus pris au trébuchet.
» La pousse & le Commissaire
» S'en vinrent pour me happer :
» Moi qui ne savais que faire,
» Je me mis à les frapper.

» Mais n'étant pas le plus fort,
» Nous fûmes bientôt d'accord.
» On me mit au *Fort-l'Evêque*,
» J'en demandai la raison :
» Ils me répondirent : *c'est que*
» Vous méritez la prison ».

AUTRE.

« Madame, je vois bien que
» Vous êtes encor fraîche;
» Quant à moi, pour avoir de
» Ma race, il faut que je me
» Dépêche, dépêche, dépêche ».

Cubieres de Palmeseau (Le Chevalier de), Ecuyer de Madame la Comtesse d'Artois, & frere de M. le Marquis de Cubieres, Ecuyer, Cavalcadour du Roi, a prouvé depuis plusieurs années sa facilité à faire de jolis vers. Il est né le 27 Septembre 1752, à Roquemaure près d'Avignon.

On a de lui plusieurs pieces de vers, & le *Dramomane*, comédie en trois actes, jouée à la Cour en 1776.

CHANSON.

« L'autre jour j'allai dans les champs
» Avec la belle Léonore ;
» Déja les airs étaient brillans
» Des premiers rayons de l'aurore.

» Je ne vis point son char vermeil
» De perles semant sa carriere,
» Et ne pris pas garde au soleil,
» Déja montant sur l'hémisphere.

» Les bergeres à leurs agneaux
» Ouvraient déja les bergeries ;
» Je n'apperçus point les troupeaux ;
» Errans dans les plaines fleuries.

» Savez-vous pourquoi ce jour-là,
» Par un charme qui dure encore,
» Je ne vis rien de tout cela ?
» C'est que je voyais Léonore ».

*A Madame la Comtesse de B***.*

« Maltraité par un Dieu vainqueur,
» Et las des rigueurs de Rosine,
» Un matin, pensif & rêveur,
» J'errais sur la double colline.

» Un temple s'offre à mes regar's ;
» Des muses c'est l'auguste enceinte ;
» Je pénétre, rempli de crainte,
» Dans le palais du Dieu des Arts.

» Je vois les Arts qui se caressent
» Aux pieds du vainqueur de Pithon ;
» Virgile, Horace, Anacréon,
» Près de son trône m'apparaissent.

» Non loin de ces enfans du jour,
» Sapho, Deshouliere & Corine
» Tiraient de leur lyre argentine
» Des airs que répétait l'amour.

» Mais près du buste de Julie,
» Dont l'art a conservé les traits
» Sous la couronne du génie,
» Je vois l'aimable Beauharnais.

» A ses genoux, un autre Ovide
» Modeste, quoique sans rivaux,
» Parcourait d'une main rapide
» Un luth qu'il vola dans Paphos.

» Cette jeune & brillante Fée
» S'embrâsait à ses doux transports,
» Et par d'ingénieux accords,
» Surpassait le nouvel Orphée.

» J'écoutai long-tems leurs chansons :
» Plein d'une illusion divine,
» Je croyais entendre les sons
» Des neuf filles de Mnémosine.

» Mais voilà soudain qu'un enfant
» Trouble le concert agréable !
» Il lance un trait en souriant,
» Et blesse le chanteur aimable.

» J'ai recueilli les derniers mots
» Qu'exhala ce mortel trop tendre.
» *Amis, pour éviter mes maux,*
» *Il ne faut la voir, ni l'entendre* ».

Curis (de), Intendant des Menus, né en 1712, avait beaucoup d'esprit & de gaité. Il donna en 1749, sur le théâtre des petits appartemens, l'acte de *Zélie*, mis en musique par M. Ferrand, alors Fermier-Général; & qui eut beaucoup de succès.

Depuis il a retouché le poëme de *Canente*, remis en musique par M. Dauvergne.

Danchet (Antoine), né en 1671, à Riom en Auvergne, était un homme doux, sans fiel, & incapable de vengeance; ce qui fit qu'il ne répondit jamais aux traits satyriques qu'on lançait sur lui. Lisant un jour une tragédie aux Comédiens, l'un d'eux trouvant qu'il était impossible de

mieux déclamer, l'interrompit, en lui disant : « Ah ! Monsieur, que ne » vous faites-vous Comédien ». Danchet le regardant avec dédain, lui répondit par ces deux vers de Nicomede :

« Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
» Ne m'a jamais appris à faire une bassesse ».

A l'âge de dix-neuf ans il fut Professeur de Rhétorique, & vint quatre ans après s'établir à Paris, au college du Plessis. Il fut de l'Académie Française en 1712, étant déja de celle des inscriptions depuis 1706. Il mourut à Paris le 20 Février 1748, estimé de tous ceux qui le connaissaient. On l'a inhumé à saint Joseph.

Il donna à l'opéra : en 1700, *Hésione*, musique de Campra ; en 1701, *Aréthuse, idem* ; en 1702, *Tancrede, idem* ; en 1703, *le Ballet des Muses, idem* ; en 1704, *Télémaque, idem* ; en 1705, *Alcine, idem* ; en 1710, *les Fêtes Vénitiennes, idem* ; en 1712, *Idoménée, idem* ; *Les Amours de Mars & de Vénus, idem* ; en 1713, *Télephe, idem* ; en 1717, *Camille, idem* ; en 1735, *Achille & Deidamie, idem* ; en 1750, M. Dauvergne a remis en musique *Aréthuse*.

Nous avons de lui une tragédie à mettre en musique, intitulée *Hypomene & Atalante*, qui n'est point connue.

On a oublié ses tragédies.

Darinel de Tirel, Poëte du seizieme siecle, a donné en 1555 un ouvrage en prose & en vers, intitulé, *la Sphere des deux Mondes, composée en France par Darinel, Pasteur des Amadis.*

PASTOURELLE.

« Adieu, ville, vous command (*a*) :
» Il n'est plaisir que des champs.

» L'autre hier trouvai Silvette,
» Son petit troupeau gardant ;
» Quand je l'apperçus seulette,
» L'amour allait demandant.
» Adieu, &c.

(*a*) Ville, je vous dis adieu.

» A quoi pensez-vous, Bergere,
» En cette fleur de quinze ans ?
» La beauté passe légère,
» Comme la fleur au printems,
» Adieu, &c.

» Fille qui ne fait ami
» De tout son desir content,
» On ne fait cas ne demi
» De son teint, de son corps gent.
» Adieu, &c.

» Il vous donnera ceinture,
» Demi-ceint ferré d'argent,
» Rouge cotte, & la doublure
» Plus que l'herbe verdoyant.
» Adieu, &c.

» Répond qu'elle est si jennette,
» Que n'entend mon prêchement;
» Mais qu'on dit qu'en amourette
» N'y a que peine & tourment.
» Adieu, &c.

» Depuis l'épiai à passage
» Tant que l'a trouvai filant
» A l'orée (*a*) du bocage,
» Près de son troupeau bélant.
» Adieu, &c.

» Dieu garde la filandiere
» Et celui qui la surprend.
» Elle regarde derriere,
» Et un doux salut me rend.
» Adieu, &c.

» Belle, dis-je, à ce solage (*b*),
» Vous hâlés votre teint blanc :
» Vous seriés mieux à l'ombrage,
» De ce petit coudre (*c*) franc.
» Adieu, &c.

(*a*) Au bord.
(*b*) Soleil.
(*c*) Coudrier.

» Voici un chapeau de paille,
» Un couvre-chef tavolant (*a*).
» Combien que ce don peu vaille,
» Le cœur eſt franc & vaillant.
» Adieu, &c.

» Je l'affuble & lui déclaire
» Que de ſoif allois mourant:
» Me mene à la ſource claire,
» Où lui dis le demourant (*b*).
» Adieu, &c.

Daucourt (Godart), Fermier-Général, né à Langres, a donné pluſieurs opéra comiques fort agréables, des comédies & un poëme eſtimé.

Desboulmiers. Comme il ne porta jamais le nom de ſon pere, on a toujours ignoré qui il était, ainſi que le lieu de ſa naiſſance.

Ayant d'abord ſervi dans les troupes légeres, & ne pouvant y eſpérer une fortune ſuffiſante, il ſe livra tout entier à la littérature. Pluſieurs Romans intéreſſans le firent connaître avantageuſement. Il donna enſuite deux opéra comiques, dont l'un, *Toinon & Toinette*, eut aſſez de ſuccès. Ce qu'il a fait de mieux eſt une hiſtoire du Théâtre Italien & de la Foire, en 9 volumes.

Il mourut en 1770, d'un abſcès à la poitrine, pour n'avoir pas voulu ſe faire ſaigner par un chirurgien de campagne.

Desforges Maillard (Paul), né au Croiſic en Bretagne, le 25 Avril 1699. Fâché de n'avoir pas été couronné à l'Académie, il fit des vers contre les Académiciens, & ne put parvenir à les faire inſérer dans le Mercure. Il était alors à une petite maiſon qu'il avait à Brederac près du Croiſic, de laquelle dépend une vigne qu'on nomme Malcrais; voulant ſe venger de la Roque, Auteur du Mercure, en ſe moquant de lui, & l'induiſant en erreur, il prit le nom de Mademoiſelle Malcrais de la Vigne, & remplit le Mercure de ſes vers, qui furent admirés, non-ſeulement

(*a*) De toile.
(*b*) Le reſte.

par la Roque, mais par presque tous les Poëtes de ce tems, qui, tous, même Voltaire, célébrerent ses louanges; on l'appella *dixieme Muse*, *Sapho*, &c.

Quel fut l'étonnement de ses adorateurs, lorsque Desforges Maillard vint à Paris se *demalcraiser*! Voltaire a écrit à Madame la Marquise d'Antremont :

« Vous n'êtes point là Desforges Maillard :
» De l'hélicon ce triste hermaphrodite,
» Passa pour femme, & ce fut son seul art;
» Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite ».

On trouve quelques bonnes pieces dans ses œuvres qui ont été imprimées, & ne méritaient pas de l'être. Il mourut aimé & estimé de ses compatriotes.

Malgré sa médiocrité, on lui aura toujours obligation d'avoir donné lieu, par son aventure, à la charmante comédie de la *Métromanie*.

Deshoulieres (Antoinette du Ligier de la Garde), née à Paris en 1638, a été de toutes les Dames Françaises qui ont cultivé la poësie, celle qui a le plus réussi. Elle unissait les talens de l'esprit aux graces de la figure & un enjouement plein de vivacité à une douce mélancolie qui porte à la réflexion. Le genre pastoral était le sien, & elle aurait dû s'y renfermer. Ses tragédies de *Genseric* & de *Jules Antoine* ne sont pas dignes d'elle; mais rendent sinon plus excusable, du moins plus vraisemblable, le motif qui lui dicta le sonnet satyrique qu'elle fit contre l'admirable Phedre de Racine. Plusieurs de ses pieces fugitives méritent d'être conservées. Les Œuvres de Mademoiselle Deshoulieres sa fille, morte en 1718, n'approchent pas de celles de sa mere. Cependant ses premiers vers remporterent le prix de l'Académie Française, quoiqu'elle eût Fontenelle pour concurrent.

Madame Deshoulieres mourut en 1694.

« Il n'est pas si facile qu'on pense
» D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
» Le desir de gagner, qui nuit & jour occupe,
» Est un dangereux aiguillon :
» Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
» On commence par être dupe,
» On finit par être fripon. »

CHANSON.

« Que je souffre un cruel martyre,
» Quand jusqu'au fond des bois Tircis vient me chercher!
» Il a cent choses à me dire,
» Et j'en ai cent à lui cacher ».

Desmahis (Joseph-François-Edouard de Cossembleu), né à Sully-sur-Loire en 1722, donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit & de son goût.

Il donna au théâtre français : *L'Impertinent*, piece en un acte, remplie de vers charmans & de portraits du meilleur ton.

Il mourut le 25 Février 1761. Son recueil de poésies n'a paru qu'en 1775.

Vers de M. de Voltaire, en réponse à une épître de Desmahis.

« Vos jeunes mains cueillent de fleurs
» Dont je n'ai plus que les épines;
» Vous dormez dessous les courtines
» Et des graces & des neuf sœurs:
» Je leur fais encore quelques mines,
» Mais vous possédez leurs faveurs.
» Tout s'éteint, tout s'use, tout passe;
» Je m'affaiblis, & vous croissez;
» Mais je descendrai du parnasse
» Content, si vous m'y remplacez.
» Je jouis peu, mais j'aime encore:
» Je verrai du moins vos amours;
» Le crépuscule de mes jours
» S'embellira de votre aurore.
» Je dirai, je fus comme vous:
» C'est beaucoup me vanter peut-être;
» Mais je n'en serai point jaloux,
» Le plaisir permet-il de l'être? »

Desmarets de Saint-Sorlin (Jean), né à Paris en 1595, fut Contrôleur-général de l'Extraordinaire des guerres, Secrétaire général de la Marine, & de l'Académie Française dès son institution : il travailla aux pieces

pieces que le Cardinal de Richelieu donnait sous son nom ; sa comédie des *Visionnaires*, passait pour chef-d'œuvre avant que l'on connût Moliere.

Il mourut le 25 Octobre 1676.

Chanson à Mademoiselle de Rambouillet.

C'est la Violette qui parle.

« Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
» Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
» Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
» La plus humble des fleurs sera la plus superbe ».

On a oublié son poëme de Clovis.

Desportes (Philippe), né à Chartres en 1546, fut Chanoine de la sainte Chapelle, Abbé de Tyron, de Bonport, de Josaphat, des Vaux de Cernay & d'Aurillac. La poésie lui fit faire une fortune peu commune dans cette carriere. Charles IX qui l'aimait beaucoup, lui donna huit cent écus d'or pour son poëme (*a*) de Rodomont, qui n'a pas huit cent vers ; & Henri III, dix mille écus pour l'engager à mettre au jour un très petit nombre de sonnets. Il accompagna ce Prince en Pologne. Il était né avec beaucoup de jugement & de goût, & contribua beaucoup aux progrès & à la pureté de la langue française.

Desportes était oncle du Poëte Garnier. Après avoir vécu soixante ans fort agréablement, il mourut en 1606. Son épitaphe se lit dans la place de saint Etienne-du-Mont à Paris. On voit ce Poëte représenté dans la barque de Caron ; des Anges aident aux manœuvres du vieux Nocher. L'épitaphe est un mêlange de la fable & de citations de l'écriture.

CHANSON.

« Le mal qui me rend misérable
» Et qui me conduit au trépas,

(*a*) « Et toutes fois Desportes
» De Charles de Valois, étant bien jeune encore,
» Eut pour son Rodomont huit cent couronnes d'or ».
Claude Garnier.

» Eſt ſi grand, qu'il eſt incroyable;
» Auſſi vous ne le croyez pas.

» Amour qui des yeux prend naiſſance,
» Court auſſi tôt vers le deſir;
» Se conſerve avec l'eſpérance
» Et trouve repos au plaiſir.

» Mon amour eſt d'une autre ſorte,
» Le déſeſpoir la rend plus forte;
» Elle renaît de ſon trépas,
» Perdant, elle acquiert la victoire;
» C'eſt une choſe forte à croire,
» Auſſi vous ne la croyez pas.

» Tout ce que l'univers enſerre,
» Tend au bien, le cherche & le ſuit,
» Le feu, l'air, les eaux & la terre,
» Et tout ce qui d'eux eſt produit.

» Moi ſeul, de moi-même adverſaire,
» Je cours à ce qui m'eſt contraire,
» Et ne fuis rien tant que mon bien:
» Je rends ma douleur incurable;
» Mais pour ce qu'il n'eſt pas croyable,
» Madame vous n'en croyez rien.
» Le mal, &c. »

AUTRE.

« Que vous m'allez tourmentant
» De m'eſtimer infidele!
» Non, vous n'êtes point plus belle,
» Que je ſuis ferme & conſtant.

» Pour bien voir quelle eſt ma foi,
» Regardez-moi dans votre ame,
» C'eſt comme je fais Madame:
» Dans la mienne je vous vois.

» Si vous penſez me changer,
» Ce miroir me le rapporte;
» Voyez donc de même ſorte,
» En vous ſi je ſuis léger.

» Pour vous sans plus je fus né,
» Mon cœur n'en peut aimer d'autre.
» Las! si je ne suis plus vôtre,
» A qui m'avez-vous donné? »

AUTRE.

« Rosette, pour un peu d'absence,
» Votre cœur est déja changé!
» J'ai reconnu votre inconstance,
» Perfide, & je me suis vengé.
» Non jamais beauté si légere
» Dans ses liens ne me tiendra.
» Nous verrons, volage bergere,
» Qui des deux s'en repentira.

» Tandis qu'en pleurs je me consume,
» Maudissant cet éloignement,
» Vous qui n'aimez que par coutume,
» Caressez un nouvel amant.
» Jamais girouette légere
» Au vent sitôt ne se tourna.
» Nous verrons, &c.

» Où sont ces promesses si saintes?
» Tant de pleurs versés en partant?
» Se peut-il que ces tristes plaintes
» Sortissent d'un cœur inconstant?
» Ah! beauté fourbe & mensongere,
» Maudit soit qui plus vous croira!
» Nous verrons, &c.

» Celui qui possede ma place,
» Ne peut vous aimer tant que moi;
» Et celle que j'aime vous passe
» De beauté, d'amour & de foi.
» Conservez cette amour nouvelle,
» Jamais mon cœur ne changera.
» Nous verrons, &c. »

AUTRE.

« Que de plaisir de voir deux colombelles
» Bec contre bec en tremoussant des ailes,

» Mille baisers se donner tour à tour ;
» Puis tout ravi de leur grace naïve,
» Dormir au frais d'une source d'eau vive,
» Dont le doux bruit semble parler d'amour! »

Desbarreaux a pris de Desportes l'idée de son fameux sonnet, & on voit qu'il l'a entiérement imité; car les mêmes rimes s'y trouvent dans plusieurs endroits : on sait que celui de Desbarreaux finissait ainsi :

« Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
» Qu'il ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ!

Voici la fin de celui de Desportes :

« Ne tournes pas les yeux sur mes actes pervers,
» Ou, si tu les veux voir, vois les teints & couverts
» Du beau sang de ton fils, ma grace & ma justice ».

Destouches (Philippe Néricault), né à Tours en 1680, d'une bonne famille, prit d'abord le parti des armes, & pensa périr par l'effet d'une mine au siege de Barcelonne. Il fut ensuite Comédien, puis s'étant appliqué aux négociations, il fut fait Secrétaire d'ambassade en Suisse. Ce fut à Soleure qu'il fit sa premiere piece, *le Curieux impertinent*. En 1717, M. le Régent l'envoya à Londres, où il fut chargé des affaires de France jusqu'en 1724, & il s'y maria avec une Anglaise. Depuis son retour, il se fixa dans une terre qu'il acheta près de Melun; & ce fut-là qu'il composa presque toutes ses pieces. Aussi-tôt qu'il en avait fait une, il l'apportait aux Comédiens, la leur faisait répéter, & repartait pour sa terre la veille de la premiere représentation. Il avait été reçu de l'Académie Française, à son retour d'Angleterre; & il mourut en 1774, bon citoyen, bon mari, bon pere & bon ami. Le *Philosophe marié*, le *Glorieux* & plusieurs autres pieces assurent à jamais sa réputation. On lui donne le poëme de *Ragonde*, mis en Musique par Mouret; d'autres veulent qu'il soit de Malezieux, Chef du conseil de M. le Duc du Maine.

Dorat (Claude-Joseph), né à Paris, fut d'abord Mousquetaire de la premiere compagnie de la garde du Roi, mais il quitta le service pour se livrer entiérement aux lettres. Il serait difficile d'avoir plus d'esprit que

lui, & ses ouvrages sont si connus, que nous nous contenterons de citer quelques-unes de ses jolies chansons.

CHANSON.

« Dans l'île de Cythere,
» Vénus à son pressoir,
» Que, jaloux de lui plaire,
» Les amours font mouvoir;
» On y puise sans cesse
» Un nectar précieux
» Que verse la jeunesse
» A la table des Dieux.

» Cuve où l'on est à l'aise,
» Plaît le mieux à Bacchus:
» Ce goût, ne lui déplaise,
» Irait mal à Vénus:
» Le plus petit espace
» Renferme mille appas;
» Le vin tient de la place,
» Le plaisir n'en tient pas.

» Tout rempli d'alégresse,
» Comme on voit le glaneur
» Grapiller ce que laisse
» Le fer du vendangeur,
» Armé d'une faucille,
» Dans Cythere à son tour,
» Le pauvre hymen grapille
» Les restes de l'amour.

» Ennemi du mystere,
» Bacchus aime un séjour
» Que le soleil éclaire
» Et vendange le jour.
» Vénus aime le sombre
» Du plus secret réduit,
» Elle se plaît à l'ombre,
» Et vendange la nuit ».

AUTRE.

» Amour, commence le tableau!
» Qu'il fera beau, s'il eft fidele.
» Voilà les couleurs, le pinceau
» Et dans mon cœur eft le modele.

» L'ouvrage eft digne de ta main,
» C'eft à l'Amour à peindre Imene.
» Sur l'albâtre d'un front ferein
» Trace deux jolis arcs d'ébene.

» Plus bas deffine un œil charmant,
» Cet œil trop rigoureux peut-être,
» Qui tour-à-tour fier & touchant,
» Défend le defir qu'il fait naître.

» Peins le plus amoureux zéphir,
» Semant de fleurs fes levres clofes;
» Mais viennent-elles à s'ouvrir,
» Peins des perles parmi les rofes.

» Avec art fufpends fes cheveux
» Et treffes-les en diadême;
» Laiffes-les flotter, fi tu veux;
» Ce défordre lui fied de même.

» Pour m'offrir les brillans contours
» De fa taille fvelte & légere,
» Peins la plus agile bergere
» Qui cherche ou qui fuit les amours.

» De fon doux & tendre fourire
» Exprime le charme fecret:
» Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
» Moi, je peindrai ce qu'il infpire.

» Acheve, arrondis ce beau fein
» Où tu ceffes d'être volage,...
» Le pinceau tombe de ta main:
» Arrête & baife ton ouvrage ».

AUTRE.

« J'ai vu Thémire dans nos champs ;
» Comme à la ville elle y fait plaire,
» Thémire écoutait mes accens,
» Amour, Thémire était bergere !
» Elle était belle sans apprêts ;
» Les lieux où brillent ses attraits,
» Sont toujours ceux que je préfere.

» Sous un bosquet, sous des lambris,
» De triompher elle est bien sûre,
» Les cheveux chargés de rubis,
» Le front couronné de verdure.
» Près d'elle tout paraît charmant ;
» De tout elle fait l'ornement,
» Et rien ne lui sert de parure.

» Si l'art quelquefois l'a séduit
» Dans le séjour de l'imposture ;
» Bientôt le sentiment l'instruit
» Et la ramene à la nature ;
» Oui, c'est une onde que les vents
» Troublent pendant quelques momens ;
» Mais dont la source est toujours pure ».

AUTRE.

« Serin je voudrais être
» Pour fêter dans mes chants
» Les beaux jours que font naître
» Thémire & le Printems,
» Pour la suivre au bocage,
» Voler sur son chemin,
» Ou, de peur de la cage,
» Me sauver dans son sein.

» Là je lui fais deux roses
» Que j'irais béqueter,
» Pour ses levres mi-closes,
» Il faudrait les quitter :

» Ne sachant auprès d'elle
» Ou fixer mon desir,
» Chaque vol infidele
» Me vaudrait un plaisir.

» Dans ces doux exercices
» Je passerais le tems,
» Entouré de délices
» Sans prévoir les tourmens;
» Puis le soir avec l'ombre,
» J'irais: ivre d'amour,
» Conter à la nuit sombre
» Tous les plaisirs du jour ».

AUTRE.

« L'autre jour j'apperçus Lisette
» Triste & déja loin du hameau,
» Avec panetiere & houlette,
» Mais sans son chien & son troupeau.
» Je lui dis où vas-tu, la belle,
» Avec l'air de te désoler?
» Je fuis l'amour, me répond-elle,
» Et si loin qu'il n'y puisse aller.

» Ton erreur, lui dis-je, est extrême:
» Un vain dépit te fait la loi:
» Ton cœur te suit; si ton cœur aime,
» L'ennemi voyage avec toi.
» Reviens parmi nos pastourelles,
» Si tu n'as pas d'autres secours:
» Le Dieu que tu fuis a des ailes,
» Il te ratraperait toujours ».

Dreuillet (Élisabeth), femme d'un Président aux enquêtes du Parlement de Toulouse, où elle était née, était de la cour de Madame la Duchesse du Maine; & par la vivacité de son esprit, elle en faisait un des principaux agrémens. Elle mourut en 1730.

CHANSON.

« Impitoyable loi d'un sexe malheureux,
» Devoir cruel qui m'oblige au silence

» Que

» Que tu me fais souffrir de tourmens rigoureux!
» Tircis se plaint de mon indifférence.
» Hélas que ce berger a peu d'expérience!
» S'il savait lire dans mes yeux,
» Il verrait bien qu'il est plus heureux
» Qu'il ne pense ».

Vers de la Comtesse de Murat à Me Dreuillet, en lui envoyant du papier.

« Sur ce papier qu'on fabrique à Cythere,
» Amour le veut, tracés-y quelques traits
» De cet esprit qui sait briller & plaire,
» Qui nous surprend & ne tarit jamais.
» Le même Dieu m'ordonne aussi d'écrire;
» Mais il me l'ordonne autrement;
» Il ne permet qu'à mon cœur seulement
» De dicter ce qu'il faut vous dire ».

Réponse.

« L'amour ordonne mal (soit dit sans le fâcher):
» Je ne me flatte point, & je sais me connaître:
» Mon esprit, devant vous, ne se peut trop cacher;
» Et ce que mon cœur sent, ne saurait trop paraître ».

Duché de Vancy (Joseph-François), naquit à Paris le 29 Octobre 1668. Son pere était Gentilhomme ordinaire & Secrétaire des Galeres, & devint Valet-de-chambre de Louis XIV. Il fut reçu à l'Académie des Belles-Lettres, & mourut le 14 Décembre 1704. On l'inhuma dans le cimetiere des Innocens.

On a de lui trois tragédies qu'on ne joue plus.

Il donna à l'Opéra: en 1694, *Céphale & Procris*, musique de Mademoiselle Laguerre; en 1695, *Théagene & Cariclée*, musique de Desmarets; *Les Amours de Momus*, *idem*; en 1698, *les Fêtes galantes*, *idem*; en 1701, *Scylla*, musique de Théobalde; en 1704, *Iphigénie en Tauride*, achevée par Danchet, musique de Desmarets, achevée par Campra.

Ducis (Jean-François), Secrétaire ordinaire de Monsieur, l'un des Quarante de l'Académie Française, est né à Versailles dans le mois

d'Août 1733, de parens honnêtes & connus par une probité irréprochable. Pierre Ducis, son pere, était né en Savoye; & toute sa famille, du côté maternel, est également originaire de ce Duché. Il fit ses humanités à Versailles, & sa Philosophie à Paris, où il étudia aussi pour être Avocat. Après avoir été Secrétaire de M. le Maréchal de Belle-Isle, Ministre de la guerre, il accompagna en Allemagne, pendant toute la derniere Guerre, avec un traitement de Sa Majesté, M. le Comte de Montazet, Lieutenant général des armées du Roi, & son Ministre à l'armée de l'Impératrice-Reine. Il eut l'honneur d'avoir la confiance & l'amitié de cet Officier général, homme vraiment rare par son génie éminent pour la guerre & les négociations, plein de mœurs & de vertus, mort Grand'croix de l'ordre de S. Louis, Chevalier de l'ordre de l'Aigle-blanc de Pologne, & Gouverneur de Saint Malo. Après avoir perdu cet ami illustre, il en retrouva un autre dans Monsieur le Comte d'Angiviller, Directeur général des bâtimens du Roi, qui obtint de MONSIEUR de le décorer du titre de son Secrétaire. C'est à ses bienfaits qu'il doit tout ce qu'il posséde, c'est dans son ame profondément vertueuse & sensible qu'il puisa les consolations & les encouragemens. Il eut aussi le bonheur de s'acquérir l'amitié solide de Monsieur l'Evêque de Senlis, qui lui en a donné dans toutes les occasions les preuves les plus fortes & les plus touchantes, sous la condition expresse de n'en point parler.

Il ne céda que tard au penchant qui l'entraînait vers la carriere dramatique. Ses tragédies sont *Amélyse*, *Hamlet*, *Roméo & Juliette*, *Œdipe chez Admete*. On a de lui, dans un autre genre, le *Bouquet de l'Amitié*, en vers & en quatre chants; un poëme au Roi de Sardaigne, sur le mariage de Madame Clotilde; différentes épîtres adressées à sa mere sur sa convalescence, & à MM. de Leyre & Thomas ses amis; quelques pieces fugitives, & son discours de réception à l'Académie Française.

DUCLOS (Charles Peneau), Historiographe de France, Censeur royal, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, de l'Académie de Berlin, & de la Société royale de Londres, naquit en 1705 à Dinant en Bretagne, & mourut à

Paris le 26 Mars 1772. Il eſt auteur de l'Hiſtoire de Madame de Luz, des Confeſſions du Comte de ***, d'Acajou, des Conſidérations ſur les mœurs, de la Grammaire de Port-Royal, de l'Hiſtoire de Louis XI, &c.

L'Auteur de ſon éloge, dans le Nécrologe, le peint en peu de mots: « Sans être préciſément dans la claſſe des Ecrivains de génie, il a mérité » l'eſtime de ſon ſiecle & de la poſtérité par des talens diſtingués, dont » il a fait uſage en bon citoyen ».

Il a donné à l'Opéra, en 1743, les *Caracteres de la Folie*, muſique de M. de Bury, Surintendant de la Muſique du Roi.

Dumourier (Antoine-François du Perrier), né en 1707, fut Commiſſaire des guerres en 1732; & chargé de l'intendance de l'armée par M. le Maréchal de Broglio en 1759, il ne put ſe livrer au goût qu'il avait pour les Arts, & ſur-tout pour la Poéſie.

Ce ne fut qu'à la paix, quoiqu'alors il fut tourmenté des douleurs de la pierre, qu'il travailla au poëme de Richardet, qu'il traduiſit de l'Italien de Fortiguerra. Ce Poëte voulut prouver qu'il était facile de compoſer dans le genre de l'Arioſte, & paria, dit-on, de faire en trente jours un poëme en trente chants. Il gagna ſon pari, en nous donnant le *Ricciardeto*; mais cette hiſtoire a bien l'air d'une fable. M. Dumourier a réduit cet ouvrage à douze chants, & l'a plutôt imité que traduit.

Cet Auteur eſtimable mourut en 1769, & a laiſſé un fils digne de lui.

Durant (Gilles), ſieur de la Bergerie, Avocat & Poëte célebre du ſeizieme ſiecle. C'eſt à tort que le *Dictionnaire hiſtorique* dit qu'il fut puni de mort le 23 Août 1590, pour avoir fait ſa piece du *Trépas de l'Ane Ligueur.* On voit ſon nom ſur la liſte des Avocats, faite par l'Oiſel en 1599; & certainement le badinage de l'Ane Ligueur ne méritait pas la mort.

Les œuvres de *Gilles Durant* contiennent deux livres d'amours, deux d'odes, pluſieurs imitations de poéſies latines de Bonnefons, & des mêlanges poétiques. Les éloges de ſes contemporains prouvent qu'il a joui de la plus haute réputation.

CHANSON.

» L'amour vous joue un méchant tour ;
» Il entre en masque en votre ame inhumaine ;
» Vous croyez voir chez vous la haine,
» Vous vous trompez, Lucrece, c'est l'amour ».

AUTRE.

« Quand on se défend, c'est en vain,
» On ne saurait trop tôt se rendre ;
» Qui se rend aujourd'hui, sauve le lendemain,
» Et met à bien le tems qu'on perd à se défendre ;
» Sachez, Lucrece, qu'en amour
» On perd trop quand on perd un jour ».

AUTRE.

« Sapho votre aînée, à votre âge,
» Pouvait se contenter des faveurs d'Apollon ;
» Mais celles du jeune Phaon
» L'auraient contenté davantage.

» Que ne l'imitez-vous, ma Belle ?
» Pour être mûre vierge, a-t-on le chant plus doux ?
» Sapho fit des vers comme vous,
» Faites l'amour comme elle ».

Evremont (Charles de S. Denys, Seigneur de S.), né à S. Denis-le-Guast, près de Coutances, d'une famille noble & ancienne, le premier Avril 1613, fut d'abord Capitaine d'Infanterie, & s'attacha à M. le Prince. Il servit en Catalogne, & fut fait Maréchal de camp. Une plaisanterie qu'il se permit sur le Cardinal Mazarin, le fit mettre pendant trois mois à la Bastille. Cette leçon ne le rendit pas plus sage ; & une lettre qu'il écrivit à M. le Maréchal de Crequy sur la paix des Pyrenées, l'obligea de se retirer en Angleterre. Il sollicita vainement plusieurs fois son rappel : le Roi fut inflexible.

Il fit les plaisirs de la cour de Charles II, & fut l'ami intime de la fameuse Duchesse de Mazarin & du Prince d'Orange. Il demeura à

Londres depuis 1665 jusqu'à sa mort arrivée le 20 Septembre 1703, à quatre-vingt-dix ans; on l'enterra à Westminster.

S. Evremont nous a laissé plusieurs ouvrages estimés, & des vers fort agréables.

CHANSON.

« Qu'avez-vous fait de mon amour,
» Bonheur fatal, funeste jouissance?
» Etait-ce pour le perdre! ô trop malheureux jour,
» Que je vous attendais avec impatience?
» Rendez, trompeur, rendez-moi mes desirs,
» Et je vous rendrai vos plaisirs ».

Fare (Charles-Auguste, Marquis de la), né au château de Valgorge dans le Vivarais, en 1644, Capitaine des Gardes de Monsieur & ensuite du Régent, fut célebre par ses talens pour la poésie, qui ne se développerent qu'à près de soixante ans. C'était un des hommes les plus aimables du siecle de Louis XIV, & l'ami intime de l'Abbé de Chaulieu & de Ninon Lenclos. Il mourut deux ans avant son ami, en 1718.

CHANSON.

« Envain je bois pour calmer mes alarmes
» Et pour chasser l'amour qui m'a surpris:
» Ce sont des armes
» Pour mon Iris.
» Le vin me fait oublier ses mépris
» Et m'entretient seulement de ses charmes ».

AUTRE.

« Quand je regarde ces prairies
» Et ces bocages renaissans,
» J'y mêle aux plaisirs de mes sens
» Le charme de mes rêveries;
» J'y laisse couler mon esprit
» Comme cette onde gazouillante,
» Qui suit le chemin de sa pente,
» Qu'aucune loi ne lui prescrit,

» Je vois ſur des côteaux fertiles
» Des troupeaux riches & nombreux ;
» Ceux qui les gardent, ſont heureux,
» Et ceux qui les ont, ſont tranquilles.
» S'ils ont à redouter les loups,
» Et ſi l'hiver vient les contraindre,
» Ce ſont là tous les maux à craindre :
» Il en eſt d'autres parmi nous.

» Heureux habitans de ces plaines,
» Qui vous bornez dans vos deſirs,
» Si vous ignorez nos plaiſirs,
» Vous ne connaiſſez pas nos peines.
» Vous goûtez un repos ſi doux,
» Qu'il rappelle le temps d'Aſtrée.
» Enchanté de cette contrée,
» Je reviendrai vivre avec vous ».

Ce fut pour la belle Mad. de Caylus qu'il fit ſes premiers vers.

« M'abandonnant un jour à la triſteſſe,
» Sans eſpérance & même ſans deſirs,
» Je regrettais les ſenſibles plaiſirs
» Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe.
» Sont-ils perdus, diſais-je, ſans retour ?
» Et n'es-tu pas cruel, Amour !
» Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
» Le maître de mes plus beaux jours,
» D'en laiſſer terminer le cours
» A l'ennuyeuſe indifférence !
» Alors j'apperçus dans les airs
» L'enfant Maître de l'univers,
» Qui, plein d'une joie inhumaine,
» Me dit en ſouriant : Tircis, ne te plains plus ;
» Et pour mettre fin à ta peine,
» Je te promets un regard de Caylus ».

AUTRE.

« Je porte un cœur fidele & tendre ;
» Mais à qui veut le poſſéder,
» Il faut des charmes pour le prendre
» Et des faveurs pour le garder ».

Favart (Charles-Simon), naquit à Paris le 13 Septembre 1710. Il fit ses études au college des Jésuites, & y annonça dès ses premieres classes de grandes dispositions pour la versification française. A l'âge de vingt ans il fit un poëme pour l'académie des Jeux Floraux, & fut couronné. Plusieurs jolis couplets de lui s'étaient déja répandus dans la société. Sur sa réputation naissante le sieur Ponteau, Directeur de l'opéra-comique, chercha à se l'attacher pour son spectacle. La *Chercheuse d'esprit*, qui avait été précédée de plusieurs autres opéra-comiques accueillis avantageusement, décida sa réputation, & fut regardée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. L'Académie Royale de Musique réclama ses talens, & il y donna avec succès le ballet de Don Quichotte, musique de Boismortier. En 1744, il épousa la fille d'un Musicien de la chapelle du Roi de Pologne, Marie-Benoite-Justine du Roncerai, qui, par ses succès soutenus au théâtre, ses talens en différens genres & ses qualités estimables, a justifié le choix d'un Auteur aussi connu par la délicatesse de son goût que par l'honnêteté de ses mœurs. Il signala son zèle dans toutes les époques intéressantes pour la patrie, & fut chargé par la Cour de différentes fêtes, & honoré du titre de Compositeur des Spectacles de la Cour, avec une pension de mille livres. A la paix de 1762, il composa par ordre du Gouvernement une piece en un acte, pour la Comédie Française; & la célebre Mlle. d'Angeville qui avait quitté le théâtre, y rentra pour jouer le rôle principal. Le succès de cet ouvrage fut couronné par l'honneur qu'il eut d'être présenté au Roi, qui le gratifia encore d'une pension. Les gens de lettres reconnurent dans l'*Anglais à Bordeaux* l'agréable Auteur de *Ninette*, des *trois Sultanes*, & regretterent que des raisons de convenance l'eussent forcé de consacrer au spectacle italien des talens faits pour briller sur la scene française. Jamais les vrais connaisseurs ne lui ont fait l'injustice d'attribuer ses ouvrages à un autre, & avec d'autant plus de raison qu'il a toujours eu la délicatesse la plus scrupuleuse pour avertir le public de la part que pouvaient avoir à quelques-uns de ses ouvrages des amis de sa societé intime. Ce fut lui qui, le premier, entreprit de faire connaître le charme de la musique italienne, en y adaptant des paroles françaises, & il y réussit.

La pureté, l'élégance du style, la gaieté & le sentiment sont le caractere principal des productions de cet aimable Auteur.

Nous ne rapporterons ici que quelques-unes de ses chansons.

CHANSON.

Sur l'air du menuet d'Exaudet.

« Mars un jour
» Et l'Amour
» A Cithere,
» Prirent querelle tous deux ;
» L'Amour lui dit, je veux
» Te déclarer la guerre.
» Le Dieu Mars
» Prend ses dards,
» Sa cuirasse,
» Et l'enfant tout désarmé,
» Sans en être alarmé,
» Menace.
» Mars au combat l'appelle,
» Cupidon d'un coup d'aîle
» Rend ses traits
» Sans effets,
» Et balance
» Sa puissance !
» Dans le cœur du Dieu guerrier
» L'Amour d'un vol altier,
» Lui-même tout entier
» S'élance.
» Mars en feu
» Sent ce Dieu
» Dans son ame.
» Si l'enfant audacieux
» A laissé dans ses yeux
» Et son charme & sa flame :
» Mars soumis
» En a pris
» Plus d'empire,
» A présent tout cede à Mars,
» Qui soutient ses regards,
» Soupire ».

AUTRE.

AUTRE.

Majeur.

« Un jour le fils de Vénus
» Vendangeait avec Bacchus ;
» Le petit Dieu de Cithere
» Voltigeait sur le raisin,
» En faisait jaillir le vin,
» Et de son aîle légere,
» Caressait ce jus divin.

Mineur.

» De ce nectar enchanteur,
» Il respire la vapeur.
» Le parfum qui l'environne
» Bientôt lui monte au cerveau :
» Il chancelle, & dans la tonne
» Laisse tomber son flambeau.

Majeur.

» Le vin bouillonne à l'instant ;
» Et s'éleve en pétillant.
» La gaité qui se réveille,
» Chante & rit, danse à l'entour ;
» Et depuis cet heureux jour,
» Avec le jus de la treille,
» On boit la flame d'amour ».

AUTRE.

Air : *Sous un ormeau.*

« Dans un détour,
» Me promenant au bois un jour,
» J'apperçus l'Amour
» Dormant aux pieds d'un tilleul ;
» Seul.

» A l'aspect du trompeur
» Je recule en tremblant de frayeur ;
» Mais il a l'air si doux,
» Qu'ai-je à craindre : approchons... sauvons-nous.

» O ſort heureux !
» Le traître dort, tout ſert nos vœux ;
» Ses yeux dangereux
» Sont couverts d'un voile épais.
» Paix.

» Pour lui prendre ſes traits ;
» Dans ces lieux tenons-nous aux aguets.
» Eſſayons ſi par là
» Je pourrai... Doucement... les voilà.
» Ne tardons pas,
» Pour l'enchaîner formons des las ;
» Mais que fais-je hélas !
» Non, il dort
» Fort.

» Raſſurons nos eſprits,
» Serrons-le dans ces nœuds, il eſt pris.
» Le cruel auſſi-tôt
» Fait un cri, ſe réveille en ſurſaut.
» Tyran des cœurs,
» Reçois le prix de tes rigueurs.
» Je ris de tes pleurs,
» Dans mes liens
» Je te tiens,
» Viens.

» Il répond à ces mots,
» Ecoutez mes ſoupirs, mes ſanglots.
» Je ſuivrai votre loi ;
» Je vous jure un reſpect... croyez-moi.
» Tu me promets
» De ne troubler jamais, jamais
» La tranquille paix
« Dont juſqu'ici j'ai joui.
» Oui.

» Pourquoi faire captif
» Un enfant qui paraît ſi naïf,
» Je le fais trop ſouffrir.
» Délions... Je me laiſſe attendrir.
» Tu m'as lâché,
» Me dit l'Amour d'un air touché,

» Et d'un trait caché,
» L'ingrat, hélas! me perça,
» Ah!

» Tout mon ſang ſe troubla,
» Le perfide en riant s'envola :
» Je me ſens pénétré
» D'une ardeur.... Je ne puis reſpirer.
» Voilà comment
» L'Amour content tient ſon ſerment.
» Depuis ce moment,
» Ainſi que lui, tout amant
» Ment ».

Faye (Jean-François de Leriget de la), né en Dauphiné en 1674, & reçu à l'Académie Françaiſe en 1730, nous a laiſſé un recueil de Poéſies fort agréables. Son frere était Capitaine aux Gardes, & ſe diſtingua aux batailles de Ramillies & d'Oudenarde. Ses talens pour les Mathématiques le firent recevoir de l'Académie des Sciences en 1716; il mourut en 1718, âgé de quarante-ſept ans. La Faye mourut en 1731.

« Il a réuni le mérite
» Et d'Horace & de Pollion :
» Tantôt protégeant Apollon,
» Et tantôt chantant à ſa ſuite.
» Il reçut deux préſens des cieux,
» Les plus charmans qu'ils puiſſent faire :
» L'un était le talent de plaire,
» L'autre le ſecret d'être heureux ».
Volt. Temple du goût.

CHANSON.

» Etes-vous de Pſyché l'amant
» Ou bien la Déeſſe ſa mere?.
» Sous cet équivoque ornement
» Vous raſſemblez tout l'art de plaire,
» Et je m'engage également,
» Ou pour Florence ou pour Cythere ».

Épitaphe de la Faye par Piron.

« Sur les bords ténébreux, la Faye eſt deſcendu :
» Le goût, l'urbanité, la raiſon délicate,

» Tout ce qui distingua le Romain du Sarmate;
» Contre le trait fatal, rien ne l'a défendu :
» Muses qu'il chérissait, & qui l'avez perdu,
» Du culte qu'on vous rend, si la douceur vous flatte;
» Qu'en éloges plaintifs tout le Parnasse éclate,
» A qui vous en comblait ce tribut est bien dû.
» Mais ne l'exigez point de ma douleur trop tendre;
» Que ne ferais-je pas pour honorer sa cendre!
» Sur son tombeau souvent je veux jetter des fleurs!]
» Pour ma triste amitié, flatteuse & vaine amorce!
» De les cueillir, hélas! elle n'a pas la force,
» Et mon pouvoir ne va qu'à lui donner des pleurs ».

VERS.

« Le petit peuple important
» Paraît avoir peur de rire;
» S'il méritait moins la satyre,
» Il ne la craindrait pas tant ».

CHANSON.

« Projet flatteur de séduire une Belle,
» Soins concertés de lui faire la cour,
» Tendres écrits, sermens d'être fidele,
» Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
» Mais se donner, sans espoir de retour;
» Par son désordre annoncer que l'on aime;
» Respect timide avec ardeur extrême;
» Persévérance au comble du malheur;
» Dans sa Philis, n'aimer que Philis même :
» Voilà l'amour, il n'est que dans mon cœur ».

Fénelon (François de la Motte Salignac de), Précepteur des Enfans de France, & Archevêque de Cambray, né à Fénelon en Querci le 6 Août 1651, composa le roman de Télémaque, chef-d'œuvre de style, de sagesse, d'éloquence & de raison. Il fut exilé en 1697 pour des tracasseries de religion.

On agitait devant la Reine de Pologne, épouse du Roi Stanislas, qui de Bossuet ou de Fénelon avait rendu de plus grands services à la religion. « L'un la prouve, dit cette Princesse, mais l'autre la fait aimer ».

Cet aimable Prélat ne dédaigna pas de faire quelques chanſons, dont nous n'avons pu recueillir que deux.

CHANSON.

« Jeune, j'étais trop ſage,
» Et voulais trop ſavoir;
» Je ne veux en partage
» Que badinage,
» Et touche au dernier âge
» Sans rien prévoir ».

AUTRE.

« Iris, vous connaîtrez un jour
» Quel eſt le danger où vous êtes;
» Le mépris ſuit de près l'amour,
» Que ſavent donner les coquettes.
» Cherchez à vous faire eſtimer,
» Bien plus qu'à vous montrer aimable.
» Le faux honneur de tout charmer
» Détruit ſouvent le véritable.

» Mille trompeurs, par leurs diſcours
» Remplis d'une perfide adreſſe,
» Chez vous s'efforcent tous les jours
» De prouver leur feinte tendreſſe.
» Fuyez leur charme ſéducteur,
» Tôt ou tard il devient funeſte;
» L'oreille eſt le chemin du cœur,
» Et toujours le cœur l'eſt du reſte.

» (*a*) Reſſentez donc pour votre Amant
» Ce qu'il reſſent pour ſon Amante;
» Comme il ſera toujours conſtant,
» Soyez auſſi toujours conſtante.
» Mais pour ceſſer de m'allarmer,
» Jurons de l'ardeur la plus vive,
» Moi, de vivre pour vous aimer,
» Vous de m'aimer pour que je vive ».

(*a*) Ce dernier couplet n'eſt pas de Fénelon.

Fenouillot de Falbaire, de Franche-Comté, a donné avec M. Grétry, *les deux Avares*, opéra-comique qui a eu un grand succès, & *Mélide* avec M. Philidor. Il est aussi auteur de *l'honnête Criminel*, du *Fabriquant de Londres*, & de plusieurs autres pieces, où l'on trouve toujours de l'esprit & du sentiment.

Fermelhuis (de), fils d'un Médecin de Paris, donna en 1730, les paroles de Pyrrhus, musique de Royer. Son pere avait donné en 1712 l'éloge funebre de Mlle. Cheron, femme de M. de la Haye, de l'Académie Royale de Peinture.

Ferrand (Antoine), né à Paris en 1677, & Conseiller de la cour des Aydes, fit des chansons charmantes & pleines de graces. Il mourut en 1719, âgé de quarante-deux ans.

CHANSON.

« D'amour & de mélancolie
» Celemnus enfin consumé,
» En fontaine fut transformé ;
» Et qui boit de ses eaux oublie
» Jusqu'au nom de l'objet aimé.
» Pour mieux oublier Égérie,
» J'y courus hier vainement ;
» A force de changer d'Amant
» L'infidele l'avait tarie ».

AUTRE.

« Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
» Tendres, constans, incapables de feindre,
» Qui d'une ingrate éprouvant les rigueurs,
» Vivaient contens & mouraient sans se plaindre.
» Les feux d'amour étaient alors à craindre :
» Mais aujourd'hui les feux les plus constans
» Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre ;
» Helas ! pourquoi suis-je encor du vieux tems » !

AUTRE.

« Le jeune Colin l'autre jour,
» Assis auprès de Lisette,

» L'entretenait de ſon amour
» Au doux ſon de ſa muſette ;
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De leur innocence riait.

» Le berger ſentait des plaiſirs
» Dont il ignorait l'uſage ;
» Liſette formait des deſirs,
» N'en ſachant pas davantage.
» Et, &c.

» Quelquefois un rouge ingénu
» Couvrait le teint de la belle ;
» Saiſi d'un tranſport inconnu,
» Colin rougiſſait comme elle ;
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De ce trouble innocent riait.

» L'amant plus hardi, ſur ſon ſein
» Porta ſa main téméraire ;
» Liſette prévit ſon deſſein,
» Sourit & le laiſſa faire,
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De ce badinage riait.

» Bientôt de ſes tranſports ſecrets
» Colin connut le myſtere,
» Et déja ſes yeux indiſcrets
» En parlaient à ſa bergere :
» Et l'Amour malin qui les voyait,
» De leurs prochains plaiſirs riait ».

AUTRE.

« Etre l'Amour, quelquefois je deſire,
» Non pour régner ſur la terre & les cieux,
» Mais pour régner ſur le cœur de Thémire ;
» Seule elle vaut les mortels & les Dieux :
» Non pour avoir ſon bandeau ſur les yeux,
» Car de tous points Thémire m'eſt fidelle ;
» Non pour jouir d'une gloire immortelle,

» Car à ses jours survivre je ne veux;
» Mais seulement pour épuiser sur elle
» Du Dieu d'Amour & les traits & les feux ».

AUTRE.

« Il est un Dieu maître de l'univers;
» Dont tous les Dieux reconnaissent l'empire;
» C'est un enfant : mais chargé de ses fers,
» Quand il lui plaît, le plus sage soupire.
» Il change tout; le Prince qu'il inspire
» Devient Berger, le Berger devient Roi :
» Ce Dieu pourtant ne peut rien sur Thémire;
» Et ne pourrait, sans elle, rien sur moi ».

Lefevre de S. Marc (Charles Hugues), né à Paris en 1698, passa de l'état militaire à l'état ecclésiastique, & finit par reprendre l'habit de laïc : il a commenté les œuvres de plusieurs Poëtes, dont il a donné des éditions. En 1743, il donna à l'opéra le *Pouvoir de l'Amour*, ballet héroïque, musique de Royer, & mourut à Paris le 21 Novembre 1769.

Fleury (Jacques), Avocat au Parlement, a fait plusieurs opéra-comiques, entr'autres *le Rossignol*; & a donné à l'Opéra, en 1732, *Biblis*, musique de la Coste; & en 1736, *les Génies*, musique de Mlle. Duval.

Foix (Germain Poullain de S.), né à Rennes le 25 Février 1703, a fait plusieurs pieces charmantes, & d'autres ouvrages qui lui ont acquis de la réputation. Ses Essais sur Paris, ainsi que son Histoire de l'Ordre du S. Esprit, rassemblent des anecdotes très-curieuses. Il mourut le 26 Août 1776, & donna à l'Opéra, en 1755, *Deucalion & Pyrrha*, en un acte, musique de Berton & Giraud.

Font (Joseph de la), né à Paris en 1686, fit plusieurs comédies, dont une seule (les trois Freres rivaux) eut du succès. Son amour pour le jeu nuisit à son talent, à sa fortune, à sa réputation & à sa santé. Il mourut à Passy le 20 Mars 1725.

Lafont

Lafont donna à l'opéra, en 1714, *les Fêtes de Thalie*, musique de Mouret; en 1716, *Hypermnestre*, musique de Gervais, &, dit-on, de M. le Régent; en 1720, *les Amours de Protée*, musique de Gervais.

Un autre Lafont mort vers 1692, était un agréable débauché qui avait le talent de parodier les airs les plus en vogue. Voici une de ses chansons:

« Quand Iris prend plaisir à boire,
» Bachus croit que c'est pour sa gloire,
» Mais l'Amour en a tout l'honneur;
» Car, en buvant, le vin la rend si belle,
» Que le plus altéré buveur
» S'ennivre moins de sa liqueur
» Que de l'amour qu'il prend pour elle ».

Fontaine (Jean de la), fils d'un Maître des eaux & forêts, & né à Château-Thierry en 1621, fut le plus simple, quoique le plus admirable des hommes dans son genre. Malgré son mérite, il n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV, & mourut chez M. d'Ervard, le 13 Mars 1695.

Dans sa derniere maladie, comme on l'exhortait à se repentir de ses fautes, « Ah! s'il en a fait, s'écria sa Garde, c'est par bêtise, plutôt que » par malice; car il est simple comme un enfant ».

Un jour qu'il soupait chez Moliere avec Racine & Despréaux, ces deux fameux Poëtes le voyant plus rêveur qu'à l'ordinaire, tenterent de le réveiller par des traits vifs & piquans. Moliere tirant à part Descoteaux, fameux Joueur de flûte, qui était aussi du souper, lui dit d'abondance de cœur: « nos beaux esprits ont beau faire, ils n'effaceront » pas le bon-homme ».

Il avait été reçu de l'Académie Française en 1684, & à l'âge de dix-neuf ans était entré dans la maison de l'Oratoire où il resta dix-huit mois. Le goût de la Poésie lui vint pendant ce tems-là en lisant les œuvres de Malherbe. Il donna en 1691, l'Opéra d'Astrée, dont Colasse fit la Musique. Il fit aussi Acis & Galathée, non joué. Nous avons de lui sept comédies, dont le Florentin & la Coupe enchantée sont restées au théâtre.

La Fontaine avait épousé *Marie Hericart*, fille d'un Lieutenant au

Bailliage Royal de la Ferté-Milon. Il en eut un fils dont la postérité subsiste encore aujourd'hui.

CHANSON.

« Paule, vous faites joliment
» Lettres & chansonnettes;
» Quelque grain d'amour seulement;
» Elles seraient parfaites.
» Quand ses soins au cœur sont connus,
» Une Muse sait plaire?
» Jeune Paule, trois ans de plus
» Font beaucoup à l'affaire.

» Vous parlez quelquefois d'amour;
» Paule, sans le connaître:
» Mais j'espere vous voir un jour
» Ce petit Dieu pour maître.
» Le doux langage des soupirs
» Est pour vous lettre close:
» Paule, trois retours de zéphirs
» Font beaucoup à la chose.

» Si cet enfant, dans vos chansons,
» A des graces naïves,
» Que sera-ce quand ses leçons
» Seront un peu plus vives?
» Pour aider l'esprit en ces vers,
» Le cœur est nécessaire:
» Trois printems sur autant d'hivers
» Font beaucoup à l'affaire ».

AUTRE.

L'Amour captif.

« L'autre jour deux belles
» Tout haut se vantaient,
» Que malgré mes aîles,
» Elles me reprendraient:
» Gageant que non, je perdis;
» Car l'une m'eut bientôt pris.

» Silvie a la gloire
» De m'avoir dompté,
» Et cette victoire
» A fort peu coûté.
» La belle n'eut seulement
» Qu'à se montrer un moment.

» Autour de ses charmes
» Me voyant voler,
» Vénus tout en larmes
» Eut beau m'appeller;
» Celui qui brûle les Dieux,
» Se brûle à de si beaux yeux.

» Leur éclat suprême
» A su m'enflammer;
» Le sort veut que j'aime;
» Moi qui fais aimer:
» On m'entend plaindre à mon tour,
» Et l'Amour a de l'amour ».

AUTRE.

« Homme qui femme prend, se met en un état
» Que de tous, à bon droit, on doit nommer le pire;
» Fol était le second qui fit un tel contrat;
» A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire ».

FONTAINES (des), né à Caen, Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, a donné aux Français *le Philosophe prétendu* & *la Bergere des Alpes*; aux Italiens, *l'Aveugle de Palmire*, *la Reduction de Paris*, drame en trois actes & en prose, reçu & non joué encore: *la Chasse*, opéra-comique en trois actes & en prose, &c.

On a de lui aussi les lettres de *Sophie*, & d'autres ouvrages remplis d'esprit & de facilité. Il est un des Auteurs de l'histoire générale des théâtres.

Il a donné à l'opéra, en 1771, *la Cinquantaine*, en trois actes; en 1773, *Ismenor*, tragédie donnée à Versailles, pour le mariage de M. le Comte d'Artois, musique de *Rodolphe*; en 1778, *la Fête de village*, en un acte, musique de *Gossec*.

Fontenelle (Bernard le Bovier de), né à Rouen, le 11 Février 1657, d'un Avocat au Parlement de cette ville, & de la sœur du grand Corneille. Sa poitrine fut toujours si délicate, qu'il vécut presque toujours avec le plus grand régime. Il vint à Paris à dix-sept ans, & n'en avait que vingt quand il travailla aux opéra de Psyché & de Bellérophon, qui furent donnés sous le nom de Pierre & Thomas Corneille, ses oncles. Il fit ensuite des comédies & la tragédie d'Aspar, qui tomba en 1680.

L'Académie Française l'admit le cinq Mai 1691; il fut Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences en 1699, & associé à l'Académie des Inscriptions en 1701. Quoique né sans biens, il mourut riche par les bienfaits de M. le Régent & par sa sage économie.

Fontenelle doit passer pour un de nos plus ingénieux & de nos plus agréables Ecrivains; mais il parle rarement au cœur. Il mourut à Paris le neuf Janvier 1757, à cent ans moins un mois & deux jours. Nulle maladie ne précéda sa mort: quelques jours auparavant il sentit diminuer ses forces, & dit à ses Médecins qui l'interrogeaient sur ce qu'il sentait: « Je ne sens autre chose qu'une difficulté d'être ».

A la reprise de son opéra de Thétis & Pelée, le vingt-neuf Novembre 1750, il se trouva dans la loge où il avait été soixante ans auparavant, quand on le donna pour la premiere fois (*a*), & il dîna avec deux amis qui avaient dîné avec lui le jour de cette premiere représentation.

Il donna à l'opéra, en 1689, *Thetis & Pelée*, dont Colasse fit la Musique; en 1691, *Enée & Lavinie*, idem; en 1731, *Endymion*, Musique de *Colin de Blamont.*

CHANSON.

« C'est ici Madame du Tord;
» Qui la voit sans l'aimer a tort:
» Qui l'entend & qui ne l'adore,
» A mille fois plus tort encore:
» Pour celui qui fit ces vers-ci,
» Il n'eût aucun tort, Dieu merci ».

(*a*) Le 11 Janvier 1689.

AUTRE.

« Si l'or prolongeait la vie,
» Je n'aurais point d'autre envie
» Que d'amasser bien de l'or.
» La mort me rendant visite,
» Je la renverrais bien vîte,
» En lui donnant mon trésor.
» Mais si la Parque sévere
» Ne le permet pas ainsi,
» L'or ne m'est plus nécessaire;
» L'amour & la bonne chere
» Partageront mon souci ».

Sur un Portrait.

« Absent de la beauté que j'aime,
» Seul il peut calmer mon ennui:
» Il est plus beau que l'amour même;
» Mais elle est plus belle que lui ».

CHANSON.

« Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage;
» J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet.
» Mon cœur s'occupe du sujet;
» Et l'esprit laisse là l'ouvrage ».

Framery (Nicolas-Etienne), né à Rouen, en 1745, a donné au théâtre Italien plusieurs opéra-comiques qui ont eu du succès. Nous lui devons *la Colonie*, un des plus jolis ouvrages en ce genre, & qui attire toujours l'affluence des spectateurs, quoiqu'il ait été représenté peut-être deux cent fois. MM. Favart, Baurans, Framery & Cailhava, ont enrichi notre théâtre de cinq chefs-d'œuvre que nous connaîtrions à peine sans eux (*a*).

(*a*) La Bohémienne; la Servante Maîtresse; le Maître de Musique; la Colonie; la Bonne Fille.

CHANSON.

« Toute la nuit en ſommeillant,
» J'ai ma bergere en tête ;
» Tous les matins en m'éveillant,
» Je me dis, c'eſt ſa fête,
» C'était hier, c'eſt ajourd'hui,
» C'eſt demain tout de même ;
» Chaque jour eſt pour moi celui
» De fêter ce que j'aime.

» Je lui deſtine pour bouquet
» Celui qu'elle demande.
» Mon cœur eſt tout ce qui lui plaît ;
» Mon cœur eſt mon offrande.
» En ſcellant l'amour éternel
» Qui pour elle me touche,
» Je prends deux baiſers ſur l'autel,
» Et l'autel eſt ſa bouche.

» Elle eſt l'objet de mes chanſons ;
» L'objet de ma penſée.
» Ma muſette à former des ſons,
» Pour elle, eſt empreſſée.
» Si j'accordais mon flageolet
» Pour une autre bergere,
» Sans y ſonger, il chanterait
» Celle qui ſait me plaire ».

AUTRE.

« Colin faiſait ſon bonheur
» De poſſéder ſa Colette.
» Le méchant trahit l'ardeur
» D'une flamme ſi parfaite,
» Hélas ! ce n'eſt pas mon cœur ;
» C'eſt le ſien que je regrette.

» Menant paître ſon troupeau,
» Son agneau dans l'eau ſe jette ;
» Je lui donnai mon plus beau

» Qui portait une clochette.
» Ah ! ce n'eſt pas mon agneau,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» L'autre jour en folâtrant,
» J'avais perdu ſur l'herbette
» Le beau nœud que j'aimais tant,
» Colin le prit en cachette.
» Ah ! ce n'eſt pas ce ruban,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» Pour calmer mon tendre feu,
» Me dit-il, chere Colette,
» Promets de m'aimer un peu....
» Son ardeur fut ſatisfaite,
» Ah ! ce n'eſt pas cet aveu,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» Je voulais lui refuſer
» Ma corbeille & ma houlette.
» Ma bouche prête à l'oſer,
» Sous la ſienne fut muette.
» Ah ! ce n'eſt pas mon baiſer,
» C'eſt ſon cœur que je regrette.

» Je ne m'attendais à rien,
» Il me prit ſous la coudrette,
» Mon anneau.... défend-on bien
» Ce qu'un tendre amant ſouhaite ?
» Ah ! qu'il prenne tout mon bien ;
» C'eſt ſon cœur que je regrette ».

François I. Perſonne n'ignore les événemens de ſa vie. Nous ne parlerons que du goût qu'il avait pour les lettres.

Il en fut le reſtaurateur, & les tira de la barbarie où elles étaient retombées.

Charlemagne avait commencé ce grand ouvrage ; mais les regnes des Rois fainéans les avaient replongées dans les ténebres. Philippe-Auguſte fit un nouvel eſſai.

Les Lettres ſe ſoutinrent alors pendant quelque tems : les Troubadours y contribuerent par leurs ouvrages ; mais les guerres civiles dont la France fut déchirée pendant pluſieurs ſiecles, ramenerent ceux de

l'ignorance. Enfin François I les fixa pour jamais dans ses Etats, & commença ce que le beau siecle de Louis XIV a si complettement achevé.

François aimait beaucoup la poésie, & nous a laissé plusieurs ouvrages, dont les bons Poëtes même s'honoreraient.

Il était né à Cognac le douze Septembre 1494, & mourut au château de Rambouillet, le trente & un Mars 1547.

CHANSON.

« Est-il bien vrai, ou si je l'ai songé,
» Qu'il m'est besoin m'esloigner ou distraire
» De votre amour & en prendre congé?
» Las! je le veux, & je ne le puis faire.
» Que dis-je, veux? non, c'est tout le contraire;
» Faire le puis, & ne puis le vouloir,
» Car vous avez là rangé mon vouloir,
» Que plus taschés à liberté me rendre;
» Plus empêchés que ne la puisse avoir,
» Et commandez ce que voulez défendre ».

AUTRE.

« Celle qui fut de beauté si louable,
» Que pour sa garde elle avait une armée;
» A autre plus qu'à vous ne fut semblable,
» Ni de Pâris, son ami mieux aimée;
» Que de chascun vous êtes estimée.
» Mais il y a difference d'un point;
» Car à bon droit, elle a esté blasmée
» De trop aimer, & vous de n'aimer point ».

AUTRE.

« Si ung œuvre parfait doit chacun contenter,
» Il ne faut qu'un seul jour voir ma mie, l'hanter.
» Car qui la verrait moins, perdrait un trop grand bien;
» Et qui la verrait plus, mourrait pour être sien.

» Donc comme vivre puis voulant toujours la veoir,
» Mon cueur où gist la vie, a tel mal sçust pourveoir;
» Car délaissant mon corps en tel lieu faict demeure,
» Que le gardant pour lui, gardera qu'il ne meure.

» Aussi

» Aussi mourant à moi & à aultruy vivant,
» Mon cueur est mieu logé qu'en moi n'estait d'avant;
» Car pour vivre en tel lieu plus doulx est le mourir,
» Que de pouvoir sans elle & vie & soi nourrir ».

AUTRE.

« Ores que l'ai sous ma loi,
» Plus je regne aymant que Roy;
» C'est fortune qui guerdonne
» De sceptre, empire ou couronne :
» Mais le cueur d'elle est le trône
» Où veult s'asseoir mon amour.
» Adieu, visages de cour,
» Pour cueurs faux sont les faux biens;
» En elle sont tous les miens.
» Ores que l'ai sous ma loy,
» Plus je regne aymant que Roy ».

François I étant au château de Chambors, dans un moment de mélancolie, écrivit sur un des carreaux de vitre avec son diamant:

« Souvent femme varie,
» Bien fol est qui s'y fie ».

Epitaphe d'Agnès Sorel.

« Ici dessous, des belles gist l'eslite;
» Car de louanges sa beauté plus mérite,
» La cause étant de France recouvrer,
» Que tout cela qu'en cloistre peut ouvrer
» Close nonain, ni en désert hermite ».

Epitaphe de Laure.

« En petit lieu compris, vous pouvez voir
» Ce qui comprend beaucoup par renommée,
» Plume, labeur, la langue & le savoir
» Furent vaincus de l'amant de l'aimée;
» O gentille ame! étant tant estimée,
» Qui te pourra louer qu'en se taisant?
» Car la parole est toujours réprimée,
» Quand le sujet surmonte le disant ».

François de Neufchateau, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1752, a développé dès l'enfance ses talens pour la poésie. Les Journaux ont souvent célébré ses prémices. Nous ne citerons de lui que quelques chansons.

CHANSON.

« L'esprit & les talens sont bien,
» Mais sans les graces ce n'est rien.

» Sous le beau nom d'Anaximandre,
» Chez les Grecs un sage vivait.
» Chacun accourait pour l'entendre,
» Athènes en foule le suivait.
» La profondeur & la justesse
» Se rencontraient dans ses discours;
» Mais pour plaire aux yeux des amours,
» Il faut de la délicatesse.
» L'esprit, &c.

» Le Philosophe Anaximandre
» Aux belles offrit son encens:
» Car les Savans ont le cœur tendre;
» Et tout Philosophe a des sens.
» Mais les Athéniens volages
» Rejettèrent ses tendres vœux;
» Et de frivoles amoureux
» Virent préférer leurs hommages.
» L'esprit, &c.

» Piqué de les trouver rebelles,
» Il fut s'en plaindre chez Platon.
» Platon était l'ami des belles,
» Et même des Rois, nous dit-on;
» Il humanisait son génie,
» Il brillait à souper le soir;
» Et malgré son profond savoir,
» Il était bonne compagnie.
» L'esprit, &c.

» Apprenez-moi, mon cher confrere;
» Dit le sage disgracié,
» Comment chez vous à l'art de plaire

» Le génie est associé.
» Je veux me former sur vos traces.
» Votre conseil sera ma loi;
» Eh bien! dit Platon, croyez-moi,
» Mon cher, sacrifiez aux graces:
» L'esprit, &c.

» Dans une chapelle voisine
» Anaximandre s'en alla;
» Aglaé, Thalie, Euphrosine
» Sourirent en le voyant là.
» Il fut initié par elles
» Dans leurs mysteres enchanteurs:
» Il revint couronné de fleurs,
» Et ne trouva plus de cruelles.
» L'esprit, &c.

» La métamorphose soudaine
» Du sage fit l'homme du jour:
» Les bonnes fortunes d'Athènes
» Vinrent l'accueillir tour à-tour.
» Et quand il trouvait sur ses traces
» Quelque pédant de mauvais ton,
» Il lui disait, croyez Platon,
» Mon cher, sacrifiez aux graces.
» L'esprit, &c. »

Couplet à une Dame qui voulait qu'il fit un couplet sur ses genoux.

« Sur vos genoux, ô ma belle Eugenie!
» A des couplets je songerais envain:
» Le sentiment vient troubler le génie,
» Et le pupitre égare l'écrivain ».

A U T R E.

Les Souvenirs.

« O Dieu d'amour! ô que cette retraite,
» Que ces jardins ont de charmes pour moi!
» Ma chere Eglé, ma tendre bergerette,
» Est peinte ici dans tout ce que je vois.
» O Dieu, &c.

» Voilà les bords de la claire fontaine
» Où je la vis, où je lui dis mes feux;
» C'était ici qu'à l'ombre d'un vieux chêne
» Elle sourit à mes premiers aveux.
» O Dieu d'amour, &c.

» Sous ce berceau de fleurs & de verdure;
» Elle me dit : je t'adore à mon tour;
» Dans les détours de cette grotte obscure;
» Je l'égarai sous les pas de l'amour.
» O Dieu d'amour, &c.

» Je dépouillai tous ces rosiers pour elle;
» Et sur son front, j'inclinai ces rameaux
» Au clair de lune, avec moi cette belle
» D'un pas léger dansait sous ces ormeaux.

» Ici souvent, à l'heure convenue,
» Je m'élançais au-devant de ses pas,
» Quand à travers cette sombre avenue
» Elle accourait en me tendant les bras.
» O Dieu d'amour, &c.

» Là, j'entendis sa voix douce & chérie
» Qui se mêlait au concert des oiseaux;
» Pour l'écouter, la Naïade attendrie
» Levait son front couronné de roseaux.
» O Dieu d'amour, &c.

» C'était ainsi qu'occupé de ma flamme,
» Je m'ennivrais d'un tendre souvenir;
» Ces doux pensers avaient remplis mon ame,
» Céleste Eglé, quand je vous vis venir.

» O Dieu d'amour! ô que cette retraite,
» Criai-je alors, a de charmes pour moi!
» Mes souvenirs n'ont rien que je regrette,
» Mon Eglé seule est l'objet que je voi ».

Fresny (Charles Riviere du), né à Paris, en 1648, passait pour être un petit-fils d'Henri IV & d'une Jardiniere d'Anet : il lui ressemblait beaucoup. Son pere avait été valet de garde-robbe de Louis XIII : il fut

valet-de-chambre de Louis XIV, & Contrôleur de ſes bâtimens. Ce Monarque le combla de biens, ſans pouvoir l'empêcher de mourir pauvre; auſſi diſait-il que c'était le ſeul homme de ſon royaume qu'il ne pouvait enrichir. Il avait des talens naturels pour la muſique, le deſſein, la peinture, la ſculpture, l'architecture & tous les beaux-arts. Il eut le privilege du Mercure galant depuis 1710 juſqu'en 1713; mais il le vendit, ainſi que toutes les graces qu'il avait obtenues, même une penſion viagere.

Pluſieurs de ſes pieces ſont fort jolies: on trouvera dans notre quatrieme livre ſa charmante chanſon: *Philis plus avare*, &c.

CHANSON.

« Réveillez-vous, belle dormeuſe,
» Si ce baiſer vous fait plaiſir;
» Ou ſi vous êtes ſcrupuleuſe,
» Dormez, ou feignez de dormir.

» Craignez que je ne vous éveille;
» Favoriſez ma trahiſon.
» Vous ſoupirez: votre cœur veille,
» Laiſſez dormir votre raiſon.

» Souvent quand la raiſon ſommeille,
» On aime ſans y conſentir;
» Pourvu qu'amour ne nous éveille
» Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.

» Si je vous apparais en ſonge,
» Jouiſſez d'une douce erreur.
» Goûtez les plaiſirs du menſonge,
» Si la vérité vous fait peur ».

AUTRE.

» A mille ſoins jaloux Tircis abandonné,
» Rend moi, diſait-il à Liſette,
» Le ruban que je t'ai donné.
» Rend-moi mon chien & ma houlette.
» La bergere, pour l'appaiſer,
» Tu m'a donné, dit-elle d'un air tendre,
» Sur ce gazon plus d'un baiſer,
» Viens, Berger, je te vais tout rendre ».

AUTRE.

« Pauvre Hermite, je veux t'en croire,
» C'est un grand bien
» De n'avoir rien, de ne desirer rien;
» Mais desirer du vin, d'en avoir & d'en boire,
» C'est, ce me semble, un plus grand bien ».

FUZELIER (Louis), né à Paris, en 1672, travailla de bonne heure pour les Comédiens Français & Italiens & pour l'Opéra. En 1744, il obtint le privilege du Mercure, conjointement avec la Bruere, & mourut le dix-neuf Septembre 1752, après avoir passé sa vie dans les sociétés les plus agréables.

Il donna à l'opéra, en 1713, *les Amours déguisés*, musique de *Bourgeois*; en 1714, *Arion*, musique de *Matho*; en 1718, *le Ballet des Ages*, musique de *Campra*; en 1723, *les Fêtes Greques & Romaines*, musique de *Blamont*; en 1725, *la Reine des Peris*, musique d'*Aubert*; en 1727, *les Amours des Dieux*, musique de *Mouret*; en 1729, *les Amours des Déesses*, musique de *Quinaut*; en 1735, *les Indes galantes*, musique de *Rameau*; en 1744, *l'Ecole des Amans*, musique de *Niel*; en 1749, *le Carnaval du Parnasse*, musique de *Mondonville*; en 1759, *Phaétuse*, en un acte, musique d'*Iso*. En 1773, M. Cardonne a remis en Musique l'acte d'*Ovide* & de *Julie*.

CHANSON.

« Demain est un jour qui fuit
» Lorsque vous croyez qu'il s'avance;
» Au milieu de chaque nuit,
» Il perd son nom dans sa naissance.
» Lorsqu'on croit se saisir de lui,
» On trouve que c'est aujourd'hui:
» Jusqu'à ce jour aucun humain
» N'a pu voir arriver dem in ».

Vers à Madame la Princesse de Talmont.

« Sur les bords où vous prites naissance,
» Les jours du tendre Ovide étaient ensevelis,

» Dans les langueurs, dans les maux de l'absence,
» Ces lieux n'étaient pas embellis
» Du charme de votre présence :
» Ah ! pour lui quelle différence !
» S'il les eût vus parés d'un attrait si charmant,
» Auguste eût manqué sa vengeance ;
» Et l'aimable Julie eût perdu son amant ».

Gallet, né à Paris, était marchand Epicier, avait fait de bonnes études, & était né avec beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui de très jolis vaudevilles, un peu trop libres.

Personne n'a parodié mieux que lui, & n'a plus fait de couplets.

Etant au moment de mourir d'une hydropisie pour laquelle il avait déja souffert sept ou huit fois la ponction, il fit ce couplet qui peut lui servir d'épitaphe.

« Rimeur couplétant coupletier,
» De couplets j'ai fait mon métier.
» Quoique la mort soit à ma porte,
» Je rime, je couplete encor.
» Si le Diable à la fin m'emporte,
» Il faut que ce soit Couplegor ».

Il a donné plusieurs opéra-comiques ; il avait de la gaité, de l'enjouement, & faisait les délices des sociétés qu'il fréquentait : il mourut en 1757.

CHANSON.

« Dans un bois, je vis l'autre jour
» Villageoise jolie,
» Et qui me parut en amour
» N'être pas aguerrie.
» En l'abordant, sur sa beauté
» Je vantai fort la jouvencelle :
» Ah ! me dit-elle, Monsieur, en vérité,
» Vous avez bien de la bonté.

» Tes yeux, lui dis-je, mon enfant,
» Ont pénétré mon ame ;
» Je mourrai, si dans cet instant
» Tu n'appaises ma flamme,

» De l'un & de l'autre côté
» J'applique un baiser à la belle.
» Ah, me dit-elle, &c.

» A ces mots, la reconnaissant
» Simple autant que charmante,
» Je devins plus entreprenant,
» Elle plus complaisante.
» Certes, m'écriai-je enchanté,
» Cette gorge est d'une pucelle.
» Ah ! me dit-elle, &c.

» Ma main, au gré de mes desirs,
» Et constante & volage,
» Sur un sein fait pour les plaisirs,
» Termine son voyage :
» Que d'appas, dis-je, transporté,
» Ton joli cotillon recelle !
» Ah ! me dit-elle, &c.

» Asséyons-nous sur ce gazon ;
» Lui dis-je, mon aimable.
» Fort bien, prends à présent leçon
» D'un jeu tout agréable.
» Poussant à bout la liberté,
» Je ne la trouvai point rebelle.
» Ah ! me dit-elle, &c.

» Tous les deux dans l'étroit séjour
» Qu'habite le délice,
» Nous préparions au Dieu d'amour
» Un ardent sacrifice,
» Quand son petit cœur agité,
» Fit tourner sa vive prunelle.
» Ah ! me dit-elle, &c.

» Contens trois fois, nous nous quittons ;
» La belle s'en afflige.
» Souvent je viens en ces cantons ;
» Console-toi, lui dis-je ;
» Demain, dans ce bois écarté,
» Je te promets leçon nouvelle.
» Ah ! me dit-elle, &c. »

AUTRE.

AUTRE.

« La trop innocente Colette,
» Et le trop ſimple Colinet,
» Sans penſer à mal, ſur l'herbette
» Folâtraient dans un verd boſquet.
» Appercevant de la brunette
» Par hazard le ſein rondelet;
» Eh! qu'eſt-ce que ceci, Colette?
» Dit bien étonné Colinet;
» Comm'v'là qu'eſt fait, comm'v'la qu'eſt fait!

» Voulant ſe défendre, Colette
» Fit découvrir à Colinet
» D'une cuiſſe ferme & doucette
» L'échantillon blanc comme lait.
» Portant une main indiſcrete
» Plus haut que ce nouvel objet....
» Eh! qu'eſt-ce que ceci, Colette?
» Dit émerveillé Colinet;
» Comm'v'là qu'eſt fait! (*bis*).

» Effet d'une vertu ſecrete!
» Il s'arrête, tout ſtupéfait,
» Au lieu, d'où l'amour en cachette
» Contre lui lance un malin trait;
» Ce trait pénétrant ſa pochette,
» En fait ſortir ſon flageolet:
» Eh! dit bien ſurpriſe Colette,
» Qu'eſt-ce que ceci, Colinet?
» Comm'v'là qu'eſt fait! (*bis*).

» Nature ne fut pas muette,
» Et mit Colin d'abord au fait;
» Trois fois la belle ſatisfaite,
» Le rend, plus qu'elle, ſatisfait.
» Touchant d'une main inquiette
» Le charme qu'elle méconnaît,
» Eh! dit en ſoupirant Colette,
» Qu'eſt-ce que cela Colinet?
» Comm'v'là qu'eſt fait! (*bis*) ».

AUTRE.

« Autrefois ſur mon flageolet
» Joyeux faiſeur de chanſonnettes,
» De Colin & de Colinet
» J'ai célébré les amourettes :
» Chantons encor ces amours-là ;
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Il était ſavant en amour,
» Elle était aſſez aguerrie ;
» Son berger la rencontre un jour
» Sous une aubépine endormie :
» Parbleu, dit-il, embraſſons-la,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Il la baiſe cinq ou ſix fois ;
» Sans que la belle ſe réveille ;
» Voyant qu'un linge diſcourtois
» Lui cache une double merveille :
» Otons, dit-il, ce fichu-là,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Sans ſuccès il y met la main.
» Faiſons, lui dit-il, autre choſe :
» Uſons pour l'éveiller enfin,
» D'un moyen qu'amour nous propoſe ;
» De cette épine piquons-la,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Comme elle dort ! qui le croirait !
» Rien ne l'éveille, eſt-il poſſible ?
» Mais je connais certain endroit,
» Par où la bergere eſt ſenſible.
» Il faut toucher cet endroit là,
» Pour voir un peu comment ça f'ra.

» Encor qu'elle ronflât bien haut,
» La finette riait ſous cape.
» Il croit ſans doute, le nigaud,
» Se diſait-elle, qu'il m'attrappe :
» Dormons toujours ſur ce ton-là,
» Pour voir un peu comment il f'ra.

» Pudeur chez les belles ſouvent
» Sait recourir au ſtratagême,
» Et ſous un ſommeil apparent,
» Veut qu'on les attrape de même.
» Amans, bruſquez ces momens-là.
» Pour voir un peu comment ça f'ra ».

Garde (Philippe Bridart de la), né à Paris en 1710, était fils d'un homme attaché au Grand-Prieur de Vendôme. Il fut élevé au Temple avec l'Abbé Mangenot, ſi connu par ſes charmantes idilles; & cet aimable Poëte lui inſpira le goût de la poéſie, qu'il conſerva toute ſa vie.

C'eſt à lui que l'on doit l'établiſſement des coſtumes ſur nos théâtres; il les propoſa en 1754 pour celui de la cour, & depuis ce tems ils ont été adoptés par les autres.

Il avait d'abord commencé par être Abbé; mais ſes liaiſons avec la célebre Mlle. le Maure, le firent bientôt renoncer à cet état, & on lui dut le retour de cette inimitable actrice, qui, à ſes ſollicitations, remonta ſur le théâtre.

La Garde ayant trouvé le moyen d'être préſenté à Mad. de Pompadour, fut chargé du détail des fêtes que l'on donnait aux petits appartemens, ſous les ordres de M. le Duc de la Valiere. Il fut nommé enſuite Bibliothécaire de Mad. de Pompadour, qui le combla de biens. La mort de ſa bienfaitrice, arrivée le 15 Avril 1764, le jetta dans une langueur qu'il ne put vaincre, & qui termina ſa vie le 3 Octobre 1767, ſans qu'il témoignât ni crainte ni foibleſſe. Il a fait les lettres de Thérèſe, roman eſtimé, la Roſe, opéra-comique, a travaillé en ſociété avec M. Favart au bal de Strasbourg, aux Amours grivois & aux fêtes de Paris.

Il a fait encore pluſieurs autres ouvrages, & a rédigé pendant longtems l'article des ſpectacles dans le Mercure.

La fameuſe chanſon, *Malgré la bataille*, eſt en partie de lui, & le reſte eſt de l'Abbé Mangenot; d'autres diſent de ſon frere: elle a été longtems attribuée à M. de Voltaire.

CHANSON.

« Qu'importe à mes tendres desirs,
» Qu'Iris soit coquette ou sincere?
» Tout ce qui m'offre des plaisirs,
» N'est-il pas en droit de me plaire.

» Pourquoi dans nos amusemens
» Chercher tant délicatesse?
» L'erreur nourrit nos sentimens;
» Souvent la vérité les blesse.

» L'amour n'est qu'une fiction,
» Une fable aimable & légere.
» Heureux qui, sans réflexion,
» Peut se prêter à sa chimere!

» Une belle est comme une fleur
» Dont on chérit la découverte:
» Si-tôt qu'elle ouvre trop son cœur,
» Elle nous annonce sa perte.

» De l'art séduisant de charmer,
» On ne m'entendra pas me plaindre.
» Qu'importe qu'on sache m'aimer?
» Pourvu que l'on sache bien feindre ».

AUTRE.

« A peine ai-je quitté l'enfance,
» Que nos bergers me font la cour;
» Maman envain me fait défense
» D'écouter un seul mot d'amour:
» Souvent sur cela je fripponne,
» Si quelqu'un s'y prend galamment;
» Je gronde d'abord hautement,
» Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

» Tous les matins dans nos prairies,
» L'amour fait moissonner des fleurs;
» Aux bergeres les plus jolies
» On en fait des marques d'honneurs,

» Toutes les fois que l'on m'en donne,
» Par un air froid & nonchalant
» Je déconcerte le galant,
» Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

» Il pouſſe ſi loin l'aventure,
» Qu'il m'oblige, par ſes efforts,
» A ſacrifier ma parure
» Pour me ſouſtraire à ſes tranſports.
» A grands cris j'appelle ma bonne,
» Ce chiffonnage me fait peur;
» Colin pouſſe à bout ma pudeur,
» Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

» Dans l'ardeur d'un feu téméraire,
» Par lui mon lacet eſt coupé,
» Je m'efforce d'être en colere,
» Et de mon buſc il eſt frappé:
» Mais, malgré les coups que je donne
» Il n'en devient pas plus diſcret;
» Je crois qu'un démon en ſecret,
» Lui dit que mon cœur lui pardonne ».

Gaultier Garguille, Auteur d'un volume de chanſons plaiſantes, mais dont la plupart paſſeraient aujourd'hui pour très indécentes, ſe nommait *Hugues Gueru*; il prit le nom de *Flechelles*, lorſqu'il ſe fit Comédien. Il débuta en 1598, ou, ſuivant d'autres, en 1584, dans la troupe du Marais, ſur le théâtre de laquelle il chantait lui-même ſes chanſons dans un coſtume biſarre & comique. Il portait dans la farce le nom de *Gaultier Garguille*, qui lui eſt reſté, & auquel ſon originalité a imprimé une eſpece de célébrité. Il avait pour camarades & amis deux autres farceurs, dont le nom a été dans leur tems auſſi célebre que le ſien: ils ſe nommaient *Gros-Guillaume* & *Turlupin*. Ayant quitté la troupe du Marais, Gaultier Garguille entra dans celle de l'hôtel de Bourgogne, où ſa réputation ne fit que s'accroître. Son talent ne ſe bornait pas à la farce & aux chanſons poliſſonnes; il repréſentait dans les drames réguliers. C'était un excellent comique; quoique né en Normandie, il contrefaiſait cependant fort bien le Gaſcon; il jouait même dans l'occaſion les Rois dans le tragique, & alors il ne s'appellait plus *Gaultier Garguille*, mais *Fle-*

chelles. Indépendamment du volume de chansons dont nous venons de parler, Gaultier Garguille a fait imprimer des prologues dans le goût de ceux de Bruscambille. Nous en connaissons un sur le mensonge, rapporté par M. Parfait dans son Histoire du Théâtre Français qui est assez plaisant. Il avait épousé la fille de Tabarin, ancien farceur, de qui les œuvres polissonnes sont imprimées. Gaultier Garguille est mort âgé de soixante ans, & a été enterré à S. Sauveur; sa veuve épousa, dit-on, en secondes nôces un Gentilhomme de Normandie. Ses chansons ont été imprimées trois fois; la premiere en 1631, & la derniere en 1636: c'est la meilleure édition. On lit dans le privilege qui est à la tête, qu'il n'a été accordé que dans la crainte qu'on ne contrefit la premiere édition, & qu'on n'y ajoutât quelques chansons plus dissolues que celles de Gaultier Garguille; mais il était difficile qu'un tel accident pût arriver.

Voici quatre de ces chansons qui nous ont paru les plus agréables du recueil. M. le M. de P. qui a eu la bonté de nous les communiquer, n'y a changé que quelques vieux mots, qu'on aurait de la peine à entendre aujourd'hui, & quelques expressions qui pourraient choquer ou déplaire.

Chansons de Gaultier Garguille.

« (*a*) Vous pouvez faire la belle,
» Mais de passer pour pucelle,
» Cela vous est interdit;
» Car vous n'êtes pas plus neuve
» Qu'une femme ou qu'une veuve;
» Mon petit doigt me l'a dit.

» J'ai vu votre main blanchette
» Toucher gaîment l'épinette
» Dont le son nous réjouit;
» Mais votre cœur vous propose
» De toucher quelqu'autre chose;
» Mon petit doigt me l'a dit.

(*a*) Il y a toute apparence que les grimaces & les gestes du farceur chansonnier ajoutaient beaucoup au mérite du fond de la chanson & de la poésie, qui de nos jours, & peut-être dès-lors, peuvent être assez plates, étant dénuées de ces agremens.

» L'autre jour dans un bocage,
» Un garçon du voiſinage
» Sur l'herbette vous étendit;
» Il était vif, téméraire,
» Et vous le laiſsâtes faire;
» Mon petit doigt me l'a dit.

» Alix, cette chaſte Dame,
» A quelque choſe dans l'ame
» Qui la tourmente un petit;
» Mais qu'elle n'ait point de honte,
» Je ſais bien que c'eſt un conte;
» Mon petit doigt me l'a dit ».

AUTRE.

« Que l'amour eſt rigoureux!
» Qu'il aſſortit mal ſes flames!
» Quand j'étais jeune, amoureux,
» Il me fit haïr des Dames;
» Ore il m'offre des fillettes
» Quand j'ai paſſé ſoixante ans;
» Mais c'eſt donner des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Quand j'étais vaillant ſoldat,
» Chacun fuyait ma rencontre;
» Ore on me livre combat,
» Mais je fais mauvaiſe montre;
» Car de parler d'amourettes
» A qui paſſe ſoixante ans,
» C'eſt préſenter des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Etant garçon à louer,
» Je brûlais auprès des filles,
» Qui ne voulaient point jouer
» Aux boules non plus qu'aux quilles;
» Et maintenant les fillettes
» M'offrent des baiſers charmans,
» Mais c'eſt donner des noiſettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Si l'on m'eût fait autrefois
» Travailler à la journée,
» J'eusse bien fendu du bois
» Sans émousser la coiguée ;
» Mais de parler d'amourettes
» A qui passe soixante ans,
» C'est présenter des noisettes
» A ceux qui n'ont plus de dents.

» Elles détournaient leur seau
» Quand ma source était remplie,
» Et toutes viennent à l'eau,
» Quand la fontaine est tarie ;
» Retournez-vous-en fillettes,
» Vous prenez mal votre tems ;
» C'est présenter des noisettes
» A ceux qui n'ont plus de dents ».

AUTRE.

« Quelqu'un m'a dit en secret,
» Que ma femme est par trop gaillarde ;
» Et que si je n'y prends garde,
» Un jour j'en aurai regret ;
» Mais je pense qu'il est plus doux
» D'être cocu que jaloux.

» Je sais bien que chaque jour
» Elle fait cent coquetteries,
» Que le cours & les tuileries
» Sont ses écoles d'amour ;
» Mais je pense qu'il est plus doux
» D'être cocu que jaloux.

» Je sais bien que tous les jours,
» Feignant d'aller voir sa cousine,
» Ou visiter sa voisine,
» Elle va voir ses amours ;
» Mais je pense qu'il est plus doux
» D'être cocu que jaloux.

» Tout le plus grand reconfort ;
» Qu'en ce mal je me promette,

» Est

» Eſt de rendre ce qu'on me prête,
» Sans m'en affliger ſi fort,
» Et de croire qu'il eſt plus doux
» D'être cocu que jaloux ».

AUTRE.

(*a*) « Tout eſt perdu, ma voiſine,
» Je me brûle à petit feu,
» Mon époux a bonne mine;
» Mais le traître a mauvais jeu,
» Et puis, il faut vous le dire,
» Il n'a pas le mot pour rire.

» Ah! j'étais bien endormie,
» Quand je fis ce faux marché;
» Oui, ma commere, ma mie,
» J'ai commis un grand péché;
» Car, puiſqu'il faut vous le dire,
» Il n'a pas le mot pour rire.

» Je le pince & je le pique,
» Pour l'amener à mon point;
» Mais il eſt ſi pacifique,
» Qu'il ne ſe revanche point;
» J'ai beau lui faire & lui dire,
» Il n'a pas le mot pour rire.

» Ah! tout ce qui me conſole,
» C'eſt que, ſans lui rien dire,
» Je ferai bientôt la folle,
» S'il fait plus long-tems le ſot;
» J'en ſais un qui pourra dire
» Avec moi le mot pour rire ».

On prétend qu'en 1634 ſon camarade *Guérin*, dit *la Fleur*, s'étant aviſé de contrefaire un homme de robe qui avait une grimace d'habitude

(*a*) Selon toute apparence Gaultier Garguille chantait cette chanſon habillé en femme, déguiſement qu'il adoptait ſouvent à la farce, & ſur lequel ſa figure devait répandre un grand vernis de bouffonnerie. Peut-être portait-il le nom de Gaultier étant vêtu en homme, & celui de Garguille en femme: on peut le ſuppoſer, ce dernier nom étant féminin, & le premier maſculin.

fort ridicule, le Magistrat le fit mettre au cachot ; que *Guérin* mourut de saisissement, & que huit jours après ses camarades *Turlupin* & *Gautier-Garguille* en moururent de chagrin.

Genest (Charles-Claude), Abbé de Vilmer, Aumônier de Mad. la Dauphine, né à Paris, en 1635, était fils d'une Sage-femme, & essaya dans sa grande jeunesse d'aller faire fortune aux Indes ; mais ayant été pris par les Anglais, il se fit Maître de langue française à Londres. De retour en France, il devint Précepteur de Mlle. de Blois, depuis Duchesse d'Orléans, Secrétaire des commandemens de M. le Duc du Maine & de l'Académie Française. Il mourut à Paris le 19 Novembre 1719.

Sa Tragédie de Pénélope est fort estimée, & eut un grand succès. Genest fit plusieurs divertissemens qui furent mis en musique pour les fêtes de Sceaux. Son Epître à M. de la Bastide pour l'engager à abjurer le calvinisme, mérite d'être conservée.

Gilbert (Gabriel), né à Paris, fut Secrétaire des commandemens de la Reine Christine, & eut quelque réputation.

Il fit plusieurs opéra : *les Amours d'Ovide*, en cinq actes ; *Endymion*, idem ; *les Peines & les Plaisirs de l'Amour*, mis en musique par *Lambert*, & représentés en 1672.

Il devint si pauvre que M. d'Hervard, Amateur des lettres & des arts, le retira dans son hôtel, & il y mourut en 1680. La Fontaine que M. d'Hervard avait aussi retiré chez lui, y mourut en 1695.

L'hôtel d'Hervard devint depuis l'hôtel d'Armenonville, & est aujourd'hui celui des Postes.

CHANSON

Sur l'art d'aimer d'Ovide.

« Cette lecture est sans égale,
» Ce livre est un petit dédale
» Où l'esprit prend plaisir d'errer.
» Philis, suivez les pas d'Ovide,
» C'est le plus agréable guide
» Qu'on peut choisir pour s'égarer ».

AUTRE.

Sur Apollon.

« Durant mes jeunes ans, mes ardeurs insensées
» Ont chanté les amours de Vénus & de Mars;
» Mais je veux désormais occuper mes pensées
» A célébrer le Dieu des saisons & des arts.
» C'est le pere des belles choses
» Qui fait naître le jour, les femmes & les roses.
» Sa voix qui retentit dans le sacré vallon,
» Aux successeurs d'Orphée enseigne l'harmonie,
» Et le plus excellent génie,
» N'est qu'un luth bien d'accord dans les mains d'Apollon ».

Godeau (Antoine), Poëte, Orateur & Historien. On sait que pour le *Benedicite* mis en vers, le Cardinal de Richelieu lui donna l Evêché de Grasse. Il naquit à Dreux en 1605, vint de bonne heure à Paris, où il logeait chez Conrart, son parent; & ce fut pour entendre la lecture de ses poésies que Conrart rassembla, pour la premiere fois, ces gens de lettres, dont les conférences, bientôt après, donnerent naissance à l'Académie Française, dont Godeau fut un des premiers membres. Sa muse s'occupa pendant quelque tems de poésies galantes & lyriques; mais il la consacra bientôt tout à fait à la religion, & fut l'exemple & l'ornement du Clergé. Il tomba en apoplexie le jour de Pâques 1672, & mourut quatre jours après, le deux d'Avril.

Gohorry (Jacques), né à Paris; Philosophe, Mathématicien, Poëte & grand Chymiste, mourut à Paris, le Jeudi 15 Mars 1576. Il etait originaire de Florence.

CHANSON (*a*).

« La jeune Vierge est semblable à la rose,
» Au beau jardin, sur l'épine naïve,
» Tandis que sûre & seulette repose,

(*a*) Cette chanson est une traduction d'une strophe du premier livre de l'Arioste : *La Virginella è simile à la rosa*, &c.

» Sans que troupeau ni berger n'y arrive;
» L'air doux l'échauffe, & l'aurore l'arrose,
» La terre, l'eau, par sa faveur l'avive;
» Mais, jeunes gens & dames amoureuses,
» De la cueillir ont les mains envieuses.
» La terre & l'air, qui la soulaient nourrir,
» La quittent lors, & la laissent flétrir ».

AUTRE.

« O combien est heureux
» Celui qui se contente
» Des biens si planteureux
» Que nature présente:
» Autres biens que ceux-ci
» Sont mêlés de soucis.

» J'ai toute suffisance
» Que la vie requiert:
» Qui abonde en chevance,
» Pour autrui en acquiert:
» Trésors des plus qu'assez,
» En vain sont amassés.

» Qui se fonde en l'honneur
» A fortune se joue,
» Qui, du haut du bonheur,
» Jette au bas de sa roue,
» La foudre va toujours
» Frapper les hautes tours ».

Gombaud (Jean Ogier de), Gentilhomme Calviniste, naquit en Saintonge, à S. Just de Lussac, près de Brouages, & fut un des premiers de l'Académie Française. On sait peu de détails de sa vie, mais seulement qu'il mourut en *1666*, âgé d'environ cent ans.

CHANSON.

« Vous avez dit, belle indiscrete,
» La faveur que vous m'avez faite,
» Qui n'était qu'un doux entretien;
» Mais je renonce à votre empire,
» Où vous m'accorderez un bien
» Que vous n'oserez jamais dire ».

AUTRE.

« Pour ſujet de mes vers, en la fleur de mon âge,
» J'ai cherché quelque nymphe, illuſtre, belle & ſage,
» Et qui put m'inſpirer cent ouvrages divers,
» Telle & plus merveilleuſe, Olympe eſt arrivée ;
» Mais le ciel m'a trop tard ſes tréſors découverts,
» Je ne cherchais plus rien, lorſque je l'ai trouvée ».

Goudouli ou Goudoulin, célebre Poëte Gaſcon, né à Toulouſe, en 1579, était fils d'un Chirurgien. Il fit des chanſons qui lui acquirent beaucoup de réputation. Il était ſi pauvre que ſes concitoyens lui firent une penſion viagère. Il mourut à Toulouſe, le 10 Septembre 1549.

Son poëme ſur la mort d'Henri IV eſt fort eſtimé.

CHANSON.

Jantis Paſtourelets, que deſſous les ombrettes
Sentés abaſima tout calimas del jour,
Entre que tous auſels per ſaluda l'Amour,
Enflors le gargaillot de mille canſonnettes.

Traduction.

« Bergers aimables, qui ſous les ombrages
» Sentez appaiſer la chaleur du jour,
» Tandis que les oiſeaux, pour ſaluer l'Amour,
» Enflent leur goſier par mille chanſonnettes ».

Grange Chancel (Joſeph de la), Gentilhomme, né au château d'Antoniac en Perigord, le premier Janvier 1676, avec un penchant invincible pour la ſatyre, était cependant bon mari, bon pere, bon ami & bon citoyen.

Il oſa faire paraître ſes Philippiques contre le Duc d'Orléans, Régent, qui ſe contenta de le faire enfermer aux iles Ste. Marguerite, d'où il ſe ſauva. Après la mort de ce Prince, il revint finir tranquillement ſes jours dans le ſein de ſa famille. On a de lui huit Tragédies.

Il donna à l'Opéra, en 1702, *Medus*, muſique de *Bouvart*; en 1706,

Cassandre, idem; en 1717, en société avec *Roy*, *Ariane*, musique de *Mouret*.

Grécourt (Jean-Baptiste-Joseph, Abbé de), né à Tours, en 1683, & Chanoine de S. Martin, fit le fameux poëme de Philotanus, des fables, des contes, des épîtres, des épigrammes & de jolies chansons. Il mourut à Tours le deux Avril 1743.

M. Palissot dit qu'il est à la Fontaine, ce qu'un Satyre est à une Grace.

CHANSON.

« Près d'un bal, un fiacre habile
» S'alla placer à propos.
» L'Amour trouvant cet asyle,
» Propre à cacher ses travaux,
» Ouvrit sa bourse,
» Et lui paya son repos
» Plus que sa course ».

Gresset (Jean-Baptiste-Louis), né à Amiens, en 1709, d'un Echevin de cette ville, se fit Jésuite à seize ans; mais encouragé par les succès mérités du Vert-Vert, il quitta bientôt cet état, pour se livrer entiérement à la poésie; il fit ensuite les *Ombres* & la *Chartreuse*, remplis de détails intéressans, malgré la sécheresse du fond.

L'Epître au pere Bougeant est peut-être le morceau le plus parfait d'une morale saine & pure; & la Lettre sur la convalescence de sa sœur est un chef-d'œuvre de sentiment. Gresset ne fut pas si heureux dans le genre tragique: aussi se rendit-il justice; & après avoir donné la tragédie d'Edouard, il renonça à ce genre. *Sidney* qui parut peu de tems après, n'eut qu'un succès médiocre, quoique plein de vers charmans.

En 1747, il donna *le Méchant*, qui eut un succès prodigieux, & il fut reçu peu de tems après à l'Académie Française à la place de *Danchet*.

Il se retira bientôt à Amiens, & y établit une société littéraire, dont le Roi le nomma Président perpétuel; mais il n'en fit qu'une seule fois les fonctions, & se borna au titre d'Académicien honoraire.

On lui donna le cordon de S. Michel; il fut Historiographe de l'ordre de S. Lazare en 1777, & mourut le seize Juin de la même année.

GUICHARD (Henri), Contrôleur des bâtimens du Roi, en 1703, donna la tragédie d'*Ulysse*, musique de *Rebel* le pere. Il eut un procès célebre contre *Lully*, qui l'accusa d'avoir voulu l'empoisonner dans du tabac. Il y eut plusieurs factums répandus des deux côtés. Le Roi assoupit cette affaire, & leur ordonna de passer une transaction pour la terminer entiérement.

Guichard alla quelque tems après établir un spectacle en Espagne.

GUICHARD (Mlle. Louise-Adélaïde-Eléonore), née à Evreux le 28 Février 1719, morte à Paris le 23 Juillet 1751, sans avoir été mariée.

Elle était fille de Jacques Guichard, Ecuyer, intéressé dans les fermes du Roi, & de Marie-Françoise de la Biche, sa femme.

Elle est auteur de plusieurs chansons & de diverses poésies lyriques, dont le recueil n'a point été imprimé. On sait aussi que le roman intitulé: *Mémoires de Cécile*, est d'elle. M. de la Place en a été l'éditeur. Ils ont été imprimés en 1751.

On a d'elle une grande quantité de lettres charmantes, qui prouvent de l'esprit, de la facilité, & sur-tout beaucoup de sentiment.

CHANSON.

« D'Apollon l'aimable artifice
» M'effraye, quand je veux rimer;
» Dans l'art des vers je suis novice,
» Cher Misis, je ne sais qu'aimer.

» Souvent en faveur de la rime.
» Que devient la sincérité ?
» En t'offrant une tendre estime,
» Mes vers disent la vérité.

» Berger, pour me dire je t'aime,
» Tu n'invoques point d'Apollon ;
» Ton cœur s'exprime de lui-même,
» Et vaut pour moi tout l'hélicon.

» D'un amour vertueux, sincere,
» Je te dois le timide aveu :
» Ah ! pourquoi voudrais-je le taire !
» Puis-je rougir d'un si beau feu ?

» De tous les amans de notre âge,
» Toi seul as mérité mon cœur;
» Non tu ne seras point volage,
» J'en crois ton innocente ardeur.

» On dit que l'amour est un crime;
» Ce Dieu, sans doute est peu connu:
» Quant il est le fils de l'estime,
» Il n'inspire que la vertu ».

AUTRE.

» Vous m'aimez, dites-vous? ah! votre cœur volage
» N'est point sensible à mes soins empressés,
» Vous pouvez m'aimer davantage,
» Vous ne m'aimez donc pas assez ».

Vers au Docteur Boyer qui lui avait envoyé du papier.

« Mon cher Docteur, à quel usage
» Destine-tu le don que tu me fais?
» Si c'est pour l'employer en galant badinage;
» En billets doux, tendres poulets,
» Ce sera bien perdu, franchement c'est dommage:
» Mais ce n'est pas non plus, je gage,
» Pour enregistrer tes bienfaits;
» Car il en fallait davantage.
. . . .
» Toi, qui des jours d'*Adélaïde*,
» Par ton art tout divin, as conservé le cours,
» Le destin ordonne & décide
» Que, docile à ta voix, sensible à tes secours,
» Son jeune cœur qui prit toujours
» La reconnaissance pour guide
» D'un sentiment si pur, marquera tous ses jours ».

Guichard (Jean-François), a fait beaucoup de petites pieces fugitives & des chansons fort agréables.

Il a donné à la Comédie Italienne le *Bucheron*, musique de M. *Philidor*. Cette piece a eu beaucoup de succès; & le méritait.

Haber

HABERT (Philippe), né à Paris, en 1605, & frere de l'Abbé Habert de Cerisy, qui fit *les yeux d'Iris changés en astres*, & qui, ayant été l'un des premiers Académiciens Français, mourut en 1655, était Commissaire d'artillerie, lorsqu'il fut tué, en 1537, au siege d'Emery, entre Mons & Valenciennes. Un baril de poudre qui sauta, fit tomber une muraille qui l'accabla sous ses ruines. Sa meilleure piece est le *Temple de la Mort*, qu'il avait faite pour le trépas de Mlle. d'Effiat, premiere femme de M. de Meilleraie.

En voici le début :

« Sous ces climats glacés, où le flambeau du monde
» Epand avec regret sa lumiere féconde,
» Dans une isle déserte, est un vallon affreux
» Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
» Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure,
» Nichent tous les oiseaux de malheureux augure.
» La terre n'est que cendre, & l'herbe que poisons;
» Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.
» Tous les champs d'alentour ne sont que cimetieres;
» Mille sources de sang y font mille rivieres,
» Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens,
» Au lieu de murmurer, font des gémissemens) ».

Il fut aussi de l'Académie Française.

CHANSON.

« Enfin, adorable Silvie,
» J'ai triomphé de mes malheurs;
» Le sommeil a séché mes pleurs :
» Le frere de la mort m'a redonné la vie;
» J'ai vu dans un moment un cœur impérieux
» Quitter avec plaisir cette humeur si farouche,
» Et j'ai vengé sur votre bouche
» Le mal que m'avaient fait vos yeux ».

HAGUENIER (Jean), né en Bourgogne, en 1678, a fait des chansons charmantes, & qui ont eu beaucoup de réputation : les meilleures sont trop libres. Il mourut en 1738.

CHANSON.

« Je n'ai pour toute maiſon
» Qu'une pauvre & ſimple chaumiere,
» Que dans le pays gaſcon
» On nommerait gentilhommiere :
» Là, loin du bruit & du fracas,
» Sans chagrin & ſans embarras,
» Dans une heureuſe obſcurité
» Je jouis de la liberté.

» J'ai dans le même canton
» Une vigne pour héritage ;
» Je prens ſoin de la façon,
» Les Dieux béniſſent mon ouvrage.
» De ce bien j'uſe de mon mieux,
» Je ne garde point de vin vieux,
» La fin de mon dernier tonneau
» M'annonce toujours le nouveau.

» Que la fortune à ſon gré
» En impoſe à ceux qu'elle joue ;
» Aſſis au dernier degré,
» Je vois de loin tourner ſa roue.
» La Déeſſe, d'un vain éclat
» Souvent revêtit un pied-plat :
» Je ris de toutes ſes erreurs,
» Et je renonce à ſes faveurs.

» Trop penſer eſt un abus :
» Qui veut prévoir eſt miſérable ;
» Le paſſé ne revient plus,
» L'avenir eſt impénétrable,
» Le préſent ſeul eſt le vrai bien :
» C'eſt à lui que je dois le mien ;
» Que du plaiſir qui va paſſant,
» Un autre renaiſſe à l'inſtant ».

Autre attribuée à M. le Régent.

« L'auſtere philoſophie,
» En contraignant nos deſirs,

» Prétend que dans cette vie,
» Il n'eſt point de vrais plaiſirs.
» Je renonce à ce ſyſtême :
» Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
» Dans les bras de ce que j'aime,
» Suis-je moins heureux que vous ?

» Eh quoi ! m'avez-vous fait naître
» Avec des ſens ſuperflus ?
» Pour avoir le plaiſir d'être,
» Faut-il que je ne ſois plus ?
» Je renonce à ce ſyſtême :
» Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
» Dans les bras de ce que j'aime,
» Suis-je moins heureux que vous ?

» D'un bonheur imaginaire
» Je ne repais point mon cœur,
» Lorſque le préſent peut faire
» Mon unique & vrai bonheur.
» Voilà quel eſt mon ſyſtême,
» Dieux ! devenez-en jaloux !
» Dans les bras de ce que j'aime,
» Je ſuis plus heureux que vous ».

Hamilton (Antoine Comte d'), né à Caen, en *1646*, & de l'illuſtre maiſon d'Hamilton en Ecoſſe, fit quelques jolies poéſies & des romans charmans, mêlés de proſe & de vers. Le Comte de Gramont avait épouſé ſa ſœur. Il mourut le vingt & un Avril 1720.

CHANSON.

« Pourquoi vous offrir à nos yeux
» Si brillante & ſi belle ?
» L'éclat qui vous ſuit en tous lieux
» N'eſt pas d'une mortelle :
» L'amour emprunte vos attraits,
» Pour faire des conquêtes ;
» Et laiſſe repoſer ſes traits
» Dans les lieux où vous êtes ».

AUTRE.

« C'eſt cet objet pour qui Phébus m'inſpire;
» C'eſt elle enfin pour qui mon cœur ſoupire.
» Mais
» Amour, c'eſt à vous à dire
» Le reſte de mes ſecrets.

» Chantez oiſeaux dès la naiſſante aurore;
» Chantez ſon nom toute la nuit encore:
» Mais
» Dites-lui que je l'adore,
» Où bien ne chantez jamais.

» Doux roſſignols, hôtes de ce bocage,
» Dans vos concerts rendez-lui votre hommage;
» Mais
» Mêlez à votre ramage,
» Mêlez ces nouveaux couplets ».

Harpe (Jean-François de la), né à Paris le vingt Novembre 1739. Il donna *le Comte de Varwick*, en 1763 : *Mélanie* parut en 1770. En dernier lieu, il vient d'imprimer *Barnevelt*, drame en cinq actes & en vers, imité de l'Anglais, & de donner au Théâtre français la tragédie des *Barmécides*, qui a eu onze repréſentations. Ses autres pieces de théâtre n'ont pas été imprimées, ſoit que l'auteur les ait condamnées, ſoit qu'il veuille les retoucher.

Parmi ſes tragédies reçues, portées ſur le répertoire des Comédiens, on compte celle de Menzicof, jouée en 1775, ſur le théâtre de Fontainebleau.

M. de la Harpe a remporté huit prix à l'Académie Françaiſe, quatre d'éloquence & quatre de poéſie. Nul homme de lettres n'en a obtenu autant; & ce qui n'eſt auſſi arrivé qu'à lui, c'eſt d'avoir été couronné à la fois en proſe & en vers, en 1771 & en 1775.

Les ouvrages de proſe qui ont été honorés de la palme académique, ſont : l'*Eloge de Charles V*, celui de *Fénelon*, celui de *Catinat*, & un diſcours ſur *les Malheurs de la guerre*. Ceux de poéſie ſont : l'*Ode ſur la Navigation*, le *Poëte*, les *Talens*, & les *Conſeils à un jeune Poëte*. On trouve dans l'édition en ſix volumes des œuvres de M. de la Harpe, qui

ſe vend chez *Piſſot*, d'autres ouvrages en proſe & en vers, qu'il ſerait ſuperflu de détailler ici, entr'autres deux chants d'une traduction en vers de la Pharſale de Lucain, que l'Auteur promet d'achever. Il a donné la traduction en proſe de Suétone & du Camoëns, qui ne ſont point dans le recueil de ſes œuvres, & qui ſe vendent ſéparément.

M. de la Harpe a été reçu à l'Académie Françaiſe en Juin 1776. Quelque tems auparavant, Sa Majeſté lui avait accordé une penſion ſur les Menus-plaiſirs, vacante par la mort de M. de Belloi. Son Alteſſe Impériale le Grand-Duc de Ruſſie & Sa Majeſté le Roi de Suéde lui ont fait l'honneur de le choiſir pour leur correſpondant littéraire.

ROMANCE.

« D'une amante abandonnée,
» Pourquoi crains-tu la fureur ?
» Maître de ma deſtinée,
» Tu prononces mon malheur ;
» A cette nouvelle affreuſe,
» Je fus prête d'expirer :
» Mais je ſuis moins malheureuſe,
» A préſent je puis pleurer.

» Je t'ai fait trop voir, peut-être ;
» Ton pouvoir & mon ardeur.
» En me laiſſant moins connaître,
» J'aurais mieux fixé ton cœur.
» Mais j'ai cru, loin de rien taire,
» N'en pas aſſez exprimer ;
» D'autres ont l'orgueil de plaire,
» Je n'ai que celui d'aimer.

» Eh bien ! ce monde volage
» T'offre-t-il de vrais plaiſirs ?
» Et l'objet de ton hommage
» Va-t-il fixer tes deſirs ?
» Que ta maîtreſſe nouvelle
» Doit être chere à tes vœux !
» Serais-tu donc infidele
» Sans devenir plus heureux ?

» Tu t'es mal connu toi-même,
» Tu sentiras ton erreur.
» Tu mets ta gloire suprême
» A conquérir plus d'un cœur,
» Mais la nature invincible
» Te prescrit une autre loi.
» Elle t'a formé sensible ;
» Elle t'a formé pour moi.

» Lorsqu'à des beautés trompeuses
» Tu seras las d'obéir,
» De tes victoires honteuses
» Lorsque tu sauras rougir,
» Viens retrouver ton Amante,
» Viens lui confier ton sort ;
» Tu la reverras constante,
» Elle n'attend qu'un remord.

» Ne crains point que ma vengeance
» Abuse d'un tel moment.
» Je mettrai ma jouissance
» A conserver mon amant.
» Va, ma tendresse est si pure,
» Que je croirai, malgré toi,
» En oubliant ton parjure,
» Ne rien faire que pour moi ».

AUTRE.

» O ma tendre musette !
» Musette des amours !
» Toi qui chantais Lisette,
» Lisette & les beaux jours !
» D'une vaine espérance
» Tu m'avais trop flatté ;
» Chantes son inconstance
» Et ma fidélité.

» C'est l'amour, c'est sa flame
» Qui brille dans ses yeux ;
» Je croyais que son ame
» Brûlait des mêmes feux.
» Lisette à son aurore

» Respirait le plaisir.;
» Hélas! si jeune encore,
» Sait-on déja trahir?

» Sa voix pour me séduire,
» Avait plus de douceur;
» Jusques à son sourire,
» Tout en elle est trompeur;
» Tout en elle intéresse,
» Et je voudrais, hélas!
» Qu'elle eût plus de tendresse,
» Ou qu'elle eût moins d'appas.

» O ma chere Musette,
» Console ma douleur!
» Parles-moi de Lisette,
» Ce nom fait mon bonheur.
» Je la revois plus belle,
» Plus belle tous les jours;
» Je me plains toujours d'elle;
» Et je l'aime toujours ».

*Couplets à Madame *** qui dansait au bal.*

» Oui, la Muse pleine d'appas
» Qui préside à la danse,
» A dû former les premiers pas
» Qu'essaya ton enfance.
» Oui, la Déesse du Printems
» Te donnant sa parure,
» T'apprit à courir dans nos champs
» Sans fouler la verdure.

» Telle Flore au soir d'un beau jour
» Fuit devant le Zéphire,
» S'arrête, & d'un œil plein d'amour
» Vient encor lui sourire.
» Mais, si de tes regards charmans
» Flore avait le langage,
» Zéphir, des volages amans
» Ne serait plus l'image.

» Ah! Dieu! que de légéreté,
» De grace & de souplesse?

» C'eſt l'abandon, c'eſt la gaité
» De l'amour qui careſſe.
» Amis, répandons ſur ſes pas
» Les fleurs de nos prairies;
» Les fleurs ſous ſes pieds délicats
» Ne ſeront point flétries.

» Le cœur le moins fait pour aimer
» Te ſerait-il rebelle?
» De tant d'attrairs faits pour charmer,
» Le moins eſt d'être belle.
» Ta fille ſeule avec le tems
» Peut être ton égale;
» Juſqu'au jour qu'elle aura quinze ans
» Ne crains point de rivale ».

Hele (M. d') né en Angleterre, a donné aux Italiens, en 1778, le *Jugement de Midas*, muſique de M. *Grétry*. Cette piece a eu un grand ſuccès & le méritait. Il a donné en 1779, *l'Amant Jaloux*, muſique de M. *Grétry*, qui a eu le même ſuccès.

Helvetius (Claude-Adrien), Maître-d'hôtel ordinaire de la Reine, & Fermier général, né à Paris, en 1716, abandonna une place, d'un revenu immenſe dans ce tems-là, pour ſe livrer entiérement aux Muſes.

Il prouva que la véritable philoſophie ſait borner ſes deſirs, & n'uſa de ſa fortune que pour le bonheur de ſa famille & de ſes amis, qu'il regardait comme en faiſant partie. Les ſervices qu'il a rendus, ſont innombrables, & ont le double mérite de n'avoir été connus dans le tems que de ceux à qui il les rendait.

On connaît le ſort de ſon fameux livre *de l'Eſprit*. M. Helvetius n'eut de chagrins dans ſa vie que ceux qu'il dut à la célébrité de cet ouvrage. Epoux fortuné, excellent pere, bon ami, que lui reſtait-il à deſirer? Le repos, qu'il perdit au moment où ſon livre parut, qu'il s'efforça de retrouver par le ſecours de la philoſophie, mais qu'il ne put entiérement recouvrer, & dont la perte le conduiſit inſenſiblement au tombeau dans l'année 1771. Il avait épouſé Mlle. de Ligniville, d'une des plus anciennes maiſons de Lorraine, femme auſſi eſtimable par le courage de ſon eſprit que par la ſenſibilité de ſon cœur.

Depuis

Depuis la mort de M. Helvetius, on a donné plusieurs de ses ouvrages en vers, &, entr'autres, un poëme sur le Bonheur.

Son Epitaphe, par M. Dorat.

« Bienfaiteur délicat, riche sans étalage,
» Pere tendre, ami généreux,
» Au sein de l'opulence, il eut les mœurs d'un sage,
» Et son or lui servit à faire des heureux.
» Mais vers le déclin de son âge,
» Des vices de son tems, la désolante image
» Vint le blesser d'un trait si douloureux,
» Qu'au-delà des rivages sombres,
» Entre Platon & Lucrece attendu,
» Doucement il est descendu
» Chercher des vertus chez les ombres ».

HÉNAUT (Charles-Jean-François), né à Paris, en 1685, fut Président honoraire au Parlement de Paris, & Surintendant de la maison de Madame la Dauphine.

Son abrégé chronologique de l'Histoire de France qui parut en 1744, a fait sa réputation. Il fut reçu de l'Académie Française en 1723, & a fait quelques pieces de théâtre imprimées & non jouées.

Marié en 1714 avec Mlle. le Bas de Montargis, il n'a point laissé d'enfans, & mourut le vingt-quatre Novembre 1770.

Vers en envoyant à une Dame un cachet antique.

« Sous ce cachet,
» Tu peux m'écrire sans scrupule,
» Sous ce cachet,
» L'Amour le fit pour le secret;
» Il le grava du tems de Jule;
» Lesbie écrivait à Catulle
» Sous ce cachet ».

CHANSON.

« Il faut, quand on aime une fois,
» Aimer toute sa vie :
» Le bonheur dépend d'un bon choix;
» Et j'ai choisi Silvie,

» Vénus, fléchissez sa rigueur,
» Son empire est le vôtre;
» Ses regards font plus sur un cœur
» Que les faveurs d'une autre.

» Un cœur qui s'en laisse charmer,
» Goûte un bonheur suprême;
» Le plaisir qu'on sent à l'aimer,
» Ajoute à l'amour même.

» Tout ce qu'on voit en ces beaux lieux,
» Nous vante sa constance;
» Les amours même les plus vieux
» Ont l'air de l'espérance.

» Le même rameau tous les ans
» Revoit ses tourterelles:
» Le bonheur de vivre constans
» N'est-il fait que pour elles?

» Pour Céphale, on a vu couler
» Les larmes de l'Aurore;
» Le tems n'a pu la consoler,
» Elle en répand encore».

AUTRE.

» Quoi! vous partez, sans que rien vous arrête;
» Vous allez plaire en de nouveaux climats.
» Pourquoi voler de conquête en conquête?
» Nos cœurs soumis ne suffisaient-ils pas?
» Quoi! &c.

» Pere du jour, éclairez son voyage;
» Parez les cieux des plus vives couleurs.
» Ne la voyez qu'à travers un nuage,
» Sur son chemin faites naître des fleurs.
» Pere du jour, &c.

» Peuples heureux qui verrez tant de charmes,
» Vous ignorez le sort qui vous attend;
» Le Dieu qui cause aujourd'hui nos alarmes,
» Vous vendra cher le plaisir d'un instant;
» Peuples heureux, &c.

Autre ſur la maladie de l'Abbé de Chaulieu.

« J'ai couru chez le pauvre Abbé,
» Il eſt ſur la litiere,
» Martyr du fils de Semelé
» Et du Dieu de Cythere.

» Les Amours auprès étendus,
» Qu'avec lui l'on vit naître;
» Diſent : nous ne ſervirons plus,
» C'eſt notre dernier maître.

» L'un lit, pour charmer ſon repos,
» Les annales ſacrées,
» Où les myſteres de Paphos
» Et ſes loix ſont gravées.

» Ils chantent cet art ſéducteur
» Si cher à ſa mémoire,
» A qui Chaulieu doit ſon bonheur,
» Et qui lui doit ſa gloire ».

AUTRE.

« N'était-ce pas aſſez qu'Iſmene fut volage?
» Pour me mieux accabler, elle me rend ſon cœur;
» Mais la mort à mes yeux cauſerait moins d'horreur
» Qu'un cœur capable de partage.
» Amour, quelle eſt la rigueur de tes loix?
» Je meurs de mes regrets & de ma réſiſtance.
» Faut-il que je ſouffre à la fois
» Par ſon retour & par ſon inconſtance? »

Henri IV. Ce grand Roi adoré de ſes ſujets, & qui vit encore dans le cœur des Français, ne dédaignait pas de faire quelques chanſons.

CHANSON.

« Charmante Gabrielle,
» Percé de mille dards,
» Quand la gloire m'appelle
« Sous les drapeaux de Mars,

» Cruelle départie !
» Malheureux jour !
» Que ne suis-je sans vie
» Ou sans amour !

» Bel astre que je quitte ;
» Ah ! cruel souvenir :
» Ma douleur s'en irrite.
» Vous revoir ou mourir ;
» Cruelle, &c.

» Partagez ma couronne ;
» Le prix de ma valeur.
» Je la tiens de Bellone,
» Tenez-la de mon cœur :
» Cruelle, &c.

» Je veux que mes trompettes,
» Mes fiffres, les échos
» A tous momens répétent
» Ces doux & tristes mots :
» Cruelle, &c. »

AUTRE.

« Viens Aurore,
» Je t'implore ;
» Je suis gai quand je te voi ;
» La bergere
» Qui m'est chere,
» Est vermeille comme toi.

» De rosée
» Arrosée,
» La rose a moins de fraîcheur.
» Une hermine
» Est moins fine,
» Le lait a moins de blancheur.

» Pour entendre
» Sa voix tendre,
» On déserte le hameau,
» Et Tytire
» Qui soupire,
» Fait taire son chalumeau.

» Elle est blonde
» Sans seconde,
» Elle a la taille à la main;
» Sa prunelle
» Etincelle
» Comme l'astre du matin.

» D'Ambroisie
» Bien choisie,
» Hébé la nourrit à part:
» Et sa bouche,
» Quand j'y touche,
» Me parfume de nectar ».

Heroet (Antoine), né à Paris, fut parent du Chancelier Olivier, & Évêque de Digne.

On ne sait rien de sa naissance; mais il florissait sous François I, & mourut à la fin de Décembre 1568.

Il est auteur d'un poëme intitulé: *la parfaite Amie* (ou la Vertu) & de quelques autres ouvrages.

Pourtrait de l'Amour.

» J'ai vu l'Amour pourtrait en divers lieux;
» L'un le peint vieil, cruel & furieux;
» L'autre, plus doux, enfant, aveugle, nu.
» Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
» Par ses bienfaits ou par sa forfaiture.
» Pour mieux au vrai définir sa nature,
» C'est que chacun varie en son cerveau
» Un Dieu d'amour, pour lui propre & nouveau;
» Et qu'il y a, si le dire est permis,
» D'aimer autant de sortes que d'amis ».

Jean (Saint), fit en 1696 les paroles d'*Ariadne & Bacchus*, tragédie, musique de *Marais*.

Jodelle (Etienne), né à Paris, en 1532, d'une famille noble, était Seigneur de Lymodin, & fort aimé de Henri II & de Charles IX. Il

vécut cependant dans la pauvreté, & fut un de nos premiers Poëtes tragiques.

Ce fut dans Arcueil qu'on lui facrifia un bouc fuivant l'ufage des Anciens. Cette plaifanterie prit mal, & penfa lui être funefte ainfi qu'à Ronfard. Il mourut au mois de Juillet 1573.

Joliveau (M.), ancien Directeur de l'Opéra, a donné en 1765, fur ce théâtre, la tragédie de *Polixene*, mife en mufique par M. *d'Auvergne*, Surintendant de la Mufique du Roi... En 1771, *le Prix de la Valeur*, mufique du même Auteur.

La *Tour enchantée*, ballet en un acte, repréfenté fur le théâtre de Verfailles en 1770.

Plufieurs autres ouvrages qui n'ont pas paru, & toutes les coupures & les changemens néceffaires aux anciens opéra, à mefure qu'on les donnait, pendant dix-huit ans qu'il a été attaché à l'Opéra.

Jolly (François-Antoine), Cenfeur Royal, né à Paris en 1672, s'eft fait connaître par plufieurs éditions qu'il a données de Racine, de Moliere, de Montfleury, &c. Il a laiffé à la bibliothéque du Roi les matériaux d'un cérémonial français.

On a de lui plufieurs pieces de théâtre.

Il donna en 1709 *Méléagre*, mufique de *Jean Stuck* dit *Batiftin.*

Il mourut en 1753.

Juvigny (Jean-Antoine Rigoley de), Confeiller honoraire du Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, né à Paris, commença par fuivre le Barreau, & s'y diftingua par plufieurs mémoires écrits purement & d'un ftyle agréable, dans des affaires fingulieres & piquantes. Il était alors fort difficile de fe faire une réputation dans ce genre de mémoires, M. de Gênes réuniffant tous les fuffrages, par la légéreté & l'agrément de fon ftyle.

M. de Juvigny étant devenu honoraire, fuivait le goût qui l'entraînait vers les lettres, & fe confacra tout entier à cette douce étude.

Il nous a donné une édition des œuvres de M. de la Monnoye, précédées d'une vie de cet homme illuftre, qui fait le plus grand honneur

à tous les deux. Son édition de *la Croix du Maine* & de *du Verdier* est remplie de notes ſavantes & d'heureuſes corrections. Enfin l'amitié qu'il avait pour le célebre Piron, a engagé M. de Juvigny à nous donner une édition complette de ſes œuvres, qu'il a ornées d'une vie très bien faite & fort intéreſſante de ce Poëte ſi eſtimé. Les recueils de pieces fugitives renferment preſque tous des vers très agréables de M. de Juvigny. Il ſerait à deſirer qu'il les raſſemblât un jour, & qu'il y joignît ceux que ſa négligence & ſa modeſtie condamnent depuis longtems à reſter dans ſon porte-feuille, & qu'il fît pour ſes œuvres ce qu'il a ſu ſi bien faire pour celles des autres.

Nous donnerons ici quelques-unes de ſes chanſons.

Chanſon tirée de l'élégie de Catulle, Lugete, ô veneres.

» Pleurez, Graces, pleurez Amours;
» Le Moineau chéri de Lesbie
» Vient de finir ſes heureux jours :
» Les Dieux lui portaient trop d'envie.

» Elle l'aimait plus que ſes yeux :
» Il était ſi beau, ſi fidele!
» Mille baiſers délicieux
» L'enchaînaient toujours auprès d'elle.

» Si quelquefois il voltigeait,
» Un ſigne, la moindre careſſe,
» Tout auſſi-tôt le ramenait
» Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.

» Mais hélas! cet aimable oiſeau
» Deſcend ſur le ſombre rivage :
» Parque inhumaine, ton ciſeau
» De l'amour a détruit l'ouvrage.

» Inflexible divinité,
» Rien n'amollit ton cœur barbare;
» Sous tes coups tombe la beauté
» Dans l'affreuſe nuit du Tartare.
» O toi qui faiſais les plaiſirs

» De ma chere & tendre Lesbie,
» Quoi ! tu meurs ! ses pleurs, ses soupirs
» Ne peuvent te rendre à la vie !

» Oiseau digne d'un meilleur sort,
» Objet de l'amour le plus tendre,
» Vois quels regrets cause ta mort
» Par les pleurs que tu fais répandre ».

Dialogue imité de l'Ode d'Horace, Donec gratus eram.

HORACE.

« Tant que tu m'as aimé, lorsque j'avais ta foi,
» Que je possédais seul & ton cœur & tes charmes;
» Mes jours s'écoulaient sans alarmes,
» Le bonheur était fait pour moi.

LYDIE.

» Tant que je fus fidele à ta chere Lydie;
» Que Chloé n'avait point encor soumis ton cœur,
» J'étais au comble du bonheur,
» Et les Dieux me portaient envie.

HORACE.

» Par son luth, par sa voix, Chloé sait m'attendrir;
» Elle seule à présent tient mon ame asservie;
» Pour elle, s'il fallait ma vie,
» Je ne craindrais pas de mourir.

LYDIE.

» J'adore Calaïs, & Calaïs m'adore;
» Je mourrais mille fois pour mon cher Calaïs;
» Si les Dieux voulaient à ce prix
» Joindre à ses jours les miens encore.

HORACE.

» Mais si des plus beaux feux, le sincere retour,
» De la tendre Lydie allait finir les peines !
» Si de Chloé brisant les chaines,
» Je te rendais tout mon amour !

LYDIE.

LYDIE.

» Le charmant Calaïs envain a ſu me plaire :
» Malgré ton inconſtance, il eſt plus doux pour moi
» De vivre & mourir avec toi,
» Et c'eſt le ſort que je préfere ».

Imitation de l'Ode de Catulle : Paſſer, deliciæ.

« Fortuné Paſſereau, ton ſort eſt trop heureux !
» Tu fais tous les plaiſirs de ma jeune maitreſſe ;
» Elle-même t'excite à becqueter ſans ceſſe
» Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.

» Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
» Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur ;
» Il ramene à propos le calme dans ſon cœur,
» Et bannit pour un tems ſa tendre inquiétude.

» Ah ! s'il m'était permis, dans mes ennuis preſſans,
» De jouer avec toi comme fait cette belle ;
» Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
» Je pouvais ſoulager les maux que je reſſens ?

» Que j'oublirais bientôt le tourment que j'endure !
» J'aurais plus de plaiſir qu'Athalante autrefois
» N'en eut au doux moment où, réduite aux abois,
» Pour ſon heureux vainqueur, elle ôta ſa ceinture ».

LAINÈS (Alexandre), né à Chimay dans le Hainaut, en 1650, a fait quelques jolies chanſons. Il voyagea dans la Grèce, dans l'Archipel, l'Egypte, la Paleſtine, la Sicile, &c. & revint enſuite dans ſon pays où l'Abbé Faultrier, Intendant de Hainaut, le connut, le logea chez lui & lui donna ſa confiance.

Bientôt Lainès le quitta pour voyager encore, & il alla en Angleterre & en Hollande. Jamais on ne put ſavoir où il demeurait à Paris, parceque, de quelqu'endroit qu'on le ramenât, il ſe faiſait toujours deſcendre au Pont-Neuf. Il mourut à Paris le 18 Avril 1710, & fut enterré à S. Roch. Il nous reſte de lui quelques jolies chanſons.

CHANSON.

A Madame de Martel.

« Le tendre Apelle, un jour, dans les jeux si vantés,
» Qu'Athénes sur ses bords consacrait à Neptune,
» Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés;
» En prenant un trait de chacune
» Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
» S'il avait vu l'adorable Martel,
» Il n'en aurait employé qu'une ».

AUTRE.

« La fable, entre mille plaisirs
» Et mille flots badins conduits par des zéphirs,
» Fit naître une Vénus de l'écume de l'onde :
» Que la Grece murmure ou que la fable gronde,
» La Champagne le verre en main,
» A l'aspect des pressoirs que sa liqueur inonde,
» L'a fait naître aujourd'hui de la mousse du vin ».

AUTRE.

« L'aurore à peine ouvrait les cieux,
» Qu'à la faveur d'un songe officieux,
» J'ai cru vous voir moins inhumaine.
» Quels plaisirs ! quels ardens transports !
» Que je serais heureux, Climene,
» Si je veillais comme je dors ».

AUTRE.

« Un ruisseau m'endormait, en tombant dans la Seine;
» Mille oiseaux m'éveillaient & ranimaient ma veine;
» Une aurore naissante éclairait un chemin,
» D'où le Zéphir & Flore, avec leur douce haleine,
» Faisaient neiger sur moi la rose & le jasmin.
» J'apperçus tout-à-coup la beauté que j'adore.
» J'oubliai les ruisseaux,
» Je ne vis plus d'oiseaux,
» Je ne vis plus de Flore,
» De roses, de jasmins, de zéphirs, ni d'aurore ».

La Lane (Pierre de), fils d'un Garde des rôles du Conſeil privé, tirait ſon origine de Bordeaux, où ſa famille occupait un rang diſtingué dans le Parlement. Il était proche parent de l'Abbé de la Lane, Chanoine de Notre-Dame, qui fut envoyé à Rome dans le dernier ſiecle pour y défendre la doctrine de S. Auguſtin. On croit qu'il fut attaché au Duc de Retz, & on ſait qu'il alla avec lui en Bretagne en 1639.

Il ſe maria cette même année avec *Marie Gaſtelle des Roches*, fille de condition, qu'il aimait paſſionnément, & dont il était aimé de même; mais il eut le malheur de la perdre la cinquieme année de ſon mariage : elle mourut en 1644, lui laiſſant un fils.

La douleur de la Lane fut égale à ſon amour, & lui fit produire les meilleures de ſes pieces. Cette douleur fut cauſe de ſon voyage en Italie, où il demeura longtems; mais depuis cette époque, la ſeule choſe que l'on ſache de lui, c'eſt qu'il mourut en 1561.

Fontenelle aſſure que *ſes poéſies marquent un bel eſprit, un bon naturel & un cœur tendre*; il ne compoſa guères de vers, que pour célébrer les perfections de ſa femme, le bonheur qu'il eut de la poſſéder, & ſa douleur de l'avoir perdue.

Il ne fit jamais imprimer que trois de ſes pieces; on en a raſſemblé huit ou neuf autres depuis ſa mort.

Sonnet à ſes Amis ſur la mort de ſa Femme.

« Ceſſez de rappeller mon ame fugitive;
» La mort, que vous croyez le plus grand des malheurs,
» Se dépouille aujourd'hui de ſes noires couleurs,
» Et paraît à mon cœur trop lente & trop tardive.
» Êtes-vous envieux du bonheur qui m'arrive,
» Juſqu'à me deſirer au ſéjour des douleurs?
» N'êtes-vous point laſſés de voir couler mes pleurs,
» Et d'entendre ma voix gémiſſante & plaintive.
» Quoi! ne ſavez-vous pas, vous qui plaignez mon ſort,
» Qu'Amarante a ſubi le pouvoir de la mort,
» Et que l'amour devait m'obliger à la ſuivre?
» Tous vos conſeils en vain me veulent ſecourir;
» S'ils n'ont pas le pouvoir de la faire revivre,
» Ils ne peuvent auſſi m'empêcher de mourir ».

Lambert (M. de S.), né à Nancy, en 1717, a servi longtems dans l'Infanterie, puis dans les Etats-Majors de différentes armées. Il devint ensuite Grand-Maître de la garde-robbe du Roi de Pologne Stanislas, qui, jusqu'à sa mort, le traita comme son ami.

Tous ceux qui aiment les lettres, connaissent ses charmantes pieces fugitives & son poëme des *Saisons*. Nous ne rapporterons ici que quelques-unes de ses chansons prises au hazard : il en est peu de plus jolies.

CHANSON.

« Sans dépit, sans légéreté,
» Je quitte une amante volage,
» Et je reprens ma liberté,
» Sans regretter mon esclavage.

» Ce matin j'ai cueilli des fleurs,
» Sans faire un bouquet pour Lisette,
» J'ai déja quitté ses couleurs,
» Je vais lui rendre sa houlette.

» Sans rougir j'ai vu sous l'ormeau
» Silvandre aux pieds de l'infidelle;
» J'ai joué sur mon chalumeau
» L'air que Silvandre a fait pour elle.

» Je ne fais plus dans nos vallons
» Retentir le nom de Lisette,
» Je veux lui dire les chansons,
» Que je ferai pour Timarette.

» Si quelquefois dans le sommeil
» Ses faveurs me sont retracées,
» Elle n'est plus à mon reveil
» La premiere de mes pensées.

» Je ne viendrai plus en ces lieux
» Respirer l'air qu'elle respire,
» Je ne cherche plus dans ses yeux
» Ce que je dois penser & dire.

» Lifette a perdu plus que moi,
» J'étais tendre, elle était coquette:
» Lifette a perdu plus que moi;
» Non, non, je n'aime plus Lifette ».

AUTRE.

« Elle a d'Hébé la fraîcheur immortelle,
» Le fouris fin, les graces de l'Amour,
» Ce Dieu près d'elle
» Fixe fa cour;
» Et mille cœurs, enchaînés chaque jour,
» La font jouir du plaifir d'être belle.

» Deviens, Amour, fon vainqueur & fon maître;
» D'un cœur foumis qu'elle accepte les vœux.
» Mais qui doit être
» L'amant heureux?
» Charmant Amour, c'eft le plus amoureux;
» Tu le connais, ah! fais-le lui connaître ».

AUTRE.

« Dans le fein des faveurs de la beauté que j'aime,
» Je détefte le trait dont l'Amour m'a frappé;
» Mon rival plus heureux goûte un bonheur fuprême:
» On nous trompe tous deux; mais il eft mieux trompé ».

AUTRE.

La Capricieufe.

« Mon deftin auprès de Climene,
» Varie à chaque inftant du jour;
» Un caprice infpire fa haine,
» Un autre lui rend fon amour.

» Elle m'a dit: Lindor, je t'aime;
» Ton cœur a mérité ma foi;
» Elle m'a dit à l'inftant même,
» Lindor, je me moquais de toi.

» Au moment où sa voix m'appelle
» Climène songe à m'éviter.
» Je ne vais chercher auprès d'elle
» Que le regret de la quitter.

» Elle est triste dans mon absence,
» Et méprise alors mes rivaux :
» Elle les vante en ma présence,
» Et leur parle de mes défauts.

» Mes tourmens pour elle ont des charmes ;
» Elle cherche à les irriter,
» Et je la vois verser des larmes,
» Lorsque je viens les lui conter.

» Je lui portais les fleurs qu'elle aime ;
» Elle les prit avec dédain ;
» Elle me donna le soir même,
» La rose qui paraît son sein.

» Un jour Climene moins cruelle
» Avait pris soin de me calmer,
» Et je m'ennivrais auprès d'elle
» Du bonheur de plaire & d'aimer.

» Dans la plus profonde tristesse,
» Je la vis bientôt se plonger ;
» Je l'offensais par mon ivresse :
» Mes plaisirs semblaient l'affliger.

» Elle est simple, sans artifices ;
» Nul amant n'a tenté sa foi,
» Et fidelle dans ses caprices,
» Elle n'aime & ne hait que moi.

» Beauté si douce & si terrible,
» Souvent aimé, jamais heureux,
» Que tu sois cruelle ou sensible,
» Je n'en suis pas moins amoureux.

» Par tes rigueurs ou ton abſence
» Ceſſe de déchirer mon cœur.
» Je t'aimerais ſans inconſtance,
» Quand tu m'aimerais ſans humeur ».

Lattaignant (Gabriel-Charles de), Chanoine de Reims, né à Paris vers 1701, & mort dans cette ville le dix Janvier 1779. De ſon recueil en quatre volumes remplis de jolies chanſons, nous ne rapporterons que les ſuivantes.

CHANSON

Sur M. le Maréchal de Richelieu & Mad. de la Martelliere.

« Liſette eſt faite pour Colin,
» Et Colin pour Liſette.
» Il eſt volage, il eſt badin,
« Elle eſt vive & coquette.
» Colin tolere ſes rivaux,
» Liſette ſes rivales.
» Il prime parmi ſes égaux,
» Elle, entre ſes égales.

» Liſette amuſe mille Amans,
» Colin toutes les Belles.
» Tous deux en amour ſont conſtans,
» Et tous deux infideles.
» Il eſt le plus beau du hameau,
» Comme elle eſt la plus belle.
» Colin reſſemble au franc moineau,
» Liſette à l'hirondelle.

» Sans ſoupirer & ſans languir,
« Ils amuſent l'abſence
» Par les plaiſirs du ſouvenir
» Et ceux de l'eſpérance.
» Où s'ils diſſipent leur chagrin
» Par quelqu'autre amourette,
» Liſette revient à Colin,
» Et Colin à Liſette.

» S'il naît quelque diſpute entr'eux,
» C'eſt un leger orage,

» Qui bien loin de briser leurs nœuds,
» Les serre davantage.
» Quels torts pourraient-ils se donner,
» Egalement coupables?
» Ah! pour ne pas se pardonner,
» Tous deux sont trop aimables.

» Les soupçons jaloux, les soupirs
» Ne troublent point leurs chaînes;
» D'Amour ils goûtent les plaisirs,
» Sans en sentir les peines.
» Amans, qui voulez vivre heureux,
» Prenez-les pour modele;
» Et n'imitez plus dans vos feux
» La sotte tourterelle ».

AUTRE.

« Je ne forme point de desirs
» Qu'autant qu'exigent les plaisirs;
» Et pour goûter la vie,
» De ce que j'ai, je sais jouir;
» Ce que je ne puis obtenir
» Me cause peu d'envie.

» Tous les jours je rends grace aux Dieux
» Des bienfaits que j'ai reçus d'eux,
» Et ne fais nulle plainte:
» Soumis aux ordres du destin,
» Tranquillement j'attends ma fin,
» Sans desir & sans crainte.

» Le passé ne peut revenir,
» On ne peut prévoir l'avenir,
» Du présent on est maître;
» J'en jouis sans l'aprofondir.
» Les Dieux m'ont formé pour jouir,
» Et non pas pour connaître.

» Je m'amuse sans m'occuper:
» L'étude a su me détromper
» Du profit qu'on en tire.

» Que

» Que sert de lire & méditer!
» Hélas! l'on n'apprend qu'à douter
» En cherchant à s'instruire.

» Raison, que sert ton vain flambeau,
» Qui doit, dit-on, jusqu'au tombeau
» Eclairer l'homme sage?
» Dans notre enfance à peine il luit,
» Dans la jeunesse il éblouit;
» Il s'éteint avec l'âge.

» Que l'homme est grand! qu'il est petit!
» Qu'il est borné! qu'il a d'esprit!
» Prodigieux emblême!
» Des astres il connaît le cours,
» Celui des saisons & des jours,
» Et s'ignore lui-même ».

AUTRE.

« Comme un chien dans un jeu de quille,
» On reçoit une pauvre fille,
» A l'instant qu'elle vient au jour:
» A quinze ans, quand elle est gentille,
» Elle nous reçoit, à son tour,
» Comme un chien dans un jeu de quille ».

AUTRE.

« Jeune Iris, souffrez sans courroux
» De passer pour coquette:
» Pourquoi vous offenseriez-vous
» D'une telle épithete?
» Quelque grain de légéreté
» Et de coquetterie
» Ajoute encore à la beauté,
» Le titre de jolie.

» Pourquoi vouloir mal-à-propos
» Vous piquer de constance?
» Cette triste vertu des sots
» N'est plus de mode en France.

» Laiſſez aux belles du commun
» L'honneur d'être conſtante.
» Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un,
» Que d'en amuſer trente.

» Les belles dont l'antiquité
» Conſacre la mémoire
» Avec plus de fidélité,
» Auraient eu moins de gloire:
» Et ſans le nombre des Amans
» Qui les ont adorées,
» Que de Déeſſes de ce tems
» Qui ſeraient ignorées!

» Imitez toujours nos guerriers,
» Si jaloux de la gloire;
» Ils ne veulent que des lauriers
» Pour prix de leur victoire.
» A peine un cœur eſt-il dompté,
» Attaquez-en un autre.
» Triomphez de leur liberté,
» Jouiſſez de la vôtre ».

LAUJON (Pierre de), Poëte agréable, ingénieux & délicat, né à Paris, en 1728, de l'Académie des Sciences & Arts de Châlons, Commiſſaire des guerres, & Secrétaire des commandemens de M. le Duc de Bourbon, commença ſa carriere littéraire en ſortant des Jéſuites, par quelques parodies qu'il fit en ſociété avec M. Favart, & qui furent données à la Comédie Italienne & à l'Opéra-comique. Encouragé par quelque ſuccès, il eſſaya de voler de ſes propres aîles, & donna en 1747 l'opéra de *Daphnis & Chloé*, dont Boiſmortier avait fait la muſique. Cet ouvrage rempli de jolis vers & de jolis chants, eut beaucoup de ſuccès.

Fuſelier & la Bruere qui faiſaient alors le Mercure, appliquerent à M. de Laujon ce vers de Virgile:

Paſtores, hederâ creſcentem ornate Poëtam.

Il eſt vrai que le ſtyle de ce ballet eſt plein de ſentiment & de naïveté, & la poëſie facile & pleine de graces. Pour deux faiſeurs d'opéra, ce n'était pas mal traiter leur jeune confrere. Vers ce tems là, M. le

Comte de Clermont confia à M. de Laujon la place de Secrétaire de ses commandemens, quoiqu'il eût à peine dix-neuf ans, & il a conservé pour lui, jusqu'à sa mort, les mêmes bontés & la même confiance.

Dans l'espace de cinq ou six ans, M. de Laujon fit pour les petits appartemens les opéra de *Léandre* & de *Hero*; *la Toilette de Vénus*; *Eglé*, dont le succès est si connu; *Silvie*, d'abord mis en musique par M. *de la Garde*, ensuite par MM. *Berton* & *Trial*; *Ismène* & *Ismenias*, représenté sur le théâtre de Choisy le treize Juin 1763, puis sur celui de Paris en 1770: opéra dans lequel on a vu le ballet de *Medee* & de *Jason*, le premier de ce genre qu'on ait vu en France, & dont l'idée appartient entiérement à M. de Laujon, puisque le programme en était fait ainsi que la musique, lorsque ce ballet parut sur les théâtres de Stugard & de Vienne.

Le tems que M. de Laujon employait à travailler pour les théâtres, ne l'empêcha pas de trouver des momens à consacrer à l'amusement des sociétés brillantes où il était desiré & admis. Les fêtes de ce genre qu'il a composées, sont innombrables, & remplies d'esprit & de gaieté; mais sans qu'il se soit jamais permis de s'égayer aux dépens des autres : on ne connaît pas de lui une seule épigramme, & jamais on ne l'a entendu mal parler des ouvrages de ceux qui l'avaient le moins ménagé.

On peut juger de la quantité de vers agréables qu'il a faits pour la société, par son recueil en trois volumes intitulé : *les A propos de société*, imprimé avec soin chez *Barbou*, & orné d'estampes, vignettes, &c. par *Moreau* le jeune. On les trouve à Paris, chez la veuve *Duchesne*, rue S. Jacques.

Pour mettre le Lecteur à portée d'en juger, nous en extrairons quelques chansons dans différens genres.

M. de Laujon a donné aux Français *l'Inconséquent* ou *les Soubrettes*.

Aux Italiens, avec MM. Favart & Parvy, la parodie *des Fêtes de Thalie*; avec M. Favart, la parodie de *Zelindor*; & seul, la parodie d'*Armide*, en 1762; l'*Amoureux de quinze ans*, en 1771; *le Fermier cru sourd* ou *les Méfiances*; *Matroco*, drame burlesque en 1777.

A l'Opéra-comique, avec MM. Favart & Parvy, la parodie de *Thésée*.

CHANSON

Pour une jeune Dame qui avait exigé de l'Auteur une épigramme ſur ſes boutons.

« Pour un rien, pour quelque rougeur,
» Dans votre inquiétude,
» Vous taxez le ciel de rigueur :
» Ah ! quelle ingratitude !
» Un don de moins vous déplaît fort;
» Tant d'autres le remplacent,
» Qu'il ſied mal de ſentir un tort
» Que les bienfaits remplacent.

» Le grand Peintre du genre humain,
» L'auteur de la nature,
» Selon moi, ne fit rien en vain
» Pour chaque créature.
» S'il prouve que chaque tableau
» Veut des clairs & des ſombres,
» Voyons en vous ſi ſon pinceau
» A trop chargé les ombres.

» Vos yeux, où tout, à votre gré,
» Et ſe peint & s'exprime,
» Empruntent leur vivacité
» Du feu qui les anime;
» Bouton (qui ſans doute rougit
» D'affliger ce qu'on aime)
» Vous vaut encor le bon eſprit
» D'en plaiſanter vous-même.

» Sur ces riens conſulter Tiſſot ! (*a*)
» Quelle erreur eſt la vôtre !
» Contentez-vous de votre lot,
» Il en vaut bien un autre;
» A la nature abandonnons
» Les effets & les cauſes :
» Elle fit naître les boutons
» Pour nous donner les roſes ».

(*a*) Fameux Médecin de Lauſane.

La petite Diseuse de bonne aventure.

» Mon œil n'entrevit jamais
» De sinistre augure ;
» Je veux que sur mes secrets,
» Ma gaité rassure ;
» Je ne sus jamais blesser ;
» Mon plaisir est d'annoncer
» La bonne aventure
» Au gai,
» La bonne aventure.

» Trop jeune encor pour flatter ;
» Je fuis l'imposture ;
» Je me borne à présenter
» La vérité pure ;
» Et je vois, sans trop chercher,
» Les yeux où va se nicher
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventur

» L'horoscope est quelquefois
» Peint sur la figure ;
» Avec lui joli minois
» Porte son augure ;
» Je ne fais que l'annoncer ;
» C'est à l'amour à fixer
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure.

» Beautés (*a*) que de ses bienfaits
» Combla la nature,
» Cherchez-vous quelque succès,
» Que l'amour n'assure !
» Et des cœurs faits pour jouir,
» Fondent-ils sur l'avenir
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure.

(*a*) Aux Dames.

» Jadis chez nos bons Gaulois,
» (Gens pleins de droiture)
» L'amour exerçait ses droits
» Sans mésaventure;
» Leur prêchant l'art d'oublier,
» Plutôt que de publier
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure.

» Nos Messieurs à sentiment,
» Par qui tout s'épure,
» Bien mieux, de ce Dieu charmant
» Tracent la peinture,
» Car ils ont l'air d'afficher,
» Qu'on ne fait plus qu'ébaucher
» La bonne aventure,
» Au gai,
» La bonne aventure ».

La Naissance de l'Amour (a).

« L'homme ignorait le bonheur d'être (*b*)
» Avant le jour
» Où la bienfaisance fit naître
» Le tendre Amour:
» Les Dieux étaient dans leur partage
» Privés d'autels
» Et de leurs plus doux avantages
» Sur les mortels.

» Le cœur que tenait l'ignorance
» Dans le cahos,
» Ne connaissait que l'innocence
» Et le repos (*c*);
» L'Amour naît, & par sa présence

(*a*) Cette chanson fut faite pour une fète dans laquelle M. C.... chanta la naissance de Bacchus.

(*b*) Etat du monde avant la naissance de l'Amour.

(*c*) Naissance de l'Amour.

» Un jour nouveau
» Luit au cœur, qui de ſon enfance
» Eſt le berceau.

» Cœurs animés, bornez à plaire
» Tous vos deſirs,
» Leur dit l'enfant qui les éclaire
» Sur les plaiſirs;
» La beauté, des Dieux eſt l'image,
» Tient ſes biens d'eux;
» En l'adorant, trouvez l'hommage (*a*)
» Qu'on doit aux Dieux.

» Le feu que cet enfant fait naître,
» Charme le cœur,
» Aux Dieux même (*b*) apprend à connaître
» Tout leur bonheur.
» S'il eſt des inſtans où notre ame
» S'approche d'eux,
» Mortels! ce ſont ceux où ſa flame
» Brille à nos yeux.

» Déja Zéphir carreſſe l'onde
» Soir & matin;
» (*c*) La terre, au Dieu qui la féconde,
» Ouvre ſon ſein;
» Le ruiſſeau preſſe la verdure
» Plus tendrement.
» Le ciel embraſſe la nature,
» Tout eſt amant.

» Quels chants nouveaux l'oiſeau frédonne
» Sur ce roſier (*d*),
» A ſa moitié qui lui pardonne
» De l'éveiller!
» Les arts ſont nés (*e*), chacun veut plaire,
» Chacun s'inſtruit;
» Le feu qui luit au cœur, éclaire
» Bientôt l'eſprit.

(*a*) Origine des hommages offerts à la Divinité.
(*b*) Le pouvoir de l'Amour ſur les Dieux & les hommes.
(*c*) Sur les élémens.
(*d*) Le roſier eſt conſacré à l'Amour.
(*e*) Origine des arts.

» Voyez bondir dans la campagne
» Moutons (*a*), chevreaux ;
» Le cerf, pour chercher sa compagne,
» Franchit les eaux....
» Et sur les merveilles qu'opere
» L'amour naissant,
» Jugez de tout ce qu'il peut faire
» En grandissant.

» Vous en connaissez la puissance
» Et les progrès ;
» Dans ces lieux je peins sa naissance,
» (*b*) Vous, ses succès ;
» Et si ma muse renouvelle
» Ce jour si doux,
» C'est que chaque instant le rappelle
» Auprès de vous ».

Bouquet à Madeleine.

» Elle sut plaire à tous les yeux,
» Votre aimable Patrone ;
» A Paphos, comme dans les cieux,
» Elle obtint la couronne ;
» Aussi dans l'une & dans l'autre cour,
» Pour chanter ses louanges,
» On vit disputer tour-à-tour
» Les Amours & les Anges.

» Sa morale eut trop de rigueur !
» Eh ! peut-elle être utile,
» Quand, pour vouloir sauver un cœur,
» On en fait damner mille !
» L'Amour offrait à ses desirs
» Tout ce qu'il offre aux vôtres ;
» Laissez-la pleurer ses plaisirs ;
» Riez toujours aux nôtres.

» Que de cœurs souffriraient à voir
» La beauté dans les larmes !

(*a*) Pouvoir de l'Amour sur les animaux.
(*b*) Aux Dames.

» Eh !

» Eh! peut-on se faire un devoir
» De l'oubli de ses charmes!
» Fixez toujours, comme en ces lieux,
» Les heureux que vous faites;
» Et croyez qu'on trouve les cieux
» Au séjour où vous êtes ».

Histoire morale des Amours, de M. Pierre *& de Mlle.* du Rosier, *la fille d'un Marchand de plumes, ouc' l'on verra la moraie que la fortune va & vient sans qu'on s'en doute, & qu'elle est ben près quand on la croit ben loin* (a).

« J'aimais Man'sell' du Rosier,
» La fille d'un Plumassier;
» Mon per' qu'est un p'tit Fermier,
» S'en vint le prier de nous marier;
» La d'mand plut, on m'agréa:
» V'la qui va ben jusques-là;
» V'la qui va ben jusques-là:

(*Comme quoi la fortune change le monde* (b).)

» Sur sa porte était écrit
» A l'enseig' du gagn'petit,
» Je l'vallions ben dans c'tems-là;
» A deux mois d'ilà,
» Ce n'est plus cela;
» Plus riche, il tourne à tout vent,
» Comme les plumes qu'il vend. (*bis*).

(*Tristesse & doléance de M.* Pierre, *en apprenant que ses espérances étaient sans espoir*).

» Qui m'avait dit oui, m'dit non;
» V'là mon amour beau garçon!
» Sa fille & moi, tout le jour
» J'pleurions; quand l'amour

(*a*) L'Auteur, dans cette chanson, a eu pour but d'imiter le genre des histoires qui se trouvent dans ces sortes de recueils. Aussi faut-il y rendre le caractère de chacun des interlocuteurs qui y sont en action & en récit.

(*b*) Tous les titres de chaque couplet se parlent, & l'on montre avec la baguette du chansonnier le tableau qui a rapport au couplet.

» M'avisit d'un tour;
» Car un cœur ben amoureux,
» A toujours de l'esprit pour deux (*bis*).

(*Comme il est bon quelquefois de pleurer devant son cher pere.*)

» J'vas cheux nous; tout en entrant,
» J'parle à mon ch'pere en pleurant;
» Ça l'afflige, & j'dis sus ça :
» Quand i'vous plaira, (*en pleurant*)
» Ça s'arrangera.
» I m'dit : Parle, & dans l'moment
» Tu verras qu't'es mon enfant (*bis*) (*En pleurant plus fort, en imitant l'attendrissement du sexe*).

(*Tartagem de M.* Pierre).

» I m' permet d' faire de son bien
» Tout comm' je ferois du mien. (*Avec joie*).
» Cheux les Fermiers de nos cantons,
» J' mene ses moutons,
» Ses veaux, ses dindons,
» Je les troque & je les vends
» Pour des coqs & pour des paons. (*bis*).

(*Comme l'esprit i fait ouvrir les yeux à tout le monde*).

» Quand la fille au per' l'apprit,
» I' fut surpris d' mon esprit;
» Ça l' fit r'venir tout d'un coup;
» I' dit : V'là du goût! (*Avec le ton important*).
» C'est toujours beaucoup,
» Qu'à son âge on ait l'bon sens
» De s'accommoder au tems (*bis*). (*C'était dans le moment où les bonnets en plumes étaient le plus à la mode.*)

(*Dénoûment agriable des amours des deux Amoureux à la satisfaction des deux chers peres*).

» Vite i' m'rappelle; & tant y a,
» Qu' tous deux i'nous maria; (*Avec joie*).
» Quand la fill' a m' vit choisir!...

» Jugez du plaiſir ! (*Comme ſi la joie lui coupait la reſpiration.*)
» Ça vint nous ſaiſir.
» Ça prouve que l' plaiſir dépend
» Des pleum' de coq & de paon ».

L'OISELEUSE.

Parodie.

« Point de bruit !
» Ce réduit
» Solitaire
» Eſt propre à tendre mes rêts ;
» Guettons dans ces forêts
» Les oiſeaux de Cithere !
» J'en aurai,
» Je ſaurai
» Leur cachette....
» Mes filets ſont ſous des fleurs....
» Un des oiſeaux voleurs
» S'y jette,
» Je ſaute ſur ma priſe ;
» En cage elle eſt bientôt miſe ;...
» Quel oiſeau !
» Qu'il eſt beau !
» Quel ramage !
» Quel plumage !
» Je le ſiffle, il vient chanter ;
» Je l'entends répéter
» Qu'il ne veut plus quitter
» Sa cage.
» Il me dit,
» Qu'il chérit
» L'eſclavage ;
» Mon priſonnier me fait peur ;
» C'eſt l'Amour ! le trompeur
» Me dit en ſon langage :
» Oui, Liſon,
» Qu'en priſon
L'on me tienne !
» Je ne veux ma liberté
» Qu'après t'avoir ôté
» La tienne ».

Laurès (Antoine Chevalier de), né à Gignac près de Montpellier, & fils du Doyen des Conseillers de la Cour des Aydes de cette ville, a remporté plusieurs prix (*a*) académiques, & les méritait.

Sa traduction en vers du poëme de la Pharsale n'est pas aussi connue qu'elle devrait l'être. La modestie de l'Auteur l'a empêché de faire les démarches qui procurent souvent des succès momentanés; mais cet ouvrage sera toujours estimé, ainsi que son auteur.

Nous ne connaissons de M. le Chevalier de Laurès que *Thomiris*, tragédie non représentée; *la fausse Statue*, comédie en un acte, jouée aux Italiens; *la Fête de Cythere*, opéra-comique en un acte, musique de *Blavet*, représentée à Bernis chez Mgr le Comte de Clermont; & *Zénide*, opéra en un acte, mis en musique par *Iso*, & donné en 1759. On dit qu'il a fait un acte intitulé: *Narcisse*, que M. *Desaugiers* vient de mettre en musique. M. le Chevalier de Laurès est mort cette année 1779.

ODE.

« Tel qu'un cygne aux bords du Méandre
» Quand la mort va fermer ses yeux,
» Des derniers chants qu'il fait entendre
» Charme les hommes & les Dieux;
» Tel, prêt à quitter la lumiere,
» Dieu du Pinde, dans ta carriere,
» Je vais étonner mes rivaux;
» A tes sons j'accorde ma lyre,
» Et nouveau Sophocle, j'aspire
» A tes triomphes les plus beaux.

» O mortel, dont le cœur avide
» Vole après un bien qui te fuit,
» Ma voix de l'erreur qui te guide,
» Vient dissiper l'épaisse nuit;
» Abandonne un espoir frivole,
» Et contre le tems qui s'envole,

(*a*) Il avait été couronné quatre fois aux Jeux floraux, & quatre fois à l'Académie Française.

» Ingrat, rougis de murmurer :
» Libre du joug de la jeuneffe,
» C'eft dans les bras de la vieilleffe
» Que tu vas bientôt refpirer.

» Tu difparais, obfcur nuage,
» Fantôme qui m'a trop féduit ;
» Le calme fuccede à l'orage,
» Le jour le plus ferein me luit ;
» Ma vie à cet inftant commence ;
» La raifon & l'expérience
» Eclairent, raffurent mes pas :
» Je cueille, même après l'automne,
» Des fruits mûrs que la vertu donne,
» Et que le tems ne détruit pas.

» Lance tes traits, amour perfide,
» Fais briller tes charmes trompeurs ;
» La vieilleffe me fert d'égide,
» Je ris de tes vaines fureurs ;
» Jadis aux Bacchantes fidele,
» Sur leurs traces, fils de Semele,
» J'honorais ta divinité :
» Mon culte eft enfin raifonnable
» Et ton nectar coule à ma table
» Des mains de la fobriété.

» Le regne paffager de Flore
» N'offrent que de vaines couleurs ;
» Telle eft, ô beauté ! votre aurore,
» Ceffez d'idolâtrer fes fleurs ;
» Si les rides font fuir les Graces,
» Le tems amene fur leurs traces
» Des biens plus vrais & plus conftans :
» Ifaure à fon dixieme luftre
» Brillait déja d'un plus beau luftre
» Qu'aux premiers jours de fon printems.

» Arrête, téméraire Icare,
» Suis ton pere au milieu des airs ;
» Mais que vois-je ? helas ! il s'égare,
» Dedale feul franchit les mers ;

» Ainſi périra la jeuneſſe,
» Qui ſur la voix de la vieilleſſe
» Ne reglera point ſon eſſor;
» Jamais le jeune Télémaque
» N'aurait revu les murs d'Iraque,
» S'il n'eût eu pour guide Mentor.

» Dieux! ſous mes pas la terre s'ouvre!
» Quels objets! quel abime affreux!
» Mon œil effrayé vous découvre,
» Noir Tartare, terribles feux:
» Que de Pâris, que de Narciſſes,
» En proie aux plus cruels ſupplices,
» Gémiſſent ſur ces triſtes bords!
» Mais dans les champs de l'Eliſée,
» Si j'y vois un fils de Théſée.
» Que j'y puis compter de Neſtors!

» Le ſang, la flame, le ravage
» Annoncent de jeunes héros:
» Inſatiables de carnage,
» Ils laſſent la main d'Atropos.
» Octave au printems de ſa vie,
» Eſt un tigre, dont la furie
» Immole Rome à ſes projets;
» Mais mûri par l'âge, il eſt homme;
» Octave enfin, l'amour de Rome,
» Eſt le pere de ſes ſujets.

» Que les limites d'un empire
» Changent au gré d'un conquérant;
» Le vieillard, que Minerve inſpire,
» Par les loix qu'il dicte, eſt plus grand.
» Accourez des demeures ſombres,
» Venez l'atteſter, fieres ombres,
» Et de Lycurgue & de Minos;
» Où vais-je chercher des exemples?
» France, dans *Fleury* tu contemples
» Un ſage qui fait les héros.

» O tems, que ta fuite eſt utile?
» Mon ame en ſent l'heureux effet;

» Hâtes-toi, soumets cette argile
» Qu'anima le fils de Japhet;
» En affaiblissant nos entraves,
» Tes coups soulagent des esclaves
» Courbés vers les terrestres lieux;
» Plus ta main frappe la matiere,
» Plus mon esprit rompt la barriere
» Qui sépare l'homme des Dieux ».

L'Autel (de), Auteur de plusieurs opéra-comiques & de parodies qui ont eu du succès.

Le Blanc (Jean-Bernard Abbé), Historiographe des bâtimens du Roi, des Académies *della Crusca*, des *Arcades de Rome*, de l'*Institut de Bologne*, &c. né à Dijon 3 Décembre 1707, a fait plusieurs ouvrages qui lui ont acquis de la réputation. On a de lui un poëme sur l'histoire des gens de lettres de Bourgogne, des élégies, la tragédie d'Abensaïd, représentée en 1736, &c. Voici une chanson de M. l'Abbé le Blanc.

« Je rencontrai l'autre jour
» Cupidon, ce petit traître;
» D'abord pour le Dieu d'amour,
» J'eus peine à le reconnaître.

» Il n'avait arc, ni carquois,
» Ni traits pour lancer aux belles,
» Et pour la premiere fois
» S'était fait couper les aîles.

» Ses yeux étaient sans bandeau,
» La tête de fleurs ornée;
» Il n'avait que le flambeau
» Qui sert au Dieu d'Hymenée.

» Amour ainsi déguisé,
» Avait tout l'air de son frere:
» Le fourbe! qu'il est rusé!
» Il ne fait rien sans mystere.

» Belles, il veut vous tromper;
» Telle a toujours été sage,
» Qui se laisse enfin duper
» Par l'espoir du mariage ».

LEGIER a donné aux Italiens, en 1763, *le Rendez-vous*, musique de Duny. Il a fait aussi les *Mariages Samnites*, qui n'ont pas été représentés, & une Tragédie à mettre en musique, intitulée *Edouard IV*, où il y a de très belles choses. On a de lui un recueil de jolis vers.

LÉONARD (M.) Nous connaissons de lui une Epitre à un *jeune homme*: *la Religion etablie sur les ruines de l'idolâtrie*; la nouvelle *Clementine* & le *Temple de Gnide* imité de Montesquieu, ainsi que plusieurs pieces de poésies légeres remplies de jolis vers.

CHANSON.

« Un beau berger sur sa musette
» Chantait toujours :
» Il n'est point de douceur parfaite
» Sans les amours ;
» De vos amans, jeunes bergeres,
» N'ayez point peur ;
» Ils ont, quoiqu'en disent vos meres,
» Ils ont un cœur.

» Souvent Isinene allait se rendre
» Près du berger,
» Et prenait plaisir à l'entendre
» Sans y songer.
» Elle apprit bientôt, la pauvrette,
» Pour son malheur,
» Qn'on peut, pour une chansonnette,
» Donner son cœur.

» Aujourd'hui la plaintive Isinene
» N'a plus d'amant,
» Et tout le long de la semaine,
» Va répétant :
» Défiez-vous de la voix tendre
» D'un séducteur,
» Hélas ! sans celle de Silvandre,
» J'aurais mon cœur ».

AUTRE.

AUTRE.

« Je dis un jour à mon amie :
» Avant que Doris fut à moi,
» Avant le bonheur de ma vie,
» Quelqu'autre avait-il eu sa foi?

» Je vois ma bergere qui compte
» Gravement avec ses dix doigts;
» Le rouge au visage me monte;
» Je frissonnais à chaque fois.

» Ton calcul a de quoi confondre,
» As-tu formé tant de liens?
» Paix, dit-elle, avant de répondre,
» Je m'amuse à compter les tiens ».

Leyre (M. de), est né vers 1725 dans la Guyenne, au village de *Portes*, à un quart de lieue du château de la *Brede*, que le nom de Montesquieu a rendu si célebre.

Son pere qui était d'une famille très honnête, le fit élever au college des Jésuites à Bordeaux. Son goût pour les lettres & ses succès dans les premieres études, le firent entrer dans cet ordre : il en sortit longtems avant sa destruction.

Le premier ouvrage par lequel il s'est fait connaître dans la littérature, est l'analyse de la philosophie du Chancelier Bacon. Pour donner une idée du mérite de cet ouvrage, il suffit peut-être de rappeller que les ennemis de la philosophie l'attribuerent dans le tems aux deux Editeurs du Dictionnaire Encyclopédique ; on vient d'en faire une nouvelle édition.

A peu-près dans le même-tems, il donna deux articles à l'Encyclopédie : les articles *Fanatisme* & *Epingle*. On y remarqua deux mérites bien différens. Le premier est plein de mouvemens, de verve & de chaleur : il attaqua le fanatisme avec l'enthousiasme qu'il inspire ; dans le second, il détaille & décrit avec l'attention la plus tranquille & la plus laborieuse les innombrables procédés d'un art qui pourrait impatienter par la petitesse même de son objet.

M. de Leyre fit imprimer ensuite *l'Esprit de S. Evremont & le Génie de Montesquieu.* Il réunit dans un très petit volume tout ce qu'on a intérêt de connaître dans la nombreuse collection des œuvres de S. Evremont; & le génie de Montesquieu rassemble aussi dans un volume les vues les plus neuves & les plus importantes de ce grand homme.

M. de Leyre commença à travailler au Journal Etranger vers la fin de l'année 1756, & le fit toute l'année suivante.

Il alla ensuite à Parme, où il concourut avec M. l'Abbé de Condillac à l'éducation de l'Infant Duc de Parme. Pendant son séjour dans cette ville, il envoya à la *Gazette de Littérature* quelques articles qui furent distingués.

A son retour de l'Italie, il fut chargé de la continuation de l'histoire générale des Voyages. Il en a donné un volume *in*-4°, qui contient les voyages chez les peuples du Nord. Tous ceux qui ont lu cette immense collection, conviennent que ce volume est le meilleur de tous. Cette justice lui a été rendue par un Journaliste même qui avait fait le volume précédent.

M. de Leyre n'a fait paraître depuis qu'un éloge de M. Roux, Médecin célebre, son compatriote & son ami, & une lettre à M. Ducis sur Roméo & Juliette, qui a été imprimée à la tête d'une nouvelle édition de cette tragédie. Dans ces deux hommages qu'il a rendus aux talens & à l'amitié, on reconnaît un homme éclairé & sensible qui sait apprécier & honorer également la raison d'un philosophe, & le génie d'un auteur tragique.

Le célebre Jean-Jacques Rousseau, dans les dernieres années de sa vie, se plaisait à faire de la musique sur des paroles de M. de Leyre. Le public a déja quelques romances qu'ils ont faites ensemble, & il y en a un bien plus grand nombre dans les ouvrages de musique de Rousseau pour lesquels on a ouvert une souscription.

M. de Leyre travaille depuis longtems à une traduction en vers français du poëme de Lucrece, & il a dans son porte-feuille des ouvrages en prose qui ajouteraient sans doute beaucoup à sa réputation comme Ecrivain & comme Philosophe. Il est connu, chéri & estimé des hommes de lettres, dont la nation s'honore le plus aujourd'hui.

CHANSON.

« Je l'ai planté, je l'ai vu naître
» Ce beau rosier, où les oiseaux,
» Tous les matins sous ma fenêtre,
» Viennent chanter sur ses rameaux.

» Petits oiseaux, troupe amoureuse,
» Ah par pitié, ne chantez pas :
» L'amant qui me rendait heureuse,
» Est parti pour d'autres climats.

» Pour les trésors du nouveau-monde,
» Il fait l'amour, brave la mort ;
» Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
» Le bonheur qu'il trouvait au port ?

» Vous, passageres hirondelles,
» Qui ramenez chaque printems
» Oiseaux voyageurs, mais fidelles,
» Ramenez-le moi tous les ans ».

Lille (l'Abbé Jacques de), reçu à l'Académie Françaife en 1774, connu par son excellente traduction des Georgiques de Virgile, a fait plusieurs charmantes pieces de vers, & doit être mis au rang des meilleurs Poëtes de notre siecle.

*A Mademoiselle de B***, âgée de huit jours.*

« Toi, dont j'ai vu couler les premiers pleurs
» Et naître le premier sourire,
» Je vais sur ton berceau répandre quelques fleurs.
» Pour prix du zele qui m'inspire,
» Que dans ces vers un jour Papa t'apprenne à lire,
» Et c'est trop m'en récompenser ;
» Je sais qu'en un âge aussi tendre
» Tu ne peux encor les comprendre :
» Mais moi j'ai du plaisir à te les adresser ;
» Même avant de sentir, tu sais intéresser.
» Mes vers au moins n'ont rien dont je rougisse,
» Que d'autres, célébrant des mortels corrompus,

» Encenſent dans de vieux Créſus
» La décrépitude du vice :
» Je célebre dans toi l'enfance des vertus,
» L'enfance eſt ſi touchante ! eh ! quelle ame ſi dure
» N'éprouve en ſa faveur le plus tendre intérêt ?
» Tous les êtres naiſſans ont un charme ſecret :
» Telle eſt la loi de la nature.
» Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
» M'intéreſſent bien moins que ces jeunes boutons,
» Dont je vois peindre la verdure,
» Ou que les tendres rejettons
» Qui doivent du bocage être un jour la parure.
» Le doux éclat de ce ſoleil naiſſant
» Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumiere,
» Qu'au plus haut point de ſa carriere
» Verſe ſon char ébloüiſſant.
» L'été ſi fier de ſes richeſſes,
» L'automne qui nous fait de ſi riches préſens,
» Me plaiſent moins que le printems,
» Qui ne nous fait que des promeſſes.
» Ciel, retranche aux jours nébuleux
» De la lente vieilleſſe ;
» Abrege les jours orageux
» De l'impétueuſe jeuneſſe :
» Mais prolonge les jours heureux
» Et des ris innocens & des folâtres jeux !
» Le vrai plaiſir ſemble fait pour cet âge ;
» L'épanouiſſement d'un cœur encor nouveau,
» Du ſentiment le doux apprentiſſage,
» L'univers, par degrés déployant ſon tableau,
» Ce ſang ſi pur qui coule dans les veines,
» Des plaiſirs vifs & de légeres peines,
» L'eſprit ſans préjugés, le cœur ſans paſſions,
» De l'avenir l'heureuſe inſouciance,
» Pour tous palais des châteaux de cartons
» Et pour richeſſes des bonbons,
» Voilà le deſtin de l'enfance :
» Ah ! la ſaiſon de l'innocence
» Eſt la plus belle des ſaiſons ».

ODE

A la Bienfaisance.

« Déeſſe, idole du vulgaire,
» Toi, qui, reine de l'univers,
» Toujours redoutable & légere,
» Donnes des ſceptres ou des fers;
» Le peuple ébloui des richeſſes,
» Envie à ceux que tu careſſes
» Des biens trop ſouvent dangereux;
» A tous ces grands le cœur du ſage
» Envie un plus noble avantage,
» Ils peuvent faire des heureux.

» Bienfaiſance, ô vertu ſacrée!
» Noble attribut des immortels;
» Pour toi l'homme aux beaux jours d'Aſtrée,
» Eleva les premiers autels:
» Dans ce ſoleil, dont l'influence,
» De nos fruits mûrit la ſemence,
» C'eſt toi que l'homme révérait;
» Dans tous ces globes de lumiere,
» Qui ſuivent pour nous leur carriere,
» C'eſt toi ſeule qu'il adorait.

» De ce Dieu, dont la main puiſſante
» Soutient notre fragilité,
» La voix ineffable & touchante
» M'annonce la divinité.
» S'il ne ſe montrait à la terre
» Qu'au bruit affreux de ſon tonnerre,
» Armé de ſes fléches de feu,
» A ces traits, je pourrais connaître
» L'arbitre du monde & mon maître;
» Je chercherais encor un Dieu.

» La nature prudente & ſage,
» Unit tous les hommes entr'eux;
» Ta main, confirmant ſon ouvrage,
» Reſſerre ces tales nœuds;

» C'eſt toi dont le charme nous lie
» A nos maîtres, à la patrie,
» Aux auteurs mêmes de nos jours;
» C'eſt toi dont la vertu féconde
» Réunit l'un & l'autre monde
» Par un commerce de ſecours.

» Des fortunes, à ta préſence
» Diſparaît l'inégalité;
» Par toi, les biens de l'opulence
» Sont les biens de la pauvreté;
» Sans toi, la puiſſance ſuprême,
» Et la pourpre & le diadême
» Brillent d'un éclat odieux;
» Sans toi, ſur ce globe où nous ſommes,
» Les Rois ſont les tyrans des hommes,
» Ils ſont pour toi rivaux des Dieux.

» A ce Monarque, ton image,
» Qui nous dicte tes ſages loix,
» Sur nos reſpects & nos hommages
» Tu donnes d'invincibles droits:
» C'eſt toi, divine Bienfaiſance,
» Qui regles la juſte puiſſance
» Que le ciel remit dans ſes mains:
» Il ſait qu'un pouvoir légitime
» Eſt le privilege ſublime
» D'être bienfaiteur des humains.

» Que pour des ames généreuſes,
» Un droit ſi noble eſt précieux!
» O vous, familles malheureuſes,
» Que la honte cache à nos yeux,
» Mortels, mes ſemblables, mes freres,
» Dans quels aſyles ſolitaires
» Allez-vous cacher vos douleurs?
» Heureux qui finit vos alarmes!
» La gloire d'eſſuyer vos larmes
» Vaut tous les lauriers des vainqueurs.

» Ah! malgré vous, mon cœur avide
» Va trouver votre affreux réduit;

» J'y vole, la pitié me guide,
» Son flambeau sacré me conduit,
» Je perce ces tristes ténebres,
» Je découvre ces lieux funebres....
» O Grands! brillez dans vos palais,
» Asservissez la terre entiere
» Sur le pauvre, dans sa chaumiere
» Je vais régner par mes bienfaits.

» Viens je t'offre un bras secourable;
» Viens, malgré tes destins jaloux,
» Revis, famille déplorable....
» Quoi! tu tombes à mes genoux.
» Tes yeux éteints par la tristesse
» Versent des larmes de tendresse
» Sur la main qui finit tes maux:
» Tu crois voir un Dieu tutélaire;
» Non, je suis homme; à leur misere
» Je viens arracher mes égaux.

» Ne crains pas que mon ame altiere,
» S'armant d'un faste impérieux,
» Offense ta pauvreté fiere,
» Et souille mes dons à tes yeux.
» Malheur au Bienfaiteur sauvage
» Qui veut forcer le libre hommage
» Des cœurs que ses dons ont soumis;
» Dont les bienfaits sont des entraves,
» Qui veut acheter des esclaves
» Et non s'attacher des amis.

» Oui, je hais la pitié farouche
» D'un Grand superbe & dédaigneux;
» Oui, le blaspheme est dans ma bouche,
» Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
» Enflé d'une vaine arrogance,
» Même en exerçant sa clémence,
» Il aime à me faire trembler.
» Et lorsqu'il soutient ma faiblesse,
» Son orgueil veut que je connaisse
« Que son bras pouvait m'accabler.

» Ainsi nous voyons sur nos têtes
» Ces nuages noirs & brûlans,
» Qui portent les feux, les tempêtes
» Et les orages dans leurs flancs :
» Tandis que sur nos champs arides,
» Ils versent ces torrens rapides
» Qui vont au loin les arroser ;
» Armés des éclairs, du tonnerre,
» Même en fertilisant la terre,
» Ils menacent de l'embrâser ».

Linant (de), né à Rouen, en 1702, fut Gouverneur des fils de M. Hebert, Introducteur des Ambassadeurs, remporta trois fois le prix de l'Académie Française, & fit deux tragédies qui ont eu peu de succès. On trouve quelques jolies odes dans ses pieces fugitives. Il mourut le onze Décembre 1749.

Lingendes (Jean de), né à Moulins, proche parent de l'Evêque de Mâcon & du Pere Lingendes, Jésuite, célebre Prédicateur. On le fait Inventeur des stances. Il mourut en 1616.

CHANSON.

« Si c'est un crime de l'aimer,
» On n'en doit justement blâmer
» Que les beautés qui sont en elle.
» La faute en est aux Dieux,
» Qui la firent si belle,
» Et non pas à mes yeux ».

Liniere (François Pajot de), Poëte ingénieux, né à Senlis en 1628, & appellé *l'Athée de Senlis*, a laissé quelques pieces charmantes. Il mourut en 1704.

On dit qu'il reçut des coups de bâton d'un Conseiller à la Cour des Aydes, nommé *S. Michel*, & à cette occasion on fit ce couplet :

« Liniere, homme exécrable,
» Est déja réprouvé du Ciel :
» La preuve en est, que Saint Michel
» L'a battu comme un Diable ».

Louvencourt

LOUVENCOURT (Mlle de), née à Paris, en 1680, jolie, aimable & ſpirituelle; elle était amie de Mlle de Scudery, & mourut en 1712. M. Titon du Tillet en parle dans ſon Parnaſſe Français. Elle a fait les paroles de pluſieurs des cantates de Clérambaut.

LUSSAN (Mlle de). On croit qu'elle était fille d'une courtiſanne & du Prince *Thomas de Savoye*, Comte de Soiſſons, frere du fameux *Prince Eugène*. Ce Prince, dit-on, la fit élever avec ſoin, le tendre attachement qu'il avait pour ſa mere, la lui rendant extrêmement chere.

Son goût pour les romans ſe manifeſta dès ſa grande jeuneſſe. Elle n'avait pas vingt-cinq ans lorſqu'elle donna le premier qu'elle fit, *l'Hiſtoire de la Comteſſe de Gondès*, dans lequel elle peignit ſon ami *Laſerre*, Auteur de *Pirame & Thisbé*, & de pluſieurs autres opéra. On y retrouve ſous le nom de *Calemane*, le portrait fidele de cet Auteur, né avec vingt-cinq mille livres de rentes, mais qui avait tout perdu au jeu. Laſerre fut ſon ami toute ſa vie, & ne lui fut pas inutile pour rédiger les plans de ſes ouvrages. Les bontés dont les Princes de Savoye la comblerent, jointes à ſon mérite perſonnel, ouvrit à Mlle de Luſſan l'entrée des plus grandes maiſons. Sa figure ne lui était pas d'un grand ſecours; car elle était louche & brune à l'excès. Quiconque l'eût entendue ſans la voir, l'eût priſe pour un homme; & quiconque l'eût vue ſans qu'elle parlât, l'eût encore priſe pour un homme. Cependant elle était ſenſible, compatiſſante, pleine d'humanite, généreuſe, ſujette à la colere, mais jamais à la haine. Sa gourmandiſe cauſa ſa mort, un Chirurgien l'ayant ſaignée dans une indigeſtion qu'elle eut le 31 Mai 1758, jour de ſa mort. Elle était âgé de ſoixante-quinze ans & quelques mois. Mad. de Pompadour l'aima beaucoup, & la mit en état, par ſes bienfaits, de paſſer une vieilleſſe heureuſe.

Nous avons de Mlle de Luſſan, 1°. ſes Romans : *la Comteſſe de Gondès*; *les Veillées de Theſſalie*; *l'Hiſtoire de Marie d'Angleterre*; *les Anecdotes de la cour de Philippe Auguſte*; *les Anecdotes de la cour de François I*; *les Annales galantes de la cour d'Henri II*; *Mourat & Turquio*; 2°. ſes ouvrages hiſtoriques : *l'Hiſtoire de Charles VI*; *celle de Louis XI*; *la derniere Révolution de Naples*, & *la Vie du brave Crillon*.

Elle a auſſi compoſé pluſieurs petites pieces lyriques & des vers aſſez

agréables. Son divertissement de la *Nymphe de la Seine*, fait à l'occasion du retour de la premiere campagne de Louis XV, fut exécuté sur le théâtre de Versailles.

Maillhol (Gabriel de), né à Carcassone, a donné plusieurs pieces agréables, & il aurait pu se dispenser de mettre en vers l'*Avare* de Moliere.

Mainard (François), Président d'Aurillac, né à Toulouse en 1578, fut un de ceux qui annoncerent le beau siecle de Louis XIV.

Il était fort jeune quand il vint à la cour; ce qui n'empêcha pas la Reine Marguerite de le choisir pour son Secrétaire. Il alla à Rome avec M. de Noailles, alors Ambassadeur en cette cour, & se fit aimer d'Urbain VIII & du Cardinal Bentivoglio.

Il fut reçu de l'Académie Française, mais n'obtint jamais aucune grace du Cardinal de Richelieu; & lorsqu'il lui adressa ces beaux vers:

« Armand l'âge affaiblit mes yeux,
» Et toute ma chaleur me quitte:
» Je verrai bientôt mes aïeux
» Sur le rivage du Cocyte,
» C'est où je serai des suivans,
» De ce bon monarque de France,
» Qui fut le pere des savans
» En un siecle d'ignorance.
» Dès que j'approcherai de lui,
» Il voudra que je lui raconte,
» Tout ce que tu fais aujourd'hui,
» Pour combler l'Espagne de honte.
» Je contenterai son desir
» Par le beau récit de ta vie;
» Et charmerai le déplaisir
» Qui lui fait maudir sa vie.
» Mais s'il demande à quel emploi,
» Tu m'as occupé dans le monde,
» Et quels biens j'ai reçu de toi,
» Que veux-tu que je lui réponde? »

Le Cardinal eut la cruauté d'écrire au bas: *Rien.*

Mainard, pour se venger de cette réponse, fit le fameux sonnet qu'on a appliqué depuis à d'autres Ministres.

« Par vos humeurs le monde est gouverné ;
» Vos volontés font le calme & l'orage ;
» Et vous riez de me voir confiné,
» Loin de la cour, dans mon petit village.
» Cléomedon, mes desirs sont contens,
» Je trouve beau le désert où j'habite,
» Et connais bien qu'il faut céder au tems,
» Fuir l'éclat, & devenir hermite ;
» Je suis heureux de vieillir sans emploi,
» De me cacher, de vivre tout à moi,
» D'avoir dompté la crainte & l'espérance ;
» Et si le ciel qui me traite si bien,
» Avait pitié de vous & de la France,
» Votre bonheur serait égal au mien ».

Après la mort du Cardinal, il fit un voyage à la cour, mais ne fut pas plus heureux, & se retira chez lui, où il mourut âgé de 68 ans, le vingt-huit Décembre 1646.

Il avait écrit cette inscription sur la porte de son cabinet :

« Las d'espérer & de me plaindre
» Des muses, des grands & du sort,
» C'est ici que j'attends la mort,
» Sans la desirer ni la craindre ».

Les deux derniers vers sont une traduction de ce vers latin.

Summum nec metuas diem nec optes.

Homme d'honneur & bon ami, il était bon convive & presque toujours gai, quoique rien ne lui réussît.

Il fit des vers jusqu'à sa mort, comme il parait par ceux-ci qu'il composa, lorsqu'on le reçut à l'Académie.

« En cheveux blancs, il me faut donc aller
» Comme un enfant tous les jours à l'école ;
» Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
» Lorsque la mort va m'ôter la parole ! »

VERS.

Sur la mort de sa Fille.

« Je suis frappé d'un malheur sans remede.
» La Parque avare a volé tout mon bien,
» Ma fille est morte, & l'Elise possede
» L'aimable esprit qui possédait le mien.
» Celle qui fut tout l'espoir de ma vie
» Est à cette heure à la merci des vers !
» Le sort, rempli de malice & d'envie,
» L'a seulement montrée à l'univers.
» Que l'éloquence avecque tous ses charmes,
» A mon secours ne vienne pas s'offrir ;
» Je n'aime rien que mes cris & mes larmes ;
» Et si je vis, ce n'est que pour souffrir.
» Pourquoi faut-il que la parque differe
» A m'affranchir de ce mortel lien ?
» Sur mon tombeau ma fille devrait faire
» Ce que je fais aujourd'hui sur le sien ».

CHANSON.

« Dès que la nuit reprend son cours,
» Je me glisse dans la taverne,
» Et n'en sors jamais que le jour
» Ne fasse pâlir ma lanterne ;
» C'est le seul parti que j'ai pris
» Pour me venger de mon Iris ».

MALESIEU (Nicolas de), né à Paris, en 1650, Chef du conseil de M. le Duc du Maine & Chancelier de Dombes, habile Géometre, fut reçu de l'Académie Française en 1701, & l'avait déja été de l'Académie des Sciences en 1699. Il était l'ame des fêtes qui se donnaient à Sceaux chez Mad. la Duchesse du Maine. Il mourut en 1727.

On prétend que les amours de Ragonde sont de lui.

CHANSON.

« Grand Prieur vuidons tes celliers,
» J'en veux donner l'exemple :

» Buvons comme des Templiers,
» Nous voici dans le temple.
» De ſes antiques fondateurs
» Rappellons la mémoire,
» Non par le déſordre des mœurs
» Mais à force de boire ».

AUTRE.

« Treve aux chanſons, ne vous déplaiſe :
» Je ne ſaurais boire à mon aiſe,
» Quand il faut arranger des mots.
» Gardons, ſuivant l'antique uſage,
» Parmi les verres & les pots,
» La liberté juſqu'au langage.

» Evitons toute ſervitude,
» Et fuyons la pénible étude
» De rimailler hors de ſaiſon.
» C'eſt une plaiſante maxime,
» Quand il faut perdre la raiſon,
» De vouloir conſerver la rime ».

Malfilatre, né à Caen, en 1733, eut à lutter toute ſa vie contre l'indigence, la plus cruelle ennemie des talens. On peut juger par ces vers de ſa maniere de les faire.

« Je te ſalue, ame du monde,
» Sacré ſoleil, aſtre de feu,
» De tous les biens ſource féconde,
» Soleil, image de mon Dieu !
» Aux globes qui, dans leur carriere,
» Rendent hommage à ta lumiere,
» Annonce Dieu par ta ſplendeur ;
» Regne à jamais ſur ſes ouvrages ;
» Triomphe, entretiens tous les âges
» De ſon éternelle grandeur ».

Il était occupé à terminer pluſieurs poëmes qu'il avait entrepris, & dont nous avons beaucoup d'excellens fragmens, lorſque la mort le ſurprit en 1768. Il a été auſſi regretté pour ſes mœurs que pour ſes talens.

Il a dû la tranquillité de ses dernieres années à la bienfaisance de M. le Comte de Lauraguais qui a le double mérite d'avoir rendu une foule de services, à condition qu'ils ne seraient connus que de ceux qui les éprouvaient.

Malherbe (François), surnommé le Pere de la Poésie Françoise, naquit à Caen vers l'an 1555. Il était de la maison de Malherbe de S. Agnan, qui a porté les armes d'Angleterre, & se disait descendre de ceux qui suivirent Guillaume le conquérant. Il épousa en 1586 Mlle de Coriolis, fille d'un Président à mortier du Parlement d'Aix.

Le Cardinal du Perron le loua tellement en présence de Henri IV, qu'il voulut le connaître, & l'aima bientôt; mais ne lui fit aucun bien.

Après sa mort, la Régente lui donna 1500 livres de pension.

A l'âge de soixante-douze ans ayant perdu un fils qu'il aimait extrêmement & qui fut tué en duel, il voulut se battre contre le meurtrier de son fils; & comme on lui représentait qu'il y avait de la disproportion, « C'est à cause de cela, dit-il, que je veux me battre, je ne risque » qu'un denier contre une pistole ». Il mourut l'année suivante en 1628, d'une maladie qu'il rapporta du siege de la Rochelle, où il était allé faire sa cour à la Régente & au jeune Roi.

CHANSON.

« Le tems d'un insensible cours
» Nous porte à la fin de nos jours;
» C'est à notre sage conduite,
» Sans murmurer de ce défaut,
» De nous consoler de sa fuite,
» En le ménageant comme il faut ».

ODE

A M. du Perier, Gentilhomme Provençal, sur la mort de sa Fille.

« Ta douleur, du Perier, sera donc éternelle,
» Et les tristes discours,
» Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
» L'augmenteront toujours.

» Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
» Par un commun trépas,
» Est-ce quelque Dédale, ou ta raison perdue
» Ne se retrouve pas ?

» Elle était de ce monde, où les plus belles choses
» Ont le pire destin,
» Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
» L'espace d'un matin.

» Pour moi, déja deux fois d'une pareille foudre
» Je me suis vu perclus,
» Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
» Qu'il ne m'en souvient plus.

» Non, qu'il me soit grief que la terre possede
» Ce qui me fut si cher :
» Mais dans un accident qui n'a point de remede,
» Il n'en faut point chercher.

» La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
» On a beau la prier,
» La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles
» Et nous laisse crier.

» Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
» Est sujet à ses loix :
» Et la garde qui veille aux barrieres du louvre,
» N'en défend point nos Rois ».

Malleville (Claude de), né à Paris, en 1597, fut l'un des premiers Académiciens Français, après avoir remporté le prix sur Voiture, & sur les beaux esprits de son tems, par son sonnet de la belle Matineuse. Il était Secrétaire de M. de Bassompierre, à qui il rendit de grands services pendant son séjour à la Bastille. Dès qu'il en fut dehors, il lui acheta une charge de Secrétaire du Roi, pour lui prouver sa reconnaissance. Malleville devint aussi Secrétaire perpétuel de l'Académie, & mourut en 1647.

Sur une belle Statue d'Ariane.

« Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle,
» Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu ;
» Une savante main aujourdhui me fait telle
» Que j'acquiers mille amans pour un que j'ai perdu ».

Epitaphe d'un Chien.

« Rude aux voleurs, doux à l'amant,
» J'aboyais & faisais caresse ;
» Ainsi j'ai su diversement
» Servir mon maître & ma maîtresse ».

Sonnet de la belle Matineuse.

« Le silence régnait sur la terre & sur l'onde,
» L'air devenait serein, & l'olympe vermeil ;
» Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil,
». Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

» L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
» Et semait de rubis le chemin du Soleil ;
» Enfin ce Dieu venait au plus grand appareil
» Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

» Quand la jeune Philis au visage riant,
» Sortant de son palais, plus clair que l'orient,
» Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

» Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
» Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
» Que les feux de la nuit avaient fait devant vous ».

Mangenot (l'Abbé), Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, était neveu de Palaprat, & l'un des hommes de son tems le plus aimable & le plus sensible, quoique fort vif & quelquefois emporté. Il n'a composé que des pieces détachées, dont quelques-unes sont parfaites. Telle est son Eglogue du *Rendez-vous*, qui gagna le prix aux Jeux Floraux à Toulouse. Son oncle l'avait fait concourir sans qu'il le sut ; & ce fut le grand Rousseau qui lui présenta l'Eglantine en lui apprenant son triomphe.

Il mourut le neuf Octobre 1768, & s'était fait ces deux épitaphes.

» Sous ce marbre gît enterré
» Un Prébendier sexagénaire
» Qui ne lut jamais son bréviaire,
» Et qui ne connut son Curé
» Qu'en relisant son baptistaire ».

» Ci

« Ci gît qui crut long-tems affronter le trépas
» Et prévoir sans terreur le terme de la vie :
» Vain espoir ! pensait-il, hélas !
» Que nécessairement sa mort serait suivie
» Des pleurs & de l'oubli de sa chere Silvie ».

Vers sur la Mort.

« Laissons au vulgaire des hommes
» Redouter de la mort les pieges imprévus ;
» Elle n'est point tant que nous sommes,
» Quand elle est, nous ne sommes plus ».

CHANSON.

« Si l'on peut compter sur un cœur,
» C'est sur le cœur d'une Bergere :
» Par son air naïf & trompeur,
» Ma Corine avait su me plaire ;
» Je la trouvais belle sans fard,
» Je chérissais son cœur sans art :
» Mais, comme une autre, elle est légere.

» Amour, venge un fidele amant
» Des trahisons d'une infidelle :
» Fais lui perdre quelqu'agrément
» A chaque inconstance nouvelle ;
» Hélas ! tu ne m'écoutes pas !
» Loin d'ôter rien à ses appas,
» Chaque forfait la rend plus belle ».

AUTRE.

« Dans un bosquet près du hameau
» Colin caressait Isabeau ;
» La jeune Bergere,
» D'une main légere
» Le repoussait,
» Le nommant téméraire,
» Et lui jurait
» Qu'elle appellerait.

» Sa chienne qui voyait cela,
» Croyant l'obliger, aboya;
» La belle inquiette,
» Saisit sa houlette
» Et l'en frappa,
» Maudissant l'indiscrette;
» Jugez par-là,
» Comme elle appella ».

AUTRE.

« Délicat, constant & fidele,
» Mon cœur est fait pour les amours;
» S'il pouvait fixer une belle,
» Je sens qu'il aimerait toujours.
» Envain la reine de Cythere
» Entreprendrait de le charmer:
» Grands Dieux! que n'ai-je l'art de plaire!
» J'aurais si bien celui d'aimer.

» Si, couronnant mon espérance,
» Ma maîtresse comblait mes vœux,
» Ce serait dans la jouissance
» Que je rallumerais mes feux.
» Jeunes beautés, laissez-moi faire,
» Le plaisir sait me ranimer.
» Grands Dieux! &c.

» Je ne découvrirais les craintes,
» Dont un rival sait nous glacer,
» Que par de délicates plaintes
» Et par le soin de l'effacer.
» Quand on estime une Bergere,
» Doit on autrement s'exprimer?
» Grands Dieux! &c.

» Des biens qu'obtiendrait ma constance,
» Je ne ferais point vanité,
» Et je saurais avec prudenee
» Jouir de ma félicité:
» A l'ombre d'un secret mystere,
» Un amant doit se renfermer.
» Grands Dieux! &c. »

Autre faite en 1774.

« Malgré la bataille
» Qu'on donne demain,
» Ça faiſons ripaille,
» Charmante Catin,
» Attendant la gloire,
» Prenons le plaiſir,
» Sans lire au grimoire
» Du ſombre avenir.

« Si la hallebarde
» Je peux mériter,
» Près du corps de garde,
» Je te fais planter;
» Ayant la dentelle,
» Le ſoulier brodé,
» La blouque à l'oreille,
» Le chignon cardé.

» Narguant tes compagnes,
» Mépriſant leurs vœux,
» J'ai fait deux campagnes
» Roti de tes feux.
» Digne de la pomme,
» Tu reçus ma foi,
» Et jamais rogome
» Ne fut bu ſans toi.

» Tiens, ſerre ma pipe,
» Garde mon briquet;
» Et ſi la Tulipe
» Fait le noir trajet,
» Que tu ſois la ſeule
» Dans le régiment
» Qu'ait le brûle gueule
» De ſon cher amant.

» Ah! retien tes larmes,
» Calme ton chagrin;
» Au nom de tes charmes,

« Acheve ton vin.
» Mais quoi! de nos bandes
» J'entends les tambours?
» Gloire, tu commandes:
» Adieu mes amours ».

Marchand (Jean-Henri), né vers 1700, Avocat & Cenſeur Royal, convive aimable & Poëte agréable, a ſouvent employé ſes momens de repos à ſe délaſſer par de charmans badinages, de ſes occupations ſérieuſes. Il a fait beaucoup de chanſons qui méritent d'être conſervées. La requête du Curé de Fontenoy, qui a eu tant de ſuccès, eſt de lui.

Agé de plus de ſoixante-dix ans, il a ſupporté l'opération de la pierre avec autant de force que de courage, & même de gaiété. Il mettait ſes bulletins en vers, & badinait ſur ſon état, que tant d'autres n'auraient pas trouvé plaiſant. Cette bonne humeur & ſa tranquillité d'ame ont autant contribué qne les remedes, à ſon rétabliſſement; & cette opération douloureuſe aura été un nouveau bail avec la vie.

CHANSON.

« Je mépriſe la ſervitude
» Où vivent les gens de la cour,
» Le plaiſir fait ma ſeule étude,
» Et je n'encenſe que l'amour.
» Dans une heureuſe indépendance;
» J'ai choiſi Chloé pour mon roi,
» Et je partage ſa puiſſance:
» Son premier miniſtre, c'eſt moi.

» Je ſuis content ſous ſon empire:
» Ses beaux yeux ſeuls dictent mes loix;
» Et gaiment l'on me voit ſouſcrire
» Au devoir d'acquitter ſes droits.
» Elle les perçoit elle-même,
» Je lui paie de bonne foi,
» L'entrée & même le dixieme,
» Et ſon ſeul tréſorier, c'eſt moi.

» L'on voit régner dans notre empire
» La gaité, l'aiſance & la paix;

» Nous savons tous deux nous suffire,
» Sans vouloir de nouveaux sujets.
» Un même desir nous rassemble,
» Et sans prévoir aucun revers,
» Pour nous le plaisir d'être ensemble
» Vaut tous les biens de l'univers.

» Jamais la chaleur des querelles
» N'altere notre intimité.
» A l'exemple des tourterelles,
» Nous caressons la volupté;
» L'amour ne nous prête ses aîles
» Que pour aider à nous chercher;
» Et les moineaux sont nos modeles
» Dans l'ardeur de nous rapprocher ».

Marcouville (Lefevre de), né à Paris, a donné en 1772, plusieurs petites pieces qui ont eu du succès.

Marguerite de Valois, Reine de Navarre, née à Angoulême le onze Avril 1492, était fille du Duc d'Angoulême & de Louise de Savoye, & sœur de François I, moins âgé qu'elle de deux ans. Elle fut mariée le neuf Octobre 1509, au Duc d'Alençon, qui mourut à Lyon en 1525, de regret d'avoir fui à la bataille de Pavie.

On connaît la malheureuse passion du Connétable de Bourbon pour elle, qui lui fit malheureusement refuser d'épouser Louise de Savoye; ce mariage eût évité ses malheurs & ceux de la France.

Marguerite alla en Espagne pour y traiter de la rançon du Roi son frere, &, par son habileté, ayant échappée à toutes les embûches qu'on lui dressa, elle le ramena dans ses états, & peu de tems après, en 1527, épousa Henri d'Albret, Roi de Navarre, qui ne la rendit pas heureuse.

Elle s'en consola avec les Lettres, & protégea les Poëtes, & sur-tout Clément Marot, son valet-de-chambre, qu'on la soupçonna même d'avoir trop aimé. Elle passa le reste de sa vie auprès du Roi son frere, ou dans sa retraite d'Ortez qu'elle ne quitta plus, après avoir perdu ce frere chéri en 1547. Elle mourut deux ans après lui au château d'Odos en Bigorre, le deux Décembre 1549, âgée de cinquante-sept ans &

demi, & fut inhumée à Pau. Un de ſes valets-de-chambre publia ſes œuvres en 1547, ſous ce titre : *les Marguerites de la Marguerite des Princeſſes, très illuſtre Reine de Navarre.* Ce livre eſt rempli de choſes charmantes, & qui prouvent qu'elle était auſſi inſtruite que ſpirituelle.

Chanſon à un Amant qui ne s'exprimait que par ſes yeux.

« De ton œil le regard je voi,
» Du mien auſſi je te regarde ;
» Mais au cœur que l'on voit par foi,
» Je ne prends point autrement garde :
» De s'expliquer tant qu'on retarde :
» Mon jugement eſt ſuſpendu ;
» Il faut premier qu'amour hazarde
» Le parler pour être entendu.

» Mon œil juge ce qu'il veut voir,
» Et non la penſée couverte ;
» Car l'œil de mentir fait devoir
» Autant que la parole ouverte,
» Moi qui n'y cherche gain ni perte ;
» Ne veux rien croire & rien ſentir :
» L'amour, par le regard offerte,
» Peut, comme le parler mentir.

» Je ne dois croire à la douleur
» Qui ne m'eſt montrée ni dite ;
» L'œil piteux, la pâle couleur
» A nul jugement ne m'incite !
» L'amitié ſemble bien petite
» Qui ne chaſſe crainte dehors :
» Tout parler réponſe mérite ;
» Parle, je répondrai pour lors.

» Si, en me ſervant, tu n'as rien
» De ce que ton deſir pourchaſſe,
» Cherche un autre cœur que le mien,
» Puiſqu'amour ne te ſert d'audace.
» Mais, afin que plus tu ne faſſe
» Pourſuite d'un inconnu bien,
» Autre que toi a pris la place
» Du cœur qui ne peut être tien.

» La vertu, qui est fondement
» De cet amour ferme & honnête,
» Me la fait montrer clairement,
» Sans rougir ni baisser la tête :
» Assez se sont mis en la queste
» Pour trouver en mon cœur pitié :
» Mais je réponds à leur requeste,
» Je n'ai qu'en un seul amitié ».

CANTIQUE.

« Pour être un digne & bon chrétien,
» Il faut à Christ être semblable ;
» Il faut renoncer à tout bien,
» A tout honneur qui est damnable,
» A la Dame belle & jolie,
» A plaisir qui la chair émeut :
» Laisser biens, honneurs & amies ;
» Ne fait pas ce tour-là qui veut.

» Ses biens aux pauvres faut donner
» D'un cœur joyeux & volontaire ;
» Faut les injures pardonner,
» Et à ses ennemis bien faire ;
» Séjouir en mélancolie
» Et tourment dont la chair s'émeut ;
» Aimer la mort comme la vie ;
» Ne fait pas ce tour-là qui veut ».

Marie Stuart, Reine de France & d'Ecosse, née en 1545, & fille de Jacques V, Roi d'Ecosse, & de la fille du Duc de Guise, devint Reine n'ayant que huit jours, & épousa François II, alors Dauphin, le vingt-quatre Février 1558. Après sa mort, elle épousa Henri Stuart son cousin, qui, la surprenant un jour soupant avec un Musicien, nommé *Rizzo*, & une de ses favorites, fit tuer le Musicien presque sous ses yeux. Peu de tems après il fut assassiné, & elle se maria pour la troisieme fois au Comte de Bothwel, soupçonné d'avoir empoisonné le Roi.

Le Comte voulant s'emparer du jeune Jacques, fils de Marie (qui fut depuis Roi d'Angleterre & d'Ecosse, sous le nom de Jacques I,) la Noblesse s'y opposa, chassa le Comte, & mit la Reine en prison.

Elle trouva le moyen de se sauver, & se réfugia auprès de la Reine Elisabeth, qui lui avait promis du secours; mais elle ne fut pas plutôt à Londres, qu'elle fut mise en prison sur de fausses accusations, y resta dix-huit ans, & n'en sortit que pour avoir la tête tranchée. Elle mourut avec une constance admirable, le dix-huit Février 1587, au château de Fondringaye.

Les Historiens parlent avantageusement de son esprit, de ses talens & sa beauté. Elle savait six langues, & écrivait aussi bien en vers qu'en prose. Lorsqu'elle se fut embarquée pour retourner en Ecosse, & qu'elle eut commencé à perdre de vue les côtes de France, elle fit la chanson suivante qui nous a été conservée.

« Adieu plaisant pays de France,
» O ma patrie la plus chérie
» Que a norrit ma jeune enfance.
» Adieu France, adieu nos beaux jours:
» La nef qui déjoint nos amours,
» N'a cy de moy que la moitié;
» Une part te reste, elle est tienne;
» Je la fie à ton amitié,
» Pour que de l'autre il te souvienne ».

Autre en Provençal.

Viei repupiaire, es tem de desarma,
Ké dessein as de t'enflamma?
Laissou la tendresse à ou bel adge,
La keu kadré de si laissa reharma,
Estez feloun, toun dire une foulie d'eïma;
Per ké vos estré foueu quand deves estre sadge.

Traduction.

« Vieux fou, il est tems de mettre bas les armes;
» Quel est donc ton dessein en t'enflammant?
» Laisse la tendresse au bel âge;
» Celui qui a droit de se laisser charmer,
» C'est à ton dire un fou de vouloir aimer,
» Pourquoi donc être fou quand tu dois être sage ».

MARIGNY

Marigny (Jacques Charpentier de), né à Nevers vers la fin du seizieme siecle, fut fort aimé des Cardinaux de Richelieu & de Retz. On trouve dans ses poésies des pieces charmantes. Nous ne citerons que la chanson suivante. Il mourut en 1670; & le recueil de ses poésies parut en 1674.

CHANSON.

« Si l'amour est un doux servage,
» Si l'on ne peut trop estimer
» Les plaisirs où l'amour engage;
» Qu'on est sot de ne pas aimer!
» Mais si l'on se sent enflamer
» D'un feu dont l'ardeur est extrême;
» Et qu'on n'ose pas l'exprimer
» Qu'on est sot alors que l'on aime!

» Si dans la fleur de son bel âge,
» Fille, qui pourrait tout charmer,
» Vous donne son cœur en partage;
» Qu'on est sot de ne pas aimer!
» Mais s'il faut toujours s'alarmer,
» Craindre, rougir, devenir blême;
» Aussi-tôt qu'on s'entend nommer,
» Qu'on est sot alors que l'on aime!

» Pour complaire au plus doux visage
» Qu'amour puisse jamais former;
» S'il ne faut rien qu'un doux langage,
» Qu'on est sot de ne pas aimer!
» Mais quand on se voit consumer,
» Si la belle est toujours de même,
» Sans que rien la puisse animer,
» Qu'on est sot alors que l'on aime!

ENVOI.

» En amour si rien n'est amer,
» Qu'on est sot de ne pas aimer!
» Si tout l'est au degré suprême,
» Qu'on est sot alors que l'on aime! »

AUTRE.

» Vous me l'accorderez, Silvie,
» Qu'il n'est rien de si doux qu'un baiser;
» Ce charmant plaisir de la vie,
» Vous me l'accorderez, Silvie.
» Que si, contentant mon envie,
» Nos feux se peuvent appaiser;
» Vous me l'accorderez, Silvie,
» Qu'il n'est rien de si doux qu'un baiser.

» Qu'aimer est un fâcheux martyre,
» Et que c'est un tyran bien cruel que l'amour.
» Vous riez de m'entendre dire,
» Qu'aimer est un fâcheux martyre:
» Mais si jamais l'amour vous tient sous son empire;
» Vous direz, belle, à votre tour,
» Qu'aimer est un fâcheux martyre,
» Et que c'est un tyran bien cruel que l'amour».

Marin (Louis-François-Claude), Censeur Royal, né à la Ciotat en Provence, a donné & fait imprimer plusieurs pieces agréables.

Marmontel (Jean-François), né en 1723, reçu à l'Académie Française en 1763, nommé Historiographe de France en 1772. Comme il est celui des hommes de lettres qui paraît s'être le plus occupé des moyens de rendre la poésie française susceptible des divers caracteres de la Musique, en donnant aux paroles la coupe, le tour & le rhythme les plus favorables au chant, on croit devoir donner plus d'étendue à son article.

Quoique, dans ses premiers essais, il fût assujetti aux formes de l'ancienne Musique Française, on voit cependant que, dès-lors, il tâchait d'en rompre la monotonie & d'en varier les effets. Cette intention est marquée dans l'acte de *la Guirlande* & dans celui des *Sibarites*; elle l'est encore plus dans l'*Hercule mourant*. Mais son systéme n'était encore ni assez mûrement réfléchi, ni assez complettement formé, ni assez analogue au génie & au style des Musiciens de ce tems-là. Il l'a conçu depuis

avec plus d'étendue, de précision & de clarté. Le voici tel qu'il l'a exposé dans différens articles de l'Encyclopédie.

« Le principe de tous les arts qui se proposent d'imiter la nature, est que l'imitation soit quelque-chose de ressemblant, & non pas de semblable ».

« L'imitation est donc un mensonge, soit dans le moyen, soit dans la maniere dont elle fait illusion; & ce qu'il y a de singulier, c'est que le témoignage confus que nous nous rendons à nous-mêmes, que l'art nous trompe, est la cause du plaisir sensible & délicat que nous éprouvons à être trompés. Il doit donc y avoir dans l'imitation une ressemblance, afin que l'ame y soit trompée; mais il doit y avoir en même-tems une différence sensible, afin que l'ame s'apperçoive & jouisse confusément de son erreur ».

« Alternativement savoir & oublier que l'imitation est un artifice; sentir à chaque instant le mérite de l'art, en le prenant pour la nature; jouir, par sentiment, des apparences de la vérité, &, par réflexion, des charmes du mensonge, voilà le composé réel, quoiqu'ineffable du plaisir que nous font les arts d'imitation ».

« Tous ces arts font une espece de pacte avec l'ame & avec les sens qu'ils affectent; ce pacte consiste à demander des licences, & à promettre des plaisirs qu'ils ne donneraient pas sans ces licences heureuses ».

« S'il est donc vrai que le chant, comme les vers, embellisse l'imitation de la parole, sans détruire l'illusion, on aurait tort de se refuser au nouveau plaisir qu'il nous cause: ce ne sera jamais un peuple doué d'une oreille sensible qui se plaindra qu'on parle en chantant ».

« La scène déclamée est ce qu'il y a de plus ressemblant au ton naturel de la parole; la scène chantée sans accompagnement & sans mesure, est ce qui approche le plus de la déclamation; le récit obligé s'en éloigne davantage; enfin l'air est encore une imitation plus altérée, plus éloignée de la vérité; car la rondeur, la symmétrie & l'unité du chant ne ressemblent que de très loin aux modulations libres & naturelles de la voix ».

« Si donc on ne cherchait dans l'expression musicale que la vérité de l'imitation, & si, pour produire l'illusion, il fallait que l'imitation fût fidelle, il n'y aurait aucun doute que la Musique la plus parfaite serait le

ſimple récitatif ; & ce récitatif lui-même, moins naturel que la déclamation, n'en eût pas dû prendre la place ».

« Mais dans l'imitation on ne cherche pas ſeulement la vérité ; on y deſire la vérité embellie, c'eſt-à-dire, une impreſſion plus agréable que celle de la vérité même ou de ſon exacte reſſemblance ; il s'agit donc ici d'un calcul de plaiſir ».

« Ne demandez-vous qu'à être émus par le tableau le plus frappant d'une action pathétique ; fuyez loin du théâtre où l'on chante, & allez à celui où des Acteurs habiles donnent aux paſſions leur accent naturel. Une voix étouffée, une voix déchirante, les gémiſſemens, les cris, les ſanglots de la douleur bien imitée, vous feront plus d'illuſion & une impreſſion plus profonde que la Muſique la plus touchante ; & à l'avantage de l'expreſſion ſe joindra celui d'un poëme où le génie, n'étant gêné ſur rien, n'a eu rien à ſacrifier. Mais voulez-vous joindre au plaiſir d'être ému d'étonnement, de crainte & de pitié, celui d'avoir l'oreille agréablement affectée par une ſucceſſion ou par un enſemble de ſons mélodieux, d'accords harmonieux ? allez au théâtre où l'on chante, & demandez au théâtre que l'art du chant y ſoit porté au plus haut degré d'expreſſion & de charme ».

« La Muſique vocale a trois procédés différens : le récitatif ſimple, le récitatif obligé, & l'air ou le chant périodique & ſuivi. Le premier s'emploie à tout ce que la ſcène a de tranquille & de rapide ; le ſecond a lieu dans des ſituations plus vives & plus fortes ; il exprime le choc des paſſions, les mouvemens interrompus de l'ame, l'égarement de la raiſon, les irréſolutions de la penſée, & tout ce qui ſe paſſe de tumultueux & d'entre-coupé ſur la ſcène ; le troiſieme eſt placé toutes les fois que le ſentiment eſt ſuſceptible d'une expreſſion développée & circonſcrite dans un eſpace régulier ».

« Le récitatif, quel qu'il ſoit, réduit à ſa ſimplicité monotone, fatiguera toujours l'oreille ; le récitatif obligé, quelqu'expreſſion qu'on donne à l'harmonie qui l'accompagne, quelqu'énergie qu'elle ajoute aux accens dont il eſt formé, ne répandra jamais dans la ſcène aſſez de variété, d'agrémens & de charmes, pour compenſer l'altération de l'accent naturel ».

« Je quitterai mes motifs, nous dit l'Auteur du Mélodrame : *je les multiplierai, je les tronquerai, je mêlerai l'air & le récit, je changerai*

les rhythmes, je mutilerai les phrases, mais je saurai bien vous en dédommager ».

« Et nous dédommagerez-vous de la vérité simple, énergique & inimitable d'une déclamation naturelle? noterez-vous les accens de la voix de Mérope; les sanglots, les cris déchirans de la voix d'une Dumesnil? dédommagerez-vous la tragédie de l'espece de mutilation, à laquelle elle est condamnée, pour épargner à la Musique les gradations, les développemens dont celle-ci est ennemie? Nous dédommagerez-vous des pensées approfondies que le Poëte s'est interdites, par la raison que leur caractere tranquille & grave de majesté, de force & d'élévation, sans aucun mouvement rapide & varié, n'était pas favorable au chant? Où sera la compensation de toutes les beautés qu'on aura sacrifiées à la Musique? Une déclamation rompue, où le rhythme & la période seront tronqués à chaque instant; une déclamation entre-mêlée de traits de chant brisés, mutilés, avortés; une déclamation qui n'aura ni la vérité de la nature, ni aucun des agrémens de l'art, vaut-elle bien ces sacrifices? L'expression en sera pathétique dans les momens de force; mais dans les intervalles où la chaleur de la passion vous abandonnera, quelle monotonie & quelle insipide langueur! »

« A l'Opéra, un seul moyen de plaire, toujours varié, toujours sensible, toujours inépuisable dans ses ressources, c'est le chant, parcequ'il prend toutes les formes du sentiment & de la pensée; qu'en même-tems qu'il flatte l'oreille, il touche l'ame; qu'il parle à l'esprit comme au sens ».

« Concluons que la partie essentielle de la Musique, c'est le chant; que le récitatif obligé, qui, dans les mouvemens rompus & tumultueux des passions, peut emprunter de l'harmonie tant d'énergie & de puissance, n'est pourtant pas ce qu'on desire le plus vivement, & dont on se lasse le moins; que c'est de la beauté du chant périodique & mélodieux que l'ame & l'oreille sont insatiables, & que par conséquent le Poëte, qui écrit pour le Musicien, doit regarder la partie du récitatif simple comme celle qui exige le style le plus concis, le plus léger, le plus rapide, afin que l'oreille impatiente d'arriver au chant, ne se plaigne jamais qu'on l'arrête au passage; la partie du récitatif obligé, comme celle qui demande à être employée avec le plus de sobriété, afin

que le ſentiment de l'harmonie ne ſoit point émouſſé par la fatigue de n'entendre que des accords ſans deſſin, & la partie du chant mélodieux & fini, comme celle dont la diſtribution doit être ſon premier objet, afin que le charme de la mélodie, le vrai plaiſir de ce ſpectacle, ſe reproduiſe ſous mille formes, & que s'il altere la vérité de l'expreſſion naturelle, ce ne ſoit que pour l'embellir ».

« L'air eſt à la Muſique ce que la période (*a*) eſt à l'éloquence; c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus régulier, de plus fini, de plus ſatisfaiſant pour l'oreille; & l'interdire au chant théâtral, ce ſerait retrancher du théâtre lyrique le plus ſenſible de ſes plaiſirs. Mais quelle eſt la place de l'air? »

« Il eſt des momens où la ſituation de l'ame eſt déterminée, & ſon mouvement décidé, ou par une paſſion ſimple, ou par deux paſſions qui ſe ſuccédent, & qui l'emportent tour-à-tour. Si l'affection de l'ame eſt ſimple, l'air doit être ſimple comme elle; & ne revenir ſur ſes modulations que pour les varier, & pour les rendre plus ſenſibles, il eſt alors l'expreſſion d'un mouvement de l'ame plus lent ou plus rapide, plus violent ou plus doux, mais qui n'eſt point contraire; & l'air en prend le caractere. Si l'affection de l'ame eſt implexe, & qu'elle ſe trouve agitée par deux mouvemens oppoſés, l'air exprimera l'un & l'autre; mais tantôt il n'y aura qu'une ſucceſſion directe, un paſſage, comme de l'abattement au tranſport, de la douleur au déſeſpoir; & alors le premier ſentiment doit être en contraſte avec le ſecond, & celui-ci former ſa période par-

---

(*a*) M. le Chevalier de *Chaſtellux* nous dit, d'après *Demetrius de Phalere*, que les membres des périodes reſſemblent aux voûtes qui ſoutiennent les toits des édifices, tandis que les phraſes des diſcours négligés, reſſemblent à des pierres éparſes çà & là.

(*Eſſai ſur l'union de la Poéſie & de la Muſique*).

Il parait certain que les Anciens n'ont point connu le chant périodique & motivé, que nous appelons *air*. (*Id. pag.* 10).

Les critiques de la *Période muſicale*, & qui ne veulent pas admettre ce nom pour exprimer certaines phraſes qui reviennent pluſieurs fois dans certains morceaux de muſique, devraient cependant ſonger qu'un de leurs oracles, Rouſſeau, dans ſon Dictionnaire, (pag. 201, *in*-4°) ſe ſert de ce terme, & dit: « En général, plus le ſtyle, les *périodes*, » les phraſes, la mélodie & l'harmonie ont de caractere, plus l'enſemble eſt facile à » ſaiſir, &c. » Au ſurplus, il faut bien que ce retour *périodique* de quelques phraſes ait un nom. Vaut autant celui là qu'un autre.

ticuliere : c'est-là ce qu'on appelle un air à deux motifs, mais sans retour de l'un à l'autre. Tantôt il y aura un retour de l'ame sur elle-même & comme une espece de révolution du second mouvement au premier : l'air, par exemple, commencera par la colere, à laquelle succédera un mouvement de pitié, qu'un nouveau mouvement de dépit fera disparaître, en ramenant avec plus de violence le premier de ces sentimens. Ainsi l'on voit que l'air peut commencer par le sentiment le plus vif, dont la seconde partie soit le relâche, & qui se réveille à la fin avec plus de chaleur & de rapidité. C'est quelquefois l'amour que le devoir retient, mais qui lui échappe & s'abandonne à toute l'ardeur de ses desirs ; c'est la joie que la crainte modére, & qu'un nouveau rayon d'espérance ranime ; c'est la colere que ralentit un mouvement de générosité, mais que le ressentiment de l'injure vient ranimer encore avec plus de fureur ».

« Il peut arriver cependant que la premiere partie de l'air, quoique la plus douce, ait un caractere si sensible, si gracieux ou si touchant, qu'elle se fasse desirer à l'oreille ; & alors c'est au Poëte à prendre soin que le mouvement de l'ame l'y ramene : l'oreille qui demande & qui attend ce retour, serait désagréablement trompée, si on lui en dérobait le plaisir ».

« Enfin les révolutions de l'ame ou ses oscillations d'un mouvement à l'autre peuvent être naturellement redoublées ; & par conséquent le retour de la premiere partie de l'air peut avoir lieu plus d'une fois ».

« La marche & la coupe de l'air est donc prise dans la nature, soit qu'il exprime un simple mouvement de l'ame, une seule affection développée & variée par ses nuances, soit qu'il exprime le balancement & l'agitation de l'ame entre deux ou plusieurs sentimens opposés, soit qu'il exprime le passage unique d'un sentiment plus modéré, à un sentiment plus rapide, & *vice versâ* ; car tout cela est conforme aux loix des moumens du cœur humain ; & demander alors que la déclamation musicale ne soit pas un air, mais un simple récitatif rompu dans ses modulations, sans dessein & sans unité, c'est non-seulement vouloir que l'art soit dépouillé d'un de ses ornemens, mais que la nature elle-même soit contrariée dans l'expression qu'elle indique ».

« Mais pour que l'air soit naturellement placé, il faut saisir avec justesse le moment où la vérité de l'expression le sollicite. L'air, dans un moment vuide ou froid, sera toujours un ornement postiche. C'est le mo-

ment le plus vif de la ſcène qu'il faut choiſir pour y attacher l'expreſſion la plus ſaillante ; & cette expreſſion doit être priſe elle-même dans la nature. Ce n'eſt, ni une image tirée de loin, ni une comparaiſon forcée, ni un madrigal artificiellement éguiſé, ni une antithèſe curieuſement arrangée, qui doit être le ſujet de l'air ; l'expreſſion la plus ſimple de ce qui affecte l'ame eſt ce qui lui convient le mieux, parce que c'eſt-là ce qui donne lieu aux accens les plus ſenſibles de la parole, & par imitation, aux accens les plus touchans de la Muſique ».

« Le duo, tel que Métaſtaſe nous en a donné des modeles, eſt un dialogue concis, rapide, ſymmétriquement compoſé, & ſuſceptible, comme l'air, d'un deſſein régulier & ſimple. Dans ce dialogue les voix ſe font d'abord entendre ſéparément, & chacun dit ce qu'il doit dire ; les ames ſe répondent, les divers ſentimens ſe contrarient & ſe combattent ; juſques-là tout ſe paſſe comme dans la nature. Mais vient un moment où le dialogue eſt ſi preſſé, qu'il n'y a plus d'alternative, & que des deux côtés les mouvemens de l'ame s'échappent à la fois ; alors les deux voix ſe rencontrent, & leur accord n'eſt pas moins un plaiſir pour l'ame que pour l'oreille, parcequ'il exprime ou la réunion de deux ſentimens unanimes, ou le combat vif & rapide de deux ſentimens oppoſés. Ici l'art prend quelque licence ».

« Une des plus grandes beautés du chœur, c'eſt le deſſein. Ce deſſein demande quelqu'étendue pour ſe développer, & quelque ſuite pour avoir de la rondeur & de l'enſemble : le moyen de décrire un cercle harmonieux en imitant des cris, des mots entre-coupés ? Voilà ſans doute la difficulté, mais auſſi le ſecret de l'art ; & ce ſecret ſe réduit, du côté du Poëte, à dialoguer le chœur, ainſi que le duo. Que les différentes parties ſe ſéparent & ſe rejoignent ; que tantôt elles ſe contrarient & que tantôt elles s'accordent ; que deux, trois voix, une voix ſeule de tems en tems ſe faſſe entendre, qu'une partie lui réponde, qu'une autre partie la ſoutienne, & qu'enfin toutes ſe ramenent à un ſentiment unanime, ou ſe choquent dans un combat de deux ſentimens oppoſés ; voilà le chœur qui devient une ſcène étendue & dévolopée, & qui, dans ſon imitation a toute la vérité de la nature, avec cette ſeule différence, que d'un tumulte populaire, on aura fait un chant & un concert harmonieux ».

Tel eſt le ſiſtème que M. Marmontel s'eſt propoſé depuis long-temps.

Il

Il avait cru s'appercevoir qu'au théâtre de l'Opera, rien encore n'y étoit favorable, au lieu qu'à l'Opéra-Comique tout y paroissoit disposé. Il fit d'abord avec un amateur, une tentative qui réussit, mais sur des théâtres particuliers. On sait pourquoi ce petit Opéra d'*Annette & Lubin* ne parut pas sur la scene publique. M. Marmontel y mit le conte de la *Bergere des Alpes*. Le dénouement n'en étoit pas heureux, & la Musique en étoit foible; il n'eut point de succès.

Mais un compositeur plein d'esprit & de goût, M. Gréti, arriva d'Italie, & il eut recours à M. Marmontel. Ce fut alors que celui-ci pût mettre en œuvre ses principes, & successivement essayer à quel point notre langue étoit susceptible des divers caracteres de la Musique Italienne dans tous les degrés d'expression. Le *Huron*, *Lucile*, *Silvain*, *l'Ami de la Maison*, *Zémire & Azor*, & *la Fausse Magie* lui servirent d'études pour exercer son style & pour s'habituer à donner à ses vers la coupe, le rithme, le tour périodique les plus analogues au sentiment que le chant devoit exprimer. Dans la plûpart de ces sujets, il a trouvé moyen de placer des morceaux qui approchent du genre héroïque : le *duo* de Silvain seroit beau dans le plus bel Opéra ; presque tout Zémire & Azor est digne d'un théâtre noble.

Mais ce n'étoit là que la route, & non le terme où il vouloit arriver.

« Son but, en rapprochant l'Opéra-Comique de l'Opéra sérieux, avoit été de faciliter à la Musique Italienne le passage de l'un à l'autre; pour y parvenir, il vit qu'il serait plus sage de ne pas risquer un ouvrage nouveau, mais de chercher à tirer parti d'ouvrages déjà faits, & destinés à la nation, tels que les Opéra de Quinault ». Projet louable, & par son motif, & par le courage qu'il fallait pour en vaincre les difficultés & les désagréments.

« L'air phrasé à l'Italienne, avait-il dit dans un article de l'Encyclopédie, manque à la scène de l'opéra Français, pour l'animer & l'embellir; & lorsqu'on saura l'y employer avec intelligence & avec avantage, ainsi que le duo & le récitatif obligé, il en résultera, pour l'opéra Français sur l'opéra Italien, une supériorité que nous ne craignons pas de prédire; mais on aura toujours à regretter que les chefs-d'œuvres de Quinault soient privés de cet ornement; & celui qui réussirait à les en rendre susceptibles, en conservant à ces poëmes leurs inimitables beautés, ferait

plus qu'on ne ſaurait croire pour les progrès de la Muſique en France, & pour la gloire d'un théâtre où Quinault doit toujours régner. Quelque mérite que l'on ſuppoſe à Lully, la facilité, la nobleſſe, le naturel de ſon récitatif peuvent être inutiles, & dans tout le reſte il n'eſt pas difficile d'être ſupérieur à lui; mais rien peut-être ne remplacera jamais les poëmes de *Théſee*, de *Roland* & d'*Armide*; & toute nouveauté qui les bannira du théâtre, nous laiſſera de longs regrets ».

Ce fut donc pour conſerver au théâtre les poëmes anciens, que M. Marmontel, en effaçant tout ce qui pouvait les déparer, & en les réduiſant à leurs beautés pures, entreprit d'y mêler lui-même des morceaux de poéſie deſtinés au chant, mais tellement liés avec le dialogue, qu'ils ne fuſſent que l'expreſſion plus vive & plus ſaillantes du ſentiment qui naît de la ſituation. Encouragé dans ce travail par les gens de lettres les plus éclairés, les plus verſés dans l'art d'écrire, à l'examen deſquels il l'avait ſoumis, il était parvenu à diſpoſer pour une Muſique nouvelle les poëmes d'*Amadis*, de *Roland*, de *Perſée*, de *Proſerpine*, d'*Atys*, de *Phaëton*, d'*Iſis*, de *Théſée* & d'*Armide*. Lorſque l'un des plus célebres Compoſiteurs d'Italie, M. Piccini, fut appellé en France, on demanda pour lui, à M. Marmontel, un des poëmes de Quinault, & l'on choiſit Roland. M. Piccini ne ſavait point la langue: il fallait donc, en lui expliquant le poëme, ſuivre pas à pas ſon travail. M. Marmontel y mit le même ſoin qu'y aurait mis Quinault lui-même.

Le Compoſiteur Italien apprit de lui en peu de tems, & notre langue poétique, & l'accentuation de nos vers, enſorte que, dans ſa Muſique, les Cenſeurs même les plus ſéveres n'ont pu relever une faute contre la proſodie & l'accent de la langue. L'on ſait quel a été le ſuccès de cet ouvrage; il a rempli le vœu de M. Marmontel; il a réſolu le problême:

Si notre langue était ſuſceptible de la Muſique Italienne.

Il l'a établie ſur notre théâtre lyrique, avec l'applaudiſſement le plus ſolemnel; enfin il a ouvert aux Compoſiteurs Italiens une nouvelle carriere, & à la nation Françaiſe une nouvelle ſource de plaiſirs.

Ce qu'on remarque ſinguliérement dans le travail de M. Marmontel ſur les poëmes de Quinault, c'eſt l'attention la plus ſévere à ne porter atteinte à aucune de leurs beautés, & à n'en pas retrancher un vers que l'on regrette; c'eſt auſſi le ſoin qu'il a pris de donner aux traits qu'il

ajoute, la couleur même du tableau, de maniere qu'on ne s'apperçut pas que le tableau fut retouché; & cet éloge, il l'a reçu des gens de lettres les plus distingués par leur talent pour la poésie, & les plus sensibles à l'harmonie, à l'élégance, & au naturel du style de Quinault.

M. Marmontel a donné à l'Opéra, en 1751, *Acante & Céphise* en trois actes, musique de *Rameau*: *la Guirlande*, en un acte, *idem*; en 1757, *les Sibarites*, en un acte, *idem*; en 1761, *Hercule mourant*, musique de M. *d'Auvergne*; en 1775, *Céphale & Procris*, musique de M. *Grétry*; en 1778, *Roland*, de Quinault, remis en trois actes, musique de M. *Piccini.*

Il a donné à la Comédie Italienne, en 1766, *la Bergere des Alpes*, musique de *Kohaut*; en 1768, *le Huron*, musique de M. *Grétry*; en 1769, *Lucile*, *idem*; en 1770, *Sylvain*, *idem*: *Zémire & Azor*, *idem*; en 1772, *l'Ami de la Maison*, *idem*; en 1775, *la fausse Magie*, *idem*, à Fontainebleau; en 1743, *Mysis & Delie*, à Choisy; en 1762, *Annette & Lubin.*

CHANSON.

» Adelaïde
» Semble faite exprès pour charmer;
» Et mieux que le galant Ovide,
» Ses yeux enseignent l'art d'aimer
» Adélaïde.

» D'Adélaïde,
» Ah! que l'empire semble doux!
» Qu'on me donne un nouvel Alcide:
» Je gage qu'il file aux genoux
» D'Adélaïde.

» D'Adélaïde,
» Fuyez le dangereux accueil;
» Tous les enchantemens d'Armide
» Sont moins à craindre qu'un coup d'œil
» D'Adélaïde.

» D'Adélaïde,
» Quand amour eut formé ses traits,
» Ma foi, dit-il, la cour de Gnide
» N'a rien de pareil aux attraits
» D'Adélaïde.

» Adélaïde,
» Lui dit-il, ne nous quittons pas;
» Je ſuis aveugle, ſois mon guide:
» Je ſuivrai par-tout pas-à-pas
» Adélaïde.

ROMANCE.

» L'amour ma fait la peinture
» De Daphné, de ſes malheurs;
» J'en vais tracer l'aventure,
» Puiſſe la race future
» L'entendre & verſer des pleurs.

» Daphné fut ſenſible & belle,
» Apollon ſenſible & beau;
» Sur eux l'amour d'un coup d'aîle
» Fit voler une étincelle
» De ſon dangereux flambeau.

» Daphné d'abord interdite,
» Rougit, voyant Apollon;
» Il s'approche, elle l'évite;
» Mais fuyait-elle bien vîte?
» L'amour aſſure que non.

» Le Dieu qni vole à ſa ſuite
» De ſa lenteur s'applaudit;
» Elle balance, elle héſite,
» La pudeur hâte ſa fuite,
» Le deſir la relentit.

» Il la pourſuit à la trace;
» Il eſt prêt à la ſaiſir;
» Il va demander grace:
» Une nymphe eſt bientôt laſſe,
» Quand elle fuit le plaiſir.

» Elle deſire, elle n'oſe,
» Son pere voit ſes combats;
» Et par ſa métamorphoſe
» A ſa défaite, il s'oppoſe;
» Daphné ne l'en priait pas.

» C'eſt Apollon qu'elle implore,
» Sa vue adoucit ſes maux,
» Et vers l'amant qu'elle adore,
» Ses bras s'étendent encore,
» En ſe chargeant en rameanx.

» Qnel objet pour la tendreſſe
» De ce malheureux vainqueur!
» C'eſt un arbre qu'il careſſe;
» Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
» Il ſent palpiter un cœur.

» Ce cœur ne fut point ſévere,
» Et ſon dernier mouvement
» Fut, ſi l'amour eſt ſincere,
» Un reproche pour ſon pere;
» Un regret pour ſon amant ».

AUTRE.

« Comment Colin ſait-il donc que je l'aime?
» J'ai ſi bien l'air de le haïr!
» Eſt-ce mon cœur qui s'eſt trahi lui-même?
» Eſt-ce l'amour qui m'a voulu trahir?

» Avec lui timide & farouche,
» J'ai du plaiſir, mais je ſais le cacher;
» Je rougis ſitôt qu'il me touche,
» Je lui défends de me toucher.
» Comment, &c.

» Dans mes yeux il aurait pu lire;
» Mais devant lui j'ai ſoin de les baiſſer;
» Je retiens juſqu'à mon ſourire,
» Et je lui dis de me laiſſer.
» Comment, &c.

» Un baiſer qu'il croit me ſurprendre;
» M'irrite au point qu'il ne peut m'appaiſer
» Je lui dis, tu peux le reprendre,
» Je ne veux point de ton baiſer.
» Comment, &c. »

Marot (Jean), pere de Clément, naquit à Mathieu, village aux environs de Caen, l'an 1463, & aurait eu plus de réputation, si son fils en avait eu moins; il eut une conduite & des mœurs irréprochables, & mourut âgé d'environ soixante-trois ans, quelque tems avant la bataille de Pavie.

CHANSON.

« Qui en amours veut être heureux,
» Faut tenir train de seigneurie,
» Estre prompt & adventureux,
» Quand à monstrer l'armarie;
» Porter drap d'or, orphévrerie;
» Car cela les Dames esmeut
» Tout sert : mais, par sainte Marie,
» Il ne fait pas ce tour qui veut.

» Je fus na guerres amoureux
» De Dame en beauté assouvie,
» Qui me dist, en mots savoureux:
» Mon amour est en vous ravie;
» Mais il faut qu'el soit desservie
» Par cinqante écus d'or; s'on peut:
» Cinquante escus! bon gré ma vie,
» Il ne fait pas ce tour qui veut.

» Alors lui donnai, sur les lieux
» Où elle faisait l'endormie
» Quatre venues de cœur joyeux ».

Marot (Clément) naquit à Cahors en 1495, de Jean Marot, qui l'emmena à Paris pour faire ses études. Il entra ensuite chez Monsieur de Villeroy, en qualité de Page, & devint valet-de-chambre de Marguerite de Valois, sœur de François I; ce qui ne l'empêcha pas de servir. Il suivit le Roi à Ardres & dans le Hainault, & se trouva à la bataille de Pavie, où il fut blessé & fait prisonnier.

On prétend qu'il fut aimé de Diane de Poitiers, depuis Duchesse de Valentinois, & maîtresse de Henri II, & on lui fait même l'honneur d'avoir trop plu à la Reine de Navarre; ce qui est d'autant moins

croyable, que cette Princesse ayant eu deux maris, qui n'étaient ni aimables ni aimés d'elle, n'a jamais été accusée que de cette faiblesse.

Les persécutions qu'il essuya pour cause de religion, le forcerent de quitter la France. Il se retira auprès de Madame Renée, fille de Louis XII, & Duchesse de Ferrare, qui protégeait les Luthériens; il revint en France, & fut encore forcé d'en sortir, pour avoir traduit les pseaumes en vers français. Il se retira à Genêve, & de-là à Turin, où il mourut âgé de cinquante ans environ, en 1545.

« Sa vie est un mêlange de gloire & d'infortunes; il fut cher à plusieurs » Rois, & abandonné par eux; honoré par-tout, & par-tout persécuté, il » vécut dans le chemin des honneurs & de la fortune, & il mourut pauvre » & délaissé ». (*a*)

CHANSON

« Plus ne suis ce que j'ai été,
» Et plus ne saurais jamais l'être;
» Mon beau printems & mon été
» Ont fait le saut par la fenêtre:
» Amour tu as été mon maître,
» Je t'ai servi sur tous les Dieux?
» Ah! si je pouvais deux fois naître;
» Combien je te servirais mieux ».

Autre pour la Reine de Navarre.

« Amour me voyant sans tristesse,
» Et de le servir dégousté,
» M'a dit que fisse une maîtresse,
» Et qu'il serait de mon costé.
» Après l'avoir bien écouté,
» J'en ai fais une à ma plaisance;
» Et ne me suis point mescompté;
» C'est bien la plus belle de France.

» Elle a un œil riant, qui blesse
» Mon cœur tout plein de loyauté;
» Et parmi sa haute noblesse,
» Mesle une douce privauté.

(*a*) Annales poétique.

» Grand mal ferait, fi cruauté
» Faifait en elle demeurance :
» Car quant à parler de beauté,
» C'eft bien la plus belle de France.

» De fuir s'amour qui m'oppreffe,
» Je n'ai pouvoir ni volonté ;
» Arrefté, fuis en cette preffe
» Comme l'arbre en terre planté.
» S'ébahit-on, fi j'ai planté
» De peine, tourment & fouffrance ?
» Pour moins, on eft bien tourmenté,
» C'eft bien la plus belle de France ».

CHANSON.

« Récompenfe vous donnerai,
» Mon ami, & fi menerai,
» A bonne fin votre efpérance ;
» Vivante ne vous lefferai,
» Encore quand morte ferai,
» L'efprit en aura fouvenance.

» Si pour moi avés du fouci,
» Non pour vous n'en ai moins auffi ;
» Amour le vous doit faire entendre :
» Mais s'il vous fâche d'être ainfi,
» Appaifés votre cœur tranfi ;
» Tout vient à point qui peut attendre ».

AUTRE.

« Amour trouva celle qui m'eft amere,
« Et j'y étais, j'en fais bien mieux le conte ;
» Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mere ;
» Puis tout-à-coup il voit qu'il fe mécompte,
» Dont la couleur au vifage lui monte,
» D'avoir failli honteux, Dieu fait combien ;
» Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
» Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien ».

Marre (l'Abbé de la) était de Bretagne, & mourut en 1747.

CHANSON

CHANSON.

A une Princesse à la fin du bal de l'Opéra.

« Quoi ! j'aurais pu vous amuser,
» Adorable Princesse !
» Que ne puis-je me déguiser
» Pour vous parler sans cesse !
» Tout mon esprit est dans vos yeux.
» Le desir de vous plaire
» A mis deux fois au rang des Dieux
» Un mortel ordinaire.

» Si j'ai pu vous inquiéter,
» Pardonnez mon audace ;
» Je me flatte de mériter
» Que vous me fassiez grace :
» Mon crime fut-il des plus grands,
» Mon repentir l'efface ;
» Et l'hommage que je vous rends,
» Me remet à ma place.

» Cette prompte nuit va finir
» Ma brillante aventure ;
» De mon bonheur le souvenir
» Deviendra ma torture.
» Je vous verrai, fille des Dieux,
» Au séjour du tonnerre :
» Vous allez rentrer dans les cieux,
» Je reste sur la terre ».

Il donna à l'Opéra, en 1739, *Zaïde*, musique de *Royer*; en 1753, *Titon & l'Aurore*, en trois actes & prologue, musique de *Mondonville*.

Massip donna en 1734 *les Fêtes nouvelles*, musique de *Plessis cadet*.

Menilglaise (le Chevalier de), Officier au régiment des Gardes-Françaises, d'une ancienne maison de Normandie, & neveu de M. l'Abbé de Canay, si aimé & si considéré de tous les gens de lettres, a donné à la poésie quelques momens de ses loisirs. Nous connaissons de

lui plusieurs pieces charmantes jouées en société, & une infinité de chansons agréables, dont nous rapporterons quelques-unes.

CHANSON.

« Colin sur un verd gazon
» S'écriait assis près d'Alizon,
» Non, non...
» Tu ne ressens point l'ardeur
» Qui remplit mon cœur.
» Mes yeux
» Amoureux
» Ne peuvent surprendre
» Un regard tendre;
» Ah! dit-elle, Colin,
» Je te l'accorde envain.
» C'est le sort des amours,
» De se plaindre toujours.

» Si je demande un baiser,
» Je te vois prête à le refuser....?
» Non, non,
» Mon cœur t'accorde ce don;
» Mais que fais-tu donc?
» Déja
» Pour cela,
» Tu sembles attendre
» Un don plus tendre!
» Je savais bien, Colin,
» Que ce serait envain;
» C'est le sort des amours
» De se plaindre toujours.

» La belle écoute ses vœux,
» L'instant arrive, il devient heureux,
» Ses feux
» Sont d'abord vifs & pressans;
» Bientôt languissans,
» Comment,
» Cher amant,
» Ton ardeur chancelle;
» S'écria-t-elle;

» Hélas! reprit Colin,
» Mon cœur t'adore envain,
» C'eſt le ſort d.s amours
» De ſe plaindre toujours ».

AUTRE.

« Colinet au pied d'un ormeau,
» Diſait un jour à ſa bergere;
» Si tu m'es toujours ſi ſévere
» Je vais me pendre à ce rameau.
» Un peu ſurpriſe à ce langage,
» La belle lui dit alte-là.
» Colinet, ſi tu fais cela,
» Que dira-t-on dans le village!

» Laiſſe-moi donc prendre un baiſer,
» Lui dit le berger plein de flame;
» La bergere au fond de ſon ame
» Eût voulut ne point refuſer:
» Il le ravit avec courage;
» La belle lui dit, alte-là.
» Colinet, ſi l'on ſait cela,
» Que dira-t-on dans le village?

» Le berger devient plus preſſant
» Et la bergere moins farouche,
» Un baiſer qu'il prend ſur ſa bouche,
» L'irrite, & puis elle y conſent.
» Bientôt il oſe davantage;
» Pour le coup, dit-elle, alte-là.
» Bon, reprit-il, que fait cela?
» Le ſaura-t-on dans le village?

» D'abord la belle à ce diſcours
» Demeure un inſtant interdite;
» L'amour déja la ſollicite,
» Colinet la preſſe toujours.
» Ah! dit-elle, tu n'es pas ſage;
» Elle voulut dire alte-là.
» Mais tous les deux après cela,
» Ne ſongerent plus au village ».

AUTRE.

« Au pied d'un ormeau,
» Un jour le beau Silvandre,
» Sur ſon chalumeau
» Répétait un air tendre;
» Dans un boſquet Iſabeau
» S'en vint pour l'entendre:
» Bientôt ſa voix la toucha,
» Et comment s'en défendre!
» Bientôt ſon cœur palpita;
» L'amour l'attendait là.

» Un ſoupir trahit
» La belle qui s'agite;
» Le berger la vit,
» Mais elle prit la fuite:
» Plein d'amour, il la pourſuit,
» Et l'atteint bien vîte.
» Hélas! cruel, te voilà,
» Cria-t-elle interdite:
» Bientôt ſon cœur palpita;
» L'amour l'attendait là.

» Le berger ardent,
» Plein du feu qui l'inſpire,
» Sur un ton preſſant
» Exprime ſon martyre.
» Il prend ſa main tendrement,
» Iſabeau ſoupire,
» Son air touchant exprima,
» Ce qu'elle n'oſait dire;
» Bientôt ſon cœur palpita,
» L'amour l'attendait là ».

AUTRE.

« Mon Dieu, qu'on a de peine
» A conſerver ſon cœur!
» Une amoureuſe chaîne
» Promet tant de douceur!

» Eh ! pourquoi se défendre
» De suivre son desir ?
» Souvent à trop attendre,
» On perd bien du plaisir.

» Corine, sur mon ame,
» Doit régner à jamais ;
» Déja ma tendre flame
» Egale ses attraits.
» Mon amour, à l'aurore
» M'annonce un jour serein ;
» Puisse-le soir encore
» Ressembler au matin.

» Nuit & jour je soupire ;
» Je voudrais exprimer
» Ce que mon cœur desire ;
» Mais je ne sais qu'aimer.
» Hélas ! puisse Corine
» Le deviner un jour !
» Tenez, quand on devine ;
» C'est permettre l'amour ».

AUTRE.

« Pierrot dit à Madeleine ;
» Le cœur gros de soucis,
» Tu ris à pert d'haleine
» Au récit de mes ennuis :
» Tu me causes tant de peines ;
» Que je ne sais où j'en suis.

» Madeleine, sans mot dire,
» Doucement le regarda :
» Pierrot s'agite & soupire,
» Puis il reste planté-là ;
» La belle se prit à rire,
» Bientôt elle soupira.

» Son bouquet tombe par terre ;
» Pierrot court le ramasser.
» Déja sa main téméraire

» Brûlait de le replacer ;
» Mais la crainte de déplaire
» L'empêche encore d'avancer.

» Pourtant il reprend courage,
» Puis il demande un baiser ;
» Madeleine, à ce langage,
» Sourit sans le refuser.
» Joyeux de cet avantage,
» Il est prêt à tout oser.

» Madeleine sent l'atteinte
» D'un trait que lance l'amour.
» Un cri qu'excite la crainte
» Aux plaisirs donne le jour,
» L'ame insensible à sa plainte,
» Pierrot en rit à son tour ».

A U T R E.

« Vois-tu, disait Lisette
» A son jeune Berger,
» Auprès d'un fauvette
» Ce moineau voltiger ?
» A l'instant de sa flame
» Un autre était l'objet ;
» Des transports de ton ame
» Je crains le même effet.

» Non, non, dit-il, cruelle,
» Juge mieux de tes feux,
» Quelle chaîne plus belle,
» Pourrait fixer mes vœux.
» La constance est le gage
» D'un destin plein d'appas,
» Le plaisir est volage,
» Le bonheur ne l'est pas.

» Vois cette tourterelle
» Soupirer ardemment ;
» Ne vois-tu pas près d'elle,
» Voltiger son amant !

» Ce baiser (quel modele
» Pour les cœurs amoureux !)
» Va le rendre fidele,
» En le rendant heureux.

» Au discours de Silvandre;
» Lisette, malgré soi,
» Sent un penchant plus tendre
» Dissiper son effroi;
» Du doute qui l'offense,
» Aisément le desir
» Fait pencher la balance
» En faveur du plaisir ».

Mennesson donna en 1711, l'opéra de *Manto la Fée*, musique de *Batistin*; en 1715, *les Plaisirs de la Paix*, musique de *Bourgeois*; en 1716, *Ajax*, musique de *Bertin*.

Il mourut à Paris, en 1742, à près de quatre-vingt ans.

Merville (Michel Guyot de), naquit à Versailles le 1 Février 1696; & se destina de bonne heure au théâtre. Il présenta à la fois trois Tragédies, qui furent rejettées avec dédain. Dégoûté de ce genre, il essaya le comique, & y fut plus heureux, son *Consentement forcé* ayant eu avec raison beaucoup de succès.

Cependant dégoûté du théâtre, il se livra à son goût pour les voyages; mais ne put s'empêcher de composer en route un volume de comédies qui n'ont point été jouées.

Son peu de fortune, & le chagrin qu'il avait de voir presque dans la misere une épouse & une fille qu'il chérissait, lui firent prendre le parti de se retirer dans le pays de Vaux, où il espérait de vivre à moins de frais; mais voyant le peu qu'il avait diminuer tous les jours, n'ayant plus d'espoir de l'augmenter, il fit un état de ses effets, s'assura que le prix de leur vente suffirait pour acquitter ses dettes, dressa un bilan qu'il mit sur sa table, écrivit plusieurs lettres, chargea de ses dernieres volontés un Magistrat de ses amis, laissa ses habits, son épée, & le peu qu'il possédait; & ne prenant qu'une mauvaise capote, sortit de la maison qu'il habitait à Genêve, le 23 Mai 1765, en disant qu'on ne l'attendît

pas ce jour-là. Quelque tems après, on trouva sur les bords du lac un cadavre que les flots y avaient jetté. On n'a pas douté que ce ne fût son corps, quoiqu'on ait fait courir le bruit qu'il s'était retiré dans un couvent du pays de Gex.

On trouve quelquefois des choses agréables dans le recueil de ses poésies.

MIERE (Antoine Marin le), né à Paris, a débuté dans la carriere des lettres, par remporter le prix de poésie à l'Académie Française, en 1753. Le sujet de son poëme était *la Tendresse de Louis XIV pour sa famille.* Il a gagné depuis plusieurs prix à la même Académie, & a donné à la Comédie Française, *Hypermnestre*, *Terée*, *Idomenée*, *Artaxerce*, *Barneveldt*, *Guillaume Tell*, *la Veuve du Malabar.* Ces ouvrages remplis de beaux vers, & son poëme sur la *Peinture*, ainsi que celui des *Fastes*, lui ont donné des droits incontestables au fauteuil académique. Le public le nomme le premier à toutes les places vacantes; il est à présumer qu'enfin ses futurs confreres seront de l'avis du public.

CHANSON.

« Adorable Climene,
» Qui m'avez su charmer,
» Trop aimable inhumaine,
» Laissez-vous désarmer.
» L'amour reçoit mes vœux;
» Que n'est-il dans votre ame
» Comme il est dans vos yeux.

» Votre tendre jeunesse
» Vous dit qu'il faut céder,
» Entr'elle & la sagesse,
» L'amour doit décider:
» L'on succombe avec gloire
» En suivant ses desirs:
» La défaite est victoire
» Dans le champ des plaisirs.

» Aimer sans être aimable,
» C'est outrager l'amour:
» Il faut être adorable

» Pour

» Pour trouver du retour :
» Sans beauté, la tendresse
» Ne nous toucherait pas ;
» La beauté sans rudesse
» N'en a que plus d'appas.

» A devenir sensible,
» Instruisez votre cœur ;
» Nul n'est inaccessible
» A ce charme vainqueur.
» D'une douceur extrême
» Nous serons pénétrés,
» Si vous sentez vous-même
» Ce que vous inspirez ».

Couplet en l'honneur de Monseigneur le Prince de Condé.

« Voici l'heureux anniversaire
» Des succès d'un jeune héros :
» Messieurs, vous l'avez tous vu faire ;
» Chantez avec moi ses travaux ;
» La majorité pour la gloire
» Ne s'acquérait qu'avec le tems :
» Emancipé par la victoire,
» Il est héros à vingt-cinq ans.

» De ses éclatantes prouesses,
» Quels plus illustres monumens
» Que ces beaux drapeaux tout en pieces
» Qu'il sut ravir aux Allemands !
» Ses exploits, dignes de mémoire,
» Sont, sur ces lambeaux de satin,
» Mieux gravés des mains de la gloire
» Qu'ils ne le seraient sur l'airain.

» Parmi le belliqueux vacarme,
» Le sang, la poussiere & les feux,
» Que les périls avaient de charme
» Sur ses traces & sous ses yeux.
» Non, à peine l'expérience
» Aux cheveux blancs, au front ridé,
» Eût donné plus de confiance
» Que l'ardeur du jeune *Condé*.

» Mois fécond, qui mûrrit la vigne,
» Tu feras cher à nos neveux ;
» *Condé* vint au jour fous ton figne :
» Sous ton figne, il fe rend fameux ;
» De fleurs formons-lui des couronnes,
» Honorons-le par la gaîté,
» Et le bon vin que tu nous donnes,
» Buvons-le tout à fa fanté ».

Romance du fiege de Calais.

Sur l'air de la Romance d'Enguerrand.

» Par Edouard, Roi d'Angleterre,
» Calais bloqué
» Se voyait confifqué,
» La faim, coufine de la guerre,
» Met aux abois
» Les plus riches bourgeois ;
» Pour tout feftin,
» Même pour pain,
» Dans ce coin de la terre,
» Les offemens pétris,
» Les fouris
» Par-tout étaient fervis.

» Indigné de leur réfiftance,
» Le Prince Anglais
» Leur envoie un exprès ;
» Livrez, dit-il, en diligence
» A votre choix
» Trois paires de Bourgeois,
» Ou bien mon Roi,
» Semant l'effroi,
» S'en va dans fa vengeance
» A grands coups de canon,
» Patapon,
» Mettre tout en charbon.

» Euftache, pour fauver la place,
» Avec tranfport
» Se dévoue à la mort,

» Les deux Wiſſans ſuivent ſa trace,
» Puis avec eux,
» Trois autres généreux;
» Ils partent tous,
» Portant aux cous
» Un collier de filaſſe;
» Mais de ce nœud d'horreur,
» Leur grand cœur
» Fait un cordon d'honneur.

» Hé, qui pourrait compter les larmes
» Tombant de l'œil
» Des habitans en deuil?
» L'Anglais lui-même en ces alarmes,
» Le cœur navré
» Se ſent tout pénétré:
» Tant, ô vertu!
» L'on eſt vaincu
» Malgré ſoi par tes charmes;
» Edouard obſtiné,
Roi mal né,
» Seul n'en eſt point gagné.

» Ils allaient périr, quand la Reine
» Vole aux genoux
» De ſon barbare époux,
» Quoi! dit-elle, tout hors d'haleine,
» Des gens de bien,
» Mourir comme vaurien?
» Se lamentant,
» Elle fit tant,
» Que touché de ſa peine,
» Le Roi vit tout ſon tort,
» Le remord
» Contremanda la mort.

» Depuis qu'une Reine ſi bonne
» Sut enſeigner
» Comment il faut régner,
» Peut-on priver de la couronne
» Les jolis fronts
» Qui portent des pompons.

» Ah ? la bonté,
» L'humanité,
» Sous les devoirs du trône
» Plus sensibles que nous,
» Sexe doux,
» Ma voix sera pour vous ».

Mimeures (le Marquis de), Menin de Monseigneur, eut beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui quelques chansons & plusieurs odes, entr'autres celle à Vénus imitée d'Horace, & qui commence ainsi :

Cruelle mere des Amours, &c.

CHANSON.

» De ses traits le Dieu de Cythere
» Vous a fait don, jeune Bergere,
» Tout cede à vos charmes vainqueurs.
» Ne gardez pas un présent si funeste,
» Un trait suffit pour unir nos deux cœurs;
» Rendez à l'amour tout le reste ».

Moliere (Jean-Baptiste Pocquelin de), né à Paris en 1620, était fils d'un valet-de-chambre Tapissier du Roi, & obtint la charge de son pere. Il avait trente-quatre ans lorsqu'il donna ses premieres pieces, où il jouait lui-même. Sa troupe fut arrêtée au service du Roi, en 1665, & ce fut l'époque du vrai goût de la comédie. Il devait avoir la premiere place vacante à l'Académie Française, & allait commencer une traduction en vers de Lucrece, lorsqu'il mourut, après avoir joué le rôle du Malade imaginaire, qu'on donnait alors pour la quatrieme fois; il se rompit une veine, & mourut le même jour 17 Février 1673.

L'Archevêque de Paris (*a*) faisait beaucoup de difficultés pour permettre qu'on l'enterrât, lorsque le Roi en donna l'ordre, & on le porta dans le cimetiere de S. Joseph, rue Montmartre, dans le même endroit, où l'on mit vingt-deux ans après le célebre la Fontaine. Vers l'année 1750, en

(*a*) Il s'appellait de Harlai, & était fort décrié pour ses mœurs.

creusant une fosse dans ce cimetiere, on trouva leurs cercueils, & on les transporta dans l'église, où ils sont maintenant.

Moliere composa plusieurs petits ballets & autres fêtes pour le Roi, dont Lully & d'autres Musiciens de ce tems firent la musique.

Epitaphe de Moliere, par Lafontaine.

« En ce tombeau gisent Plaute & Térence,
» Et cependant le seul Moliere y gît;
» Leurs trois talens ne formaient qu'un esprit,
» Dont le bel art réjouissait la France.
» Ils sont partis; & j'ai peu d'espérance
» De les revoir malgré tous nos efforts.
» Pour un longtems, selon toute apparence,
» Térence & Plaute & Moliere sont morts ».

Moline (Pierre-Louis), né à Avignon, a fait plusieurs ouvrages en vers & en prose. Les plus connus sont *Orphée*, donné à l'Opéra en 1774. Le poëme est traduit de l'Italien, de *Calzabigi* : la musique est de *Gluck*; l'*Inconnue persécutée*, traduite de l'Italien sur la musique d'*Ansossi*, donnée à la cour en 1777; *Roger Bon-tems & Javotte*, parodie d'Orphée, en société avec d'Orvigny; le *Duel comique*, opéra bouffon, &c.

Moncrif (François-Augustin Paradis de), né à Paris en 1687, fut d'abord Maître en fait d'armes; ce qui le lia avec presque toute la jeune noblesse de son tems.

L'amour de la poésie lui fit bientôt abandonner sa premiere profession; & ses premiers essais en ce genre furent une ode sur la mort de Louis XIV, où dans presque toutes les strophes il ne louait que M. le Régent.

Il eut au suprême degré le talent de la louange, & heureusement il trouvait moyen de louer sans adulation, seulement quelquefois avec fadeur. Cette facilité lui fit des amis de toutes ses connaissances; car qui ne se laisse prendre aux éloges? Peu redouté de ses rivaux, accueilli par tout le monde, aimé de beaucoup de gens, indifférent aux autres, il n'eut jamais la force de se faire un ennemi, & c'est ainsi qu'il fut heureux. Aussi dit-il dans un de ses ouvrages : « Un des fruits qu'on doit naturel-

» lement ſe promettre des avantages de l'eſprit, c'eſt de ſe procurer une
» vie agréable ».

Moncrif a fait quelques comédies, mais a ſur-tout travaillé pour l'Opéra, où il s'eſt emparé du genre des enchanteurs galans. Pluſieurs de ſes opéra ont eu beaucoup de ſuccès & le méritaient; mais ce qui lui donne droit aux véritables éloges, c'eſt ſa charmante épître du *Rajeuniſſement inutile* que Voltaire n'aurait point déſavouée, & ſa romance d'Alix & d'Alexis, ainſi que pluſieurs de ſes chanſons.

Le plus bel éloge que l'on puiſſe faire de lui, c'eſt qu'ayant eu l'honneur d'être nommé Lecteur de la feue Reine, il lui parut digne de ſa confiance & même de ſon amitié.

Un beau trait de ſa vie eſt d'avoir demandé la permiſſion de ſuivre M. le Comte d'Argenſon dans ſon exil, quoiqu'alors comblé des bontés de la Reine, il eût pu mener à la cour la vie la plus agréable. La reconnaiſſance qu'il avait des ſervices que ce Miniſtre lui avait rendus, l'emporta ſur toute autre conſidération. Au bonheur de plaire à tout le monde, Moncrif ajouta celui de mener la vie la plus heureuſe, & de pouſſer ſa carriere juſqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, ſans avoir jamais éprouvé d'incommodités, & en vivant toujours comme s'il n'en avait eu que cinquante. Il s'éteignit en 1770, ſans douleur, ſans crainte & ſans remords, n'ayant jamais offenſé perſonne.

Epitaphe de Moncrif par M. de la Place.

« Des mœurs dignes de l'âge d'or,
» Ami ſûr, Auteur agréable,
» Ci gît qui vieux comme Neſtor,
» Fut moins bavard & plus aimable ».

Il a donné à l'Opéra, en 1741, *Linus*, en un acte, muſique du Chevalier *de Braſſac*; en 1744, *les Auguſtales*, prologue, muſique de *Rebel & Francœur*; en 1745, *Zélindor*, en un acte, muſique de *Rebel & Francœur*; en 1747, *Almaſis*, en un acte, muſique de *Roy*: *Iſmène*, en un acte, muſique de *Rebel & Francœur*; en 1751, *les Génies tutélaires*, *idem*.

CHANSON.

« Songez bien que l'amour fait feindre,
» Redoutez un sage Berger :
» On n'est que plus près du danger,
» Quand on croit n'avoir rien à craindre.

» Je voyais, sans être inquiete,
» Daphnis m'aborder quelquefois;
» Il me trouvait seulette au bois,
» Sans jamais me conter fleurette.

» D'aimer on doit bien se défendre,
» Me disait-il dans ses chansons;
» Mais il formait de si beaux sons,
» Qu'on s'attendrissait à l'entendre.

» Je me croyais si raisonnable
» En l'écoutant sur le gazon :
» Quel ouvrage de la raison
» D'écouter un berger aimable!

» Sans dessein, sans inquiétude,
» Chaque jour j'aimais à le voir;
» Bientôt sans m'en appercevoir,
» Je perdis toute autre habitude.

» L'enchanteur! quelle adresse extrême,
» Il employait pour me charmer!
» Croirait-on qu'on se fit aimer
» Sans jamais dire : je vous aime?

» Si je chantais dans le bocage,
» Pour m'écouter il s'arrêtait :
» Une autre bergere chantait,
» Il s'en retournait au village.

» Des amans me peignant l'ivresse,
» Il m'entretenait tout un jour;
» C'était pour condamner l'amour,
» Mais c'était en parler sans cesse.

» Qu'amour séduit avec adresse !
» Comme il sait déguiser son feu !
» Jusqu'au mal qu'on dit de ce Dieu ;
» Tout est un piege qu'il nous dresse.

» Daphnis enfin sut me contraindre
» A partager sa tendre ardeur ;
» Je sentis qu'il avait mon cœur,
» Quand je commençai de le craindre ».

AUTRE.

« Plus inconstant que l'onde & le nuage,
» Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
» Malgré la pente volage
» Qui le force à nous quitter,
» En faire usage,
» C'est l'arrêter.
» Goûtons mille douceurs ;
» Et si la vie est un passage,
» Sur ce passage au moins semons des fleurs ».

AUTRE.

« Qui par fortune trouvera
» Nymphes dans la prairie,
» Celle qui tant plus lui plaira,
» Tenez, c'est bien ma mie.
» Si quelqu'une vient à danser,
» Et d'une grace telle
» Qu'elle ne fait les fleurs verser ;
» Hé bien, c'est encore elle.

» Si quelqu'un dit avec serment,
» Je donnerais ma vie,
» Pour être aimé rien qu'un moment,
» Tenez, c'est de ma mie.
» Si quelqu'autre suit sans espoir
» La nymphe qu'il adore,
» Content du charme de la voir ;
» Hé bien, c'est elle encore.

Eglé

» Eglé vint aux jeux de Cérès,
» Et fut d'abord ſuivie;
» Eglé revint le jour d'après,
» On ne vit que ma mie.
» Si quelque nymphe a le crédit
» D'être toujours nouvelle
» A vos yeux comme à votre eſprit;
» Tenez, c'eſt toujours elle.

» L'autre matin ſous ces buiſſons,
» Une nymphe jolie
» Me dit, j'aime tant vos chanſons:
» Je dis, c'eſt pour ma mie.
» Pour célébrer ſes doux attraits,
» Fait-on chanſon nouvelle?
» En y ſongeant, l'inſtant d'après
» On chante encor pour elle.

» Je lui fais maint adorateur,
» Et n'en a jalouſie;
» Amour, a mis tout mon bonheur,
» Dans celui de ma mie.
» Que ſervirait de m'alarmer?
» La choſe eſt naturelle;
» Amour la faite pour charmer,
» Et nous pour n'aimer qu'elle ».

Mondonville. (Voyez ſon article parmi les Compoſiteurs). En 1754, il donna à l'Opéra les paroles & la muſique de Daphnis & Alcimadure. Les paroles étaient d'abord en Languedocien, & enſuite il les parodia en Français ſur les mêmes meſures.

Mondorge (Antoine Gauthier de), né à Lyon en 1717, devint Maître de la chambre aux deniers du Roi, & compoſa pluſieurs pieces de vers charmantes.

Il avait une maiſon de campagne à Yeres, village aux environs de Paris, qu'il orna d'inſcriptions ingénieuſes. On a conſervé celle-ci pour une fontaine:

« Toujours tranquille, toujours pure,
» Rien ne trouble jamais mon cours:
» Puiſſe l'ami de la nature
» Voir couler ainſi tous ſes jours ».

Il n'avait que vingt ans lorsqu'il fit les paroles des *Talens lyriques*; opéra charmant mis en musique par Rameau. M. de Mondorge osa le premier s'écarter de ces lieux communs de morale voluptueuse, dont les opéra étaient remplis. La harangue de Tyrtée est vraiment une harangue militaire, mais il n'avait pas assez de force pour porter ce genre où il pouvait aller. C'est toujours beaucoup d'avoir entrevu que celui qui régnait ne valait rien.

On donne à M. de Mondorge plusieurs ouvrages agréables, entr'autres, *les Lettres d'une jeune Veuve à un Chevalier de Malte*, où l'on trouve infiniment d'esprit & sur-tout de sentiment. Il mourut à Paris le 24 Octobre 1768, & avait donné à l'Opéra, en 1739, *les Fêtes d'Hébé* ou *les Talens lyriques*, musique de *Rameau*; en 1762, *l'Opéra de société* en un acte, musique de *Giraud*.

Monnier (Pierre-René le), Commissaire ordinaire des guerres, est auteur du *Maître en Droit*, du *Cadi dupé*, du *Mariage clandestin*, de *Renaud d'Ast*, de *la Meûniere de Gentilly*, & de *la Matrone Chinoise*, aux Italiens.

En 1773, il donna à l'Opéra *l'Union de l'Amour & des Arts*, musique de *Floquet*. On sait le succès prodigieux de cet opéra.

En 1774, les mêmes Auteurs donnerent *Azolan*, opéra tiré d'un conte de M. de Voltaire. Il eut aussi beaucoup de succès; cependant M. le Monnier la refait en entier. Nous avons recueilli quelques-unes de ses chansons.

CHANSON.

Les Adieux.

« Adieu donc ma chere Lisette,
» Adieu l'objet de mes amours;
» Puisque tu quittes la retraite,
» Je vais te perdre pour toujours.
» En vain pour calmer ma tristesse,
» Tu promets de m'aimer sans cesse;
» Ah! qui sait si, loin de moi,
» Tu me garderas ta foi?

» Permets à mon ame blessée
» De s'occuper de tes appas,

» Et laiſſe-moi par la penſée
» Suivre la trace de tes pas;
» Je ſerai ton guide fidele
» Juſqu'aux lieux où l'on te rappelle;
» Mais qui ſait, &c.

» Je verrai ſouvent ce bocage
» Témoin de nos premiers ſermens,
» Où près de l'objet qui m'engage,
» J'ai paſſé de ſi doux momens.
» Voilà, dirai-je, où ma maîtreſſe
» Me fit l'aveu de ſa tendreſſe;
» Mais qui ſait, &c.

» Si tu veux conſerver ſans ceſſe
» Le ſouvenir de notre ardeur,
» Songe, ma charmante maîtreſſe,
» Au trait dont tu bleſſas mon cœur.
» Rappelle-toi cet adieu tendre
» Qu'en partant je te fais entendre;
» Mais qui ſait ſi, loin de moi,
» Tu me garderas ta foi? »

RONDE.

« N'allez point au bois ſeulette,
» Belle qui craignez l'Amour,
» C'eſt là que ce Dieu vous guette
» Pour vous jouer quelque tour.

» Bonjour, gentille fillette,
» Vous dit un Berger galant,
» Votre cœur à la fleurette
» Serait-il indifférent?
» N'allez point, &c.

» Laiſſez-là votre houlette;
» Laiſſez-là votre troupeau,
» Aux doux ſons de ma muſette;
» Venez danſer ſous l'ormeau.
» N'allez point, &c.

» Par degrés il devient tendre;
» Il vous presse, on se défend,
» Puis il vous force à l'entendre;
» Le malheur n'est pas bien grand.
» N'allez point, &c. »

Monnoye (Bernard de la), l'un des plus habiles & des plus judicieux critiques de son tems, naquit à Dijon le 15 Juin 1641, & devint Correcteur des Comptes.

En 1671, lorsque l'Académie Française établit un prix de poésie, à l'imitation de celui d'éloquence, fondé par Balsac, qu'elle a continué depuis chaque année, la Monnoye remporta le premier qui fut donné. Il en remporta depuis plusieurs autres, & fut reçu de l'Académie en 1713, à la place de l'Abbé Regnier Desmarais. Ce fut à sa réception que le Roi ordonna que désormais il y aurait aux assemblées des fauteuils pour tous les Académiciens. Jusqu'alors il n'y avait que le Directeur, le Chancelier & le Secrétaire perpétuel qui en eussent; & comme les Cardinaux n'en avaient que lorsqu'ils étaient revêtus de l'une de ces trois charges, ils se dispensaient d'assister aux séances publiques, lorsqu'ils n'étaient qu'Académiciens. M. le Cardinal d'Estrées qui aimait beaucoup la Monnoye, & qui voulait assister à sa réception, mais non pas sur une simple chaise, obtint cette décision du Roi par le moyen du Cardinal de Polignac qui la lui demanda. La Monnoye fut reçu le 23 Décembre au bruit des applaudissemens unanimes d'une nombreuse assemblée. Il passait à Paris une vie aussi tranquille qu'agréable, & dans l'union la plus étroite, avec une épouse qu'il aimait autant qu'il la respectait, lorsque le système lui emportant tout son bien, le réduisit à la plus étroite misere : il avait alors quatre-vingt ans, & sa femme soixante-neuf. M. le Duc de Villeroy lui fit une pension, qui l'aida à subsister jusqu'à sa mort. Il perdit son épouse en 1726; & quoiqu'alors âgé de 85 ans, il fit ces stances si pleines de sentiment.

« Chere épouse, tu n'es donc plus!
» Je te rappelle en vain, mes cris sont superflus.
» Rien ne peut adoucir le chagrin qui me ronge;
» Je hais la clarté du soleil;
» Et si je cherche le sommeil,
» C'est pour te retrouver en songe.

» Je ne te verrai plus ici,
» Claude (*a*) mon unique ſouci ;
» Nom pour moi préférable aux noms les plus illuſtres.
» Nous fûmes moins époux qu'amans.
» Dix luſtres avec toi m'ont paru dix momens,
» Et dix momens, ſans toi, me paraiſſent dix luſtres.

» Je me ſouviens de tes ſecours,
» De tes attentions, de tes ſoins, de tes veilles.
» Malgré toi (*b*), ſourde à mes diſcours,
» Tes yeux remplaçaient tes oreilles.
» Au moindre ſigne ils m'entendaient ;
» Et de mes volontés, interprètes habiles,
» Toujours prêts, jamais inutiles,
» Au langage des miens d'abord ils répondaient.

» Que deviendrai-je, hélas ! tu pars, & je demeure.
» Ton ame, loin de moi, ſans doute dans les cieux,
» Goûte un repos délicieux :
» Moi, ſur terre inquiet, je ſoupire, je pleure.
» Unis par une tendre & ſincere amitié,
» Qui devait être inſéparable,
» Nous formions un tout agréable ;
» Et je ne ſerai plus qu'une triſte moitié.

» Devant te précéder, bientôt je te vais ſuivre.
» Agé de quatre-vingt-cinq ans,
» Déſormais, chere ombre, il eſt tems
» Que la parque à la mort me livre.
» Et ſi l'heure de mon trépas
» Dans cet inſtant ne ſonne pas,
» C'eſt que (le nommerai-je !) un héros me fait vivre :
» Un héros . . . . . (*c*) que ne puis-je autrement m'exprimer ?
» Je le loûrais bien mieux, ſi j'oſais le nommer ».

Il ne ſurvéquit pas longtems à ſa compagne chérie, & mourut le 15 Octobre 1728, âgé de quatre-vingt-ſept ans, laiſſant quatre enfans, deux

---

(*a*) C'eſt ainſi qu'il nommait ſa femme.
(*b*) Elle était ſourde depuis dix ans.
(*c*) M. le Duc de Villeroy.

garçons & deux filles; l'aîné, Pierre de la Monnoye, se maria, & fut pere de feu M. de la Monnoye, aussi honnète qu'habile Avocat, & Conseiller des finances de M. le Duc d'Orléans.

CHANSON.

« Je me faisais un grand plaisir,
» Phylis, de vous suivre au village,
» Je croyais y rire à loisir;
» Mon amour fut de ce voyage;
» Mais ce qui cause mon souci,
» Votre rigueur en fut aussi ».

La fameuse chanson de la Palice est de la Monnoye.

AUTRE.

« Si je ne gagne mon procès,
» Vous ne gagnerez pas le vôtre;
» Vous n'aurez pas un bon succès,
» Si je ne gagne mon procès.
» Vous avez chez moi libre accès,
» J'en demande chez vous un autre.
» Si je ne gagne mon procès,
» Vous ne gagnerez pas le vôtre ».

Montplaisir (N. de Bruc, Marquis de), d'une ancienne maison de Bretagne, naquit vers l'an 1610, & mourut vers 1671. Il fut l'ami particulier de Lalane, & fit avec lui le voyage de Picardie en 1636, & celui de Bretagne en 1638. On sait qu'en 1659, il était Lieutenant de Roi d'Arras. Il jouissait de la réputation d'un excellent Officier, & les agrémens de son esprit le firent estimer de la cour & de la ville. Il était frere de Madame du Plessis-Belliere, & par conséquent oncle de la Maréchale de Créquy.

Vers à Mademoiselle de Lenclos, jouant du luth.

« Quand vous touchez le luth, j'y trouve tant de charmes,
» Qu'amour avec ces douces armes
» Ne peut manquer d'être vainqueur.

» Votre main, belle Iris, n'eut jamais de pareille;
» Et quand on vous prête l'oreille,
» On vous donne bientôt le cœur.

» Vous entendant jouër avecque tant d'adresse,
» Si l'on éprouve une tendresse
» Pour des appas si précieux,
» Ce n'est pas, belle Iris, une grande merveille,
» L'amour peut entrer par l'oreille,
» Comme il se glisse par les yeux ».

Sur une horloge de verre remplie de cendre.

« Cette poussiere que tu vois,
» Qui tes heures compasse,
» Et va recourant tant de fois
» Par un petit espace;
» Jadis Damon je m'appellais,
» Que la divine grace
» De Philis, pour qui je brûlais,
» A mis en cette place.
» Le feu secret qui me rongea,
» En cette poudre me changea,
» Qui jamais ne repose.
» Apprends, amant, que, par le sort,
» L'espérance t'est close,
» De reposer même en ta mort ».

Montesquieu (Charles Secondat, Baron de), né au château de la Brede près Bordeaux, le 18 Janvier 1689, fut reçu le 13 Juillet 1716, Président à mortier au Parlement de cette ville.

Ses Lettres Persannes qu'il donna en 1721, commencerent sa réputation, &, avec le Temple de Gnide, lui ouvrirent les portes de l'Académie Française en 1728, à la place de M. de Sacy.

Son ouvrage sur la cause de la grandeur & de la décadence des Romains parut en 1734, & lui fit beaucoup d'honneur; mais ce qui le rendit à jamais célebre, fut son *Esprit des Loix*, qui parut en 1750. Cet ouvrage est trop connu pour que nous en parlions. Le Président de Montesquieu mourut à Paris le 10 Février 1755, âgé de soixante-six ans, en prononçant ces paroles:

« J'ai toujours respecté la Religion ; la morale de l'Evangile est une » excellente chose, & le plus beau présent que Dieu pût faire aux » hommes ».

Il avait entrepris une histoire de Louis XI ; & à mesure qu'il y travaillait, il jettait au feu les mémoires qui lui avaient servi ; mais un jour son Secrétaire ayant mal compris ce qu'il lui disait, brûla la copie ; & M. de Montesquieu, en se levant, ayant trouvé le brouillon sur sa table, crut que le Secrétaire avait oublié de le brûler, & le jetta au feu. C'est ainsi que nous avons été privés de l'histoire d'un regne des plus intéressans de la Monarchie, écrite par la plume la plus capable de le faire connaître.

Nous avons recueilli de lui ces deux chansons.

CHANSON.

« Amour, après mainte victoire,
» Croyant régner seul dans les cieux ;
» Allait bravant les autres Dieux,
» Vantant son triomphe & sa gloire.

» Eux, à la fin qui se lasserent
» De voir l'insolente façon
» De cet orgueilleux enfançon,
» Du ciel par dépit le chasserent.

» Banni du ciel, il vole en terre,
» Bien résolu de se venger,
» Dans vos yeux il vint se loger,
» Pour, de-là, faire aux Dieux la guerre.

» Mais ces yeux d'étrange nature
» L'ont si doucement retenu,
» Qu'il ne s'est depuis souvenu
» Du ciel, des Dieux, ni de l'injure ».

AUTRE.

« Boufflers, vous avez la ceinture
» Que la Déesse de Paphos
» Reçut des mains de la Nature

» Au

» Au débrouillement du cahos.
» Si quelquefois votre parure
» A des irrégularités,
» Une grace qui les corrige,
» Fait voir à nos yeux enchantés;
» Que la beauté qui se néglige,
» Est la premiere des beautés ».

Montreuil (Matthieu de), né à Paris en 1621; eut le défaut de faire insérer ses vers dans tous les recueils qui paraissaient: il aima beaucoup les voyages, & dépensa follement presque tout son bien. Il devint Secrétaire de Cosnac, Evêque de Valence, & le suivit à Aix lorsqu'il en fut fait Archevêque. Il y mourut en 1692. Ses madrigaux sont estimés.

CHANSON.

« Quoi! sans vous souvenir de moi ni de ma peine;
» Vous pouvez passer tout un jour!
» Haïssez-moi plutôt, Climene:
» L'indifférence est, en amour,
» Plus dangereuse que la haine ».

AUTRE

A une Dame qui jouait à Colin Maillart.

« De toutes les façons vous avez droit de plaire;
» Mais sur-tout vous savez nous charmer en ce jour,
» Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
» Les voyant découverts, on vous prend pour sa mere ».

Monvel, Comédien ordinaire du Roi, a donné au Théâtre Italien: en 1772, *Julie*, musique de M. *Desaides*; en 1773, *la suite de Julie*, *idem*: *le Stratagême découvert*, *idem*; en 1777, *les trois Fermiers*, *idem*.

Moreau (Jacob-Nicolas), Historiographe de France, Conseiller au Parlement de Provence, & Bibliothécaire de Madame la Dauphine, né avec un caractere très gai, a eu cependant de bonne heure un goût

décidé pour les études sérieuses, & s'est principalement occupé du droit public.

Le Ministere instruit des connaissances de M. Moreau dans ce genre, le chargea, au commencement de la derniere guerre, de défendre la cause du Royaume contre les Anglais ; car on peut regarder comme autant de *factums* les quarante-six lettres de l'Observateur Hollandais, auxquelles l'Angleterre ne put répondre. Cet ouvrage fit alors la plus grande sensation ; & ce qui honora le plus l'Auteur, c'est que tout le monde le devina, quoiqu'il gardât l'anonyme le plus exact.

Ce fut alors (*a*) que feu M. le Dauphin qui savait apprécier les talens, les encourager & les récompenser, chargea M. Moreau d'exécuter un plan qu'il avait conçu lui-même pour l'éducation des Princes, & qui consistait à attacher à notre histoire toutes les vérités de morale, de politiqne & de droit public.

On imprime maintenant les différens ouvrages de M. Moreau sur ces matieres : le plus précieux est celui qui a pour titre, *Leçons de morale, de politique & de droit public, tirées de l'Histoire de France*, &c.

Ce petit volume renferme les idées même de M. le Dauphin, & a été relu & approuvé par lui. Les autres qui n'ont été composés que depuis sa mort, sont, 1°. un volume intitulé : *les Devoirs du Prince réduits au même principe*, ou *Discours sur la justice* ; 2°. une suite de Discours sur l'histoire de France, qui sont l'exécution du plan indiqué dans les Leçons de morale. Nous en avons déja six volumes, & le septieme est sous presse.

Cet auteur qui a passé la plus grande partie de sa vie dans les recherches les plus laborieuses & les plus utiles, n'a pas dédaigné de se délasser (*b*) quelquefois, en faisant des chansons charmantes, qui mériteraient qu'on en fît un recueil à part.

Nous en citerons de lui quelques-unes, & nous ne sommes embarrassés que sur le choix.

(*a*) En 1764.

(*b*) Tout le monde connaît sa charmante histoire des Cacouacs.

CHANSON

Sur la petite maison de l'Abbé de Chamillard, où étaient Mesdames les Comtesses de Tal... & de Cha....

« L'amour avec la folie,
« Ici logeaient autrefois;
» La derniere en est bannie;
» L'amour y revient par fois.
» Mais plus tendre & moins volage;
» Dans sa petite maison,
» Près du plaisir il est sage,
» Et soupe avec la raison.

» Dans ce charmant hermitage;
» Il a pris pour précepteur
» Un Abbé qui du ménage
» Est encor le directeur;
» C'est la blanche chevelure
» Que portait Anacréon,
» C'est le regard d'Epicure;
» Mais c'est l'ame de Caton ».

AUTRE

Pour Ismène.

« Amitié, c'est toi que je peins;
» Je vais chanter le cœur d'Ismène.
» Trop long-tems tu causas sa peine;
» Viens lui rendre des jours sereins.
» Que ton pouvoir doit être extrême
» Dans ce cœur où brûlent tes feux!
» Car quand tu brilles dans ses yeux;
» On te prendrait pour l'Amour même.

» Sans se montrer, sans se cacher,
» Comme une fleur qui, dans la plaine;
» Souffre sans plaisir & sans peine
» Que nos yeux aillent l'y chercher,

» Ismene ne sent point l'envie
» De mettre un amant sous ses loix ;
» Jamais elle ne fit un choix ;
» Mais tous nos bergers l'ont choisie.

» Qui la voit, croit n'être enchanté
» Que par ses regards pleins de flâme ;
» Mais qui peut lire dans son ame,
» Ne pense plus à sa beauté :
» Et quand, sur ses levres de rose,
» La douce raison vint s'asseoir,
» L'Amour soumis à son pouvoir,
» Chérit jusqu'aux loix qu'elle impose.

» Je l'aimerai dans mes beaux jours ;
» Je l'aimerai quand ma vieillesse
» Viendra sous le nom de sagesse,
» Glacer tous mes autres amours.
» Les feux dont je brûle pour elle,
» Survivront à tous mes desirs,
» Et le dernier de mes soupirs
» Sera leur derniere étincelle ».

AUTRE.

L'heureux Ministre.

» Que Dieu m'accorde donc la grace
» D'entrer au conseil à mon tour,
» Pourvu que sa bonté m'en chasse
» Après l'an, le mois & le jour.
» S'il soupe, s'il dort, s'il digere,
» Si l'âge ne l'a point glacé,
» L'être le plus heureux sur terre
» Est un Ministre déplacé.

» Rentré dans la route commune
» De la sagesse & du bonheur,
» Pour lui, la plus belle fortune
» Est d'avoir perdu sa grandeur :
» Assuré de sa destinée,

» Il peut donner, loin des ennuis
» A l'amitié toute l'année,
» A l'amour encor quelques nuits.

» Après un instant de murmure
» Contre l'intrigue & sa fureur,
» Aux simples vœux de la nature,
» Il est forcé d'ouvrir son cœur;
» Pour lui, la douce jouissance
» N'est plus un obscur avenir;
» Et s'il a perdu l'espérance,
» A sa place il met le plaisir.

» Il aime les fleurs & l'ombrage;
» Il goûte les chants des bergers;
» Il connaît le prix d'un bocage
» Et le doux produit des vergers.
» L'astre qui rend le jour au monde,
» Ne lui promet que des bienfairs,
» Et lorsqu'il se plonge dans l'onde,
» Il ne lui laisse aucuns regrets.

» Ma muse légere & riante
» Fit ces couplets en vous quittant;
» Ne croyez pas que je les chante
» Chez les Ministres d'à présent.
» Je ne veux point leur faire envie
» D'un bien aujourd'hui si commun;
» Mais s'il leur en prend fantaisie,
» Je n'en veux dégoûter aucun ».

AUTRE

A Mesdames la Duchesse du Châtelet & la Comtesse de Damas.

« S'il fallait à la plus belle
» De ces deux charmantes sœurs
» Offrir le portrait fidele
» De ses attraits enchanteurs,
» Ma peine ferait extrême,
» Et les voyant toutes les deux,
» Je dirais à l'amour même,
» Ose choisir si tu peux. .... .

» La beauté peut nous ſurprendre
» Un hommage paſſager,
» Mais celui que je veux rendre,
» Ne pourrait ſe partager.
» Viens amour, tu peux m'apprendre
» A qui s'adreſſent mes ſons ;
» Dis-moi quelle eſt la plus tendre,
» Et porte lui mes chanſons ».

AUTRE.

Le Bal des Meres, à Madame la Comteſſe de Périgord.

« A moi, charmant Anacréon,
» J'invoque aujourd'hui ton génie ;
» Des jeux prolonger la ſaiſon,
» C'eſt ajouter à notre vie.
» Appellons ici la gaité,
» L'innocence & la liberté,
» Enfans de quinze ans,
» Laiſſez danſer vos mamans.

» Conviens, Amour, qu'ici des ans
» Tu méconnaîtrais l'intervalle.
» La moins jeune de ces mamans,
» Peut de ſa fille être rivale.
» Il eſt plus d'un mois pour les fleurs ;
» Et toutes les roſes ſont ſœurs.
» Enfans, &c.

» Belles qui formez des projets,
» Trente ans eſt pour vous le bel âge ;
» Vous n'en avez pas moins d'attraits,
» Vous en connaiſſez mieux l'uſage.
» C'eſt le vrai moment d'être heureux ;
» On plaît autant, on aime mieux,
» Enfans, &c.

» Croyez-vous que ce Dieu malin,
» Dont je chéris & crains la flâme,
» Allume aux rayons du matin
» Le flambeau qui brûle notre ame ?
» Son feu, ſi je l'ai bien ſenti,
» Reſſemble aux ardeurs du midi.
» Enfans, &c.

AUTRE.

La Vieillesse.

« Quand la Vieillesse commence;
» La douceur de soupirer
» Est l'unique jouissance
» Qu'il soit permis d'espérer.
» L'Amour fuit, l'amitié tendre
» Ose alors lui ressembler,
» Mais trop peu pour rien prétendre,
» Assez pour nous consoler.

» Adieu folle & douce ivresse,
» Que je pris pour le bonheur.
» J'eus des sens dans ma jeunesse:
» Il me reste encore un cœur.
» Que celle à qui je le donne
» Daigne en approuver l'ardeur;
» Je dirai: mes jours d'automne
» Ont encor quelque chaleur.

» Pour l'amour tout est martyre;
» Enthousiasme ou fureur;
» Pour l'amitié qui soupire,
» Tout est plaisir & faveur.
» Eglé regne sur mon ame,
» Sans en troubler le repos,
» Et mes desirs & ma flame
» N'allarment point mes rivaux.

» Je la verrai poursuivie
» Par la foule des amours;
» Et le déclin de ma vie
» Jouira de ses beaux jours.
» Tel, sur sa tige inclinée,
» Un vieux chêne de cent ans
» Croit renaître, chaque année,
» Avec les fleurs du printems.

Morfontaine, Gentilhomme de Brie, est auteur d'une grande partie des chansons de Dubousset; il avoit fait un opéra de *Pirame & Thisbé*,

mis en partie en musique par le fameux organiste Marchand. Il est mort vers 1732.

CHANSON.

« Je ne changerais pas pour la coupe des rois
» Ce petit verre que tu vois,
» Ami; c'est qu'il est fait de la même fougere,
» Sur laquelle cent fois
» J'amusai ma Bergere ».

MOTIN, né à Bourges, vivait du tems de Malherbe & de Regnier. Il était ami de Théophile & grand buveur, il fut l'inventeur des chansons à boire. Voici la premiere qui fut faite en ce genre.

CHANSON.

« Que j'aime en tout tems la taverne!
» Que librement je m'y gouverne!
» Elle n'a rien d'égal à soi;
» J'y vois tout ce que je demande;
» Et les torchons y sont pour moi
» De fine toile de Hollande.

» Pendant que le chaud nous outrage;
» On ne trouve point de bocage
» Agréable & frais comme elle l'est;
» Et quand la froidure m'y mene,
» Un malheureux fagot m'y plaît
» Plus que tout le bois de Vincenne.

» J'y trouve à souhait toutes choses,
» Les chardons m'y semblent des roses,
» Et les tripes des ortolans:
» L'on n'y combat jamais qu'au verre;
» Les cabarets & les brelans
» Sont les *paradis* de la terre.

» C'est Bacchus que nous devons suivre;
» Le nectar dont il nous ennivre,
» A je ne sais quoi de divin:
» Et quiconque a cette louange
» D'être homme sans boire du vin,
» S'il en buvait, serait un ange.

» Le

» Le vin me rit, je le careſſe ;
» C'eſt lui qui bannit ma triſteſſe
» Et réveille tous mes eſprits ;
» Nous nous aimons de même ſorte :
» Je le prends, après j'en ſuis pris ;
» Je le porte, & puis il m'emporte.

» Quand j'ai mis quarte deſſus pinte ;
» Je ſuis gai, l'oreille me tinte,
» Je recule au lieu d'avancer :
» Avec le premier je me frotte,
» Et je fais, ſans ſavoir danſer,
» De beaux entrechats dans la crotte.

» Pour moi, juſqu'à ce que je meure,
» Je veux que le vin blanc demeure
» Avec le clairet dans mon corps,
» Pourvu que la paix les aſſemble :
» Car je les jetterai dehors,
» S'ils ne s'accordent bien enſemble ».

Cette chanſon a été imprimée en 1692, dans un *recueil des plus belles pieces des Poëtes Français*, en cinq volumes, ſous le nom de *Leſtoile*, Auteur du Journal de Henri III ; mais nous croyons être sûr qu'elle eſt de *Motin.*

Motte (Antoine Houdard de la), né à Paris le 17 Janvier 1672, d'un Chapelier, donna ſa première piece en 1693, ſur le Théâtre Italien, & n'ayant pas eu de ſuccès, ſe retira à la Trappe où il vécut pluſieurs mois dans les plus grandes auſtérités.

Sa ferveur ne dura pas, & il reprit bientôt pour le théâtre, le goût qu'il conſerva toute ſa vie. Il fut reçu à l'Académie Françaiſe en 1710, & mourut le 25 Décembre 1731, âgé de cinquante-neuf ans, aimé & eſtimé même de ſes rivaux. Il avait perdu la vue pluſieurs années avant ſa mort. De ſes tragédies, *Inès de Caſtro* eſt la ſeule reſtée au théâtre. Ses mœurs étaient ſi douces & ſi honnêtes, qu'il eſt atroce que Boindin mourant en 1752, ait laiſſé un mémoire très-circonſtancié, dans lequel il déclare que *la Motte eſt l'auteur des fameux couplets qui ont fait exiler*

le grand Rousseau; *& qu'il a eu pour camarade Joseph Saurin*; *de l'Académie des Sciences*, aussi incapable que la Motte, d'avoir fait de pareilles horreurs.

La Motte est, sans contredit, l'un des hommes qui a eu le plus d'esprit. S'il n'a pas été un excellent poëte, si la chaleur & l'imagination seules peuvent mériter d'obtenir ce titre, au moins a-t-il été un des plus ingénieux, & a t-il eu le premier le mérite de sentir & de prouver que le langage de la Poésie n'était pas incompatible avec l'esprit de morale & de philosophie : sous ce point de vue, la Motte a rendu un vrai service à la Poésie.

Il est d'ailleurs, après Quinaut, le plus lyrique & le plus galant des Poëtes qui ont travaillé pour l'Opéra.

Il a donné à ce théâtre en 1697, *l'Europe galante*, musique de Campra; *Issé*, musique de Destouches; en 1699, *Amadis de Grèce*, idem; *Marthésie*, idem; en 1700, *le Triomphe des Arts*, musique de la Barre; l'acte de Pygmalion a été remis en musique par Rameau en 1748; *idem*, *Canente*, musique de Colasse; en 1701, *Omphale*, musique de Destouches, remise en musique en 1769 par M. Cardonne, Officier de la chambre de MADAME; en 1704, *le Carnaval & la Folie*, musique de Destouches; en 1705, *la Vénitienne*, musique de la Barre, remise en musique par M. d'Auvergne, en 1768; en 1706, *Alcione*, musique de Marin Marais; en 1709, *Semelé*. En 1735, on donna l'opéra de Scanderberg trouvé dans ses papiers, & achevé par la Serre, mis en musique par Rebel & Francœur.

CHANSON.

« Dans un lieu solitaire & sombre
» Je me promenais l'autre jour :
» Un enfant y dormait à l'ombre ;
» C'était le redoutable Amour.

» J'approche, sa beauté me flatte ;
» Mais j'aurais dû m'en defier.
» J'y vis tous les traits d'une ingrate,
» Que j'avais juré d'oublier.

» Il avait la bouche vermeille,
» Le teint aussi beau que le sien.
» Un soupir m'échappe, il s'éveille :
» L'Amour se réveille de rien.

» Aussi-tôt déployant ses aîles,
» Et saisissant son arc vengeur,
» D'une de ses fléches cruelles,
» En partant, il me blesse au cœur.

» Va, dit-il, aux pieds de Silvie,
» De nouveau languir & brûler :
» Tu l'aimeras toute ta vie
» Pour avoir osé m'éveiller ».

AUTRE.

« La raison n'est pas raisonnable,
» Bien fou qui s'en laisse charmer :
» Elle me dit que vous êtes aimable,
» Et me défend, Iris, de vous aimer.
» J'aime Iris, dit l'Amour, puisqu'elle a su te plaire,
» Profite des instans de ta belle saison :
» Ma foi l'amour, sur cette affaire,
» Raisonne mieux que la raison ».

AUTRE.

« Je vous nomme sans que j'y pense,
» Votre entretien me charme, & je crains votre absence ;
» J'aime à causer tous vos desirs ;
» Et votre rencontre imprévue
» Me cause de certains plaisirs
» Que je ne sens qu'à votre vue ;
» Je songe à vous malgré moi-même,
» Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour ;
» Si ce n'est pas là comme on aime,
» Apprenez-moi ce que c'est que l'amour ».

AUTRE.

« Jeune Lucile, aimez qui vous adore,
» Ne craignez point de vous laisser charmer ;

» Que de plaisir un insensible ignore !
» C'est l'amour seul qui peut nous animer.
» Avant d'aimer, on ne vit pas encore,
» On ne vit plus dès qu'on cesse d'aimer ».

Murat (Henriette-Julie de Castelnau, Comtesse de), née en 1671, & fille du Marquis de Castelnau, Gouverneur de Brest & Mestre-de-camp, qui mourut d'une blessure reçue près d'Utrecht, réunit les avantages de l'esprit à ceux de la figure. Elle épousa le Comte de Murat, Brigadier des armées du Roi, &, après la mort de son mari, fut exilée à Loches, vers 1709, on ne sait trop pourquoi. Le Duc d'Orléans Régent lui rendit la liberté; mais elle en profita peu, étant morte l'année suivante (1716), âgée de quarante-cinq ans.

Nous avons d'elle les Lutins de Kernosi, des chansons & des contes qui ont eu un succès prodigieux, sur-tout celui intitulé: *le Palais de la Vengeance.*

On a d'elle aussi l'histoire de la Courtisanne Rhodope, qu'elle donna en 1708, & quelques autres ouvrages. Dans un manuscrit qui en renferme plusieurs non encore imprimés, & qui, peut-être, verra bientôt le jour, on trouve d'elle plusieurs chansons charmantes : nous en transcrirons deux.

Chanson faite pendant le grand hiver de 1709.

« Le tendre amour soupirant,
» Hier disait à sa mere,
» Je ne sais quel accident
» A fait geler ma terre;
» Mais il fait bien mauvais tems
» Dans l'île de Cythere

» Les amoureux sont transis
» Auprès de leurs bergeres;
» Dans ses doigts on voit Tircis
» Souffler & ne rien faire;
» Ah ! que de cœurs engourdis
» Dans l'île de Cythere?

» Il nous faudrait des amans
» Discrets, mais téméraires,

» Qu'ils ne fussent pas *tremblans*,
» Mais ardens & sinceres :
» Tels ne sont pas ceux du tems
» Qui régne dans Cythere.

» Après le froid, c'est la faim
» Qui nous livre la guerre;
» On appauvrit le terrein
» D'Amour & de sa mere;
» On n'a plus que mauvais grain
» Au marché de Cythere.

» Jadis on allait semant
» Le grain en bonne terre;
» On faisait facilement
» Une récolte entiere;
» Que de déchet à présent
» Aux greniers de Cythere !

» L'on apportait à foison
» Farine aux boulangeres;
» Dans cette morte saison,
» A peine les meûnieres
» Retirent-elles du son
» Des moulins de Cythere ».

Cette chanson fut faite à Loches, où Madame de Murat avait été exilée, pour une fête donnée par Madame Dangé, mere du Fermier général de ce nom, mort depuis quelques années. Cette femme aimable & de beaucoup d'esprit tenait une bonne maison à Loches, & était amie intime de Madame la Comtesse de Murat.

CHANSON.

« Faut-il être tant volage,
» Ai-je dit au doux plaisir ?
» Tu nous fuis, las ! quel domage,
» Dès qu'on a pu te saisir.

» Ce plaisir tant regrettable
» Me répond, rends grace aux Dieux;
» S'ils m'avaient fait plus durable,
» Ils m'auraient gardé pour eux ».

Epître à Lisette.

« Muses de tous nos jeux, objet de nos hommages ;
» Songez que le dépit se mêle à nos suffrages,
» Lorsque vous empruntez des travestissemens,
» Trop peu dignes de vous, malgré leurs agrémens.
» D'un naturel heureux l'ascendant est extrême ;
» Pour nous plaire toujours, soyez toujours vous-même
» Sous des myrtes fleuris, dans des palais charmans,
» Devenez-vous princesse ou compagne de Flore,
» Vous causez dans les cœurs de doux ravissemens :
» Un murmure s'éleve, éclate, augmente encore ;
» Vous entendez par-tout des applaudissemens :
» Quels triomphes flatteurs ! c'est un peuple d'amans
» Qui couronne ce qu'il adore.
» Hé bien, croyez-les donc ces cœurs que vous troublez,
» Sous les vrais ornemens que votre art vous présente :
» Vous n'êtes jamais plus charmante
» Que lorsque vous vous ressemblez ».

On connaît de Mad. de Murat l'*Histoire de la Comtesse de Châteaubriant* ou *les Effets de la Jalousie*, *le Comte de Dunois*, *le Sylphe amoureux*, &c.

N*** (M. le Duc de). C'est avec regret que nous citerons seulement ces deux pieces lyriques d'un des plus aimables Poëtes de notre siecle. Sa tranquille indifférence pour les palmes poétiques, le rend aussi soigneux de cacher ses heureuses productions, que tant d'autres le sont de publier par toute leur mauvaise prose en rimes. Ils croiraient voler le public, s'ils lui dérobaient un seul petit quatrain ; mais le vol réel est celui que fait un Auteur charmant, en tenant renfermé dans son porte-feuille des écrits dictés par le goût, le sentiment, l'esprit & la délicatesse, tandis qu'ils devraient être entre les mains de tout le monde.

Ode d'Horace : Donec gratus eram tibi.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

« Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,
» J'ai vu mes jours dignes d'envie ;

» Tranquiles, ils coulaient au gré de nos ardeurs :
» Vous m'aimiez charmante Lydie.

LYDIE.

» Que mes jours étaient beaux, quand des ſoins les plus doux
» Vous payiez ma flame ſincere !
» Vénus me regardait avec des yeux jaloux,
» Chloé n'avait pas ſu vous plaire.

HORACE.

» Par ſon luth, par ſa voix organe des amours,
» Chloé ſeule me paraît belle :
» Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
» Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

» Le jeune Calaïs, plus beau que les amours,
» Plaît ſeul à mon ame ravie.
» Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
» Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

» Quoi, ſi mes premiers feux ranimant leur ardeur,
» Etouffaient un amour fatale ;
» Si perdant pour jamais tous ſes droits ſur mon cœur,
» Chloé vous laiſſait ſans rivale.....

LYDIE.

» Calaïs eſt charmant : mais je n'aime que vous,
» Ingrat, mon cœur vous juſtifie ;
» Heureuſe également en des liens ſi doux,
» De perdre ou de paſſer la vie ».

CHANSON.

« Que l'on goûte ici de plaiſirs ?
» Où pourrions-nous mieux être ?
» Tout y ſatisfait nos deſirs,
» Et tout les fait renaître.

» N'eſt-ce pas ici le jardin
» Où notre premier pere

» Trouvait ſans ceſſe ſous ſa main
» De quoi ſe ſatisfaire ?

» Ne ſommes-nous pas encor mieux
» Qu'Adam dans ſon bocage ?
» Il n'y voyait que deux beaux yeux,
» J'en vois bien davantage.

» Dans ce jardin délicieux,
» On voit auſſi des pommes
» Faites pour charmer tous les Dieux
» Et damner tous les hommes.

» Amis, en voyant tant d'appas,
» Quels plaiſirs ſont les nôtres ?
» Sans le péché d'Adam, hélas !
» Nous en verrions bien d'autres.

» Il n'eut qu'une femme avec lui,
» Encore c'était la ſienne.
» Je vois ici celle d'autrui,
» Et n'y vois pas la mienne.

» Il buvait de l'eau triſtement
» Auprès de ſa compagne :
» Nous autres nous chantons gaiment,
» En ſablant le champagne.

» Si l'on eut fait dans un repas
» Cette chère au bonhomme,
» Le gourmand ne nous aurait pas
» Damné pour une pomme ».

Non (M. de), de Châlons-ſur-Saône en Bourgogne, & Gentilhomme ordinaire du Roi, eſt né avec le goût de tous les arts & l'eſprit de tous les genres dont il veut s'occuper. Dès ſa plus grande jeuneſſe il donna à la Comédie Françaiſe une piece intitulée *Julie*, qui eut du ſuccès. L'envie de s'inſtruire & le goût des voyages l'emporterent ſur celui des théâtres, quoique ſon premier ſuccès eût dû l'encourager. Il parcourut preſque toute l'Europe, non pas comme la plupart des jeunes Français, qui ordinairement voyagent moins pour s'inſtruire que pour ſe moquer des uſages contraires

contraires à ceux de leur pays, mais en hiſtorien exact, en juge impartial & en obſervateur habile.

Son amitié pour nous l'a déterminé à entreprendre le voyage auſſi difficile que dangereux de la Calabre & de la Sicile, non pas ſeulement en parcourant les côtes, ainſi que l'ont fait MM. le Baron de Riedezel & Bridonne; mais en pénétrant dans l'intérieur de ces pays ſi peu connus, quoique ſi intéreſſans, par les peuples fameux qui les habitaient autrefois, & par les monumens de la plus haute antiquité qu'ils renferment.

M. de Non, accompagné de pluſieurs Artiſtes du premier mérite, vient d'achever heureuſement cette pénible entrepriſe où il a couru les plus grands dangers de pluſieurs genres, & a rapporté de ces pays ſi curieux une foule de deſſins précieux dont quelques-uns ont déja paru dans les livraiſons de notre voyage de l'Italie. Artiſte lui-même, & amateur de la premiere force, il a deſſiné tous les coſtumes & des vues charmantes, qui ne déparent point les ouvrages de ſes habiles compagnons de voyage. M. de Non a fait pluſieurs chanſons, dont nous donnerons celle-ci.

CHANSON.

« Alexine à Coridon
» Tenait ce langage:
» Bien que ce fut en chanſon,
» C'était une leçon.
» Un pigeon quitta ſon ménage,
» Sa tendre moitié, ſes petits,
» Pour une alouette volage,
» Dont le caquet l'avait épris.

» Il voulut en même tems
» Prendre le ramage
» De ces étourdis amans,
» Que l'on trouve charmans.
» Toujours pigeon, quoique volage,
» Notre pauvre amant roucoulait;
» Croyant imiter le langage
» De celle qui le perſifflait.

» Moqué, confus, éconduit,
» Objet de riſée,

» Il revint bientôt sans bruit
» Retrouver son réduit.
» Sa tendre moitié désolée
» Lui parut belle en ce moment;
» Quand de dépit l'ame est troublée,
» On vante alors le sentiment.

» L'époux qu'elle revoyait,
» L'avait délaissée,
» Souvent elle s'en plaignait
» Et souvent l'ennuyait.
» Soupir d'une belle offensée,
» Effraie & charme un tendre amant;
» Mais quand la tendresse est passée,
» Soupir fatigue l'inconstant.

» L'humeur & l'air emprunté
» Que l'ennui fait naître,
» Fit qu'ils vécurent sans gaité
» Chacun de leur côté.
» Pour un bien qu'on cherche à connaître,
» On abandonne un doux lien;
» Puis l'erreur vient à disparaître,
» Et souvent il ne reste rien ».

Noue (Jean Sauvé de la), né à Meaux, en 1701, fameux Comédien, plus connu encore par sa probité que par ses talens, a donné la tragédie de Mahomet second & la Coquette corrigée qui assurent sa réputation comme Poëte dramatique. Il a donné pour les fêtes de mariage de M. le Dauphin, *Zelisca*, mis en musique par le célebre Jéliotte.

Il mourut le 15 Novembre 1761, emportant les regrets du tous ceux qui l'avaient connu.

Orléans (Jean-Philippe d', ou le Chevalier d'Orléans), Grand-Prieur de France, mort en 1748, avait beaucoup d'esprit, & faisait des chansons charmantes, dont nous n'avons pu découvrir que celle-ci:

CHANSON.

« Qui connaît bien le sort des grands,
» Du tout ne leur porte d'envie,

» Leur faut trop de biens différens
» Pour passer un jour de la vie.

» J'habite un champêtre séjour,
» Et j'ai pris ma mie au village;
» Je la vois comme au premier jour;
» Qu'amour forma notre ménage.

» Le faste a bien un grand attrait;
» Mais attrait qu'emporte l'usage;
» La simplicité qui nous plaît,
» Nous plaira toujours davantage ».

Palissot (Charles), né à Nancy, le 3 Janvier 1730. C'est de nos Ecrivains modernes un de ceux qui s'est le plus attaché à l'étude des excellens Auteurs du siecle de Louis XIV, & particuliérement de Moliere & de Boileau. Ses ouvrages prouvent qu'il était appellé au genre de la bonne comédie. S'il n'a point égalé Moliere, qui n'a légué son secret à personne, il est un de ceux qui s'en est le plus approché par des vers pleins de sens & de précision, de ces vers nés proverbes, comme les appellait Boileau, & sur-tout par la rapidité & la vivacité du dialogue On trouve dans ses pieces des scènes que son modèle n'eût pas désavouées; & n'eût-il fait que la comédie des *Philosophes* & des *Courtisannes*, il sera toujours mis au rang de nos meilleurs Poëtes comiques. La hardiesse de ces sujets, les difficultés qu'ils offraient à vaincre, & le mérite qu'il a eu de saisir dans notre siecle les plus grands traits de ridicule qui s'offraient à son pinceau, feront pour lui, aux yeux de la postérité, des titres de recommandation qui ne s'effaceront jamais.

La réputation de son poëme de la Dunciade ne fera que s'accroître à mesure que s'éteindra la génération des Ecrivains médiocres, intéressés à en contester le mérite. Mais de tous les ouvrages de M. Palissot, celui, peut-être, qui lui assure les plus grands droits à la reconnaissance publique, ce sont ses mémoires littéraires, production d'un goût exquis, & à laquelle on souhaiterait seulement qu'il eût donné plus d'étendue. L'éloge de M. de Voltaire, qu'il vient de publier en dernier lieu, nous a paru digne de son sujet; & en général, ses jugemens pleins d'impartialité sur nos Ecrivains les plus célebres, feraient desirer que la littérature n'eût pas eu d'autre Historien.

Nous acheverons de le caractériser par ces vers peu connus, & qui étaient destinés à être mis sous son portrait.

« Des sophistes du tems, il confondit l'audace,
» Démasqua les fripons, les catins & les sots,
» Et réunit, dans ses bons mots,
» Le sel d'Aristophane à l'enjoûment d'Horace ».

On a recueilli en 1776 presque tous ses ouvrages, dans une magnifique édition, enrichie de très belles gravures, faite à Liége, en sept volumes in-8°; & on fait en même-tems une petite édition en sept volumes in-12, qui sera très élégante & très correcte, en faveur des personnes à qui la précédente aurait pu paraître trop dispendieuse.

CHANSON

A Madame la Princesse de Robecq, qui avait joué le rôle d'Eglé dans le petit opéra de ce nom.

« *Eglé*, du céleste séjour
» J'ai vu les Dieux descendre.
» Vous chantiez : venez, dit l'Amour,
» Accourez tous l'entendre.
» Muses, dans votre art enchanteur,
» Mon Eglé vous égale.
» Grâces vous avez une sœur,
» Vénus une rivale ».

AUTRE.

« L'enfant malin, dangereux, mais charmant;
» Qui dans vos yeux commande à la nature,
» Le tendre Amour doit vous faire un présent:
» J'ignore le dessein de cet aimable enfant;
» Mais on dit que Vénus a perdu sa ceinture ».

AUTRE.

« Ah! si les feux que Vénus fit éclore
» Pour embellir le matin de mes jours,
» Se ranimaient au flambeau des amours,
» Nouveau Titon, vous seriez mon Aurore ».

PANARD (Charles-François), né en 1690, à Nogent-le-Roi, fut le plus gai, le plus simple & le meilleur des hommes. Né sans biens, il commença par être Commis pour pouvoir subsister, & se consolait quelquefois de son ennui, par les charmes de la poésie, qu'il cultivait dès son enfance.

Le Comédien le Grand le découvrit dans la poussiere de son bureau, & le détermina à se consacrer entiérement aux lettres. Quelques amis généreux l'aiderent à subsister, & bientôt ses premiers ouvrages commencerent sa réputation qui s'est soutenue jusqu'à sa mort.

Panard & M. Favart porterent à sa perfection le genre de l'opéra-comique, créé par le Sage, & si tombé de nos jours.

Mais ce qui existera toujours, ce sont les charmantes chansons & vaudevilles que nous avons de lui; personne ne peut espérer d'en faire de meilleures que Panard, & M. Collé peut seul lui être comparé. Ces deux célebres Ecrivains se sont servis du vaudeville pour critiquer les mœurs en général, & tourner en ridicule les défauts de chaque âge & de chaque état. Ils parvinrent ainsi à lui assigner un caractere qui lui est propre.

Panard se trouvant trop âgé, lorsque le nouveau genre d'opéra-comique commença à prendre faveur, ne jugea pas à propos de s'y exercer. Ce Poëte aimable est celui qui a le plus approché de la Fontaine par sa naïveté & son enjouement. Il eut la même modestie, la même timidité & la même distraction. Tous deux ne dirent jamais de mal de personne; & peut-être Panard y eût-il plus de mérite par la facilité avec laquelle il maniait l'épigramme & le couplet, non plus que l'inimitable la Fontaine. L'ambition ne le tourmenta jamais; & quelque peu qu'il eut, il eut toujours assez.

Il faut lire dans ses œuvres la piece de vers où il trace son portrait: ceux qui l'ont connu l'y reconnaîtront trait pour trait.

M. Favart, son rival & son meilleur ami, a dit de lui avec vérité:

Il chansonna le vice & chanta la vertu.

Cet homme aimable & si aimé de tous ses amis, mourut à Paris en 1765, âgé de soixante-quatorze ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie.

CHANSON.

« Que vos yeux font touchans ! que leur regard eft tendre !
» Si je les crois, Tircis, vous m'aimez tendrement.
» Mais parlez-moi fincérement ;
» Votre cœur fent-il tout ce qu'ils me font entendre ?
» Si vous ne m'aimez point, hélas !
» Ne cherchez point à me féduire ;
» Et que vos yeux ne parlent pas,
» Si votre cœur n'a rien à dire ».

AUTRE.

« Ah ! que vos yeux ont de pouvoir !
» Qui s'expofe à les voir,
» Ne peut fuir l'efclavage ;
» Ils font l'ouvrage de l'amour,
» Et chaque jour
» L'amour eft leur ouvrage ».

AUTRE.

« Dans Paris, l'autre jour, Vénus porta fes pas.
» Même jour, dans Paphos, vit arriver Hortenfe.
» Perfonne, dans ces deux climats,
» Ne s'apperçut de leur abfence ».

Le Ruiffeau de Champigny.

A M[e] de V....

« Ruiffeau qui baignez cette plaine,
» Je te reffemble en bien des traits :
» Toujours même penchant t'entraîne,
» Le mien ne changera jamais.
» Ton murmure flatteur & tendre
» Ne caufe ni bruit ni fracas ;
» Plein du fouci qu'amour fait prendre,
» Si j'en murmure, c'eft tout bas.

» Rien n'eft dans l'empire liquide,
» Si pur que l'argent de tes flots ;
» L'ardeur qui dans mon fein réfide,
» N'eft pas moins pure que tes eaux.

» Je ressens pour ma tendre amie
» Cet amoureux empressement
» Qui te porte vers la prairie
» Que tu chéris si constamment.

» Quand Thémire est sur ton rivage,
» Dans tes eaux on voit son portrait;
» Je conserve aussi son image;
» Dans mon cœur, elle est trait pour trait:
» Tu n'as point d'embuche profonde,
» Je n'ai point de piege trompeur:
» On voit jusqu'au fond de ton onde;
» On lit jusqu'au fond de mon cœur.

» Au but prescrit par la nature,
» Tu vas toujours d'un pas égal
» Jusqu'au tems où, par sa froidure,
» L'hiver vient glacer ton crystal.
» Sans Thémire, je ne puis vivre,
» Mon but à son cœur est fixé;
» Je ne cesserai de la suivre
» Que quand mon sang sera glacé ».

Danse de Vieillards.

UN VIEILLARD.

« Dans ma jeunesse
» On se divertissait,
» Chacun se trémoussait,
» Avec grace on dansait,
» Dans un bal on faisait
» Admirer son adresse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela:
» Ce n'est qu'indolence,
» Langueur, négligence,
» Les graces, la danse
» Sont en décadence,
» Et le bal va
» Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

» Dans ma jeunesse
» La vérité régnait,

» La vertu dominait,
» La constance brillait,
» La bonne foi réglait
» L'amant & la maîtresse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela :
» Ce n'est qu'injustice,
» Trahison, malice,
» Changemens, caprice,
» Détours, artifice,
» Et l'amour va,
» Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

» Dans ma jeunesse,
» Les veuves, les mineurs
» Avaient des défenseurs,
» Avocats, Procureurs,
» Juges & Rapporteurs
» Soutenaient leur faiblesse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela :
» L'on gruge, l'on pille,
» La veuve, la fille,
» Majeur & pupille;
» Sur tout on grapille,
» Et Thémis va
» Cahin, caha.

LA VIEILLE.

» Dans ma jeunesse,
» Quand deux cœurs amoureux
» S'unissaient tous les deux,
» Ils sentaient mêmes feux;
» De l'hymen les doux nœuds
» Augmentaient leur tendresse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela :
» Quand l'hymen s'en mêle,
» L'ardeur la plus belle
» N'est qu'une étincelle,
» L'amour bat de l'aîle,
» Et l'Epoux va
» Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

» Dans ma jeunesse,
» On voyait des auteurs,
» Fertiles producteurs,
» Enchanter les lecteurs,
» Charmer les spectateurs
» Par leur délicatesse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela:
» Les vers assoupissent,
» Les scènes languissent,
» Les muses gémissent,
» Succombent, périssent,
» Pegase va
» Cahin, caha.

LA VIEILLE.

» Dans ma jeunesse,
» Les papas, les mamans
» Séveres, vigilans,
» En dépit des amans,
» De leurs tendrons charmans
» Conservaient la sagesse,
» Aujourd'hui ce n'est plus cela:
» L'amant est habile,
» La fille docile,
» La mere facile,
» Le pere imbécille,
» Et l'honneur va
» Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

» Dans ma jeunesse,
» L'homme sombre & prudent,
» Au plaisir moins ardent,
» Se bornait sagement;
» Et ce ménagement
» Retardait sa vieillesse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela:
» Honteux d'être sage,
» Le libertinage

» Dès quinze ans l'engage :
A vingt il fait rage ;
» A trente il va
» Cahin, caha.

LA VIEILLE.

» Dans ma jeunesse,
» Les femmes, dès vingt ans
» Renonçaient aux amans ;
» De leurs engagemens
» Les devoirs importans
» Les occupaient sans cesse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela :
» Plus d'une grand'mere
» S'efforce de plaire,
» Et veut encor faire
» Un tour à Cythere ;
» La bonne y va
» Cahin, cahin.

LE VIEILLARD.

» Dans ma jeunesse,
» Des riches partisans
» Les trésors séduisans,
» Les fêtes, les présens
» N'étaient pas suffisans
» Pour vaincre une maîtresse.
» Aujourd'hui ce n'est plus cela :
» Un commis, sans peine
» Gagne une Climene ;
» Et dès qu'à Vincenne,
» En fiacre il la mene,
» La vertu va
» Cahin, caha.

LA VIEILLE *au Parterre.*

» Dans ma jeunesse,
» Le spectacle chéri
» Se voyait applaudi ;
» Le théâtre garni,
» Le parterre rempli

» Nous comblaient d'alégresse.
» Faites-nous voir encor cela :
» Qu'une ardeur nouvelle
» Chez nous vous rappelle ;
» Pour vous notre zele
» Constant & fidele
» Jamais n'ira
» Cahin, caha ».

Pasquier (Etienne), Avocat fameux, plus célebre par ses *recherches* que par ses poésies, naquit en 1529, & devint sous Henri III Avocat général de la Chambre des Comptes. Les désordres de la ligue détruisirent sa fortune; mais il supporta cette disgrace avec courage & gaité, & mourut le 30 Août 1615, sans avoir jamais été malade.

CHANSON.

« Malheureux amour, d'où procede
» Que plus je me livre au déduit
» Où ta folie nous réduit,
» Et moins ma Dame je possede ?
» Qui suit l'amour, l'amour le fuit,
» Qui fuit l'amour, l'amour le suit.

» D'où vient que d'une feinte honte
» Cette dédaigneuse me fuit,
» Et qu'au contraire, elle poursuit
» Celui qui d'elle ne fait conte !
» Qui suit l'amour, &c.

» Il faut bannir de sa pensée
» Que l'aimer à aimer induit ;
» Tel en fut autrefois le fruit,
» Mais la saison en est passée.
» Qui suit l'amour, &c.

» Aie d'amour l'ame enflamée,
» Cela, pauvre sot, te détruit,
» Un autre en rapporte le fruit,
» Et toi seulement la fumée.
» Qui suit l'amour, &c.

» Veux-tu ſavoir d'amour la gloire ?
» C'eſt d'obſcurcir ce qui reluit,
» De changer en clarté la nuit,
» Par un eſprit contradictoire.
» Qui ſuit l'amour, &c.

» Dame, en qui le mépris habite,
» Afin d'éviter tout circuit,
» Puiſque ton amour tant me nuit,
» Demeurons tous deux quitte-à-quitte.
» Qui ſuit l'amour, &c. »

AUTRE.

« Les jours s'en vont & revont,
» Et d'une éternelle ſuite,
» Chaque choſe prend ſa fuite :
» Des ſoleils les nuits ſe font,
» Et du même mouvement,
» Des nuits, les journées gliſſent ;
» Ni les hommes ne jouiſſent
» De rien que du ſeul moment ».

PASSERAT (Jean), né à Troyes en Champagne, en 1529, ſuccéda au célebre Ramus dans la place de Profeſſeur Royal en Eloquence, & fut fort ami de Ronſard, Belleau, Baïf & Deſportes. Il vécut trente ans chez M. de Meſmes, & y mourut de paralyſie l'an 1602. Il paſſa dans ſon lit les cinq dernieres années de ſa vie ; & quoiqu'il ſouffrît beaucoup & fût devenu aveugle, ſa gaité ne l'abandonna pas. Il compoſa en latin ſon épitaphe que l'on peut voir aux Jacobins de la rue S. Jacques, & dont voici à peu-près le ſens. (*a*)

(a) « *Hic ſitus in parva Janus Paſſertius urna,*
» *Auſonii Doctor regius eloquii*
» *Diſcipuli memores tumulo date ſerta magiſtri,*
» *Ut vario florum munere vernet humus*
» *Hoc culta officio mea molliter oſſa quieſcent,*
» *Sint modò carminibus non onerata malis* ».

« Jean Passerat ici sommeille,
» Attendant que l'Ange l'éveille,
» Et croit qu'il se réveillera
» Quand la trompette sonnera.
» S'il faut que maintenant en la fosse je tombe;
» Qui ai toujours aimé la paix & le repos,
» Afin que rien ne pése à ma cendre, à mes os;
» Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe ».

CHANSON.

« Belle, ta beauté s'enfuit;
» Cueillons ensemble le fruit
» De la jeunesse gaillarde.
» Pendant qu'en avons le tems,
» Rendons nos desirs contens.
» Beauté n'est un fruit de garde ».

AUTRE.

Pour le premier de Mai.

« Laissons le lit & le sommeil
» Cette journée.
» Pour nous l'aurore au front vermeil
» Est déja née.
» Or que le ciel est le plus gai
» En ce gracieux mois de Mai,
» Aimons mignone;
» Contentons notre ardent desir.
» En ce monde n'a du plaisir
» Qui ne s'en donne.
» Viens, belle, viens te promener
» Dans ce bocage,
» Entendsl es oiseaux jargonner
» De leur ramage.
» Mais écoute comme sur tous
» Le rossignol est le plus doux,
» Sans qu'il se lasse.
» Oublions tout deuil, tout ennui;
» Pour nous réjouir comme lui.
» Le tems se passe.

» Ce vieillard contraire aux amans,
» Des aîles porte ;
» Et, en fuyant, nos meilleurs ans
» Bien loing emporte.
» Quand ridée un jour tu seras,
» Mélancolique, tu diras ;
» J'estoy peu sage,
» Qui n'usoy point de la beauté
» Que sitost le tems a ôté
» De mon visage.
» Laissons ce regret & ce pleur
» A la vieillesse ;
» Jeunes, il faut cueillir la fleur
» De la jeunesse.
» Or que le ciel est le plus gai
» En ce gracieux mois de mai ;
» Aimons, mignone ;
» Contentons notre ardent desir.
» En ce monde n'a du plaisir
» Qui ne s'en donne ».

Vers à M. de Soucy, Trésorier de l'Epargne.

« Mes vers, Monsieur, c'est peu de chose,
» Et Dieu merci, je le sçai bien.
» Mais vous ferez beaucoup de rien,
» Si les changez en vostre prose ».

Patin (Guy), fils du célebre Professeur en Médecine, a fait quelques chansons, dont nous citerons la plus estimée.

CHANSON.

« Je sens pour la jeune Lisette
» Tout ce que jamais dans un cœur
» L'amour & la beauté parfaite
» Ont pu faire renaître d'ardeur :
» Je n'ai qu'une vaine espérance
» D'être heureux ;
» Mais rien n'altere la constance
» De mes feux.

» Des charmes qui brillent en elle,
» La nature a fait tous les frais,
» Peut-être on la peindrait moins belle,
» De Vénus lui prêtant les traits.
» Mais l'ingrate ternit sans cesse
» Tant d'appas,
» Par un défaut que la Déesse
» N'avait pas ».

Patrix, Gentilhomme Normand, né à Caen, en 1583, fils d'un Conseiller au Parlement de Rouen, avait une charge chez Monsieur, qui le fit Gouverneur de Limours.

Il était fort aimable & rempli de gaité. Jamais il ne voulut se marier, & mourut à quatre-vingt-huit ans, en 1671. Ce madrigal est fameux.

« Je songeais cette nuit, que de mal consumé
» Coste à coste d'un pauvre on m'avait inhumé,
» Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
» En mort de qualité je lui tins ce langage:
» Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
» Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
» Coquin, me répond-il d'une arrogance extrême,
» Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
» Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
» Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien ».

CHANSON.

« Soupirs, regards, petits soins,
» En amour tout est langage:
» Et souvent qui parle le moins
» En témoigne davantage.
» Servir & persévérer,
» C'est assez se déclarer ».

AUTRE.

« Reprenez, dès ce jour
» Votre amitié sans amour.
» Fussiez-vous cent fois plus belle,
» Sans lui je ne veux point d'elle ».

P..... (M. le Marquis de). Cet homme illuſtre à beaucoup d'égards ; & d'ailleurs connu par ſon amour pour les arts & les belles-lettres, par ſon érudition, par ſa bibliothéque, qui, quoiqu'immenſe & formée avec choix & goût, eſt preſque toute entiere annotée de ſa main, & par des ouvrages charmans qui ont ſervi de délaſſement à ſes importantes occupations, dont quelques-uns ont paru ſans ſon aveu ; il a fait, entr'autres, un grand nombre de chanſons, pleines d'eſprit & de ſentiment. (*a*)

Nous ſaiſiſſons avec joie cette occaſion de le remercier des excellens avis qu'il n'a pas dédaigné de nous donner, & des reſſources ſans nombre qu'il nous a permis de tirer des tréſors que renferme ſa ſuperbe collection.

Pavillon (Etienne), né à Paris, en 1632, ſe diſtingua d'abord dans la charge d'Avocat général au Parlement de Metz, qu'il exerça pendant dix ans. Mais la faibleſſe de ſa ſanté le fit renoncer à toute autre occupation qu'à celle de la poéſie. Il fut nommé de l'Académie Françaiſe en 1691, à la place de Benſerade, & fort peu de tems après fut attaqué d'une goutte qui ne le quitta guères juſqu'à la fin de ſa vie.

Il fut cependant nommé depuis à l'Académie des Inſcriptions, & mourut à Paris le 10 Janvier 1705, âgé de ſoixante-treize ans.

Le Roi lui accorda la penſion de deux mille livres que Racine laiſſa vacante.

CHANSON.

« Iris a vingt amans qui l'obſedent ſans ceſſe,
» Dont elle fait vingt malheureux ;
» Je ſuis le ſeul parmi la preſſe
» De qui ſa cruauté daigne écouter les vœux :
» Mais d'une aventure ſi belle,
» Rivaux infortunés, ne ſoyez point jaloux :
» Je ſuis plus à plaindre que vous,
» Puiſque vous m'empêchez d'être ſeul avec elle ».

AUTRE.

« C'eſt envain que la jeune Iris,
» Pour m'obliger d'être plus ſage,

(*a*) On en a vu pluſieurs dans notre quatrieme livre.

Me

» Me fait souvenir de mon âge,
» Et me montre mes cheveux gris :
» Suivant l'avis de cette belle,
» Je pourrais bien me contenir,
» Si je voyais dans l'avenir
» Autant de tems à perdre qu'elle ».

AUTRE.

« L'honneur de passer pour constant
» Ne vaut pas la peine de l'être.
» Doit-on briguer sincérement
» L'honneur de passer pour constant ?
» Près de l'objet le plus charmant,
» C'est bien assez de le paraître.
» L'honneur de passer pour constant
» Ne vaut pas la peine de l'être ».

Pavin (Denys Sanguin de S.), né à Paris, grand oncle de Louis Sanguin, Marquis de Livry, premier Maître-d'hôtel du Roi, & arriere-cousin du Chancelier Seguier, eut quelques bénéfices dès sa grande jeunesse, & vécut sans autre ambition que celle d'être homme de bonne compagnie. Il avait la répartie vive, aimait à railler sans médire, cherchait non pas à faire rire, mais à réjouir, & voulait plaire sans employer les artifices de la flatterie. Il se peint lui-même comme n'ayant été ni fâcheux, ni doux, ni fou, ni sage, & comme ayant été tout cela ensemble, sans que personne lui ressemblât. Le grand Condé l'honorait de son amitié, & allait quelquefois passer un jour avec lui dans son château de Livry, aujourd'hui le Raincy.

Les douleurs de la goutte affligerent sa vieillesse ; mais il les supporta avec une constance philosophique jusqu'à sa mort, qui arriva en Avril 1670.

On lui reproche ses liaisons avec deux fameux débauchés de ce tems-là, *Théophile & Desbarreaux* ; c'est contre ce dernier qu'on fit l'épigramme suivante, lorsqu'il parut vouloir se convertir.

« Des Barreaux, ce vieux débauché,
» Affecte une réforme austere ;
» Il ne s'est pourtant retranché
» Que ce qu'il ne saurait plus faire ».

Boileau parla mal de Saint-Pavin ſans qu'il le méritât : il a fait pluſieurs jolies pieces de vers & quelques chanſons quelquefois un peu ſatyriques, comme celle-ci :

« Le changement vous eſt ſi doux,
» Que quand on eſt bien avec vous,
» On n'oſe s'en donner la gloire :
» Celui qui peut vous arrêter,
» A ſi peu de tems pour le croire,
» Qu'il n'en a pas pour s'en vanter ».

Cet homme aimable, dégoûté des affaires & des plaiſirs du monde, après la mort de ſa femme, arrivée au commencement de 1686, prit le parti d'aller achever ſa carriere dans la ſolitude des Camaldules de Grosbois. Il y mourut le 10 Septembre 1694, âgé de ſoixante-ſept ans.

Le Maître des Requêtes, Fieubet, homme de beaucoup d'eſprit, fit ainſi l'épitaphe de Saint-Pavin.

« Sous ce tombeau gît Saint-Pavin ;
» Donne des larmes à ſa fin.
» Tu fus de ſes amis peut-être ?
» Pleure ton ſort & le ſien :
» Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,
» Paſſant, d'avoir manqué d'en être ».

Voici encore quelques pieces de cet aimable Poëte.

EPIGRAMME.

« Tircis fait cent vers en une heure,
» Je vais moins vîte, & n'ai pas tort ;
» Les ſiens mourront avant qu'il meurre,
» Les miens vivront après ma mort ».

Epitaphe d'un homme qui s'était enté ſur une famille étrangere.

« Ci gît un prodige du tems :
» Sa naiſſance fut un myſtere,
» Tous les peres font leur enfans,
» Cet enfant avait fait ſon pere ».

Autre d'une Femme galante.

« Ci gît Doralise, qui fut
» Une merveille sans seconde.
» Comme elle plut à tout le monde,
» Aussi tout le monde lui plut ».

Vers sur une Demoiselle qui craignait le mariage.

« Iris, tremble qu'au premier jour
» L'hymen, plus puissant que l'amour,
» N'enleve ses trésors, sans qu'elle ose s'en plaindre,
» Elle a négligé mes avis;
» Si la belle les eût suivis,
» Elle n'aurait plus rien à craindre ».

Pellegrin (Simon-Joseph, Abbé), fils d'un Conseiller au siége de Marseille, naquit dans cette ville en 1663, & entra de bonne heure dans l'ordre des Servites, puis le quitta, & se fit Aumônier de vaisseau. De retour de deux grands voyages, il gagna le prix de l'Académie Française en 1703; & on vit avec surprise que le seul concurrent qu'il eût eu, était lui-même, ayant envoyé deux pieces au concours. Mad. de Maintenon le fit passer dans l'ordre de Cluny, moyennant un Bref du Pape, & lui fit faire des cantiques pour S. Cyr.

Pellegrin était si pauvre, qu'il tenait boutique ouverte d'épigrammes, madrigaux, bouquets, &c. Il travailla aussi pour les théâtres; ce qui fit qu'on dit de lui:

« Le matin catholique & le soir idolâtre,
» Il dîne de l'autel, & soupe du théâtre ».

Le Cardinal de Noailles l'interdit jusqu'à sa mort, & peu de tems après il obtint une pension sur le Mercure, après avoir fait une foule d'ouvrages, dont très peu méritent d'être connus. Il mourut le 5 Septembre 1745, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Il commença une mauvaise traduction d'Horace, dont il fit imprimer les cinq livres d'odes avec le latin à côté. La Monnoye fit à ce sujet cette jolie épigramme:

Pp 2

» Il faudrait, soit dit entre nous,
» A deux Divinités offrir ces deux Horaces,
» Le latin à Vénus, la Déesse des Grâces,
» Et le français à son Epoux ».

Le grand Rameau, alors peu connu, s'étant présenté chez l'Abbé Pellegrin pour lui demander un poëme à mettre en musique, le Poëte qui ne voulut pas risquer la perte de son tems, fit faire un billet de six cent livres au Musicien, en cas que sa musique ne réussît pas.

Dès que les deux premiers actes furent finis, Rameau les fit répéter chez M. de la Poupliniere qui l'aimait beaucoup. Pellegrin fut si transporté de ce qu'il entendait (c'était Hippolyte & Aricie) qu'il embrassa Rameau; & déchirant son billet devant les Auditeurs : « Quand on fait de la » musique comme vous, lui dit-il, on n'a pas besoin de faire des billets ».

Il donna à l'Opéra, en 1714, *Télémaque*, musique de Destouches; en 1716, *les Fêtes de l'Eté*, musique de Montéclair; en 1718, *le Jugement de Pâris*, musique de Bertin: en 1719, *les Plaisirs de la campagne*, *idem*; en 1722, *Renaud*, musique de Desmarets; en 1725, *Telegone*, musique de la Coste; en 1728, *Orion*, *idem*; même année, *la Princesse d'Elide*, musique de Villeneuve; en 1732, *Jephté*, musique de Montéclair.

Il était si pauvre, qu'il ne pouvait acheter depuis longtems une perruque, dont il avait le plus grand besoin. Le produit de Jephté le mit en état d'en avoir une. On ne l'appella que sa *Jephté*.

En 1733, *Hippolyte & Aricie*, musique de Rameau; en 1737, *les Caracteres de l'Amour*, musique de Blamont.

PERAVI (Guerneau de Saint), né à Janville en Beauce. On connaît de lui une ode sur l'érection de la Statue du Prince Charles à Bruxelles; Zalusca à Joseph, Héroïde, & plusieurs pieces de poësies charmantes que l'on a insérées dans tous les recueils.

Romance de Lucrece.

« Dans cette belle contrée,
» Où le Tibre, en ses replis,
» Roule son onde dorée,
» Ma vue au loin égarée
» Errait parmi des débris.

» Le Dieu des ombres légeres
» M'invitait au doux repos,
» Quand d'antiques caracteres
» Suspendirent mes paupieres
» Qu'allaient fermer ses pavots.

» C'était la triste aventure
» De Lucrece & de Tarquin ;
» J'en ai tracé la peinture ;
» Puisse la race future
» Me savoir gré du larçin.

» Lucrece eut une ame tendre
» Avec un cœur vertueux.
» Tarquin ne put se défendre,
» Et le défaut de s'entendre
» Fit le malheur de tous deux.

» Un jour tout parfumé d'ambre ;
» Méditant d'heureux efforts,
» Il la surprit dans sa chambre ;
» On n'avait point d'antichambre ;
» On n'annonçait point alors.

» Lucrece reste muette,
» Mais bientôt prenant un ton,
» Elle court à sa sonnette :
» Il en avait en cachette
» Exprès coupé le cordon.

» A ses pieds, il tombe, il jure
» Qu'il sera respectueux,
» Que sa flame est vive & pure :
» On dit qu'en cette posture
» Un homme est bien dangereux.

» Tarquin devient téméraire ;
» Lucrece a recours aux cris :
» Elle tombe en sa bergere ;
» Le pied glisse d'ordinaire
» Sur les parquets sans tapis.

» Auprès d'une femme aimable,
» Il a des torts à punir,

» Je ne ſais s'il fut blâmable ;
» Il faut être bien coupable
» Pour l'être au ſein du plaiſir.

» Dans le courroux qui l'enflame,
» Lucrece cede au dépit :
» On dit qu'elle en rendit l'ame ;
» Dans notre ſiecle une femme
» A plus de force d'eſprit ».

AUTRE.

L'Amour & la Folie.

« J'avais juré d'être ſage ;
» Mais avant peu j'en fus las ;
» O raiſon ! c'eſt bien dommage
» Que l'ennui ſuive tes pas.
» J'eus recours à la folie ;
» Je nageai dans les plaiſirs :
» Le tems diſſipa l'orgie,
» Et je perdis mes deſirs.
» Entr'elles je voltigeai :
» L'une & l'autre ſe raſſemble,
» Et je les apprivoiſerai
» Pour les faire vivre enſemble.
» Depuis, dans cette union
» Je coule ma douce vie ;
» J'ai pour femme la raiſon,
» Pour maîtreſſe la folie.
» Tour-à-tour mon goût volage
» Leur partage mes deſirs ;
» L'une a ſoin de mon ménage
» Et l'autre de mes plaiſirs ».

AUTRE.

« Un tendre aveu ſemble vous offenſer,
» Je me tairai, puiſqu'il faut y ſouſcrire ;
» Et ce qu'on dit ſouvent ſans y penſer,
» Je le penſerai ſans le dire ».

AUTRE.

« De préſider à mes ſens
» Trois Dieux diſputaient la gloire :
» Phébus m'offrit de l'encens,
» Et Bacchus m'offrit à boire :
» Ils ſont ſéduiſans tous deux :
» Que fit le Dieu de Cythere ?
» Le fripon plus malin qu'eux,
» Me fit ſouper chez ſa mere ».

AUTRE.

L'Hymen & l'Amour.

« Un jour l'Amour faiſant voyage,
» (Ce Dieu fripon eſt grand coureur);
» Il rencontra ſur ſon paſſage
» L'Hymen pleurant de tout ſon cœur.

» Le voir pleurer eſt ordinaire;
» Cupidon en fut peu touché;
» Ces Dieux, dit-on, ne s'aiment gueres :
» Hélas! pour nous, j'en ſuis fâché!

» Mais toutefois ils s'approcherent :
» Bon jour l'Hymen, bon jour l'Amour;
» Et l'un & l'autre ils s'embraſſerent,
» Ainſi que font des gens de cour.

» Je ſuis, dit l'Hymen, au teint blême;
» Bien las de ma Divinité!
» J'aime mieux être un Dieu qu'on aime,
» Que d'être un Dieu tant reſpecté.

» A ma chapelle tant vantée,
» Petits & grands tournent le dos;
» Et ta fougere eſt plus fêtée
» Que tous mes grands lits nuptiaux.

» Que ce jour nous réconcilie!
» Prens-moi pour ſuivant, ſi tu veux;
» C'eſt moi qui tiendrai la bougie,
» C'eſt toi qui ſerreras les nœuds.

« L'Hymen sut tant prêcher & dire
» Qu'à ses raisons l'Amour se rend ;
» L'Amour est facile à séduire :
» C'est en quoi ce Dieu me plaît tant.

» Mais comme l'Amour ne voit goute,
» Il fut arrêté sans retour,
» Que le Dieu d'Hymen, dans la route
» Servirait de guide à l'Amour.

» Les voilà coureurs d'aventures,
» Et cherchant par monts & par vaux,
» Un couple en qui mere nature
» N'ait voulu mettre nuls défauts.

» Même il fallait qu'à nos deux freres
» Le couple plût également ;
» Sans quoi nul marché, point d'affaires :
» C'était la clause du serment.

» Bien des pays ils parcoururent
» Sans trouver ce trésor de prix ;
» Las & recrus, ils résolurent
» De retourner à leur logis.

» Arrive un couple, il leur présente
» Vieilles mœurs & jeunes attraits ;
» C'était Aglaïde & Timante,
» Ah ! dit l'Amour, faisons la paix ».

Perrin (Pierre), né à Lyon, se fit Abbé, & devint ami de Voiture, qui traita avec lui de sa charge d'Introducteur des Ambassadeurs, près de Gaston, Duc d'Orléans), frere de Louis XIII.

C'est à lui que nous devons l'établissement de l'Opéra ; il composa la premiere pastorale que nous ayons eue, & dont Cambert fit la musique. Ce ballet, qui n'a d'autre nom que *la Pastorale*, fut d'abord exécuté chez M. de la Haye, à Issy, en 1659, mais sans machines & sans danses, & fut si applaudi, que le Cardinal de Mazarin en fit donner plusieurs représentations à Vincennes devant le Roi.

En 1669, ayant obtenu des lettres-patentes pour l'établissement d'une Académie de Musique, il s'associa pour la musique avec Cambert, & pour

pour les machines, avec le Marquis de Sourdeac, & donna en 1672, *Pomone*, pastorale, dont Cambert avait fait la musique. Les danses furent composées par le sieur Beauchamp, Surintendant des ballets du Roi. Il avait fait venir de Languedoc plusieurs Musiciens, entr'autres, Beaumavielle & Rossignol, &c.

Ce fut en cette même année que le Roi choisit M. de Lully pour Surintendant de sa musique, & lui fit expédier ses priviléges, &c. Son premier théâtre fut placé au jeu de paume de Bel-air, rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud; & son premier opéra fut donné en 1672. C'étaient les Fêtes de l'Amour & de Bacchus, paroles de Quinault, machines de Vigarani. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. le Grand-Ecuyer, M. le Duc de Villeroy, & plusieurs autres Seigneurs y danserent.

En 1673, le théâtre du Palais Royal étant venu à vaquer par la mort de Moliere, le Roi le donna à l'Académie Royale, qui l'ouvrit par Alceste; & le sieur Pecourt, si fameux ensuite, y dansa pour la premiere fois.

Quoique Perrin fût un Poëte médiocre, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir imaginé le premier de donner des opéra français, & d'avoir composé le premier qui ait été fait. Ses autres poésies ont été imprimées en 1661. Ce qu'il a fait de mieux, est son poëme de *la Chartreuse*. Sa mort arriva à Paris vers l'an 1680.

Après celle de Lully, en 1687, le privilége de l'Opéra passa à M. de Francine son gendre, Maître-d'hôtel du Roi, & à M. Dumont, Ecuyer du Roi, commandant l'écurie de Monseigneur.

CHANSON.

Pour deux Bergeres.

« Voici le printems,
» Voici le beau tems
» Que toutes les fleurs sont écloses;
» Hélas & nous restons
» Languissantes & closes;
» Amour, de tes boutons
» Quand feras-tu des roses?

» Tout aime en tous lieux
» La terre & les cieux,
» Les bois, les vallons & les plaines;
» D'amour & de plaisirs
» Les campagnes sont pleines.
» Et nous, de ses desirs
» Nous n'avons que les peines ».

AUTRE.

« O doux sommeil, que tes songes aimables
» M'ont donné de plaisir !
» Ah ! si la mort a des charmes semblables,
» Je consens de mourir.

» J'ai cru Philis dans vos bras adorables
» Enfin ne plus languir.
» O doux, &c. »

Chanson à boire.

» Que l'inventeur de la bouteille
» Fut un grand fat
» D'enfermer le jus de la treille
» Dans un vaisseau si délicat!
» Vive les flacons & les pots,
» Bacchus y sommeille en repos.

» Quoi ! mettre à la merci du verre
» Et de l'osier
» Le plus noble jus de la terre,
» Et les délices du gosier !
» Vive, &c.

» Alors que je frappe ma pinte,
» Ou mon grand broc;
» Au lieu de casser elle tinte,
» Et ne branle non plus qu'un roc.
» Vive, &c.

» Au son personne ne rechigne,
» L'on court au vin;
» La bouteille est comme le cygne,
» Elle ne chante qu'à sa fin.
» Vive, &c.

PERRON (Jacques Davy du), Cardinal, grand Aumônier de France, Evêque d'Evreux, naquit à S. Lo, en 1556, le 15 Novembre, fut Lecteur d'Henri III, & chargé de la réconciliation d'Henri IV avec le Saint Siége. Il y avait dans ses poésies une élévation naturelle & beaucoup de sentiment.

Sa mémoire était si prodigieuse, qu'un jour ayant entendu un Poëte réciter au Roi une piece de vers, il prétendit que cette piece était de lui, &, pour le prouver, la récita sur le champ. Il rendit aussi-tôt la tranquillité à ce pauvre Poëte, en avouant qu'il l'avait retenue.

Ce fut lui qui fut chargé de l'oraison funebre de Marie Stuart, & de celle de Ronsard.

Clément VIII le fit Cardinal, & peu de tems après il fut nommé à l'Archevêché de Sens.

Il mourut à Paris le 5 Décembre 1618, & fut enterré à Sens, où on lui éleva un magnifique tombeau dans le chœur de la cathédrale.

CHANSON.

« Sortez de mon esprit pensers pleins de délices,
» Cher & doux entretien, dont l'état est changé,
» Qu'un injuste mespris convertit en supplices,
» Je vous ouvre la porte, & vous donne congé.

» On ne me verra plus me baigner de mes larmes,
» Pour avoir esprouvé le feu de ses regards.
» Le tems contre ses traits me donnera des armes,
» Et l'absence & l'oubli repousseront ses dards.

» Avec vos mots flatteurs & vos feintes idoles,
» De constance & de foi, déités sans pouvoir,
» Dont le son déguisait si souvent les paroles,
» Quel amant n'eût été facile à décevoir?

» Me jurer que son cœur, dont les flâmes sont mortes,
» Embrasé d'un beau feu, soupirait nuit & jour,
» Et de myrthe enchaîné de mille & mille sortes,
» Brûlait avec le mien sur l'autel de l'Amour.

» A moi, qui ne vivais que pour lui rendre hommage,
» Et n'aimais mon esprit enclin à l'adorer,

» Que pour le seul respect des traits de son visage,
» Que l'amour de sa main y sut si bien placer.

» Adieu; mais qu'ai-je dit! quelle erreur me transporte?
» Qui, moi, de tes beaux yeux vouloir rompre la loi!
» Et briser tant de nœuds, dont la chaîne est si forte,
» Comme si mon vouloir était encor à moi »!

Pesselier (Charles-Etienne), né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très bonne famille, reçut une excellente éducation, qui lui fit faire les progrès les plus rapides dans ses études.

Son goût pour la poésie se manifesta dès sa plus grande jeunesse; mais il fut obligé de sacrifier son goût aux projets de ses parens. Cependant il ne put s'empêcher de faire quelques comédies qui eurent du succès, & qui l'auraient peut-être engagé à poursuivre cette carriere, s'il n'avait pas été chargé d'un ouvrage sur les Finances, qui l'enleva pour toujours au théâtre.

Pesselier se délassait de ses sérieuses occupations, en composant des fables, qui, peut-être, ont plus de mérite que celles de la Motte, parce qu'elles n'ont pas tant d'esprit, & dont il donna un recueil en 1748.

La fatigue que lui causait un travail forcé, abrégea ses jours. Il languit environ six mois, & mourut le 24 Avril 1763, emportant les regrets de tous ses amis.

Jamais il n'a rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs ni la société; & ce n'est pas un petit mérite dans ce siecle.

On trouva à sa mort une grande quantité de pieces fugitives, fables, épîtres, madrigaux, chansons, &c. dont plusieurs sont charmantes.

Pezay (Masson, Marquis de), né près de Blois, fut d'abord Mousquetaire; il fit une ou deux campagnes en qualité d'Aide-de-camp; il fut ensuite Capitaine de dragons & Mestre-de-camp, puis employé en qualité de Maréchal des logis dans une espece d'état major ambulant, créé par M. de Choiseul: il parvint environ un an avant sa mort à se faire nommer Inspecteur général des gardes-côtes; & c'est dans une de ses tournées qu'il fut attaqué de la maladie qui l'a conduit au tombeau. Il était actif, aussi infatigable dans le travail, qu'ardent dans les plaisirs,

complaisant, doux, poli dans la société, plein de ces talens aimables qui en font le charme & l'amusement. Il avait joui quelque tems avant de mourir, de la confiance de plusieurs Ministres; & s'il eût un peu moins brigué la faveur, il eût mérité d'avoir encore plus d'amis. Il mourut en 1777, justement regretté d'une femme charmante qu'il avait épousée depuis peu.

M. de Pezay a donné au public *Zélis au bain*: *la Closiere & la Rosiere de Salency*, opéra-comiques: *les Soirées Helvétiennes*, *Alsaciennes & Francomtoises*: une traduction de *Catulle*, de *Tibulle* & de *Gallus*: *les Campagnes de M. le Maréchal de Maillebois en Italie*: *plusieurs pieces de Poésies fugitives*, imprimées dans différens recueils, & un recueil de Chansons manuscrites, dont nous aurions bien desiré avoir connaissance.

CHANSON.

« Thaïs le printems se passe,
» Il faut nous en consoler;
» Oui, l'hiver qui le remplace,
» Près de toi peut l'égaler.
» Sont-ce les fleurs qu'on regrette?
» Ton visage en est semé;
» Te voir avant ta toilette,
» C'est se croire au mois de mai.

» Des jours où naît le feuillage,
» Un de ces charmes précieux
» Est le séduisant ramage
» Du Rossignol amoureux;
» Dis-nous ta chanson nouvelle,
» Et nous allons convenir
» Que le chant de Philomele
» Commence au lieu de finir.

» Du regne charmant de Flore,
» Dont je trace le tableau,
» Près de toi, ta fille encore
» Nous offre un rapport nouveau;
» Je veux vous placer ensemble
» Dans ce couplet de chanson,
» Comme le printems rassemble
» La rose près du bouton ».

AUTRE.

« Eh quoi ! déja ſitôt paſſée ;
» Nuit heureuſe, amoureuſe nuit !
» Avec toi mon bonheur s'enfuit ;
» Mais il m'en reſte la penſée.
» Oui, la mémoire fait jouir ;
» C'eſt un de nos plus doux partages ;
» Plaiſirs, vous ſeriez trop volages
» Sans le bienfait du ſouvenir ».

AUTRE.

« J'aime Roſette à la folie :
» L'Amour l'a faite ſi jolie !
» Qui n'en ſerait point amoureux ?
» Qu'elle ſoit tendre autant que belle,
» A jamais je lui ſuis fidele,
» Et gaiment nous vivrons tous deux.
» J'aime bien ; mais je veux qu'on m'aime ;
» Les faveurs me font aimer mieux,
» Et je n'ai point l'honneur ſuprême
» D'être conſtant ſans être heureux.

» Pourquoi reprocher à Roſette,
» Si Dieu la fit un peu coquette ?
» Coquette en amour, quel bonheur !
» Un inſtant de coquetterie,
» Du caprice & de la folie,
» Que de volupté pour un cœur !
» Mais il faut jouir quand on aime ;
» Coquette, alors ton art vaut mieux ;
» Tu rirois, conviens-en toi-même,
» D'un cœur conſtant ſans être heureux.

» Roſette, je ſuis ton eſclave ;
» Et ſi tout haut mon cœur te brave,
» Tout bas il palpite d'amour :
» Je ſuis bien loin d'être infidele.
» Mais ſi tu fais trop la cruelle,
» Cela pourrait venir un jour.

» Couronne dont l'Amant qui t'aime;
» Sois coquette après, si tu veux :
» Mais j'ai pour maxime suprême
» D'être inconstant ou très-heureux ».

Petit (Louis), ancien Receveur général des domaines & bois, né à Rouen, en 1614, était ami du grand Corneille, & se chargea de faire imprimer ses pieces. C'était un des beaux esprits les plus assidus à l'hôtel de Rambouillet, & il était fort ami des Ducs de Montausier & de Saint-Aignan. On a un recueil de ses poésies, où l'on trouve des choses charmantes.

Nous avons donné une chanson de lui dans notre quatrieme livre, qui commence ainsi :

Dès que Robin eut vu partir Toinette, &c.

Petit mourut en 1693.

Pic (l'Abbé) donna à l'Opéra, en 1695, *le Ballet des Saisons*, musique de Colasse; en 1696, *la Naissance de Vénus*, *idem*; en 1697, *Aricie*, ballet musical de la Coste. Il mourut en 1712.

Piron (Alexis), né à Dijon le 9 Juillet 1689, était fils d'un Apothicaire qui fut Echevin & Poëte. Alexis fut d'abord Avocat, & vint en 1719 tenter fortune à Paris. Il entra chez le Chevalier de Belle-Isle, où on l'employa comme copiste. (Joli rôle pour Piron)? Il fit ensuite plusieurs opéra-comiques qui eurent beaucoup de succès, & donna plusieurs pieces aux Français, entr'autres, Gustave & la Métromanie, que Moliere aurait avouée avec plaisir.

Ce fut vers ce tems-là que le Comte de Livri le logea chez lui, & l'aima d'une amitié qui ne finit qu'avec sa vie; il le maria avec Dlle. Quenauder, qui avait environ deux mille livres de rente, & il eut la générosité de lui assurer six cent livres viageres. M. le Marquis de Lassay en fit autant, mais sans se nommer; & Piron fut obligé d'accepter le contrat chez un Notaire, sans pouvoir connaître son bienfaiteur, qui n'a été connu qu'apès sa mort.

Ayant perdu sa femme en 1751, il demeura le reste de sa vie chez une niece (mariée aujourd'hui avec M. Capron, si connu par ses talens

pour le violon), & mourut le 21 Janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans & demi. Il fut plusieurs fois au moment d'être nommé à l'Académie Française ; mais ses ennemis trouverent les moyens de l'en écarter. Cependant Louis XV, en l'en excluant à la sollicitation de l'Evêque de Mirepoix, eut la bonté d'adoucir son refus, en lui accordant une pension sur sa cassette.

Il faut lire la vie de Piron par M. Rigoley de Juvigny, à la tête de l'édition des œuvres de cet illustre Poëte, qu'il a bien voulu rédiger ; elle est remplie de choses gaies & intéressantes. Il serait à desirer qu'on écrivît ainsi l'histoire des grands hommes.

CHANSON.

Le Miroir.

« Miroir officieux, je doi
» T'aimer toute ma vie :
» Je possede, graces à toi,
» La charmanre Silvie :
» Et je te regarde en ce jour ;
» Comme un Dieu tutélaire
» Qui fait pour moi plus que l'Amour
» N'aurait jamais pu faire.

» Miroir plus peintre que la Tour,
» Plus prompt & plus sincere,
» Et vous, mes trumeaux, tour-à-tour
» Répétez ma Bergere :
» Croyez que jamais vous n'aurez
» De plus parfait modele,
» Et que plus vous l'embellirez,
» Plus vous serez fidele.

» Glace, ne faites votre effet
» Qu'en faveur de ma belle ;
» Obscure pour tout autre objet
» Ne représentez qu'elle.
» Par le même art, en ma faveur
» Et contre votre usage,
» Puissiez-vous, ainsi que mon cœur,
» Conserver son image ».

PLACE

PLACE (Pierre-Antoine de la), né à Calais, en 1709, ancien Secrétaire de l'Académie d'Arras, propriétaire du privilége du Mercure, a fait plusieurs pieces estimées, dont quelques-unes ont eu un grand succès. Il a donné une traduction du Théâtre Anglais en vers & en prose, & est le premier qui nous ait fait connaître ce genre de littérature. Son imitation du roman de Tom Jones est charmante, & nous doutons que l'original soit plus intéressant. Cet auteur estimable & aimé d'un grand nombre d'amis a fait plusieurs jolis chansons, dont nous rapporterons celles qui sont venues à notre connaissance.

CHANSON.

« Ami, tel est mon destin :
» Tout passe dans la vie.
» Quand je quittai le Dieu du vin;
» Je brûlai pour Silvie.
» Les Muses même trop souvent
» Ont reçu mon hommage.
» Je les redoute maintenant,
» Mais en suis-je plus sage ?

» Tu te trompes, si tu le crois;
» Et la sagesse austere,
» Vainement fait parler des droits
» Que le desir fait taire.
» Le cœur est fait pour le plaisir;
» Il est jeune à tout âge;
» Interdisez-lui le desir,
» Quel sera son usage ?

» Espoir de succès & d'honneurs,
» Séduisante manie,
» Phosphores brillans & trompeurs,
» Laissez en paix ma vie :
» Contre vous je combats en vain;
» Quand la gloire vous guide;
» Mais plus l'esprit se trouve plein,
» Et plus le cœur est vuide.

» Froid & redoutable poison
» D'un cœur tendre & sensible;

» Tyran qu'on appelle raiſon ;
» Que ton joug eſt pénible !
» Lorſque ſous la loi des deſirs
» Je béniſſais mes chaînes ;
» Je ne comptais que mes plaiſirs,
» Tu calcules mes peines ».

AUTRE.

« Vous voulez apprendre à rimer,
» Et daignez me choiſir pour maître ?
» Pour peu que vous ſachiez aimer,
» Charmante Eglé, je veux bien l'être.

» Telle eſt la premiere leçon
» Que je donne à mes écolieres.
» Si le cœur eſt votre Apollon,
» Vous remplacerez Deshoulieres.

» L'eſprit ſouvent parle au haſard :
» La voix du cœur eſt toujours ſûre.
» Les regles ſont filles de l'art ;
» Mais l'art eſt fils de la nature.

» N'écoutez que le ſentiment ;
» Son eſſor eſt toujours ſublime :
» Si vous aimez bien votre amant,
» Vous ne chercherez point la rime.

» L'eſprit fait de fades chanſons ;
» La ſeule vanité l'inſpire :
» Ovide était ſûr de ſes ſons,
» Lorſque l'amour montait ſa lyre.

» Aimez donc, & ſuivez la loi
» Que lui dictait ce Dieu ſuprême.
» Quand vous aimerez comme moi,
» Eglé, vous rimerez de même ».

AUTRE.

« Triſtes regrets, ſortez de ma penſée.
» Tout me l'apprend, j'ai perdu mon ami !

» Colin m'aimait, Colin m'a délaissée :
» Raison me dit de l'oublier aussi ;
» Plus je l'aimais, plus mon ame est blessée.
» Mais qui jamais me plaira comme lui ?

» Tous nos bergers empressés à me plaire,
» S'offrent sans cesse à calmer mon ennui ;
» Je puis ravir Licidas à Glicere,
» Le beau Cléon pour moi s'est attendri ;
» Contre un ingrat, tout aigrit ma colere ;
» Mais qui jamais me plaira comme lui ?

» Le grave Orgon, l'oracle du village
» De mes parens a mandié l'appui.
» Le fier Hylas, si riche & si volage,
» Semble pour moi se fixer aujourd'hui :
» L'ingrat Colin n'est ni riche ni sage ;
» Mais qui jamais me plaira comme lui ?

» Parmi les pleurs, l'espoir & les alarmes,
» Mon faible cœur lassé d'avoir langui,
» Pour le combattre essaya d'autres armes,
» Dont en secret ce cœur même a gémi ;
» Du changement on vante en vain les charmes,
» Jamais amant ne m'a plu comme lui ».

Envoi d'une Rose.

» Fille de Zéphir & de Flore,
» Belle Rose ! jouis d'un sort que j'envierais ;
» Vas mourir sur le sein de celle que j'adore :
» Si tu sens ton bonheur, tu mourras sans regrets.
» Mais mon destin serait plus doux encore ?
» Car où tu meurs, je renaîtrais ».

L'heureux exil.

« Cher *Daphnis*, tu me plains à tort :
» Sois plutôt jaloux de mon sort.
» Seul & loin du faste des cours,
» Avec Bacchus & mon Iris ;
» L'un me donne les plus beaux jours,
» Et l'autre les plus belles nuits ».

L'Amour ancien & l'Amour moderne.

« L'Amour, jadis enfant timide,
» N'ayant que le respect pour guide;
» En dépit des sens,
» Marchait à pas lents,
» Mais arrivait,
» Et vivait
» De sa gloire:
» Au tems présent,
» Le sot enfant,
» Toujours volant
» Et triomphant,
» Survit à peine à sa victoire ».

Plein-chêne (de) a donné plusieurs opéra-comiques.

Plumeteau (M. Gigault de), Gentilhomme ordinaire du Roi, & l'un des plus aimables hommes de son tems, naquit en 1726, & mourut en Novembre 1758.

Personne ne connut mieux que lui les graces & la délicatesse de la poésie. Il se préparait à donner quelques ouvrages lyriques, qui, sans doute, eussent eu le même succès que ses autres productions, lorsque la mort vint l'empêcher d'y mettre la derniere main.

Il serait à desirer que sa respectable famille, qui chérissait si tendrement les qualités de son cœur, rendît hommage à celles de son esprit, en rassemblant les productions éparses de cet aimable Poëte. Ce serait un des plus agréables recueils que l'on eût encore fait. Ce tribut est bien dû à sa cendre; c'est le vœu de tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur d'être aimé de lui, & qui donneront toujours des larmes à sa mémoire.

CHANSON.

« Il est donc vrai, Lucille,
» Vous quittez ce hameau!
» Cherchez-vous à la ville
» Quelqu hommage nouveau?

» L'amant qui fait entendre
» Un langage apprêté,
» Vaut-il un berger tendre
» Qui dit la vérité !

» Vous verrez sur vos traces
» Mille jeunes galans
» Qui vanteront vos graces,
» Qui peindront leurs tourmens:
» C'est l'art qui les inspire,
» Et non le sentiment;
» Moi, j'ose à peine dire
» Quand j'aime tendrement.

» A l'air qu'ils font paraître,
» Quand ils offrent leur foi,
» Vous les croirez peut-être
» Aussi tendres que moi.
» Leur vanité, Bergere,
» Allume tous leurs feux;
» Je n'ai l'art ni de plaire
» Ni de tromper comme eux ».

AUTRE.

« Ah ! combien l'amour a de charmes,
» Pour les cœurs tendrement épris !
» S'il nous cause quelques alarmes,
» C'est pour y donner plus de prix.
» Depuis que j'aime Eléonore,
» Tout semble brûler de mes feux;
» Tout me peint l'objet que j'adore,
» Tout conspire à me rendre heureux.

» Au matin, la clarté nouvelle
» Retrace ma Belle à mes yeux;
» L'astre du jour me la rappelle,
» Quand il brille de tous ses feux.
» Elle a la fraîcheur de l'aurore
» Et l'éclat d'un jour radieux.
» Tout me peint, &c.

» Lorſque le ſouffle du Zéphire,
» Qui vient de careſſer les fleurs,
» Agitant l'air que je reſpire,
» Y mêle de douces odeurs;
» C'eſt l'haleine d'Eléonore
» Qui ſemble parfumer ces lieux.
» Tout me peint, &c.

» Si l'on me voit de ſes égales
» Quelques inſtans ſuivre les pas,
» Même aux genoux de ſes rivales,
» Je crois adorer ſes appas!
» C'eſt quelque trait d'Eléonore
» Qui trompe mon cœur amoureux.
» Tout me peint, &c ».

AUTRE.

« L'autre jour la jeune Silvie
» Voulut imiter les accens,
» D'Apollon, qui près de Clitye
» Rendait les ſons les plus touchans.
» Elle chanta tout comme lui.
» Ce Dieu, la prenant pour modele,
» Voudrait l'imiter aujourd'hui,
» Mais il ne chante pas comme elle ».

AUTRE.

« Colin, à peine à ſeize ans;
» Aimait déja Colette;
» Colette, à peine à treize ans
» Ecoutait la fleurette:
» On ne vit de ſi jeunes amans,
» Que Colin & Colette.

» Colin ſent déja des feux,
» En ſecret il ſoupire;
» Colette forme des vœux,
» Et cache ſon martyre:
» Colette & Colin s'aiment tous deux,
» Sans oſer ſe le dire.

» Ils s'en allaient ſans deſſein
» Le matin ſur l'herbette,
» Le cœur battait à Colin;
» Il battait à Colette:
» Son bouquet lui tombe de la main,
» Colin perd ſa houlette.

» Il s'approche doucement,
» Un ſoupir le décele;
» L'un regarde tendrement;
» L'autre en devient plus belle:
» Qu'as-tu donc, lui dit-il en tremblant?
» Qu'as-tu donc, lui dit-elle?

» Colette, au dedans de moi,
» Je ſens un trouble extrême:
» Moi, Colin, auprès de toi,
» Je le ſens tout de même:
» Ah! Colette, je t'aime, je crois;
Colin, je crois, je t'aime.

» Pour l'uſage de ſes dons,
» Nature les éclaire;
» Un dieu par des charmes prompts,
» Les conduit au myſtere.
» En amour il n'eſt point de leçons
» Qui vaillent la premiere ».

AUTRE.

« Non, non, le Dieu qui fait aimer,
» N'eſt pas le même qui fait plaire;
» Le trait qui bleſſe le Berger
» Bleſſerait toujours la Bergere.
» L'Amour, dont vous avez les traits victorieux,
N'eſt pas le même qui m'enflâme;
» On ne le verrait pas ſi fier dans vos beaux yeux,
» Et ſi timide dans mon âme.
» Non, non, &c.

AUTRE.

« J'ai ſix fois, dans la plaine,
» Vu jaunir nos moiſſons,

» Depuis que ma Climène
» Ecoute mes chanſons :
» D'une ardeur éternelle
» Nous brûlons tous les deux :
» Le tems la rend plus belle,
» Et moi plus amoureux.

» Ses ſermens ſur l'arêne
» Ne furent point tracés,
» Nos noms ſur aucun chêne
» Ne ſont entrelacés ;
» Ce ſont les faibles armes
» D'un amour impoſteur ;
» Mes ſermens & ſes charmes
» Sont gravés dans mon cœur.

» Nous ſervons de modeles,
» On nous voit dans nos feux
» Egalement fideles,
» Egalement heureux.
» Le froid de la conſtance
» Eſt loin de nos plaiſirs,
» Et notre jouiſſance
» N'a que l'air des deſirs ».

AUTRE.

« Rien ne me plaît, s'il n'eſt de Liſette ;
» Ce bouquet eſt cueilli de ſa main :
» Ce ruban qui pare ma houlette,
» Pendant long-tems a paré ſon ſein.
» J'aime Liſette, & dès l'aurore
» Je lui parle de mon amour ;
» Elle m'écoute, & j'en parle encore,
» Quand le ſoleil a fini ſon tour.

» Veux-tu m'aimer, me diſait Climène ;
» Prens mon cœur, & donne-moi le tien.
» Point n'en voudrais, fuſſiez-vous la Reine,
» Liſette, helas ! m'a donné le ſien.
» J'aime Liſette, &c.

» Que

» Que Licidas quitte sa bergere,
» Et que Philis quitte son berger,
» Qu'au plaisir d'être tendre & sincere,
» On préfere celui de changer.
» J'aime Lisette, &c. »

La Rose & le Zéphir,

CANTATILLE.

« Non, vous ne m'aimez pas,
» Disait une Rose nouvelle,
» Au Zéphir empressé, qui voltigeait près d'elle :
» Vous le jurez en vain tout bas,
» Quand je vous vois de cette aîle légere,
» Dont vous caressez mes appas,
» Voler au sein d'une rivale altiere,
» Et flatter jusqu'aux fleurs que foule sous ses pas
» La plus simple bergere :
» Non, Zéphir, vous ne m'aimez pas.
» On cherche moins à plaire,
» Quand on est bien épris;
» Un cœur tendre & sincere
» Ne connaît d'autre prix
» Que l'objet qu'il préfere.
» Le Papillon volage
» Séduit par ses couleurs;
» Mais on craint son hommage.
» Moins brillant & plus sage,
» Il séduirait les fleurs.
» On cherche moins à plaire,
» Quand on est bien épris;
» Un cœur tendre & sincere
» Ne connaît d'autre prix
» Que l'objet qu'il préfere.
» Ah! calmez, dit Zéphir, un injuste courroux;
» Pour vous, j'ai méprisé les roses les plus belles;
» Si l'on m'a vu badiner avec elles,
» Je n'ai jamais soupiré qu'avec vous.
» On peut voltiger quelquefois,
» Sans blesser un amour extrême;

» J'amuse l'objet que je vois,
» Sans offenser celui que j'aime.
» Au milieu des ris & des jeux,
» L'Amour n'est pas toujours volage;
» L'Amant triste n'aime pas mieux,
» L'Amant badin plaît davantage.
» On peut voltiger quelquefois,
» Sans blesser un amour extrême;
» J'amuse l'objet que je vois,
» Sans offenser celui que j'aime ».

Poinsinet (Antoine-Alexandre-Henri), né à Fontainebleau, en 1735, d'une famille attachée à la maison d'Orléans, ne fit pas d'assez bonnes études pour bien remplir la carriere qu'il embrassa depuis. On l'a vu plusieurs fois être joué le même jour sur les trois théâtres de la ville, & même avec succès. Son opéra d'Ernelinde a le mérite d'avoir donné naissance à la superbe musique de M. Philidor. Ses opéra-comiques ont eu beaucoup de succès, sur-tout Tom-Jones & le Sorcier; sa comédie du Cercle, qui est de tous ses ouvrages celui qui a le plus réussi, n'est, dit-on, qu'un recueil de scènes prise de tous les côtés; mais cette piece n'en est pas moins agréable. Poinsinet, né avec des talens, ne les a pas assez cultivés. Il a été un des exemples les plus singuliers de la possibilité d'unir quelques talens à une simplicité très voisine de la bêtise. On aurait peine à croire les scènes de mystification dont il a été l'objet, si elles n'étaient avérées par nombre de témoins dignes de foi.

En 1769, un de ses amis l'avait engagé à l'accompagner en Espagne, où il allait établir une troupe de Comédiens. Poinsinet devait lui fournir toutes les pieces dont il avait besoin. Ce malheureux se noya dans le Guadalquivir, en se baignant; & jamais on n'a su si son corps avait été retrouvé.

Il a donné à l'Opéra, en 1767, *Ernelinde*, musique de Philidor; *Théonis*, acte mis en musique par Berthon, Trial & Granier. A la Comédie Italienne, *Gilles, garçon Peintre*, *la Bagarre*, *Sancho Pança*, *le Sorcier*, *Tom-Jones*, &c.

Poinsinet de Sivry (Louis), né à Versailles, en 1735. Il a donné au

Théâtre Français Brizeis & Ajax, & a fait des traductions de plusieurs comédies d'Aristophane & d'autres poésies greques remplies de vers charmans. Nous avons aussi de lui une édition d'Horace, avec des notes intéressantes, & une traduction aussi savante qu'élégante de Pline le Naturaliste. Cette traduction assure à jamais sa réputation. M. Palissot dit avec raison qu'un très grand nombre de fautes ne suffirait pas pour décrier un pareil ouvrage.

Pompignan (M. le Franc de), connu par sa belle tragédie de Didon, par ses poésies sacrées, & par plusieurs autres ouvrages, ancien premier Président de la Cour des Aydes de Montauban, & l'un des membres de l'Académie Française, a donné à l'Opéra, en 1737, *le Triomphe de l'Harmonie*, musique de Grenet; en 1750, *Léandre & Hero*, musique du Marquis de Brassac; en 1759, *Apollon, Berger d'Admete*, en un acte, musique de Grenet.

ODE,

Tirée du Pseaume 103.

« Inspire-moi de saints cantiques,
» Mon ame, bénis le Seigneur.
» Quels concerts assez magnifiques,
» Quels hymnes lui rendront honneur!
» L'éclat pompeux de ses ouvrages,
» Depuis la naissance des ages,
» Fait l'étonnement des mortels.
» Les feux célestes le couronnent,
» Et les flames qui l'environnent
» Sont ses vêtemens éternels.

» Ainsi qu'un pavillon tissu d'or & de soie,
» Le vaste azur des Cieux sous sa main se déploie;
» Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
» Les eaux autour de lui demeurent suspendues;
» Il foule aux pieds les nues,
» Et marche sur les vents.

» Faut-il entendre sa parole,
» Les Cieux croulent, la mer gémit,

» La foudre part, l'aquilon vole,
» La terre en silence frémit.
» Du seuil des portes éternelles,
» Des légions d'esprits fideles
» A sa voix s'élancent dans l'air.
» Un zele dévorant les guide,
» Et leur essor est plus rapide
» Que le feu brûlant de l'éclair.

» Il remplit du cahos les abîmes funebres;
» Il affermit la terre & chasse les ténebres;
» Les eaux couvraient au loin les rochers & les monts;
» Mais au bruit de sa voix les ondes se troublerent,
» Et soudain s'écoulerent
» Dans leurs gouffres profonds.

» Les bornes qu'il leur a prescrites
» Sauront toujours les resserrer;
» Son doigt a tracé les limites,
» Où leur fureur doit expirer.
» La mer, dans l'excès de sa rage,
» Se roule envain sur le rivage,
» Qu'elle épouvante de son bruit;
» Un grain de sable la divise,
» L'onde écume, le flot se brise,
» Reconnaît son maître & s'enfuit, &c. »

Si le recueil de M. de Pompignan avait beaucoup de pieces de cette force, quel Poëte pourrait-on lui comparer ?

Pontalais (Janin du), Chef & Maître des Joueurs de farces & de moralités qu'il composait, & avec lesquelles il gagnait sa vie sous le regne de François I, ordonna par son testament que son corps fût enseveli dans un cloaque où s'égoutait l'eau de la marée de Paris, près de l'église de S. Eustache. Sa volonté fut exécutée, & le trou fut couvert d'une pierre, avec une épitaphe. Cette pierre s'appella depuis *le Pontalais*, jusqu'en 1719 qu'on l'ôta pour construire une maison. Alais fit cet acte d'humilité, parcequ'il se repentait d'avoir donné l'idée d'imposer un denier tournois sur chaque panier de marée qui arrivait aux halles.

Pont-de-vesle (Antoine de Ferriol, Comte de), fils d'un Préſident à mortier du Parlement de Metz, & d'Angélique de Tencin, ſœur du Cardinal, neveu de M. de Ferriol, Ambaſſadeur du Roi à Conſtantinople, & frere de M. le Comte d'Argental, Miniſtre plénipotentiaire de l'Infant de Parme, connu par ſon amour pour les arts, & par l'amitié de M. de Voltaire, naquit le 1 Octobre 1697. Il fut Intendant honoraire des claſſes de la Marine, & Lecteur du cabinet du Roi.

Le goût qu'il avait pour le théâtre, l'engagea à compoſer pluſieurs pieces qui ont eu du ſuccès, telles que *le Complaiſant*, *le Fat puni* & *le Somnambule*. Cet homme aimable & aimé de tous ſes amis, languiſſait depuis longtems & dépériſſait chaque jour, lorſque la mort termina ses ſouffrances qu'il ſupporta avec le plus grand courage. Il a fini le 3 Septembre 1774.

CHANSON.

« Hélas! qu'eſt-ce donc que je ſens?
» Rêveuſe languiſſante, en ſecret je ſoupire.
» La raiſon, ſur mon cœur, a perdu ſon empire:
» Rien ne rend le calme à mes ſens.
» Je veux, je me repens, j'eſpere, je deſire;
» En proie à ces troubles naiſſans,
» Je pleure, & ne fais que redire,
» Hélas! qu'eſt-ce donc que je ſens ».

AUTRE.

« Si tu veux que je boive, ami,
» Buvons à celle que j'adore,
» Je n'y ſaurais boire à demi;
» Verſe-moi tout plein, verſe encore;
» Ni l'Amour, ni Bacchus n'en ſeront point jaloux;
» S'ils avaient vu celle que j'aime,
» L'Amour y boirait comme nous,
» Et Bacchus l'aimerait de même ».

Ponthus de Thiard, Evêque de Châlons-ſur-Saône, né à Biſſy, dans le diocèſe de Mâcon, l'an 1521, mort en ſon château de Bragny le 23 Septembre de l'an 1605, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Il florissait sous les regnes de Henri II, François II & Henri III. On a de lui un livre de Vers lyriques, un recueil de Poésies mêlées, &c.

Il avait trop d'érudition pour un Poëte & pour un Evêque; cependant il n'a jamais été tous les deux ensemble; car il y avait longtems qu'il avait renoncé à la poésie, quand, en 1578, Henri III le nomma à l'Evêché de Châlons. Alors il ne s'occupa plus que de la théologie.

Ses poésies furent très bien accueillies, & Ronsard lui attribue la gloire d'avoir fait les premiers sonnets français.

Autrefois la qualité de Buveur (*a*) était inséparable de celle de Poëte. M. de Thiard aurait dû se défaire de l'une en abandonnant l'autre; mais il la conserva jusqu'à la fin de ses jours. Cependant c'était moins par intempérance que par besoin; car il jouissait d'une santé robuste même à l'âge de quatre-vingt ans, quoique tous les jours avant de se coucher, il eut coutume de boire une grande quantité de vin pour s'endormir.

(*a*) Horace, L. 1, Ep. 19.

Nulla placere diù, nec vivere carmina possunt,
Quæ scribuntur aquæ potoribus : ut malè sanos
Adscripsit liber satyris faunisque Poëtas,
Vina ferè dulces oluerunt manè Camenæ,
Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.
Ennius ipsæ Pater nunquàm, nisi potus ad arma
Prosiluit dicenda. Forum putealque Livonis.
Mandabo siccis, adimam cantare severis.
Hoc simùl edixi; non cessavere Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.

« Jamais buveur d'eau ne fit des vers capables de plaire & de se soutenir long-tems. » Depuis que Bacchus a ébranlé le cerveau des Poëtes, & qu'il les a enrôlés avec ses » Faunes & ses Satyres, les muses les plus retenues n'ont presque plus rougi de sentir » le vin dès le point du jour : Homere a fait de cette liqueur des éloges qui font bien » voir qu'il n'en était pas ennemi, & Ennius, le pere de notre poésie, ne chantait » jamais les exploits des Romains qu'après que le vin avait échauffé sa veine. Le » Barreau est pour les buveurs d'eau, & la Poésie pour les ivrognes.

» C'est la loi que j'ai établie moi-même; & depuis ce tems-là, nos Poëtes se sont » mis à boire jour & nuit à qui mieux mieux ».

Pontoux (Claude de), né en Bourgogne vers 1540, étudia d'abord en Médecine, ſe retira à Dole en Franche-Comté, & fit un voyage en Italie, où il apprit ſi bien l'Italien, qu'il compoſa des poéſies en cette langue. Il en revint en 1571, & mourut à Châlons en 1579. On prétend qu'il fit des comédies & des tragédies, mais elles ſont inconnues.

CHANSON.

» Ma petite Janneton,
» Me permet bien que je tâte
» Son beau col & ſon menton;
» Et veut bien que je m'ébatte:
» Mais ſitôt que je me hâte
» De ravir le beau bouton
» Qui fleurit ſur ſon teton,
» Et les fraiſettes jumelles,
» Elle me dit en riant:
» Ne touchez pas là friand,
» C'eſt le joyau des pucelles ».

Porte-lance, né à Paris, Auteur eſtimable de la tragédie d'Antipater, a fait en ſociété quelques comédies & opéra-comiques qui ont eu du ſuccès.

Poujade (le Vicomte de la), Lieutenant Colonel du régiment de Fleury, Cavalerie, né vers le commencement de ce ſiecle, eſt mort à Agen en 1774.

Il a fait pluſieurs chanſons fort agréables, & qui étaient preſque toujours des impromptus.

CHANSON.

A Madame la Ducheſſe d'Orléans.

« Vous ne devez tenir compte à perſonne
» De ſon reſpect, de ſon attachement.
» Mais ſachez gré du tourment qu'on ſe donne,
» Pour vous cacher un autre ſentiment ».

AUTRE.

A une Princesse d'une belle figure.

« Cette figure m'importune ;
» La Princesse s'en passerait ;
» Et la bergere qui l'aurait,
» En serait sa fortune ».

AUTRE.

« Votre gorge en vain vous ocupe,
» Iris, vous prenez trop de soin ;
» A beau mentir qui vient de loin,
» Je n'en suis pas la dupe ».

AUTRE.

A une Dame en deuil qui avait les dents éblouissantes & les yeux très noirs.

« Que vos yeux & vos dents, Silvie,
» Forment un joli petit deuil !
» Je n'ai jamais connu d'écueil
» Plus à craindre dans ma vie ».

Poupliniere (Alexandre le Riche de la), né vers la fin du dernier siecle, & mort en 1762, Fermier général, célebre par son amour pour les arts & pour les plaisirs, a fait plusieurs pieces qui ont été représentées avec succès sur son théâtre de Passy. Nous avons connu de lui plusieurs chansons agréables, dont nous n'avons pu recueillir que celle-ci.

CHANSON.

« Grands Dieux !
» Qu'ils sont heureux
» Ceux
» Qui de leur amour bannissent la crainte,
» Hélas ! je n'oserais ;
» Mais
» Mon amant ne l'osera-t-il jamais ?

» Il

» Il suit par-tout mes pas,
» Pour me fatiguer de sa plainte.
» Il voit mon embarras,
» Quand je veux me sauver de ses bras;
» Il n'entend pas ma feinte,
» L'ingrat ne le mérite pas ».

Vers de Voltaire à M. de la Poupliniere, en lui envoyant Sémiramis.

« Mortel de l'espece très-rare
» Des solides & beaux esprits,
» Je vous offre un tribut qui n'est pas de grand prix,
» Vous pourriez donner mieux : mais vos charmans écrits
» Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare ».

Prieur (M. le), Officier de la chambre du Roi, a fait des pieces charmantes en vers & en prose. Il est bien fâcheux pour les arts que des occupations plus sérieuses & plus utiles lui aient fait abandonner une carriere, qui lui promettait les plus grands succès; mais le motif de ses travaux ne lui laisse rien à regretter.

CHANSON.

La Clochette.

« Dès long-tems Rose était cruelle,
» Sourde aux fleurettes des garçons,
» Elle n'aimait rien, disait-elle,
» Hormis son chien & ses moutons.
» Et pourtant voyez l'innocence,
» Elle avait près d'elle un agneau
» Qu'elle flattait de préférence;
» C'était le mieux fait du troupeau.

» Cent fois de ses levres de rose,
» En un instant on le pressait :
» Une fleur était-elle éclose
» Sur son front, vîte on la plaçait :
» Sa moindre absence l'inquiette....

» Auſſi dans ſes ſoins délicats,
» Roſe lui met une clochette,
» Bruyant témoin de tous ſes pas.

» Colin, amoureux de la Belle,
» Voudrait bien ſupplanter l'agneau :
» Un jour il le ſurprend, ſans elle
» Et l'emporte loin du hameau :
» Puis il détache la clochette,
» Qu'il agite bien doucement ;
» Tant que l'innocente qui guette
» Arrive où le malin l'attend.

» Jamais boſquet plus ſolitaire
» Ne fut ſi propice à l'amour.
» Colin conſole la Bergere,
» Puis de ſes feux parle à leur tour.
» Tout en vantant la gentilleſſe
» Du pauvre petit animal,
» Il lui peint ſi bien ſa tendreſſe,
» Qu'il prend les droits de ſon rival ».

AUTRE.

« Amitié, ma voix t'implore,
» L'Amour peut-il t'égaler !
» Comme la vermeille aurore,
» Tu brilles ſans nous brûler.
» Sur tes pas je m'abandonne,
» Tu ne promets pas en vain :
» L'aimable paix t'environne,
» Le bonheur naît ſous ta main.

» Ainſi parlait Cléonice,
» Elle n'avait que quinze ans :
» Douce erreur d'une novice
» Qui fait ſes premiers ſermens :
» A l'idole qui l'enchante,
» Un petit temple eſt dreſſé,
» Par la belle indifférente
» Soir & matin encenſé.

» Mais il lui faut une image
» Qui lui rappelle ses traits :
» Les arts pour ce digne ouvrage
» Seront-ils assez parfaits ?
» Elle court chez Praxitele,
» Veut un chef-d'œuvre à l'instant :
» Sa chimere était si belle ! ....
» Son buste sera charmant.

» L'artiste expose à sa vue
» L'amitié, mais comme elle est
» Simple, mâle, retenue,
» Sans graces & sans apprêt.
» L'art n'a point rendu, *dit-elle*,
» Ses traits, son air enchanteur ;
» Voulez-vous un sûr modèle,
» Il est empreint dans mon cœur.

» Non loin, sur un lit d'albâtre
» Repose un aimable enfant :
» Voilà ce que j'idolâtre,
» Dit-elle, en s'en emparant :
» Eh ! quoi donc, belle ingénue,
» De l'amitié dans ce jour
» Vous demandiez la statue,
» Et vous emportez l'amour ! »

AUTRE.

« Jupiter un jour en fureur
» Avait banni l'Amour sur terre,
» Gourmand & ne sachant rien faire,
» Il se mit frere quêteur.
» D'un personnage respectable,
» Avec la robe il veut le ton.....
» Frere Amour en capuchon
» Ne pouvait qu'être aimable.

» Le voilà qui, tout marmotant,
» Se fait accès dans les familles :
» Escamote le cœur des filles,
» Et des meres prend l'argent.

» Tant il fait par son éloquence,
» Qu'il damne au lieu de convertir ;
» Et fait aimer le plaisir
» En prêchant la pénitence.

» Un soir il frappe à la maison
» De la jeune & simple Glicère,
» Qui saintement, avec sa mere,
» S'appliquait à l'oraison.
» Son habit le fait introduire,
» La petite court au trésor ;
» On donne encor ; puis encor,
» La tasse ne peut suffire.

» En échange, d'un air contrit,
» Le frere apprend une priere,
» Qui n'est pas dans le bréviaire,
» Où chaque jour elle lit.
» Eh ! mais d'où vient, dit la matrone,
» Etre si long-tems loin de moi ?
» Vraiment, j'accomplis la loi,
» Ma mere, je fais l'aumône ».

AUTRE.

« Comme au fort d'un été brûlant,
» On voit les fleurs perdre leurs charmes,
» Dès que l'aurore de ses larmes
» N'humecte plus leur sein ardent :
» De même en sa douleur mortelle,
» Lisis penche un front languissant ;
» On a banni son amant,
» Peut-elle encore être belle.

» Mirtile l'aimait vainement,
» Il n'avait que le don de plaire,
» Faible trésor aux yeux d'un pere
» Qui juge au poids d'un sentiment :
» L'un de l'autre ils pleuraient l'absence ;
» Les amans sont communs entr'eux,
» Ils ont une vie à deux :
» Leur cœur fait leur existence.

» Le mal dont Lisis va périr,
» Est un mystere qu'on ignore :
» Son pere au temple d'Epidaure
» Veut la mener pour la guérir :
» Elle en sent une peine extrême :
» Rarement un cœur amoureux
» D'encens fatigue les Dieux :
» Il ne croit qu'à ce qu'il aime.

» On arrive, un affreux serpent
» Est le Dieu que l'on y révere ;
» Mais aux marches du sanctuaire,
» Pour Prêtre, elle voit son Amant :
» A ses genoux l'impénitente
» Tombe, en demandant guérison.
» L'Amour dictait l'oraison,
» Elle était bien éloquente.

» Le pere à peine en croit ses yeux :
» Comme, dit-elle, dans la vie,
» On a plus d'une maladie,
» Il faut savoir borner ses vœux.
» Pour les maux qui peuvent naître,
» Du Dieu réservons-nous l'appui ;
» Pour me guérir aujourd'hui,
» Je n'ai besoin que du Prêtre ».

Nous croyons qu'on fait difficilement de meilleurs vers que les suivans.

Vers à l'occasion d'une des dernieres Tragédies de Voltaire.

« De l'Homere Français respectons les vieux ans
» Aussi fier, aussi grand au bout de sa carriere,
» Il fait entendre encor ces sublimes accens,
» Qui tant de fois charmaient l'Europe entiere,
» Fils des Arts, ainsi qu'eux il triomphe du tems.
» Dévoré de chagrins, environné d'alarmes,
» De la publique joie un critique attristé,
» Vainement dans mes jeux voudrait tarir les larmes :
» Par un charme plus fort mon cœur est emporté ;
» Ces larmes sont pour lui des larmes criminelles :
» Mes yeux pour le confondre, en versent des nouvelles.

» On admire en tout tems l'astre brillant des Cieux:
» On le bénit à son aurore;
» Au milieu de son cours, il marche égal aux Dieux;
» A son coucher, il nous étonne encore,
» Et son dernier rayon nous fait briller les yeux ».

A une Demoiselle qui avait proposé le bonheur d'être libre pour sujet d'une piece.

« L'un s'attache à la gloire, & l'autre sert les Rois;
» Chacun a son Dieu qu'il encense:
» Il est doux d'être libre & de vivre à son choix,
» Le Courtisan le dit, & le sage le pense.
» Quand on vous voit, on n'a point à choisir;
» On est honteux de son indépendance:
» L'honneur est dans les fers, la gloire est de servir.
» Eh! comment conserver un parfait équilibre
» Entre la raison & l'amour?
» Si le Ciel eut voulu que l'homme restât libre,
» Il se fût bien gardé de vous donner le jour ».

Quétant a fait plusieurs opéra-comiques qui ont réussi, sur-tout *le Maréchal & le Serrurier.*

Quinault (Philippe), né à Paris, en 1635, fut d'abord domestique de Tristan l'Hermite, qui lui apprit à faire des vers. Il commença par quelques tragédies qui eurent beaucoup de succès, & sont oubliées aujourd'hui. Sa comédie de la Mere coquette a conservé celui dont elle jouit dès son origine.

C'est lors de l'époque de cette piece qu'il épousa la veuve d'un Marchand, qui lui ayant donné 300,000 livres, le mit en état d'acheter une charge d'Auditeur des Comptes en 1671. Il avait été reçu de l'Académie Française l'année précédente, & avait renoncé au théâtre de la Comédie pour se livrer entiérement à celui de l'Opéra. Il y travailla constamment depuis l'année 1672 jusqu'à l'année 1686, & mourut à Paris le 28 Novembre 1688, âgé de cinquante-trois ans. Il est inhumé à S. Louis dans l'île.

Il donna à l'Opéra, en 1672, *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*,

pastorale, dont la musique est de Lully; en 1674, *Cadmus*, du même: *Alceste*, du même; en 1675, *Thésée*, du même; en 1676, *Atys*, du même; en 1677, *Isis*, du même; en 1680, *Proserpine*, du même; en 1681, *le Triomphe de l'Amour*, du même; en 1682, *Persée*, du même; en 1683, *Phaéton*, du même; en 1684, *Amadis*, du même; en 1685, *Roland*, *l'Idylle de Versailles*, *le Temple de la Paix*, du même; en 1686, *Armide*, du même.

CHANSON.

« Enfin la charmante Lisette,
» Sensible à mon cruel tourment,
» A bien voulu, dessus l'herbette,
» M'accorder un heureux moment.
» Pressé d'une charge si belle,
» Tendre gazon, relevez-vous;
» Il ne faut qu'une bagatelle
» Pour alarmer mille jaloux ».

Vers à Louis XIV.

« Ce n'est point l'opéra que je fais pour le Roi
» Qui m'empêche d'être tranquille;
» Tout ce qu'on fait pour lui paraît toujours facile.
» La grande peine où je me voi,
» C'est d'avoir cinq filles chez moi,
» Dont la moins âgée est nubile.
» Je dois les établir; je voudrais le pouvoir;
» Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit gueres,
» C'est avec peu de bien un terrible devoir,
» De se sentir pressé d'être cinq fois beaupere.
» Quoi! cinq actes devant Notaire,
» Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
» O Ciel! peut-on jamais avoir
» Opéra plus fâcheux à faire »!

Nous n'avons pas osé risquer notre jugement sur les poëmes tant vantés, & depuis si longtems, de l'immortel Quinault, & critiqués si amérement depuis quelques années. Nous croyons faire plaisir à nos

Lecteurs de mettre sous leurs yeux une dissertation sur les ouvrages de cet aimable Poëte, que M. Marmontel a bien voulu nous confier, avec la permission d'en faire usage. Qui mieux que lui peut connaître ses beautés & ses défauts ?

« Quinault, en créant l'Opéra Français, a conçu la plus belle idée que le génie poétique ait produite, depuis l'invention de l'épopée & de la tragédie ; & cette idée, il l'a remplie avec une supériorité de talent dont on n'a jamais approché depuis ».

« Son dessein a été de former un spectacle de tous les prodiges des arts ; de réunir sur la même scène tout ce qui peut intéresser l'ame, l'imagination & les sens, & ce théâtre de l'illusion que M. de Voltaire a si bien décrit ».

« Où les beaux vers, la Danse, la Musique,
» L'art de tromper les yeux par les couleurs,
» L'art le plus heureux de séduire les cœurs,
» De cent plaisirs font un plaisir unique ».

« Il fallait pour cela d'abord un genre de tragédie assez touchant pour émouvoir, mais non pas assez austere pour se refuser aux prestiges des arts qui devaient l'embellir ».

« La tragédie historique, dans sa simplicité majestueuse & sombre, ne pouvait être, avec vraisemblance, ni chantée, ni mêlée de fêtes & de danses, ni susceptible de cette variété, de cette magnificence de spectacle & de décoration, où l'art du Peintre & celui du Machiniste devaient produire leurs enchantemens ».

En Italie, où la tragédie n'a point de théâtre qui lui soit propre, un peuple passionné pour la musique a pu s'accorder à entendre Régulus, Thémistocle, Alexandre, Caton lui-même, parler sur la scène en chantant ; mais un peuple, dont le goût devait être bien plus sévere & plus délicat sur les vraisemblances, parcequ'il avait pour école & pour objet de comparaison le théâtre des Corneille & des Racine, aurait difficilement consenti à substituer dans la tragédie la déclamation de Lully à celle de Baron. Le chant, comme on l'a déja dit, est un accent fabuleux ou magique ; & sur un théâtre où tout est prodige, « il paraît tout simple » que la façon de s'exprimer ait son charme comme tout le reste. On est

» dans

» dans un monde nouveau : c'eſt la nature dans l'enchantement, & viſi-
» blement animée par une foule d'intelligences, dont les volontés ſont ſes
» loix. La muſique y fait le charme du merveilleux : le merveilleux y
» fait la vraiſemblance de la muſique ; mais dans un ſpectacle où tout
» ſe paſſe comme dans la nature & ſelon la vérité de l'hiſtoire, par
» quoi ſerions-nous préparés à entendre Auguſte, Cornelie, Agrippine
» ou Brutus parler en chantant ? »

« Mais quand la tragédie, dénuée de merveilleux, aurait pu paſſer ſur le théâtre lyrique, elle n'y aurait eu ni la magnificence, ni la variété que l'inventeur de l'Opéra voulair donner à ſon ſpectacle ; & en perdant l'avantage précieux de la vérité la plus touchante & la plus énergique dans la déclamation théâtrale, elle n'eût preſque rien acquis du côté de l'illuſion ».

« La tragédie, dans ſon auſtérité, eſt naturellement triſte & ſombre : les deux ſentimens qu'elle excite, ſont la terreur & la pitié. Le progrès de l'action conſiſte à rendre ces deux intérêts plus forts & plus preſſans, de ſcène en ſcène & d'acte en acte ; les momens de relâche que peuvent occuper l'eſpérance, la joie, les paſſions heureuſes y ſont rares & fugitifs : il n'y a preſque jamais de calme, & par conſéquent il y a peu d'eſpace pour les fêtes, & peu de moyens d'y varier les caractères de la muſique, de les oppoſer l'un à l'autre, & de tirer de leur contraſte cet éclat & ce nouveau charme qu'ils ſe prêtent mutuellement ».

« Quinault vit donc bien qu'il devait préférer la tragédie fabuleuſe à la tragédie hiſtorique ; & de cette idée ſimple & féconde a réſulté un ſpectacle, dans lequel tout eſt menſonge, mais dans lequel tout eſt d'accord ».

« La fable embraſſe deux ſyſtêmes, la Mythologie & la Magie ; & de ces deux ſources Quinault a tout tiré ? La Mythologie lui a donné *Cadmus*, *Alceſte*, *Iſis*, *Atys*, *Perſée*, *Proſerpine*, *Théſée* & *Phaéton* ; la Magie lui a donné *Amadis*, *Armide* & *Roland* ; & d'un côté la puiſſance des Dieux, de l'autre celle des Enchanteurs l'on rendu maître de la nature entiere. De-là cette multitude de prodiges dont il a rempli ſon théâtre avec une vraiſemblance poétique qui ſuffit à l'illuſion ; car il en eſt des convenances théâtrales comme de l'harmonie des couleurs dans un tableau : on peut en élever le ton auſſi haut que l'on veut ; pourvu qu'il y régne

un bel accord, l'œil croira y voir la nature. Telle eſt la vérité relative que l'inventeur de l'Opéra Français a ſu donner à ſon ſpectacle, & qui manque eſſentiellement à l'Opéra Italien ».

« Mais à cette vérité qui réſulte de l'enſemble de ſon ſyſtême, & de la belle entente de ſes compoſitions, devait ſe joindre celle des mœurs & du langage; & il n'appartenait qu'à un homme de génie de s'élever, comme a fait Quinault, à la hauteur de ſes ſujets ».

« La Fontaine ſemble avoir vécu parmi les animaux qu'il a fait parler; Corneille parmi les Romains, du tems de Tullus & d'Auguſte; Racine à la cour de Néron ou dans le Temple de Jéruſalem; Quinault, parmi les Enchanteurs & les Dieux mêmes qu'il a mis ſur la ſcène. Or cette façon de ſe pénétrer des caracteres que l'on doit rendre, & de ſe transformer ſoi-même, eſt éminemment le génie poétique; & Quinault, dans le genre le plus inacceſſible aux études & à l'imitation du Poëte, l'a poſſédé au plus haut degré ».

« Qu'on ſe rappelle le langage d'*Arcabone*, de *Médée* & d'*Armide*, celui de la *Gorgone* dans l'opéra de *Perſée*, celui de *Cérès* & de *Pluton* dans l'opéra de *Proſerpine*, celui du *Soleil* dans *Phaéton*; & qu'on juge ſi ce ſont là, comme l'a dit Boileau, des *lieux communs de morale lubrique* ».

Les Dieux de Quinault parlent d'amour; mais de quel ton?

Jupiter à la Nymphe Yo.

« La foudre eſt dans mes mains, les Dieux me font la cour,
» Je tiens tout l'Univers ſous mon obéiſſance;
» Mais ſi je prétends en ce jour
» Engager votre cœur à m'aimer à ſon tour,
» Je fonde moins mon eſpérance
» Sur la grandeur de ma puiſſance,
» Que ſur l'excès de mon amour ».

Pluton à Proſerpine.

« Je ſuis Roi des Enfers, Neptune eſt Roi de l'Onde:
» Nous regardons avec des yeux jaloux
» Jupiter plus heureux que nous:
» Son ſceptre eſt le premier des trois ſceptres du monde;

» Mais si de votre cœur j'étais victorieux,
» Je serais plus content d'adorer vos beaux yeux,
» Au milieu des Enfers, dans une paix profonde,
« Que Jupiter, le plus heureux des Dieux,
» N'est content d'être Roi de la Terre & des Cieux ».

Les Magiciennes de Quinault ne conservent pas moins leur caractere ; & rien de moins doucereux que ces vers.

Médée.

« Mon frere & mes deux fils ont été les victimes
» De mon implacable fureur,
» J'ai rempli l'univers d'horreur;
» Mais le cruel amour a fait seul tous mes crimes.

» Peut-être que mon cœur cherche un malheur nouveau.
» Mon dépit, tu le sais, dédaigne de se plaindre;
» Il est difficile à calmer;
» S'il venait à se rallumer,
» Il faudrait du sang pour l'éteindre.

» Que puis-je hélas ? parlons sans feindre.
» Les Enfers, quand je veux, sont contraints de s'armer,
» Mais on ne force point un cœur à s'enflâmer:
» Mes charmes les plus forts ne sauraient l'y contraindre.
» Ah! je n'en ai que trop pour forcer à me craindre,
» Et trop peu pour me faire aimer ».

« Quinault, avec autant de correction dans le style, que ceux de nos Poëtes qui en ont le plus, a une facilité, une souplesse, un naturel qui lui sont propres, & une harmonie qu'on n'a point égalée, quoiqu'on ait travaillé sans cesse à l'imiter. Son langage est communément moins figuré, moins élevé que celui de Racine; mais il a le degré de coloris & de force qui lui convient ; & j'ose dire que s'il était plus poétique, il le serait trop pour l'expression musicale, qui exige le tour le plus naturel, & qui préfere le mot sensible au mot plus fort ou plus brillant. Qui jamais, par exemple, a desiré plus de poésies dans ces plaintes d'un amant sur l'infidélité de sa maîtresse ? »

« Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
» Se ferait vers sa source une route nouvelle,
» Plutôt qu'on ne verrait votre cœur dégagé.
» Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine;
» C'est le même penchant qui toujours les entraîne,
» Leur cours ne change point, & vous avez changé.

» Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine;
» La douce illusion d'une espérance vaine
» Ne les fait point tomber du faite du bonheur;
» Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur;
» Comme eux à votre humeur févere,
» Je ne suis point accoutumé.
» Quel tourment de cesser de plaire,
» Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé »!

On a reproché au style de Quinault la *molesse*; & la molesse est en effet le caractere de son style. Mais sa *molesse* est le contraire de la dureté, & non pas de la force. Rien de plus doux à l'oreille que ces vers :

« Acheve ma vengeance Atys, connais ton crime,
» Et reprens ta raison, pour sentir ton malheur.

» O Dieux! injustes Dieux! que n'êtes-vous mortels?
» Faut-il que pour vous seuls vous gardiez la vengeance?

» Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
» Voyez le jour pour le troubler.

» Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés:
» Ne soyons pas seuls misérables ».

« Mais je demande s'il y a rien de plus énergique dans notre langue. Je demande si Racine lui-même eut mieux peint les fureurs d'*Atys*, la douleur de *Cérès*, le désespoir d'*Armide*, le dépit de *Méduse* sur la perte de sa beauté? Par-tout où le sujet exige des touches fortes & de grands traits, le style de Quinault s'éleve au plus haut degré de noblesse, d'énergie ou de véhémence, selon le caractere de la pensée, de l'image ou du sentiment. Quoi de plus poétique & de plus sublime que ces descriptions de

la défaite des Titans, & du tremblement de l'Etna, dans l'opéra de Proserpine? »

« Les superbes Géans armés contre les Dieux,
» Ne nous donnent plus d'épouvante.
» Ils sont ensevelis sous la masse pesante
» Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
» Nous avons vu tomber leur chef audacieux
» Sous une montagne brûlante.
» Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
» Les restes enflâmés de sa rage mourante.
» Jupiter est victorieux :
» Et tout céde à l'effort de sa main foudroyante ».

PLUTON.

« Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé,
» Ont fait encor frémir le ciel, la terre & l'onde;
» Mon empire s'en est troublé;
» Jusqu'au centre du monde,
» Mon trône en a tremblé.
» L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
» Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds,
» L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
» Pour pénétrer les royaumes profonds
» Qui me sont échus en partage.
» Le Ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
» Se relevent jamais de leur chûte mortelle;
» Et du monde ébranlé, par leur fureur rebelle,
» Les fondemens sont raffermis ».

Quoi de plus simple & de plus noble que le langage d'Hercule au dénouement de l'Alceste?

« Non, non, vous ne devez pas croire
» Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour.
» Sur l'enfer, sur la mort, j'emporte la victoire;
» Il ne manque plus à ma gloire
» Que de triompher de l'Amour ».

Et je ne cite pas ici des morceaux choisis avec soin : toute la partie essentielle des opéra de Quinault est écrite à peu-près de même : les plus

faibles de ces poëmes ont des beautés du premier ordre ; il en a répandu jusques dans ses prologues, & jamais la louange n'a pris un ton plus élevé. C'est même là ce qui lui a fait de si dangereux ennemis. Il exprimait à sa maniere l'enthousiasme que Louis XIV avait inspiré à son siecle ; & Louis XIV était flatté de se voir retracer sa gloire dans de magnifiques tableaux. Ce succès du Poëte fit apparemment quelqu'ombrage à d'autres Poëtes courtisans ; & de-là cette haine injuste & ce mépris plus injuste encore que les arbitres de l'opinion littéraire firent éclater contre lui. Comme le talent de Quinault n'était pas le leur, ils le déprimerent sans cesse. Ils ne voyaient que des *amourettes* dans *Thésée*, dans *Atys*, dans *Armide* ; ils appellaient doucereux les beaux vers que l'on vient de lire. Ils attribuaient les succès du Poëte à son Musicien ; ils firent si bien, que de son vivant Quinault fut privé de sa gloire, & qu'elle ne lui a été rendue que très longtems après sa mort, *non audituro cineri.* »

On lit dans un fragment de Despréaux, que *Mad. de Montespan & Mad. de Thiange sa sœur, lassées des opéra de M. Quinault, proposerent au Roi d'en faire faire un par M. Racine.* Despréaux ajoute que Racine prit pour sujet la chûte de *Phaéton* ; qu'il exigea de lui d'en composer le prologue, & que ce *misérable travail*, auquel ils étaient occupés, fut heureusement interrompu par pitié pour Quinault qui, *les larmes aux yeux*, représenta au Roi *l'affront qu'il allait recevoir.* Despréaux donne après ce récit les premieres scènes de son prologue ; & il n'y avait pas de quoi humilier Quinault ».

« Nul homme n'a tous les talens. Celui de Despréaux aurait dû le rendre inaccessible à l'envie, & assez juste pour ne pas s'aveugler sur le mérite d'autrui ».

« Il faut avouer cependant que dans ces poëmes admirables à tant d'égards, Quinault n'a pas laissé de donner prise à la critique ; mais par un bonheur singulier tous les défauts en sont accidentels, & toutes les beautés inhérentes, ensorte que si on en retranche la partie faible & défectueuse, le poëme reste entier, & n'offre plus que des beautés pures ».

« Les défauts dont je parle, sont des intrigues subalternes, comiques ou galantes, qui coupent l'action principale, & refroidissent l'intérêt. Tel est dans *Thésée* l'épisode d'*Arcas* ; tel est dans *Proserpine* l'épisode d'*Alphée* ; tel est celui des Chevaliers dans le quatrieme acte d'*Armide.* Qu'on les

ſupprime, on ne fait que rendre l'action plus vive & plus rapide, & l'opéra conſerve une juſte longueur ».

« Une autre partie négligée eſt celle des divertiſſemens. C'eſt là que, dans des canevas, où le Poëte était aſſervi au caprice du Muſicien, il a rimé ſur des airs de danſe ces lieux communs de galanterie que Deſpréaux lui a reprochés, comme ſi c'eût été la partie eſſentielle & dominante de ſes poëmes, tandis qu'un trait de plume peut les en détacher ».

« La premiere cauſe de ces défauts a été la néceſſité prétendue de fournir cinq actes avec une action, qui, le plus ſouvent, n'en demande que trois; & de-là une contrainte auſſi nuiſible à l'intérêt du ſpectacle qu'elle eſt pénible : je veux dire, la néceſſité d'interrompre quatre fois l'action par des fêtes qui, trop fréquentes pour être toutes amenées avec la même vraiſemblance, ne font que de froides longueurs. Le remède à ce mal eſt donc de réduire à trois actes l'action ſimple, intéreſſante & noble, où le Poëte a déployé ſes forces & n'a preſque rien négligé ».

« Lully voulait ſe ſauver lui-même de la monotonie; il demandait beaucoup de fêtes & des épiſodes d'un caractere qui fît variété avec celui de l'action. Quinault cédait par complaiſance. On a trouvé depuis des moyens plus heureux d'animer & de varier les caracteres de la muſique ».

« Le malheur de l'Opéra Français a été, je l'ai déja dit, qu'un Poëte » doué d'une imagination ſi belle, d'un coloris ſi pur & ſi brillant, d'un » ſtyle ſi mélodieux, ſi élégant, ſi naturel, & quand il le fallait, ſi élevé, » ſi énergique, toujours au ton de ſon ſujet, & à la hauteur même du » merveilleux qu'il a introduit dans ſes fables; que ce Poëte, dis-je, » n'ait pas eu, dans ſon tems, des Muſiciens dignes de lui. Ce n'eſt pas » que Lully ne fût alors ce qu'il pouvait être avec du génie & du goût; » mais ſon art était dans l'enfance, tandis que celui de ſon Poëte avait » acquis toute ſa force & toute ſa maturité ».

Les partiſans de l'Opéra Italien, c'eſt-à-dire, de la tragédie hiſtorique chantée, ne ſe ſont pas attachés aux défauts accidentels des poëmes de Quinault : ils en ont attaqué le genre.

Ne ſerait-ce pas, ont-ils demandé, *une entrepriſe contraire au bon ſens, que de vouloir rendre le merveilleux ſuſceptible de la repréſentation théâtrale? Ce qui, dans l'imagination du Poëte & de ſes Lecteurs, était*

noble & grand, rendu ainsi visible aux yeux, ne deviendra-t-il point puérile & mesquin?

Voici ce qu'on a répondu : « Ce qui n'est pas devenu puérile & mesquin sous le pinceau du *Titien* & de l'*Albane*, sous le ciseau de *Praxitele* & de *Phidias*, quoique rendu visible aux yeux, peut ne pas être puérile & mesquin sur la scène. Les Peintres & les Statuaires n'ont fait des divinités d'Homère que de beaux hommes & de belles femmes; & peut-être serait-il contraire au bon sens d'être plus difficile sur le merveilleux théâtral ».

Des Dieux de tradition, insistaient les critiques, *pourraient-ils émouvoir un peuple, & l'intéresser comme les objets de son culte & de sa croyance?*

« Il n'est pas besoin, leur a-t-on dit, de croire au merveilleux, pour qu'il nous fasse illusion. Dans la poésie dramatique, comme dans l'épopée, l'illusion n'est jamais complette; elle n'exige donc pas une croyance sérieuse, mais une adhésion qui lui est offerte, & on l'obtient, cette adhésion, à tous les spectacles du monde ».

Est-il permis, demandaient-ils encore, *de personifier tous les êtres que l'imagination des Poëtes a enfantés, un génie aérien, un jeu, un ris, un plaisir, une heure, une constellation*, &c ».

« Pourquoi non, si la poésie leur a donné une existence & une forme idéale; si la peinture l'a secondée, & si nos yeux, par elle, y sont accoutumés? La fable & la féerie une fois reçus, tout le systême en existe dans notre imagination. Dès qu'*Armide* paraît, on s'attend à voir des *génies*; dès que *Vénus* ou l'*Amour* s'annonce, on serait surpris de ne pas voir les *grâces*, les *jeux*, les *plaisirs*. Le *Guide* a peint les *Heures* entourant le char de l'*Aurore* : il en a fait un tableau divin. Pourquoi ce qui nous charme dans le tableau du *Guide*, choquerait-il le bon sens & le goût sur le théâtre du merveilleux? »

Le merveilleux n'aurait-il pas banni tout intérêt de la scène lyrique? Un Dieu peut étonner : il peut paraître grand & redoutable, mais peut-il intéresser? Comment s'y prendra-t-il pour nous toucher?

« Il ne vous touchera point; mais les malheurs, dont il sera la cause, vous toucheront, & c'est assez. Lorsqu'Isis est poursuivie par la colere de Junon, pensez-vous que ce soit Junon qu'on veuille rendre intéressante? Dans la tragédie de Phèdre, est-ce Vénus qui nous touche?

» Est-ce Apollon ou les Euménides, dans la tragédie d'Oreste? Est-ce
» Diane dans l'Iphigénie en Aulide? Serait-ce Jupiter qui nous toucherait dans l'opéra de Didon? Avons-nous besoin de nous intéresser à Cybele, pour être émus & attendris sur le malheur d'Atys? »

Mais supposé que la colere d'un Dieu ou sa bienveillance influe sur le sort d'un héros, quelle part pourrions-nous prendre à une action, où rien ne se passe en conséquence de la nature & de la nécessité des choses?

« Vous ne prenez donc aucune part au malheur de Phedre, brûlant » d'un amour incestueux & adultere, parcequ'on le dit allumé par la » colere de Vénus? Aucune part au malheur d'Oreste, parcequ'un ordre » exprès des Dieux l'a condamné au parricide? Aucune part à la fuite » d'Enée, & au désespoir de Didon, parceque telle a été la volonté de » Jupiter? »

« Tout ce que vous direz d'un opéra, je le dirai de ces tragédies. Et » qu'importe que le ressort, le mobile de l'action soit naturel ou merveil- » leux? Il est merveilleux dans presque toutes les tragédies grecques; & » l'action n'en est pas moins une, moins réguliere ni moins complette; elle » n'en est même que plus simple & plus étroitement réduite à l'unité ».

On nous a encore opposé l'exemple des Italiens. Mais à leur égard « la » verité simple est que les premiers essais du spectacle lyrique furent faits » aux dépens des Ducs de Florence, de Mantoue & de Ferrare; que leur » magnificence n'y épargna rien; qu'alors le merveilleux, qui exige de » grands frais, pût paraître sur leur théâtre; & que dans la suite, les » villes d'Italie, obligées de faire elles-mêmes les dépenses de leur spec- » tacle, allerent à l'épargne, & donnerent par économie la préférence à » la tragédie dénuée de merveilleux. Or il est arrivé qu'au lieu de l'em- » bellir, ils ont gâté la tragédie, non-seulement par les sacrifices que » leurs Poëtes ont été obligés de faire à leurs Musiciens, mais parcequ'il » est impossible à la musique de compenser le tort qu'elle fait à la verité, » à la rapidité, à la chaleur de l'expression ».

« Si Quinault n'avait voulu produire sur son théâtre que l'effet de la » tragédie, il aurait tâché d'imiter Racine, d'approfondir le cœur humain, » de donner plus de véhémence & plus d'énergie à son style, plus de » force à ses caracteres, plus de chaleur à son action; & sans employer, » ni le charme du chant, ni le prestige du merveilleux, il aurait fait

» frémir, il aurait fait verser des larmes; mais son projet fut de réunir » dans un seul spectacle tous les plaisirs des yeux & des oreilles, & d'en » faire un enchantement. Il fallait pour cela donner à son action, non-» seulement la couleur sombre de la tragédie, mais toutes les couleurs & » toutes les nuances du sentiment qui plaît à l'ame, & qui est susceptible » du chant ».

C'est à présent, sur-tout, qu'on doit sentir l'avantage de son systême, & combien cette variété infinie de couleurs, dont ses fables sont susceptibles, est plus favorable au génie de la Musique moderne, que la tragédie sévérement réduite à la vérité historique, & dénuée de merveilleux.

Metastase, avec tout son talent, a quelquefois bien de la peine à faire naître de son action cette variété de sentimens & d'images que demande la mélodie, pour animer le chant; & cette difficulté vient de la nature de ses sujets, qui sont tous d'un tragique austere. Il a souvent recours à des comparaisons d'autant moins naturelles, qu'elles sont plus ingénieuses; & ce qu'on appelle ses airs, sont presque tous de petits épilogues qu'il attache à la fin des scènes, & qui annoncent la sortie du personnage qui va chanter. Avec le genre de Quinault il eût été plus à son aise : tout y favorise le chant : tout y est sentiment ou image; & pour se former une idée de la variété de couleurs, dont ce beau genre est susceptible, il suffit d'entendre ce qu'un Compositeur très célebre a dit du poëme d'*Atys*. Ce poëme ressemble à un jour d'été : le matin en est calme & serein, le midi brûlant, & le soir orageux.

Racan (Honorat du Bueil, Marquis de), né en 1589, à la Roche-Racan en Touraine, fils d'un Chevalier des ordres du Roi, fut l'ami, l'éleve & l'émule de Malherbe. Il fut d'abord Page d'Henri IV, & fut fort aimé de son maître. Il mourut pauvre en Février 1670, quoiqu'il eut hérité de vingt mille livres de rente de sa cousine Madame de Bellegarde.

Boileau en parle ainsi dans le premier chant de son Art poëtique.

« Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
» Racan chanter Philis, les bergers & les bois ».

CHANSON

A la Reine mere.

« Paiſſez, cheres Brebis, jouiſſez de la joie
» Que le ciel vous envoie :
» A la fin ſa clémence a pitié de nos pleurs :
» Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
» N'épargnez point les fleurs,
» Il en revient aſſez ſous les pas de *Marie*.

» Nous ne reverrons plus nos campagnes déſertes ;
» Au lieu d'épis couvertes,
» De tant de bataillons l'un à l'autre oppoſés :
» L'innocence & la paix régneront ſur la terre,
» Et les Dieux appaiſés,
» Oublieront pour jamais l'uſage du tonnerre.

» La Nymphe de la Seine inceſſamment révere
» Cette grande Bergere
» Qui chaſſe de ſes bords tout ſujet de ſouci,
» Et pour jouir long-tems de l'heureuſe fortune
» Que l'on poſſede ici,
» Porte plus lentement ſon tribut à Neptune.

» Paiſſez donc, mes Brebis, prenez part aux délices
» Dont les deſtins propices,
» Par un ſi beau remede ont guéri nos douleurs ;
» Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
» N'épargnez point les fleurs,
» Il en revient aſſez ſous les pas de *Marie* ».

AUTRE

A Mainard.

« Pourquoi te donner tant de peine,
» Buvons plutôt à longue haleine
» De ce nectar délicieux,
» Qui pour l'excellence précede
» Celui même que Ganymede
» Verſe dans la coupe des Dieux.

» C'eſt lui qui fait que les années
» Nous durent moins que des journées :
» C'eſt lui qui nous fait rajeunir,
» Et qui bannit de nos penſées
» Le regret des choſes paſſées
» Et la crainte de l'avenir.

» Buvons, Mainard, à pleine taſſe,
» L'age inſenſiblement ſe paſſe,
» Et nous mene à nos derniers jours,
» L'on a beau faire des prieres,
» Les ans, non plus que les rivieres,
» Jamais ne rebrouſſent leurs cours.

» Le printems vêtu de verdure
» Chaſſera bientôt la froidure,
» La mer a ſon flus & reflus ;
» Mais depuis que nôtre jeuneſſe
» Quitte la place à la vieilleſſe,
» Le tems ne la ramene plus.

» Les loix de la mort ſont fatales ;
» Auſſi bien aux maiſons royales
» Qu'aux taudis couverts de roſeaux.
» Tous nos jours ſont ſujets aux Parques ;
» Ceux des bergers & des monarques
» Sont coupés des mêmes ciſeaux.

» Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
» Raviſſent en bien peu d'eſpace
» Ce qu'on a de mieux établi,
» Et bientôt nous meneront boire
» Au-delà de la rive noire
» Dans les eaux du fleuve d'oubli ».

Racine (Jean), né à la Ferté-Milon le 21 Décembre 1639, fut élevé à Port-Royal, & portait encore l'habit eccléſiaſtique, quand il fit *Theagene*, ſa premiere tragédie, qui n'a point été imprimée, & les *Freres Ennemis*, dont Moliere lui donna le ſujet. Il eſt intitulé : *Prieur de l'Epinai*, dans le privilége de l'*Andromaque*, qui parut en 1667. Louis XIV le combla

de bontés, lui donna une charge de Gentilhomme ordinaire, le créa en 1677, ainsi que Boileau, Historiographe de France, le nomma quelquefois des voyages de Marly, & le fit coucher dans sa chambre, dans une de ses maladies.

Une Ode intitulée : *la Nymphe de la Seine*, qu'il composa en 1660, à l'occasion du mariage du Roi, le fit connaître à la Cour, & commença sa réputation qu'il a sçu depuis élever à un point tel que son éclat dispense d'en parler : ayant été consulter Corneille sur sa tragédie d'*Alexandre*, Corneille lui conseilla de ne plus faire de tragédies, en lui disant qu'il avait beaucoup de talent pour la Poésie, mais fort peut pour le Théâtre.

Ce jugement de Corneille doit, sans doute, paraître extraordinaire. Il est cependant à obsever qu'il ne portait que sur l'auteur d'*Alexandre*, fort inférieur à ce qu'il s'est montré depuis dans *Andromaque*, *Iphigénie*, *Phedre* & *Athalie*. Ce qui doit sembler vraiment bisarre, ce qu'on ne peut expliquer aisément, c'est le refus de suffrage que Racine a éprouvé de la part de quelques esprits célèbres du siècle de Louis XIV. Madame de Sévigné, sans modèle comme sans copie, dans le genre épistolaire, faisait peu de cas de Racine, & annonçait qu'il n'irait pas loin. Plusieurs autres personnes, dont le bon goût était cependant prouvé par de bons ouvrages étaient aussi peu frappés de l'excellence de ce Poëte aimable. A quoi attribuer de pareilles erreurs ? L'examen de leurs motifs pourrait donner lieu à une discussion intéressante, mais qui nous jetterait trop loin de notre sujet.

Racine qui était bien venu de Madame de Maintenon, ayant composé un Mémoire raisonné sur les moyens de soulager la misére du peuple, le lui faisait lire un jour, lorsque le Roi entra chez elle ; il voulut savoir ce que c'étoit, & applaudit à son zéle, mais trouva mauvais qu'il se mêlât de choses qui ne le regardaient pas.

Ce fut un coup de foudre pour Racine, qui avait le defaut d'être trop courtisan. Il ne fit plus que languir depuis ce moment, & mourut quelque tems après le 21 Avril 1699, âgé de soixante ans.

Il laissa de son mariage, avec Mlle de Romanet, qui lui survéquit trente-trois ans, deux fils & cinq filles.

Boileau fit ces vers pour mettre au bas de son portrait.

« Du Théâtre Français l'honneur & la merveille,
» Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
» Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
» Surpasser Euripide & balancer Corneille ».

Racine (Louis), fils du grand Racine, naquit à Paris en 1692, & voulut être Poëte malgré l'avis de Boileau, qui craignoit pour lui la réputation de son pere. Il fut reçu de l'Académie des Inscriptions en 1719, & donna en 1720, son Poëme de la Grace, & ensuite celui de la Religion, qui sont remplis de vers charmans. Mais le Cardinal de Fleury lui ayant donné un emploi de finance, il se fixa en province, où il abandonna la poésie. Son fils, jeune homme de la plus grande espérance, & le dernier de son nom, périt malheureusement le premier Novembre 1755 (*a*), jour du temblement de terre de Lisbonne. Il était sur la jetée de Cadix, avec M. Masson de Plissay le fils, son ami intime, lorsqu'un coup de mer les emporta tous les deux. Le chagrin que cette mort causa à son pere, affoiblit sa santé, & empoisonna le reste de sa vie, qui fut terminée à Paris en 1763. Il a laissé une fille mariée à M. d'Hariague, qui, par des malheurs imprévus & non mérités, doit inspirer le plus grand intérêt à ceux même qui n'ont pas le bonheur de la connaître.

(*a*) M. le Brun a célébré ainsi dans une Ode ce triste événement :

« Reviens.... la mer s'élance, arrête,
» Vois, crains, fuis ces flots suspendus;
» Ils retombent.... Dieu! la tempête
» L'entraine à mes yeux éperdus.
» Divin Racine, ombre immortelle!
» Ton fils..... il expire, il t'appelle.
» Volez, Muses, Grâces, Amours,
» Volez, sa bouche vous implore!
» Toi, Déesse, plus chere encore,
» Amitié, vole à son secours ».

Louis Racine a fait une traduction de Milton, & des Mémoires sur la vie de son pere, aussi curieux que bien écrits (*a*).

CHANSON

A la Femme d'un Officier qui enrôlait des soldats pour son mari.

« Vous faites des soldats au Roi ;
» Iris, est-ce là votre emploi ?
» Pour vous en épargner la peine,
» Que l'on assemble seulement
» Ceux qu'amour met dans votre chaîne ;
» Et vous aurez un régiment.

» J'y veux entrer, & que l'argent
» Ne soit point mon engagement.
» Je n'ai point l'ame mercenaire ;
» D'un seul baiser faites les frais :
» Enrôlé par ce doux salaire,
» Je ne déserterai jamais.

» Mais n'allez pas, pour contester
» A la taille, vous arrêter.
» Petit ou grand, cet avantage
» A la valeur n'ajoute rien ;
» C'est du cœur que part le courage :
» Quand on aime, on sert toujours bien ».

ODE.

« Charmé de mon loisir & de ma solitude ;
» Que les Grands, à l'envi m'appellent auprès d'eux ;
» On ne me verra point chercher la servitude
» Lorsque je suis heureux.

» Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes ;
» Pour trouver ce bonheur que nous desirons tous !
» Maîtrisons nos desirs, n'attendons rien des hommes,
» Et vivons avec nous.

(*a*) On sait qu'il s'est fait peindre tenant les œuvres de son pere, & les regards fixés sur ce vers : « Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere ! »....

» Déja trop accablés des liens néceſſaires,
» Pourquoi groſſir encore la ſource de nos pleurs ?
» Epargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires ;
» Ménageons nos douleurs.

» Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
» Le Maître dont il peut eſſuyer la fierté ;
» Je n'irai point à ceux qu'éleve la fortune
» Vendre ma liberté.

» Dans le palais des rois un coup d'œil nous captive,
» L'homme y va follement chercher un meilleur ſort ;
» En entrant il le perd, libre quand il arrive,
» Eſclave quand il ſort.

» Le ſage toutefois ne pourra jamais l'être ;
» Pour l'homme vraiment libre, il n'eſt point de lien ;
» Au milieu de la cour, il peut vivre ſans maître,
» Lui ſeul il eſt ſien.

» Ni l'or ni les honneurs ne le rendent fidele ;
» La vertu qui le guide eſt ſon unique appui,
» Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle ;
» Elle en ſort avec lui.

» Il ſert ſans intérêt ceux que la terre adore ;
» Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ſes vœux ;
» Il ne deſire rien, & lui ſeul les honore,
» S'oubliant auprès d'eux.

» Lorſque l'air eſt ſerein, il prévoit la tempête ;
» L'air ſe trouble, la nuit ne peut l'intimider ;
» Sans changer de viſage, il entend ſur ſa tête
» Le tonnerre gronder.

» La ſolide grandeur dont l'éclat l'environne,
» Dans ſa diſgrace encor répand un plus grand jour,
» Nous le félicitons, quand la cour l'abandonne,
» Et nous plaignons la cour.

» Frappé d'une peinture & ſi rare & ſi belle,
» Si quelqu'un croit qu'ici j'invente le tableau,
» Qu'il regarde Alexandre, il verra le modele
» Qui conduit mon pinceau.

» Ah ! si par leurs vertus & leur douceur extrême,
» Comme toi, tous les grands enchantaient l'univers;
» Que je perdrais bientôt la liberté que j'aime,
» Pour courir dans leurs fers.

» Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
» Je recherche un honneur d'amertune rempli,
» Je veux, loin des palais, vivre dans le silence
» Et mourir dans l'oubli.

» Oui, mon obscurité fera mon assurance;
» J'y braverai du sort le caprice inconstant;
» Tranquille, délivré de crainte & d'espérance,
» Pauvre & toujours content.

» Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
» Les Muses m'offriront des charmes innocens;
» Douces divinités; c'est pour vous qu'à toute heure
» Fumera mon encens.

» Que de momens heureux se passeront à lire
» Des Romains ou des Grecs les aimables écrits;
» Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
» Ce qu'ils m'auront appris.

» Et dans l'instant fatal où la parque ennemie
» Coupera de mes jours le fil délicieux,
» Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
» Je fermerai les yeux ».

Ranchin (Jacques de), Conseiller au Parlement, descendait d'Etienne Ranchin, célebre Professeur de Droit, en l'Université de Montpellier, dans le seiziéme siele. Il a fait un Livre fameux intitulé : *Revision du Concile de Trente.*

Chanson en triolets.

« Le premier jour du mois de Mai
» Fut le plus heureux de ma vie :
» Je vous vis & je vous aimai,
» Le premier jour du mois de Mai,

» Le beau dessein que je formai !
» Si ce dessein vous plaît, Silvie,
» Le premier jour du mois de Mai
» Fut le plus heureux de ma vie ».

CHANSON.

« Garder son cœur & son troupeau,
» C'en est trop pour une bergere :
» Qu'on a de peine, quand il faut
» Garder son cœur & son troupeau !
» Quand tous les bergers du hameau
» Et tous les loups lui font la guerre,
» Garder son cœur & son troupeau,
» C'en est trop pour une bergere ».

Regnard (Jean-François), notre meilleur Poëte comique après Moliere, naquit à Paris en 1657, d'une bonne famille. Il eut d'abord la passion des voyages, fit celui d'Italie, fut pris par des Corsaires, & mené en captivité. Racheté par le Consul, & revenu en France, il fit le voyage du Nord, & pénétra même jusqu'au fond de la Laponie. De retour dans sa patrie, il acheta la terre de Grillon, près Dourdan, & y composa la plûpart de ses Comédies. Il y mourut en Septembre 1710, à cinquante-quatre ans, d'autres disent qu'il naquit en 1647, & qu'il mourut en 1710.

Il donna à l'Opéra en 1699, *le Carnaval de Venise*, musique de Campra.

CHANSON.

« Pour Emilie,
» Qu'un autre se laisse enflammer :
» Si je n'avais pas vu Sophie,
» Je pourrais me laisser charmer
» Pour Emilie.

» Sur son visage,
» Mille petits trous pleins d'appas
» Des amours sont le tendre ouvrage,
» Sans compter ceux qu'on ne voit pas
» Sur son visage.

» Sa gorge ronde
» Est de marbre, à ce que je croi ;
» Car mortel encor dans le monde,
» N'a vu que des yeux de la foi
» Sa gorge ronde ».

Regnier (Mathurin), naquit à Chartres le 21 Décembre 1573. Sa mere étoit sœur de l'Abbé Desportes, fameux Poëte de ce tems.

Regnier fut tonsuré le 31 Mars 1682, par Nicolas de Thou, Évêque de Chartres ; & bientôt après obtint un canonicat de cette ville.

Il eut encore d'autres bénéfices, & une pension de 2000 liv. qu'Henri IV lui donna en 1606, sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, après la mort de Desportes, qui en était Abbé.

Son goût pour la satyre, perça dès sa plus tendre enfance. Le déréglement dans lequel il vécut, ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen dans sa quarantiéme année, le 22 Octobre 1613, & fut enterré dans l'Abbaye de Royaumont près Pontoise.

Il fit ainsi son épitaphe.

« J'ai vécu sans nul pensement,
» Me laissant aller doucement
» A la bonne loi naturelle :
» Et si m'étonne fort pourquoi
» La mort osa songer à moi,
» Qui ne songeai jamais à elle ».

Nous avons de lui quelques Chansons assez agréables. Nous n'en citerons qu'une.

CHANSON.

« Dieu d'amour, lorsque je voulais
» Par raison enfreindre tes loix,
» Rendant ma flame refroidie ;
» Pleurant, j'accusai ma raison :
» Et trouvai que la guérison
» Est pire que la maladie.

» Un regret pensif & confus
» D'avoir été, & n'être plus,

» Rend mon ame aux douleurs ouverte;
» A mes dépens, las! je vois bien
» Qu'un bonheur comme était le mien
» Ne se connaît que par la perte ».

Regnier Desmarets (François-Séraphin), Grammairien, Orateur, Poëte, Historien, Traducteur (*a*), eut des succès dans tous ces genres; & fit des vers Espagnols & Italiens, aussi bien que dans sa propre langue. M. de la Monnoye le compare au Géant de la Fable, qui toutes les fois qu'il touchait la terre, venait à reprendre de nouvelles forces.

Il naquit à Paris le 13 Août 1632. Son pere étoit un Gentilhomme de Saintonge.

Desmarets fut d'abord attaché au Comte de Lislebonne, de la Maison de Lorraine, & fit, avec lui, les campagnes de 1654 & de 1655.

Il demeura ensuite auprès du Duc de Bournonville, & l'accompagna à Fontarabie, dans le tems du mariage du Roi. Ce fut alors qu'il apprit l'Espagnol.

En 1662, il passa à Rome en qualité de Secrétaire d'ambassade du Duc de Créqui, & se rendit la langue Italienne si familiere, qu'il composa des Chansons assez bonnes, pour que l'Académie de la Crusca jugeât qu'elles devoient être de Pétrarque. Dès qu'elle eut connu le véritable auteur, elle le reçut au nombre de ses Membres en 1667.

L'année suivante, le Roi lui ayant donné le Prieuré de Grandmont, près Chinon, pour le récompenser de ses services, il fut obligé d'embrasser l'état ecclésiastique.

En 1670, il fut reçu à l'Académie Française à la place de M. de la Chambre, le même jour que l'Abbé de la Chambre remplaça le Marquis de Racan, & en 1684, il fut nommé Secrétaire perpétuel à la place de Mézerai. Depuis ce tems jusqu'au 6 Septembre 1713 qu'il mourut, il ne cessa de travailler, & de mériter l'estime & l'amitié de tous ceux qui le connurent.

(*a*) M. de la Monnoye, dans le discours qu'il fit à l'Académie Française, en succédant à l'Abbé Desmarets, prétend, « qu'ainsi qu'il est plus aisé à la nature de faire un beau » visage, qu'il ne l'est à l'art d'en attrapper la ressemblance, il est plus aisé de bien » composer que de bien traduire ».

CHANSON.

« Aimable, vive, jeune & belle,
» Amarillis apprend chez elle
» A souffrir, sans en dire rien.
» Qu'avec un esprit si docile
» Amarillis apprendrait bien
» Une leçon moins difficile !
» Et l'heureux maître que le sien ! »

AUTRE.

« Ne craignez point que votre humeur légere,
» Dans ma colere
» Me fasse rien publier.
» Heureux, je ne sais que me taire ;
» Trahi, je ne sais qu'oublier ».

Epitaphe d'un de ses amis.

« Ci gît un homme exempt d'envie ;
» Qui toujours de peu se passa ;
» Et qui, sans bruit, passa la vie,
» Puis à petit bruit trépassa ».

Epitaphe de Bontems, premier Valet-de-Chambre de Louis XIV.

« Bontems est mort : tout le regrette,
» Tout plaint sa perte, tout la sent,
» Depuis le sceptre tout-puissant
» Jusques à la simple houlette.
» Vous qui pourriez dans vos emplois
» Rendre office auprès des grands rois,
» Et qui n'en voulez jamais rendre,
» Les regrets qu'il sut mériter,
» Parlent à vous. Tâchez d'apprendre
» A vous faire un jour regretter ».

On trouvera dans le quatriéme livre cette Chanson de Desmarets.

« Un jour dans une grotte obscure, &c.

RIBARDIERE (la), né à Paris, a donné aux Italiens*, les *Aveux indiscrets*, musique de Monsigny; les *Sœurs Rivales*, musique de Desbrosses; les *deux Cousines & la Réconciliation Villageoise.*

RIBOUTET (Charles Henri), de Commercy en Lorraine, a composé de jolis Vaudevilles & des Parodies charmantes. Il est mort en 1740.

CHANSON.

« Damon, calmez votre colere :
» A quoi bon ces emportemens?
» Dès que je dépends de ma mere,
» Suis-je maîtresse de mon tems,
» Pour vous d'amour mon cœur pétille;
» Hélas! je ne pense qu'à vous;
» Et si je manque au rendez-vous,
» Vous savez que quand on est fille
» On fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut.

» Pénétré d'un aveu si tendre,
» Damon de joie est transporté.
» Sur eux l'Amour allait répandre
» Les charmes de la volupté.
» Quand, par une malice extrême,
» Ce Dieu, voulant tromper leurs vœux,
» De Damon suspendit les feux,
» Et lui fit voir que, quoiqu'on aime,
» On fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut!

» Mais bientôt l'amour le ranime,
» Tout est force en lui, tout renaît;
» Trois fois il répare son crime,
» Que son trop d'ardeur avait fait.
» Redouble, cher amant, dit-elle,
» Redouble, reste entre mes bras.
» J'y sens, répond-il, mille appas;
» Mais vous seriez cent fois plus belle,
» Qu'on fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut.

» Hélas! je vois bien, dit Aminte,
» L'air attristé, les yeux baissés,
» Que votre amour n'était que feinte:
» Votre tiédeur le prouve assez.
» De Damon, surpris de l'entendre,
» Ce reproche attise le feu.
» Elle en tire encor un aveu;
» Mais cet aveu lui fit comprendre,
» Qu'on fait ce qu'on peut,
» Et non pas ce qu'on veut ».

AUTRE.

« Que ne suis-je la fougere,
» Où sur le soir d'un beau jour
» Se repose ma Bergere,
» Sous la garde de l'Amour!
» Que ne suis-je le Zéphire,
» Qui rafraîchit ses appas!
» L'air que sa bouche respire,
» La fleur qui naît sous ses pas!

» Que ne suis-je l'onde pure,
» Qui la reçoit dans son sein!
» Que ne suis-je la parure
» Qu'elle met sortant du bain!
» Que ne suis-je cette glace,
» Où son minois répété
» Offre à nos yeux une grace
» Qui sourit à la beauté!

» Que ne suis-je l'oiseau tendre,
» Dont le ramage est si doux,
» Qui lui-même vient l'entendre
» Et mourir à ses genoux!
» Que ne suis-je le caprice
» Qui caresse son desir,
» Et lui porte en sacrifice
» L'attrait d'un nouveau plaisir!

» Que ne puis-je, par un songe,
» Tenir son cœur enchanté!

» Que ne puis-je du menſonge
» Paſſer à la vérité !
» Les Dieux qui m'ont donné l'être,
» M'ont fait trop ambitieux ;
» Car enfin je voudrais être
» Tout ce qui plaît à ſes yeux ».

Riccoboni (François), né à Mantoue en 1707, débuta aux Italiens en 1726, & jouoit ſupérieurement les rôles de Lélio ou d'amoureux. Il a fait un grand nombre de Piéces, & quelques Opéra comiques, dont le plus ſuivi a été le *Prétendu*, muſique de Gaviniès. Il mourut en 1772.

Son épouſe (Marie Laboras de Mézieres), eſt célébre par ſes Romans, agréable occupation de ſes loiſirs depuis qu'elle a quitté le Théâtre.

Riviere (la), a donné en 1742, *Isbé*, Paſtorale, muſique de Mondonville.

Rochemore (Jean-Baptiſte-Louis Timoléon, Marquis de), né en Sologne, fut ſi paſſionné pour la célébre Mlle Journet, Actrice de l'Opéra, qu'il mourut en 1722, de chagrin de la mort de cette Actrice. Il fit ces vers dans le premier moment de ſon déſeſpoir. Nous doutons qu'il en exiſte de mieux faits.

« Aux autels du tyran des morts,
» D'une tremblante main je conſacre ma lyre ;
» Je ne chantais que pour Thémire,
» Thémire a vu les ſombres bords ;
» Tendres concerts, charmant délire,
» Faites place à d'autres tranſports.
» Une douleur muette & ſombre,
» Des larmes qui partent du cœur,
» Ne chercher, ne ſentir, ne voir que mon malheur ;
» Voilà le ſeul tribut que je dois à ſon ombre.
» Soyez les garans de ma foi,
» Lieux redoutés où repoſe ſa cendre ;
» Il n'eſt plus aujourd'hui d'autre plaiſir pour moi,
» Que les pleurs qu'en ſecret je viens ici répandre ».

CHANSON.

« Thémire est belle & trop belle;
» Douce & fiere en son maintien;
» Tant d'attraits brillent en elle,
» Qu'on ne sait dire combien.
» Elle est sensible & cruelle,
» Et rien n'attache si bien.

» Je lui peins mon cœur fidèle,
» Si tendre & digne du sien;
» Je vous aime aussi, dit-elle,
» Et c'est ne promettre rien;
» Elle est sensible & cruelle,
» Rien ne tourmente si bien.

» Que par magie on reprenne
» Un cœur qu'elle fait gémir,
» Tout un siecle on le promene,
» Sans rencontrer le plaisir;
» On retourne à l'inhumaine,
» La voir, l'aimer & souffrir.

» C'est grand abus de prétendre
» Fuir qui sait nous charmer;
» Le cœur ne sait où se prendre,
» Langueur le vient consumer;
» Mieux vaut mourir d'amour tendre,
» Que de l'ennui de n'aimer ».

ROCHEBRUNE, ami de la Motte, fut compris dans les Couplets de Rousseau. Il mourut en 1732.

CHANSON.

« Vous n'avez pas, simple fougere,
» L'éclat des fleurs qui parent le printems;
» Mais leur beauté ne durent guere,
» Et vous nous plaisez en tout tems.

» Vous offrez des fecours charmans
» Aux plus doux plaifirs de la terre :
» Vous fervez de lit aux amans,
» Aux buveurs vous fervez de verre ».

Rocque (Antoine de la), ancien Gendarme de la Garde, Auteur du Mercure de France, depuis 1721 jufqu'en 1744, le rendit plus intéreffant qu'il n'avait encore été. Il naquit à Marfeille en 1672, & fut fait Chevalier de Saint Louis après la bataille de Malplaquet, où il fut bleffé. Sa riche collection d'Eftampes a été célébre, & feu Gerfain en donna un Catalogue curieux. Dans fa jeuneffe il fit un voyage en Syrie & au Mont-Liban, dont il nous a donné la relation imprimée en 1716.

La probité, la douceur des mœurs, la candeur, & toutes les vertus néceffaires à la fociété, formoient fon caractère, & lui mériterent l'eftime & la vénération de tous ceux qui le connurent. Il mourut à Paris le 3 Octobre 1744, & fut inhumé à Saint Sulpice.

Il donna à l'Opéra en 1713, *Médée & Jafon*, mufique de Salomon; en 1715 *Theonoé*, *Idem*.

Rolley (le Bailli de), a donné à l'Opéra en 1774, *Iphigénie*, d'après la Tragédie de Racine, mufique de M. Gluk; en 1776, *Alcefte*, traduite de l'Italien de Calzabigi, *Idem*.

Ronsard (Pierre), furnommé le Prince des Poëtes français, fut fort eftimé, non-feulement des Savans de fon tems, mais des Rois Henri II, François II, Charles IX & Henri III.

Il était fils de Louis Ronfard, Chevalier de Saint Michel, alors l'Ordre du Roi; & naquit au Château de la Poffonniere en Vendomois, le famedi 11 Septembre 1524.

Devenu Page du Dauphin, il paffa au fervice du Roi d'Écoffe, qui avait époufé Madeleine de France, & demeura en Ecoffe deux ans & demi. A fon retour il fut employé dans les négociations, & fit un voyage en Italie, où il devint fourd. Charles IX l'aima beaucoup, lui écrivit fouvent, & le mena avec lui à Bayonne; il l'accompagna auffi dans la fameufe retraite de Meaux.

Il mourut à fon Prieuré de Saint-Cofme-lès-Tours, le 27 Décembre

1585. On lui fit, le 24 Février ſuivant, les plus magnifiques funérailles dans la Chapelle du Collége de Boncourt à Paris; *le ſervice, mis en muſique nombrée*, (c'eſt-à-dire meſurée) *animée de toutes ſortes d'inſtrumens; fut par l'élite des Enfans des Muſes; s'y étant trouvés ceux de la muſique du Roi, ſuivant ſon commandement, & qui regretta à bon eſcient le treſpas d'un ſi grand perſonnage, ornement de ſon Royaume.* Après-dîner, Duperon prononça l'Oraiſon funébre. Tout ce qu'il y avait de Grands à la Cour & à la Ville y aſſiſta; & l'affluence était telle, que le *Cardinal de Bourbon, & pluſieurs autres Princes & Seigneurs, furent contraints de s'en retourner, pour n'avoir pu forcer la preſſe.* (Binet, *Vie de Ronſard*). Ronſard fut loué de tous les Critiques de ſon tems, & mérite encore une partie de ſa réputation. Scaliger lui dédia un Ouvrage comme au premier Poëte de France. Il était beau, bien fait, aimait beaucoup la muſique, chantait agréablement, & était fort libéral. On trouvera dans le quatriéme livre, ſa Chanſon.

« Mignone, allons voir ſi la Roſe, &c. »

CHANSON.

« La lune eſt coutumiere
» De naître tous les mois;
» Mais quand notre lumiere
» Eſt éteinte une fois,
» Sans nos yeux réveiller
» Faut long-tems ſommeiller.

» Tandis que vivons ores,
» Un baiſer donnez-moi,
» Donnez-m'en mille encores;
» Amour n'a point de loi;
» A ſa divinité
» Convient l'infinité.

» En vous baiſant, maîtreſſe,
» Vous m'avez entamé
» La langue chantereſſe
» De votre nom aimé.
» Quoi! eſt-ce là le prix
» Du travail qu'elle a pris »?

Rosoy (de) a donné à la Comédie Italienne plusieurs opéra-comiques qui ont eu quelques succès.

Il a fait plusieurs autres ouvrages, & travaille depuis longtems aux annales de la ville de Toulouse, qui doivent faire un corps d'histoire fort intéressant.

Rotrou (Jean), Lieutenant particulier au bailliage de Dreux, où il naquit le 21 Août 1609, fut le pere de la bonne tragédie; & sa tragédie de *Venceslas* est toujours jouée avec grand succès. Le grand Corneille l'appellait son pere. Il a laissé cependant une foule d'ouvrages entiérement oubliés.

Il mourut d'une fievre épidémique qui désolait la ville de Dreux en 1650. Il écrivait à un de ses amis quelques jours avant sa mort. On sonne actuellement pour la vingt-deuxieme personne morte aujourd'hui : ce sera pour moi quand il plaira à Dieu.

Rousseau (Jean-Baptiste), fils d'un Cordonnier, né à Paris en 1671; & l'un des plus grands Poëtes que la France ait eu. Voltaire dit que ses beaux vers, ses grandes fautes & ses longs malheurs le rendirent fameux. On lui attribua ces fameux couplets qui firent tant de bruit, & furent cause de son exil.

Il mourut à Bruxelles le 17 Mars 1741, & à l'article de la mort il protesta au nom du Dieu devant qui il allait paraître, qu'il n'était pas l'auteur de ces couplets.

En 1696, il fit la tragédie de *Jason*, musique de Colasse; en 1697, *Vénus & Adonis*, musique de Desmarets.

CHANSON.

» Par un baiser sur les levres d'Iris,
» De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix;
» Mais mon bonheur a passé comme un songe :
» Je doute encor de ma félicité.
» Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge;
» Mais il dura trop peu pour une vérité ».

AUTRE.

« Ce ne fut point la robe de Nessus
» Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmene ;
» Ce fut le feu de cent baisers reçus,
» Qui dans son sang coula de veine en veine.
» Il en mourut, & la nature humaine
» En fit un Dieu qu'on adore aujourd'hui.
» Que de mortels, si vous vouliez, Climene
» Mériteraient d'être Dieu comme lui ».

CHANSON.

« Sortez de vos retraites,
» Accourez, Dieu des bois ;
» Au son de nos musettes
» Accordez vos hautbois ;
» Chantez l'objet que j'aime ;
» Secondez mes desirs,
» Et rendez le ciel même
» Jaloux de mes plaisirs.

» Dans ce lieu solitaire ;
» Iris est de retour :
» Déesse de Cythere,
» Célébrez ce grand jour ;
» Rappellez sur ces rives
» Les amours envolés,
» Les graces fugitives
» Et les ris exilés.

» Reprenez, belle Flore,
» Vos premieres couleurs ;
» Couronnez-vous encore
» Des plus brillantes fleurs :
» Joignez-vous à Pomone,
» Pour embellir nos champs ;
» Et prêtez à l'automne
» Les beaux jours du printems.

» Sous ces tendres feuillages,
» Venez petits oiseaux ;

» Accordez vos ramages
» Au murmure des eaux ;
» Chantez l'objet que j'aime ;
» Secondez mes desirs ,
» Et rendez le ciel même
» Jaloux de mes plaisirs ».

AUTRE

« Arrêtez , jeune bergere ;
» Je suis un amant sincere :
» Un amant vous fait-il peur ?
» Je n'ai qu'un mot à vous dire ;
» Et tout ce que je desire ,
» C'est de vous tirer d'erreur.

» Le tems vous poursuit sans cesse ;
» L'éclat de votre jeunesse
» Sera bientôt effacé :
» Le tems détruit toutes choses ;
» Et l'on ne voit plus de roses
» Quand le printems est passé.

» Un peu de tendre folie
» Fait d'une fille jolie
» Le plaisir & le bonheur ;
» Et dans le déclin de l'âge ,
» Un dehors fier & sauvage
» Lui rend la gloire & l'honneur.

» Par cette leçon fidelle ,
» Tircis pressait une belle
» D'avoir pitié de son mal ;
» Son discours la rendit sage :
» Mais elle n'en fit usage
» Qu'au profit de son rival ».

Épitaphe de Rousseau par Piron.

« Ci gît l'illustre & malheureux Rousseau ;
» Le Brabant fut sa tombe & Paris son berceau.

» Voici l'abrégé de sa vie,
» Qui fut trop longue de moitié:
» Il fut trente ans digne d'envie,
» Et trente ans digne de pitié ».

Rousseau (Jean-Jacques), né à Genève, en 1708, était fils d'un Horloger. Sa mere de la maison Bernard ou Bernardi, originaire d'Italie, mourut en couches de lui. Son pere eut une querelle avec un Officier, & en ayant reçu un affront, ils se battirent. Ayant blessé l'Officier il fut condamné à huit jours de prison & à une légere amende; mais ne voulant subir ni l'une ni l'autre de ces punitions, il quitta Genève, & alla s'établir à Nyons, où il se remaria.

Son fils, dont il s'agit dans cet article, se mit en apprentissage chez un Graveur à Genève; mais ayant alors la plus grande aversion pour toute espece de métiers, il quitta Genève en 1728; & c'est à cette époque qu'a commencé le roman de sa vie; il parcourut divers états, ne put rester dans aucun pays, & après avoir eu une jeunesse fort orageuse & changé plusieurs fois de religion, ne goûta pas dans sa vieillesse le repos & l'aisance que sa célébrité aurait dû lui procurer.

(Tout ceci est tiré d'une vie de Rousseau que nous avons sous les yeux, faite par lui, & écrite de sa main).

Cet homme chagrin, bisarre & éloquent, séduisant à lire, dangereux à croire, qu'on admire plus qu'on ne l'aime, a prouvé en musique & en poésie, que l'esprit pouvait suppléer aux connaissances.

Ses profondes recherches en musique l'ont fait parvenir, 1°. à nous donner un Dictionnaire excellent dans quelques articles, mais plein de fiel, & de choses absolument fausses dans d'autres; 2°. à composer son intermede du *Devin de village*, dont l'ensemble est charmant, mais dont les paroles & la musique, examinées séparément, prouvent qu'il n'était ni Poëte ni Compositeur. On connaît assez sa vie, ses caprices & ses paradoxes, pour qu'il ne soit pas besoin d'en parler davantage.

Nous nous contenterons d'observer que, pendant qu'il écrivait avec acharnement contre le danger des Spectacles, il *faisait une Comédie* (Narcisse ou l'Amant de lui-même); que, pendant qu'il écrivait des injures à notre nation, lui niait qu'elle eût une musique, & voulait lui prouver que sa langue n'était pas propre à être mise en chant, il *faisait un*

opéra ſur des paroles françaiſes; que, pendant qu'il déclamait par-tout contre les romans, comme n'étant propres qu'à gâter le cœur & l'eſprit, il *compoſait un roman*, qui, aſſurément, n'eſt pas propre à former l'eſprit ni le cœur; que tandis qu'il prêchait la vertu, la paix, la charité, &c. il faiſait ſourdement tous ſes efforts auprès des Genevois, pour qu'ils forçaſſent Voltaire à quitter ſa maiſon des Délices; ce qu'il pourſuivit avec tant d'inſtances, qu'il réuſſit enfin à lui cauſer ce chagrin, quoique ce grand homme, touché de ſon indigence, lui eût offert généreuſement de demeurer avec lui, ou de lui donner en pur don une maiſon charmante ſur les bords du lac de Genêve; & alors Voltaire ne s'était pas encore permis une ſeule plaiſanterie ſur les étranges idees que l'on trouve ſouvent dans les ouvrages de Rouſſeau, &c.

Cette conduite ne prouve pas une liaiſon bien ſuivie dans les idées.

Il eſt mort en 1778, âgé de près de ſoixante-dix ans, dans le château d'Ermenonville, près de Chantilly, où il s'était retiré. Cette terre appartient à M. le Marquis de Girardin, connu par ſon goût pour les arts, & ſur-tout pour celui des jardins. Il lui a fait élever un tombeau pittoreſque dans une île appellée l'*île des peupliers*.

Rouſſeau a donné à l'Opéra, en 1753, ſon *Devin de village*, & on a trouvé dans ſes papiers une nouvelle muſique ſur les mêmes paroles. La nouvelle adminiſtration de l'Opéra l'a fait exécuter il y a quelques mois; mais le public ne s'eſt pas ſoucié de l'entendre deux fois.

Roy (Pierre-Charles), né à Paris en 1683, célebre Poëte lyrique, s'eſt immortaliſé par ſon prologue des *Elémens*, *Callirhoé*, *le Ballet des ſens*, & pluſieurs autres ouvrages.

Il avait été d'abord Conſeiller au Châtelet; mais ſon malheureux penchant pour l'épigramme l'en fit exclure, comme il l'empêcha dans la ſuite d'entrer à l'Académie Françaiſe.

Il eut cependant le cordon de S. Michel; ce qui donna lieu à cette épigramme, à l'occaſion de ſon poëme ſur la maladie du Roi à Metz.

« Notre Monarque, après ſa maladie,
» Etait à Metz attaqué d'inſomnie :
» Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!

» Le

» Le Poëte Roi dans Paris versifie ;
» La pièce arrive, on la lit, le Roi dort :
» De Saint Michel la muse soit bénie ! »

Il mourut en 1764.

Roy a donné à l'Opéra, en 1705, *Philomele*, musique de la Coste; en 1707, *Bradamante, idem*; en 1708, *Hyppodamie*, musique de Campra; en 1712, *Creuse*, musique de la Coste: *Calirhoé*, musique de Destouches; en 1717, en société avec la Grange, *Ariane*, musique de Mouret; en 1718, *Sémiramis*, musique de Destouches; en 1725, *les Elémens*, musique de la Lande & de Destouches; en 1726, *les Stratagêmes de l'Amour*, musique de Destouches; en 1732, *le Ballet des sens*, musique de Mouret; en 1735, *les Grâces*, *idem*; en 1738, *le Ballet de la Paix*) musique de Rebel & Francœur; en 1741, *le Temple de Gnide*, musique de Mouret; en 1745, *la Félicité*, musique de Rebel & Francœur; en 1747, *l'Année galante*, musique de Mion.

Sabliere (Antoine de Rambouillet de la), né en 1615, était fils de M. de Rambouillet, Secrétaire du Roi. Il épousa Mlle Hesselin, qui eut une grande réputation parmi les beaux esprits de son tems, & qui donna retraite pendant vingt ans à la Fontaine, qui l'a célébrée dans plusieurs de ses pieces. Ce fut à la mort de cette Dame que ce charmant Fabuliste, perdant une ressource qui lui était si nécessaire, rencontra M. d'Hervard, qui lui dit en l'abordant: « J'ai appris, mon cher ami, le malheur qui » vous est arrivé, & j'allais vous prier de venir demeurer chez moi. J'y » allais, répondit le bon-homme ».

La Sabliere a fait un volume de madrigaux, où il s'en trouve plusieurs fort jolis, tels que celui-ci.

« Depuis deux mois d'absence enfin je vous revois,
» Et le plaisir que j'en reçois,
» Efface de mes maux la mémoire importune ;
» Mais dites moi, Philis, de votre heureux retour,
» Rendrai-je grace à la fortune,
» Ne dirai-je rien à l'amour ? ».

Il mourut en 1680, âgé de soixante-cinq ans.

CHANSON

« Qu'on puiffe oublier ce qu'on aime,
» Et qu'un fatal éloignement
» Ebranle le cœur d'un amant,
» Non, cela ne fe peut, j'en juge par moi-même;
» Je fonge à mon Iris & la nuit & le jour,
» Je foupire après fon retour.
» Et je connais bien que l'abfence
» Eft un prétexte à l'inconftance
» Plutôt qu'un remede à l'amour ».

AUTRE.

» Eglé tremble que dès ce jour
» L'hymen, plus puiffant que l'amour,
» N'enleve fes tréfors, fans qu'elle ofe s'en plaindre;
» Elle a négligé mes avis;
» Si la belle les eût fuivis,
» Elle n'aurait plus rien à craindre ».

AUTRE.

« Devant moi, l'aimable Climene
» Ne montre que froideur & me regarde à peine,
» Loin de moi, j'apprends que fon cœur
» Rend à mes feux plus de juftice :
» Amour ! fouffres-tu ce caprice ?
» Ne ferai-je jamais préfent à mon bonheur ! »

Sage (Alain-René le), né à Rhuis en Bretagne l'an 1677, avait de l'efprit & de l'imagination. Il poffédait plufieurs langues, entr'autres, l'Efpagnol, & il traduifit de cette langue plufieurs romans (*a*) qui ont eu beaucoup de réputation. Sa comédie de Turcaret eut un très grand fuccès, & en a encore toutes les fois qu'on la joue. Le Sage a fait plufieurs jolis opéra-comiques avec d'Orneval, qui ont donné naiffance à ce théâtre abandonné depuis quinze ans. Il eut deux fils; l'un nommé *Montmenil*, était un excellent Acteur comique. Après fa mort arrivée en 1743, le Sage alla paffer le refte de fa vie chez fon fecond fils, Chanoine, à Boulogne-fur-Mer. Il y mourut en 1747.

(*a*) Gilblas, le Diable boiteux, Gufman d'Alfarache, le Bachelier de Salamanque, &c.

CHANSON.

« L'excès de la délicatesse
» Est le poison de la tendresse ;
» Il faut de la crédulité.
» Un amant nous jure
» Que de nous il est enchanté :
» Fut-ce une imposture,
» Croyons qu'il dit la vérité.
» Il est souvent fâcheux
» De s'y trop bien connaître :
» Se croire heureux,
» N'est-ce pas l'être »?

Épitaphe de le Sage.

« Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
» Par le ciseau de la parque importune ;
» S'il ne fut pas ami de la fortune !
» Il fut toujours ami de la vertu ».

Saint-Alphonse (de Vismes de), né à Paris, en 1746, Lecteur du cabinet de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé.

Plusieurs fêtes & plusieurs comédies de lui en prose & en vers ont été fort applaudies sur le théâtre de Chantilly, & méritaient de l'être, par la maniere dont elles sont écrites, & par le charme inconcevable avec lequel plusieurs de ces pieces ont été rendues.

Nous espérons qu'on nous saura gré de rapporter ici quelques-uns de ses vers.

CHANSON.

« D'où vient donc quand je sommeille
» Ne rêvai-je qu'à Doris !
» D'où vient dès que je m'éveille
» S'offre-t-elle à mes esprits ?
» Souvent je veux m'en distraire :
» Hélas ! j'ai beau le vouloir ;
» Je vois que ma vie entiere
» Tient au bonheur de la voir.

» Le soleil fait dans la plaine
» Fertiliser nos guerêts,

» Du Zéphir la douce haleine,
» Donne à Flore des attraits.
» Ainſi, l'objet que j'adore
» De mon ſort regle le cours.
» Dans ſes yeux eſt mon aurore,
» Et j'y cherche mes beaux jours.

» Quel eſt donc ce charme extrême
» Qui m'aſſervit à ſa loi ?
» Tout entier à ce que j'aime,
» Je ne ſuis plus rien pour moi.
» Amour, je bénis mes chaînes,
» Je me plais dans mes ſoupirs :
» Ah! quand on chérit tes peines,
» On a droit à tes plaiſirs ».

AUTRE.

« Oui, pour toi, mon ame reſſent
» L'amitié la plus pure;
» Te refuſer ce ſentiment,
» Serait te faire injure.
» Mais pourquoi vouloir qu'en mon cœur
» L'amitié ſeule brille?
» De l'amour on la dit la ſœur,
» Fais la vivre en famille ?

» A l'amitié, pour t'obéir,
» Si je ſais rendre hommage,
» Crois-tu que je lui puiſſe offrir
» Un culte ſans partage ?
» M'eſt-il poſſible d'oublier
» Que l'Amour qui me preſſe,
» Dans mon ame né le premier,
» Garde ſon droit d'aîneſſe ? »

LA MATINÉE.

« Loin du fracas de la ville,
» Il eſt un boſquet tranquille,
» Séjour ouvert aux amans.
» Là, toujours le Ciel propice
» Annonce d'heureux momens :
» Les ardeurs de l'écreviſſe
» N'y fatiguent point les ſens;
» Et jamais le ſagittaire,

» N'a de ſon regard auſtere
» Condamné ces lieux charmans ;
» Mais ſur des monceaux de roſe ,
» L'aimable Flore en tout tems,
» Avec complaiſance expoſe
» Les témoignages conſtans
» Des careſſes du printems.
» C'eſt dans ce riant boccage
» Qu'hier j'appellais Doris ,
» Doris qui ſeule m'engage.
» Viens, diſais-je, un cœur volage
» N'aurait droit qu'à tes mépris :
» Mais tu ſais que mon hommage
» Pur, fidèle & ſans partage
» D'amour mérite le prix.
» A peine la jeune Aurore
» Du ciel quitte les pourpris ;
» Et de ſes beaux yeux encore
» Les pleurs ne ſont pas taris :
» Viens, ô Beauté que j'adore,
» C'eſt à préſent que nos cœurs
» Du Dieu que Cythere implore
» Doivent chanter les faveurs.
» Sur l'orient qui s'éclaire,
» Tombent des flots de lumiere,
» De ces voûtes de ſaphir ;
» Tandis que plus ſolitaire,
» Ce bois, ami du myſtère,
» Nous invite au doux plaiſir.
» Viens donc, ô ma bien aimée ;
» Viens à mon ame charmée
» Faire un ſort digne des Dieux.
» La Naïade fugitive
» Qui s'échappant à nos yeux,
» Porte encore à chaque rive
» Le tribut myſtérieux
» De ſon onde moins active,
» Dans ſes détours ſinueux
» Ne voulant être captive
» Ni quitter de ſi beaux lieux ;
» Des Moineaux ſéditieux,
» La troupe bruyante & vive,

» A la Linotte naïve
» Peignant l'ardeur de leurs feux ;
» Cependant que plus craintive,
» Plus discrete dans ses vœux,
» La Colombe non loin d'eux,
» Prête une oreille attentive,
» Au ramage douloureux
» De Philomele plaintive ;
» Et le Zéphir amoureux
» Dont l'haleine parfumée
» Fait de la terre embaumée
» Un séjour égal aux cieux,
» Tout nous dit, ma bien aimée,
» Que c'est l'instant d'être heureux.
» Seule en ce tems précieux,
» Tu manques à la nature :
» Viens : que l'air encor s'épure
» Par ton sourire divin.
» Des amours l'aimable essaim
» Déja se plaint & murmure,
» D'un retard trop inhumain.
» Qui t'arrête, quel dessein ?
» Est-ce d'orner ta figure ?
» Ah ! tout ce qui sait charmer,
» Le Dieu qui nous fait aimer,
» Te l'a donné sans mesure.
» Te méfier de tes traits,
» Ce serait lui faire injure.
» Pour honorer ses bienfaits,
» Pour lui rendre avec usure
» Tous les présens qu'il t'a faits ;
» Prens une route plus sûre :
» Dans les graces du matin
» Viens montrer la beauté pure
» Que jamais de l'imposture
» N'osa profaner la main.
» Sur l'albâtre de ton sein
» Laisse de ta chevelure
» L'ébene ondoyant & fin
» Se jouer à l'aventure.
» Confie au Zéphir badin
» Le détail de ta coëffure :

» Zéphir, quoiqu'un peu malin,
» Est l'amant de la nature.
» Qu'une élégante ceinture
» Soit ton unique ornement.
» Hier c'était ta parure :
» Que d'attraits! que d'agrément!
» En te voyant aussi belle,
» Au fond du cœur je compris
» Qu'aisément d'une mortelle
» Les Dieux pouvaient être épris.
» Puissant maître du tonnerre,
» M'écriai-je en ce moment,
» Jette un regard tutelaire
» Sur le plus fidele amant.
» Que ta volonté modere
» A ton gré chaque élément;
» Dispense des loix au monde;
» Que tes décrets éternels
» S'élevent du sein de l'onde.
» Au trône des immortels,
» Je ne prétens sur la terre
» Que l'espace seulement,
» Qu'avec tant de grace enserre
» Cette ceinture légere,
» Qui promet si décemment
» Tous les plaisirs de Cythere,
» Et dont le tissu charmant
» Sait servir également
» La pudeur de la bergere,
» Et les desirs de l'amant ».

Saint-Gilles, Sous-Brigadier de la premiere compagnie des Mousquetaires, quitta le service en 1706, après la bataille de Ramillies, & se retira dans un couvent de Capucins, au grand étonnement de tout le monde. On a de lui des *contes*, des *chansons*, des *vaudevilles*, & d'autres poésies ingénieuses, imprimés dans un volume intitulé *la Muse Mousquetaire.* Son frere mort en 1745, à 85 ans, est auteur de la tragedie d'*Ariarathe.*

Saint-Marc (Lefevre de), a fait les paroles du *Pouvoir de l'Amour*, musique de *Royer*, donné le 23 Avril 1743.

Saint-Mars (Jean-Paul-André de), de la province de Guienne, eſt entré Gentilhomme à drapeau dans le régiment des Gardes-Françaiſes en 1744. En 1762, ſa mauvaiſe ſanté l'a forcé de quitter le ſervice.

Les lettres qu'il avait toujours aimées ſans les cultiver, ſont venues alors à ſon ſecours pour remplir les loiſirs de ſa vie, & ont fait ſa principale occupation.

En 1770 & 1771, il a donné à la Cour & ſur le théâtre de l'Opéra, la fête de *Flore*, paſtorale en un acte, qui eut le plus grand ſuccès.

Il donna enſuite *Adele de Ponthieu*, tragédie lyrique en cinq actes, dont les deux miſes ont été également bien accueillies. Cet opéra, mis en ballet, pantomime par M. Novere, a eu auſſi le plus grand ſuccès à la cour de Vienne, & dans pluſieurs cours d'Italie.

En 1777, il a donné à la cour *le Langage des fleurs*, comédie-ballet qui n'a point encore paru à Paris.

Enfin il a été le premier à retoucher un des poëmes du Prince de nos Poëtes lyriques. Il a travaillé *Alceſte*, de Quinault, en conſervant ſcrupuleuſement toutes les beautés de ce poëme, en y changeant ſeulement ce que le goût avait proſcrit, & en donnant une coupe différente à certaines parties, pour ſervir plus avantageuſement le Muſicien & la Muſique.

Ce poëme eſt encore dans ſon porte-feuille, ainſi que pluſieurs autres.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de ſes ouvrages d'un genre different.

Nous finirons en rapportant deux de ſes chanſons, auxquelles on a donné la préférence, parcequ'elles ſemblent peindre avec vérité deux époques de ſa vie.

CHANSON.

« Oui, l'Amour, jeune Glicere,
» Charma ſouvent mes loiſirs.
» Mais qu'une ardeur menſongere,
» Mais qu'une flame légere,
» Sont bien loin des vrais plaiſirs !

» Par le feu de la jeuneſſe
» Mon cœur toujours emporté
» Ne donnait dans ſon ivreſſe
» Qu'un moment à la tendreſſe,
» L'autre à l'infidélité.

Cen

» Cent fois la folle inconſtance
» M'offrit les traits du bonheur,
» Séduit par ſon apparence,
» J'y volai; fauſſe eſpérance!
» Il n'était que dans ton cœur.

» Dès que l'Aurore vermeille
» Sort des portes du matin,
» Au bonheur qui me réveille,
» Se joint celui de la veille
» Et celui du lendemain ».

AUTRE.

« O toi qui portes dans les cœurs
» Le bonheur & l'oubli des peines;
» Toi dont j'ai tant aimé les chaînes,
» Que j'aime à peindre tes faveurs!
» Comment à chanter ta puiſſance,
» Amour, ne pas trouver d'attraits?
» C'eſt ſe parer de tes bienfaitts
» Que t'offrir ſa reconnaiſſance.

» Autrefois, au ſein des deſirs
» Et du preſtige où tu nous plonges,
» J'étais bercé par d'heureux ſonges
» Et réveillé par les plaiſirs.
» Souvent dans une folle ivreſſe,
» Je croyais plaire à vingt beautés.
» J'ai mieux ſenti les voluptés
» Avec une ſeule maîtreſſe.

» Vainement, dans ſon vol léger,
» Le tems veut m'éloigner des belles.
» Ne pouvant arrêter ſes aîles,
» Tu m'appris à les diriger.
» Je peins les plaiſirs du bel âge,
» Les tranſports du cœur & des ſens;
» Et dans mon ame je reſſens
» Les feux dont je trace l'image.

» Par toi j'ai vécu ſans langueur,
» Et je vis toujours ſans alarmes.

» Pour qui fait connaître tes charmes ;
» Il est toujours quelque bonheur.
» Je ne connus jamais l'envie,
» Et je vois de jeunes amans,
» Comme un pere voit ses enfans,
» Quoiqu'ils le chassent de la vie ».

Saintonge (Louise-Genevieve Gillot de), celebre par sa beauté & par ses talens pour la poésie, était femme d'un Avocat. Elle naquit à Paris en 1650, & y mourut le 24 Mars 1718. Elle a fait un recueil de poésies agréables, dont nous rapporterons quelques chansons.

Elle donna à l'Opéra, en 1693, *Didon*, musique de Desmarets ; en 1694, *Circé*, *idem*.

CHANSON.

« Ah ! j'ai bien mérité mon funeste malheur,
» Fallait-il me flatter de la vaine espérance
» D'arrêter un amant trompeur ?
» Fallait-il compter sur un cœur
» Que je devais à l'inconstance » ?

AUTRE.

« Il vous sied bien, charmante Iris,
» De calculer votre âge,
» Lorsque les grâces & les ris
» Sont sur votre visage.
» Votre teint vif est du printems
» Une image fidelle :
» C'est savoir arrêter le tems
» Que d'être toujours belle ».

AUTRE.

« Quand vous ne m'aimez plus, inconstante Bergere,
» Je voudrais me venger de votre humeur legere,
» Et suivre mes transports jaloux.
» Mais hélas ! mon amour appaise ma colere,
» Et quand je cesse de vous plaire,
» Je me trouve cent fois plus coupable que vous ».

AUTRE.

« Un jour que ma cruelle
» Conduisait son troupeau
» Sur un charmant côteau,
» Je soupirais pour elle:
» Aux soupirs que je fis,
» Sa cher ebrebi ette
» Tourna les yeux de mon côté;
» Sa pitié parut indiscrete,
» Elle en eut un coup de houlette.
» Voyez la cruauté ».

Sanadon (Noël-Etienne), Jésuite, naquit à Rouen le 16 Février 1676, professa la Rhétorique à Paris, où il devint Bibliothécaire du collége de Louis-le-grand, & mourut le 21 Septembre 1733, à cinquante-huit ans. Sa traduction d'Horace est fort estimée. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on trouve des poésies françaises & latines fort agréables.

CHANSON.

« Le Dieu qui répand la lumiere
» Va terminer sa course dans les flots,
» Et quitte le matin l'humide sein des eaux,
» Pour recomme cer sa carriere.
» Mais malgré l'ordre du destin,
» Qui lui fait éclairer le monde,
» S'il couchait dans le vin,
» Comme il couche dans l'onde,
» Il ne sortirait pas de son lit si matin ».

Santerre (Jean-Baptiste Lourdet de), Maître des Comptes, né à Paris en 1732. Quelques légeres productions de jeunesse lui procurerent la connaissance de Crébillon le pere, qui l'accueillit avec bonté, lui consacra des momens de loisirs, & quelquefois même daigna plier son génie mâle au soin de lui corriger des vers & des couplets d'Opéra-comiques. Présenté par cet homme célebre chez M. l'Abbé de Voisenon & M. Favart, il se lia avec eux de l'amitié la plus intime & la plus solide. Ces deux

auteurs charmans voulurent bien cultiver ſon goût pour les lettres, & il dut aux leçons & à la complaiſance du dernier, l'avantage de mettre au théâtre quelques ſcènes & quelques couplets faits par amuſement. De la facilité pour le travail, une imagination gaie, & le deſir de contribuer aux plaiſirs de ſes amis, lui firent compoſer pluſieurs pieces & un grand nombre de fêtes qui ont eu du ſuccès dans la ſociété.

CHANSON.

« Dans ces fleurs, charmante Cataut,
» Que j'aime à t'offrir ton image!
» Jamais mon cœur n'eſt en défaut
» Pour te rendre un ſincere hommage.
» D'un intérêt doux & preſſant
» J'éprouve le charme puiſſant.
» Je ſens, je ſens bien
» Que t'aimer eſt le vrai bien.

» Du partage de ſes bienfaits,
» Si la fortune oſa t'exclure,
» Ah! tu brilles de mille attraits,
» Qui te vengent de cette injure.
» La nature & l'amour exprès
» T'enrichiſſent à communs frais.
» Je ſens, je ſens bien
» Que t'aimer eſt le vrai bieu.

» Gentilleſſe, candeur, gaîté
» Forment ta dot & ta parure;
» Ton aimable ſimplicité,
» De Vénus vaut bien la ceinture:
» Dans ton eſprit & dans ton cœur
» Sont les tréſors & mon bonheur.
» Je ſens, &c.

» Par ſes ſoins, chez toi chaque jour,
» La tendre amitié me careſſe,
» Elle a les graces de l'Amour,
» Sa chaleur, ſa délicateſſe;
» Mais plus conſtante en ſes deſirs,
» Le tems aſſure ſes plaiſirs.
» Je ſens, je ſens bien,
» Que t'aimer eſt le vrai bien ».

AUTRE.

« Un jeune lis brille en nos champs
» Entre les fleurs nouvelles,
» Ainsi Thémire est son printems
» Est la reine des Belles :
» Sur un modèle fait exprès,
» Nature a taillé ses attraits,
» Un pied mignon,
» Un œil fripon,
» Une peau fine & blanche,
» Souris naïf,
» Air leste & vif,
» Mine lutine & franche.
» Un cœur noble, sensible & fier,
» Un esprit prompt comme l'éclair,
» Douceur,
» Candeur,
» Gaité,
» Bonté,
» Dès qu'on la voit, il faut qu'on l'aime ;
» Elle plaît aux femmes même.
» Un jeune lis, &c. ».

AUTRE.

« Du sentiment quand tu vantes les charmes,
» C'est ton portrait que tu pares de fleurs :
» A l'amitié l'amour cède ses armes,
» Pour mieux régner avec toi sur nos cœurs.

» Chez toi nos jours sont marqués par des fêtes,
» Ton doux empire est celui des bienfaits :
» Par tes amis, tu comptes tes conquêtes,
» Tu ne crains point de le perdre jamais ».

AUTRE.

« Jeune Beauté, dont la nature
» Prit plaisir à former les traits,
» L'art séduisant de la parure
» Ajoute encor à tes attraits :

» Qu'un voile modeste nous cache
» De ton sein les trésors naissans,
» L'heureux amant qui le détache
» Trouve leurs charmes plus puissans.

» D'une gaze légere & fine
» Vénus couvre sa nudité;
» Mais l'œil fripon qui l'examine,
» N'en échappe aucune beauté.
» Voyez les Grâces ingénues,
» Des plus doux appas, c'est la fleur?
» Elles ne sont qu'à demi-nues,
» L Amour en fait tout son bonheur ».

Sarazin (Jean-François), né à Caen, était fils d'un Avocat du Roi & Trésorier de France. Il fut Secrétaire des commandemens de M. le Prince de Conty, & mourut en 1657, disgracié de son maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui lui avait déplu.

Sarazin était l'homme du monde le plus galant, le plus agréable & le plus gai.

C'est lui qu'on a peint dans le roman de Clélie sous le nom d'Amilcar.

CHANSON.

« Tircis, la plupart des amans
» Sont des imprudens
» De tant pleurer,
» Plaindre, soupirer
» Et se désespérer.
» Ce n'est pas là pour brûler de leurs flames
» Le cœur des Dames;
» Car les amours
» Qui sont enfans, veulent rire toujours.

» Il faut, pour être vrai galant,
» Etre complaisant,
» De belle humeur,
» Quelquefois railleur,
» Et quelque peu rimeur.

» Le doux propos & les chanſons gentilles
» Gagnent les filles ;
» Et les amours
» Qui ſont enfans, veulent chanter toujours ».

AUTRE.

« Je vous donne avec grand plaiſir
» De trois préſens un à choiſir.
» La Belle, c'eſt à vous de prendre
» Celui des trois qui plus vous duit.
» Les voici, ſans vous faire attendre,
» Bon jour, bon ſoir & bonne nuit ».

SAVOYARD (le) était un Chanſonnier célebre vers l'année 1660, & courait toutes les rues, en chantant une foule de chanſons dont on a fait un recueil de quelques-unes en 1665. Tout ce que nous ſavons de lui, c'eſt qu'il était alors fort à la mode, & n'était pas ſans mérite. Dans une de ſes chanſons il dit qu'il eſt l'*Orphée du Pont-Neuf.*

CHANSON.

« Vous êtes trop belle
» Pour être cruelle ;
» Ah ! je meurs d'amour
» Ma belle inhumaine,
» Soulagez ma peine,
» Où je perds le jour.

» Pourquoi ſe défendre,
» Et ne rien comprendre
» A tant de ſoupirs ?
» Aux ames diſcrètes,
» Ils ſont interprètes,
» De tous nos deſirs.

» Je ne ſaurais dire
» Pourquoi je ſoupire :
» Mes maux ſont adroits,
» Ma flame eſt ſecrète,
» Ma langue eſt muète,
» Mes yeux ſont diſcrets.

» O rare merveille,
» Beauté ſans pareille,
» Votre empire eſt doux :
» Si je ſuis à plaindre,
» C'eſt qu'il me faut feindre
» Pour mieux être à vous.

» La plus belle choſe
» Que nommer je n'oſe,
» Eſt ſous votre main ;
» Permettez, de grace,
» Que j'y prenne place
» Juſques à demain ».

AUTRE.

« Je ſuis jaloux de ma Philis,
» Je le chante & je le dis ;
» Mon ame eſt fort inquiette,
» Je le fais connaître à tous.
» Ah ! ſi vous être coquette,
» Puis-je pas être jaloux !

» Je ſuis de mauvaiſe humeur,
» Je grimace à faire peur,
» Il eſt vrai ; mais ſi vous faites
» A cent galants les yeux doux ;
» Je ne puis vous voir coquette
» Sans vous paraître jaloux.

» J'ai de la fidélité
» Autant que vous de beauté ;
» Sachez mieux être diſcrete,
» Cachez mieux vos rendez-vous,
» Tant que vous ſerez coquette,
» Je ſerai toujours jaloux.

» Philis, mettons-nous d'accord,
» Vous avez le premier tort.
» Aimez-moi d'amour parfaite,
» Et pour bien vivre entre nous,
» Ne ſoyez jamais coquette,
» Je ne ſerai plus jaloux ».

SAURIN

SAURIN (Bernard-Joseph), né à Paris, est fils du fameux Géomètre de l'Académie des Sciences, qui fut accusé par Rousseau d'avoir fait ces indignes couplets qui firent tant de bruit en 1711 & 1712, & à l'occasion desquels un Arrêt du Parlement, rendu le 7 Avril de cette année, bannit Rousseau, & justifia Saurin.

Son fils avantageusement connu par plusieurs pieces restées au théâtre, a été reçu à l'Académie Française en 1761.

Ce Philosophe sage, honnête & vertueux, sensible aux charmes de l'amitié, a toujours conservé ses anciens amis. Il a épousé en 1762 Mlle Sandras, connue par les charmes de sa figure & les graces de son esprit.

CHANSON.

« Vous, qui du vulgaire stupide
» Voulez écarter le bandeau,
» Prenez Epicure pour guide
» Et la nature pour flambeau.
» Il n'invente point de systêmes ;
» Il ne fait bannir que l'erreur ;
» Et si nous rentrons en nous-mêmes ;
» Epicure est dans notre cœur.

» La nature, prudente & sage,
» N'a jamais rien produit en vain ;
» Nos sens ont chacun leur usage,
» Et nous devons tendre à leur fin.
» Pour nous l'enseigner, la nature
» Nous a fait présent du desir ;
» Par une route toujours sûre,
» Il nous mene droit au plaisir.

» Mais le plaisir cesse de l'être,
» Dès qu'il cesse d'être goûté ;
» La débauche ne peut paraître
» Sans faire fuir la volupté.
» Qu'on mêle avec délicatesse
» Et les sens & le sentiment ;
» Et que Bacchus laissant l'ivresse ;
» N'ait avec lui que l'enjouement.

» Ton cœur est épris de Thémire !
» Thémire est sensible à son tour ;
» Tous deux dans un commun délire,
» Cueillez les roses de l'amour ;
» A servir l'ardeur de vos flames
» Employez l'été de vos ans ;
» Et qu'à l'ivresse de vos ames
» Se joigne celle de vos sens.

» Que les ardeurs de la jeunesse
» Se temperent avec Vénus ;
» Que les glaces de la vieillesse
» Se réchauffent avec Bacchus :
» La vie est un instant qui passe,
» Malgré nous il va s'envoler,
» Remplissons-en du moins l'espace,
» Ne pouvant pas le reculer ».

AUTRE.

« Soleil, précipite tes feux,
» Laisse régner enfin la nuit & le mystere ;
» Thémire, pour me rendre heureux,
» Veut que de son flambeau l'amour seul nous éclaire;
» Hâte-toi, termine ton cours ;
» Puisse-tu, t'oubliant au sein de ton amante,
» Prolonger une nuit charmante
» Que ne vaudra jamais le plus beau de tes jours ».

AUTRE.

« Fais-nous brûler de tes flames,
» Amour, c'est l'unique bien ;
» Qu'il est doux d'unir deux ames !
» Mais pour former ce lien,
» Tendres amans, pour notaire,
» Ne prenez que le plaisir,
» Pour témoins, que le mystere,
» Pour prêtre, que le desir ».

AUTRE.

« Vieillard la gloire de Théos,
» Toi, dont l'heureux délire
» Célébrait & Naxe & Paphos,
» Que n'ai-je en main ta lyre?
» De Bacchus la douce liqueur
» Consolait ta vieillesse,
» Et jeune encore par le cœur,
» Tu chantais la tendresse.

» A table je suis jeune aussi,
» Quand une main charmante
» Me présente d'un vin d'Aï
» La mousse pétillante.
» Un feu maître de tous mes sens
» Dans mes veines circule;
» Et Titon sous ses cheveux blancs
» Croit devenir Hercule.

» Sans trop regretter le passé,
» Du présent faire usage,
» C'est le parti le plus sensé
» En tout tems, à tout âge:
» Doux objets qui savez charmer,
» A vos coups je me livre,
» Jeune, je vivais pour aimer,
» Et vieux, j'aime pour vivre.

» Mes Dames, voilà trois couplets;
» On les compte à mon âge.
» Jadis en voyant vos attraits,
» J'aurais pu davantage,
» Beauté, Reine de l'univers,
» Je te rends mon hommage;
» Mais ne te plus fêter qu'en vers,
» C'est un triste partage ».

SAUVIGNY (Edme de), Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Censeur de la Police, Auteur du charmant roman de *Pierre le Long*

& *Blanche Bazu*, qui eſt un chef-d'œuvre de naturel, a fait pluſieurs tragédies eſtimées, & beaucoup d'autres ouvrages en vers & en proſe qui aſſurent ſa réputation.

CHANSON.

« Garde-toi pour Iſabelle,
» Dit l'hymen, de ſoupirer;
» Elle va m'être fidelle :
» Car je l'en ai fait jurer.
» Tu me cauſes peu d'ombrage,
» Répond l'Amour en riant;
» J'aurai ſur toi l'avantage;
» Car j'ai ſon premier ſerment ».

AUTRE.

Le Songe.

« Je repoſais ſur la fougere;
» Morphée avait fermé mes yeux;
» Je croyais être avec Glycere,
» Et le plaiſir m'ouvrait les cieux.

» Minerve m'offrit la ſageſſe,
» Venus, les grâces, la beauté;
» Hébé, la fraîcheur, la jeuneſſe;
» Mars, ſes lauriers & ſa fierté.

» Bacchus dit, bois; Apollon, chante,
» Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
» Tiens, dit Plutus, ſi l'or te tente :
» Amour me dit, aime, & j'aimai ».

AUTRE.

« O mes ennuis, ô mes ennuis!
» Baillez-moi treve, vous en prie;
» Sans en mourir, du tout ne puis
» Vous endurer loin de ma mie :
» Baillez-moi treve, vous en prie.
» Non que me plaigne de ſouffrir;
» C'eſt douceur que ſouffrir pour elle :
» Mais las! ſi me faites mourir,
» J'ai peur que chagriniez ma belle ».

Scarron (Paul), né à Paris, en 1610, fils d'un Conseiller au Parlement, fut toujours de la plus grande gaité, quoique passant sa vie dans les souffrances. Il était impotent & presque toujours malade. Après avoir quitté l'état ecclésiastique, il épousa Mlle d'Aubigné, qui fut depuis la fameuse Mad. de Maintenon. Il fut aimé du Cardinal de Richelieu & d'Anne d'Autriche, & mourut à Paris le 14 Octobre 1660, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Quelques momens avant sa mort, voyant ses domestiques en larmes autour de son lit: « Mes » amis, leur dit-il, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous » ai fait rire ».

CHANSON.

« Philis, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
» A vous parler de mon martyre :
» Hélas! ingnorez-vous qu'un mal que l'on peut dire
» N'est jamais si grand qu'on le dit.

» Un amant dit assez quand il est interdit,
» Quand il languit, quand il soupire :
» Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire;
» N'est jamais si grand qu'on le dit ».

Scudery (Magdeleine de), née au Havre, en 1607, vint de bonne heure à Paris, & fit bientôt parler d'elle par son esprit, ses longs romans & sa rare laideur. Elle obtint des pensions du Roi, de la Reine Christine, du Cardinal Mazarin, &c.

En allant en Provence avec son frere, ils coucherent au pont du S. Esprit, & avant de s'endormir, Scudery demanda à sa sœur comment il ferait mourir un Prince qui était un héros du roman de Cyrus. Mlle de Scudery était d'avis qu'on l'empoisonnât. Mais après plusieurs contestations, il fut arrêté qu'on l'assassinerait. Des Marchands qui couchaient dans la chambre voisine, ayant entendu ce débat, allerent aussi-tôt déposer ce prétendu complot chez le Juge de la ville.

Le frere & la sœur furent arrêtés; & ce ne fut pas sans peine qu'ils obtinrent la permission de continuer leur route. Elle mourut à Paris le 2 Juin 1701, à quatre-vingt-quatorze ans.

CHANSON.

« L'eau qui carresse ce rivage,
» La rose qui s'ouvre au zéphir,
» Le vent qui rit sous ce feuillage,
» Tout dit qu'aimer est un plaisir :
» De deux amans l'egale flame
» Sait doublement les rendre heureux ;
» Les indifférens n'ont qu'une ame ;
» Lorsque l'on aime, on en a deux ».

Sur son Portrait.

« Nanteuil, en faisant mon image,
» A de son art divin signalé le pouvoir ;
» Je hais mes yeux dans mon miroir,
» Je les aime dans son ouvrage ».

SEDAINE (Michel Jean), Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture, n'est entré que par hazard dans la carriere du théâtre. En 1754, Monnet, Entrepreneur de l'Opéra-comique, faisant mal ses affaires, engagea M. Sedaine à lui donner une piece. Il y consentit avec peine, & fit le *Diable à quatre*, qui eut le plus grand succès.

En 1758, il donna aux Italiens *Anacréon*; en 1759, à l'Opéra-comique, *Blaise le Savetier*, musique de M. Philidor, dont le succès, avec raison, fut prodigieux.

L'Huître & les Plaideurs fut donnée la même année; &, malgré son succès, n'a point été remise au théâtre.

En 1760, *les Troqueurs dupés*, musique de Sody; en 1761, *le Jardinier & son Seigneur*, piece charmante & remplie de Musique délicieuse : *On ne s'avise jamais de tout*, musique de Monsigny, dont le succès fut prodigieux, & devint la cause de l'union de l'Opéra-comique à la Comédie Italienne, qui se soutenait à peine dans ce tems-là.

On fit alors un essai qui ne réussit pas ; ce fut de faire jouer à la cour *On ne s'avise jamais de tout*, par les Acteurs de l'Opéra : ce spectacle fut détestable. En 1762, *le Roi & le Fermier*, qui tomba d'abord, & eut ensuite le succès le plus soutenu. En 1764, *Rose & Colas* eut le même

fort, & ne se releva qu'à la septieme représentation, mais d'une maniere que jamais succès n'a été comparable à celui de cette jolie piece.

En 1764, par complaisance pour un de ses amis, *l'Anneau perdu & retrouvé*, qui n'eut point de succès. En 1765, à la Comédie Française, *le Philosophe sans le savoir*, piece d'un genre singulier, qui eut vingt-huit représentations de suite. C'est le seul ouvrage au théâtre, où le mot d'amour ne soit pas même prononcé. On donne souvent cette piece, qui fait toujours la même impression.

En 1766, *la Reine de Golconde*, opéra tiré d'un roman charmant de M. le Chevalier de Boufflers.

En 1768, *les Sabots*, piece en un acte, musique de Duny.

Même année, aux Français, *la Gageure imprévue*, en un acte. A l'exception du profit des onze premieres représentations, M. Sedaine en a abandonné le produit, pour contribuer à l'érection d'un buste de marbre du premier auteur comique de l'univers, & peut-être du seul Philosophe de son siecle.

En 1769, *le Déserteur* eut un succès pareil à celui du *Roi & le Fermier.*

En 1770, *Thémire*, dernier ouvrage de *Duny.*

En 1772, *le Faucon*, musique de M. de Monsigny.

En 1773, *le Magnifique*, musique de M. Grétry. La scène de la Rose est une des plus jolies qui soient au théâtre.

En 1775, *les Femmes vengées*, musique de M. Philidor. C'est une piece charmante à voir jouer, & l'une des plus difficiles à mettre sur la scène.

En 1776, *le Mort marié*, musique de Bianki.

En 1777, *Félix* ou *l'Enfant trouvé* en trois actes, musique de M. de Monsigny, n'a eu que cinq représentations, & doit être bientôt remis au théâtre.

M. Sedaine a fait encore deux grands opéra, dont M. de Monsigny a fait la musique, & qui, probablement, seront bientôt donnés.

Il a fait aussi avec M. Grétry un opéra-comique en quatre actes, intitulé *Aucassin & Nicolette*, pris d'un fabliau, & mis en langue moderne par le savant M. de Sainte-Palaye.

M. Philidor a aussi de lui un opéra nommé *Protogene.*

Enfin il a essayé une tragédie en cinq actes & en prose, intitulée *Marcel & Maillard* ou *Paris sauvé*, & n'a pu parvenir encore à obtenir la per-

mission de la faire représenter. M. Sedaine a fait imprimer deux volumes de pieces fugitives, d'où nous avons tiré les chansons suivantes.

CHANSON.

« Croissez, feuilles, croissez, le Printems vous l'ordonne ;
» Sous votre ombrage appellez les zéphirs :
» Ce verd gazon me sert déja de trône :
» Servez de dais à mes plaisirs ».

AUTRE.

« La fortune & ses largesses
» N'excitent point mes desirs ;
» A la place des richesses,
» J'en ai reçu des plaisirs.
» Plaisir vraiment délectable ;
» Et plus précieux que l'or.
» Ma compagne est agréable ;
» Oui, ma femme est un trésor.

» Nous vivons assez à l'aise
» Dans un petit cabinet ;
» Car nous n'avons qu'une chaise ;
» Près du lit un tabouret ;
» Mais dans ce lieu délectable
» Que sa présence embellit.
» L'appétit nous met à table ;
» Et l'amour nous met au lit.

» Nos repas sont peu superbes ;
» Tout est si cher à présent ;
» Mais ma femme avec des herbes
» Sait me renvoyer content ;
» Chaque morceau qu'elle touche
» Prend d'elle tant de saveur,
» Qu'il semble fait pour ma bouche
» Encor moins que pour mon cœur.

» Ma femme toujours opine
» pour ménager quelque sous ;

Nous

» Nous ne buvons que chopine
» Chaque repas entre nous;
» Mais quoique vin de taverne
» Et ſouvent trop bas percé,
» Il vaut mieux que le Falerne
» Quand par elle il eſt verſé.

» Nous avons bien de la peine,
» Nous la prenons ſans regret;
» Car le poids de notre chaîne
» S'allege par ſon objet.
» Dans nos travaux même zele,
» Nous ſoutient & nous conduit;
» Quand mon cœur dit, c'eſt pour elle,
» Le ſien répond, c'eſt pour lui ».

LÉANDRE & HÉRO,

Romance.

« Pourquoi paſſer à la nage?
» N'avait-il point de bateau?
» En amour qu'on eſt peu ſage!
» Pourquoi riſquer ce paſſage
» La nuit, au milieu de l'eau?

» Dès que Héro vit Léandre,
» Léandre fut ſon amant.
» Se regarder d'un air tendre,
» Soupirer, parler, s'entendre,
» Fut l'ouvrage d'un moment.

» Demeurez-vous loin, la Belle!
» N'êtes-vous point d'Abidos?
» C'eſt vrai, reprit la Pucelle,
» J'habite cette tourelle
» Tout vis-à-vis de Seſtos.

» Quoi donc! dans cette tourelle,
» Ah! ſi vous vouliez ce ſoir,
» Y placer une chandelle;
» Je le veux bien, lui dit-elle,
» Mais Léandre, il fait bien noir.

» Quoique la mer nous ſépare,
» Puis-je craindre le danger ?
» Le flambeau qu'amour prépare
» Saura me ſervir de phare,
» Et de plus je ſais nager.

» Le ſoir même ſa lumiere
» Lançait un éclat tremblant.
» A ce ſignal qui l'éclaire
» Léandre fend l'onde amere;
» Le deſir volait devant.

» Sur l'autre bord il arrive;
» Héro reçoit ſon vainqueur;
» Que de baiſers ſur la rive,
» La tendreſſe la plus vive,
» En diſait moins que ſon cœur.

» Pendant quelques nuits de ſuite
» Il va la voir conſtamment,
» Plein de l'amour qui l'excite,
» Il allait toujours fort vîte;
» Mais il revenait lentement.

» Une nuit, Ciel! quel orage!
» La mer ſe gonfle, mugit,
» Qu'importe, il s'élance, il nage;
» Mais quel horrible préſage!
» Le clair flambeau s'éteignit.

» Le flot l'emporte, l'entraîne,
» En vain il étend les bras;
» Il ſuccombe, il perd haleine;
» Il meurt en pleurant la peine
» Que va cauſer ſon trépas.

» Le matin Héro tremblante
» Jette les yeux triſtement
» Sur les bords... Sa vue errante...
» Dieux! quel objet d'épouvante!
» Ciel! ô Ciel! c'eſt mon Amant.

» La mort ſeule à ſa ſouffrance
» Donna du ſoulagement.
» Dans pareille circonſtance,
» Nos femmes ſauraient en France
» Se conſoler autrement ».

Segrais (Jean-Renaud de), célebre Poëte Français, l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe, naquit à Caen en 1625, & devint premier Echevin de cette ville. Le Comte de Fieſque l'emmena à Paris, & le fit connaître à la cour. Il devint enſuite Gentilhomme ordinaire de la Ducheſſe de Montpenſier, & quitta ſa maiſon, pour n'avoir pas approuvé le mariage de Mlle de Montpenſier avec M. de Lauzun.

Mad. de la Fayette le retira chez elle, & ce fut alors qu'ils travaillerent enſemble aux romans de Zaïde & de la Princeſſe de Cleves. Enfin il ſe retira à Caen, & y épouſa une riche héritiere de ſes parentes.

L'Académie de cette ville, qui était diſperſée depuis la mort de M. de Matignon ſon protecteur, ſe réunit chez Segrais, & y prit la forme qu'elle a conſervée depuis.

On a de lui pluſieurs ouvrages de poéſies, dont quelques-uns ſont eſtimés.

Cet homme aimable mourut à Caen le 25 Mars 1701, à ſoixante-ſeize ans.

CHANSON.

« Timarete s'en eſt allée,
» L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
» Laiſſe mon ame déſolée
» A la merci de ſes douleurs.
» Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
» De finir de mes maux le déplorable cours;
» Mais je l'aimais plus que ma vie,
» Et je la voyais tous les jours ».

Seg. . . . . Monſieur).

CHANSON.

« Point ne voudrais, pour bien paſſer ma vie,
» Des riches dons du rivage indien;
» Point ne voudrais des parfums d'Arabie

» Ni des trésors du peuple Lybien,
» Il ne me faut que l'amour de ma mie;
» Pour moi son cœur est le souverain bien.

» D'être un héros point ne me glorifie;
» Pour guerroyer, je suis trop citoyen.
» Que le Français dispute l'Acadie,
» Que le Hongrois batte le Prussien,
» Il ne me faut que le cœur de ma mie;
» Voilà mon trône, & le reste n'est rien.

» Point ne voudrais de belle galerie
» Ni des beautés de l'art athénien;
» L'art de Rubens ne me fait nulle envie;
» Point ne voudrais primer le Titien:
» Il ne me faut qu'un portrait de ma mie.
» Ah! si je l'ai, je ne desire rien.

» De l'art des vers je n'ai point la manie,
» Je connais peu le Mont Aonien:
» Mais de rimer, s'il me prend fantaisie,
» Chez les neuf Sœurs je n'emprunterai rien:
» Il ne me faut que songer à ma mie;
» Pour son nom seul, je rime & chante bien.

» Je ne veux point de la philosophie:
» Elle est trop froide, & d'un triste entretien;
» Je ne veux point savoir l'astrologie,
» L'état des cieux à mon cœur n'apprend rien:
» Il ne me faut qu'un regard de ma mie,
» C'est là mon astre, il me guidera bien.

» L'amour fait seul le bonheur de ma vie,
» L'espoir de plaire en est le vrai soutien;
» Qu'un autre amant vante la pharmacie,
» Ou rende hommage au fameux Gallien:
» Il ne me faut qu'un baiser de ma mie;
» Mon cœur renaît, & je me porte bien.

» Souvent j'ai pris un peu de jalousie:
» Quand on est tendre, on est Pyrrhonien;
» Dans les transports de cette frénésie

» Tout me fait peur, difcours, gefte, maintien :
» Il ne me faut qu'un fouris de ma mie,
» Mon cœur s'appaife, & je ne crains plus rien.

» Si quelque crainte alarme mon génie,
» C'eft l'abandon d'un cœur comme le fien ;
» Tous les defirs de mon ame attendrie
» Sont d'infpirer un feu femblable au mien.
» Il ne me faut que conferver ma mie :
» Plaire toujours, c'eft le nœud gordien ».

AUTRE.

« Un enfant plein de charmes
» Hier vint m'embraffer ;
» Et me dit tout en larmes :
» On vient de me chaffer :
» L'inconftante Lucille
» M'accable de froideur,
» Ah ! je n'ai plus d'azile,
» Berger que dans ton cœur.

» N'en es-tu pas le maître,
» Lui dis-je en foupirant ?
» Viens donner un nouvel être
» Au plus fidèle amant :
» A ces mots, de mon ame
» Il s'empare en vainqueur,
» Et j'ai fenti fa flame
» Redoubler mon ardeur.

» Amour, refte fans ceffe
» En dépôt dans mon cœur :
» Flatte encor ma tendreffe
» Par l'efpoir du bonheur.
» Un jour fi l'infidelle
» Retournait à ta loi,
» Pour moi, fais auprès d'elle
» Ce que je fais pour toi ».

AUTRE

« Pourquoi te plaindre Titire!
» Ne vois-tu pas que toujours
» A tes chants, à tes discours,
» J'applaudis par un sourire.
» Un souris n'est rien,
» Je voudrais, Thémire....
» Ah! tu m'entends bien.

» Sensible au cruel martyre
» Que te causa ton amour,
» Ne vois-tu pas qu'à son tour
» Mon cœur en secret soupire!
» Un soupir n'est rien,
» Je voudrais, &c.

» Dans mes yeux tu n'as qu'à lire,
» Si tu m'aimes tendrement,
» Pour appaiser ton tourment,
» Ce regard seul doit suffire;
» Un regard n'est rien,
» Je voudrais, &c.

» Je vois où ton cœur aspire;
» Eh bien! pour te contenter
» Tout ce qui peut te flatter,
» Je suis prête à te le dire:
» Un discours n'est rien,
» Je voudrais, &c.

» Ma raison perd son empire,
» Je n'écoute que tes vœux,
» Mon berger, te voir heureux
» Est tout ce que je desire:
» Ce desir n'est rien,
» Je voudrais, &c.

» A ce que mon cœur m'inspire,
» Je me livre sans retour;
» Sous les forces de l'amour,

» Le trop faible honneur expire.
» Bon, l'honneur n'est rien,
» Le plaisir, Thémire,
» Voilà le vrai bien ».

Senecé (Antoine Bauderon de), naquit à Mâcon le 17 Octobre 1643, d'un Lieutenant général au Présidial. Il devint à trente ans premier valet-de-chambre de la Reine, femme de Louis XIV. Ayant perdu sa charge par la mort de cette Princesse, la Duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec sa nombreuse famille, & le garda pendant trente ans jusqu'à sa mort, qui arriva en 1713. Cette Princesse était bru de Charles IX, ayant épousé le Duc d'Angoulême, fils de ce Monarque & de Marie Touchet. Il n'est pas commun de mourir cent trente-neuf ans après son beau-pere. Il est vrai que le Duc d'Angoulême n'était né qu'après la mort de son pere, qu'il était fort vieux lorsqu'il se remaria en secondes noces avec Mlle de Nargonne, & que sa femme vécut près de cent ans.

Senecé retourna à Mâcon, & y mourut le 1 Janvier 1737, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Son conte du Kaimak est un ouvrage excellent & digne de la Fontaine, quoique d'une autre maniere. On a de lui plusieurs pieces de vers agréables.

CHANSON.

« Amour, perce de mille traits
» Un cœur tendre & fidele;
» La blessure que tu fais
» N'est point mortelle.
» Dans mon tourment,
» Les yeux d'Iris m'ont appris à me plaire;
» Et la douceur de les voir un moment,
» Du mal que tu peux faire,
» Console aisément ».

Serre (Jean-Louis-Ignace de la), né en Quercy en 1662, fut Censeur Royal, & homme de bonne compagnie. Il donna à l'Opéra, en 1706, *Polixene*, musique de Colasse; en 1710, *Diomede*, musique de Bertin; en 1720, *Polidore*, musique de Batistin; en 1723, *Pirithoüs*, musique de Mouret; en 1726, *Pyrame & Thisbé*, musique de Rebel &

Francœur ; en 1729, *Tarsis & Zélie*, *idem* ; en 1741, *Nitetis*, musique de Mion.

Il mourut le 30 Septembre 1756, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. On a de lui plusieurs romans, & une traduction des Désespérés d'Ambrosio Marini.

Suse (Henriette de Coligny, Comtesse de la) était fille du Maréchal de Coligny-Châtillon, épousa en premieres noces le Comte d'Hadinchton, Ecossais. Son mari étant devenu jaloux à l'excès, voulut l'emmener dans ses terres ; mais elle se fit catholique pour ne plus dépendre de lui : ce qui fit dire à la Reine Christine, *qu'elle avait changé de religion pour ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre.* Cependant toujours tourmentée par la jalousie de son mari, elle lui offrit vingt-cinq mille écus pour se démarier ; il y consentit, & le mariage fut cassé par un Arrêt du Parlement. Elle eut toute sa vie le cœur aussi galant que l'esprit.

Le Maître des Requêtes Fieubet, fit sur elle ces quatre vers charmans.

« *Quæ Dea sublimi rapitur per inania Curru ?*
» *An Juno, an Pallas ? Num Venus ipsa venit ?*
» *Si genus inspicias, Juno : si scripta, Minerva ;*
» *Si spectes oculos, Mater amoris erit* ».

Elle mourut à Paris, le 10 Mars 1663, & nous a laissé quelques poésies tendres & délicates.

CHANSON.

« Je ne peux plus penser qu'aux peines que j'endure,
» Je prends même plaisir d'irriter ma blessure ;
» J'entretiens des pensers que je devrais bannir ;
» Je pousse des sanglots que je veux retenir,
» Lorsque l'on parle à moi, je ne saurais rien dire,
» Je rêve, je languis, je pleure, je soupire.
» Au seul nom de Tircis je change de couleur,
» Quand il est près de moi, j'ai bien moins de douleur ;
» Si-tôt qu'il est parti, je ne suis plus la même.
» D'où vient ce changement ? n'est-ce point que je l'aime ».

AUTRE.

AUTRE.

« Babet, qui que tu ſois, que tes lettres ſont belles !
» Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !
» Ce ſont des beautés naturelles
» Qu'on ne ſe laſſe point de voir.
» Quand Tircis, inſenſible aux accens de ma lyre,
» Pour ne pas m'écouter, portait ailleurs ſes pas,
» Que ne te connaiſſais-je, hélas !
» Tu m'aurais appris à lui dire
» Ce que je ne lui diſais pas ».

TANEVOT (Alexandre), Cenſeur Royal, né à Verſailles, en 1692, paſſa ſoixante ans de ſa vie dans les bureaux des finances. Cependant à peine ſa fortune ſuffit-elle pour payer ſes dettes, quoiqu'il eut toujours été ſage. Les Muſes firent tout ſon bonheur. On a de lui pluſieurs tragédies & différentes pieces de poéſie où l'on trouve du talent. Voltaire en faiſait beaucoup de cas, & fut ſon meilleur ami pendant plus de cinquante ans. Ce vertueux Littérateur mourut à Paris en 1773. On dit qu'il eut part à l'opéra des *Caracteres de l'Amour*.

THÉOPHILE, ſurnommé Viaud, naquit à Bouſſeres-Ste-Radegonde, près d'Aiguillon, en 1590. Accuſé d'athéïſme, il fut mis pendant deux ans à la conciergerie, dans le même cachot que Ravaillac, puis banni par le Parlement; mais M. de Montmorency le retira dans ſon hôtel, où il mourut le 25 Septembre 1726.

CHANSON.

« L'infidélité me déplaît,
» Et mon humeur juge qu'elle eſt
» Le plus noir crime de la terre :
» Lorſque les Dieux firent venir
» Les premiers éclats du tonnerre,
» Ce ne fut que pour la punir.

» La Déeſſe qui fait aimer,
» Des flots de l'inconſtante mer

» Sortit à la clarté du monde :
» Or Vénus, si ton doux flambeau
» Fut venu d'ailleurs que de l'onde,
» Sans doute il eût été plus beau.

» Ce qu'un hiver a fait mourir,
» Un printems le fait refleurir,
» Le destin change toutes choses :
» Mais mon amitié seulement,
» Vos beaux lys & vos belles roses
» Dureront éternellement ».

EPIGRAMME.

« Grace à ce Comte libéral
» Et à la guerre de Mirande;
» Je suis Poëte & Caporal,
» O Dieux ! que ma fortune est grande !
» O combien je reçois d'honneur
» Des sentinelles que je pose !
» Le sentiment de ce bonheur
» Fait que jamais je ne repose :
» Si je couche sur le pavé,
» Je n'en suis que plutôt levé,
» Parmi les troubles de la guerre;
» Je n'ai point un repos en l'air;
» Car mon lit ne saurait branler
» Que par un tremblement de terre ».

AUTRE.

« Iris sans cesse m'importune
» Pour la comparer au soleil;
» Il est commun, elle est commune;
» Voilà ce qu'ils ont de pareil ».

Thomas (Antoine), né à Clermont en Auvergne, en 1734, & reçu à l'Académie Française en 1766, après avoir remporté tous les prix qu'il avait disputés, auteur de plusieurs ouvrages, &, entr'autres, d'un essai sur les éloges, très-estimé, travaille à un poëme sur le Czar Pierre, dont on connait quelques vers de la plus grande beauté.

Il a donné à l'Opéra, en 1767, *Amphion*, en un acte.

CHANSON.

« Tandis que de nos bocages
» L'hiver ternit les couleurs,
» Que l'art a sous ces ombrages
» Créé des berceaux de fleurs ?
» Ah ! je ne puis méconnaître
» Le Dieu qui les reproduit :
» Le plaisir les fait renaître,
» Lorsque l'hiver les détruit.

» Ici, le plaisir rassemble
» Bacchus, l'Amour & les Jeux ;
» Ici folâtrent ensemble
» Les plus aimables des Dieux.
» Sous cet éclatant feuillage,
» Cent beautés que j'apperçois,
» Sont des roses du même âge :
» L'œil hésite sur le choix.

» Parcourez ces fleurs nouvelles ;
» Vous dont le cœur sait aimer
» Au milieu de tant de belles,
» Il est doux de s'enflammer.
» Propos tendres, soins aimables,
» Prodiguez tout en ce séjour,
» Et semez autour des tables
» Les jolis riens de l'Amour.

» Le jeune Zéphir caresse
» Trente roses à la fois ;
» Comme lui volez sans cesse :
» D'un café ce sont les loix.
» Ne choisir qu'une bergere,
» C'est être injuste envers cent :
» Lorsque toutes savent plaire,
» C'est vertu d'être inconstant.

» Aux clartés étincellantes
» De ces flambeaux allumés,
» Les beautés sont plus brillantes,
» Leurs yeux sont plus animés.

» Par de secretes magies,
» Tous les sens sont excités :
» Le jour tremblant des bougies
» Est le jour des voluptés.

» Ici la coquette attire,
» La dédaigneuse sourit,
» L'indifférente soupire,
» La rêveuse s'attendrit,
» La nymphe, sans rien connaître ;
» Cependant se sent charmer,
» Et son cœur commence à naître ;
» Car c'est naître que d'aimer.

» Belles, l'Amour sur vos traces
» Fait pétiller son flambeau ;
» Pour mieux contempler vos graces ;
» Il souleve son bandeau.
» Dans vos yeux, mettez sa flamme,
» Dans vos pas, ses mouvemens,
» Par l'esprit régnez sur l'ame,
» Par les charmes sur les sens.

» Sur-tout desirez de plaire ;
» Vous plairez par ce desir :
» Il fixe une ame légere ;
» Il enchaîne le plaisir.
» A cet ordre est-on rebelle ?
» L'esprit perd de son ressort ;
» La beauté même est moins belle,
» Et l'Amour baille & s'endort.

» L'Amour qui, dans cette fête,
» Pas à pas suit la beauté,
» Peut trouver le tête-à-tête
» Au sein de la liberté.
» Souvent le Dieu du mystere,
» Dans le bruit vient s'arrêter,
» Et la foule est solitaire
» Pour qui sait en profiter.

» Laissez la raison boudeuse
» Seule à l'écart dans un coin ;

» Ou du moins si la grondeuse
» Vous fuit, que ce soit de loin.
» Le Dieu qui, pour la jeunesse,
» Créa les tendres desirs;
» Fit le jour pour la sagesse,
» Mais la nuit pour les plaisirs ».

Thybergeau (Mad.) était la célebre Mademoiselle de Sillery, chantée par la Fontaine.

« Car, afin que l'on le sache;
» C'est Sillery qui s'attache
» A vouloir que de nouveau
» Sire Loup, sire Corbeau,
» Chez moi se parlent en rime:
» Qui dit Sillery, dit tout »....

Mad. Thybergeau a vécu jusques dans un âge fort avancé, conservant toutes les graces de son esprit. Elle a laissé plusieurs petites pieces charmantes, qu'il serait bien à desirer qu'on recueillît.

CHANSON.

« Tant doux plaisirs qu'offre la rêverie;
» Jeux de l'esprit, brillante oisiveté,
» Paisible oubli des peines de la vie,
» Combien plaisez à mon ame ravie!
» Je ne connais d'autre félicité.

» On m'a bien dit: tant douce rêverie;
» Jeux de l'esprit, riante oisiveté,
» Par trop souvent rendent l'ame attendrie;
» C'était ainsi que vivait Egérie
» Avec Lisis; il en a profité.

» Moi, je réponds, flatteuse rêverie;
» Jeux de l'esprit, doux emploi du loisir;
» Font jusqu'ici le charme de ma vie;
» Pour un Lisis devenir attendrie,
» Peut-être encore est-ce un plus grand plaisir ».

Tour (la), mort en 1759, & connu seulement par cette chanson:

« Quand vous venez dans nos vergers,
» Voyez les maux que vous y faites;
» Vos yeux font mourir les bergers,
» Et votre gosier les fauvettes.
» Qui chantera donc le printems,
» S'il n'est plus d'oiseaux ni d'amans? »

Touraille (M. le Marquis de la), Gentilhomme de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé. Un grand fond de gaité, une tournure originale & le talent si rare, quoique souvent affecté de la *narration*, l'ont toujours fait chérir dans les sociétés où il a vécu. Après avoir rempli avec honneur ce qu'il devait à son nom, il a abandonné ses loisirs à l'étude & aux belles-lettres. Fidèle au principe qu'il avait soutenu dans une Lettre à Duclos, que l'exercice des lettres pouvait honorer toute sorte de professions. Nous avons de lui quelques pieces fugitives, où il y a de la grace, de la facilité & de la philosophie, & qui font regretter qu'il n'ait pas cultivé avec plus de suite l'accueil qu'on lui faisait au Parnasse.

Les dangers du point du Jour.

CANTATILLE.

Récit.

« Aminte au lever de l'Aurore
» Voulant prolonger son erreur,
» Du tendre Berger qu'elle adore;
» Gardait l'image dans son cœur:
» Son cœur en soupirait encore ».

Air.

« Douce nuit, reviens sur tes pas;
» Et rappelle cet heureux songe,
» Mon amant était dans mes bras;
» Ah! Dieux.... ce n'était qu'un mensonge ».

Récit.

« Ainsi la belle, à ses accens
» Mêlait un pénible murmure,

» Sentant les feux de la nature
» Etinceler dans tous ses sens....
» Mais déja l'horison s'éclaire,
» Tout s'anime & se reproduit;
» Et du flambeau du jour, la belle avant-couriere
» Presse vers l'occident les ombres de la nuit;
» Pourquoi faut-il que tout ce qui respire,
» Disait Aminte en sa douleur,
» Des charmes du matin chante le doux empire,
» Quand je reproche au jour ma timide langueur?
« A l'Amour je rendais hommage
» Dans le silence de la nuit,
» Et malgré moi, des pleurs inondent mon visage;
» Quand je perds une erreur que j'aime & qui s'enfuit ».

Air.

» Amour, viens consoler cette jeune Bergere;
» Viens calmer son cœur agité.
» De ta main facile & légere
» Séche les pleurs de sa paupiere
» Par le feu de la volupté,
» Et mets au lieu de la chimere
» Une plus douce vérité.....

Récit.

» Ah! mais du sein de ce plaisir suprême,
» Dont le tendre amour le combla,
» Elle perdit le plaisir même
» Avec l'Amour qui s'envola.

Air.

» Conservons sans cesse l'attente
» D'un bien que notre cœur poursuit;
» Souvent la vérité détruit
» La douce erreur qui nous enchante ».

A Madame la M. de V.

« Le plaisir qu'on goûte chez vous,
» Pour quiconque s'y livre,
» Est mêlé d'un poison si doux,
» Que bientôt on s'ennivre;

» On croirait avec sûreté
» Dans une erreur extrême,
» Ne révérer que la bonté,
» C'est la Beauté qu'on aime.

» Il faut prononcer à genoux
« Le nom de Belle & Bonne :
» Les Dieux en seraient-ils jaloux,
» Quand la vertu l'ordonne ?
» Le ciel en formant tant d'appas,
» Excite nos louanges;
» Et sans doute il ne défend pas
» Qu'on fête ici les Anges.

» De tous ceux qu'amour a soumis
» A votre loi sévere,
» A qui donnerez-vous le prix
» Un jour sur la fougere ?
» Mais soyez sage, s'il le faut,
» Gardez cette chimere;
» Et mêlez un petit défaut
» A tous les dons de plaire ».

CHANSON.

« Plus je vous vois, plus je vous aime;
» Rien n'est égal à mon ardeur :
» Hélas ! que n'aimez vous de même,
» Que ne fixez-vous votre cœur ?

» Mais je vois mon erreur extrême,
» Et l'objet dont vous rafollez ;
» Narcisse n'aima que lui-même;
» Et c'est ainsi que vous aimez.

» Pour finir ma cruelle peine
» Et rendre mon sort sans égal,
» Par pitié, charmante Climène,
» Abandonnez-moi mon rival ».

AUTRE.

« De la philosophie austere
» J'ai trop écouté la leçon ;

Elle

» Elle dit que ce qui peut plaire
» D'un jeune cœur eſt le poiſon :
» Belle Chloé, de la Philoſophie
» J'oublie
» La leçon ;
» Non, je ne trouve de raiſon
» Qu'à vous aimer à la folie.

» Vos yeux où régne la tendreſſe,
» Ont enfin décidé mon choix ;
» Ils inſpirent moins de ſageſſe ;
» Mais ce ſont mes Dieux & mes loix.
» Ah! qu'aiſément de la philoſophie
» J'oublie
» La leçon ;
» Non, je ne trouve de raiſon
» Qu'à vous aimer à la folie ».

AUTRE.

« J'ai déſarmé ta rigueur inhumaine!
» Quoi! tu conſens à combler tous mes vœux!
» C'eſt à tes pieds que je portais ta chaîne,
» C'eſt dans tes bras que je vais être heureux.

» Pour ſoulager le tourment que j'endure,
» Obſcure nuit, j'implore ton retour :
» Viens, cache aux yeux de toute la nature
» Tous les tréſors que me promet l'Amour.

» Mon cœur frémit près du bonheur ſuprême,
» C'eſt dans le tien que je veux le trouver.
» N'ouvre les yeux que pour dire, je t'aime,
» Et ne les ferme que pour le prouver ».

A M. de St. A..., Auteur d'une charmante Piece de théâtre, jouée à Chantilly.

» J'ai vu l'*heureuſe confidence*,
» Je vous en fais une à mon tour ;
» Vous écrivez comme *Térence*
» Ou *Deſtouches*, mieux que *Dancour* :

» Je vous donne la préférence
» Sur tous les comiques du jour.
» Mais je vois déja la cabale
» Qui veille au Théâtre Français,
» Préparer de sa main fatale
» Du poison pour tous vos succès.
» Déja tous les folliculaires,
» Et les dévots persécuteurs,
» Et ces zoïles mercénaires
» Qui sucent le sang des Auteurs,
» Vont vous accabler de sottise,
» Parceque vous plairez à tous;
» Et votre cœur plein de franchise
» Ne pourra calmer leur courroux.
» Des histrions, l'aréopage
» Vous donnera d'autres dégoûts,
» Pour en obtenir le suffrage,
» Irez-vous fléchir les genoux?
» Non. Vous croirez leur faire grace
» En leur donnant votre labeur...
» Le semainier aura l'audace,
» La bêtise d'un protecteur.
» Renfermez dans votre commode
» Le fruit des dangereux talens;
» Jouez la bêtise à la mode,
» De crainte d'offenser les gens.
» Autrefois au divin *Moliere*,
» A qui nous donnons de l'encens,
» Quand il eut fini sa carriere,
» Au lieu de pleurs & de prieres,
» Des enterreurs extravagans
» Lui fermerent les cimetieres,
» Même celui des Innocens,
» Dont l'exhalaison meurtriere
» Empoisonne tous les vivans.
» Aujourd'hui chacun le couronne,
» Dans tout le monde il est prôné;
» Si son théâtre fut son trône,
» Il y vécut infortuné.
» Mais quand il mettait sur la scène
» Les bons tours qu'on fait aux maris,
» L'épouse qui flétrit sa chaîne,

» Les pratiquait dans ſon logis.
» Pour reconnaître en ſa perſonne
» Le plaiſir qu'il avait donné,
» Et fêter ſa muſe bouffonne,
» La ſainte Egliſe l'a damné.
» Plein d'eſprit, doux & ſociable,
» Ce n'eſt point aſſez, croyez-moi;
» C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
» Mais il faut être heureux pour ſoi ».

B . . . .

Réponſe.

« Vous en qui l'agrément ſe joint à la prudence,
» Aimable & ſage B....,
» (Puiſque, ſous ce nom déguiſé,
» Vous voulez vous ſouſtraire à ma reconnaiſſance),
» Ce ſera donc auſſi ſous ce nom ſuppoſé
» Qu'il me faudra vous faire entendre
» Les remercimens que je doi,
» Non à des complimens trop au-deſſus de moi,
» Pour que jamais j'oſe y prétendre,
» Mais à l'intérêt vif, mais à l'amitié tendre,
» Sur-tout aux bons avis que de vous je reçoi.
» Ne craignez pas que mon ame, ennemie
» De ſa propre félicité,
» Livre à la noire fantaiſie
» De la cabale & de la jalouſie
» Des jours que j'ai voués à la tranquillité.
» D'un frivole public, je brigue peu l'hommage.
» Je n'ai point l'orgueil inſenſé
» De croire plaire ſans partage,
» Mais j'ai la prétention ſage
» De vivre heureux ſans être tracaſſé.
» Je ſais trop que d'un œil à la haine exercé,
» La critique de loin veille ſur un ouvrage
» Que de quelque ſuccès on a vu careſſé.
» Je n'irai point m'expoſer à ſa rage.
» Si les Muſes par leurs attraits,
» Ont quelquefois charmé les loiſirs de ma vie,
Je ne veux point profaner leurs bienfaits

» En versant leurs présens dans les sombres creusets
» Où fermentent les sucs dont se nourrit l'envie,
» Non ; je m'en suis fait une loi.
» Que le jaloux folliculaire,
» Faux par système & méchant par emploi,
» Exerce ailleurs sa haine & sa mauvaise foi ;
» Il ne troublera point ma paisible carriere ;
» Et jamais sa dent meurtriere
» N'aura rien à mordre sur moi.
» Plus modeste dans mon système ;
» Et toutes fois plus noble en ma prétention ;
» Je place mon ambition
» A savoir plaire aux gens que j'aime.
» Je me suis vu comblé du plus doux des succès :
» Un Prince illustre, une aimable Princesse
» Ont bien voulu sourire à mes faibles essais.
» De leurs bontés avec ivresse,
» Il est vrai, mon cœur a joui,
» Mais sans en être enorgueilli.
» De mon peu de talent l'opinion me reste ;
» Et j'ai senti qu'à Chantilly,
» C'est moins l'esprit brillant que le talent modeste
» Que l'on aime à voir accueilli.
» Animé toutesfois par un si grand suffrage,
» A vous plaire j'ose aspirer ;
» Et si j'obtiens cet avantage,
» Je n'ai plus rien à desirer ».

VERS adressés à un vieux Prêtre, qui, dans une Eglise de village, vint sans égards & sans raison, dire des injures à l'Auteur, en le menaçant de le faire chasser par le Bédeau.

Homme féroce à barbe grise,
Ennemi du bon sens & de l'honnêteté,
Tu m'as chassé de ton Eglise
Où j'étois à genoux en toute humilité.
Approcher de ton Temple est chose redoutable ;
Plus n'irai prier en ce lieu ;
Puisque j'ai rencontré le Diable
Où j'allais chercher le bon Dieu.

Tremoille (Charles-Armand-René, Duc de la), premier Gentilhomme de la chambre du Roi, l'un des plus aimables hommes de ſon ſiecle, a fait des chanſons charmantes. Il mourut de la petite vérole en 1741.

CHANSON.

« Dans ces hameaux, il eſt une bergere
» Qui ſoumet tout au pouvoir de ſes loix;
» Ses graces orneraient Cythere,
» Le Roſſignol eſt jaloux de ſa voix.
» J'ignore ſi ſon cœur eſt tendre :
» Heureux qui pourrait l'enflamer !
» Mais qui ne voudrait pas l'aimer,
» Ne doit ni la voir ni l'entendre ».

AUTRE.

« Dans ces prés fleuris, une abeille
» Vole & vient s'enrichir d'un précieux butin;
» Mais voit-on ſur la fleur les traces du larcin ?
» Le baiſer que j'ai pris ſur ta bouche vermeille,
» En me rendant heureux, te laiſſe ta beauté.
» Roſe aimable, je ſuis l'abeille;
» Mon bonheur ne t'a rien coûté ».

Tressan (Louis-Eliſabeth de la Vergne, Comte de), Lieutenant général des armées du Roi, commandant dans le comté de Bitche, Commandeur de l'ordre de S. Lazare, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, d'Edimbourg, & des Sociétés Royales de Montpellier, de Nancy, de Caen & de Rouen, né au Mans le 4 Novembre 1705, dans le palais épiſcopal de ſon grand oncle, Evêque du Mans, Comte de Lyon, & premier Aumônier de Monsieur, Frere de Louis XIV. Il eſt le chef de la maiſon de la Vergne, l'une de celles du Languedoc, qui ſuccomba ſous la croiſade de Simon de Monford, & qui, rentrée dans ſa province en 1350, éprouva de nouveaux malheurs pendant les guerres du Calviniſme.

Seize *Lavergne* périrent à la bataille de Jarnac, en défendant le Prince de Condé qui n'était encore que bleſſé.

Cette maison a des Chevaliers de Rhodes dès 1440, des Comtes de Lyon depuis deux cent cinquante ans, & elle subsiste en Languedoc dans la branche aînée de *Tressan*, & dans la branche cadette de *Monthasin*, & en Périgord dans celle de *Marquessac Sesval*.

Le Comte de Tressan fut présenté au feu Roi en 1718, & fut élevé à la cour, sous les yeux de son oncle, Archevêque de Rouen, Comte de Lyon, & premier Aumônier de M. le Régent.

MM. de Fontenelle, l'Evêque de Luçon Bussy Rabutin & de Voltaire, tous les trois amis de l'Archevêque de Rouen, veillerent sur l'éducation de son neveu; le premier lui inspirait l'amour des sciences, le second les qualités sociales, & le troisieme l'animait à faire des vers, & à tout ce qui peut être du ressort de l'imagination.

C'est ainsi qu'il eut le bonheur de passer ses premieres années.

Il fut fait Mestre-de-camp de Cavalerie en 1722, & est aujourd'hui le onzieme Lieutenant général de son nom.

Le goût qu'on lui avait inspiré pour les sciences & pour les arts, le fit voyager en Italie depuis 1732 jusqu'en 1733. Il passa quatre mois à la cour de Dom Carlos, alors Duc de Parme (aujourd'hui Roi d'Espagne) qui l'honora de ses bontés, & qui daigne les lui continuer. M. de Tressan resta cinq mois à Rome, où le Cardinal Quirini l'ayant pris en amitié, lui ouvrit la bibliothéque du Vatican, & le jeune Littérateur s'attacha principalement à rechercher dans la collection de la Reine Christine, tout ce qui pouvait l'éclairer sur le berceau de la Littérature Française, & sur tout ce qui a trait à l'ancienne Chevalerie.

La mort du Roi Auguste ayant allumé la guerre en 1733, le Comte de Tressan revint pour servir d'Aide-de-camp à feu M. le Maréchal de Noailles, qui le nomma chef de brigade des Gardes du corps, après la campagne de Philisbourg.

Il continua de servir dans ce corps jusqu'en 1745; & le feu Roi l'ayant honoré des marques de sa satisfaction, le soir de la bataille de Fontenoy, le Comte de Tressan obtint de l'auguste Maître, qui l'avait honoré de son amitié dès son enfance, d'être employé en ligne; il fut alors nommé premier Maréchal de camp de l'armée que M. le Maréchal de Richelieu devait commander pour descendre en Angleterre.

Cette expédition manquée, le Comte de Tressan resta commandant en

chef en Boulonnois & en Picardie; il y établit un ordre de défense, dont il a rendu compte dans l'Encyclopédie, à l'article *Gardes-côtes*, lequel a été suivi depuis sur toutes les côtes de France.

Ce fut pendant les quatre ans qu'il resta commandant sur ces côtes, que les expériences sur l'électricité lui rappellerent bien vivement les anciennes leçons de M. de Fontenelle. Le travail qu'il avait fait à la Fere; une étude sérieuse des Mathématiques; la tournée qu'il avait faite des places fortes du royaume; sa liaison intime avec MM. de Fontenelle, de Maupertuis, de Réaumur, de Mairan, de la Condamine, &c. les observations qu'il avait faites dans ses voyages, sur tout ce qui tient à la Physique générale, lui donnerent le courage d'écrire un long ouvrage sur l'électricité, qu'il considéra dès-lors comme l'agent universel, & le principal moteur de toute la nature. Il soumit cet ouvrage à l'Académie des Sciences de Paris & à celle de Londres, qui toutes deux l'élirent le 1 Janvier 1750; & dans le mois suivant, celles de Berlin & d'Edimbourg, lui firent le même honneur. Ce Mémoire sur l'électricité, que M. le Comte de Tressan composa en 1749, n'a jamais été imprimé, & est déposé dans les registres de l'Académie des Sciences.

A la fin de 1749, il passa du commandement du Boulonois & de la Picardie à celui de la Lorraine Française & du Toulois. La feue Reine & Mgr le Dauphin qui l'honoraient depuis longtems de leur protection & de leur société intime, desirerent qu'il fût attaché à la personne & au service du feu Roi *Stanislas*, qui le nomma grand Maréchal de sa maison, après M. le Marquis du Chastelet qu'il fit son grand Chambellan.

Le desir de plaire au Prince le plus éclairé & le plus aimable, excita plus vivement que jamais son émulation. Il travailla sous les yeux & sous les ordres de ce Prince à la fondation & aux statuts de la Société Royale de Nancy, à laquelle il présida pendant plusieurs années. Le Comte de Tressan venait depuis 1760 de passer au commandement en chef de la Lorraine-Allemande, lorsque son cœur fut frappé presque à la fois des coups les plus mortels; il perdit ses augustes bienfaiteurs, Mgr le Dauphin & le Roi de Pologne. Les injustices sans exemple qu'il essuya dans son commandement, & la douleur de vivre dans un lieu où tout lui rappellait le maître qu'il avait perdu, lui firent demander & obtenir de ne plus résider dans son commandement, qu'il a cependant conservé.

Il ſe retira d'abord dans une maiſon, ſur les bords de la Marne; d'où ſouvent il venait à la Cour; mais ayant eu le malheur de perdre ſes maîtres, ainſi que ſes meilleurs & ſes plus anciens amis, il s'eſt retiré dans une maiſon de la vallée de Montmorency, où la culture générale & des voiſins éclairés, vertueux & aimables, embelliſſent ſes vieux jours.

Dans le cours de tant d'années, les muſes agréables ſe ſont unies quelquefois aux muſes laborieuſes, pour occuper le tems que lui laiſſaient les fonctions de ſon état. Sa tendreſſe pour ſes enfans lui dicta quelques réflexions ſommaires ſur l'eſprit; & cet ouvrage, joint à pluſieurs diſcours académiques, aux éloges du Roi Staniſlas & de M. de Maupertuis, compoſe, avec quelques pieces de vers, un recueil de pieces diverſes qui forment un in-8°. de plus de quatre cent pages.

L'attachement de M. de Treſſan pour un ſavant illuſtre par ſa naiſſance, ſes emplois & ſa réputation dans la littérature, lui firent eſſayer de faire quelques extraits pour la bibliothéque des Romans, dont Triſtan de Léonois eſt le premier, & dont l'extrait du roman de la Roſe eſt le onzieme. Ses amis l'ayant preſſé de faire revivre l'*Amadis de Gaule*, & de continuer à faire connaître les plus anciens romans, & ce qui tient à l'ancienne Chevalerie, il paraît une ſeconde édition plus correcte que la premiere de la traduction libre qu'il a donnée cette année de cet ancien roman, dont il a attribué les trois premiers livres aux romanciers Français du 12[e] ſiecle.

Traduction libre de l'Ode d'Horace,

Quantum diſtet ab inacho codrus.

« Thélephe, convive agréable,
» Pourquoi de faſtes ennuyeux
» Troubler les propos de la table,
» Et nous rappeller nos aïeux ?

» Crois-moi, ce long récit de guerre
» Déplaît à Bacchus, à Cypris;
» Du vin dont tu remplis mon verre,
» Dis-nous plutôt quel eſt le prix ?

» Quitte le ſang & la pouſſiere !
» Parle de parfums & de bains;
» Dis-nous chez qui, la nuit entiere,
» Silene ſe livre en nos mains ?

» O

» O nuit, aux amans favorable,
» C'eſt en ton honneur que je boi !
» O Lune, aux buveurs ſecourable,
» Ce ſecond coup s'adreſſe à toi.

» Pour le troiſieme, je le porte
» Au maître de cette maiſon ;
» Trois coups, neuf coups, eh, que m'importe !
» Ai-je beſoin de ma raiſon ?

» Ne venez point, Grâces timides,
» Régler nos coups dans ce feſtin ;
» Le Scythe & les amis perfides
» Mêlent ſeuls le ſang & le vin.

» Mais reſtez : nous aimons à plaire,
» Et nous ne pouvons rien ſans vous :
» Si le plaiſir eſt néceſſaire,
» Plaire ! c'eſt le premier de tous.

» Muſe, par ton pouvoir magique
» Et tes accords harmonieux,
» Viens, de notre temple bachique
» Chaſſer le ſilence ennuyeux.

» Au ſein de ſa jeune maîtreſſe,
» Licus languit en ſoupirant ;
» Qu'à nos cris, qu'à notre alégreſſe,
» Licus s'éveille en murmurant.

» Plus doux, plus agréable encore
» Que la premiere ombre du ſoir,
» Teléphe ! Cloé qui t'adore
» Tend ſes bras pour te recevoir.

» Pour moi, dans les chaînes fidelles
» Où Glicere ſçut m'arrêter,
» Mon amour a perdu ſes aîles,
» Je voudrais en vain t'imiter ».

Envoi d'un Cantique à Madame la Ducheſſe de Villars.

« Je vous conſacre & ma voix & ma lyre ;
» Je reconnais un aſcendant vainqueur.
» Vous triomphez : le feu qui vous inſpire,
» Charme l'eſprit en pénétrant le cœur.

» De vos leçons rien ne peut me distraire ;
» Je m'y soumets, & j'aime à vous céder ;
» Dans ces leçons vous commencez par plaire,
» Vous finissez par nous persuader.

» Recevez donc mon hommage timide ;
» D'un feu plus pur je me sens enflamer :
» Et pour Thérese, abandonnant Ovide,
» J'apprends de vous un nouvel *art d'aimer* ».

Chanson à Mademoiselle Gaussin.

« Si, près de celle que j'adore,
» J'ai souvent chanté mon bonheur,
» Par des sons plus touchans encore,
» Puissai-je exprimer ma douleur !

» Toi, dont la beauté, la tendresse
» Egalent celle des amours,
» Toi, dont la main enchanteresse
» Serre mes chaînes tous les jours,

» Que ne vois-tu couler mes larmes !
» Ces vers en sont presqu'effacés ;
» Mais ils auraient bien moins de charmes,
» Si ma main les eût mieux tracés.

» Les traits de cette main tremblante
» Seront déchiffrés tour-à-tour :
» Rien n'échappe aux yeux d'une amante
» Qui lit au flambeau de l'amour.

» Ton amant loin de toi soupire,
» Tandis que Paris enchanté
» T'écoute, & tous les jours admire
» Et tes talens & ta beauté.

» Le triste joug dont la fortune
» M'accable & m'impose la loi ;
» Ces vains honneurs ! tout m'importune :
» Je ne lui demandais que toi.

» C'est en vain pour moi, que l'aurore
» Du soleil hâte le retour ;
» Je ne dois point te voir encore,
» Je desire la fin du jour.

» Toute la nature en ſilence
» N'offre qu'un déſert à mes yeux,
» Et les oiſeaux, dans ton abſence,
» N'ont plus de chants harmonieux.

» Pour éviter les jours de fête,
» Je voudrais fuir dans les forêts;
» Je n'y couronne plus ma tête
» Que de ſoucis & de cyprès.

» Quelquefois couronné de lierre,
» De Silene le nourriſſon
» M'agace, me préſente un verre
» Et me demande une chanſon.

» Mais du tendre amant de Délie
» Ma voix a perdu les accens,
» Et du triſte amant de Julie;
» J'imite les ſons languiſſans.

» En vain je voudrais à l'étude
» Pouvoir donner quelques momens:
» L'eſprit a trop d'inquiétude
» Et le cœur trop de ſentimens.

» Souvent, ſans deſſein & ſans guide,
» Je m'égare au fond des vallons;
» Là, de Maupertuis & d'Euclide
» Je veux répéter les leçons.

» Je paſſe en ces ſombres demeures
» Les jours ſans m'en appercevoir,
» Et n'y calcule que les heures
» Que je dois paſſer ſans te voir.

» La nuit dans cette eſpace immenſe
» Que Newton ſoumit à ſa loi,
» Je n'obſerve que la diſtance
» Dont je ſuis éloigné de toi;

» Mon ame, abuſée & ravie,
» Croit ainſi preſſer mon retour;
» Dans tous les inſtans de ma vie
» Tout ſe rapporte à mon amour ».

AUTRE.

« Dans votre village
» Vous vivez heureux ;
» Nul berger volage,
» A ses premiers feux ;
» Celle qui l'engage
» Seule a tous ses vœux.

» Par votre innocence
» Vous plaisez aux Dieux ;
» Tout sent leur présence ;
» Toujours sous leurs yeux
» La paix, l'abondance
» Régnent dans ces lieux.

» A ces Dieux propices,
» A ces bienfaiteurs,
» Pour tous sacrifices
» Vous offrez vos cœurs ;
» Et quelques prémices
» De fruits & de fleurs.

» L'Amour qui vous guide,
» Est comme un enfant
» Soumis & timide,
» Vif & caressant,
» De faveurs avide,
» Et toujours pressant.

» Si loin de sa mere,
» Un bois écarté
» Ote à la bergere
» Sa timidité ;
» Un profond mystere
» Est sa sureté.

» Douce sympathie,
» Innocentes mœurs,
» Feux sans jalousie,
» Mépris des grandeurs ;
» Vous seuls, dans la vie
» Vous semez des fleurs.

» Près de ma Thémire,
» Comme vous heureux,
» Jadis ſur ma lyre
» Je chantais mes feux,
» Et tout mon délire
» Partait de ſes yeux.

» Mais des jours de fête
» Privé déſormais,
» L'amour ne m'apprête
» Que pleurs & regrets,
» Et n'orne ma tête
» Que d'affreux cyprès ».

Ode Anacréontique.

« Muſes, donnez-moi cette lyre
» Que Sapho baigna de ſes pleurs ?
» Pour chanter la jeune Thémire,
» Je vais la couronner de fleurs.
» Amour, que ton flambeau m'éclaire
» Autant qu'il me fait enflamer ;
» Donne-moi le talent de plaire,
» J'ai déja le bonheur d'aimer.
» Par elle, mon ame ravie
» Sacrifie encor aux amours ;
» Thémire régne ſur ma vie,
» Et peut ſeule embellir mes jours.
» Déja loin de moi, la jeuneſſe
» Fuyait d'un pas précipité ;
» Mon cœur abbattu, ſans tendreſſe,
» Languiſſait dans ſa liberté.
» L'amour de la philoſophie
» Avançait pour moi la ſaiſon,
» Où la ſombre mélancolie
» S'honore du nom de raiſon.
» Quelle erreur ! dans la ſolitude
» Je paſſais les nuits & les jours :
» Ah ! peut-on donner à l'étude
» Un tems que l'on doit aux amours ?
» Je vois Thémire !... & dans mon ame
» Le ſentiment renait ſoudain ;

» Ses yeux ont allumé la flamme
» Qui vient de rechauffer mon ſein.
» Eh ! comment pourrais-je encore lire,
» Loke de ſes rivaux vainqueur ?
» Je n'écoute plus que Thémire ;
» Ma ſeule étude, c'eſt ſon cœur.
» Newton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
» Un chemin brillant dàns les cieux :
» Les grands ſecrets que tu découvres,
» Sont moins qu'un regard de ſes yeux.
» Eh ! que m'importe en un ſyſtême
» De trouver l'ordre & la clarté ?
» C'eſt dans le cœur de ce que j'aime
» Que je cherche la vérité.
» Une ame & ſi belle & ſi pure,
» Les attraits qui m'ont ſu charmer....
» C'eſt pour moi toute la nature,
» Aujourd'hui je ne ſais qu'aimer.
» Quels tranſports ! quel beau feu m'anime !
» Quel bonheur pour moi d'être amant !
« Tout l'eſſor d'un eſprit ſublime
» Vaut-il un tendre ſentiment ?
» L'Amour a remonté ma lyre,
» Ce Dieu d'Uranie eſt vainqueur ;
» Je ne chante plus que Thémire,
» Tout mon eſprit eſt dans mon cœur ».

O D E.

Les charmes de la Poéſie lyrique.

« Quels ſons, quelle clarté nouvelle
» Fait luire à mes yeux un beau jour !
» Quelle eſt cette jeune immortelle
» Qui vient embellir ce ſejour ?
» Telle ſur les bords du Scamandre,
» Anchiſe te voyait deſcendre,
» O Vénus, mere des plaiſirs !
» Telle dans un bois ſolitaire,
» La ſœur du Dieu qui nous éclaire,
» Charme l'objet de ſes deſirs.

» Je la reconnais au délire
» De ses agréables concerts ;
» C'est la Muse qui, pour Thémire,
» Se plait à me dicter des vers.
» Pour charmer mon inquiétude,
» Elle vient dans ma solitude
» M'inspirer de nouveaux accords :
» Tous ses feux coulent dans ma veine,
» Je m'éleve, & de l'Hipocrène
» Déjà je reconnais les bords.

» Tous les amans, dont l'esclavage
» Fut illustré par leurs chansons,
» Se promenent sur ce rivage,
» D'Ovide écoutant les leçons.
» Là Tibule, aux pieds de Délie,
» Peint tous les charmes de la vie
» Et l'innocence des hameaux ;
» Properce y couronne Cynthie,
» Et Catulle, de sa Lesbie
» Grave le nom sur les ormeaux.

» J'entends la trompette éclatante
» Célébrer le fils de Thetis ;
» J'aime à voir le vainqueur du Xante,
» Esclave aux pieds de Briseis.
» Hésiode, en sa docte ivresse,
» S'éleve au plus haut du Permesse,
» A la terre il donne des Dieux :
» Dans ses chants le divin Alcée
» Vole plus haut que Prométhée,
» Pour ravir la flamme des cieux.

» O Vénus ! devenez sensible,
» De Sapho recevez les pleurs !
» Sur ce promontoire terrible
» Elle court finir ses malheurs.
» Conduisez l'amoureux Orphée
» Dans ces routes que suit Alphée
» Pour arriver aux sombres bords ;
» Qu'il y suspende le supplice,
» Qu'il rappelle son Euridice,
» Par la douceur de ses accords,

» Près d'Apollon je vois Pindare,
» De l'ode il dicte les leçons,
» Le beau désordre qui l'égare,
» Ne fait qu'animer ses chansons.
» Palès, viens écouter Virgile;
» Il chante aux genoux d'Amarille
» Tes dons ennoblis par sa voix;
» Près d'Auguste il reprend la lyre,
» Du fondateur de son empire
» Ses chants consacrent les exploits.

» En vain une troupe effrénée
» De satyriques furieux
» Veut d'une haleine empoisonnée
» Infecter ces aimables lieux:
» Je vois sur eux la noire envie,
» Les vices & la calomnie,
» Secouer d'horribles serpens;
» Pour eux Thalie inexorable,
» Déteste une veine coupable
» Qui déshonore ses talens.

» Quelles sont ces troupes riantes
» Qui m'attirent dans ce vallon?
» C'est Bacchus suivi des Bacchantes,
» Et conduit par Anacréon.
» Les Satyres & les Driades
» Se joignant aux folles Ménades,
» Frappent l'herbe d'un pied léger,
» De roses ils forment la chaîne,
» Dont en riant le bon Silene
» Cherche en vain à se dégager.

» A son secours sa voix appelle
» Sarasin, la Fare & Chaulieu:
» Ils accourent avec Chapelle,
» Ils entourent le demi-Dieu.
» L'un d'eux lui vole sa bouteille,
» L'autre, d'une mûre vermeille,
» Le barbouille d'un air badin;
» Ninon lui présente son verre,
» L'agace d'une main légere,
» Et Nolet lui verse du vin.

» Marot

» Marot chante sur la fougere
» Valois qu'il retrouve en ces lieux;
» Sous les habits d'une bergere,
» On reconnaît le sang des Dieux.
» Je vois les Grâces attentives
» Caresser ses Muses naïves,
» Charmantes sous leurs vieux atours;
» Leurs guirlandes toujours fleuries,
» Ont le vif émail des prairies,
» Et parent encor les Amours.

» De Malherbe la muse altiere
» Ne se pare que des lauriers
» Que cueillent, dans la carriere,
» Des demi-Dieux & des Guerriers :
» D'un ton plus naïf & plus tendre
» Deshoulieres se fait entendre,
» Tous les cœurs s'ouvrent à sa voix;
» Au bord d'une onde vive & pure,
» Elle reçoit de la nature
» Les leçons dont elle a fait choix.

» Sous un berceau que l'Hypocrène
» Entoure, en suspendant son cours,
» Je vois l'aimable la Fontaine
» Badiner avec les Amours;
» Il s'entretient avec Horace :
» Quelle majesté, quelle grace
» Animent leurs brillans portraits !
Tous deux ils couronnent Thémire,
» Tous deux ils accordent ma lyre
» Pour en célébrer les attraits ».

Tristan l'Hermite (François), Gentilhomme de Monsieur (Gaston Duc d'Orléans) né en 1601 au château de Souliers dans la Marche, quoique fort aimé de son maître & du Cardinal de Richelieu, n'en reçut aucun bienfait.

Sa seule piece de théâtre qui ait réussi, est *Marianne*; elle lui acquit une grande réputation.

Il mourut de la poitrine à l'hôtel de Guise, le 27 Septembre 1655. Il fit ainsi son épitaphe.

« Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine,
» Je me flattais toujours d'une eſpérance vaine,
» Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur.
» Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître.
» Je véquis dans la peine, attendant le bonheur,
» Et mourus ſur un coffre en attendant mon maître ».

Épitaphe d'un Chien.

« Ci gît un chien, qui par nature
» Savait diſcerner ſagement,
» Durant la nuit la plus obſcure,
» Le voleur d'avecque l'amant.
» Sa diſcrete fidélité,
» Fit qu'avec beaucoup de tendreſſe,
» A ſa mort il fut regretté
» Par ſon maître & par ſa maîtreſſe ».

CHANSON.

« Je ſouffre tant de maux, que l'ingrate Climene
» Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine;
» Elle eſt une incrédule, & moi je meurs martyr.
» Amour, puiſqu'il eſt vrai que je ſers à ta gloire,
» Fais lui croire les maux que tu me fais ſentir;
» On ne m'en fait ſentir qu'autant qu'elle en peut croire ».

VADÉ (Jean-Joſeph), de Ham en Picardie, n'avait point étudié, ne ſavait rien, & devait tout à ſa gaité qui l'a fait Poëte.

Ses *Troqueurs* ont été le premier opéra-comique d'un genre moins bas.

CHANSON.

« Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom,
» Eſt un vrai moule à *Te Deon* :
» Vantés que c'eſt un fier vivant, pis que,
» Pour vaincre, il ſe fichait du riſque.

» Spinola, près de Lowendal
» Eſt un ſacré héros de bal :
» L'un molit devant la Pucelle,
» Et l'autre fait ſon lit cheus elle.

» Spendant pourtant le Gouverneur,
» Qui d'Berg-op-zoom était l'fouteneur,
» Voulut faire l'fendant, mais zeste,
» Lowendal lui ficha son reste.

» Tien sarpeguié, rien que son nom
» Fait autant d'effet que l'canon :
» C'est qu'dans c'te famill' l'courage
» Est l'pus fort de leux héritage.

» Le Roi qu'a vraiment l'cœur royal,
» Tout d'suit' vous l'fait Maréchal,
» Dam' vis-à-vis d'un Roi qui pense,
» Et l'mérite a d'la récompense.

» Louis, en gloire est connoisseur;
» Car c'te Déesse là est sa sœur :
» On doit les nommer dans l'histoire
» Les deux jumeaux de la victoire.

» J'nai rien, mais c'est assez pour moi,
» Qu'un seul regard de notre Roi :
» Quand l'soleil donne sur une plante,
» Ses rayons la rendent vivante.

» Dans c'te chanson, il n'y a gueres d'esprit,
» Mais le cœur sait bien ce qu'il dit :
» Et puis souvent tel qui nous gouaille
» En biau stil' ne fait rien qui vaille ».

AUTRE.

« Ah! maman, que je l'échappe belle!
» Colin
» Ce matin
» S'était glissé dans ma ruelle.
» Ah! maman, que je l'échappe belle!
» On a bien raison
» De se défier d'un garçon.
» Il s'approche de moi sans rien dire;
» Le fripon soudain
» Me prend la main,

» Je la retire,
» Il sourit, je le gronde, il soupire.
» Mais, en soupirant,
» Dieux! qu'il avait l'air séduisant!
» Ah! maman, &c.

» Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse,
» Un prudent effort
» De son transport
» Me débarasse:
» Mais voyant redoubler son audace,
» J'avais bien regret
» De n'avoir pas mis un corset.
» Ah! maman, &c.

» Malgré moi, mon sein frappe sa vue;
» Je le couvre en vain,
» Il va plus loin,
» J'en fus émue:
» Les deux mains, quand on est presque nue,
» Ne suffisent pas
» Pour voiler ce qu'on a d'appas.
» Ah! maman, &c.

» En tremblant, je recule, il s'avance:
» Le traître à l'instant,
» D'un air content,
» Sur moi s'élance.
» Son ardeur forçait ma résistance;
» Mais le suborneur
» S'enfuit, voyant entrer ma sœur.
» Ah! maman, &c. »

AUTRE.

« Je suis un Narcisse nouveau
» Qui s'aime & qui s'admire;
» Mais dans le vin & non dans l'eau,
» Sans cesse je me mire.
» En y voyant le coloris
» Qu'il donne à mon visage,
» De l'amour de moi-même epris,
» J'avale mon image ».

Cantique de Saint Roch.

« Approchez-vous; & que chacun écoute
» Sur un vieux Saint un cantique nouveau;
» Le ton badin conviendrait mieux ſans doute
» Sur un ſujet & ſi noble & ſi beau :
» Sur un air tendre
» Faiſons entendre
» Comme à ſaint Roch,
» Le paradis fut *hoc*.

» Ce fut d'un gros, grand, large & long village;
» Que notre Saint ſe trouva né natif;
» De quatorze ans à peine avait il l'âge,
» Qu'à Satanas il ſe montra rétif :
» Le diable inſiſte,
» Le Saint perſiſte,
» Et le lutin
» Y perdit ſon latin.

» Un pauvre un jour lui demanda l'aumône,
» Tranſi de froid, car il gelait alors;
» Soudain ſaint Roch ſe dépouille, & lui donne
» Manteau, culotte, & veſte & juſte-au-corps :
» Puis dans l'égliſe
» Fut en chemiſe,
» Dont le devant
» Flottait au gré du vent.

» Il ſoufflait fort, & la biſe était froide,
» Cette bonne œuvre allait lui coûter cher;
» Voilà ſaint Roch tout tranſi, quaſi roide,
» Quoiqu'il fût dur du côté de la chair :
» Mainte canaille
» Sotte marmaille,
» Le honniſſait
» Et le vilipendait.

» Son cher papa le voyant de la ſorte,
» A coups de canne accueillit ce cher fils;
» Saint Roch lui dit, le diable vous emporte,
» Pour Dieu, j'ai fait préſent de mes habits :

» Ils sont, je gage,
» Peut-être en gage,
» Dit le papa ;
» Mais nous allons voir çà.

» Saint Roch voyant qu'il était difficile
» De vivre là comme doit un chrétien,
» Prit le parti d'abandonner la ville,
» Et dans les bois s'enfuit avec son chien :
» A leur substance,
» La providence
» Prenait le soin
» De fournir au besoin.

» Saint Roch sentant venir sa derniere heure,
» Dit d'un grand cœur son dernier *oremus*.
» Et puis adieu, mon pauvre chien, demeure,
» Moi je m'en vais, je dis mon *inmanus*.
» Exemt de blâme,
» Il rendit l'ame
» En bon chrétien
» Dans les bras de son chien ».

Histoire de Manon.

« Qui veut savoir l'histoire entiere
» De Manselle Manon la couturiere,
» Et de Monsieur son cher amant,
» Qui l'aimait z'amicablement.

» Ce jeune homme-cy t'un beau dimanche
» Qu'il buvait son d'mistier à la croix blanche,
» Fut accueilly par des farauts :
» Qui racollent z'en magner' de crocs.

» L'un d'eux l'y dit : voulez-vous boire
» A la santé d'un Roi couvert de gloire ?
» A sa santé ? dit-y, zoui-dà ;
» Il mérite ben c't'honneur-là.

» Y n'eut pas plutôt dit la chose,
» Qu'un racolleux dix écus l'y propose,
» En lui disant en abrégé,
» Qu'avec eux t'il est z'engagé.

» Oh ! c'n'eſt pas comm'ça qu'on z'engage,
» Répond le jeun' garçon, faiſant tapage ;
» Y au guet ! y au guet ! y au guet, y au guet !
» Le guet vient pour ſavoir le fait.

» Pour afin d'éclaircir l'affaire,
» L'guet les mene tretous cheux l'Commiſſaire,
» Qui condamne l'jeune garçon
» D'aller faire un tour t'en priſon.

» Ah ! voyés t'un peu l'injuſtice
» De ces Meſſieux les gèns de la juſtice !
» Ils vous jugeont ſans jugement,
» Sans ſavoir l'queul qu'eſt l'innocent.

» Sachant cela, Manon zabile
» S'en va tout droit de cheux M. d'Marville,
» Pour lui raconter, zen pleurant,
» Le malheur de ſon accident.

» Monſieur l'Lieutenant de Police,
» Soit par raiſon d'Etat ou par malice,
» Dit : Man'ſell' quoiqu'vous parlés bien,
» Vot' ſerviteur ; vous n'aurez rien.

» Là d'ſſus, s'te pauvre chere amante
» Pleure encor un p'tit brin, pour qu'ça le tente ;
» Mais voyant qu'ça n'opérait pas,
» Pour la Cour all' part de ce pas.

» A Fontainebleau zelle arrive,
» Quaſi preſque toute auſſi morte que vive,
» S'jette au col de M. d'Villeroy,
» Qu'alle prit d'abord pour le Roy.

» Monſieux, vot' ſarvante... J'ſuis l'votre ;
» C'n'eſt pas moi qu'eſt l'Roy, dity, c'eſt un autre,
» Mon enfant, t'nés l'v'à tout la bas....
» Ah ! Monſieux, je l'vois, n'bougés pas.

» Sire, eſcuſés ſi j'vous dérange,
» Mais c'eſt que je ne dors, ne bois, ni mange,
» Du depuis que l'amant que j'ay,
» Sur vot reſpect, & s'engagé.

» On zy a forcé sa signature
» De signer un papier plein d'écriture ;
» Il ne seroit point zenrolé,
» Si on ne l'avait pas violé.

» Le Roi qu'est la justice même,
» Dit : vous méritez qu'vote amant vous aime ;
» Puis lui fit donner mil zécus,
» Et le congé par là dessus.

» Ah ! dit-elle, Roi trop propice,
» S'il y avait queuqu'chose pour vot' sarvice,
» Je pourrions nous employer, da....
» L'Roi dit qu'il n'vouloit rien pour çà.

» De Paris regagnant la ville,
» Elle reva de cheux M. d'Marville :
» M'faut mon amant, rendez-le moi,
» T'nez, lisez, v'la l'ordre du Roi.

» Il est trop tard, Mademoiselle :
» Quand il s'rait encor plus tard l'y dit-elle ;
» M'faut mon amant, je l'veut avoir,
» Non pas demain, mais drès ce soir.

» L'Magistrat, voyant ben que c'tordre
» Allait lui donner du fil à retordre,
» Fit venir le jeune garçon,
» Et puis le remit à Manon.

» Vous jugez comme ils s'embrassirent ;
» Et puis ensuite comme ils s'épousirent,
» Et l'on entend dire en tout lieu,
» Que c'est un p'tit ménage de Dieu.

» Filles qui faites les fringantes,
» Parmi vous trouve-t-on de tell's amantes ?
» Profitez de cette leçon,
» Vous aurez le sort de Manon ».

VALLIER (François-Charles de), Comte du Saussay, Colonel d'Infanterie, &c. a fait plusieurs ouvrages en vers, & a fait jouer à la Cour *Eglé & le Triomphe de Flore*, mis en musique par M. d'Auvergne.

Vers

*Vers à Mademoiselle ***.*

« Je voudrais... quoi ? je voudrais être
» Où ce bouquet va se placer ;
» Sans cesse sous vos yeux, j'apprendrais à penser ;
» Je jouirais des biens dont je deviendrais maître,
» On ne s'y fane point, je saurais m'y fixer.
» Est-ce donc là tout l'avantage
» Qui flatterait & mes yeux & mon goût ?
» Non, je voudrais encore davantage,
» Je serais près du cœur, & le cœur mene à tout ».

Valliere (M. le Duc de la), né le 9 Novembre 1708, connu par son goût pour les arts, par ses rares connaissances en littérature, par les jolies pieces de vers qu'on a de lui, & par sa magnifique bibliothéque, l'une des plus précieuses qu'il y ait en Europe, a donné en 1765, à Fontainebleau, deux actes mis en musique par M. de Bury, Surintendant de la Musique du Roi. Le premier est intitulé *Palmyre*, & le second *Zenis & Almasie*, qui a donné lieu à la plus belle décoration qu'on ait vue au théâtre. Sa Romance de *Raoul de Coucy* & celle du *Comte de Comminges*, sont entre les mains de tout le monde, & remplies de vers de sentiment.

Nous croyons faire plaisir au public, en lui donnant plusieurs petites pieces de M. le Duc de la Valliere qui sont ignorées, ainsi que beaucoup d'autres, dont son porte-feuille est rempli.

« S'il suffisait d'aimer éperdument
» Pour écrire ce que l'on pense,
» Et le pouvoir écrire tendrement,
» Loin d'être dans la défiance
» De m'exprimer trop foiblement,
» Ah ! que j'aurais de confiance !
» Lorsque privé de la présence
» De l'objet le plus charmant,
» Qui jamais ait orné la France,
» Je sens tous les maux de l'absence.
» Pour en adoucir le tourment,
» J'aurais la flatteuse assurance

» De lui peindre chaque moment,
» Et de peindre fidélement
» Et ma tendreſſe & ma conſtance;
» Mais, hélas! quand on aime auſſi parfaitement,
» L'eſprit avec le cœur n'eſt pas d'intelligence;
» L'amour le cherche vainement,
» Il échauffe l'indifférence
» Et refroidit le ſentiment ».

SONNET.

« Qu'es-tu dans l'univers [illegible] té?
» Un vain nom fabriqué par notre inquiétude,
» Sous de fauſſes couleurs régne la ſervitude,
» Et de tous les mortels nul n'en eſt excepté.

» Chacun a ſes deſirs dont il eſt ſurmonté;
» L'un de l'ambition fait toute ſon étude,
» L'autre eſt prêt d'affronter la peine la plus rude,
» Afin d'avoir un bien dont l'eſpoir l'a flatté.

» Pour moi, qui ſéparé de la foule importune
» Ai mépriſé le don de l'aveugle fortune,
» Dédaigné ſes faveurs & bravé ſon courroux:

» J'ai, du port juſqu'ici, comtemplé ces orages;
» Captif, il eſt bien vrai; mais de tant d'eſclavages
» L'Amour, le tendre Amour m'a choiſi le plus doux ».

Vers en envoyant une Boëte où il y avait une glace.

« Daignez me regarder, Annette, un ſeul moment,
» Et vous verrez la naïve peinture
» De l'objet le plus charmant
» Qu'ait ſu former la nature.
» Mais briſez-moi l'inſtant d'après,
» Ou ne m'offrez jamais d'autre objet que vous-même.
» Je n'aime que l'honneur ſuprême
» De bien repréſenter vos immortels attraits,
» Vénus, dans ſon char de victoire,
» Viendrait en vain m'offrir ſes traits à raſſembler:
» Vénus ne pourrait rien, Annette, pour ma gloire,
» A moins que de vous reſſembler ».

Vatan (le Chevalier de), né au mois de Mai 1733, fils cadet de M. de Vatan, Prévôt des Marchands, était Cornette de la seconde Compagnie des Mousquetaires. Il venait de commencer un long voyage dans les cours du Nord, pour se consacrer à la partie des affaires étrangeres, comme à celle la plus capable d'occuper un esprit aussi pénétrant & aussi vif que le sien, lorsque la mort le surprit à Ratisbonne le 2 Janvier 1757. Peu de Poëtes ont annoncé plus de talent que lui; & pour en faire juger nos Lecteurs, nous ne pouvons lui offrir que la piece suivante, qui est remplie de beaux vers & de pensées sublimes.

Ode à l'Éternité.

« Bois sacré, lieux obscurs, dont l'horreur ténébreuse
» D'une frayeur religieuse
» Me fait sentir l'instinct nouveau,
» O bois muets & sourds, dont les retraites sombres,
» Le morne silence & les ombres
» Ne peignent à mes sens que l'horreur du tombeau.

» Troncs antiques, témoins de l'enfance du monde,
» Remparts de cette nuit profonde,
» Tyrans sourcilleux des forêts,
» Précipices, rochers, hideuse perspective
» A qui l'écho triste & plaintive
» Fait souvent répéter mes douloureux regrets.

» Clair ruisseau qui, du haut de ces cimes arides,
» Précipitant tes flots rapides,
» Arroses ces tristes côteaux,
» Et baignant lentement la plaine languissante,
» Ne portes qu'une eau croupissante
» Dans des marais fangeux que couvrent des roseaux.

» Déserts, où m'égarant dans de seches bruyeres,
» Aux cris des oiseaux solitaires,
» De mes cris, je mêle l'horreur!
» Effroyables objets, les seuls que je réclame!
» Par mes yeux, portez à mon ame
» Un aliment amer qu'implore ma douleur.

» J'ai perdu mon ami ! ſon ombre que j'adore,
» Autour de moi voltige encore,
» Et ſemble entendre mes regrets ;
» Mais trop flatteuſe erreur ! dans un ſéjour terrible,
» Sous une chaine indeſtructible
» L'affreuſe éternité le retient pour jamais.

» Malheureux ! il vivait dans une paix profonde,
» Et le vain ſpectacle du monde
» L'amuſait encore aujourd'hui,
» L'heure ſonne ; la mort ſe leve & frappe ; il tombe :
» Enfermés ſous la même tombe,
» Les êtres ſont rentrés dans le néant pour lui.

» Mais que t'importe, ami ? cette nuit homicide,
» Qu'on dit couvrir l'abime vuide,
» Ou du néant ou des eſprits,
» T'environnant déja de ſon ombre ſtérile,
T'enleve un deſir inutile,
» De ces ſenſations dont encor je jouis.

» Que dis-je, ce qu'il eſt, je le ſerai moi-même ?
» Avec une vîteſſe extrême
» Le midi ſuivit le matin,
» Et peut-être bientôt une nuit trop hâtive,
» Même avant que le ſoir arrive,
» Sans eſpoir d'avenir va borner mon deſtin.

» Toi, par qui tout finit, dans qui tout peut renaître,
» A qui tout doit & rend ſon être,
» Et qui ne dois jamais finir,
» Théâtre du préſent que tu détruis ſans ceſſe,
» Toi, dont la force enchantereſſe
» Des cendres du paſſé fait germer l'avenir.

» Océan dévorant, gouffre incompréhenſible,
» O mer immobile & terrible
» De la ſévere Éternité,
» Aſſemblage incréé de ſemences ſécondes,
» De tous les tems, de tous les mondes,
» Univerſel tombeau, principe illimité !

» Pour pénétrer au fond de tes abîmes sombres,
» En vain j'unirai tous les nombres,
» Un jour tu les surpasseras :
» Lorsqu'un soleil s'éteint, un autre le remplace,
» Devant un troisieme il s'efface,
» Tu restes, tu les vois, & ne les compte pas.

» De tant d'astres brillans la majesté tranquille,
» Passe sous ton œil immobile,
» Comme périt l'herbe des champs;
» Ainsi devant toi l'ourse & l'étoile polaire,
» Comme une rose passagere,
» Pour naître & pour mourir ont brillé deux instans.

» Quand l'être encor nouveau, dans un ordre sublime
» S'élançant du fond de l'abîme,
» Combattait encor le cahos,
» Quand les corps se jouant de leur force premiere,
» Méditaient chacun dans leur sphere,
» Les loix du mouvement & celles du repos.

» Avant que les rayons de la premiere aurore,
» S'efforçassent de faire éclore,
» Le monde encore à peine mûr,
» Et que l'astre du jour commençant sa carriere,
» Lançât de son char de lumiere,
» Sur la nuit du néant des flots d'or & d'azur.

» Seule alors avec Dieu, dans son sein déja née,
» Tu n'étais pas moins éloignée
» De ton magnifique berceau
» Que tu l'es aujourd'hui du jour qui t'a vu naître;
» Et que tu devras toujours l'être,
» De l'impossible instant marqué pour ton tombeau.

» Quand un second néant, détruisant cette masse,
» Ne laissera plus que l'espace
» A la place de l'univers,
» Quand tout ne sera rien; que la cause premiere
» Détruisant jusqu'à la matiere,
» Du cahos incréé mettra tout dans les fers :

» Quand d'autres univers, d'autres cieux que les nôtres,
» Auront fait place à d'autres
» Sujets à la commune loi,
» D'autres humains, mortels ainsi que leurs ancêtres,
» Les tems, les mondes & les êtres,
» Se feront tour à tour présentés devant toi;

» Alors jeune toujours, & toujours immuable,
» Egalement inaltérable,
» Tu jouiras de ton printems,
» Comme en tes premiers jours de ta fin éloignée,
» Immortelle, indéterminée,
» Toujours également future en tous les tems; »

M. le Chevalier de Vatan avait fait une tragédie sur l'histoire du Czarowitz Alexis, fils du Czar Pierre. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main. Nous nous rappellons deux vers pleins de sensibilité :

« De deux amis la mort ne fait qu'un malheureux,
» C'est celui qui survit; mais l'absence en fait deux. »

Vendôme (le grand Prieur de), mort en 1727, a fait de fort jolies chansons & d'autres poésies.

CHANSON

« Iris porte le Dieu du vin
» Et l'enfant de Cythere,
» L'un dans ses yeux, l'autre en sa main,
» Pour nous faire la guerre.
» Et lon lan la,
» Je crains plus ce Dieu-là
» Que celui qui tient le tonnerre ».

Vergier (Jacques), naquit à Lyon en 1657, étudia en Théologie, & prit à Paris, en Sorbonne, ses grades de Bachelier.

En 1690, il fut fait Commissaire de la Marine, & exerça cette place à Rochefort, à Brest & à Dunkerque. Il fut ensuite Commissaire ordonnateur, & fut en 1700 nommé à la place de Président du Conseil de commerce de cette ville.

Après avoir fait plusieurs voyages en Angleterre pour le service du Roi,

& y avoir accompagné M. le Duc d'Aumont en qualité de Secrétaire d'Ambassade en 1712, il revint à Paris; & les forts de Dunkerque ayant été démolis, il vendit sa charge, & passa le reste de sa vie dans les plus agréables sociétés, où il était desiré & fêté.

Il fut assassiné par des voleurs de la bande de Cartouche, dans la rue du Bout-du-monde, le 16 Août 1720, âgé de soixante-trois ans.

On connaît ses deux volumes de poésies; nous nous contenterons d'en extraire quelques chansons.

CHANSON.

« Que vos yeux, Iris, sont charmans
» Iris, que votre voix est tendre!
» Tous les Dieux seraient vos amans,
» S'ils pouvaient vous voir, vous entendre.
» Plus sensible qu'eux à l'amour,
» Mais plus timide à le faire connaître,
» Je vous entends, je vous vois chaque jour:
» Que pensez-vous que je doive être »?

AUTRE.

« Que fait l'Amour à cette table?
» Ce Dieu doit-il être où l'on boit?
» Iris, est-il inévitable
» De le trouver par-tout où l'on vous voit?
» Faites qu'il sorte tout à l'heure:
» Je crains, je fuis son entretien;
» Mais, non, autant vaut qu'il demeure,
» Si vous restez nous n'y gagnerons rien ».

AUTRE.

« L'Amour aujourd'hui tout en larmes
» Se plaint hautement de nous deux.
» Il dit que vos yeux
» Ont enlevé ses charmes.
» Que mon cœur à dérobé ses feux.
» L'Amour aujourd'hui tout en larmes
» Se plaint hautement de nous deux ».

AUTRE.

« Bélize veut avoir tout ce qu'elle n'a pas,
» Et la conquête la plus belle,
» Si-tôt qu'elle l'obtient, lui devient ſans appas;
« Amant, qui ſoupirez pour elle,
» Pour faire que ſon cœur ſoit plus d'un jour fidelle,
» A ſes yeux, plus d'un jour, ſoyez indifférent,
» Vous la perdrez en l'acquérant.
» Un Amant de deux jours, pour elle a peu de grace;
» Et pour mieux vous en avertir,
» Celui qui dans ſon cœur tient la premiere place,
» N'eſt que le plus près d'en ſortir ».

Vigne (André de la), Secrétaire d'Anne de Bretagne, a fait un Journal en vers & en proſe du voyage & des conquêtes de Charles VIII en Italie en 1494 (*a*). Il fut fort ami d'Octavien de S. Gelais, & vivait encore en 1514; on croit qu'il était né vers 1560; mais était sûrement mort en 1527, ainſi que nous l'apprend Jean Bouchel dans ſa cinquante-ſeptieme Epître familiere, où il met la Vigne au nombre des Poëtes qui reçurent l'Abbé d'Angle Jean d'Anton dans les Champs-Elyſées.

CHANSON.

« De trop aimer, c'eſt grand'folie,
» Quelque choſe que l'on m'en die;
» De trop aimer, c'eſt grand'folie.
» Je le ſais bien, quand à ma part,
» De trop aimer, c'eſt grand'folie.
» Qui ſage eſt, bientôt s'en départ ».

Villedieu (Marie-Catherine Deſjardins de), née à Alençon en 1640, vint à Paris à l'âge de vingt ans, & elle y fit beaucoup de bruit par ſa beauté & par ſon eſprit. M. de Villedieu, quoique déja marié en ſecret, l'épouſa & mourut bientôt après. Elle épouſa en ſecondes noces M. de

(*a*) Ce Journal commence le mardi 9 Septembre 1494, & finit le ſamedi 7 Novembre 1495.

Châte

Châte, aussi marié sans qu'on le sût, & qui ne vécut pas plus long-tems. Elle passa le reste de ses jours dans la galanterie, conservant toujours le nom de Villedieu, même pendant la vie de son second mari, & mourut en 1683, après avoir fait plusieurs romans, & beaucoup de petites pieces de poésie.

CHANSON.

« Amour, vous n'êtes pas encore mon vainqueur;
» Mais hélas! je vous crains, doux tyran de nos ames;
» Et lorsque vous mettez la crainte dans un cœur,
» Il est bien près de ressentir vos flames ».

AUTRE.

« La nuit fut de tout tems favorable à l'amour:
» Que des jours les plus beaux elle soit triomphante:
» Un moment d'une nuit charmante
» Vaut seul tous les plaisirs du jour ».

AUTRE.

« Presque toujours chacun suit son caprice:
» Heureux est le mortel que les destins amis
» Ont partagé d'un caprice permis,
» Ou de qui le transport devient une justice;
» Quand de ce don du ciel un cœur est revêtu,
» C'est toujours à l'honneur qu'il fait un sacrifice.
» Mais, si d'un sort contraire il était combattu,
» Le faible ferait pour le vice
» Tout ce qu'il fait pour la vertu ».

Voisenon (Claude-Henri Fusée de), né au château de Voisenon, près Melun, le 8 Juillet 1708, commença par être Grand-Vicaire de l'Evêque de Boulogne; mais il abandonna bientôt les dignités ecclésiastiques, ne se sentant pas destiné à les bien remplir. Il était né plutôt pour l'état militaire, puisqu'ayant plaisanté un Officier qui le trouva mauvais, il se battit avec lui, le blessa & le désarma.

Depuis ce tems il se livra entiérement au monde & au théâtre; mais presque toujours ignoré dans ses productions, il se couvrait de voiles qui

n'étaient que de ces gazes légeres que perce le premier coup-d'œil. On le reconnaissait par-tout, & souvent même où il n'était pas; car on lui a attribué beaucoup de choses qui sont entiérement de Favard.

Son amitié pour cet aimable Poëte ne s'est pas démentie un seul moment jusqu'à la fin de sa vie.

En 1771, il fut nommé Ministre de l'Evêque de Spire, & termina près de cinq ans ensuite une vie souvent tourmentée par un asthme, & par la complexion la plus délicate, qui le mirent plusieurs fois aux portes de la mort.

Il mourut à Voisenon le 22 Novembre 1775, avec une fermeté & une constance peu communes.

Desmahis a fait ainsi son portrait.

« Arbitre des talens qu'il cultive & possede,
» Son esprit est toujours d'accord avec le goût :
» Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il succède;
» Et sans prétendre à rien, il a des droits sur tout ».

L'Abbé de Voisenon a donné à l'Opéra, en 1758, *l'Amour & Psyché*, musique de Mondonville; en 1759, *les Fêtes de Paphos*, musique de Mondonville.

CHANSON.

« Craignons ces bergers doucereux,
» Maman le veut, ce sont, dit-elle,
» Des loups malins & dangereux;
» Brebis, fuyez leur dent cruelle;
» Helas! je frémis du danger.
» Mais les discours de mon berger
» Dissipent bientôt mes alarmes.
» Maman, il a de si doux charmes,
» Pour guérir un soupçon fatal!
» Non, non, je ne puis m'en défendre :
» Il est si soumis & si tendre,
» Voudrait-il me faire du mal »?

AUTRE.

« L'aimable printems voit éclore
» Des fruits que l'été fait mûrir;

» L'automne plus heureux encore,
» Nous offre ce jus à cueillir.

» Ainſi, par d'aimables largeſſes
» Tout conſpire à nous réjouir.
» Trois ſaiſons forment nos richeſſes;
» L'hiver eſt le tems d'en jouir.

» Chantons la ſaiſon favorable,
» Amis, qui nous raſſemble tous;
» Bravons chez une hôteſſe aimable
» Tous les vents du nord en courroux.

» Je vois la délicate Annette
» Que la biſe fait friſſonner.
» Ah! bergere, l'amour m'apprête
» Le plaiſir de te réchauffer.

» L'amour & ce brillant champagne
» A l'envi t'offrent tous leurs feux:
» Choiſis, mon aimable compagne,
» Ou plutôt, prens-en de nous deux.

» Au bout d'une courte carriere
» Phébus ſe plonge dans les eaux,
» Regretterai-je ſa lumiere,
» Quand je vois Annette aux flambeaux?

» Tandis que ſa face eſt viſible,
» Au travail on voit tout courir;
» Les heures de la nuit paiſible
» Sont les heures du doux plaiſir.

» De la clarté que l'art me donne,
» Je diſpoſe au gré de mes vœux;
» Une aimable rougeur l'ordonne,
» Je l'éteins, & je ſuis heureux.

» L'éclat d'une fête brillante
» Raſſemble les ſujets d'amour.
» Dieux! que la bergere eſt contente!
» L'amant ſaura l'être à ſon tour.

» Seuls dans le cabinet d'Iphise,
» Que nos entretiens ont d'attraits !
» Dans le feu que sa main attise,
» Le tendre amour forge ses traits.

» Que l'hiver est charmant à table !
» Les plaisirs s'y rassemblent tous ;
» Le vin rend l'amour plus traitable,
» Et l'amour rend le vin plus doux ».

Voiture, né à Amiens en 1598, & fils d'un Marchand de vin, fut élevé à Paris au collége de Boncour. M. d'Avaux, son camarade d'école, étant devenu Surintendant des Finances, le nomma premier Commis, pour qu'il en eût les appointemens, & le fit connaître à la Cour, où il fut fort goûté. Il était presque toujours à l'hôtel de Rambouillet, & faisait l'ornement de ces conversations si fameuses dans ce tems-là. Jamais personne n'entendit mieux que lui l'art de badiner noblement & agréablement. Ses Lettres seront agréables dans tous les tems; mais fort peu de ses vers méritent d'être conservés.

M. d'Avaux lui procura la charge de Maître-d'hôtel du Roi, & celle d'Introducteur des Ambassadeurs chez Monsieur, frere du Roi. Il suivit ce Prince en Languedoc, pendant le tems des brouilleries, & fut envoyé par lui en Espagne, où il se fit aimer du Comte d'Olivarès ; il apprit si bien l'Espagnol, qu'il fit des vers que l'on crut de Lopès de Véga. Il fit aussi deux voyages à Rome, où il fut accueilli de tous les Savans.

Il fut un des Académiciens Français les plus estimés, & mourut en 1648, regretté des honnêtes gens, & sur-tout des Dames.

CHANSON.

« J'avais de l'amour pour vous,
» Charmante Silvie :
» Mais vos injustes courroux
» Ont refroidi mon envie.
» Je sais aimer constamment ;
» Mais si l'on n'aime également,
» Ma foi, je m'en ennuie.

» L'amour sur un autre amour
» Volontiers s'appuie,

» J'aime ſans aucun détour.
» Mais ſi je vois qu'on me fuie,
» Et qu'on ſe plaiſe à m'ouir
» Pleurer, tourmenter & gémir,
» Ma foi, je m'en ennuie.

» Vous exercez ſur mon cœur
» Trop de tyrannie,
» Je ne vis plus qu'en langueur,
» C'eſt une peine infinie
» Que de vivre en vous aimant;
» Et pour vous parler franchement,
» Ma foi, je m'en ennuie.

» Si vous penſez honorer
« Une ame tranſie
» Qui meurt pour vous adorer,
» Pour moi, je vous remercie :
» Je ne veux point tant d'honneur;
» Gardez-le à quelque grand Seigneur;
» Ma foi je m'en ennuie ».

Voltaire (Marie-François Arrouet de). Il était de la deſtinée brillante de ce grand homme (comme on l'a ſouvent obſervé), d'étonner par l'univerſalité de ſes talens, & de parcourir avec ſuccès tous les genres de la littérature. Quoique le genre lyrique ne ſoit pas préciſement celui dans lequel il ait acquis le plus de gloire, on lui doit cependant de très-belles odes, telle que celle ſur la mort de l'Empereur Charles VI, celle ſur la mort de Madame la Margrave de Bareith, &c. Il a fait auſſi quelques opéra, entr'autres *Samſon* & *Pandore*. L'opéra de *Samſon* fut mis en muſique par *Rameau*; mais la repréſentation n'en fut pas permiſe, parcequ'on regarda la ſcène lyrique comme trop profane, pour y repréſenter un ſujet tiré de l'Ecriture, tandis qu'on tolérait que *Samſon* & *Arlequin*, comme le dit plaiſamment Voltaire, fiſſent conjointement des miracles à la farce Italienne.

Nous nous permettrons de tranſcrire un fragment de cet opéra, pour prouver que le génie de l'Auteur ſavait ſe plier à tous les genres, & même y donner l'exemple de quelques beautés nouvelles.

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

« Profonds abymes de la terre,
» Enfer, ouvre-toi !
» Frappe, tonnerre,
» Ecrase-moi :
» Mon bras a refusé de servir mon courage,
» Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage,
» Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux !
» Lumiere, tu fuis de mes yeux !
« Lumiere, brillante image
» D'un Dieu ton auteur,
» Premier ouvrage
» Du créateur,
» Douce lumiere !
» Nature entiere,
» Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
» Te cache à ma triste paupiere.
» Profonds abymes, &c. »

UNE PRÉTRESSE DES PHILISTINS.

» Tous nos Dieux étonnés & cachés dans les cieux,
» Ne pouvaient sauver notre empire,
» Vénus, avec un sourire,
» Nous a rendus victorieux.
» Mars a volé, guidé par elle,
» Sur son char tout sanglant;
» La victoire immortelle
» Tirait son glaive étincelant
» Contre tout un peuple infidele;
» Et la nuit éternelle
» Va dévorer leur chef interdit & tremblant ».

LE ROI DES PHILISTINS *à Samson.*

« Eh bien ! qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
» Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
» Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
» Et son bras languissant ne peut se déployer.
» Il t'abandonne, il céde à ma puissance ;
» Et tandis qu'en ces lieux j'enchaine les destins,
» Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains,
» Se repose dans le silence ».

SAMSON.

» Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
» Quand il n'offenſait qu'un mortel,
» On inſulte ton nom, ton culte, ton autel,
» Leve-toi, venge ton outrage ».

CHŒUR DE PHILISTINS.

« Tes cris ne ſont point entendus,
» Malheureux, ton Dieu n'eſt plus ».

SAMSON.

« Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
» Accorde-moi du moins une mort glorieuſe ».

LE ROI.

« Non, tu dois ſentir à longs traits
» L'amertume de ton ſupplice.
» Qu'avec toi, ton Dieu périſſe,
» Et qu'il ſoit, comme toi, mépriſé pour jamais ».

SAMSON.

« Tu m'inſpires! Grand Dieu! c'eſt ſur toi que je fonde
» Mes ſuperbes deſſeins;
» Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
» Mes languiſſantes mains ».

LE ROI.

» Vil eſclave, qu'oſes-tu dire?
» Prêt à mourir dans les tourmens;
» Peux-tu bien menacer ce formidable empire
» A tes derniers momens!
» Qu'on l'immole, il en eſt tems;
» Frappez, il faut qu'il expire ».

SAMSON.

« Arrêtez, je dois vous inſtruire
» Des ſecrets de mon peuple & du Dieu que je ſers;
» Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers ».

LE ROI.

« Parle, apprens-nous tous tes crimes;
» Livre-nous toutes nos victimes ».

SAMSON.

» Roi, commande que les Hébreux
» Sortent de ta présence & de ce temple affreux ».

LE ROI.

» Tu seras satisfait ».

SAMSON.

» La cour qui t'environne;
» Tes Prêtres, tes guerriers sont-ils autour de toi? »

LE ROI.

» Ils y sont tous, explique-toi ».

SAMSON.

« Suis-je auprès de cette colonne
» Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

« Oui, tu la touches de tes mains ».

SAMSON *ébranlant la colonne.*

« Temple odieux, que tes murs se renversent;
» Que tes débris se dispersent
» Sur moi, sur ce peuple en fureur ».

CHŒUR DES PHILISTINS.

» Tout tombe, tout périt, ô ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

» J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur ».

Ces vers nous paraissent moins doucereux, moins fades que ceux de la plupart de nos opéra. Ils prouvent que notre scène lyrique pourrait s'élever à un ton de poésie plus fier, plus mâle, plus élevé qu'on ne le croit communément, sur-tout d'après nos opéra modernes.

On

On trouve aussi de très heureux morceaux dans Pandore ; mais nous nous bornerons à ajouter ici quelques chansons échappées au génie facile de M. de Voltaire. Quelques-unes ont été faites par l'Auteur, sans qu'il se doutât qu'on dût les chanter, telles que ces stances charmantes qui appellaient si naturellement la musique.

STANCES.

« Si voulez que j'aime encore,
» Rendez-moi l'âge des amours ;
» Au crépuscule de mes jours
» Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

» Des beaux lieux où le Dieu du vin,
» Avec l'Amour, tient son empire,
» Le tems, qui me prend par la main,
» M'avertit que je me retire.

» Laissons à la belle jeunesse
» Le plaisir & les agrémens :
» Nous ne vivons que deux momens ;
» Qu'il en soit un pour la sagesse.

» Quoi, pour toujours vous me fuyez
» Tendresse, illusion, folie,
» Dons du ciel qui me consoliez
» Des amertumes de la vie !

» On meurt deux fois, je le vois bien :
» Cesser de plaire & d'être aimable
» Est une mort insupportable ;
» Cesser de vivre, ce n'est rien.

» Ainsi je déplorais la perte
» Des erreurs de mes premiers ans ;
» Et mon ame, aux desirs ouverte,
» Rappellait ces enchantemens.

» Du ciel alors daignant descendre,
» L'amitié vint à mon secours ;

» Elle était plus douce, aussi tendre
» Mais moins vive que les amours.

» Touché de sa beauté nouvelle,
» Et par sa lumiere éclairé,
» Je la suivis ; mais je pleurai
» De ne pouvoir plus suivre qu'elle

CHANSON.

A Madame la Princesse de Prusse.

« Souvent un air de vérité
» Se mêle au plus grossier mensonge :
» Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
» Au rang des Rois j'étais monté :
» Je vous aimais alors, & j'osais vous le dire :
» Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté,
» Je n'ai perdu que mon empire ».

AUTRE.

« Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle.
» Vous êtes simple & naturelle ;
» Et sans prétendre à rien vous triomphez de tous.
» Si vous eussiez été du tems de Gabrielle,
» Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous ;
» Mais on n'aurait point parlé d'elle ».

AUTRE.

« Pour soumettre mon ame
» A l'empire des plaisirs,
» Un berger plein de flame,
» M'entretient de ses desirs :
» Pas à pas son feu le guide
» Vers la route des faveurs ;
» Mais son cœur encor timide
» N'ose braver mes rigueurs.

» La sagesse trop fiere
» Me défend de l'écouter ;

» Et pour la faire taire,
» L'ingrat n'ose assez tenter.
» Que n'a-t-il assez d'adresse
» Pour dérober au devoir
» La preuve d'une faiblesse
» Que je n'ose faire voir !

» Quand d'un œil moins sévere,
» Je flatte ses tendres feux,
» Son embarras différe
» L'instant de se rendre heureux.
» Il craint, il tremble, il hésite;
» Il avertit ma fierté ;
» Et la cruelle en profite
» Pour bannir la volupté.

» Hier à la victoire
» Marchant plus rapidement,
» Il atteignit la gloire
» Dont on couronne un amant.
» Que n'osait-il davantage ?
» Encor un pas seulement,
» Ma raison faisait passage
» Au plaisir du sentiment ».

Autre, faite à plus de quatre-vingt ans.

« Eh quoi ! vous êtes étonnée,
» Qu'au bout de quatre-vingt hivers
» Ma muse faible & surannée
» Puisse encore frédonner des airs !

» Quelquefois un peu de verdure
» Rit sous les glaçons de nos champs ;
» Elle console la nature :
» Mais elle séche en peu de tems.

» Un oiseau peut se faire entendre
» Après la saison des beaux jours :
» Mais sa voix n'a plus rien de tendre ;
» Il ne chante plus ses amours.

» Ainsi je touche encor ma lyre
» Qui n'obéit plus à mes doigts;
» Ainsi j'essaie encor ma voix
» Au moment même qu'elle expire.

» Je veux dans mes derniers adieux,
» Disait Tibulle à son amante,
» Attacher mes yeux sur tes yeux,
» Te presser de ma main mourante.

» Mais quand on sent qu'on va passer
» Quand l'ame fuit avec la vie,
» A-t-on des yeux pour voir Délie,
» Et des mains pour la caresser ?

» Dans ces momens chacun oublie
» Tout ce qu'il a fait en santé;
» Quel mortel s'est jamais flatté
» D'un rendez-vous à l'agonie ?

» Délie elle-même à son tour,
» S'en va dans la nuit éternelle,
» En oubliant qu'elle fut belle
» Et qu'elle a vécu pour l'amour.

» Nous naissons, nous vivons, Bergere,
» Nous mourrons sans savoir comment;
» Chacun est parti du néant :
» Où va-t-il?... Dieu le sait, ma chere ».

Ussieux (M. d') a fait un recueil d'anecdotes historiques, imprimé en deux volumes *in*-8°, avec des figures, & est intitulé *le Décaméron Français*. Presque toutes ces histoires sont du plus grand intérêt, & aussi bien écrites qu'agréables à lire. Son *Siége de S. Jean-de-Lône*, piece héroïque en trois actes, est reçu à la Comédie Française depuis longtems, & probablement sera bientôt représenté. Sa traduction de l'Arioste est fort estimée, & digne de la beauté de l'édition. Il a fait aussi en société *Gabrielle de Passy*, parodie de *Gabrielle de Vergy*. M. d'Ussieux est l'un des Auteurs du Journal de Paris, & l'orne souvent d'articles de la meilleure critique.

CHANSON.

« Amour me tient en ſervage :
» En mon cœur plus n'eſt repos,
» En ma bouche, doux propos;
» N'ai que larmes pour breuvage,
» Et pour voix n'ai que ſanglots.

» Bien ſe voit que de ma vie
» Fleur ſe paſſe chaque jour,
» Si m'aimez à votre tour,
» Las! dans peu, gente Émilie,
» Mourrai victime d'amour.

» Ah! ſi me pouviez entendre,
» Si vous ſaviez que m'amoindrit,
» Que Roger d'amour périt,
» Vous connois ame aſſez tendre,
» Me pleureriez un petit.

» Mais non, non, ne craignez mie;
» Mon ſecret point ne dirai;
» Avec moi, quand finirai,
» Vous le promets, belle amie,
» Au tombeau l'emporterai ».

WATELET (Claude-Henri), Receveur général des Finances, né à Paris, & reçu à l'Académie Françaiſe en 1760. L'amitié, les lettres & les talens ont fait le bonheur de ſa vie, & ſes plus agréables délaſſemens.

Son poëme ſur la Peinture méritera toujours l'eſtime des Poëtes & des Peintres, & jamais un poëme ſur cet art ne pouvait être bien fait que par un homme qui poſſédât également les connaiſſances néceſſaires dans ces deux genres. On attend de M. Watelet une traduction en vers de la Jéruſalem délivrée du Taſſe. Ce qui en a été lu aux Séances publiques de l'Académie, a fait juger avantageuſement du reſte de cette difficile entrepriſe.

Jamais homme de lettres n'a moins été jaloux que M. Watelet, des ſuccès de ſes confreres; & jamais perſonne n'a plus encouragé les talens naiſſans, ni ne leur a donné de conſeils plus utiles.

Nous avons de lui beaucoup de chansons échappées à ses loisirs; on les chante sans savoir de qui elles sont, & jamais il n'y a attaché assez de mérite pour s'en déclarer l'auteur.

XIMENÈS (Auguste-Louis, Marquis de), né à Paris le 28 Février 1726, a donné plusieurs tragédies au Théâtre Français, & a fait l'opéra de *Pharamond* & celui d'*Hélène*, qui n'ont pas encore été représentés.

YVER, Seigneur de Plaisance & de la Bigotterie (Jacques), Gentilhomme Poitevin, naquit à Niort en 1520.

Branle de Poitou.

« Ores, mon Angelette
» Que le pampre croissant
» D'une accolade estroite
» Va sa treille embrassant,
» Et qu'on voit s'enlassant
» Tout à l'entour du chesne,
» D'une amoureuse chaîne,
» Le lierre verdissant.

» Que les arbres en terre
» Se vestent de blancheurs;
» Que le verd pré desserre
» Ses plus douces odeurs,
» Se bigarrant de fleurs,
» Et que l'eau qui ruisselle,
» Console la querelle
» Des oiseaux voyageurs.

» Le rossignol sauvage,
» Le passe, & le ramier
» Sous le nouveau feuillage
» Se vont apparier:
» Que d'une amour entiere
» Gémit la tourterelle
» Et que jà l'arondelle
» Cherche à se marier.

» Puiſque tout ce, ma belle,
» Le printems nous fait voir,
» Serez-vous bien rebelle
» A l'amoureux devoir ?
» Pourrez-vous ſeule avoir
» L'hyver en la poiƈtraine,
» Pour eſteindre inhumaine
» D'un doux feu le pouvoir ?

» Pluſtôt d'amour bénigne
» Faites un cœur nouveau,
» Pluſtôt ſoyez ma vigne,
» Je ſerai votre ormeau;
» Et dans votre ſein beau,
» Enfermés mon courage,
» Comme dans une cage
» On enferme un oiſeau.

» Et pour un plus grand ſigne
» D'éternelle amitié,
» D'un lien androgyne
» Notre corps ſoit lié,
» Que de notre moitié,
» Amour ores parface
» Un tout qui ne s'efface
» Par la mort ſans pitié.

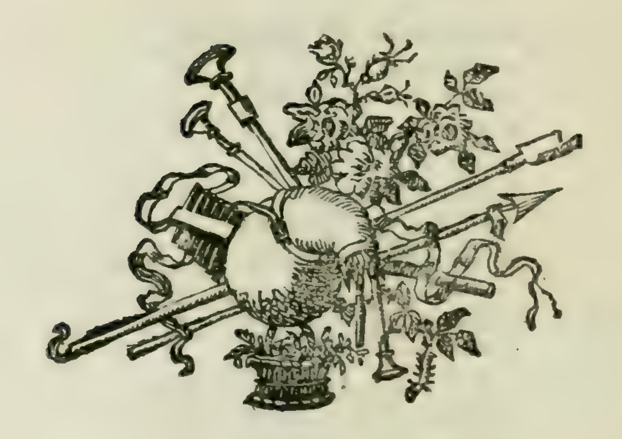
» Qu'un trait qui ne rebouche,
» Nous enſerre tous deux
» Sein à ſein, bouche à bouche,
» Flanc à flanc, yeux à yeux;
» Que ce ret doucereux
» Cent fois ſur nous redouple,
» Duquel Vulcain accouple
» Les Déeſſes aux Dieux ».

CHANSON.

« J'ai requis à l'amour un bien tant ſeulement,
» Que, pour de mes travaux l'heureuſe récompenſe,
» Il lui pleuſt d'un baiſer me donner allégeance,
» Tel que ma belle ſceu ſucrer ſi doucement.

» Il me fut octroyé de le prendre en passant ;
» O jour infortuné que j'en eus jouissance !
» Mon œil n'ayant plus lors de voir son bien puissant ;
» De ma bouche enviait le doux contentement.
» Amour, tu n'as rien fait pour ma triste pensée,
» Ayant une autre guerre en moi recommencée.
» Et me faisant, hélas, de moi-même envieux :
» Donc puisqu'à deux desirs un bien ne peut suffire ;
» Je te supplie, amour, si tu ne veux m'occire,
» Ou bien oste-moi tout, ou bien me donne mieux ».

Fin du sixieme Livre.



SUPPLÊMENT AU CHAPITRE IV DU TOME III.

Nous devons à M. Suard, de l'Académie Françaiſe, ce Supplément qu'il n'a pas eu le tems de faire plus étendu. Il eût été à deſirer que nous l'euſſions conſulté plutôt, il aurait enrichi notre Ouvrage de recherches & de remarques auſſi agréables qu'utiles. Nous eſpérons qu'il voudra bien nous communiquer tout ce qu'il a écrit ſur la Muſique, ſi le Public a la bonté de juger notre Ouvrage digne d'une ſeconde édition.

Nous ne ſaurions trop le répéter : ſi jamais nous entreprenons cette tâche pénible, nous deſirerons que cet ouvrage ſoit bien moins le nôtre que celui de tous les gens inſtruits qui daigneront nous honorer de leurs conſeils & de leurs recherches. Nous n'avons jamais ambitionné que le mérite d'être utile aux amateurs d'un art qui n'eſt pas fondé, comme beaucoup de gens le croient, ſur des regles arbitraires ; & nous n'avons cherché qu'à raſſembler dans un même recueil les faits les plus intéreſſans épars dans des milliers de volumes. Loin de redouter ou de braver les critiques que nous méritons probablement dans une infinité d'endroits, nous les recevrons avec reconnoiſſance, ſur-tout ſi elles ſont dictées par l'amour du vrai, qui ſeul a été notre guide.

Des Compoſiteurs Italiens.

Antoniotti (George), Compoſiteur Italien, a fait imprimer à Londres, en 1760, un ouvrage intitulé *l'Arte Armonica.*

Agnesi (Marie-Thérèſe), de Milan, a mis en Muſique pluſieurs Cantates & trois Opéras qui ont eu du ſuccès : *La Sofoniſba*, le *Ciro in Armenia*, & la *Nitocri.* Cette dame était ſœur de la célebre Marie Gaetana Agneſi, qui a profeſſé les Mathématiques à Bologne, & qui eſt morte il y a peu de tems.

Ardore (le Marquis de Saint-George, Prince d'), ce Seigneur Napolitain, très-connu en France, où il a été Ambaſſadeur il y a trente ans, a mis en muſique des Cantates & des Opéras, & ſes compoſitions ſont eſtimées des maîtres de l'Art. Le royaume de Naples a fourni beaucoup de noms illuſtres à la liſte des Compoſiteurs en Muſique : les plus célèbres ſont le Baron d'Aſtorgas, le Duc Ruffo, Don Bartolomeo Vaſſallo, tous trois Siciliens; Don Antonio Caputo, Monſignore de' Stefani, & quelques autres, dont les noms ſont omis dans le catalogue.

Bertoni (Ferdinand). On a omis à l'article de ce Compoſiteur, encore vivant, une anecdote qui me paroît intéreſſante pour l'hiſtoire de l'Art.

On ſait le ſuccès extraordinaire que l'*Orfeo* du Chevalier Gluck a eu ſur preſque tous les théâtres d'Europe. Après avoir été joué vingt-huit fois de ſuite ſur celui de Parme, où toute l'Italie était raſſemblée pour la fête du mariage de l'Infant, on le grava. C'eſt le premier Opéra Italien qui ait été gravé. On engagea quelque tems après M. Bertoni à mettre en Muſique le même Poëme pour le théâtre de Veniſe; il le fit avec ſuccès. On fit graver ſa partition; mais il exigea qu'on mît à la tête un *Avis au Lecteur*, dont voici la traduction littérale.

« Ce n'eſt pas ſans quelque frayeur que j'ai accepté la propoſition de » mettre en Muſique l'*Orfeo* du célebre Signor Calzabigi, après l'heureux » ſuccès qu'a juſtement obtenu dans la même entrepriſe M. le Chevalier » Gluck chez toutes les nations de l'Europe. En me mettant à l'ouvrage, » me trouvant dépourvu du ſecours du Poëte que j'aurois pu conſulter » au beſoin, je regardai comme une circonſtance auſſi heureuſe qu'utile » pour moi, d'avoir ſous les yeux la partition du Compoſiteur, pour » ſuivre ſes traces, au moins dans la marche qu'il a tenue. C'eſt aux » hommes d'un diſcernement juſte & délicat, à juger de la différence » qu'il y a dans le reſte.

» Le ſuccès de mon ouvrage a paſſé toutes mes eſpérances, & d'après » les inſtances qu'on m'a faites pour le publier, je n'ai pu me diſpenſer » de le laiſſer graver.

» Je me trouverais fort heureux ſi je pouvais, non pas obtenir comme » M. le Chevalier Gluck, les applaudiſſemens des autres nations, mais

» du moins trouver auprès d'elles une partie de l'indulgence qu'on m'a » montrée à Venise.

» Pour prix de ma condescendance, j'ai exigé de MM. les Editeurs, » qu'ils mettraient cet avis à la tête de l'ouvrage, afin de rendre justice » à qui elle est due, & d'éviter toute imputation de vanité, défaut » très-étranger à mon caractere ».

Ce qui me paraît mériter attention dans cette Préface, c'est de voir qu'un habile Compositeur, qui avait déja mis en musique, sans en être le moins du monde effrayé, (*senza trepidazione*) des Poëmes sur lesquels les Vinci, les Jomelli, les Buranello, les Hasse, &c. avaient déployé toutes les richesses de leur art, éprouve ce moment de frayeur en remettant en musique l'*Orfeo*, après M. Gluck; qu'il se trouve fort heureux d'avoir la partition sous les yeux pour suivre la marche & la disposition générale que M. Gluck lui avait tracée; qu'il ait imité les intentions, les mouvemens, & souvent même les motifs de tous les morceaux intéressans de l'original, & que cette imitation ait encore eu un grand succès chez les Italiens mêmes, qui semblent ne desirer & ne goûter que la nouveauté. Je me contenterai d'exposer ce fait, & je laisse aux gens d'esprit à en tirer les conséquences.

Carissimi (Jacques). L'article de ce célebre Compositeur nous paraît mériter d'être traité avec plus de détail qu'il ne l'est dans le catalogue. Peu de Musiciens ont plus fait pour le progrès de l'art, & ont eu une plus grande réputation. C'est à lui que les Italiens doivent principalement le style actuel de leur récitatif, inventé d'abord par Jacopo Peri, & par Monteverde; Carissimi sut y imiter de plus près les intonations naturelles du discours, en y conservant une tournure de chant facile & agréable. Il est l'inventeur des basses figurées & mobiles, idée que Corelli saisit & imita avec tant de goût & de succès. Il fut aussi le premier qui, dans les Motets, fit accompagner les voix par des violons & d'autres instrumens; pratique qu'il transporta du théâtre à l'église, & qui fut imitée par tous les Compositeurs Italiens. On lui a attribué l'honneur d'avoir inventé la Cantate; mais on peut voir à l'article *Barbara Strozzi*, que cette invention, dont l'Opéra avoit donné l'idée, appartient à cette Dame Vénitienne. Carissimi ne fit que la transporter des Con-

certs dans la Musique d'Eglise, en composant des Cantates sur des sujets de religion. Une des plus célebres de ces compositions est celle de *Jephté.* Kircher en parle avec ravissement dans sa *Musurgie*, & il donne les plus grands éloges à Carissimi.

Ce Compositeur avait fait une grande fortune par ses Ouvrages, & a vécu quatre-vingt-dix ans.

Cecchini (Ange), Auteur de la Musique d'un drame ancien, imprimé sous ce titre : *La Sincerita Trionfante, owero l'Erculeo ardire, favola boscareccia d'Ottaviano castelli, posta in Musica da Angelo Cecchini musico del sig. Duca di Bracciano. Roma, per vitale Mascardi* 1640, 4°. *atti V, con un diologo e intermedi.*

Marotta (Erasme). On a omis dans le catalogue, de dire que Marotta était Jésuite, en même tems que Compositeur de Musique. On y dit qu'il mit en musique l'*Aminte* du Tasse en 1550, ce qui ne peut pas être. Marotta entra dans la Société de Jesus en 1612; & mourut à Palerme en 1641. Je n'ai pas le tems de rechercher la date de cette composition; mais je trouve dans la *Storia critica* du P. Quadrio, qu'elle était postérieure aux Mélodrames d'Emilio del Cavaliere, dont le dernier, intitulé, *Il giuoco della cieca*, fut représenté en 1595.

Merula (le Chevalier Tarquin). On peut ajouter à son article, que ce fut lui qui le premier introduisit d'autres instrumens que l'Orgue dans la Musique d'Eglise pour accompagner le chant du chœur : il y employa la viole & même le violon. Un de ses ouvrages est intitulé : *Canzoni overo sonate concertate per chiesa e camera, a duo e tre Stromenti*, lib. IV, 1637. On voit par ce titre que dès l'année 1637, il composa des Sonates pour l'église & pour la chambre; ce qui donne l'époque la plus reculée à laquelle on puisse rapporter l'invention de ce genre de composition; car on sait que même plusieurs années après cette époque, la seule musique de concert qui fût en usage en France, en Allemagne & en Angleterre, étaient des especes de caprices pour la viole, sans dessein ni régularité.

Parmi les compositions de Musique vocale de Merula, il y en a une

d'une espece un peu bizarre : c'est la déclinaison grammaticale du pronom latin *hic*, arrangée en forme de fugue ou de canon à l'unisson.

MONTEVERDE (Claude). On pourrait ajouter à son article que plusieurs Savans le regardent comme le véritable créateur de la Musique théâtrale, & comme un des inventeurs du récitatif; en effet, on ne connaît point d'exemple de récitatif plus ancien que celui de son opéra d'*Orfeo*, qui existe encore.

NASELLI (il cavaliere Don Diego), de la maison d'Arragon, a mis en musique plusieurs opéras, l'*Attilio Regolo*, représenté à Palerme en 1748, & le *Demetrio*, joué à Naples en 1749. Il était éleve de Perez. Comme il ne voulait pas se faire connaître pour l'auteur de ces compositions, il les faisait annoncer sous les nom d'*Egidio Lasnel*, qui est l'anagrame de son vrai nom.

PESENTI (Martin), de Venise, mérite une place dans le catalogue des Compositeurs. Quoique né aveugle, il s'est fait une grande réputation dans son tems par des compositions de Musique vocale & instrumentale. On pourrait croire, d'après nombre d'exemples, que la perte de la vue est plutôt favorable que nuisible à l'étude & à la pratique de cet art. On connaît les ouvrages & la célébrité de Salinas, né aveugle aussi; Gaspar Krumbhorn, de Lignitz en Silésie, mort en 1621, & Louis Brooman, mort en 1597, tous deux aveugles, ont eu de la réputation comme Compositeurs. Le dernier, dont il n'est resté aucun ouvrage connu, est appellé par Gerard Vossius, *Musices Princeps* : Handel & Sébastien Back ont continué de faire de la Musique, après avoir perdu la vue dans un âge avancé.

STROZZI (Barbara), Dame Vénitienne, qui vivait dans le milieu du siecle dernier, mérite une place distinguée dans la liste des Compositeurs Italiens. Elle a publié en 1653, un recueil de Musique, intitulé : *Cantate*, *Ariette e Duetti*, avec un avertissement à la tête, dans lequel elle annonce qu'ayant imaginé un genre de Musique vocale, mêlé d'airs & de récitatifs, elle en donnait un essai pour sonder le goût du public.

Cette nouveauté réussit, & eut bientôt des imitateurs. On ne peut donc guère contester à cette Dame l'invention de la Cantate, quoique quelques Ecrivains en ayent fait honneur à Carissimi, qui vivait dans le même tems.

Il y a eu une Religieuse de Florence du même nom, Laurentia Strozzi, qui vivait à la fin du même siecle, & qui a écrit sur la Musique. Elle était très-savante, entendait parfaitement le Grec, & a écrit des hymnes en Latin, qui ont été traduits dans notre Langue, & mis en Musique par Mauduit, Musicien français, fort loué par le P. Mersenne.

Terradellas (Dominique). Son article n'est pas exact : on le dit Napolitain; il était de Barcelonne; mais il avait étudié la Musique en Italie, & était Maître de Chapelle de l'Eglise de S. Jacques des Espagnols à Rome. Il est mort en 1751, de douleur de la chûte d'un de ses opéra.

Viadana (Louis), Maître de Chapelle de la Cathédrale de Mantoue, ne méritait pas d'être oublié dans la même liste. Il écrivait au commencement du seizieme siecle. Outre un grand nombre d'ouvrages en Musique qu'il a laissés, & qui ont eu beaucoup de réputation de son tems, l'art lui est redevable d'une invention intéressante, celle de la basse continue. Voici comment Gaspard Printz, Musicien Allemand, qui a imprimé, en 1690, une histoire de la Musique, rend compte de cette invention. « Au temps de Viadana, les Motets étaient surchargés de » fugues, de syncopes, de contrepoints fleuris & brisés, & de toutes » les recherches savantes de l'Art; mais les Compositeurs, plus occupés » de l'harmonie des sons que du sens des paroles, s'attachaient à bien » disposer les uns, & abandonnaient les autres au hasard & au » caprice. Il en résultait tant de confusion & d'irrégularité, que per- » sonne ne pouvait entendre ce qu'on chantait; aussi les gens de goût » disaient que la Musique n'était qu'un vain bruit : *Musicam esse ina-* » *nem sonorum strepitum.*

» Cet ingénieux Compositeur Italien, frappé de ces abus, inventa des » Monodies ou Concerts, dans lesquels les paroles, moyennant la pro- » nonciation distincte du Chanteur, étoient entendues sans peine; mais

» comme une basse fondamentale était nécessaire pour remplir cet
» objet, il imagina cette méthode abrégée de noter, que nous appel-
» lons aujourd'hui basse-continue ».

Printz place cette invention à l'an 1605. Ce récit mériterait d'être examiné avec un peu de soin. Il y a lieu de croire, d'après quelques ouvrages de Musique connus, que la pratique des basses continues était en usage avant le commencement du dix-septieme siecle.

SUPPLÉMENT *au Chapitre des Auteurs qui ont écrit sur la Musique.*

AARON (Pierre). On a oublié de citer son meilleur ouvrage, *Toscanella della Musica*, imprimé d'abord à Venise en 1523, & réimprimé avec des additions en 1539. C'est un des premiers écrivains qui ayent réduit à des régles précises l'art du contrepoint. Aaron réduit ces règles au nombre de dix, & l'on voit que c'est par considération pour les dix préceptes du décalogue. Ce n'est pas le seul exemple de ce genre que l'on trouve parmi les Ecrivains de ces temps de superstition.

AGRICOLA (Martin). Je trouve dans le catalogue l'article de Rodolphe Agricola, érudit du quinzieme siecle, de qui on a des ouvrages de Théologie & de Scholastique, mais qui n'a rien écrit sur la Musique. On sait seulement qu'il aimait beaucoup cet art, & qu'il jouait très-bien de l'orgue & du luth.

On a oublié l'article de Martin Agricola, qui, à-peu-près dans le même temps, a publié plusieurs ouvrages élémentaires sur la théorie & la pratique de la Musique, les uns en allemand, les autres en latin.

Il publia en 1529 un ouvrage intitulé: *Musica instrumentalis*, qu'il fit réimprimer en 1545, avec de grands changemens. Il y explique non-seulement les principes fondamentaux de la Musique; il y donne aussi la description de divers instrumens en usage de son temps, avec des règles sur la maniere de les accorder & d'en jouer. Il y parle de la division du monochorde & d'un tempérament pour l'orgue & le clavecin. Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage, c'est qu'il est écrit en vers. Comme il était destiné à l'instruc-

tion de ceux qui voulaient apprendre la Musique, il crut que c'était un moyen de graver plus aisément & plus fortement dans la mémoire des préceptes arides. Les premiers ouvrages dogmatiques chez les anciens peuples étaient écrits en vers, comme l'ont été parmi les modernes, les principes élémentaires de la grammaire & de la Philosophie scholastique à l'usage des écoles.

Les autres ouvrages de Martin Agricola, sont un *Traité sur le chant figuré*, en Allemand; un petit traité latin, *de Proportionibus*; un grand ouvrage intitulé, *Melodiæ scholasticæ sub horarum intervallis decantandæ*, publié à Magdebourg en 1512; un autre intitulé, *Scholia in Musicam planam Vensceslai Philomatis de nova domo*, *&c.* & un ouvrage posthume publié en 1561, intitulé: *Duo libri Musices*, *continentes compendium artis & illustria exempla*, *scripti à Martino Agricola Silesio Soravienti.*

Cet écrivain était Chantre de Magdebourg. Il mourut en 1556.

Bona (Valerio), de Milan, publia en 1595: *Regole del contrapunto e composizione*, *brevemente raccolte dei diversi autori: Operetta molto facile e utile per i Scolari principianti*.

Capella (Martianus Mineus Felix), né en Afrique, vivait à Rome sous le regne de Léon, dans le milieu du cinquieme siecle.

On a de lui un ouvrage intitulé: *de nuptiis Philologiæ & Mercurii.* C'est un traité des sept Arts libéraux; & le neuvieme livre roule uniquement sur la Musique. Ce morceau a été imprimé à part à la fin du recueil des sept Auteurs Grecs sur la Musique ancienne, recueillis par Meibomius, avec des notes du savant éditeur. L'ouvrage de Capella n'est guere qu'un abrégé de celui d'Aristide Quintilien, mais utile en ce qu'il est plus clair & plus méthodique que l'ouvrage original.

Le Chevalier Henri Spelman remarque dans son glossaire, que Capella fut le premier qui donna le nom de *tons* à ce qu'on appellait *modes* dans la Musique d'Eglise.

Calwitz (Seth), de Gorschleb, village de Thuringe, né en 1556.

C'était le fils d'un pauvre paysan: élevé d'abord dans l'école publique de Franchenhausen, il montra des dispositions singulieres pour les sciences,

ces, qui intéresserent à lui quelques personnes, dont les contributions le mirent en état d'aller étudier à l'Université de Leipsick. Il y fit des progrès rapides en différens genres d'études; mais ce n'est que comme Musicien que nous le considérons ici. Il étoit fort jeune encore, lorsqu'on lui donna la direction du chœur de l'Eglise de l'Université. Peu de temps après il fut nommé Professeur de Musique dans l'école principale de la haute Saxe. Il devint ensuite chantre dans l'Eglise de S. Thomas à Leipsick, & Professeur de l'Université. Il mourut dans cette ville en 1615.

Il publia en 1595 *Melopeia seu melodiæ condendæ ratio, quam vulgo Musicam Poeticam vocant*, imprimé à Erfurt.

En 1611 il fit imprimer ses *Opuscula Musica*, & l'année suivante son *Compendium Musicum*, dont il donna dans la même année une seconde édition, sous le titre de *Musicæ artis præcepta nova & facillima, &c.* Il publia ensuite ses *Exercitationes Musicæ* divisées en trois parties, dont les deux premieres furent imprimées en 1660, & la troisieme en 1611 : ce dernier ouvrage est le plus savant & le plus estimé.

Calwitz fut un des premiers qui adopta & recommanda l'usage des sept syllabes inventées pour désigner les sept notes de l'échelle, afin d'éviter les inconvéniens des muances dans l'ancienne maniere de solfier.

Il croyait que la Musique à plusieurs parties était absolument inconnue aux anciens Grecs; & d'après quelques passages des écrits de Bede, il ne faisait remonter l'invention du contrepoint qu'au commencement du huitieme siecle, où ce savant écrivait.

Il était fort lié avec Joseph Scaliger, qui en parle avec de grands éloges. Il était sur-tout très-savant en Chronologie. Il attaqua le Calendrier Grégorien dans un ouvrage intitulé : *Elenchus Calendarii Gregoriani*, imprimé à Francfort en 1612, & dans un autre imprimé au même endroit en 1627, sous le titre de *Chronologia*.

Cochleus (Jean), célebre Théologien de Nuremberg, Doyen de l'Eglise de Francfort sur le Mein, a publié un livre intitulé : *Rudimenta Musicæ & Geometriæ*, imprimé à Nuremberg en 1524.

Coclicus (Adrien Petit), auteur d'un traité estimé dans son temps,

& qui a pour titre : *Compendium Musices*, imprimé à Nuremberg en 1552.

Diruta (Jérôme), Religieux Franciscain, & auteur d'un livre intitulé : *Il Transilvano, dialogo sopro il vero modo di suonar organi e instrumenti di penna*. Venezia 1625, folio...

Il observe dans cet ouvrage que la Musique profane & lascive, interdite dans les Eglises par un decret du Concile de Trente, consistait en airs ressemblans aux airs de danse : *Passemezzi ed altre sonate di ballo*.

Faber. Il faut ajouter à l'article de Grégoire Faber, celui de Henri Faber qui vivoit au milieu du quinzieme siecle. Il étoit lecteur du College de Quedlinbourg, & il est mort en 1598.

On a de lui deux ouvrages qui ont été imprimés plusieurs fois, l'un *Compendium Musica*, l'autre *Compendiolum Musica pro incipientibus*.

Hamboys (Jean), Musicien Anglais qui avait de la réputation dans le quinzieme siecle. Il a laissé un petit recueil de morceaux de Musique, *Cantionum artificialium diversi generis*, & un ouvrage intitulé : *Summa artis Musicæ*.

La Musique était fort cultivée, & avait fait de grands progrès en Angleterre dans ce siecle. On voit par un passage de l'*Eloge de la Folie*, d'Erasme, que les Anglais se vantaient de surpasser les autres peuples par la beauté du corps, la Musique & la bonne chere : *Natura est singulis mortalibus suam, ita singulis nationibus ac pene civitatibus communem quandam inseviſſe philautiam ; atque hinc fieri Britanni præter alias, formam, Musicam & lautas mensas propria sibi vindicent.*

L'enseignement de la Musique formait déja une des facultés des arts dans les Universités d'Oxford & de Cambridge. Quelques savans prétendent que Hamboys fut le premier qui obtint le degré de Docteur en Musique ; cet usage s'est conservé dans ces Universités. C'est dommage que parmi ces Docteurs en Musique, les seuls qui portent aujourd'hui ce titre en Europe, il ne se trouve pas un seul Compositeur qui ait quelque réputation ailleurs que dans son pays.

Herbst (Jean André). En latiniſant ſon nom, on l'a appellé auſſi *Autumnus.* Il était Maître de Chapelle à Francfort ſur le Mein, où il eſt mort en 1660, âgé de 72 ans. En 1653, il publia en Allemand un livre intitulé : *Muſica poetica.* En 1658, il fit imprimer en Italien, *Muſica moderna prattica ovvero maniera del buon canto ;* où il recommande ſur-tout la maniere de chanter des Italiens.

On a auſſi de lui, dans la même langue, un *Diſcours ſur le Contrepoint*, où il ſe propoſe d'enſeigner à compoſer avec l'eſprit, non avec la plume ; *à mente non à penna.*

Hoffman (Eucharius), Recteur de l'Ecole publique de Stralſund, a publié deux ouvrages ſur la Muſque, l'un intitulé ; *Muſicæ praticæ precepta ;* l'autre, *Doctrina de tonis ſeu modis Muſicæ*, l'un & l'autre, imprimés à Hambourg, en 1584, & réimprimés en 1588.

Kuhnau (Jean), fils d'un pêcheur de Geyſingen, petite ville de Saxe ſur la frontiere de Bohême, s'eſt rendu célebre dans la théorie & la pratique de la Muſique. Il a publié en 1684 une diſſertation, *De juribus circa Muſicos Eccleſiaſticos* ; & il a laiſſé des traités manuſcrits qui n'ont pas été encore imprimés, l'un intitulé : *Tractatus de monochordo, ſeu Muſica antiqua & moderna*, & l'autre, *Diſputatio de triade harmonica.*

Il eſt mort à Leipſick en 1722, âgé de ſoixante-trois ans.

Listenius (Nicolas). On trouve à cet article le titre d'un ouvrage de Liſtenius que je ne connais pas, mais on a omis un traité en latin *de Muſica*, du même Auteur, qui fut imprimé en 1545, & reimprimé à Nuremberg en 1577.

Marcello (Benedetto) ; noble Vénitien, mort en 1739, âgé de cinquante-trois ans. La notice qu'on a donnée de cet homme celebre, à l'article des Compoſiteurs Italiens, paraît trop ſuccinte : le caractere & la réputation de ſes ouvrages de Muſique pouvaient donner lieu à des détails intéreſſans, & à des diſcuſſions utiles.

Il mérite auſſi une place dans la liſte des Ecrivains. Outre la préface

& les lettres ſur la Muſique, qu'il a imprimés à la tête des volumes de ſes *pſeaumes*, il a publié en 1722, un petit ouvrage intitulé : *Il teatro alla moda*, qui a été réimprimé pluſieurs fois depuis. C'eſt une ſatyre très-gaie, très-piquante, & en même temps très-ſenſée de l'opéra Italien : elle eut le plus grand ſuccès en Italie : on en trouve un extrait curieux & très-bien fait dans les *Variétés Littéraires*, tome I.

Marcello y releve avec autant de goût que d'eſprit, tous les vices qui avoient déja corrompu le Mélodrame en Italie, & qui arrêtaient non-ſeulement les progrès de la Muſique théatrale, mais encore la détournaient de la véritable route qu'elle aurait dû ſuivre pour arriver aux grands effets dont elle eſt ſuſceptible.

Cet ouvrage obtint les plus grands éloges de Scipion Maffei, d'Apoſtolo Zeno, & de tous les gens d'eſprit d'Italie, qui déploraient comme Marcello, le faux goût qui égarait ou qui entraînait malgré eux les plus habiles Compoſiteurs.

La Muſique eſt un art qui ſe perd, diſait Marcello, & il le diſait dans le tems que Vinci, Porpora, Leo, Pergoleſe même, enchantaient les oreilles de ſes compatriotes. La convenance, la ſimplicité & l'expreſſion, voilà ce qu'il ne ceſſait de demander aux Compoſiteurs. Il aurait été bien ſurpris de lire dans des journaux, que la puiſſance premiere de la Muſique réſide dans la forme des ariettes, lui qui croyait que ſans s'arrêter à ces formes artificielles & ſymétriques de la phraſe muſicale, à ces développemens prolongés & contraſtés d'un même ſujet de chant, que Vinci avait le premier introduits dans les airs de théâtre il fallait changer de motif, de mouvement, de modulation, toutes les fois que le ſentiment ou l'idée changeait, & ne s'attacher qu'à donner aux paroles le ſens, l'expreſſion, la rapidité & la vérité qui peuvent ſe concilier avec les moyens & l'objet de l'art. Ce qu'il enſeignait à cet égard, il en donna l'exemple dans ſa fameuſe Cantate de *Caſſandra*, qui eut le plus grand ſuccès.

Lorſqu'un Compoſiteur, homme de génie, eſt venu tranſporter ſur notre théâtre lyrique les principes de Marcello & des plus ſavans hommes d'Italie, confirmés & éclairés par trente ans de reflexion, d'expérience & de ſuccès, il a vu s'élever contre lui des hommes d'eſprit, qui ſemblaient devoir être les premiers à applaudir & encourager cette

tentative, s'ils ne s'étaient laissés entraîner par des idées de théorie prématurée & par une admiration exclusive pour un genre de Musique qu'ils ne connaissaient cependant pas mieux que les Zeno, les Maffei, les Metastase, les Muratori, les Conti, & tout ce qu'il y a eu de gens de lettres en Italie qui ont écrit sur la Musique, & qui ont tous regardé celle de leurs opéras comme dépourvue de vérité, de dignité & d'expression tragique.

C'est dans les Concerts de Paris qu'on a découvert que cette même Musique est propre à tous les grands effets du théâtre.

Melone (Annibal), Musicien de Bologne. On a vu à l'article *Bottrigari*, que Francesco Patricio inséra dans sa pratique quelques opinions sur la Musique, qui furent l'objet d'une dispute assez vive parmi les Savans. Melone écrivit contre Patricio un livre qui fit beaucoup de bruit, intitulé, *Desiderio di Allemano Benelli*, nom supposé qui n'était que l'anagramme de celui d'*Annibal Melone*. On crut d'abord que ce livre était de Bottigrari, qui non-seulement le laissa croire, mais même le fit réimprimer sous son nom.

Il Desiderio est un dialogue assez curieux, dont le principal objet paraît être de parler des concerts de Musique, qui commençaient alors à faire l'amusement des personnes du premier rang, dans les grandes villes d'Italie, particuliérement à Venise & à Ferrare : on est étonné du grand nombre de Musiciens de toute espece que le Duc de Ferrare entretenait à son service, & de la quantité d'instrumens dont on faisait usage dans les concerts. On voit que les chansons des Compositeurs Français & Flamands y étaient fort goûtées. Dans le cours du Dialogue, les principes de la Musique des Grecs & ceux des modernes y sont exposés avec assez de netteté & d'érudition ; le résultat est de donner la préférence à la Musique moderne. Cet ouvrage renferme des détails curieux pour l'histoire & les progrès de l'art.

Ottusi (Octave), vivait en Italie à la fin du seizieme siecle. Il n'est connu que par une lettre qu'il adressa à Artusi, dans laquelle il avançait les propositions les plus étranges en Musique.

Il prétendait, par exemple, que la dissonance de septieme est plus

douce à l'oreille que l'octave; que la septieme peut se résoudre en montant à l'octave; la quarte en montant à la quinte; la tierce à la quarte; la quinte à la sixte majeure ou mineure. Il fut solidement réfuté par Artusi.

Patricio (François), mérite d'être placé dans la liste des Ecrivains en Musique, quoiqu'il n'ait écrit aucun traité *ex professo* sur cet art.

Dans l'ouvrage très-connu, *Della Poetica*, imprimé en 1586, il parle avec assez de détail de la Musique, & sur-tout des genres de la Musique ancienne. Il y adopte la division des tétracordes établie par Euclide. Cette opinion fut vivement attaquée par Ercole Bottrigari, dans le livre intitulé: *Il Patricio*, annoncé à son article, & auquel répondit Artusi.

Patricio était d'Ossero en Dalmatie. Il avait voyagé dans sa jeunesse en Asie, & s'était établi dans l'île de Chypre, où il avoit un bien considérable: il le perdit lorsque les Vénitiens perdirent cette île, & il se retira en Italie, où il fut obligé, pour vivre, de professer la Philosophie Platonicienne dans l'Université de Ferrare. Il mourut à Rome.

Prætorius (Michel), né à Creutzberg dans la Thuringe, en 1571, Maître de Chapelle du Duc de Brunsvick, se distingua dans la théorie & la pratique de la Musique. Il a laissé un ouvrage intitulé *Syntagmata Musicum*, en trois vol. in 4°; il en préparait un quatrieme volume quand il mourut en 1621.

Cet ouvrage contient une histoire des progrès de la Musique Ecclésiastique, depuis son origine, jusqu'au tems de l'Auteur, avec la description des divers instrumens en usage dans les différens périodes.

Raselius (André) fit imprimer à Nuremberg, en 1598, un ouvrage intitulé *Hexachordum, seu quæstiones Musicæ practicæ*.

Reisch (Grégoire), de Fribourg, Auteur d'un livre intitulé *Margarita Philosophica*, imprimé à Basle en 1517, & réimprimé à Paris en 1523, avec des corrections. Il y traite des sept arts libéraux & de la Musique en particulier.

Rhaw (George), Libraire de Wirtemberg, mais savant comme l'é-

toient presque tous les premiers Libraires, qui n'étaient pas alors de simples marchands de papier, publia en 1536, un petit livre pour l'usage des enfans, intitulé : *Enchiridion utriusque Musicæ praticæ Georgio Rhaw, ex variis Musicorum Libris pro pueris in Schola Vitebergensi congestum.*

Santarelli (le Chevalier), Chapelain de l'Ordre de Malthe, & Maître de Chapelle du Pape, a composé un ouvrage curieux, *Della Musica del Santuario e della disciplina dei suoi cantori*, imprimé à Rome en 1764. C'est le traité le plus complet sur l'histoire & les progrès de la Musique d'Eglise.

Scacchi (Marc), Romain de naissance, Maître de Chapelle de Sigismond III & d'Uladislas IV, Rois de Pologne, publia en 1643 un ouvrage intitulé : *Cribrum Musicum ad triticum Sisserticum seu examinatio succincta psalmorum, &c. Venetiis.*

Ses compositions musicales sont encore estimées en Italie pour l'enchaînement savant des modulations & l'art du contrepoint.

Sebastianus (Claudius) publia à Strasbourg en 1563, *Bellum Musicale inter plani & mensuralis cantus Reges.* Ce livre est une allégorie qui n'est pas d'un trop bon goût, mais où il y a beaucoup d'érudition.

Varenne (Alarius), de Toulouse, écrivit au commencement du seizieme siecle des dialogues latins dont quelques-uns traitent expressément de la science de l'harmonie & de ses élémens.

Vicentini (Don Nicolas). On aurait pu citer à son article une anecdote qui me parait curieuse sous un certain point de vue, parce qu'elle prouve combien dès le commencement du seizieme siecle, l'étude de la Musique excitait l'émulation parmi les Savans, & attirait l'attention du public.

Cette émulation générale sur les principes & la théorie de cet art, était due principalement aux succès des écrits de Franchini Gafurio, dont l'article aurait pu être plus étendu.

Les premiers Ecrivains de Musique ne furent presque tous que des

commentateurs de Boëce, & s'occupaient beaucoup à comparer la Musique des Anciens avec la moderne.

Vicentini étant à Rome en 1551, eut une dispute dans une Académie de Musique, avec Dom Vincenzio Lusitanio, & cette dispute a été l'objet d'un grand nombre de discussions parmi les Savans de ce temps-là; Don Vincenzio soutenait que la Musique pratiquée de son temps était du genre que les Anciens appellaient diatonique. Vicentini soutenait que c'était un mêlange des trois genres, diatonique, chromatique & enharmonique.

Ils parierent deux écus d'or, & convinrent de s'en rapporter au jugement de deux arbitres: ces deux juges étaient deux Prêtres, chanteurs de la Chapelle du Pape.

La question fut discutée dans une assemblée solemnelle, qui se tint dans la Chapelle de sa Sainteté, en présence du Cardinal de Ferrare, protecteur de Vicentini, & de tout ce qu'il y avait à Rome de Savans, de Musiciens & de curieux. Vicentini fut condamné à payer le pari; il publia lui-même la Sentence qui le condamnait, mais il en appella toujours au jugement des Savans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Don Vincenzio parut quelque temps après retracter sa premiere opinion, & adopter celle de son adversaire, dans un ouvrage qu'il fit imprimer à Rome en 1553, intitulé: *Introduzione facilissime a novissima de canto fermo figurato, contrapunto semplice, &c.* Ce livre n'est pas cité dans le Catalogue, où l'on a omis l'article de Don Vincenzio Lusitanio.

Bottrigari, dans l'ouvrage, intitulé *Il Melone*, rend compte de la dispute de Vicentini avec Lusitanio, censure vivement & la sentence des Juges, & les raisons des deux contendans; mais paraît être de l'avis de Vicentini sur le fond de la question.

Vossius. Dans la liste des Ecrivains, on ne cite à cet article qu'Isaac Vossius, Auteur du livre ingénieux *De poematum cantu & viribus rythmi.* Il ne fallait pas oublier son pere, le savant Jean Gerard Vossius, qui dans son livre *De quatuor artibus popularibus*, & dans celui *De universæ Matheseos natura & constitutione*, traite expressément & fort au long de la Musique, de sa nature & de ses principes, de la Musique ancienne, des Musiciens Grecs & Latins, & de ceux qui ont écrit sur cet art. Ces discussions

discussions sont pleines d'érudition & de recherches utiles à consulter. Il est mort à Amsterdam en 1649, âgé de soixante-douze ans.

Weckmeister (André), habile Organiste d'Halberstadt, où il est mort en 1705, âgé de soixante-un ans. Il a composé plusieurs bons ouvrages sur la Musique, tant en Allemand qu'en Latin; les titres de ceux-ci sont, *Musicæ Mathematicæ Hodegum curiosum*, 1687 : *Hydomnemata Musica*, 1697 : *Cribrum Musicum*, 1700 : *Harmonologia Musica*, 1702.

Wilphlingseder (Ambroise) fit imprimer à Nuremberg, en 1565, un livre intitulé : *Erotemata Musices praticæ*, qui eut beaucoup de succès, & qui étoit sur-tout intéressant par un grand nombre de compositions des meilleurs maîtres, que l'Auteur y rapportait en exemples.

C'est dans la même année que Lossius publia dans la même ville un livre qui porte le même titre. Ils étaient tous deux Luthériens : on peut croire, d'après le nombre des ouvrages élémentaires de Musique, publiés dans le même temps en Allemagne par des Protestans, & destinés surtout à l'instruction des enfans de chœur, que les Luthériens voulaient, à l'imitation des Catholiques Romains, donner à la Musique d'Eglise le plus d'intérêt & d'éclat qu'il étoit possible. Ils sentaient qu'en augmentant l'appareil extérieur des cérémonies du culte, la religion elle-même acquéroit plus de dignité & d'empire. On a trop négligé depuis ce moyen de captiver l'esprit par l'imagination des sens. La foi & les arts y ont peut-être également perdu.

Woltz (Jean), Organiste d'Helbrun, ville Impériale dans le Duché de Wirtemberg, est Auteur d'un ouvrage intitulé : *Nova Musices Organicæ tablatura*, imprimé à Basle en 1617.

Zacconi (Louis), Moine Augustin de Pezzaro, & Musicien du duc de Baviere, fit imprimer à Venise en 1596, un livre très bien fait, intitulé : *Pratica di Musica, utile e necessaria si al compositore per comporre i canti suoi regolatamente, si anco al cantore per assicurarsi in tutte le cose cantabili.*

En 1622, Zacconi publia une seconde partie de cet ouvrage, où il

traita avec plus de précision encore des élémens de la Musique & des principes de la composition.

On y trouve, outre de bons principes clairement exposés, des détails curieux sur les progrès de l'art & sur le caractere des plus célebres Compositeurs connus dans le seizieme siecle.



ERRATA

Pour la Notice d'un Manuſcrit de la Bibliothèque de M. le Duc de la Vallière, contenant les Poéſies de GUILLAUME DE MACHAU.

PAGE 1, *ligne 6*, d'après coup; *liſez :* après coup.
Même page, derniere ligne, in-12; *liſez :* in-4.
Page 4, ligne 25, ſur le Poëte; *liſez :* ſur ce Poëte.
Page 5, ligne 26, Lais; *liſez :* Lays.
Page 6, ligne 16, divers obſervations; *liſez :* diverſes obſervations.
Même page, ligne 29, ſceus; *liſez :* Sceus.
Page 7, ligne 6, rien; *liſez :* rieus. Et à la marge, vis-à-vis de cette ligne *Rien* : Ce mot ſignifie terre; *liſez : Rieus.* Ce mot ſignifie terre en friche.
Page 9, ligne 18, Elle eſt terminée par cette ſouſcription, dans laquelle l'Auteur a caché ſon nom, & celui du Roi de Jéruſalem & de Chypre; *liſez ſeulement :* Elle eſt terminée par cette ſouſcription.
Page 10, *ligne* 20, ces Lais; *liſez :* ces Lays.
Page 13, *ligne* 25, le nom de la premiere; *liſez :* le nom de premiere.
Page 15, *ligne* 4, d'Ogni Poeſia; *liſez :* d'ogni Poeſia.
Même page, ligne 13, Bibliotb.; *liſez :* Biblioth.
Même page, ligne 14, des Membres de l'Académie; *liſez :* des Mémoires.
Page 16, *note* (25), Hiſtoires; *liſez :* Hiſtoire.
Même page, note (28), *ligne* 12, à placer la ville Lorris; *liſez :* la ville de Lorris.
Même page, & même note, ligne 16, de Don Guillaume; *liſez :* de Dom Guillaume.
Page 19, *lignes* 8, 9, 10, *de la note* (54*) M. DCC. XVII.) L'Abbé Maſſieu (Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, *pag.* 177, *in*-12. Paris, Prault fils, 1739). Proſper Marchand (Dictionnaire, tom. I. pag. 274). *Liſez :* M. DCC. XVII), l'Abbé Maſſieu (Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, pag. 177, *in*-12. Paris, Prault fils, 1739), Proſper Marchand (Dictionnaire, tom. I. pag. 274).
Page 20, *note* (60), *ligne* 6, donné à Paris; *liſez :* donnée.
Même page, note (63), *derniere ligne*; *ajoutez après le mot* Manuſcrits, pag. 789 & 937.
Même page, note (64), *ligne* 1, Cette Piece eſt l'an 1349; *liſez :* de l'an 1349.
Page 21, *premiere ligne*, Valiere; *liſez :* Valliere.
Même page, ligne 6, dans les deux derniers que, &c.; *liſez :* dans les deux derniers vers que, &c.
Même page, note (68), *ligne* 2, eſt adreſſé; *liſez :* adreſſée.
Même page; *liſez ainſi les deux premiers vers de la note.*

Amis a toy donner Confort.
Ay meintes foys, &c.

Page 25, *ligne* 8, récíſe; *liſez :* préciſe.
Même page, lignes 13 & 14, elle a été exécutée d'après un manuſcrit de Froiſſart; *liſez :* d'après une miniature d'un manuſcrit de Froiſſart.
Même page, ligne 19, Mémoire; *liſez :* Mémoires.
Même page, ligne 21, ſecond tome; *liſez :* deux tomes.
Même page, ſixieme vers. Quant j'ay ſi longuement gem; *liſez :* Quant j'ay ſi longuement gémi.
Page 26, *note* (78), *premiere ligne*, Caperonnier; *liſez :* Capperonnier.

ERRATA pour la Lettre ſur la Formule , NOS DEI GRATIA.

PAGE 1, *ligne* 12, le premier eſt en Allemand; *liſez :* en Latin ; *& ajoutez en forme de note marginale*, Baring n'a pas rapporté avec exactitude le titre de ce livre. On diroit d'après lui, qu'il eſt écrit en Allemand : il eſt en Latin. Il n'y a en Allemand que les mots du titre que nous avons copiés, & quelques notes.

Page 4, *note* (1), *ligne* 2, Vanden-hoekij ; *liſez* : Vanden-hoeckii.

Page 5, *ligne* 20, Lyon 1612, *in-fol.* pag. 122 ; *ajoutez après ces mots* : Au reſte Baring s'eſt trompé, en diſant que cette Hiſtoire a été imprimée en 1612 ; elle ne l'a été qu'en 1614.

NOTICE

NOTICE

D'un Manuſcrit de la Bibliothèque de M. le Duc de la Vallière, contenant les Poéſies de GUILLAUME DE MACHAU, *accompagnée de Recherches hiſtoriques & critiques, pour ſervir à la vie de ce Poëte, par M. l'Abbé* RIVE.

Poéſies Françaiſes & Latines de Guillaume de Machau, in-fol. deux tom. maroquin rouge, fil. d'or.

MANUSCRIT ſur vélin. Il eſt ſans date & ſans nom d'Écrivain, mais il paroît avoir été exécuté vers l'an 1390. Ses lettres ſont celles qu'on appele.... *Lettres de forme.* Ses pages ſont preſque toutes ſur deux colonnes. Il y en a quelques-unes à longues lignes. Il a des ſignatures: elles y ſont exprimées par des mots placés horizontalement au bas du dernier verſo des cahiers. On y voit auſſi des chiffres : mais ils y ont été mis d'après coup, & il n'y en a pas au haut de tous ſes feuillets.

Ses ſommaires ſont en rouge. Ses capitales ſont peintes de diverſes couleurs. Il eſt enrichi de miniatures qui ſont rehauſſées d'or, & dont quelques-unes ont un blaſon qui eſt le même dans toutes celles où il eſt peint (1).

Il y en a cent quarante & une dans le premier tome, & ſept dans le ſecond. On trouve dans chaque tome pluſieurs piéces notées en muſique. La portée ſur laquelle leurs notes ſont poſées, eſt de cinq lignes, & il y en a qui ont la forme d'un loſange, portant une queue tournée, tantôt en haut & tantôt en bas.

Ce Manuſcrit eſt très-précieux. Il vient de la Bibliothéque de Gaignat (2), & il eſt décrit dans ſon Catalogue, mais d'une maniere fautive (3); il étoit auparavant dans celle des Carmes Déchaux de Paris. Il appartenait encore à ces Religieux, lorſque l'Abbé Lebeuf en donna une notice. Elle eſt imprimée dans le tome XX des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, *in*-12, pag. 377 — 398. M. de Juvigny ne l'a pas

connue (4); elle manque de bonne foi (5), d'exactitude (6), de recherches (7), on y voit en revanche des conjectures que le bon sens ne permet pas de hasarder (8).

L'Auteur du Monde Primitif (9) en a fait le plus grand éloge. Mais il en a jugé par prévention & sans examen (10); il ne l'a ni collationnée sur les pièces originales (11), ni comparée avec les deux Mémoires que le Comte de Caylus a publiés sur la vie & les ouvrages du même Poëte (12). Il n'a pas même sçu rendre intelligible, l'exposé qu'il en a fait (13). Au lieu de dire que l'Abbé Lebeuf trouva dans la Bibliothèque des Carmes Déchaux de Paris, le Manuscrit que nous allons décrire; il dit qu'il y découvrit les ouvrages de Machau. N'est-il pas naturel de conclure d'un exposé aussi équivoque, qu'on ne connaissait aucun manuscrit des ouvrages de ce Poëte, avant que l'Abbé Lebeuf eut découvert celui dont il a donné la notice?

Guillaume de Machau a été inconnu à la Croix du Maine, à Moreri, à ses Continuateurs (14), à l'Abbé Goujet (15), à Quadrio (16) & à Osmont (17).

Il a été omis dans la Bibliographie. Du Verdier (18) l'a cité: mais il en a estropié le nom (19), & il n'a connu ni son pays (20), ni son âge, ni le siécle auquel il florissait (21), ni ses Ouvrages (22). Guillaume de Machau était Champenois. C'est ce que nous apprend son épitaphe. Le Roi René, Comte de Provence, en est l'auteur. On la lit dans le Roman qu'il a publié sous le titre *De la Queste de très-doulce mercy au cuer d'amour espris* (23). Baugier (24) & l'Auteur de l'Histoire des Comtes de Champagne (25) n'en ont pas eu connaissance, puisqu'ils n'ont pas mis Machau au nombre des Champenois qui se sont illustrés dans les Lettres. Elle n'est pas échappée à la Monnoye, qui avait lu le Roman dont nous venons de parler (26).

L'Abbé Lebeuf a substitué aux recherches qu'il aurait dû faire sur la patrie de Machau, les conjectures suivantes.... « Machau, a-t-il dit, » a fait un Motet latin en l'honneur de Saint-Quentin, cela m'a fait » juger que s'il était marié, sa femme pouvait s'appeler Quentine, ou » bien qu'il était Seigneur d'un lieu dont la Chapelle avait Saint-Quentin » pour patron, ou enfin qu'il était natif de la ville de Saint-Quentin » en Picardie (27) ». Il faut que l'Auteur du Monde Primitif soit bien

prodigue d'éloges pour en accorder à quelqu'un qui raisonne ainsi.

Le Comte de Caylus s'est contredit sur le pays de Guillaume de Machau. Il a dit d'abord qu'il était Champenois; ensuite qu'il naquit dans la petite ville de Lorris (28). Il n'a pas fait attention que cette Ville n'est pas en Champagne, mais qu'elle est dans le Gâtinois; cela étant, comment Machau a-t-il pu naître dans deux différentes Provinces? Comme il faut moins de tems pour copier que pour vérifier, l'Auteur du Monde Primitif a répété la même faute (29).

On ignore l'année de la naissance de notre Poëte; mais s'il est ce même Guillame de Machau, qui en 1301 était attaché au service de la femme de Philippe-le-Bel, Roi de France, il a dû voir le jour vers l'année 1282 ou 1284 (30).

Il passa en 1307, du service de la Reine à celui du Roi, il devint Valet-de-Chambre de Philippe-le-Bel, & il exerça cet emploi jusqu'à la fin du régne de ce Monarque, qui est de 1314. Deux ans après, Jean de Luxembourg (31), Roi de Bohême, le prit en qualité de Clerc ou de Secrétaire (32). Ce fut Henri, Roi de Navarre, qui fit entrer Machau dans la maison de ce Prince (33).

Ce nouvel emploi l'obligea de s'éloigner de la France, dont il ne sortit qu'avec beaucoup de regret. Il resta plus de trente ans auprès du Roi de Bohême (34). Mais en 1346, ce Prince ayant été tué à la bataille de Créci, où il combattait pour la France, Machau eut une charge auprès de Bonne de Luxembourg, sa fille, que l'Auteur de l'Abrégé Chronologique de Mézeray, a mal à propos appelée Jeanne (35).

Elle était femme de Jean, Duc de Normandie, qui fut ensuite Roi de France, sous le nom de Jean II; elle mourut en 1349. L'Abbé Lebeuf, qui l'a qualifiée Reine (36), ne s'est pas ressouvenu que son mari ne monta sur le Trône qu'environ un an après sa mort (37). Les freres de Sainte-Marthe (38), Mézeray (39), le Pere Daniel (40), le Président Hénault (41) & Villaret (42), n'ont indiqué ni le mois, ni le jour auquel elle décéda. Marcel (42*) & les Auteurs de l'art de vérifier les dates (43), ont dit que ce fut le 11 Septembre de l'an 1349, Gueullette (44) a prétendu, au contraire, que ce fut en Janvier de la même année, selon le vieux style. Ils se sont trompés; ce fut le 11 Août, ainsi que les chroniques de S. Denis l'attestent (45).

Après la mort de cette Princesse, Machau fut Secrétaire du Duc de Normandie. Il continua de lui être attaché, lorsqu'il eut succédé à Philippe de Valois, son pere (45*].

Le Roi Jean étant mort, Machau conserva sa charge auprès de Charles V, son fils; il vécut même long-tems sous son régne; il était encore en vie en l'année 1370, puisqu'il a fait un Ouvrage intitulé: *La prise de la Ville d'Alexandrie*, dans lequel il raconte l'assassinat de Pierre, Roi de Jérusalem & de Chypre, qui n'arriva que sur la fin de 1369 (46).

Les détails chronologiques que nous avons donnés sur la vie de Machau & les divers emplois, par lesquels nous l'avons vu passer, serviront à relever les fautes suivantes.

1°. Si Machau n'est venu au monde qu'en 1282 ou 1284, J. J. Rousseau a fait un prochronisme, en disant qu'il était contemporain de Thibaut, Comte de Champagne & Roi de Navarre, dont il mit les chansons en Musique, puisqu'il ne naquit qu'environ trente ans après la mort de ce Comte (47).

2°. Machau n'avait que seize ou dix-huit ans en 1300, & il en a vécu encore au moins soixante & dix; du Verdier a donc eu tort de dire qu'il florissait à la fin du XIIIe sicéle (48).

3°. S'il faisait encore des Ouvrages vers l'an 1370, le Pere Labbe n'a pas dû borner sa carriere littéraire à l'an 1349 (49). La Monnoie, au lieu de le corriger, l'a copié (50); M. de Juvigny, qui a été l'Éditeur de la Monnoye, a suivi la même erreur (51).... Il est d'autant moins excusable, qu'il pouvait profiter des notices que l'Abbé Lebeuf & le Comte de Caylus ont publiées sur le Poëte (52).

4°. Si Machau n'a eu dans sa vie d'autres emplois, que ceux de Valet-de-Chambre de Philippe-le-Bel, de Clerc ou de Secrétaire de Jean de Luxembourg, Roi de Bohéme; de Bonne, sa fille, & des Rois Jean II & Charles V; si à l'âge de soixante & trois ans, un de ses emplois, le retenait encore dans une Cour étrangere, & loin de sa Patrie, qu'il n'avait quittée qu'avec douleur, il n'est aucunement vraisemblable que son extraction ait été aussi illustre & sa fortune aussi considérable, que le Comte de Caylus l'a prétendu. Il en a fait un descendant de l'ancienne Maison de Chalete, & un Seigneur de la ville de Lorris (53). Mais croira-t-on que Machau ait joint à ses talents & à ses connoissances, une Noblesse aussi

distinguée & un si beau titre, puisqu'il n'a été que Valet-de-Chambre de Philippe-le-Bel & Clerc de divers Rois?

L'amour des conjectures ne doit jamais nous entraîner au-delà des vraisemblances. Le Comte de Caylus tient si fortement aux siennes, que non content de franchir le vraisemblable, il ferme même les yeux à la vérité. Il raporte un acte de partage passé en 1370, entre des Machau qui avoient pour ancêtres les anciens Seigneurs de Chalete. Notre Poëte vivait encore, il n'est ni compris, ni même nommé dans cet acte : il y a donc lieu de croire qu'il n'était pas de cette famille. Le Comte de Caylus en infére le contraire, nous ne saurions adhérer à une pareille logique. D'ailleurs Machau nous dit, dans son *Confort d'Ami*, que son extraction n'était pas des meilleures. C'est ainsi qu'il en parle à Charles II, Roi de Navarre.

> Car bien sees que tu yes mes sires
> Et je des miendres. Ne des pires
> Ne sui (*Col. 2. fol. verso 98, tom. 1. de notre manuscrit, vers 23, 24, 25*).

Il nous apprend, à la fin de son dict de l'Alérion, ou des quatre oiseaux ; qu'il n'était que Clerc ou Damoiseau.

> Se cils est Clers ou Damoiseaux
> Qui fit le dit de quatre oiseaux.

On sait qu'autrefois le nom de *Damoiseau*, ne se donnait ordinairement qu'aux fils des Seigneurs de Terres, & aux Gentilhommes qui n'étoient pas Chevaliers (53*).

Machau a fait des Pieces de divers genres : on peut les diviser en Dits, Jugemens, Remédes ou Consolations, Conforts, Amours, Histoires, Louanges, Complaintes, Lais, Motets français & latins, Balades notées, Rondeaux notés, & Chansons baladées.

Il y en a quelques-unes qui sont mêlées de Prose. Machau est-il le premier Auteur de cette sorte de Mêlange ; c'est ce que nous vérifierons tôt ou tard (54)? S'il était question de piéces de Prose française, dans lesquelles on a mêlé des vers, nous ferions voir que l'Abbé Lenglet (54*) en a ignoré la véritable époque, en disant que Théophile Viaud, qui ne florissait que

dans le XVIIe siécle, en a été l'inventeur. Nous remonterions au XIIe, où nous en trouverions de semblables. Témoin la Version française des quatre livres des Rois, dont on conserve un manuscrit du même siécle, dans la Bibliothèque des Cordeliers de Paris (55), & qui vient de celle des Cordelieres de Long-Champ; témoins encore les Versions en prose française des Romans de Lancelot, de Tristan & de Palamède, qui sont au plus tard du siécle suivant.

Revenons aux Ouvrages de Machau, il ne faut pas chercher à les connoître dans du Verdier, le Pere Labbe (57) & la Monnoye (58). A peine ils en ont indiqué deux. L'Abbé Lebeuf & l'Auteur du Catalogue de Gaignat, qui ont eu en main notre manuscrit, auroient dû en donner une description exacte & complette, & ils nous auroient dispensés de faire imprimer celle qui va suivre.

Nous rapporterons les Sommaires & les premiers Vers de la plupart des pièces qu'il contient. Il y en aura quelques-unes qui nous fourniront divers observations contre les deux Auteurs qui l'ont décrit.

Il est juste d'avertir que, presque toutes les fautes qu'on lit dans le Catalogue de Gaignat, sur les Ouvrages de Machau, sont tirées d'une notice manuscrite que feu M. Capperonnier en a faite (59).

Nous ne connaissons aucune collection des Œuvres de Machau, imprimée, mais n'y a-t-il eu aucune de ses piéces qui ait été mise sous presse séparément; c'est ce que nous ne saurions affirmer?

Description des Piéces de Guillaume de Machau, contenues dans notre Manuscrit, Tome premier.

1°. Comment nature volant orendroit (60) plus que onques, mais réveler & faire essaucier les biens & honneurs qui sont en amours. Vient à Guillaume de Machau, & li ordene & en charge à faire seur ce nouviaus dis amoureus, & li baille pour lui consillier & aidier ad ce faire trois de ses enfans. C'est assavoir, sceus (61) Rétorique & Musique, & li dit par ceste maniere.

Ie nature par qui tout est forme
Quaquâ ca vis * & seur terre & en mer.

* *Quaquâ ca vis*; c'est-à-dire, tout ce qui est vivant & sur terre & sur mer.

Cette Piéce est d'environ quatre pages, elle est divisée en quatre Chapitres.

2°. Ci commence le dit dou Vergier (62),
Quant la douce ſaiſon repaire
Deſte, qui maint amant eſclaire.

Cette Piéce eſt d'environ treize pages.

3°. Ci commence le Jugement du bon Roi de Behaingne (63),

Au temps paſcour q toutes * rien ſesgaie
Que la terre de mainte couleur gaie.

* *Rien* Ce mot ſignifie terre.

Cette Piéce eſt d'environ vingt pages.

4°. Le Jugement du Roi de Navarre, contre le Jugement du bon Roi de Behangne (*) (64).

Au départir du bel eſte
Qui a gais & jolis eſte.

Cette Piéce eſt de près de quarante-deux pages.

5°. Remede de fortune (65),
Cils qui voet aucun art apprendre,
A xij. choſes doit entendre.

Cette Piéce eſt de près de quarante-ſept pages, elle eſt notée en divers endroits.

6°. Ci commence, le dit, dou Lyon (66),
Quant la ſaiſon diver décline
Que par droit toute rien ſencline.

Cette Piéce eſt d'environ vingt-quatre pages.

7°. Ci commence, le dit de l'alerion (67),
En tout le monde entierement
Pour vivre ſeculerement.

Cette Pièce eſt d'environ quarante-ſept pages.

(*) Ce mot eſt écrit en ce lieu, & dans le précédent, comme dans le Manuſcrit.

8°. Ci commence confort dami (68);
Amys à toi donner confort
Ay meintes foys pense moult fort.

Cette Piéce est d'environ quarante-deux pages.

9°. Ci commence le dit de la Fonteinne amoureuse (69);
Pour moy déduire & solacier,
Et pour ma pensee lacier.

Cette Piéce est d'environ trente-une pages.

On y trouve un Chapitre qui est intitulé : *le Confort de Vénus & de la Dame.*

Il commence au milieu de la vingt-quatriéme page.

10°. Ci commence le dit de la Harpe (70),
Je puis trop bien ma Dame cõparer
A la Harpe, & son gent corps parer.

Cette Piéce est de cinq pages.

11°. Ci commence le livre du voir dit (71),
A la loenge & à lonnour
De tresfine amour q̃ ie honnour.

Cette Piéce est en vers & en prose, elle est de cent vingt-deux pages.

12°. Ci commence le dit de la Marguerite (72),
Aim une fleur q̃ sueure, & qui sencline
Vers le Soleil de jour qñt il chemine.

Cette Piéce est d'environ deux pages.

13°. Ci commence le dit de la Rose
En May que Printens renouvelle,
Que lerbe point drue & nouvelle.

Cette Pièce est d'un peu plus d'une page.

14°.

14°. Vefci les biens que ma dame me fait
Pour amender moy monneur & mõ fait,
Sen gent corps fait a tour,
Son regart fens folour (73).

Cette Piéce n'eft que de foixante-cinq vers.

TOME SECOND.

1°. La prife de la ville d'Alexandrie, par Pierre, Roi de Jérufalem & de Chypre (74).

Cette Piéce eft de quatre-vingt-fept pages, elle eft fans fommaires. Nous avons fait nous-mêmes celui que nous venons de rapporter, elle commence ainfi:

Quant li Dieu par amours amerét,
Et les Déeffes fe jouerent.
Aus dous gieus courtois favoureus.
Qui font fais pour les amoureus,
Li clers Solaus, la clere Lune
Et des Eftoiles la commune, &c.

Elle eft terminée par cette foufcription, dans laquelle l'Auteur a caché fon nom, & celui du Roi de Jérufalem & de Chypre.

Pierre, Roy de Jherufalem
Et de Chypre, le nomã lẽ,
Et moy Guillaume de Machaut,
Qui ne puis trop froit ne trop chaut,
Si que nos ij. nons trouverez,
Se diligẽment les querez,
En ces ij. vers de groffe lettre,
Mar oftes & h. y faut mettre,
Si le trouveres proprement.
Or les queres diligẽmẽt,
Et vefci des Vers la maniere:
ADIEU MA VRAIE DAME CHIERE

POUR LE MILLEUR TEMPS GARDE CHIER.
Voſtre honneur que ſai ſans trichier.

Il y a quelques morceaux de cette Piéce qui ſont en Proſe.

2°. Ci cōmence la loange des Dames (75),
En haut penſer plein damoureus deſir,
Ma bonne amour embatu ſans retraite.

Cette Piéce eſt de quarante-cinq pages.

3°. Ci commencent les complaintes (76),
Amours tu mas tāt eſt dure,
Et ſi ma tant dure & dure.

Cette Piéce eſt d'environ neuf pages.

4°. Ci commence le dit de la fleur-de-lis & de la Marguerite,
Qui ſaroit parler propremēt
Des couleurs & le jugemēt.

Cette Piéce eſt d'environ quatre pages.

5°. Ci commencent les Lays (77)
Loyaute que point ne delay,
Wet ſans delay,
Que face un Lay.

Ces Lais ſont d'environ vingt & une pages. Il y en a qui ſont notés en muſique.

6°. Le paradis d'Amour,
Amours ſe plus demandoie,
Ne voloie
Ou ſautre bien deſiroie
Que la joie qui me vient,
De toy, vers toi meſprendroie;
Et faroie,
Ce que faire ne deuroie

Et ce qua moy napartient
Car il conuient que je croie ;
Et ottroie
Quen ton dous Paradis soie
Quant de mamour me souvient.

Cette Piéce est de deux pages.

7°. Autres Lays, dont les principaux sont le Lay Mortel, le Lay de la Fonteinne, adressé à la Sainte Vierge (78); le Lay de Confort, le Lay de Bonne espérance, le Lay de Plour, le Lay de la Souscie, le Lay de la Rose.

Ces Lays sont d'environ trente-cinq pages; il y en a qui sont notés en musique.

8°. Ci commencent les motes (ou motets)
Quant en moy vint premierement,
Amours, si tres doucettement,
Me vost mon cuer enamourer,
Que d'un regart me fist present
Et tres amoureus sentement.

Ces Motets sont de soixante & trois pages; ils sont notés en musique; il y en a qui sont en latin; ils sont terminés par une Messe en musique notée à quatre parties, que l'on croit avoir été chantée au sacre de Charles V, Roi de France. C'est ce que l'Abbé Lebeuf n'a pas sçu : *Voy. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag.* 382, *tom. XX*, in-4°.

9°. Ci commencent les Balades notées,
Samour ne fait par sa grace adoucir,
Je sui certains qu'il mi couuiet morir.

Ces Balades sont de trente-deux pages.

10°. Ci commencent li Rondeaulz notes (notés).
Dous viaire gracieus
De fin cuer vous ay servi,

Weillies moy eſtre piteus;
Dous viaire gracieus.

Ces Rondeaux ſont d'environ neuf pages.

11°. Ci commencent les Chanſons baladées & notées.
He Dame de vaillance,
Voſtre douce ſenlance,
Ma pris ſans deffiance.

Ces Chanſons ſont de vingt pages.



NOTES.

(1) Ce blason est de sable au sautoir d'or, cantonné de quatre figures d'argent qui nous ont paru être des épis.

(2) Catalogues de Gaignat, tom. I, pag. 451.

(3) Toutes les piéces de Machau n'y sont pas détaillées. Les mesures de leurs vers n'y sont pas indiquées ; il y en a dont les titres sont défigurés, &c. &c.

(4) M. de Juvigny. Voyez sa nouv. édition de la Croix Dumaine & de Duverdier ; tom. IV, pag. 106.

(5) L'Abbé Lebeuf dit, pag. 367 du tome xx, *in*-4°. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, que desirant de connaître l'auteur des piéces qui sont contenues dans le Manuscrit dont il a donné la notice, il ne trouva rien dans celle qui est à la tête du premier tome, qui pût lui donner le moindre renseignement là-dessus. Il ajoute, p. 381, qu'il lui a fallu parcourir tout ce Volume, & venir au fol. 67 du second, pour y découvrir le nom qu'il cherchait.

L'Abbé Lebeuf a voulu en imposer & donner plus de prix à sa notice, en exagérant les peines qu'elle lui a occasionnées.

Il est faux que le nom de Machau ne soit que sur le folio 67 du tome second de notre Manuscrit. On le lit quatre fois dans la premiere piéce qui est à la tête de son premier tome.

C'est ici où l'infidélité de l'Abbé Lebeuf paraît au plus grand jour. La premiere piéce de ce tome est intitulée...... *Comment nature volant orendroit plus que onques, &c.* Elle est divisée en quatre chapitres, dont chacun est précédé d'un sommaire. On trouve le nom de Machau dans chacun de ces sommaires.

L'Abbé Lebeuf affirme qu'il n'y a vu aucune trace de ce nom, & il y est quatre fois.

Pour justifier ce qu'il dit, il supprime cette premiere Piece, de sa description, & il donne le nom de la premiere à celle qui vient après, & qui a pour titre......... *Ledit deu Vergier.* Il est vrai, que le nom de l'Auteur n'est pas dans celle-ci. Comment l'Abbé Lebeuf a-t-il pu se persuader que personne ne découvrirait jamais sa fraude ? le Comte de Caylus a été de meilleure foi ; il a mentionné, page 404, du même Tome des Mémoires de l'Académie, cette Piéce que l'Abbé Lebeuf a passée sous silence, & l'a prise pour le prologue de l'Auteur. C'est aussi par cette même Piéce que commence la description des Œuvres de Machau, qui est dans le Catalogue de Gaignat.

(6) L'Abbé Lebeuf a non-seulement passé sous silence cette premiere Piéce, par manque de bonne foi, mais il en a omis d'autres par négligence. Bien plus, il n'a dit, ni qu'elle est la mesure des Vers de la plupart des poésies de Machau, ni de combien de lignes est la portée des notes de celles qui sont en Musique. Il a fait aussi diverses fautes

de chronologie, témoin celle que nous avons relevée, sur Bonne Duchesse de Normandie, & premiere femme de Jean, Duc de Normandie, qui fut ensuite Roi de France, sous le nom de Jean II. Enfin il s'est trompé sur le Charles, auquel Machau a dédié son Confort d'Ami; c'est ce que nous exposerons plus bas.

(7) Il est certain que la Notice de l'Abbé Lebeuf manque de recherches; il n'y en a aucune sur le pays de Machau.

(8) Qu'on juge du mérite des conjectures de l'Abbé Lebeuf, par celles qu'il a avancées sur le pays de Machau. Voy. *suprà*, page 2.

(9) L'Auteur du Monde Primitif s'est trop fié à certains Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, concernant l'Histoire Littéraire. Il eût été plus avantageux pour lui, de vérifier les monumens que ces Mémoires ont pour objet, que de se laisser entraîner par le préjugé. Nous l'en avions prévenu, avant que son Ouvrage parût. Mais ce n'est pas seulement en cela qu'il est répréhensible, il l'est encore dans son plan, dans plusieurs définitions, raisonnemens, étymologies, citations, dans quelques morceaux de traductions, & dans d'autres faits historiques & littéraires; on lui en administrera les preuves en temps & lieu.

Bornons nous actuellement aux fautes qu'il a faites sur Guillaume de Machau & sur ses Ouvrages. 1°. Il n'a pas sçu que le nom de ce Poëte a été orthographié de différentes façons, par divers Auteurs; il l'a appellé purement & simplement *Machaut*. On lira ci-dessous, note (19), ce qu'il faut penser de cette orthographe.

2°. Il a prétendu que Machau était de Lorris; cela ne peut pas être, parce que cet Auteur était Champenois, ainsi que le Roi René nous l'apprend dans son Épitaphe, & qu'il n'y a aucune Ville de ce nom en Champagne.

3°. Il a mis la ville de Lorris en Champagne; cela est faux, elle est dans le Gâtinois. Baillet n'a pas fait la même faute. (Voy. *le Jugement des Savans*, tom. 4, p. 283, *in*-4.

4°. Il a dit qu'on soupçonne qu'il en était Seigneur; nous avons démontré le contraire.

5°. Il a cru que le Confort d'Ami, dont nous parlerons plus bas note (68), est dédié à Charles V, Roi de France. Cela prouve qu'il n'a ni collationné la Notice de l'Abbé Lebeuf sur les originaux, ni lu avec attention les extraits du *Confort d'Ami*, que cet Auteur a insérés dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, parce que ces extraits prouvent le contraire, ni corrigé l'Abbé Lebeuf, par le Comte de Caylus, qui a dit, avec juste raison, que cette Piece est dédiée à Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais. Voy. *le Discours Préliminaire du cinquieme Tom. du Monde Primitif*, pag. LXII & LXIII.

(10) Voy. *suprà*, note (9).

(11) Voy. même note (9).

(12) Voy. même note (9).

(13) Voy. *Discours Préliminaire du Tom. 5, du Monde Primitif*, pag. LXIII.

(14) Continuateurs de Moreri jusqu'en 1749 inclusivement.

(15) Goujet, Bibliothéque françaife.

(16) Quadrio istoria e ragione d'Ogni Poesia, *in*-4. 7 vol.

(17) Osmont. Cet Auteur a parlé de divers Ouvrages manuscrits, moins connus que ceux de Machau, & il a omis ceux de ce Poëte.

(18) Du Verdier, nouvelle édition, Tom. II, pag. 106.

(19) Du Verdier, a appellé Machau, Machant; son nom était Machau. Il est écrit ainsi dans notre manuscrit; c'est pour cela que nous avons suivi la même orthographe: L'Auteur du Catalogue de Gaignat l'a écrit comme nous (tom. 1[er], pag. 451).

L'Abbé Lebeuf, en a varié l'écriture: il y a mis d'abord une *s* à la fin (pag. 378), ensuite il en a retranché cette lettre (pag. 381). Le Pere Labbe (pag. 312 & 314 de son *nova Biblioth. manuscript*, *in*-4. Paris 1653, chez Jean Henault), & le Comte de Caylus (pag. 399, du Tome XX, des Membres de l'Académie des Belles-Lettres), l'ont terminé par un *t*. La Monnoye a dit que les anciens l'appelloient Machault; (en effet c'est ainsi qu'il est nommé dans son Épitaphe que nous allons rapporter); mais que son vrai nom était Machaud. (Voy. Tom. II, *sur du Verdier*, pag. 106). Comme il n'a cité aucune Piéce qui justifie son orthographe, nous nous en tenons à celle de notre manuscrit.

(20) La Monnoye a suppléé à l'omission de du Verdier, Tom. II, de la nouvelle édit. page 106.

(21) Du Verdier a dit que Machau florissait en 1300, il s'est trompé. Voy. *suprà*.

(22) Du Verdier n'a attribué à Machau qu'un seul Ouvrage, qu'il a intitulé....... *Les Amours de Machand en rimes*.

(23) Voici l'Épitaphe de Machau.

Guillaume de Machault, ainsi avoye nom,
Né en Champagne fus & si eus grant renom,
D'estre fort embraze du penser amoureux,
Pour lamour dune voir (*) dont pas ne fus eureux;
Ma vie seulement tant que la peusse voir,
Mais pour ce ne laissay pour nous dire le voir (**),
Faire ditz & chancons tant que dura ma uie,
Tant auoye forment (***) de lui complaire enuye,
Et tant que cuer & corps asprement lui donnay,

(*) Dune voir, c'est-à-dire, de voir une.
(**) Le voir, la vérité.
(***) Forment, fortement.

Et fis mainte balade complainte & uirelay;
Et incontinent voir ie rendi à Dieu lame,
Dont le corps gist ycy en bas soubz ceste lame.

Il n'y a dans cette Épitaphe ni apostrophe, ni cédilles, ni accents, ni points sur les i, ni v consonnes, ainsi que dans notre Manuscrit de Machau; elle est tirée du *Verso*, du *folio* 92, d'une copie Manuscrite du Roman de la *Queste de très-doulce Merci*, &c. qui est dans la Bibliothèque de M. le Duc de la Valliere, & dont on trouvera la Notice sous le nom de René d'Anjou, dan l'Histoire Critique des Manuscrits de sa Bibliothèque; que nous allons faire imprimer. Elle est dans la partie de ce Roman, qui a pour titre: *L'Hôpital d'Amour*, & qu'il ne faut pas confondre avec un Roman, qu'un jeune Clerc de Tournay a mis au jour sous le même titre. Quelques-uns ont attribué *L'Hospital d'Amour* de ce Clerc à Alain Chartier. Ils se sont trompés. Duchesne n'a pas fait la même faute, mais il n'a pas sçu de qui est ce Roman. (Voy. l'édition qu'il a donnée des Œuvres d' lain Chartier, *in*-4. Paris 1617, page 867). C'est le Roi René qui nous a appris qu'il est d'un jeune Clerc de Tournay. (Voy. *fol. verso* 94, *de la Queste de très-doulce Merci.*

(24) Baugier. Mémoires historiques de la Province de Champagne, à Châlons, *in*-8. 2 Tomes M. D. CC. XXI. Chapitre VII du Tome II...... intitulé: *Des Personnes illustres de Champagne*

(25) Histoires des Comtes de Champagne, second Tome. *in*-12, Paris 1753.

(26) La Monnoye sur du Verdier, *suprà*, note (19).

(27) L'Abbé Lebeuf, Memoires de l'Académie des Belles Lettres, Tome XX, p. 381; *in*-4.

(28) Le Comte de Caylus a fait deux Mémoires sur Guillaume de Machau. Ils sont insérés tous deux dans le Tome XX, des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *in*-4; le premier commence à la page 399, il finit à la page 414.

Le second commence à la page 415, il finit à la page 439.

On lit dans le premier (page 401)..... « Guillaume de Machau était de Champagne, » de la petite ville de Lorris: du moins il en prend le nom dans plusieurs autres Manuscrits. » Peut-être en était-il Seigneur »?

Le Comte de Caylus aurait dû indiquer les Manuscrits où Guillaume de Machau a pris le nom de Champenois, & a dit, en même temps, qu'il etait natif de la ville de Lorris.

Ces Manuscrits seroient très-intéressants, parce qu'ils serviroient à relever une erreur commune aux meilleurs Géographes & Historiens, qui se sont accordés à placer la ville Lorris dans le Gâtinois, & non pas dans la Champagne.

Il n'en a cité aucun, & il n'est aucunement vraisemblable qu'il en existe quelqu'un, où Machau se dise Champenois & de la ville de Lorris.

Le Comte de Caylus avait feuilleté l'Histoire générale du *Gatinois*, de Don Guil-

laume

laume Morin, Paris, *in*-4°. 1630. Il y avait déterré à la page 93 une famille de Machau. Il a voulu mettre à profit sa découverte; pour cela il a imaginé des manuſcrits dans leſquels il a prétendu qu'on lit que Machau était de Lorris, & il a avancé un fait qui eſt faux, en diſant que cette ville eſt en Champagne.

Au reſte, l'Auteur de l'Hiſtoire du *Gâtinois* qu'il a citée, y a fait mention des hommes illuſtres de la ville de Lorris, ſans parler de Machau. Voy. pag. 176.

(29) Voyez les éclairciſſemens qui ſont à la tête de ſon cinquieme tome, pag. 63.

(30) L'Abbé Lebeuf dit qu'on voit un Guillaume de Machol ſur l'état de la Reine en 1301. Voyez tom. xx des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 398, *in*-4°.

(31) Feu M. Capperonnier s'eſt trompé, en donnant dans la notice manuſcrite, dont nous avons parlé ci-deſſus, le nom de *Pierre* à ce Prince. L'Auteur du Catalogue de Gaignat a copié cette faute, tome I, pag. 451 & 452.

(32) Voyez l'Abbé Lebeuf, pag. 395, & le Comte de Caylus, pag. 406, tom. xx des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, *in*-4°.

(33) Voyez le Comte de Caylus, pag. 405 du même tome.

(34) Ie fus ſes Clers ans plus de xxx. Voyez le verſo du fol. 4 du tom. 2 de notre Manuſcrit, col. 2.

(35) Voyez l'Abrégé Chronologique de Mézerai, tome 2, pag. 574, *in*-4°. Paris, Thomas Jolli, M. DC. LXVIII, & Amſterdam, *in*-12. 1673, chez Abraham Wolfgang, tom. 3, pag. 67.

(36) Voyez l'Abbé Lebeuf, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome xx, pag. 398, *in*-4°.

(37) Bonne de Luxembourg, fille de Jean de Luxembourg, & premiere femme de Jean, Duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, qui fut enſuite Roi de France ſous le nom de Jean II, mourut en 1349. (Voyez l'Art de vérifier les Dates, pag. 556, col. 1, *in*-fol. Paris, M. DCC. LXX). Jean, Duc de Normandie, ne monta ſur le trône que le 22 Août de l'an 1350, (Voy. ibid. p. 554, col. 2, *in*-fol.) Bonne de Luxembourg n'a donc point été Reine. Mezerai & Gueullette n'ont pas fait la même faute que l'Abbé Lebeuf, puiſqu'ils ont averti qu'il ne faut pas comprendre cette Princeſſe au nombre de nos Reines. (Voy. le recto de la ſignature E ij, dans la préface du tome I de l'édition de l'Hiſtoire & plaiſante cronicque du petit Jehan de Saintre, de la jeune Dame, des belles Couſines, ſans autre nom nommer, &c. donnée par M. Gueullette, & imprimée à Paris chez Pierre-Jacques Bienvenu, en trois tomes, *in*-12. en M. DCC. XXIV).

(38) Les Freres de Sainte-Marthe (tom. 1, pag. 473 de l'Hiſtoire généalogique de la Maiſon de France, Paris, M. DC. XXVIII, *in-fol.*

(39) Mézerai, (Hiſtoire de France, edition de Guillemot, Paris M. DC. XLIII, tom. 1, pag. 855.

(40) Le Pere Daniel, (Hiſtoire de France, tome V, page 410, *in*-4°. Paris, derniere édition).

(41) Le Préſident Henault (Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, Paris, *in*-4°. M. DCC LXVIII, tom. I, pag. 261).

(42) Villaret (Continuation de l'Abbé Velly, pag. 536, *in*-4°. Paris, M. DCC. LXX).

(42*) Marcel, Hiſtoire de l'Origine & des Progrès de la Monarchie Françaiſe, tom. III, pag. 68.

(43) Voyez l'Art de vérifier les Dates, pag. 556, col. 1, de l'édition citée ci-deſſus, note (37).

(44) Gueullette, *ſuprà*, même note.

(45) Voyez les Chroniques de Saint Denis, *in-fol.* premiere édition imprimée en 1476, à Paris en trois tomes, chez Bonhomme, tom. II, *fol.* 263, col. 1, chap. XLIV. du Livre des Faits & Geſtes du Roi Philippe de Valois.

On lit dans ces Chroniques, que Bonne de Luxembourg mourut le XI d'Août un jour de vendredi, & qu'elle fut enterrée. . . . *le XVIIe jour du même mois en lègle des Suers de Maubuiſſon empres Pontoiſe.*

Les Auteurs de l'Art de vérifier les Dates ont prétendu, ſans fondement, qu'elle mourut à Maubuiſſon même. Voyez *ſuprà*, pag. 556, col. 1. Ils ont pris cette faute dans Marcel (*ſuprà* note 42 *).

Aucun des autres Auteurs que nous avons cités, ne l'a dit, & c'eſt ce dont on ne trouve aucun veſtige dans les mêmes Chroniques.

(45*) Le Roi Jean le fit ſon Secrétaire. Voyez les complaintes de Machau, tom. I de ſes Œuvres, & l'Abbé Lebeuf, pag. 381.

(46) Cet aſſaſſinat arriva le 16 Janvier de l'an 1369, ſelon le vieux ſtyle.

L'an mil trois cent neuf & ſoixante
En temps que froide biſe vente
. . . .
Droit de Janvier le jour ſeizieme
Et environ l'heure quinzieme.

Voyez pag. 439 du tom. XX des mêmes Mémoires.

L'Abbé Lebeuf (pag. 380 & 398) a daté cet aſſaſſinat de l'an 1370; mais il a manqué d'ajouter, ſelon le nouveau ſtyle.

(47) Voyez le Dictionnaire de Muſique de J. J. Rouſſeau, tom I, page 130, édit. de 1769, *in*-8°. à Amſt. avec ſes autres Œuvres en onze volumes.

(48) Du Verdier, *ſuprà* note (18).

(49) Le Pere Labbe. . . . *nova* Biblioth. manuſ. pag. 314, *in*-4°.

(50) Lamonnoye, ſur du Verdier, *ſuprà*, note (20).

(51) Juvigny, ſur du Verdier, tom. II, nouv. édit. pag. 106.

(52) Voyez *ſuprà*, pag. 7 de notre Notice, & note (28).

(53) Le Comte de Caylus, *ſupra*, note (28).

(53*) Voyez Menage, Dictionnaire Etymologique, Paris, Briaſſon, M. DCC. L, tom. I, *in-fol.* & le Dictionnaire Hiſtorique des Mœurs, Uſages & Coutumes des Français, Paris 1767, tom. I, pag. 660.

(54) Lenglet, Tablettes Chronologiques, édit. de 1763, *in*-8°. Paris, tom. 2, p. 655.

(54*) Il y a eu avant Machau des pieces de poëſie mêlées de proſe, ne fût-ce que le Roman du nouveau Renard, de Jacquemars Gielée, qui fut compoſé en l'an 1289, environ ſept ans après la naiſſance de Machau, & dont nous donnerons auſſi une notice. Nous obſervons ici en paſſant que la Croix du Maine (tom. I, pag. 386, nouv. édit.), du Verdier (pag. 257, tom. 2, nouv. édit.), leur nouvel Editeur (*ibidem*), Jean-George Eccard (pag. 48 de la préface qu'il a miſe à la tête de l'édition du *Collectanea Etymologica*, de Geoffroy-Guillaume Leibnitz, *in*-8°. *Hanoveræ*, *ſumpt. Nic. Foerſteri*, M. DCC. XVII). L'Abbé Maſſieu (Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, pag. 177, *in*-12. Paris, Prault fils, 1739). Proſper Marchand (Dictionnaire, tom. I, pag 274). Barbaſan (Diſſertation ſur l'origine de la langue françaiſe, pag. 48, à la tête de ſon édition de l'ordene de Chevalerie), & Quadrio (*ſuprà*, tom. 6, pag. 403), qui l'ont daté de 1290, & que Montfaucon (tom. 2, Biblioth. manuſ. pag. 1669) qui l'a daté de 1288, ſe ſont trompés. Nous obſervons encore que Fauchet s'eſt contredit ſur la date de ce livre. Il a dit dans un endroit (*fol. verſo* 588, du Recueil de ſes Œuvres *in*-4°.) qu'il eſt de 1290, & dans un autre, (*ibid. fol. verſo* 511) qu'il eſt de 1300. Toutes ces dates ſont fauſſes. Le Roman du nouveau Renard a vu le jour en 1289 : c'eſt ce qu'on y lit dans le 110e vers avant la fin.

En l'an de l'Incarnation
Mil. & ij cens & quatrevins
Et IX. fu ci faite li fins
De ceſte brance en une vile
Qu'on apele en Flandres Liſle.

(55) Voyez ſur ce Manuſcrit l'avertiſſement qui eſt à la tête du tome VII de l'Hiſtoire Littéraire de la France *in*-4°. à Paris 1746, pag. LIV, & pag. VII de la preface qui eſt à la tête du tome I des Fabliaux & Contes des Poëtes Français des XI, XIII, XIV & XVe ſiecles tirés des meilleurs Auteurs, à Paris chez Vincent, en trois tomes *in*-12. 1756.

(56) Voyez note précédente.

(57) Le Pere Labbe, *ſuprà*, note (49).

(58) Lamonnoye, ſur du Verdier, *suprà*, note (20)

(59) M. Capperonnier fit cette notice que nous avons ſous la main, pour M. Gaignat, lorſque cet Amateur de raretés bibliographiques eut acquis le manuſcrit des Carmes Déchaux.

(60) *Orendroit*, c'eſt à-dire dorénavant. Borel n'a cité que Marot, ſur ce mot, à la pag. 363 de la premiere édition de ſon Tréſor. Celui qui l'a fait réimprimer à la ſuite du Dictionnaire Etymologique de Menage, *in-fol.* Paris, deux tomes, n'eſt pas remonté plus haut. On voit cependant ce mot dans le Roman de la Roſe. L'Abbé Lenglet la cité dans le gloſſaire de ce Roman, qui eſt à la fin du tome III de l'édition qu'il en a donné à Paris en trois volumes *in*-12, en 1735 (page 362). On le voit auſſi dans quelques-uns de nos anciens Fabliaux, pag. 288 du tom. 1, pag. 344 du tom. 2, & page 297 du tome 3 du Recueil que nous en avons cité ci-deſſus note (55).

(61) Sceus, c'eſt-à-dire ſens.

(62) L'Abbé Lebeuf n'a pas indiqué la meſure des vers de cette Piece, & il a dit une fauſſeté en la qualifiant la premiere piece de notre Manuſ. Voy. *suprà* note (5).

(63) Cette Piece eſt appellée dans divers Manuſcrits, le *Tems Paſcour*, à cauſe des premiers mots de ſon premier vers. C'eſt ce que le Comte de Caylus a obſervé (p. 406). L'Abbé Lebeuf n'a pas fait la même remarque; de plus, il n'a rien dit ſur la meſure de ſes vers. Montfaucon l'a citée ainſi que la ſuivante, mais ſans en mentionner l'Auteur, tome II de ſa Bibliothèque des Manuſcrits.

(64) Cette Piece eſt l'an 1349. Voy. l'Abbé Lebeuf, *suprà*, page 377, & le Comte de Caylus, page 407. Son ſujet celui de la précédente, ſont expliqués *ibidem*, p. 407 & 408.

(65) Cette Piece eſt antérieure au *Confort d'Ami*, puiſqu'elle y eſt citée. Voy. *fol. verſo* 110, du tome 1, de notre Manuſcrit, col. 2.

Et ſe ſon pooir voes ſavoir
Sans oublier choſes nes une
Qui ex en remede de fortune
Et en mon lay de bon eſpoir

C'eſt ce que l'Abbé Lebeuf & le Comte de Caylus n'ont pas obſervé.

Elle porte dans quelques manuſcrits, le nom de l'*Eſcu bleu*, à cauſe que l'Eſpérance y donne à l'Auteur, un eſcu de cette couleur. Voy. le Comte de Caylus, pag. 405 & 406. Cette remarque eſt échappée à l'Abbé Lebeuf.

(66) Ce dit ou dict, a été mis au jour le 2 d'Avril de l'an 1342. Voy. l'Abbé Lebeuf, page 379, & le Comte de Caylus, page 408. Ces deux Auteurs n'ont pas fait mention des derniers vers de cette Piece, dans leſquels Machau a caché ſon nom. Nous les rap-

porterons auſſi dans notre Hiſtoire Critique des manuſcrits de M. de la Valiere, en donnant la notice d'une copie ſeparée que nous en avons. L'Abbé Lebeuf a auſſi omis la meſure de ſes vers.

(67) L'Auteur du Catalogue de Gaignat s'eſt trompé en appellant ce dit, *le dit de Valerion*. Voy. tome 1, pag. 452; il eſt intitulé : *Le Dict de l'Alérion*. Il s'appelle auſſi *le Dict des IV Oiſeaux*, ainſi qu'on le voit dans les deux derniers que nous en avons cités ci-deſſus page 5. Le Comte de Caylus l'a connu ſous ces deux noms, page 408. L'Abbé Lebeuf ne l'a indiqué que ſous le premier.

(68) Le *Confort d'Ami*. L'Abbé Lebeuf a prétendu (pag. 379 & 382) que cette Piece eſt adreſſé à Charles V, Roi de France, & qu'elle a été compoſée, peu après ſon avénement au trône; c'eſt-à-dire, vers l'an 1365; c'eſt ce qui prouve, 1°. qu'il ne l'a pas lue en entier; 2°. qu'il a lu ſans attention les morceaux qu'il en a extraits, & fait imprimer dans le Tome XX des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *in*-4.

Elle commence dans notre Manuſcrit à la ſeconde colonne du *verſo*, du *fol.* 98, & elle finit vers la moitié de la premiere colonne du *verſo* du *fol.* 119.

L'Abbé Lebeuf n'en a lu que les Fragmens qu'il a publiés, & qui ſont contenus entre la ſeconde colonne du *recto* du *fol.* 114, & la ſeconde colonne du *recto* du *fol.* 118. Il aurait certainement changé d'avis, s'il avait lu tout ce qui précéde, parce qu'il n'y a pas un mot qu'on puiſſe appliquer à Charles V; il en aurait fait autant s'il avait réfléchi ſur les extraits qu'il en a donnés. Il n'y en a aucun qui prouve ſon opinion; il y en a, au contraire, qui la combattent.

Mais, à qui, & en quel tems, cette Piece a-t-elle été dédiée? Elle l'a été à Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais, & beau-frere de Charles V, vers le commencement d'Octobre de l'an 1357; elle eſt mêlée de conſolations & d'avis.

Il y a à la tête un prologue, dans lequel Machau ſe qualifie ami de ce Prince, & lui témoigne le deſir qu'il a depuis long-tems de le conſoler ſur ſa détention. Il lui expoſe en même tems l'embarras où il eſt, de lui faire parvenir ce qu'il a envie de lui écrire. Il ajoute que ce qui diminue ſon embarras, c'eſt qu'il eſt fermement perſuadé de ſon innocence, & qu'il regarde comme inutiles tous les motifs de conſolations qu'il pourrait lui donner.

Ami a toy donner Confort
Ay maintes foys penſe moult fort
Et diex ſeet que je le feroie
Plus que ne di ſe je pooie
De tres bon cuer & volentiers
Mais il n'eſt voie ne ſentiers
Qui mon oueil peuſt auoier
Que vers toy peuſſe enuoïer
Non pourqnt ie commenſeray
Et ſe diex plaiſt ie fenray

Comment que ſoies aſſes ſages
Pour toi garder ſans mes meſſages
Et ſans mes Confors recevoir
May je le fais ſans decevoir
Pour tamour : & la ramebrance
Que jay toudis de ta grevence
Et par ma foy quant a ton fait
Je crois que tu nas riens meſfait.
Se ten dois à dieu conforter
Et tes meſchies plus biau porter
Sire, & ſe je tappelle ami
Nen aies pieur cuer ami
Car bien ſees que tu yes mes ſires
Et je des miendres. Ne des pires
Ne ſui, mais ſans riens retenir
Sui tiens quoy qui doie auenir.

Il finit ſon prologue en l'avertiſſant, que leurs deux noms ſont cachés à la fin du Confort qu'il lui adreſſe, & en lui apprenant la maniere de les deviner.

Machau entre enſuite en matiere. Il rappelle à Charles II l'exemple de différens perſonnages de l'Ancien Teſtament qui ont été ou fauſſemunt accuſés, ou mis dans les fers, tels que Suſanne, Daniel, Manaſsès.

Il lui dit de ne pas s'inquiéter ſur ſa détention, parce qu'on en ignore la cauſe, & que pour un qui paraît s'en réjouir, il y en a plus de deux mille qui s'en attriſtent.

Je te di que la renom̃ée
Seſpent par toute la contrée,
Que po de gens ſcevent la cauſe
Dont ta détention ſe cauſe
Si en dit chaſcuns à ſa guiſe
May pour. 1. queſt liez de ta priſe
Des dolens en ya. ij. mille
On le ſcet bien parmi la Ville
Car chaſcuns que de toy parole (*) (parle *)
En dit bonne & belle parole
Et te pleint, nes li enfencon
Chantent de toi bonne chancon.

(Voyez la premiere & la ſeconde colonne du *verſo* du *fol.* 108).

Il lui met ſous les yeux le livre de la Conſolation de la Philoſophie de Boëce & l'Hiſtoire d'Orphée, qui, par les doux accords de ſa lyre, égaya les cavernes infernales, où ſon amour l'avait fait deſcendre.

D'ailleurs, lui dit-il, tu n'es pas aussi malheureux que tu pourrais te l'imaginer; si tu avais été libre, n'aurais-tu pas combattu pour la France à la fatale journée de Poitiers? Hé! qui sait si tu n'y aurais pas été, ou tué, ou pris, ou si tu n'en serais pas revenu, au milieu des fuyards, couvert d'ignominie & d'opprobre?

On dit souvent parmi la ville
Et le tient ont pour eũngile
Plusieurs fois lay oy debarre
Qui te faloit l'un de ces quatre
Se tu nous fusses demourez
Car tu fusses deshonnoures
Mors. ou pris. ou que la bataille
Vainquisses. & cestoit sans faille
Une moult forte chose à faire
Qui bien considere la faire
Car les gens darmes a grans routes
Sen alerent. & nõ pas toutes
Car li preudõme demourerent
Et tuit le autres sen alerent
La fu pris li bons Roi de France
Que ot tel cuer & tel constance
Quonque Judas Machabeus
Hector ne Cesar Julius
Alixandres ne Charle meinne
Qui tint lEmpire en son Domainne
Godefroy de Buillon ne Artus
Ayaus, Achilles, Troillus,
Gauvains, Tristans, ne Lancelos
Rolans, Nogiers, bien dire los
Guillaumes, Oliuiers ne Ponpee
Norrent si très bonne journée
Ne ne firent tant cõme il fist
En, 1. jour trop en desconfist.
(Voyez *fol. verso* 113, col. 1 & 2).

Enfin il l'exhorte à ne rien craindre, parce que le Roi Jean, son beau-pere, est juste.

Eins dist qui test très bien cheu
Et que c'est ton bien & tonnour
Quand tu yes pris de tel Signour

Qui te fera droit & juſtice
Et grace ſa li eſt requiſe
(Voy. *fol. recto* 114, col. 1).

Il méle à tous ces motifs de conſolation, divers avis; il recommande à Charles II la propreté, la ſobriété & la diſſimulation. Il lui conſeille de ne pas ſe plaindre de la maniere dont il eſt couché, & de ne pas manger un jour plus que l'autre, de peur que ceux qui l'obſervent, ne s'étudient à le contrarier, & ne lui donnent qu'un ordinaire fort court, lorſqu'il paraîtra avoir plus d'appétit. Il lui recommande d'être juſte, ſtable, reſpectueux envers les Dames, &c.

Tout cela précéde les extraits de l'Abbé Lebeuf. Qu'on juge ſi nous avons eu raiſon de dire, que cette Piece ne concerne en aucune façon Charles V, & que l'Abbé Lebeuf n'en a lu que la derniere partie; mais l'a-t-il lue attentivement, & a-t-il réfléchi ſur les fragmens qu'il en a tirés?

Machau conſeille dans ſes fragments au Prince, auquel il écrit, de donner aux gens de ſa Maiſon, des habits uniformes, ſelon la diverſité de leurs rangs, ainſi que le Roi de France le pratique. Ce conſeil peut-il convenir à Charles V?

N'eſt-ce choſe plus honourable
Que tu voyes devant ta table
Tes Chevaliers, tes Eſcuyers,
Tes Clers, tes Servans, tes Meſtiers
Veſtis enſemble en ordenance
A la bonne guiſe de France
Que ce qu'il ſoient en belle guiſe
Que chaſcun ainſi ſe deſguiſe

(Voy. l'Abbé Lebeuf, page 392, & le *recto* du *fol.* 118 du premier tome de notre Manuſcrit, col. 2.

Bullet (Recherches Hiſtoriques ſur les cartes à jouer. Lyon, chez J. Deville, M. DCC. LVII, *in*-8. pag. 16 & pag. 30), & l'Auteur du Monde Primitif (*ſuprà*, pag. LXIII.), qui ont répété d'après l'Abbé Lebeuf, que cette Piece eſt dédiée à Charles V, ſont doublement repréhenſibles,

1°. En ce qu'ils n'ont pas ſçu diſcerner dans les fragmens qu'il en a rapportés, le Prince auquel Machau l'a adreſſée.

2°. En ce qu'ils ne ſe ſont pas apperçus, que le Comte de Caylus a contredit formellement l'Abbé Lebeuf ſur ce point, & a obſervé, avec juſte raiſon, que le Prince pour lequel Machau a fait ſon Confort, eſt Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais, gendre du Roi Jean II, & beau-frere de Charles V. (Voy. le tome XX des Mémoires de l'Académie, pag. 410). Si le Comte de Caylus n'eſt pas tombé dans la même faute que nous venons de reprocher à l'Abbé Lebeuf, & à ſes deux copiſtes; il en a fait une autre, en

difant que Machau félicite Charles II dans fon Confort, de ne s'être pas trouvé à la bataille de Poitiers, parce qu'il aurait été obligé de s'enfuir (pag. 410).

Nous avons rapporté ci-deffus les vers de Machau fur cette bataille. Ceux qui les liront y chercheront en vain la félicitation que le Comte de Caylus y a vue.

Mais paffons à la date du Confort d'Ami. Le Comte de Caylus s'eft contenté de dire qu'il eft poftérieur au 19 Septembre de l'an 1356, qui eft le jour auquel le Roi Jean fut pris (page 410): il aurait pu, s'il l'avait voulu, en déterminer la date d'une maniere très-récife.

Le Roi de Navarre fut furpris par Jean, Roi de France, dans le Château de Rouen pendant qu'il était à table, le pénultieme jour de l'an 1355, qui fut le 3 Avril, & arrêté prifonnier par fon ordre.

Montfaucon a fait graver dans le tome II, de fes monumens de la Monarchie Françaife, pag. 296, une eftampe repréfentant la prife de ce Prince; elle a été exécutée d'après un Manufcrit de Froiffart, qui eft à la Bibliothèque du Roi, num. 8320. (Voy. le *verfo* du *fol.* IX ^{xx} VII de ce Manufcrit).

Charles II était accufé de haute trahifon. Il fut traîné de prifon en prifon. Il était enfermé dans le Château d'Arleux en Cambrefis, lorfque Philippe de Navarre, fon frere, trouva le moyen de brifer fes fers. Ce fut le 8 Novembre de l'an 1357, que Charles recouvra fa liberté. Il fut donc près de vingt mois en prifon. (Voy. *Secouffe*, Mémoire pour fervir à l'Hiftoire de Charles II, Roi de Navarre, Paris, Durant, M. D C C. L V I I, *in*-4, fecond tome, page 72, 145 & 147 du tome I[er], & le tome XXX, de la verfion françaife de l'Hiftoire Univerfelle des Anglais, pag. 66, 436, 439. Mais les dates n'en font pas auffi exactes que celles de Secouffe).

Lorfque Machau dédia fon Confort à Charles II, il y avait plus de dix-huit mois qu'il était détenu. Cette Piece eft donc du commencement d'Octobre de l'an 1357.

Explicit le Confort dami
Qui efveilla le cuer de mi
Es Tenebres ou il dormi
Et au refveiller dift aimi
Que ne fuis je partis parmi
Quant iay fi longuement gemi
Et tant ploure & tant fremi
Que le gros deluet dun fremi
Nay receu par Saint Fremi
De joye, en plus dan & demi.

(69) Le Comte de Caylus a mentionné ce dit, avant celui du *Confort d'Ami*, p. 409 il a obfervé qu'il porte auffi le titre de *Morpheus*. L'Abbé Lebeuf n'a pas fait la même obfervation, & il a omis la mefure de fes vers; mais il l'a cité dans le même ordre que nous, page 379.

(70) L'Abbé Lebeuf eſt paſſé très-rapidement ſur cette Piece. Auſſi n'a-t-il pas eu le tems de voir à quelle Princeſſe elle eſt dédiée. (Voy. pag. 379). Le Comte de Caylus, qui l'a examinée de plus près, a eu ſoin d'avertir que Machau l'a adreſſée à Agnès de Navarre, femme de Gaſton Phœbus, Comte de Foix. Voy. pag. 413.

Cette Princeſſe était fille de Philippe d'Evreux, Roi de Navarre, ſous le nom de Philippe III, & de Jeanne, fille de Louis Hutin, proclamée Reine du même Royaume, ſous le nom de Jeanne II. (Voyez le tome XXX de la verſion française de l'Hiſtoire Univerſelle des Anglais, pag. 62 & 58.

(71) L'Abbé Lebeuf convient de n'avoir pas lu le livre *du Voir* ou de *la Vérité* (p. 379). Il eſt dédié à la même Princeſſe. Il eſt mêlé de proſe. Il contient les Amours de Machau & de celle à laquelle il eſt dédié.

Agnès de Navarre n'avait guères alors que dix-huit ou vingt ans. Le Poëte y a fait entrer pluſieurs rondeaux, balades & chanſons, que cette Princeſſe a compoſés. Ce Dit eſt très-intéreſſant & très-curieux; mais il y a des détails que la bienſéance ne permet pas à un Hiſtorien de mettre à découvert. (Voyez *le Comte de Caylus*, pag. 413 & 414).

(72) Ce Dit & le ſuivant ont été omis par l'Abbé Lebeuf, pag. 379, & par le Comte de Caylus, pag. 414.

(73) L'Abbé Lebeuf, le Comte de Caylus & l'Auteur du Catalogue de Gaignat ont publié cette Piece.

(74) Le ſecond Mémoire du Comte de Caylus, n'a pour objet que l'Hiſtoire de la priſe de la Ville d'Alexandrie. Voy. pag. 415 — 439.

Cette Hiſtoire eſt poſtérieure à l'an 1369, puiſque Machau y parle de l'aſſaſſinat de Pierre, Roi de Chypre. Voy. *ſuprà*.

(75) L'Abbé Lebeuf a obſervé que cette Piece eſt en vers alexandrins (pag. 380). Il s'eſt trompé, témoins les deux premiers vers que nous en avons raportés.

(76) Machau a mis ſon nom à la fin de cette Piece. (Voy. l'Abbé Lebeuf, pag. 381).

(77) Voici la maniere dont l'Auteur du Catalogue de Gaignat indique ces lais.....

Pluſieurs lais ſur différens ſujets, avec les ſtrophes, mis en chant pour la plus grande partie (pag. 452).

Que ſignifient ces mots : *Pluſieurs lais avec les ſtrophes*, mis en chant? Il était bien plus ſimple de ſuivre la notice de feu M. Capperonnier, & de dire pluſieurs lais ſur différens ſujets, dont les premieres ſtrophes ſont notées.

(78) Ce Lay a été omis par l'Auteur du Catalogue de Gaignat & M. Caperonnier. Si le Comte de Caylus l'avoit lu, il s'en ſerait peut être ſervi pour corriger une faute qui lui eſt échappée dans la notice de la Bible Guyot, qu'il a fait inſerer dans le tom. XXI de l'Hiſtoire de l'Academie des Belles-Lettres *in* 4°. (Voy. pag. 191).

Il a pris la bouſſole pour la *treſmontaigne*, c'eſt-à-dire pour l'étoile polaire, & il a prêté cette erreur au Poëte, dont il a fait connaitre l'ouvrage.

La tresmontaigne n'est point la boussole. Guyot de Provins ne lui a pas donné ce nom. Machau n'a entendu par la *tresmontaine*, que l'étoile polaire.

Voici comme il en a parlé dans son Lay de la Fontaine, adressé à la Sainte Vierge.

He Reyne souverainne
Qui seur toutes luis
Considere une fonteinne
Plus cler que la tresmontainne.
(Tome 2 de notre Manuscrit, *fol. verso* 93).

Machau a encore fait mention de la tresmontaine, dans son Livre du *Voir dit*, (Voy. col. 1, du *recto* du *fol.* 137 de notre Manuscrit).

C'est droitement la tresmontaine
Qui cuers au port de joye maine.

C'est ainsi que Gauthier de Metz & Brunetto Latini ont appellé l'étoile polaire, long-tems avant Machau, l'un dans son Roman de la Mappemonde en rimes, & l'autre dans son Trésor. L'Auteur du Livre intitulé *Dialogus Creaturarum Moralisatus*, l'a nommée de même [Dial. 2 & 3]. C'est ce que M. Gaillard, qui a copié l'erreur du Comte de Caylus, n'a pas su. [Voy. tom. VI de son Histoire de François I, *in-12*. pag. 187]

Fin des Notes.

LETTRE

De M. l'Abbé RIVE *à M.* DE LABORDE, *sur la Formule* NOS DEI GRATIA.

Vous me demandez, Monsieur, des éclaircissemens sur la Formule...... *Nos Dei Gratiâ :* vous n'avez qu'à parcourir le Livre de Gatterer, qui a pour titre........ *Elementa Artis Diplomaticæ* (1), & le nouveau Traité de Diplomatique des Bénédictins (2), vous y trouverez l'origine & l'usage de cette Formule. Je ne vous renvoie pas à quatre autres petits Ouvrages qui ont été écrits *ad hoc* sur cette matiere. Vous auriez beaucoup de peine à vous les procurer dans Paris. Ils ont été imprimés chez l'Étranger. On ne tire pas beaucoup d'exemplaires de ces sortes de Pieces, & elles disparaissent tout de suite au sortir de la presse.

Baring a mentionné ces quatre petits Traités dans la Bibliotheque diplomatique qu'il a mise à la tête de son *Clavis Diplomatica* (3).

Le premier est en Allemand. Son Auteur est Fréderic Geisler, & son titre, *wir von Gottes Gnaden*, &c. Il est divisé en deux parties. Il a été imprimé *in*-4. à Leipsick, en 1677.

Le second est de Balth. Tilesius. Il a été mis sous presse en 1723, sous ce titre,..... *Dissertatio de sensu tituli*.... *Nos Dei* Gratiâ...Regiomonti.. Baring en a omis le format.

Le troisieme est de Christophle Auguste Heumann. Il est intitulé,..... *Programma de Titulo Dei Gratiâ*. Il a vu le jour à Allendorff, *in*-4. en 1727.

Le quatrieme a pour Auteur Jean-Tobie Hagelgans. Baring ne dit ni en quelle langue il a été écrit, ni en quel tems, ni en quel lieu, ni par qui il a été imprimé (4). Il n'y a que la premiere & la seconde de ces pieces qui soient citées dans le Catalogue alphabétique des Livres concernant la Diplomatique, qui est au commencement du sixieme volume du Traité des Bénédictins que j'ai indiqué ci-dessus (5).

Si vous n'avez pas le tems de feuilleter les livres dont je viens de vous parler, permettez-moi de vous offrir les recherches & observations critiques que j'ai faites sur cette Formule. Il y en a plusieurs que vous ne lirez ailleurs part, & qui sont entiérement neuves.

La Formule *Nos Dei Gratiâ* ne fut dans son origine qu'une marque de piété. Elle prit naissance dans l'Eglise. Il y eut des Evêques du Concile d'Ephese qui l'employerent, en souscrivant à la condamnation de Nestorius (6). Elle a été admise dans le même esprit jusqu'au quinzieme siecle par des Abbés, des Abbesses & des Ecclésiastiques du second ordre (7).

La Cour de Rome, toujours attentive à l'agrandissement de son autorité, profita sur la fin du treizieme siécle (8), de l'abolition des élections, pour y faire joindre, par des Evêques qu'elle gagna sous main, les mots...... *& Sanctæ Sedis apostolicæ.*

Piganiol de la Force (9) a prétendu que le premier Prélat qui donna dans cette nouveauté, fut Gérard, Archevêque de Nicosie, qui, en 1298, s'intitula..... *Archevêque par la grace de Dieu & du Saint Siege apostolique.*

Il a ignoré qu'Arnoul, Evêque de Bamberg, s'était déja servi en 1287 de la même Formule (10).

Il s'est écoulé plus de deux cens ans avant qu'elle soit devenue générale & d'un usage constant. Il y a eu jusqu'à la fin du quinzieme siécle des Evêques même en Italie qui ont retenu l'ancienne (11), & ne se sont pas soumis à cette adulation ultramontaine.

Les mots *Dei Gratiâ* passerent de l'Eglise dans la Chancellerie de nos Souverains. Pépin fut le premier qui les introduisit dans ses Diplomes (12), & Charles le Chauve, le premier qui les fit graver sur ses sceaux (13).

Les Empereurs d'Occident (14), les Ducs, les Marquis (17), les Comtes (16), les Seigneurs même suivirent leur exemple (15).

On ne regarda d'abord cette Formule que comme une protestation religieuse que l'on faisait à l'Etre-Suprême, de tenir de sa faveur toute puissance & tout titre.

Bouche, Chifflet, le Pere Daniel, l'Abbé de Longuerue, le Pere Hergott & Menard, ont dit qu'elle a toujours été employée comme une marque de souveraineté & d'indépendance, ils se sont trompés (18). Il est vrai que l'idée de religion qu'on lui attacha au commencement, s'altéra dans la suite, & qu'il y eut en France des Comtes & des Ducs qui causerent de l'inquiétude à nos Rois, par l'abus qu'ils en firent. Mais ce ne fut que dans le quinzieme siécle (19). Aussi Charles VII fit défense, en 1442, à Jean IV, Comte d'Armagnac, de s'en servir. C'est ce que les Auteurs du N. Traité de Diplomatique (20), & de l'Art de vérifier les dates (21) n'ont pas manqué d'observer, & c'est ce qui nous est attesté par un Ecrivain du tems, appellé Gilles le Bouvier, surnommé Berry, premier hérault des Rois Charles VI

& Charles VII (22), dont Fauchet (23), La Croix du Maine (24), du Verdier (25), Duchesne (26), Bullet (27) & la Chesnaye des Bois (28), &c. ont mal à propos attribué l'Hist. à Alain Chartier.

Denys Godefroy (29), Moréri (30), Struve (31), le Pere le Long (32), l'Abbé Lenglet (33), la Monnoye (34) & l'Abbé de Guasco (35), &c. n'ont pas fait la même faute. Mais si Struve a été du nombre de ceux qui ont évité cette erreur, il est tombé dans une autre, en faisant de l'Auteur de cette histoire, deux Auteurs différens. Il en a nommé un Gilles, le Bouvier, & l'autre, de Berry (36).

Charles VII obligea pareillement, en 1449, Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, à déclarer en termes exprès, qu'il ne prétendait donner, par cette Formule, aucune atteinte aux droits que la Couronne de France avait sur les possessions qu'il tenait d'elle (37).

Louis XI envoya, en 1463, son Chancelier à François II, Duc de Bretagne, pour lui en interdire l'usage (38).

Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne, qui succéda à Philippe le Bon son pere, le 15 Juin de l'an 1467 (39), s'en servit dans le même sens que son prédécesseur, avant que Louis XI eût enfreint le Traité de Péronne (40). Mais il ne l'employa plus que comme un signe de son indépendance & de sa liberté, dès que, selon ce Traité (41), ce Roi fut déchu, par son infraction, de la souveraineté qu'il avait sur une partie de ses Etats (42).

Au reste, si Dom Plancher s'était ressouvenu de la déclaration que Charles VII exigea de Philippe le Bon, & de la promesse que Louis XI fit à Charles le Téméraire, de le tenir quitte de toute fidélité & de tout hommage, s'il ne gardait pas le traité qui vient d'être cité, il n'aurait pas dit que Philippe le Hardy, ayeul de Philippe le Bon, obtint du Roi Jean, dont il était fils, le Duché de Bourgogne en souveraineté (43).

Tout Prince qui tient d'autrui les Etats qu'il possede, n'en a que la suzeraineté sur les vassaux qui lui sont soumis. Telle est la maxime féodale, telle est la remarque de Bodin (44), de Loiseau (45), des Auteurs de la Version française de l'Histoire universelle des Anglais (46), & de M. d'Argenson (47).

Il n'y a que la prééminence des Rois & autres potentats, sur ceux qui tiennent d'eux, qu'on qualifie *souveraineté*. Ainsi l'Abbé de Condillac (48) & Linguet (49) se sont trompés, en nommant cette prééminence *suzeraineté*.

Je ne vous ai pas parlé, Monsieur, d'un Mémoire de M. Bonamy, de

l'Acad. des Inſcript. & B. Lettres, qui eſt inſéré dans le XXVIe. Tom. des Mém. de cette Acad. *in*-4°. il eſt du 30 Janvier de l'an 1753. Baring qui donna, l'année d'après, la ſeconde édition de ſon *Clavis Diplomatica* n'avoit pas pû en avoir connaiſſance, c'eſt pour cela qu'il n'en a pas fait mention dans ſa Biblioth. Diplomatique. Ce Mémoire eſt fort long : il eſt d'environ 20 pag. *in*-4°. Si vous êtes curieux de le lire, il vous paraitra peut-être avoir moins d'ordre & contenir moins d'obſervations que le petit précis que je vous envoye. Les Auteurs du nouveau Traité de Diplomatique, ont parlé de cette formule plus ſavamment que M. Bonamy. Comme la forme de leur ouvrage exigeoit qu'ils partageaſſent en divers endroits, ce qu'ils en ont dit ; j'ai rapproché leurs divers paſſages, pour vous les offrir ſous un même point de vue. J'ai corrigé quelques fautes, & contradictions qui leur ſont échappées ſur cet objet, & j'ai ſuppléé à quelques omiſſions qu'ils ont faites.

Je ſerai très-flatté, Monſieur, ſi les éclairciſſemens que j'ai l'honneur de vous faire paſſer, peuvent vous être utiles. — Vous connaiſſez les ſentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec leſquels

J'ai l'honneur d'être,
votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, l'Abbé RIVE.

Paris, ce 25 Janvier 1779.

NOTES.

(1) GATTERER (*Elementa Artis Diplomaticæ univerſalis*, in-4°. tom. I. *Gottingæ apud viduam b. Vanden-hoekij* CIƆIƆCCLXV.)

(2) Nouveau Traité de Diplomatique en 6 vol. *in*-4°. Paris, Guillaume Deſprez, M. DCC. L. = M. DCC. LXV.

(3) Baring .... (*Danielis Eberhardi Baringii Clavis diplomatica*, &c. *iteratâ hâc editione, ſic ab Auctore recognitâ, emendatâ ac locupletatâ, ut novum opus videri poſſit. Hanoveræ ſumtibus Hæredum B. Nic. Foerſteri & Filii*, M. DCC. LIV. *in*-4°.)

Il y a à la tête de cet Ouvrage, une Bibliotheque diplomatique qui eſt très ample & très utile. Elle eſt intitulée ... *Bibliotheca diplomatica ſcriptorum Rei diplomaticæ* ; elle eſt précédée d'un faux titre. Son corps commence à la page 3, il finit à la 144.

Il eſt ſuivi de quatre feuillets, dont les trois premiers contiennent l'Index des chapitres, & le quatrieme a pour ſommaire : *Deſiderata diplomatica quæ Ampliſſimus Joh. Heumannus in præfatione*, tom. II. *Commentar. de Re diplomaticâ Imperatorum ac Regum Germanorum inde à Ludovici Germanici temporibus* Novemb. 1753. *Præmiſſa expoſuit*, &c.

Si les Auteurs du Journal des Savans (Novembre 1776, *in*-4°. pag. 707), & M. de Brequigny, de l'Académie Française & de celle des Belles-Lettres, avaient fait usage de cette Bibliotheque professionale, ils n'auraient pas adopté une erreur de Dom Vaissete. Cet Auteur a prétendu, que Guillaume Catel a été le premier à fonder la vérité historique sur l'autorité des actes, dans l'Histoire des Comtes de Toulouse, qu'il a publiée en 1623. (Voyez le Journal des Savans, *suprà*).

Pour se convaincre du contraire, on n'a qu'à parcourir la cinquieme section de cette Bibliotheque. Elle a pour titre . . . *Historici qui res à se consignatas Diplomatibus illustriores reddiderunt.* On y trouvera divers Ouvrages, qui ont été imprimés avant l'année 1623, fondés en partie sur l'autorite des Diplomes. C'est ce qui prouve que l'observation de Dom Vaissete n'est pas juste. En voici quelques-uns :

Jean Bouchet, Annales d'Aquitaine. Poitiers 1531, *in-fol.* pag. 122.

Sigism. L. B. in Herberstain Rerum Moscovit. Commentar. Basil. 1571, *in-fol.* p. 129.

Petri Bizari Leges Reipublicæ Genuensis, à Legatis summi Pontificis, Cæsaris & Regis Catholici, in quos per Rempublicam collata fuerat autoritas conditæ. Antuerpiæ 1583 (*sine formæ & excusoris indicatione*), pag. 121.

Cronica della vera origine & attioni, della illustrissima & famosissima Contessa Matilda, & de suoi antecessori & discendenti dal Padre Benedetto Luchino. In Mantoua, 1592, *in*-4°. pag. 117.

Cesar de Nostradamus, Histoire & Chronique de Provence. Lyon 1612, *in-fol.* pag. 122.

Bertrand d'Argentré. — L'Histoire de Bretagne. Paris 1618, *in-fol.* pag. 123.

André Duchesne, Histoire des Rois, Ducs & Comtes de Bourgogne & d'Arles. Paris 1719, *in*-4°. pag. 122.

Augustin du Paz, Histoire généalogique de Bretagne. Paris 1620, *in-fol.* pag. 123.

André Duchesne, Histoire généalogique de la Maison de Châtillon-sur-Marne. Paris 1621, *in-fol.* pag. 123.

(4) *Voyez* les quatre petites pieces sur la Formule *Nos Dei Gratiâ*, indiquées sur la page 22 de la Biblioth. diplom. de Baring.

(5) *Voyez* pag. xl & lxiv du Catal. alphab. des livres concernant la Diplomatique qui est à la tête du VIe tome du nouveau Traité de Diplomatique

(6) *Voyez* le nouveau Traité de Diplomatique, tom. IV, pag. 588.

(7) *Voyez* le même Traité, pag. *eadem.*

(8) Les Auteurs du nouveau Traité de Diplomatique, se sont contredits sur le tems auquel les mots, *& Sanctæ Sedis Apostolicæ*, ont été introduits. Ils ont dit, tom. IV, p. 76 & 591, qu'ils sont de la fin du treizieme siecle; & tom. V, p. 575, qu'on en voit le commencement dans une charte de 1224. D'ailleurs ils n'ont pas fait attention que la charte de 1224, qu'ils ont citée, est encore susceptible d'une explication différente de celle qu'ils en ont donnée. Cette charte porte ces mots . . . *Divinâ permissione & apostolicâ autoritate Carnotensis Ecclesiæ minister humilis.* Ces mots, *apostolicâ autoritate*, qu'ils ont interprétés ainsi, par *l'autorité du Saint Siege*, peuvent également signifier par *l'autorité des Apôtres.*

(9) Piganiol de la Force, pag. 13 du IIe tome de son Introduction au Droit public de la France, *in*-12, 2 tom.

(10) *V.* les p. 76 & 591 du IVe tome du nouv. Traité de Diplomat. & Gatterer, p. 303.

(11) Mapheo Girardi, Patriarche de Venise, n'employa pas d'autre Formule, en approuvant le Livre de Jean le Chartreux, intitulé.... *Nosce te ipsum*, & imprimé pour la premiere fois à Venise, par Nicolas Jenson, *in*-4°. en 1480.

On peut voir son approbation dans le tom. IV des Singularités hist. & litt. de Dom Liron, p. 526; & dans le *Bibliotheca Smithiana*, *Venetiis Typis Joannis Baptistæ Pasquali*, M. DCC. LI. *in*-4°. pag. CC. ij.

Robert de Litio (*), évêque d'Aquino, suivit aussi l'ancienne Formule. Il n'y a qu'à lire la souscription qui est à la fin du Livre, qu'il a composé sous ce titre.... *Specchio della fede.* Ce Prélat mourut en 1465, selon la Chronique de Guazzo, écrite en Italien, & imprimée *in-fol.* à Venise en 1553, par Francesco Bindoni (sur le recto du fol. 316); mais l'Artiste, qui imprima en 1490 son *Specchio*, &c. retint la souscription, qu'il y trouva à la fin. C'est ce qui prouve encore que la nouvelle Formule n'était pas universellement reçue à la fin du quinzieme siecle.

(12) Pepin fut le premier, &c.... *Voyez* le tome III du nouv. Tr. de Diplomat. p. 666; le tome IV du même Traité, p. 594, & le tome VIII du Recueil des Historiens des Gaules & de la France, *in-fol.* p. 677.

Le Diplome, dans lequel Pepin s'est servi de cette Formule, est de l'an 768. Il le fit expédier à l'Abbé & aux Moines de Saint Hilaire de Poitiers.

(13) Charles-le-Chauve fut le premier, &c. *Voyez* le nouv. Tr. de Diplomat. tom. IV, p. 67; & Gatterer, p. 303, note 41.

(14) Les Empereurs d'Occident, &c... L'Auteur du Chronicon Gottwicense (*in-fol.*) a observé que cette Formule n'est, ni sur les sceaux de Conrad I, ni sur ceux de Henri I, mais qu'elle est sur ceux d'Othon I, qui est venu après eux. *Voyez* les Diplomes, qu'il a insérés dans son premier tome, imprimé en M. DCC. XXXII. (*Typis Monasterii Tegernseensis O. S. Benedicti*), vis-à-vis les pag. 89, 106, 139, 159, 161 & 162.

(15) Les Ducs, les Marquis, &c. *Voyez* la pag. 589 du tom. IV du nouv. Traité de Diplomatique.

(16) Les Comtes. *Voyez* la même pag. du tom. IV du nouv. Traité de Diplomat. *Voyez* encore 1°. Duchesne dans son édition des Œuvres d'Alain Chartrier, *in*-4°. Paris. Pierre Le-Mur, M. DC. XVII, p. 843. 2°. L'Abrégé de l'Histoire de Provence, par Louvet, *in*-12, dans lequel on lit (tom. I, pag. 375), que Guillaume de Sabran, fils de Giraud Amic de Sabran, & d'Alix, fille de Bertrand III, comte de Forcalquier, employa la même Formule au commencement du treizieme siecle. 3°. Le Dictionnaire géographique des Gaules de l'Abbé Expilly, dans lequel on voit (tom. III, pag. 320, col. I), que Guillaume II, Comte de Forez, s'intitula en 920, *Comte de Forez par la Grace de Dieu.*

(17) Les Seigneurs même suivirent leur exemple. — *Voyez* le tom. IV du nouv. Tr.

(*) Litio, Lecce ou Leccie, ville du royaume de Naples.

de Diplom. Duchesne, *suprà* (note 16); & le Traité de Gariel, intitulé : *Series Præsulum Magalonensium*, *édit. secunda*, *in-fol.* 1645, p. 228 & 229.

(18) *Voyez* le nouv. Tr. de Diplom. tom. IV, p. 588.

(19) *Voyez* le même tome, p. 590.

(20) *Ibid.*

(21) *Voyez* l'Art de vérifier les dates, 2de édit. p. 736, col. 1, *in-fol.*

(22) Gilles le Bouvier. *Voyez* l'Histoire de cet Auteur, imprimée dans la collection des Œuvres d'Alain Chartier, citée ci-dessus note 16. Le fait dont nous parlons, est à la page 149 de cette collection.

(23) Fauchet. *Voyez* ses Œuvres, Paris, M. DC. XI. Jean de Heuqueville, *in*-4°. *folio verso* 476.

(24) La Croix du Maine, nouv. édit. tom. I, p. 11.

(25) Du Verdier, nouv. édit. tom. I, p. 31.

(26) Duchesne, *suprà* note 16. Il a ensuite reconnu son erreur.

(27) Bullet. *Voyez* ses Recherches hist. sur les cartes à jouer. Lyon, chez J. Deville, M. DCC. LVII, *in*-8°. p. 30. (note l).

(28) La Chesnaye des Bois. *Voyez* son Diction. hist. des Mœurs, Usages & Coutumes des Français. Paris, M. DCC. LXVII. Vincent, *in*-8°. tom. I, p. 660 (imprimé sans nom d'Auteur).

(29) *Voyez* la note marginale que Denys Godefroy a mise sur la premiere page de l'avis au Lecteur, qui est à la tête de l'édition, qu'il a donnée de l'Histoire de Charles VI, par Juvenal des Ursins, *in-fol.* Paris, Imprim. Royale, 1653. *Voyez* la même édition, p. 411. *Voyez* encore l'édition de l'Hist. de Charles VII, par Jean Chartier, donnée par le même Godefroy, *in-fol.* Paris, Imprim. Royale 1661, p. 369.

(30) Moreri, *infrà*, dans les Diss. de l'Abbé de Guasco (*Voyez* notre note 35).

(31) Struve, *Biblioth. Historiæ selecta*, tom I, *Jenæ*, *in*-8°. 1740, p. 359.

(32) Lelong, Biblioth. hist. de la France, tom. 2. nouv. édit. p. 192, col. 1.

(33) Lenglet, Méthode pour étudier l'Hist. *in*-12. nouv. édit. Paris, M. DCC. LXXII, tom. XII, p. 140.

(34) La Monnoye sur la Croix du Maine (*suprà*), p. 12; & sur du Verdier (*suprà*), pag. 32.

(35) L'Abbé de Guasco, Diss. hist. politiq. litt. *in*-8°. Tournay, 1756, 2 tom. pag. 175 du tom. I.

(36) Struve, *suprà* (note 31).

(37) Nouv. Tr. de Diplomat. p. 590, tom. IV.

(38) Nouv. Tr. de Diplom. *ibid.* tom. IV. Bodin de la République, liv. I, chap. 10, p. 173, *in-fol.* Lyon, Jacques du Puys, M. D. LXXX. Le Théâtre d'Honneur de Favin, & le Traité de la Souveraineté du Roi, par Savaron, cités dans l'Ouvrage qu'Everard Otton a publié sous ce titre.... *Primæ lineæ notitiæ Rerum publicarum*, *Jenæ* 1728, *in*-8°. pag. 195.

(39) Cette date est celle d'Olivier de la Marche, auteur contemporain. *Voyez* ses Mémoires *in*-4°. Lovain Everaerdt de Vitte, année 1645, pag. 494, 4me édit. Elle a été suivie dans le *Rationarium Temporum* du P. Petau. *Voyez* la page 400 de l'édition de 1710, *in*-8°.

Lugd. Bat.; & dans l'Art de vérifier les dates, *in-fol.* p. *675*, col. 2, & p. *676*, col. 1. Le Président Henault (p. 326, Paris, *in*-4°. 1768); & les Auteurs de la Version Française de l'Hist. univ. des Anglais (tom. 30, *in*-4°. p. 546), n'ont pas indiqué le mois auquel ce Duc a commencé de regner. Fabert s'est trompé en datant le commencement de son regne, du 15 de Juillet de l'an 1467. (*Voyez* son Hist. des Ducs de Bourgogne, *in*-12. Cologne, Pierre Marteau 1687, p. 260, & p. 168 du tom. 1 de la 2de édit. de cette Hist. chez le même, 1689).

(40) *Voyez* le Traité de Péronne dans la premiere partie du IIIe tome du Corps diplomatique de Dumont, p *396*, col. 1, *in-fol.* Amsterdam & La Haye, M. DCC. XXVI. La clause de ce Traité qui contient la renonciation de Louis XI à la Souveraineté qu'il avait sur divers états du Duc de Bourgogne, a été omise dans l'Art de vérifier les dates (*in-fol.* p. *565*, col. 2), dans la Version Française de l'Hist. univ. des Anglais (tom. XXX, p. 549), dans les Mémoires de Philippe de Comines (liv. 2, chap. *9*. p. 111 (cxj), Paris, sous le nom de Londres, *in*-4°. 1747, chez Rollin), & dans l'Abrégé chronologique du Président Henault, *in*-4°. Paris 1768, p. 328, an. 1468.

(41) *Voyez* la teneur de ce Traité dans le Corps diplomatique, cité ci-dessus, note 41.

(42) *Voyez* Olivier de la Marche, cité ci-dessus, note 39. Il dit dans l'Introduction qui est à la tête de ses Mémoires, p. *76* .... *laquelle paix fut rompue & contrevenue par icelui, Roy de France, par quoy le Duc Charles se disait Souverain en icelles Seigneuries, & en jouist comme Souverain jusqu'à sa mort.*

(43) Dom Plancher dit que les Grands & le Peuple de Bourgogne, desirant d'avoir comme auparavant des Ducs pour leurs Souverains, supplierent en 1362 le Roi Jean, de leur donner pour leur Duc & leur Souverain, le Prince Philippe son fils, qui était déja leur Gouverneur. (*Voyez* l'Hist. de Bourgogne de cet Auteur, *in-fol.* tom. 2, p. 249. L'expression fautive de Dom Plancher a été adoptée par les Auteurs de l'Art de vérifier les dates, p. *672*, col. 1, *in-fol.*

(44) Bodin de la République, liv. 1, chap. *9*, p. 117, *in-fol.* Lyon, Jacques du Puys M. D. LXXX.

(45) Loiseau, des Seigneuries (dans la Version Française de l'Hist. univ. des Anglais, tom. XXX, p. 30*9*, note).

(46) *Ibid.*

(47) Le Marquis d'Argenson (Considérations sur le Gouvernement ancien & présent de la France, Amst. Marc-Michel Rey, *in*-8°. M. DCC. LXVI. p. 114). Il qualifie les Grands vassaux, *Suzerains* de ceux qui tiennent d'eux directement; & le Roi *Souverain* des Grands, vassaux qui tiennent immédiatement de la Couronne.

(48) L'Abbé de Condillac .... (tom. XI de son Cours d'Education, p. 20*9*, 1re édit.). « Charles Martel, dit-il, Pepin son fils, & Charlemagne avaient donné des Bénéfices aux » Grands qu'ils voulaient s'attacher, exigeant d'eux le serment de fidélité, l'hommage & le » service militaire, quand ils seraient commandés. Cet établissement lia le Bénéficier à celui » qui conférait le Bénéfice, & mit entr'eux un rapport, qu'on exprimait par les mots de » *Vassal* & de *Suzerain*. Il fallait dire de *Souverain* ».

(49) Linguet, en parlant de la Souveraineté que nos Rois avaient jadis sur ceux de la Grande-Bretagne, à cause des terres qu'ils possedaient en France, l'appelle *Suzeraineté*. Il devait la qualifier *Souveraineté*. *Voyez* le vol. 4 de ses Annal. polit. civ. & litt. année 1778, num. XXVI, p. *91*.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

Les Lettres A, B, C, D, *indiquent les volumes ; les chiffres Arabes indiquent les pages.*

A.

Aaron, Auteur Italien fur la mufique. C, 331.
Abbé (l'), Muficien. C, 489.
Abeille, Poëte lyrique. D, 3.
Abélard. Les deux feuls vers latins qui foient reftés de lui. B, 146.
Abélard, Ecrivain Français fur la mufique. C, 540.
Abyffins. Noms & defcription de leurs inftrumens. A, 262 & fuiv.
Acciajuoli. Poëte lyrique Italien. C, 255.
Accius (Lucius), Poëte Latin. C, 36.
Accord-parfait. De quels fons il eft compofé. B, 31.
Acquino, Chanteur Italien. C, 304.
Adam. Poëte lyrique. D, 1.
Adenez (le Roi), Chanfonnier du treizieme fiecle. B, 150.
Adimari, Poëte lyrique Italien. C, 255.
Autre du même nom. *Ibid.*
Adorare, forte d'applaudiffement. Comment fe faifait. A, 104.
Adrafte, Auteur Grec fur la mufique. C, 133.
Aelrede (St.), Ecrivain Français fur la mufique. C, 540.
Affilard. (l'), Ecrivain Français fur la mufique. C. 541.
Afranius, Poëte Latin. C. 36.
Agatocle, fameux Muficien Grec C, 75.
Agathon, Muficien Grec, C, 75.
Agazzari, Cantatrice Italienne. C, 320.
Agazzari, Auteur Italien fur la mufique. C, 331.
Agelaüs de Tégée, Muficien Grec. C. 75.
Agenor, Muficien Grec. C, 75.
Agenor, Ecrivain Grec fur la mufique. C, 133.
Agofti, Chanteur Italien. C, 302.
Agoftini, Compofiteur Italien. C, 161.
Autre *Agoftini*. Ibid.
Agoftino, Auteur Italien fur la mufique. C, 331.
Agricola, Ecrivain Latin fur la mufique. C, 331.
Agujari, Cantatrice Italienne. C, 329.
Air & *Aria*. Origine de ces noms. A, 32.
Ala (Jean-Baptifte), Poëte-Muficien. C, 254.

Alain Chartier, Poëte lyrique du quatorzieme siecle. B, 353.
Alars de Caus, Chansonnier du treizieme siecle. B, 150.
Albaneze, Musicien. C, 490.
Albaret, Poëte lyrique. D, 3.
Alberelli, Chanteur Italien. C, 305.
Albergati, Compositeur Italien. C, 161.
Albert, Musicien. C, 490.
Alberti, Compositeur Italien. C, 161.
Albertini, Chanteur Italien. C, 311.
Albertini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Albinoni, Compositeur Italien, C, 162.
Albinovanus, Poëte Latin. C, 37.
Albret (le Capdet de Lebret), Chansonnier des quatorzieme & quinzieme siecles. B, 353.
Albuzzi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Alcée, Poëte Grec, amoureux de Sapho. C, 1.
Alcidamas, Ecrivain Grec sur la musique. C, 133.
Alcide, Musicien Grec & Auteur d'ouvrages sur la musique. C, 133.
Alcman, Poëte Grec. C, 3.
Alcman ou *Alcmæon*, Poëte & Musicien Grec. C, 3.
Aldofati, Compositeur Italien. C, 161.
Aldovrandini, Compositeur Italien. C, 163.
Alembert (d'), Ecrivain Français sur la musique. C, 541.
Alençon (le duc d'), Chansonnier du quatorzieme siecle. B, 354.
Alessandri, Compositeur Italien. C, 163.
Autre *Alessandri*. Ibid.
Alessandri, Cantatrice Italienne. C, 328.
Alexandre, Ecrivain Grec sur la musique. C, 133.
Alexandre, Compositeur Français, C, 375.
Alexandre l'*Étolien*, Poëte Grec, C, 3.
Alexandre d'Alexandrie, Musicien Grec. C, 75.
Alexandre de Cythere, autre Musicien Grec. *Ibid.*
Alexandre de Paris, Chansonnier du treizieme siecle. B, 150.
Alexandre Polyhistor, Ecrivain Latin sur la musique. C, 154.
Alexandrides, Musicien Grec. C, 75.
Alexandrins (vers). Quel en est l'auteur. B, 139. Etym. de ce nom. A, 112. *b.*
Algarotti, Auteur Italien sur la musique. C, 332.
Algeri, Cantatrice Italienne. C, 326.
Alibrai, Poëte lyrique. D, 3.
Aliprandi, Chanteur Italien. C, 307.
Allegri, Compositeur Italien. C, 163.
Aloysius Palestrina, Auteur Latin sur la musique. C, 332.
Altis, nom du bois sacré des jeux en Grèce, consacré à Jupiter. A, 77.
Alto-tenore ou Hautes-contres. Etendue de leur voix. B, 26.
Alto-viola, instrument à archet. A, 290.
Alyate; Musicien Grec. C, 76.
Alypius, Auteur qui a écrit sur la musique greque, commenté par Meibomius. A, 36.
Alypius, Ecrivain Grec sur la musique. C, 133.
Amadio, Poëte lyrique Italien. C, 255.
Amadori, Compositeur Italien. C, 164.
Amand (St.), Poëte lyrique. D, 4.
Amaranto Scidiatico, nom arcadique de Gigli, Poëte lyrique Italien. C, 273. Voyez *Gigli.*
Ambreville (d'), Cantatrice Italienne. C, 325.
Ambroise (Saint-), a écrit sur la musique. C, 363.
Ambrosien (office), comment substitué au Mozarabique. A, 111, note.

Ambroisien (chant). Voyez *Grégorien.*
Ambubage, sorte de flûte dont jouaient les courtisanes chez les Syriens. A, 16.
Amerighi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Amfreville, Poëte lyrique. D, 4.
Amicis, Cantatrice Italienne. C, 329.
Amiens le Clercs (Henri), Chansonnier du treizieme siecle, B, 151.
Amiens le Paiguieres, Chansonnier du treizieme siecle. B, 151.
Amianus, Poëte Latin. C, 37.
Amiot (le Pere), Ecrivain Français sur la musique. C, 544.
Amœbus, Musicien Grec. C, 76.
Amorevoli, Chanteur Italien. C, 315.
Amphicordum ou lyre barberine. A, 290.
Amphion, Musicien Grec. C, 76.
Anacréon, Poëte Grec. Anecdote sur son chien, C, 4.
Anaxenor, Musicien Grec. C, 77.
Anaxilas, Ecrivain Grec sur la musique. C, 134.
Ancile, petit bouclier sur lequel les Musiciens Romains battaient la mesure. A, 41.
Andeli (Rogerin ou Rogiers d'), Chansonnier du treizieme siecle. B, 151.
Andre (d'), Cantatrice Italienne. C, 324.
André, Auteur Italien sur la musiq. C, 332.
Andreini, Chanteur Italien. C, 300.
Andreini, Musicienne. C, 490.
Andron ou *Andronis*, Musicien Grec. C, 77.
Ane (Fête de l'). Voyez *Fous* (Fête des).
Aneau, Ecrivain Français sur la musique. C, 547.
Anfossi, Compositeur Italien. C, 164.
Angarès, Musicien Grec. C, 77.
Angecourt (Perrin d'), Chansonnier du treizieme siecle. B, 151.
Angeli, Chanteur Italien. C, 300.
Angeli, Auteur Italien sur la musique. C, 332.
Angelo, Poëte lyrique Italien, C, 255.
Angelo Bezegui, Musicien. C, 491.
Angleria, Auteur Italien sur la musique. C, 332.
Angoulême (comte d'), Poëte lyrique du quinzieme siecle. B, 354.
Anjou (Charles d'), frere de St. Louis, Chansonnier du treizieme siecle. B, 153.
Annibali, Chanteur Italien. C, 315.
Ansaux, Compositeur Français. C, 375.
Anseaume, Poëte lyrique. D, 4.
Antias (*Furius*), Poëte Latin. C, 37.
Anthès, Poëte Grec. C, 5.
Antier (Dlle), Musicienne. C, 491.
Antigene, Musicien Grec. C, 77.
Antigenide, Musicien Grec. C. 77.
Antimaque, Poëte & Musicien Grec, C, 5.
Antinori, Chanteur Italien. C, 311.
Antiphane, Poëte comique Grec. C, 5.
Antiphon le Rhamnusien, Orateur, Poëte & Musicien Grec. C, 6.
Anthiphonie. Ce que c'était chez les Grecs. Ce que c'est chez nous. A, x. & note *a.*
Antiphonie, nom des concerts des Anciens. B, 33.
Antisthènes, Ecrivain Grec sur la musique. C, 134.
Antoine (*Julius*), Poëte Latin. C, 37.
Apollinaires (Jeux). Leur origine. A, 89.
Apollodore, Poëte comique Grec. C, 6.
Apollon est le frere d'Osiris, qui fut suivi, par amour pour son talent en musique, par neuf jeunes filles. Delà les neuf Muses. A, 19. *a.*
Apolloni, Poëte lyrique Italien. C, 256.
Apolloni, Compositeur Italien. C, 165.
Apollonius, Poëte Grec. C, 6.
Apostolo-Zeno, Poëte lyrique Italien. C, 256.
Apothètos, nôme grec pour les flûtes. B, 127.
Appiani, Chanteur Italien. C, 314.
Appianino. Voyez *Appiani.*
Aprile, Chanteur Italien. C, 317.

Apulée, Ecrivain Grec sur la musique. C, 134.
Aquin (d'), célebre Organie & Composit. Français. C, 375.
Arabe (musique). Ses commencemens. A, 175.
Son éloge. 173 & suiv.
Gamme & morceaux de musique Arabe. *Ibid.* 181 & suiv.
Arabe (Musique). Supplément à cet article A, 436.
Arabes (Instrumens). A, 191.
Araya, Compositeur Italien. C, 165.
Aratus, Poëte Grec. C, 6.
Arbuscule, Musicien de Rome. C, 125.
Arcadet, Compositeur Français. C, 378.
Archelaüs, Musicien Grec. C, 78.
Archelaüs, Ecrivain Grec sur la musique. C, 134.
Archestrate, Ecrivain Grec sur la musique. C, 135.
Archet, connu chez les Hébreux, se nommait en grec *trichordon* & *trifidium* en latin. A, 202.
Archias, Musicien Grec. C, 78.
Archi, Chanteur Italien C, 309.
Archicembalo, instrument du seizieme siecle. A, 290.
Archiloque, Poëte Grec, auteur des vers ïambes. C, 6.
Archiluth, instrument à cordes. A, 292.
Archytas, Musicien Grec. C, 78.
Autre Musicien Grec du même nom. *Ibid.*
Arcoleo, Poëte lyrique Italien. C, 257.
Ardale, Musicien Grec. C, 79.
Arena (Joseph d'), Compositeur Italien. C, 165.
Aresti (Florien), Compositeur Italien. C, 165.
Argenti, Poëte lyrique Italien, C, 257.
Argies (Mre Gautier d'), Chansonnier du treizieme siecle. B, 155.
Aria. Son origine. C, 179, note.
Ariberti, Poëte lyrique Italien, C, 258.
Arichondas, Musicien Grec. C, 79.
Arion, Musicien Grec. C, 79.
Ariosti, Compositeur Italien. C, 165.
Ariphron, Poëte Grec. C, 7.
Aristarque, Poëte tragique Grec. C, 8.
Aristide Quintilien, Ecrivain Grec sur la musique. C, 135.
Aristoclès, Musicien Grec. C, 80.
Aristoclide, Musicien Grec. C, 80.
Aristonoüs, Musicien Grec. C, 80.
Aristophane, Poëte Grec. C, 8.
Aristophane, Ecrivain Grec sur la musique. C, 135.
Aristote, Poëte Grec. C. 9.
Aristote, Ecrivain Grec sur la musique. C, 136.
Aristoxene, Ecrivain Grec sur la musique. C, 136.
Armandolino, Chanteur Italien. C, 306.
Arnaud (l'Abbé), Ecrivain Français sur la musique. C, 547.
Arnaud (d'), Poëte lyrique, D, 5.
Arnould le Viéleux, Chansonnier du treizieme siecle. B, 156.
Arnould (Dlle), Chanteuse céleb. C, 492.
Arrigoni, Compositeur Italien. C, 166.
Arrivée (l'), excellent Chanteur. C, 492.
Arrivée (Mde l'), sa femme, célebre Chanteuse. C, 493.
Artaud, Poëte lyrique. D, 7.
Artale, Poëte lyrique Italien. C, 258.
Arthur aux Couteaux, Compositeur Français. C, 378.
Artuzzi, Auteur Italien sur la musique. C, 332.
Aschieri, Cantatrice Italienne. C, 327.
Aspasie, femme célebre par sa beauté & ses poésies. C, 9.
Aspeindius, Musicien Grec. C, 80.
Astaritta, Compositeur Italien. C, 166.

Astorga, Chanteur. C, 307.
Astrua, Cantatrice Italienne. C, 318.
Atta (T. *Quintius*), Poëte comique Latin, C. 38.
Athelard, Ecrivain Français sur la musique. C, 567.
Athénée, Ecrivain Grec sur la musique. C, 138.
Athies (Simon d'), Chansonnier du douzieme siecle. B, 158.
Athies (Hugues d'), Chansonnier du douzieme siecle. B, 158.
Atys, Musicien. C, 493.
Aubert, Compositeur Français. C, 378.
Aubert, Poëte lyrique. D, 7.
Aubins ou *Auboins*, Chansonnier du treizieme siecle. B, 156.
Auboin de Sezane, Chansonn. du douzieme siecle. B, 147.
Audefrois le Bâtard, Chansonnier du douzieme siecle. B. 157.
Averara, Poëte lyrique Italien. C, 258.
Aüguino, Auteur Italien sur la musique. C, 332.
Augustaux (Jeux). Leur origine. A, 96.
Augustin (St.), a écrit sur la musique. C, 332.
Avienus (*Rufus-Festus*), Poëte Lat. C, 38.
Avison, Musicien Anglais, a fait un traité sur l'expression. A, 51.
Avitus (*Alphius*), Poëte Latin. C, 39.
Aulaire (St.), Poëte lyrique. D, 7.
Aulugelle, Ecrivain Latin sur la musique. C, 154.
Aulus (Serenus), Poëte Latin. C, 39.
Aureli, Poëte lyrique Italien. C, 259.
Aurelien, Ecrivain Français sur la musique. C, 567.
Auriol (Blaise), Poëte lyrique des quinzieme & seizieme siecles. B, 355.
Ausone (*Decimus-Magnus*) Poëte Latin. C, 39.
Autie (Simon d') ou d'*Athies*, Chansonnier du treizieme siecle. B, 157.
Autieux ou *Autels* (Baudoins des), Chansonnier du treizieme siecle. B, 159.
Autreau, Poëte lyrique. D, 8.
Auvergne (d'), Compositeur Français. C, 378.
Azais, Ecrivain Français sur la musique. C, 567.

B.

BAAZAS, espece de guitarre des Negres d'Amérique. A, 291.
Babbi, Chanteur Italien. C, 315.
Baccelli, Compositeur Français. C, 383.
Bacchis, Musicienne Greque. C, 80.
Bacci, Compositeur Italien, C, 166.
Bacchius le vieux, Ecrivain Grec sur la musique. C, 140.
Bacchylide, Poëte Grec. C, 9.
Bacily, Compositeur Français. C, 383.
Badia, Compositeur Italien. C, 166.
Badia, Chanteur Italien. C, 302.
Badoaro, Poëte lyrique Italien. C, 259.
Baglioncella, Cantatrice Italienne. C, 320.
Baglioni, Chanteur Italien. C, 316.
Baglioni, Cantatrice Italienne. C, 329.
Bagnolezzi Pinacci, Cantatrice Italienne. C, 327.
Baif, Poëte lyrique. D, 11.
Bainville, Poëte lyrique. D, 11.
Bal de l'Opéra. Son établissement. A, 415.
Balafo, *Balard* ou *Balafeu*, instrument des Negres. A, 217.
Balbastre, Compositeur & Organiste, C. 383.
Baldassarri, Compositeur Italien. C, 167.
Baldi, Chanteur Italien, C, 313.
Baldini, Chanteur Italien. C, 313.
Balducci, Cantatrice Italienne. C, 329.
Ballarotti, Compositeur Italien. C, 167

Ballate, eſpece de chanſon du douzieme ſiecle. C, 251.
Ballerini, Chanteur Italien. C, 304.
Ballet. Deſcription d'un ſuperbe ballet donné ſous Henri III. A, 118 & ſuiv.
Ballets ſans pas ni ſauts, exécutés à l'Opéra dans les pieces de Lulli. A, 65, note *a*.
Balliere, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 570.
Balot de Savot, Poëte lyrique. D, 12.
Bambini, Compoſiteur Français. C, 384.
Bannieri, Muſicien. C, 493.
Banzi (de), Poëte lyrique. D, 12.
Bar (le comte de), Chanſonn. du douzieme ou treizieme ſiecle. B, 159, 160.
Bar, Chanteur Italien. C, 301.
Baral (Mre Geoffroi de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Baratti, Chanteur Italien. C, 303.
Barbaro, Auteur Italien ſur la muſiqu C, 333.
Barbetta, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Barbieri, Chanteur Italien. C, 301.
Barbieri, Chanteur Italien. C, 311.
Barbiton. Origine & deſcription de cet inſtrument à corde. A, 240.
Barca, Chanteur Italien. C, 303.
Bardi, Chanteur Italien. C, 304.
Bardi, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Bariola (Ottavio), Poëte-Muſicien, C, 253.
Barre (de la), Organiſte. C, 494.
Barre (de la), Compoſiteur Français. C, 384.
Barré, Compoſiteur Français. C, 384.
Bartas (du), Poëte lyrique. D, 12.
Barthelemont, Compoſiteur Français. C, 384.
Barthelemy, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 573.
Bartholomei, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Bartoli, Chanteur Italien. C, 311.
Bartoli, Auteur Italien ſur la muſique. C, 333.
Baſili, Compoſiteur Italien. C, 167.
Baſſani, Compoſiteur Italien. C, 167.
Autre *Baſſani. Ibid.*
Baſſe-continue, ce que c'eſt. B, 46.
Baſſe-contrainte, ce que c'eſt. B, 47.
Baſſe-contre. Etendue de cette voix. B, 26.
Baſſe-fondamentale. En quoi elle conſiſte. B, 45.
Baſſe-tailles. Etendue de ces voix. B, 26.
Baſſet, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 574.
Baſſi, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Baſſo, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Baſſon, inſtrument à vent. Sa tablature. A, 325.
Baſſus, Poëte Latin. C, 39.
Baſtaron, Chanteur. C, 495.
Baſteris, Chanteur Italien. C, 314.
Batale, Muſicien Grec. C, 80.
Batiſte, Muſicien. C, 495.
Batiſtin, Compoſiteur Français. C, 385.
Battiſtini, Chanteur Italien. C, 304.
Batyle, Muſicien de Rome, C, 125.
Baudes (Augenon Maître), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Baude de la Quarriere ou *de la Kakerie*, Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 162.
Baudoſe, inſtrument à cordes peu connu. A, 291.
Baugé (de), Poëte lyrique. D, 13.
Baurans, Poëte lyrique. D, 13.
Bazzani, Compoſiteur Italien. C, 167.
Beau-Joyeux, Compoſiteur Français. C, 385.
Beaulieu, Compoſiteur Français. C, 385.
Beaulieu, Chanteur. C, 495.
Beaulieu, Poëte lyrique. D, 14.

Beaumarchais (Pierre de), Chansonnier du quatorzieme siecle. B, 165.
Beaumavielle, célebre Chanteur. C, 495.
Beaumont (Mre Gilles de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 165.
Beauvais (Raoul de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 162.
Beccatelli, Auteur Italien sur la musique. C, 333.
Bechada, Auteur d'une histoire de la prise de Jérusalem en langue romanse ou vulgaire B, 137.
Beche, Musicien. C, 495.
Bede, Auteur Latin sur la musique. C, 334.
Bedons, instrument à vent moderne. A, 247.
Bedouin (air). A, 383.
Begue (le), Organiste. C, 386.
Bella, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Bellamano, Cantatrice Italienne. C, 320.
Bellanda (Ludovico), Poëte-Musicien, C, 253.
Bellavilla, Cantatrice Italienne. C, 323.
Bellavilla, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Bellay (du), Poëte lyrique. D, 14.
Belleau, Poëte lyrique. D, 15.
Belleperche (Gautier de), Auteur lyrique du quatorzieme ou quinzieme siecle. B, 355.
Belleperche (Gautier de), Troubadour célebre. A, 112.
Belleville, Musicien. C, 495.
Belli, Chanteur Italien. C, 306.
Bellin, Compositeur Français. C, 386.
Bellocq, Poëte lyrique. D, 18.
Bellone, Poëte lyrique. *Ibid.*
Belloy (de), Poëte lyrique. *Ibid.*
Bellucci, Chanteur Italien. C, 301.
Belluschi, Chanteur Italien. C, 304.
Belmandis, Auteur Italien sur la musique. C, 334.
Bemetzrieder, Ecrivain Français sur la musique. C, 574.
Benevoli, Compositeur Italien. C, 168.
Benigni, Chanteur Italien. C, 303.
Benigni, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Benincasa, Ecrivain sur la musique. C, 574.
Beni Venturini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Benoit, celebre Chanteur. C, 496.
Benserade, Poëte lyrique. D, 18.
Bensi Bulgarelli, Cantatrice Italienne. C, 326.
Bentivoglio, Poëte lyrique Italien. C, 260.
Autre *Bentivoglio*. *Ibid.*
Berard, Musicien. C, 496.
Berardi, Auteur Italien sur la musique. C, 334.
Beregan, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Berenstadt, Chanteur Italien. C, 311.
Bergomini, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Bernabei, Compositeur Italien. C. 168.
Bernacchi, Chanteur Italien. C, 310.
Bernard, Poëte lyrique. D, 20.
Bernard, Ecrivain sur la musique. C, 575.
Bernard (Mlle), Poëte lyrique. D, 20.
Bernardi, Chanteur Italien. C, 307.
Bernardi, Chanteur Italien. C, 309.
Bernardi, Auteur Italien sur la musique. C, 334.
Bernardoni, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Bernasconi, Compositeur Italien. C, 168.
Bernasconi, Cantatrice Italienne. C, 329.
Berneville (Gillebert de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 166.
Berni, Poëte lyrique Italien. C, 261.
Bernier, Compositeur Français. C, 386.
B. : . (le C. de), Poëte lyrique. D, 23.
Berquin, Poëte lyrique. D, 26.
Bertali, Compositeur Italien. C, 168.
Bertanni, Poete lyrique Italien. C, 261.

Bertaud, Poëte lyrique. D, 27.
Berthet, Ecrivain Français sur la musique. C, 575.
Bertin, Compositeur Français. C, 387.
Bertholdi, Chanteur Italien. C, 304.
Bertini, Cantatrice célebre. C, 321.
Bertoluzzi, Chanteur Italien. C, 309.
Berton, Compositeur Français. C, 387.
Bertoni, Compositeur Italien. C, 168.
Autre *Bertoni*. Voyez *Turini*.
Bertrand, Compositeur Français. C, 390.
Bertrand, Compositeur. C, 497.
Berzaga, Chanteur Italien. C, 304.
Besozzi, célebre Musicien. C, 497.
Bessoni, Auteur Italien sur la musique. C, 334.
Bestourmes, Chansonnier du treizieme siecle. B, 169.
Bethisy, Ecrivain Français sur la musique. C, 575.
Bethune (Quesnes de), Chansonnier du douzieme ou treizieme siecle. B, 169.
Bethune (Guillaume de), Chansonnier du douzieme ou treizieme siecle. B, 169.
Beverini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Beuf (le), Ecrivain Français sur la musique. C, 577.
Bezzi, Poëte lyrique Italien. C, 262.
Bezozzi, Chanteur Italien. C, 309.
Biancardi, Poëte lyrique Italien. C, 262.
Bianchi, Compositeur Français. C, 390.
Bianchi (Pierre Antoine), Poëte Musicien. C, 253.
Biego, Compositeur Italien. C, 170.
Biella, Chanteur Italien. C, 302.
Biffi, Compositeur Italien. C, 170.
Biffi, Auteur Italien sur la musique. C, 335.
Bigaglia, Compositeur Italien. C, 170.
Bilancioni, Chanteur Italien. C, 314.
Bion, Poëte Grec. C, 10.
Bipartite, nôme sur deux modes. B, 126.
Birague, Poëte lyrique. D, 28.
Bisaccioni, Poëte lyrique Italien. C, 262.
Bissari, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Bisson, Compositeur Français. C, 390.
Bissy, Poëte lyrique. D, 29.
Blainville, Ecrivain Français sur la musique. C, 577.
Blaise, Compositeur Français. C, 390.
Blamont, Compositeur Français. C, 391.
Blancan, Auteur Latin sur la musique. C, 335.
Blanchard, Compositeur Français. C, 392.
Blanchet, Ecrivain Français sur la musique. C, 585.
Blavet, célebre Joueur de flûte. C, 497.
Blazon (Thibaut de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 170.
Blin de Sainmore, Poëte lyrique. D, 32.
Blockland, Ecrivain Français sur la musique. C, 586.
Blois (Robert de), Chansonn. du treizieme siecle. B, 170.
Blondeau de Néele, Chansonn. du treizieme siecle. B, 171.
Blondel, Chansonnier. Voyez *Blondeau de Néele*.
Blosseville, Chansonn. du quinzieme siecle. B, 356.
Boa, courtisane & joueuse de flûte Greque. C, 81.
Bocan, Musicien. C, 498.
Bocci, Auteur Italien sur la musique. C, 335.
Bodel (Jean) ou *Bodeaux*, Chansonnier du treizieme siecle. B, 172.
Boderie (de la), Poëte lyrique. D, 34.
Boëce, Ecrivain Latin sur la musique. C, 154. 335.
Boesset, Compositeur Français. C, 392.
Bœuf (le), Ecrivain Français sur la musique. C, 586.
Boileau, Poëte lyrique. D, 34.

Boisgelou,

Boisgelou, Ecrivain Français sur la musique. C, 586.
Boismortier, Compositeur Français. C, 392.
Boisrobert, Poëte lyrique. D, 36.
Boissy, Poëte lyrique. D, 37.
Bolli, Chanteur Italien. C, 301.
Bombaglia, Chanteur Italien. C, 302.
Bombarde, Poëte lyrique. D, 37.
Bombarde, instrument à vent moderne qu'on ne connaît plus que dans l'orgue. A, 248.
Bombi, sorte d'applaudissement. A, 104.
Bonacossa, Poëte lyrique Italten. C, 263.
Bonafini, Cantatrice Italienne. C, 329.
Bonarelli della Rovere, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Bonaventure, Auteur Latin sur la musique. C, 336.
Boni, Compositeur Français. C 394.
Bonini, Auteur Latin sur la musique. C, 336.
Boniventi, Compositeur Italien. C, 170.
Bonnani, Auteur Italien sur la musique. C, 335.
Bonnet, Ecrivain Français sur la musique. C, 588.
Bonneval (de), Poëte lyrique. D, 39.
Bonno, Compositeur Italien. C, 170.
Bononcini, Compositeur Italien. *Ibid.*
Autre *Bononcini*. 171.
Bononcini, Auteur Italien sur la musique. C, 336.
Bontalon, nom du tambour à Bissao. A, 287.
Bontempi, Auteur Italien sur la musique. C, 336.
Bordenave, Ecrivain Français sur la musique. C. 588.
Bordier, Ecrivain Français sur la musique. C, 589.
Bordoni, Cantatrice Italienne. C, 325.
Boretti, Compositeur Italien. C, 171.
Borghi, Compositeur Italien. C, 172.
Borini, Chanteur Italien. C, 305.
Borosini, Chanteur Italien. C, 311.
Autre *Borosini*. C, 305.
Borroni, Compositeur Italien. C, 172.
Borzio, Compositeur Italien. *Ibid.*
Bos (du), Ecrivain Français sur la musique. C, 618.
Bossi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Botteoni, Compositeur Italien. C, 172.
Bottrigari, Auteur Italien sur la musique. C, 336.
Boucicault (Le Meingre de), Chansonnier du quinzieme siecle. B, 356.
Bouflers, Poëte lyrique. D, 40.
Bouffons. Leur introduction en France en 1723 & depuis. A, 412.
Bougeant, Ecrivain Français sur la musiq. C, 593.
Bovia, Chanteur Italien. C, 302.
Bouillaud, Auteur Latin sur la musique. C, 337.
Boulainvilliers (Philippe de), Poëte du quinzieme siecle. B, 356.
Boulay (du), Poëte lyrique. D, 42.
Bouloigne (Gerard de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 172.
Bourbonnois (D^lle^), Chanteuse. C, 498.
Bourgault, Compositeur Français. C, 394.
Bourgeois, Ecrivain Français sur la musique. C, 594.
Bourgeois, Compositeur Français. C, 394.
Bourgeon, Ecrivain Français sur la musiq. C, 594.
Bourgogne (le duc de), Poëte chansonn. du quinzieme siecle. B, 357.
Bournonville, Compositeur Franç. C, 394.
Boursault, Poëte lyrique. D, 42.
Bousset (du), Compositeur & Organiste. C, 395.
Bouteiller (Colard le), Chansonnier du treizieme siecle. B, 172.

Boutelier, Poëte lyrique. D, 42.
Boutelou, Chanteur. C, 498.
Bouvard, Compositeur Français. C, 396.
Boyé, Ecrivain Français sur la musique. C, 594.
Boyer, Poëte lyrique. D, 42.
Boyer, Ecrivain Français sur la musique. C, 596.
Boyvin, Ecrivain Français sur la musique. C, 599.
Boyvin, Organiste. C, 397.
Brabant (le duc de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 172.
Braccioli, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Brach (de), Poëte lyrique. D, 43.
Braganti, Chanteur Italien. C, 309.
Braine (Mre Jean, comte de), Chansonn. du treizieme siecle. B, 175.
Brassac, Compositeur Français. C, 397.
Brebeuf, Poëte lyrique. D, 44.
Bresi (Hugues de) ou de *Berci*, ou de *Bregy*, Chansonnier du treizieme siecle. B, 176.
Bret, Poëte lyrique. D, 44.
Bretagne (Jean I de Dreux, comte de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 176.
Bretel ou *Breteaux* (Sire Jean), Chansonnier du treizieme siecle. B, 178.
Brevi, Compositeur Italien. C, 172.
Bréviaire. Origine de ce nom, rapportée à un recueil d'offices fait par Abélard pour le Paraclet. A, 109.
Brigonzi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Brivio, Compositeur Italien. C, 173.
Brivio, Chanteur Italien. C, 306.
Broschi, Compositeur Italien. C, 173.
Broschi, Chanteur Italien. C, 311.
Brossard, Compositeur Français. C, 397.
Brossard, Ecrivain Français sur la musique. C, 599. (C'est le même.)
Bruére (la), Poëte lyrique. D, 46.
Brunet, Poëte lyrique. D, 48.
Brunon, Ecrivain Français sur la musique. C, 599.
Brusa, Compositeur Italien. C, 173.
Buccin marin, instrument des anciens; espece de trompette. A, 222.
Bucès, Compositeur Français. C, 397.
Buffagnotti, Cantatrice Italienne. C, 322.
Buffier, Ecrivain Français sur la musique. C, 599.
Buini, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Buini, Compositeur Italien. C, 173.
Buisson (du), Compositeur Français, C, 397.
Buonadrati, Poëte lyrique Italien. C, 263.
Buongiovanni Rosetti, Poëte lyrique Ital. *Ibid.*
Burck, Compositeur Français. C, 398.
Burette, Ecrivain Français sur la musique. C, 599.
Burneau de Tours, Chansonn. du treizieme siecle. B, 178.
Burtius, Auteur Latin sur la musique. C 337.
Bury, Compositeur Français. C, 398.
Businello, Poëte lyrique Italien. C, 264.
Bussani, Poëte lyrique Italien. *Ibid.*
Bussi, Chanteur Italien. C, 303.
Bussoni, Chanteur Italien. C, 306.
Bussy d'Amboise, Poëte lyrique. D, 48.
Bussy Rabutin, Poëte lyrique. D, 49.
Buys, Compositeur Français. C, 399.
Buzzoleni, Chanteur Italien. C, 304.

C.

CACCIATI, Compositeur Italien, C, 174.
Caccino, Compositeur Italien. *Ibid.*
Cadence. Etymologie de ce terme. Sa définition. B, 30.
Cadier, Poete du quinzieme siecle. B, 358.
Caffariello. Voyez *Majorana*.

Caffaro, Compositeur Italien. C, 174.
Cagliari, Cantatrice Italienne. C, 324.
Cahusac, Poëte lyrique. D, 49.
Caignet, Compositeur Français. C, 399.
Cailhava, Poëte lyrique. D, 50.
Caillau (Maître Jean), & *Simon Caillau*, Poëtes du quinzieme siecle. B, 358.
Cailly, Poëte lyrique. D, 50.
Caimo (Joseph), Poëte Musicien. C, 253.
Cajon, Ecrivain Français sur la musique. C, 601.
Calandrone, instrument à vent en usage parmi les paysans d'Italie. A, 248.
Caldara, Compositeur Italien. C, 175.
Calegari, Compositeur Italien. C, 176.
Caligula, Empereur, Musicien. C, 125.
Calissoncini, espece de mandoline. A, 291.
Callimaque, Poëte Grec. C, 10.
Callinus, Poëte Grec, inventeur des vers élégiaques. C, 10.
Calpurnius (*Titus*), Poëte Latin. C, 40.
Calsabigi, Poëte lyrique Italien. C, 264.
Calviere, fameux Organiste. C, 399.
Calvus (*Cornelius Licinius*), Poëte Latin. C, 40.
Calyce, nom de la chanson des femmes amoureuses. B, 124.
Cambini, Compositeur Français. C, 400.
Camefort, Compositeur Français. C, 400.
Camille Perego, Poëte & Musicien. C, 253.
Campeggi, Poëte lyrique Italien. C, 2.
Campelli, Compositeur Italien. C, 176.
Campion, Ecrivain Français sur la musique. C, 602.
Campistron, Poëte lyrique. D, 51.
Campra, fameux Compositeur. C, 401.
Camussi, Cantatrice célebre. C, 321.
Camus (le), Compositeur Français. C, 401.
Candeille, Compositeur Français. *Ibid*.
Candi, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Canini, Chanteur Italien. C. 315.
Canneri, Chanteur Italien. C, 302.
Canobio, Auteur Latin sur la musique. C, 337.
Canon, ce que c'est; exemples. B, 50.
Cantelli, Chanteur Italien. C, 309.
Canus., Musicien Grec. C, 81.
Capelains de Laon, Chansonn. du treizieme siecle. B, 178.
Capella, Poëte Latin. C, 40.
Capella (*Martianus*), Ecrivain Grec sur la musique. C, 140.
Capelli, Compositeur Italien. C, 176.
Capitolins (Jeux); leur origine. A, 96.
Caprio, Chanteur Italien. C, 301.
Capua (Rinaldo dà), Compositeur Italien. C, 177.
Carâpella, Compositeur Italien. C, 177.
Carasaux, Chansonnier du treizieme siecle. B, 178.
Caravaggio (Jean-Jacques Caytoldi de) Poëte Musicien. C, 253.
Carboni, Chanteur Italien. C, 309.
Carcani, Compositeur Italien. C, 177.
Cardan, Auteur Latin sur la musique. C, 337.
Cardonne, Compositeur Français. C, 402.
Cardat. Voyez *Subiet*.
Caresana, Compositeur Italien. C, 177.
Carestini, Chanteur Italien. C, 313.
Cariatta ou *Carousi*, habile Musicienne. C, 498.
Caribaldi, excellent Chanteur bouffon. C, 319.
Carissimi, Compositeur Italien. C, 177.
Carius, Musicien Grec. C, 81.
Carlani, Chanteur Italien. C, 316.
Carli, Chanteur Italien. C, 307.
Carminati, Chanteur Italien. C, 307.
Carneus, Musicien Grec. C, 81.
Carniens (Jeux); leur origine. A, 81.
Caroli, Compositeur Italien. C, 177.

Caroso, Auteur Italien sur la musique. C, 337.
Carpiani, Compositeur Italien. C, 178.
Carré, Ecrivain Français sur la musique. C, 602.
Autre *Carré*. C, 603.
Casale, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Casali. Auteur Italien sur la musique. C, 337.
Casali, Compositeur Italien. C, 178.
Casaubon, Ecrivain Français sur la musique, C, 603.
Casella, très-ancien Compositeur Italien. C, 178.
Cassagne (la), Ecrivain Français sur la musique. C, 603.
Cassagne, Poëte lyrique. D, 52.
Cassani, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Cassarini, Cantatrice Italienne. C, 327.
Cassiodore, Ecrivain Latin sur la musique. C, 155.
Cassius, Poëte Latin. C, 40.
Castagnettes, instrument de percussion, moderne. A, 280.
Castagnettes des Turcs. A, 281.
Castagnettes des Cophtes. Ibid.
Castel ou *Chastel* (Robert ou Robins de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 178.
Castel (le P.). Son clavecin de couleurs. A, 352 *& suiv.*
Castel, Ecrivain Français sur la musique. C, 605.
Castelli, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Castelli, Chanteur Italien. C, 307.
Castelli, Compositeur Italien. C, 178.
Castelli, Chanteur Italien. C, 303.
Castelli, Chanteur Italien. C, 304.
Castilly, Chanteuse. C, 499.
Castor & Pollux (Jeux de); leur origine à Rome. A, 96.
Castoreo, Poëte lyrique Italien. C, 265.
Castration, opérée à Rome à certains pantomimes, pour leur conserver le corps plus souple. A, 67.
Castro, Compositeur. C, 499.
Castro, Compositeur Français. C, 402.
Castrovillari, Compositeur Italien. C; 178.
Caton (*Valerius*), Poëte Latin. C, 41.
Catulle (*Caius Valerius*), Poëte Latin. C, 41.
Cavaliere (Emilio del), Compositeur Italien. C, 178.
Cavalli, Compositeur Italien. C, 179.
Cavana, Chanteur Italien. C, 310.
Caupains (Arnould), Chansonnier du treizieme siecle. B, 178.
Caurroy, Compositeur Français. C, 402.
Caux (de), Ecrivain Français sur la musique. C, 605.
Caylus, Ecrivain Français sur la musique. C, 606.
Cecchi, Chanteur Italien. C, 305.
Cecilius (*Statius*), célebre Poëte comique Latin. C, 42.
Celi, Cantatrice Italienne. C, 318.
Celmis, Musicien Grec. C, 81.
Cenacchi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Cephallen, Musicien Grec. C, 81.
Cephesias, Musicien Grec. C, 81.
Cephiseus & Python, Musiciens Grecs. C, 81.
Cepion, Musicien Grec. C, 81.
Cérès (Jeux de); leur origine. A, 98.
Cerone, Auteur Italien sur la musique. C, 337.
Cerreto, Auteur Italien sur la musique. C, 337.
Certon, Compositeur Français. C, 404.
Cesati, Cantatrice Italienne. C. 327.
Ceste, sorte de combat singulier. A, 71.
Cesti, Compositeur Italien. C. 179.
Chabanon, Ecrivain Français sur la musique, C, 506.

Chabanon (de) Poëte lyrique. D, 52. D, 54.
Chalemie ou *Zampogne*, instrument à vent des modernes. A, 248.
Chales, Ecrivain Français sur la musique. C, 610.
Chalumeau, instrument des anciens; sa forme. A, 222.
Chalumeau ou *Zampogne*, instrument à vent des anciens. A, 248.
Chambonnieres, Musicien. C, 499.
Chameleon Pontique, Ecrivain Grec sur la musique. C, 141.
Chamfort, Poëte lyrique D, 57.
Champein, Compositeur Français. C, 404.
Champion, Organiste. C, 499.
Chancelier de Paris, Chansonn. du treizieme siecle. B, 178.
Chanoine de S. Quentin (le), Chansonnier du treizieme siecle. B, 178.
Chanson. Dans l'antiquité chaque état avait les siennes particulieres; exemples. B, 116, *& suiv.*
Chansons étoient anciennement en Latin, avant la langue Romance. B, 144.
Chansons à boire. Les premieres ont été faites par Baif & Ronsard. A, 116.
Chant ou *Mélopée*. Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Chapelain, Poëte lyrique. D, 65.
Chapelle, Poëte lyrique. D, 65.
Chapelle (la), Ecrivain Français sur la musique. C, 610.
Chapotin, Musicien. C, 499.
Chardon de Croisilles, Chansonnier du treizieme siecle. B, 178.
Charles IX, Poëte lyrique. D, 66.
Charleval, Poëte lyrique. D, 68.
Charpentier, Compositeur Français. C, 404.
Chartrain, Compositeur Français. C, 405.
Chartres (Mathieu, Vidame de). B, 178.
Chassé, habile Chanteur. C, 500.
Chastel (Robert du), Chansonnier ancien. B, 180.
Chateaubrun, Poëte lyrique. D, 75.
Chatelain (Georges), Poëte du quinzieme siecle. B, 358.
Chastellux, Poëte lyrique. D, 70.
Chardavoine, Compositeur Français. C, 404.
Chaulieu, Poëte lyrique. D, 76.
Chaussée (la), Poëte lyrique. D, 82.
Chefdeville, Joueur de musette. C, 501.
Chelleri, Compositeur Italien. C, 180.
Chelleri, Cantatrice Italienne. C, 323.
Chelys, instrument à corde des anciens. A, 241.
Chemin (du), Compositeur Français. C, 405.
Chenevieres, Poëte lyrique. D, 82.
Chevrette, instrument champêtre. A, 292.
Cherille, Poëte Grec, inventeur des masques. C, 10.
Cheron, Compositeur Français. C, 405.
Chevalier (Dlle.) Chanteuse. C, 501.
Chevaliers (Guesves), Chansonn. ancien. B, 180.
Chiaramonti, Chanteur Italien. C, 316.
Chiaravelle, Chanteur Italien. C, 304.
Chiari, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Chiarini, Compositeur Italien. C, 180.
Chiarito, Chanteur Italien. C, 300.
Chiavacci, Cantatrice Italienne. C, 330.
Chiecarelli, Cantatrice Italienne. C, 323.
Chiertain ou *Certain*, Chansonn. du treizieme siecle. B, 180.
Chiochetti, Compositeur Italien. C, 180.
Chiphonie ou *Cysoine*, *Sifoine*, *Symphonie*. A, 292.
Chiquelier (M.). Son clavecin selon le *tempérament*. A, 345.
Chiron, Musicien Grec. C, 82.
Chison (Jacques de) ou *Kison*, Chansonn. du treizieme siecle. B, 180.

Chiusi, Cantatrice célebre. C, 321.
Chœur. Son origine ; ce que c'était chez les anciens. A, 10.
Chœur des Eglises. Origine de ce nom. A, 115, *note*.
Cholet, Chanteur. C, 501.
Chomachios. Nom Grec du Nome pour les flûtes. B, 126.
Choquel, Ecrivain Français sur la musique. C, 610.
Chorebe, Musicien Grec. C, 82.
Chorion. Nom Grec des chansons en l'honneur de Cybèle. B, 126.
Chorobenite. Instrument inconnu maintenant. A, 281.
Choron. Instrument à cordes peu connu. A, 293.
Chretien, Compositeur Français. C, 405.
Chretien de Troye, Chansonn. du douzieme siecle. B, 147.
Chrestien de Troyes, Chansonn. du treizieme siecle. B, 181.
Christini, Chanteur Italien. C, 310.
Chromatique. Ce que c'est. B, 38.
Chromatique. Son origine. A, 33.
Chromatique (genre). Ce que c'étoit chez les anciens. A, 7.
Chrysogon, Musicien Grec. C, 82.
Chrysotemis, Musicien Grec. *Ibid.*
Ciallis, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Ciampi, Compositeur Italien. C, 180.
Ciceron. Ecrivain Lat. sur la musiq. C, 155.
Ciceron, refuté sur ce qu'il prétend que d'habiles Musiciens peuvent, par un simple prélude de flûte, connaître le genre de piece qu'on va jouer. A, xj.
Cicognani, Chanteur Italien. C, 318.
Cigognini, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Cifolelli, Compositeur Français. C, 405.
Cifra, Compositeur Italien. C, 181.
Cinciarino, Auteur Italien sur la musique. C, 337.
Cinesias, Musicien Grec. C, 83.
Cinna (*Caius Helvius*), Poëte Latin. C, 41.
Cinnira ou *Cythara*, instrument à cordes des anciens. A, 241.
Cioni, Chanteur Italien. C, 302.
Cipriotti, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Circilini, Chanteur Italien. C, 307.
Cirillo, Compositeur Italien. C, 181.
Cirque (Jeux du). Leur origine à Rome. A, 90.
Clair (le), habile Musicien. C, 502.
Clairambault, Compositeur & habile Organiste. C, 406.
Clairon, instrument à vent des modernes ; espece de trompette. A, 249.
Clairon (Dlle.), Chanteuse. C, 502.
Claquebois, instrument de percussion. A, 281.
Clari, Compositeur Italien. C, 181.
Clarinet ou *Clarinette*, instrument à vent connu en France depuis environ 30 ans. A, 249.
Diapason & gamme de cet instrument. *Ibid. & suiv.*
Claude, Compositeur Français. C, 406.
Claudien, Poëte Latin. C, 41.
Claudin, Chanteur. C, 503.
Clavecin. Sa description. A, 343.
Clavecin à touches garnies de buffle. A, 346 *& suiv.*
Cleanthe, Poëte Grec. C, 11.
Clediere, Chanteur. C, 503.
Clefs convenables à chaque espece de voix ; leur position. C, 638.
Clement, Compositeur Français. C, 406.
Cleodeme, Musicien Grec. C, 83.
Cleomaque, Musicien Grec. C, 83.
Cleomene surnommé *le Rhapsode*, Musicien Grec. C, 83.
Cleon, Musicien Grec. *Ibid.*
Clereau, Compositeur Français. C, 407.

Clerici, Chanteur Italien. C, 302.
Clermont (Comte de), Chansonnier du quinzieme siecle. B, 359.
Clinias, Poëte & Musicien Grec. C, 83.
Clochette, sorte d'air fort à la mode du tems de Charles IX. A, 113.
Clonas, Musicien & Ecrivain Grec sur la musique. C, 141.
Clos de Chanderlo, Poëte lyrique. D, 83.
Cocchi, Compositeur Italien. C, 181.
Cocchi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Cæsar, Poëte Provençal du quatorzieme siecle. B, 182.
Coferati, Auteur Italien sur la musique. C, 338.
Colachon, instrument à cordes, qui n'est plus d'usage. A, 293.
Colardeau, Poëte lyrique. D, 84.
Colars le Bouteiller. Voyez *Bouteiller.*
Colasse, Compositeur Français. C, 407.
Colin Muset. Voyez *Muset.*
Collé, Poëte lyrique. D, 86.
Colletet, Poëte lyrique. D, 91.
Colletti, Compositeur Italien. C, 181.
Colonna, Compositeur Italien. C, 181.
Autre *Colonna.* C, 182.
Colonna, Auteur Italien sur la musique. C, 338.
Coltellini, Poëte lyrique Italien. C, 266.
Cominelli, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Comini, Maître de musique, & amant de Marguerite de Valois. A, 122.
Comique (Nome). A, 35.
Comique. Nom d'un nome propre à la comédie. B, 126.
Comma de Pythagore. Ce que c'est. B, 43.
Comma. Ce que c'est. B, 7.
Comma. Combien on en distingue. B, 10.
Compitaux (Jeux). Ce que c'était. Leur origine. A, 98.
Compositeurs Italiens. Voyez-en la liste par ordre chronologique, *page* 245 *& suiv.*
Composition. En quoi consiste. B, 12.
Concert spirituel. Son établissement. A, 413.
Conciolini, Chanteur Italien. C, 318.
Concordant ou *Baryton.* Etendue de cette voix. B, 26.
Condamine (la), Poëte lyrique. D, 91.
Connas, Musicien Grec. C, 84.
Consonances parfaites. Ce que c'est. B, 11.
Constantin, célebre Violon. C, 503.
Consuales (Jeux). Leur origine. A, 90.
Conti, Cantatrice Italienne. C, 328.
Conti. Deux Musiciens Italiens de ce nom. C, 182.
Conti, Chanteur Italien. C, 315.
Conti, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Contre, instrument à vent peu connu. A, 257.
Contre-basse, instrument très-connu, à cordes & à archet. A, 293.
Contredit (Andrieu André ou Pierre), Chansonnier du treizieme siecle. B, 182.
Contre-point. Ce qu'on entendait autrefois par ce mot. Ce que c'est maintenant. B, 51.
Contre-point double. Ce que c'est. B, 52.
Coppola, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Coquillart, Chansonn. du quinzieme siecle. B, 359.
Cor de chasse, instrument à vent. Son diapason. A, 252.
Cor des Turcs. Autre instrument à vent. A, 255.
Cor de chasse antique. Comment fait. A, 223.
Coralli, Chanteur Italien. C, 308.
Corbet, Joueur de guittare. C, 503.
Corbie (Maître Pierre de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 182.
Corbie (Roufins de), Chansonn. du même tems. *Ibid.*
Corbie (Vielard de), contemporain des précédens. *Ibid.*

Cordans, Compositeur Italien. C, 182.
Cordes à boyaux. Leur invention. A, 242.
Corelli, fameux Musicien & Compositeur Italien. C, 182.
Coresi, Cantatrice célebre. C, 321.
Corinne, femme Grecque célebre par ses poésies. C, 11.
Cornacchini, Chanteur Italien. C, 316.
Corneille (les deux), Poëtes Français. D, 93.
Cornemuse, instrument à vent qui n'est guères en usage que dans les campagnes. A, 255.
Cornet ancien, instrument des anciens. A, 223.
Cornet de chasse. Ibid.
Cornet double. 224.
Cornet d'Alexandre. Ibid.
Cornet, instrument à vent, moderne. A, 256.
Cornet redoublé: c'est le cor de chasse. *Ibid.*
Cornet des Turcs, instrument à vent. A, 256.
Cornet, Compositeur Français. C, 407.
Cornille. Deux Musiciens de ce nom. C, 504.
Corradi, Poëte lyrique Italien. C, 267.
Corteccia, Compositeur Italien. C, 183.
Cortoncino. Voyez *Archi*.
Cosomédes, Poëte Grec & Musicien. C, 11.
Costa, Chanteur Italien. C, 307.
Costa, femme célebre par ses ouvrages lyriques. C, 267.
Costa, Cantatrice Italienne. C, 318.
Costa, Compositeur Italien. C, 183.
Costa, Cantatrice Italienne. C, 321.
Costantini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Costanzi, Compositeur Italien. C, 183.
Costanzy, Chanteur Italien. C, 311.
Coste (la), Compositeur Français. C, 407.
Costeley, Organiste. C, 504.
Cotin, Poëte lyrique. D, 94.
Cotta, Cantatrice Italienne. C, 325.
Cottereau, Compositeur Français. C, 408.
Cottino. Voyez *Galli Cottini*.
Coucy (le Châtelain de), Chansonnier du douzieme siecle. B, 147.
Coucy (le Comte de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 182.
Coucy (le Châtelain). B, 183.
Coulanges, Poëte lyrique. D, 94.
Coupele (Pierre de la), Chansonnier du treizieme siecle. B, 183.
Couperin, Compositeur Français, fameux Organiste. C, 408.
Couperin, Ecrivain Français sur la musique. C, 610.
Coupillet ou *Goupillier*, Compositeur Français. C, 409.
Courbest, Compositeur Français. C, 410.
Couroierie (Eudes de la), Chansonnier du treizieme siecle. B, 184.
Courtaut, espece de basson. A, 256.
Cousu, Ecrivain Français sur la musique. C, 610.
Craon (Pierre de), Chansonnier ancien. B, 184.
Craon (Maurice de), autre Chansonnier qu'on confond avec le précédent. *Ibid.*
Cratès, Poëte Grec. C, 11.
Cratès, Musicien Grec. C, 84.
Cratinus, Poëte comique Grec. C, 11.
Crebillon pere, Poëte Français. D, 95.
Crescimbeni, Cantatrice Italienne. C, 322.
Crexus, Musicien Grec. C, 84.
Cricchi, Chanteur Italien. C, 316.
Critias, Musicien Grec. C, 84.
Crivellati, Auteur Italien sur la musique. C, 338.
Crotale d'Arménie. A, 282.
Crotale, sistre des anciens. Sa forme. A, 234.
Crouma, espece de castagnettes. A, 282.
Cruciati, Compositeur Italien. C, 183.
Cubieres (de), Poëte lyrique. D, 97.

Cugnier, Musicien habile. C, 504.
Autre *Cugnier*. C, 505.
Cuise (Antoine de), Poëte du quinzieme siecle B, 360.
Cuisine, selon les loix de la musique. B, 12, *c*.
Cupeda, Poëte lyrique Italien. C, 268.
Cupelin, Chansonnier du treizieme siecle, B, 184.
Curis (de), Poëte lyrique. D, 99.
Cuveliers (Jean le), Chansonn. du treizieme siecle. B, 184.
Cuvillier, Chanteur. C, 505.
Cuzzoni Sandoni, Cantatrice Italienne. C, 326.
Cymbales maronites. A, 282.
Cymbales d'Armenie. Ibid.
Cymbales, instrument de percussion. Leur forme. A, 234.

B.

DAGINCOURT, Organiste. C, 410.
Dambrius, Compositeur Français. C, 410.
Damien (Benoît), Poëte du quinzieme siecle. B, 360.
Damnanaé, Prêtre de Jupiter, inventeur du tambour. C, 84.
Damon, Ecrivain Grec sur la Musique. C, 141.
Damophile, femme Grecque célebre par ses poésies. C, 12.
Danchet, Poëte lyrique. D, 99.
Dancourt, Poëte lyrique. D, 102.
Dandrieu, Ecrivain Français sur la musique. C, 610.
Danoises (Chansons). B, 397.
Danse. Ce que signifiait anciennement ce mot. A, 63.
Danseurs de corde parurent à Rome du tems de Galba. A, 47.
Danzy, Cantatrice Italienne. C, 330.
Daphnis, berger de Sicile, inventeur du chalumeau. C, 84.
Darcis, Compositeur Français. C, 410.
Darès, Poëte Grec. C, 12.
Darinel, Poëte lyrique. D, 100.
Dati, Chanteur Italien. C, 304.
David, Poëte lyrique Italien. C, 268.
Dauphine de Sartre, femme celebre par ses connaissances, & bonne Musicienne. C, 410.
De Baigne, Compositeur Français. C, 411.
Décennales (Jeux): il faut *Décennaux*, à l'exemple de *Compitaux*. Leur objet. A, 99.
Déliens (Jeux). Leur origine. A, 89.
Dell'acqua, Chanteur Italien. C, 303.
Demi-tons. Ce que c'est. B, 10.
Démoclès, Musicien Grec. C, 85.
Démocrite, Ecrivain Grec sur la musique. C, 142.
Démocrite, Musicien Grec. C, 85.
Demodocus, Musicien Grec. C, 85.
Demoz, Ecrivain Français sur la musique. C, 611.
Demurat, Chanteur. C, 506.
Dentice, Auteur Italien sur la musique. C, 338.
Denys l'ancien, Poëte Grec. C, 12.
Denys le Periegete, Poëte Grec. *Ibid.*
Denys de Thebes, autre Poëte Grec & Musicien. *Ibid.*
Denys d'Halicarnasse, Ecrivain Grec sur la musique. C, 142.
Desaides, Compositeur Français. C, 411.
Desaugiers, Ecrivain Français sur la musique. C, 612.
Desboulmiers, Poëte lyrique. D, 102.
Des Brosses, Compositeur Français. C, 411.
Descartes, Ecrivain Français sur la musique. C, 613.

Descartes, Auteur Latin sur la musique. C, 338. (C'est le même).
Desforges Maillard, Poëte lyrique. D, 102.
Deshoulieres (Mad.) Poëte lyrique. D, 103.
Desmahis, Poëte lyrique. D, 104.
Desmarets, Poëte lyrique. D, 104.
Desmarets, Compositeur Français. C, 411.
Desmatins (Dlle.) Chanteuse. C, 506.
Desmazures, habile Organiste. C, 413.
Desormery, Compositeur Français. C, 413.
Desportes, Poëte lyrique. D, 105.
Despréaux. Plusieurs Musiciens de ce nom. C, 506.
Desrosiers, Ecrivain Français sur la musique. C, 615.
Dessein dans la musique. Ce que c'est. On l'appelle à présent *motif*. B, 49.
Destouches, Compositeur Français. C, 413.
Destouches, Musicien. C, 506.
Diastaltique (Nome). A, 35.
Diatoniques (sons). Ce que c'est. B, 15.
Diatonique. Son origine. A, 33.
Diatonique (genre). Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Diatonique. De quel nombre ce genre résulte. B, 8.
Dicorde, instrument à corde des anciens. A, 242.
Diderot, Ecrivain Français sur la musique. C, 615.
Didyme d'Alexandrie, Ecrivain Grec sur la musique. C, 143.
Dies iræ, *&c.* (prose), composée par Thomas Celanus, Frere mineur Franciscain au treizieme siecle. A, 108.
Dièse. Origine de ce nom. A, 33.
Diocles, Musicien Grec. C, 85.
Diocles, Ecrivain Grec sur la musique. C, 143.
Diodore, fameux Musicien Grec. C, 86.
Diogène Laërce, Ecrivain Grec sur la musique. C, 143.
Dion, Musicien Grec. C, 86.
Dionigi, Auteur Italien sur la musique. C, 338.
Dionysiodore, Musicien Grec. C, 86.
Dissonances mineures, formées par la septieme. B, 11.
Dissonances imparfaites. Ce que c'est. B, 11.
Dithyrambique (Nome). A, 35.
Didyme, Musicien Grec. C, 87.
Dyonisodote, Ecrivain Grec sur la musique. C, 143.
Doete de Troyes, Virtuose fameuse par sa beauté, sa voix, son talent pour la poésie & la musique. B, 184.
Donadelli, Chanteur Italien. C, 304.
Doni, Auteur Italien sur la musique. C, 338.
Doré, Compositeur Français. C, 414.
Doricus, Musicien Grec. C, 86.
Dorien (Mode). A, 35.
Dorien (Mode). Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Dorien (Mode) était employé chez les anciens, pour peindre les batailles. A, xj.
Dorion, Musicien Grec. C, 86.
Doriot, Compositeur Français. C, 414.
Dornel, habile Organiste. C, 414.
Dorsene (*Fabius*), Poëte Latin. C, 42.
Dotti, Cantatrice Italienne. C, 325.
Douai (Pierre de), Chansonn. du treizieme siecle. B, 185.
Douche (Andrieu), Chansonn. du treizieme siecle. B, 185.
Draghi, Compositeur Italien. C, 183.
Dran (le), Ecrivain Français sur la musique. C, 617.
Dregnan de Lille (Marotte ou Marie), connue par son talent pour la poésie. B, 185.

Dreuillet (Mad.), Poëte lyrique. D, 112.
Dubois, Musicien. C, 506.
Dubois (Dlle.), Chanteuse. C, 506.
Du Breuil, Ecrivain Français sur la musique. C, 618.
Duché de Vancy, Poëte lyrique. D, 113.
Ducis, Poëte Français. D, 113.
Duclos, Poëte Français. D, 115.
Duguet, Compositeur Français. C, 414.
Dumeni, Chanteur. C, 506.
Dumont, habile Organiste. C, 414.
Dumourier, Poëte Français. D, 115.
Dun, Chanteur. C, 507.
Duni, habile Compositeur. C, 415.
Duphly, Compositeur Français. C, 417.
Dupont, Ecrivain Français sur la musique. C, 620.
Duport, excellent Violoncelle. C, 507.
Dupuis, Auteur Français sur la musique. C, 620.
Durand, Poëte & Chansonnier du treizieme siecle. Anecdote sur lui. B, 185.
Durant, Poëte Français. D, 115.
Durante, fameux Compositeur Italien. C, 184.
Durastanti, Cantatrice Italienne. C, 324.
Durazzo, Poëte lyrique Italien. C, 268.
Duval (Mlle.) Auteur de la musique d'un opéra. C, 417.

E

ECHELLE. Ce que c'est en musique. B, 37.
Echelle musicale des Chinois. A, 373. *note*.
Echembrote, Musicien Grec. C, 87.
Eckard, Musicien. C, 507.
Echion, Musicien Grec. C, 87.
Eleuthere, Musicien Grec. *Ibid.*
Elisi, Chanteur Italien. C, 316.
Elmi, Compositeur Italien. C, 185.
Empedocle, Philosophe & Poëte Grec. C, 12.
Endematie, nome propre à une danse des Argiens. B, 126.
Enchiriades, Auteur Français sur la musiq. C, 620.
Enckesius, mot Hongrois qui signifie Maître de musique. A, 158.
Enclos (l') Musicien, & pere de Ninon. C, 516.
Engramelle (le P.) Auteur Français sur la musique. C, 620.
Encomiastique (Nome). A, 35.
Enharmonique. Ce que c'est. B, 39.
Il y en a de deux especes. B, 41.
Comment formé. B. 11.
Son origine. A, 33.
Enharmonique (genre). Ce que c'était chez les anciens. A, 7.
Enharmoniques (Sons.) Ce que c'est. B, 15.
Ennius (*Quintus*), Poëte Latin. C, 42.
Eolien. Nome trochaïque. B, 126.
Epicharme, Poëte Grec. C, 13.
Epiclès, Musicien Grec. C, 87.
Epigone, Musicien Grec. C, 88.
Epigonium, instrument à cordes des anciens. A, 242.
Epilene, nom Grec de la chanson des Vendangeurs. B, 125.
Epiménide, Poëte Grec. C, 13.
Epinicion, nom Grec de la chanson des Vainqueurs. B, 125.
Erastocles, Musicien Grec. C, 88.
Erba, Compositeur Italien. C, 185.
Ercolani, Poëte lyrique Italien. C, 269.
Erculeo, Compositeur Italien. C, 185.
Eriers (Th.), Chansonn. ancien. B, 191.
Erotique (Nome.) A, 35.
Errars (Jean), Chansonn. du quatorzieme siecle. B, 185.
Ermemans (Dlle.), Chanteuse. C, 508.
Errico, Poëte lyrique Italien. C, 269.

Eschyle, Poëte Grec. C, 14.
Escurel (Jehannot de l'), Poëte du quinzieme siecle. B, 360.
Esope, Poëte Grec. C, 15.
Espinais (Gautier d'), Chansonn. ancien. B, 191.
Espinais (Jacques de), pere du précédent, & comme lui Chansonnier. *Ibid.*
Esquiri (Jean d'), Chansonn. du treizieme siecle. B, 191.
Estense, Poëte lyrique Italien. C, 270.
Esteve, Auteur Franç. sur la musiq. C, 623.
Estrée (d'), Musicien. C, 508.
Esuchastique (Nome) A, 35.
Eterio Stinfalico, Comp. Italien. C, 185.
Evangelius, Musicien Grec. C, 88.
Eubulus, Musicien Grec. C, 88.
Eucerus, Musicien Grec. C, 89.
Euclide, Ecriv. Grec sur la musiq. C, 143.
Eudes, Musicien. C, 508.
Evenus, Poëte Grec. C, 15.
Eufémie, Cantatrice Italienne. C. 320.
Euler, Auteur Latin sur la musique. C, 339.
Eumele, Musicien Grec. C, 89.
Eumelus, Musicien Grec. C, 89.
Eumolpe, Musicien Grec. C, 89.
Eumope, Poëte Grec. C, 15.
Eunome, Musicien Grec. C, 89.
Euphorion, Musicien Grec. C, 89.
Eupolis, Poëte Grec. C, 15.
Euphranor, Ecrivain Grec sur la musique. C, 144.
Evremont (S.), Poëte lyrique. D, 117.
Euripide, fameux Poëte Grec. C, 15.
Eustache, d'Amiens, Chansonn. du treizieme siecle. B, 191.
Eustache le Peintre ou *de Reims*, autre Chansonnier. B, 192.
Eustache des Champs dit *Morel*, Poëte des treizieme & quatorzieme siecles. B, 361.
Eustache (Me.), inventeur des romances. A, 112.
Exaudet, Musicien. C, 508.
Eximeno, Auteur Italien sur la musique. C, 339.
Exodia, sorte de petites pieces à Rome: c'était des satyres. A, 94.

F.

Faber, Auteur Latin sur la musique. C, 340.
Autre *Faber. Ibid.*
Fabiani, Cantatrice Italienne. C, 328.
Fabri, Cantatrice Italienne. C, 325.
Fabri, Chanteur Italien. C, 309.
Fabris, Chanteur Italien. C, 316.
Fabris, Chanteur Italien. C, 317.
Fabritii, Auteur Italien sur la musique. C, 340.
Fabrus, Auteur Latin sur la musique. C, 340.
Fachinelli, Cantatrice Italienne. C, 327.
Faenza, Chanteur Italien. C, 310.
Fagnani, Chanteur Italien. C, 303.
Faignient, Compositeur Français. C, 417.
Falbetti Nacci, Cantatrice célebre. C, 321.
Falbetti Ballerini. Ibid.
Fantini, Cantatrice Italienne. C, 322.
Fanton, Compositeur Français. C, 417.
Fare (la), Poëte lyrique. D, 117.
Faret, Poëte Chansonnier du quinzieme siecle, vilipendé par Boileau. B, 363.
Farinello. Voyez *Broschi*.
Favalli, Chanteur. C, 508.
Favart, Poëte Français. D, 119.
Faustini, Poëte lyrique Italien. C, 270.
Faye (la), Poëte lyrique. D, 123.
Feillée, Auteur Français sur la musique. C, 625.
Fel (Dlle.), célebre Chanteuse. C, 510.
Felici, Compositeur Italien. C, 185.

Felici, Chanteur Italien. C, 303.
Feo, Compositeur Italien. C, 185.
Fenelon, Poëte lyrique. D, 124.
Fermelhuis, Poëte Français. D, 126.
Ferrand, Poëte lyrique. D, 126.
Ferrandini, Compositeur Italien. C, 185.
Ferrare (Louis Agostini de), Poëte Music. C, 253.
Ferrari, Poëte lyrique Italien. C, 270.
Ferrari, Compositeur Italien. C, 186.
Ferray, Chanteur. C, 508.
Ferri, fameux Chanteur Italien. C, 308.
Ferrieres (Raoul de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 193.
Ferrini, Chanteur Italien. C, 305.
Ferris (Lambert), Chansonnier du treizieme siecle. B, 193.
Ferté (Maître Hugues de la), Chansonnier du treizieme siecle. B, 194.
Fescennins (vers). Ce que c'était à Rome. A, 92.
Festins. Ancienneté de l'usage de chanter dans les festins. A, xv.
Fevre de S. Marc (le), Poëte lyrique. D, 128.
Fifre, instrument à vent très-connu. A, 257.
Finazzi, Chanteur Italien. C, 316.
Finckius, Auteur Latin sur la musique. C, 340.
Finé, Auteur Latin sur la musique. C, 340.
Fini, Compositeur Italien. C, 186.
Fiore, Compositeur Italien. C, 186.
Fiorillo, Compositeur Italien. C, 186.
Fioroni, Compositeur Italien. C, 187.
Fischietti, Compositeur Italien. C, 187.
Flageolet, instrument à vent. A, 257. Erreur de l'Encyclopédie relevée. *Ibid.* Sa gamme. A, 258.
Flesle, Chanteur. C, 508.
Fleury, Poëte lyrique. D, 128.
Fleury, Auteur Français sur la musique. C 625.
Fleury, Musicien. C, 509.
Floquet, Compositeur Français. C, 417.
Floraux (Jeux); leur origine. A, 99.
Florus (*Julius*), Poëte Latin. C, 44.
Flûtes des anciens. Leurs différentes formes. A, 224, *& suiv.*
Flûte. Son origine, ou plutôt sa découverte. A, 141.
Flûte à bec des anciens. Origine du mot Latin *Tibia*. A, 225.
Flûte double des anciens. A, 227.
Flûte de paysan ou *Sifflet de Pan*, instrument des anciens. A, 228.
Flûte des sacrifices des anciens. A, 229.
Flûte simple des anciens. A, 229.
Flûte Allemande ou *traversiere*, instrument à vent très-connu. A, 259.
Flûte (petite) à l'octave de la flûte traversiere. Sa gamme. A, 261.
Foggia, Compositeur Italien. C, 187.
Fogliani, Auteur Italien sur la musique. C, 340.
Foix (Ste.), Poëte lyrique. D, 128.
Folchi, Chanteur Italien. C, 303.
Folicaldi, Chanteur Italien. C, 319.
Font (la), Poëte Français. D, 128.
Fontaine (la), Poëte Français. D, 129.
Fontaine de Tournay (Jean de la), Chansonnier ancien. B, 194.
Fontaines (des), Poëte lyrique. D, 131.
Fontana, Chanteur Italien. C, 306.
Fontana, Chanteur Italien. C, 313.
Fontana, Chanteur Italien. C, 314.
Fontanus, Poëte Latin. C, 44.
Fontenelle, Poëte Français. D, 132.
Fontenelle. Son prétendu bon mot sur la sonate. A, xij. *note*.
Forme, Musicien. C, 509.
Formenti, Chanteur Italien. C, 302.
Forqueray, celebre Organiste. C, 509.

Forti, Cantatrice Italienne. C, 322.
Fossoyeurs. Chanson qui leur était propre. B, 125.
Fournival, Chansonn. du treizieme siecle. B, 155.
Fourniual (Richard de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 194.
Fous (Fête des) ou de l'Ane. Histoire de cette fête ridicule. B, 232.
Fraguier, Ecrivain Français sur la musique. C, 625.
Fraigne, Poëte Chansonn. du quatorzieme siecle. B, 364.
Framery, Poëte lyrique. D, 133.
Franceschini, Compositeur Italien. C, 187.
Franceschini, Chanteur Italien. C, 305.
Franci, Chanteur Italien. C, 305.
Francisque la Fornara, Chanteur habile. C, 510.
Francœur. Plusieurs Compositeurs de ce nom. C, 418, *& suiv.*
François I, Poëte lyrique. D, 135.
Frangipani, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Fredet, Chansonnier du quinzieme siecle. B, 364.
Fredi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Fremaux, Chansonnier du treizieme siecle. B, 195.
Fresny (du), Poëte lyrique. D, 140.
Frere, Ecrivain Français sur la musique. C, 626.
Freschi, Compositeur Italien. C, 187.
Freschi, Auteur Latin sur la musique. C, 340.
Frescobaldi, Compositeur Italien. C, 188.
Frescobaldi, Chanteur Italien. C, 301.
Fretel ou *Fretiau*. C'est le sifflet des Chaudronniers. A, 264.
Frezza, Compositeur Italien. C, 188.
Frisiani, Chanteur Italien. C, 304.
Friziari, Compositeur Français. C, 420.
Froissard (Jean), Poëte & Historien du quatorzieme siecle. B, 368.
Fronduti, Compositeur Italien. C, 188.
Frova, Chanteur Italien. C, 307.
Frugoni, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Autre du même nom. *Ibid.*
Fugue. Ce que c'est. B, 51.
Fugue authentique. Ibid.
Fugue plagale. Ibid.
Fumagallo, Cantatrice Italienne. C, 327.
Fundanius, Poëte Latin. C, 44.
Funebres (Jeux.) Leur origine à Rome. A, 94.
Furstemberg (la). Air de *Campra*. C, 401.
Fusconi, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Fuscus (Aristius), Poëte Latin. C, 41.
Fux, Auteur Latin sur la musique. C, 341.
Fuzelier, Poëte lyrique. D, 141.

G.

GABRIELI, Poëte lyrique Italien. C, 271.
Gabrieli, Compositeur Italien. C, 188.
Autre *Gabrieli*. Ibid.
Gabrieli, fameuse Cantatrice Italienne. C, 329.
Gace Brulés (Maître), Chansonnier du treizieme siecle. B, 195.
Gaddi, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gaffi, Compositeur Italien. C, 189.
Gaffurio, Auteur Latin sur la musique. C, 341.
Gaidifer, Chansonnier ancien. B, 198.
Galarini, Compositeur Italien. C, 189.
Galathée, Musicienne Grecque. C, 89.
Galeazzi, Compositeur Italien. C, 189.
Galilee & son fils ont ecrit sur la musique. C, 342, *& suiv.*
Gallet, Poëte lyrique. D, 143.

Calleti, Chanteur Italien. C, 314.
Galli, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Galli Cottini, Chanteur Italien. C, 302.
Gallo, Compositeur Italien. C, 189.
Gallo, Cantatrice Italienne. C, 327.
Gallus (*Cornelius*), Poëte Latin. C, 45.
Gallus, Chanteur. C, 510.
Galuppi, Compositeur Italien. C, 189.
Gamme de la musiq. des Romains avant Gui d'Arezzo. A, 199.
Traduction de cette gamme, & application à la nôtre. *Ibid.*
Gamme de Gui d'Arezzo. A, 200.
Gamme. Nombre de vibrations qui produit chacun de ses tons. B, 9.
Gandini, Cantatrice Italienne. C, 328.
Garde (la), Poëte lyrique. D, 147.
Garde (de la) Compositeur Français. C, 421.
Garnier, Ecrivain Français sur la musique. C, 626.
Gaspari, Chanteur Italien. C, 309.
Gasparini, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gasparini, Auteur Italien sur la musique. C, 344.
Gasparini, Compositeur Italien. C, 191.
Autre du même nom. *Ibid.*
Gasse, Auteur du douzieme siecle. B, 138.
Gassendi, Auteur Latin sur la musique. C, 345.
Gaviniés, Compositeur Français. C, 421.
Gaudence, Ecrivain Grec sur la musique. C, 144.
Gaudio, Compositeur Italien. C, 192.
Gautier, Compositeur Français. C, 422.
Gautier de Coincy, Bénedictin, Auteur de chansons. B, 147.
Gautier Garguille, Poëte lyrique. D, 149.
Gauzargues, Compositeur Français. C, 422.
Gaye, Chanteur. C, 512.
Gazzaniga, Compositeur Italien. C, 192.
Gazzotti, Chanteur Italien. C, 302.
Gelais (Octavien de), Poëte du quinzieme siecle. B, 372.
Gelais (Melin de S.), Poëte du quinzieme siecle, fils naturel du précédent. *Ibid.* 373.
Gélin, Chanteur. C, 511.
Geminiani, Ecrivain sur la musique. C, 627.
Genest, Poëte lyrique. D, 154.
Gennari, Chanteur Italien. C, 303.
Gentilini, Chanteur Italien. *Ibid.*
Gerault (S.), Ecrivain Français sur la musique. C, 628.
Gerbert, Ecrivain Latin sur la musique C, 629.
Germanicus, Poëte Latin. C, 46.
Gerson, Auteur Latin sur la musique. C, 345.
Gervais, Compositeur Français. C, 425.
Gessi, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gestes. En quoi consistaient chez les anciens. A, 69, & *suiv.*
Gesualdo, Composit. Italien. Voy. *Venosa*. C, 192.
Getulicus, Poëte Latin. C, 46.
Gherardesca, Compositeur Italien. C, 192.
Gherardini, Chanteur Italien. C, 306.
Gheringhella, Cantatrice Italienne. C, 324.
Ghinolfo Dattari, Poëte Musicien. C, 253.
Giacobbi, Compositeur Italien. C, 192.
Giacomelli, Compositeur Italien. *Ibid.*
Giannini, Poëte lyrique Italien. C, 272.
Gianotti, Auteur Français sur la musique. C, 631.
Gibert, Compositeur Français. C, 425.
Gievency (Adam de), Chansonn. du treizieme siecle. B, 198.
Gigli, Poete lyrique Italien. C, 272.
Gigli, Cantatrice Italienne. C, 323.
Gigue (la). On est incertain si c'est un

inſtrument à vent ou à cordes. A, 265.
Gilbert, Poëte lyrique. D, 154.
Gilles, habile Compoſiteur Français. C, 426.
Gillier, Compoſiteur Français. C, 426.
Gingré, inſtrument Chaldéen.
Giorgi, Chanteur Italien. C, 314.
Giraud, Compoſiteur Français. C, 426.
Giro, Cantatrice Italienne. C, 327.
Girouſt, Compoſiteur Français. C, 427.
Giuliani, Cantatrice Italienne. C, 322.
Giuſti, Poëte lyrique Italien. C, 273.
Giuſti, Cantatrice Italienne. C, 324.
Giziello. Voyez *Conti*.
Glarean, Auteur Lat. ſur la muſiq. C, 345.
Glaucus, Ecrivain Grec ſur la muſique. C, 144.
Gluck, habile Muſicien. C, 427.
Gnacari, inſtrument de percuſſion. A, 236.
Gobin de Reims, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 198.
Goblain, Compoſiteur Français. C, 428.
Godard, Chanteur. C, 511.
Godeau, Poëte lyrique. D, 155.
Gogavin, Auteur Latin ſur la muſique. C, 345.
Cohorry, Poëte lyrique. D, 155.
Goldoni, fameux Poëte lyrique Italien. C, 273.
Colmanelli, Cantatrice Italienne. C, 322.
Gombaud, Poëte lyrique. D, 156.
Gombert, Muſicien Français. C, 428.
Gondouli, Poëte lyrique. D, 157.
Congom, inſtrument des Hottentots. A, 221.
Gori, Poëte lyrique Italien. C, 274.
Gorlier, Auteur Français ſur la muſique. C, 631.
Gorlier, Compoſiteur Français. C, 428.
Goſſec, Compoſiteur Français. C, 428.
Goteſcale, Bénédictin. Chanſon de ſa compoſition. B, 144.
Goti, Chanteur Italien. C, 318.
Goudimel, Compoſiteur Français. C, 430.
Goupillier, Compoſiteur Français. C, 431.
Gout (Etienne), Poëte du quinzieme ſiecle. B, 373.
Gozzi (Mad.) Poëte lyrique Italien. C, 275.
Grand-Chantre. Origine de cette fonction & du bâton qu'il porte. A, 113. *Note.*
Grandis, Chanteur Italien. C, 308.
Grange (la), Auteur Français ſur la muſiq. C, 631.
Grange Chancel (la), Poëte Français. D, 157.
Granier, Muſicien. C, 511.
Granier, Compoſiteur Français. C, 432.
Autre *Granier. Ibid.*
Graſſeſchi, Chanteur Italien. C, 301.
Gratius, Poëte Latin. C, 46.
Graziani, Compoſiteur Italien. C, 192.
Grazianini, Chanteur Italien. C, 304.
Greco, Compoſiteur Italien. C, 193.
Grecourt, Poëte Français. D, 158.
Grecs modernes. Leur amour pour la muſiq. A, 420, *& ſuiv.*
Chanſons Grecques. A, 424, *& ſuiv.*
Gregoire le Grand (S.) a écrit ſur la muſiq. C, 364.
Grégorien (Chant). Hiſtoire abrégée de la diſpute au ſujet du chant Grégorien & de l'Ambroſien. A, 111.
Grenet, Compoſiteur Français. C, 433.
Greſſet, Auteur Français ſur la muſique. C, 631.
Greſſet, Poëte Français. D, 158.
Gretry, habile Compoſiteur Français. C, 43 .
Greviler, Chanſonnier ancien. B, 199.
Griffino, Compoſiteur Italien. C, 193.
Grimaldi, Chanteur Italien. C, 307.
Gros (le), habile Chanteur. C, 511.
Groſſi, Compoſiteur Italien. C, 193.

Groſſi,

Groffi, Chanteur Italien. C, 307.
Groffi, Chanteur Italien. C, 308.
Grotte (de la), Composit. Franç. C, 436.
Guadagni, fameux Chanteur Ital. C, 317.
Guajetta Babbi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Gualandi, Cantatrice Italienne. C, 325.
Guarducci, Chanteur Italien. C, 315.
Guarnerio, Compofiteur Italien. C, 193.
Guazzini, Poëte lyrique Italien. C, 275.
Guerre (de la), femme célebre par fes talens en mufique. C, 436.
Guefippe, Muficien Grec. C, 90.
Guefte Berufim, inftrument de percuffion. A, 236.
Guil d'Arezzo, fameux Ecrivain fur la mufique. C, 345.
Guicciardi, Chanteur Italien. C, 307.
Guichard, Poëte lyrique. D, 160.
Guichard (Mlle.) Auteur agréable. D, 159.
Guichard, Poëte Français. D, 159.
Guiclet, Muficien. C, 512.
Guidi, Poëte lyrique Italien. C, 275.
Guido d'Arezzo, Auteur de la gamme de mufique, telle que nous l'avons. C, 194.
Guidobono, Chanteur Italien, C, 303.
Guignon, célebre Violon. C, 512.
Guillaume (S.), Ecrivain Français fur la mufique. C, 637.
Guillaume, Chanfonnier du tems de Philippe Augufte B, 198.
Guillaume le Flamand, Chanteur Italien. C, 300.
Guillemain, bon Violon. C, 513.
Guillet, Compofiteur Français. C, 436.
Guilliaud, Ecrivain Français fur la mufique. C, 637.
Guimbarde; en Italien, *Spaffa penziero*. A, 282.
Guiot, Chanfonn. du treizieme fiecle. B, 199.
Guiriots, nom des Chanteurs & Muficiens Negres. A, 218.
Opinion que les Negres ont de ces Guiriots. *Ibid.*
Guitare, inftrument à cordes, autrefois nommé *Guiterne*. A, 293.
Guizzardi, Poëte lyrique Italien. C, 275.
Gulielmi, Compofiteur Italien. C, 193.
Gymniques (Jeux). Leur origine; définition. A, 94.
Gymnopédie, Nome fur lequel danfaient les Lacédémoniennes nues. B, 126.

H.

HABERT, Poëte Français. D, 161.
Hadrianius, Auteur Latin fur la mufique. C, 352.
Haffenreffer, Auteur Latin fur la mufique. C, 352.
Haguenier, Poëte Français. D, 161.
Halle (Adam de la), furnommé *le Boffu*, Chanfonnier du quatorzieme fiecle. B, 149.
Hamilton, Poëte lyrique. D, 163.
Haranc, bon Violon. C, 514.
Harmonica, inftrument compofé de verres.
Il y en a un autre, inventé par M. Franklin. A, 283.
Harmonide, Muficien Grec. C, 90.
Harny, Auteur dramatique. C, 375.
Harpalyce, nom de la chanfon des filles amoureufes. B, 124.
Harpe appellée *cyniara* par les Latins. Son origine. A, 295.
Harpe (la), Poëte Français. D, 164.
Haudimont (d'), Compofiteur Français. C, 437.
Hautbois, inftrument très connu. Sa defcription; fa gamme. A, 265.
Hautbois de forêt, forte de hautbois plus agréable. A, 266.

Hebert, Troubadour célebre. A, 112.
Helin (Jacques de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 199.
Hegemon, Poëte Grec, inventeur de la parodie. C, 16.
Hegemon, Musicien Grec. C, 90.
Hele (d'), Poëte lyrique. D, 164.
Helinand, Poëte fameux sous Philippe Auguste, depuis canonisé. B, 199.
Helvetius, Poëte Français. D, 164.
Hemiola, note noircie qui, par là, était diminuée de valeur. Ce terme encore usité en Italie. A, 156.
Henaut, Poëte & Historien. D, 169.
Henry IV. Auteur de chansons. D, 171.
Hephestion, Ecrivain Grec sur la musique. C, 144.
Heraclide de Pont, Ecrivain Grec sur la musique. C, 144.
Herbain, Compositeur Français. C, 437.
Hercule. Combien on en compte dans l'antiquité. A, 70. *c*.
Herodore, Musicien Grec. C, 90.
Heroet, Poete Français. D, 173.
Hermatias, Nome dactilique. B, 126.
Hermippe, Poëte Grec. C, 16.
Hermogene, Musicien de Rome. C, 126.
Herses (chansons & poesies). Ce que c'est. B, 419.
Hesiode, Poëte Grec. C, 16.
Hexarmonien, Nome d'une mélodie efféminée. B, 126.
Heyden, Auteur Lat. sur la musiq. C, 353.
Hieracien, Poëte Grec. C, 17.
Hieracien. Nom d'un des Nomes des Grecs. B, 126.
Hierax, Musicien Grec. C, 91.
Hiner, Compositeur Français. C, 437.
Hiperboleien, Nome d'une melodie efféminee. Voyez *l'exarmonien*. B, 126.
Hipparchion & Rufinus, deux Musiciens Grecs. C, 91.
Hippias, Ecrivain Grec sur la musique. C, 144.
Hippasus, Ecrivain Grec sur la musique. *Ibid.*
Hipponax, Poëte Grec. C, 17.
Histrions. Leur établissement à Rome; origine du nom. A, 42.
Homere, Poëte Grec. C, 18.
Homet, Compositeur Français. C, 438.
Hongroise (musique). Son origine; ses commencemens. A, 157.
Honoraires (Jeux). Par qui institués. A, 100.
Horace, excellent Poëte Latin. C, 47.
Hormus. Nom d'une danse chez les Grecs. B, 127.
Hotteterre, Ecrivain sur la musique. C, 637.
Huet, Ecriv. Français sur la musiq. C, 637.
Hugues (Châtelain d'Arras), Poete du treizieme siecle. B, 200.
Hugues le Maronniers, Chansonnier du treizieme siecle. B, 200.
Hugues le Roy, Auteur du *Vair Palefroy*, vivait sous S. Louis. B, 200.
Hulmandel, Musicien. C, 515.
Hyagnis, Musicien Grec. C, 91.
Hylas, Musicien & Danseur de Rome. C, 126.
Hymenée, nom de la chanson des nôces. B, 125.
Hymne. Ce que c'est, & son origine. A, 10. B, 114.
Hymne, *Ut queant laxis*, &c. Son ancienneté. Composé sur le rhythme d'une ode faite du tems de Sapho. A, 43.
Hymne, *Ut queant laxis*, &c. Son ancienneté. Composé sur une ode d'Horace. A, 43.
Hypatoide, nom d'un Nome grave chez les Grecs. B, 126.
Hypocritique (musique). Ce que c'était chez les Grecs. A, 60, 64.

Hyper-Dorien (mode). A, 35.
Hyper-Lydien (mode). A, 35.
Hyper-Phrygien (mode). *Ibid.*
Hypo-Lydien (mode). *Ibid.*
Hyporchêmes, espece de cantique. B, 115.
Hyppias, Musicien Grec C, 91.
Hyppomachus, Musicien Grec. C, 91.
Hypponax, Musicien Grec. *Ibid.*
Hyslié, Musicien Grec. C, 92.

I.

JACOB, Ecrivain Français sur la musique. C, 637.
Jades, Ecrivain Grec sur la musique. C, 145.
Jalême, nom de l'une des trois chansons lugubres des Grecs. B, 125.
Jamard, Ecrivain Français sur la musique. C, 639.
Jamblique, Ecrivain Grec sur la musique. C, 145.
Jannequin, Compositeur Français. C, 438.
Janson. Deux freres, excellens Violoncelles. C, 515.
Jarnowich, excellent Violon. C, 515.
Ibicus, Poëte Grec. C, 23.
Ibicus, Musicien Grec. Anecdote sur sa mort. C, 92.
Ibinus, Ecrivain Grec sur la musique. C, 145.
Jean (S.) Poëte Français. D, 173.
Jean I, Duc de Bourbon, Poëte du quinzieme siecle. B, 374.
Jean de Lorraine (Mgr. de). Voyez *Sicile*.
Jean (le petit), Chansonnier ancien. B, 200.
Jean l'Orgueneur, Poëte du treizieme siecl. B, 200.
Jellotte, excellent Chanteur & bon Compositeur. C, 438.
Jerôme (S.) a écrit sur la musique. C, 164.
Jeunesse (Jeux de la). Par qui institués. A, 100.
Jeux sacrés. Leur origine. A, 89.
Jeux de coqs. Origine de ces jeux ou combats. A, 98.
Ignace, Disciple des Apôtres, Musicien Grec. C, 92.
Imbrices, sorte d'applaudissement. A, 104.
Imitation. Ce que c'est en musique. B, 40.
Improvisateurs. Leur ancienneté en Italie. A, 40. *a.*
Instrument sacre d'Arménie. A, 284.
Instrumens des anciens, employés dans la navigation. A, 211.
Instrumens des anciens dans les funérailles. A, 213.
Dans les armées. A, 214.
Dans l'Eglise. A, 215.
Instrumens des Hébreux. Leur distinction & leur énumeration. A, 202, *& suiv.*
Instrumens des anciens pour les triomphes. A, 209.
Instrumens des anciens pour les sacrifices. A, 207, *& suiv.*
Instrumens des anciens dans les jeux & fêtes publiques. A, 210.
Instrumens des anciens employés dans les festins. A, 212.
Instrumens Arabes. A, 379.
Leur construction. A, 380, *& suiv.*
Instrumens Arabes. Leur énumération. A, 196, *& suiv.*
Instrumens Chinois. Ils sont au nombre de huit : ce sont huit corps sonores primitifs. A, 130.
Instrumens Chinois de nouvelle construction. Leur catalogue & la description de chacun. A, 361, *& suiv.*
Instrumens Russes. Leur construction. A, 387.

Jodelle, Poëte Français. D, 173.
Jolage, Compositeur Français. C, 438.
Joliveau, Poëte Français. D, 174.
Jolly, Poëte Français. *Ibid.*
Jombarde, instrument à vent. A, 268.
Ion, Poëte Grec. C, 24.
Jomelli, Compositeur Italien. C, 194.
Jongleurs. Etymologie de ce nom. A, 111. *note.*
Iopas, Poëte Grec. C, 24.
Josselius, de Dijon, Chansonn. du treizieme siecle. B, 200.
Journet (Dlle.) Chant. très habile. C, 515.
Jozzi, Compositeur Italien. C, 316.
Iroquois. Leur musique. B, 32.
Iselastiques (Jeux). Ce que c'était. A, 98.
Isidore (S.) a écrit sur la musique. C, 365.
Isinardi (Paul), Poëte Musicien. C, 254.
Islande. Chansons de ce pays. B, 397, & *suiv.*
Isles flottantes au son des flûtes. A, xvij.
Ismenias, Musicien Grec. C, 92.
Ismenias, Joueur de flûte envoyé Ambassadeur en Perse. A, xv.
Iso, Compositeur Français. C, 438.
Isthmiques (Jeux). Leur origine. Par qui institués. A, 84.
Ivanovich, Poëte lyrique Italien. C, 175.
Jubileum. Son origine. A, 8.
Julie (Dlle.) Chanteuse. C, 516.
Julie Varese, Poëte Musicienne. C, 253.
Julien, Ecrivain Français sur la musique. C, 640.
Jumilhac, Ecriv. Français sur la musiq. *Ibid.*
Juvenal, Poëte Latin. C, 49.
*Juvigny (Rigoley de) Poëte Franç. D, 174.

K.

Kassuto, instrument des Negres. A, 221.
Kaukesel (Maître Guibert de), Poëte du treizieme siecle. B, 200.
Kepler, Auteur Latin sur la musique. C, 353.
King, espece d'instrument Chinois, composé de seize pierres de différentes grandeurs, qui, exposées au grand air, se durcissent, deviennent sonores, & rendent des sons très doux & très brillans. A, 140.
Kinnor, instrument de percussion. A, 236.
Kirker, Auteur Latin sur la musique. C, 353.
Kohaut, Compositeur Français. C, 438.

L.

Laberius (*Decius*), Poëte Latin. C, 50.
Laceni (Oudart de), Chansonn. du treiz. siecle. B, 200.
Lachievre, de Reims, Chansonn. du treiz. siecle. *Ibid.*
Lago, Auteur Italien sur la musique. C, 354.
Lais, fameuse Courtisanne, d'abord Musicienne. C, 93.
Lais, nom des premieres chansons. Son origine. B, 147, & *note*, 148, *note.*
Lais, sorte de chansons du tems de Charlemagne. A, 109.
Lainès, Poëte Français. D, 177.
Lalande, très habile Compositeur Français. C, 439.
Lalouette, Compositeur Français. C, 440.
Lambert, Ecrivain Français sur la musique. C, 642.
Lambert (de S.), Auteur Français sur la musique. *Ibid.*
Lambert, Compositeur Français. C, 440.
Autre *Lambert*, Compositeur Français. C, 441.
Lambert l'aveugle, Chansonn. du treizieme siecle. B, 201.
Lambert (S.) Poëte Français. D, 180.
Lamia, Musicienne Greque. C, 54.

Laniras, Muſicien Grec. C, 94.
Lampadius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.
Lampon, Muſicien Grec. D, 94.
Lamprocles, Muſicien Grec. *Ibid.*
Lamprus, Ecrivain Grec ſur la muſique C, 145.
Lamprus, Muſicien Grec. C, 94.
Lampugnani, Compoſiteur Italien. C, 195.
Lamy, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 643.
Lancelot, Ecrivain Français ſur la muſiq. *Ibid.*
Lancetti, Cantatrice Italienne. C, 327.
Landi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Landi, Poëte lyrique Italien. C, 276.
Landriano, Chanteur Italien. C, 306.
Lanfranco, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.
Lapis ou *Lapi*, Compoſiteur Italien. C, 196.
Laſcarini, Chanteur Italien. C, 302.
Laſus ou *Laſſus*, Muſicien Grec. C, 94.
Latilla, Compoſiteur Italien. C, 196.
Lattaignant, Poëte lyrique. D, 183.
Laugier, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 643.
Laujon, Poëte lyrique. D, 186.
Lavoye Mignot, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 644.
Laurencini, Anteur Latin ſur la muſique. C, 354.
Laurenti, Compoſiteur Italien. C, 196.
Laurenzani Conti, Cantatrice Italienne. C, 327.
Laurenzi, Compoſiteur Italien. C, 196.
Laures, Poëte Français. D, 196.
L'autel (de), Poëte Français. D, 199.
Leæna, Muſicienne & Courtiſanne Greque. C, 95.
Leardi, Chanteur Italien. C, 307.
Leardini, Compoſiteur Italien. C, 197.
Leblanc, Poëte Français. D, 199.
Lefevre, Compoſiteur Français. C, 442.
Autre *Lefevre. Ibid.*
Legat de Furcy, Compoſiteur Français. C, 442.
Leger, Poëte lyrique. D, 200.
Legrenzi, Compoſiteur Italien. C, 197.
Lemaire, Auteur du nom de la note *ſi*. B, 22.
Lemene, Poëte lyrique Italien. C, 276.
Lemoine de S. Denys, Chanſonnier ancien. B, 201.
Leo; Compoſiteur Italien. C, 197.
Leonard, Poëte lyrique. D, 200.
Leſina, Chanteur Italien. C, 304.
Levèns, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 644.
Leyre (de), Poëte lyrique. D, 201.
Liberati, Auteur Italien ſur la muſique. C, 354.
Libon, nom de l'Architecte qui bâtit le temple de Jupiter dans le bois ſacré des Jeux en Grece. A, 77.
Liccari, Cantatrice Italienne. C, 323.
Licors (Lambert), & *Alexandre Paris*, Troubadours célebres. A, 112.
Lille, Poëte Français. D, 203.
Lille (le Tréſorier de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 201.
Linant, Poëte Français. D, 208.
Lingendes (de), Poëte Français. D, 208.
Liniere, Poëte Français. *Ibid.*
Linos, nom de l'une des trois chanſons lugubres des Grecs. B, 125.
Linus, Muſicien Grec. C, 95.
Lionardi, Chanteur Italien. C, 301.
Liſi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Liſtenius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 354.
Litanies compoſées par Pierre l'Hermite. A, 109.

Lityerses, fils naturel de Midas. La chanson des Moissonneurs tirait de lui son nom. B, 121.

Livet, Musicien. C, 517.

Livius Andronicus, Poëte Latin. C, 51.

Locatelli, Chanteur Italien. C, 306.

Lodi, Cantatrice Italienne. C, 326.

Logrorgino, Compositeur Italien. C, 198.

Lolichmium, nom d'un gymnase, près d'Olympie, ouvert à tous ceux qui voulaient combattre en littérature, en poésie & en musique. A, 80, *note*.

Lolli, Cantatrice Italienne. C, 322.

Lollio, Poëte lyrique Italien. C, 276.

Lonati, Poëte lyrique Italien. C, 276.

Lonati, Compositeur Italien. C, 198.

Longo, instrument des Negres. A, 221.

Lorente, Auteur Italien sur la musique. C, 354.

Lorris (Guillaume de), Troubadour célebre, Auteur du roman de *la Rose*, continué par Jean de Meun. A, 112. B, 202.

Losius, Auteur Latin sur la musique. C, 354.

Lotti, Compositeur Italien. C, 198.

Lotto, Poëte lyrique Italien. C. 277.

Louis (Mad.) habile Compositrice Française. C, 444.

Loulié, Ecrivain Français sur la musique. C, 649.

Loure, instrument semblable à ce qu'on croit, à une musette. A, 268.

Louvencourt (Mlle. de), Poëte Français. D, 209.

Louvois (Maitre Jean de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 202.

Lu ou *Demi-tons*. Allégorie par laquelle les Chinois expliquent la découverte des douze demi-tons. A, 131.

Lucain, Poëte Latin. C, 51.

[illegible], Compositeur Italien. C, 199.

Lucchesini, Poëte lyrique Italien. C, 277.

[illegible], Poëte lyrique Italien. C, 277.

Lucien, Ecrivain Grec sur la musique. C, 145.

Lucilius, Poëte Latin. C, 52.

Lucini, Chanteur Italien. C, 301.

Lucio ou *Luzzo*, Compositeur Italien. C, 199.

Lucrece (*Titus Carus*), Poëte Latin. C, 53.

Lully, très habile Compositeur Français. C, 444.

Lupi, Compositeur Français. C, 448.

Luscinius, Auteur Latin sur la musique. C, 354.

Lussan (Mlle. de), Auteur distinguée. D, 209.

Lussay (Antoine de), Poëte du quinzieme siecle. B, 374.

Luth, instrument qui ressemble à la guitarre. A, 199.

Luth. Etymologie du nom de cet instrument qui vient de l'Arabe. A, 193.

Luzzaschi, Compositeur Italien. C, 199.

Lycaon, Musicien Grec. C, 96.

Lycophron, Poëte Grec. C, 24.

Lydien, instrument apporté en Italie par les Arcadiens. A, 40.

Lydien, nome trochaïque. B, 126.

Lydien (mode). A, 35.

Lydien (mode). Ce que c'était chez les anciens. A, 7, 35.

Lydien-mixte (mode) était employé chez les anciens pour exprimer la tristesse. A, [illegible].

Lyre, instrument à cordes des anciens. A, 242.

Lyre [illegible]. A, 290.

Lysandre, Musicien Grec. C, 96.

[illegible], Musicien Grec. C, [illegible].

[illegible], Musicien Grec. *Ibid.*

M.

Macari, Compositeur Italien. C, 200.
Macer (*Emilius*), Poëte Latin. C, 53.
Machau (Guillaume de), Poete du quatorzieme siecle. B, 374.
Macrobe, Ecrivain Latin sur la musique. C, 160.
Madin, Compositeur Français. C, 448.
Maffei, célebre Poëte lyrique Italien. C, 277.
Maffei, Auteur Italien sur la musique. C, 354.
Mafra Kitha, instrument à vent des Hébreux. A, 230.
Magadis ou *Magades*, instrument à cordes des anciens, dont se servait Anacréon. A, 243.
Maggi, Poëte lyrique Italien. C, 277.
Maggi, Chanteur Italien. C, 303.
Maggiolate, bouquets du mois de mai. C, 252.
Maggiore, Compositeur Italien. C, 200.
Maghul, instrument de percussion Hebreu. A, 236.
Magni, Compositeur Italien. C, 200.
Autre *Magni*. *Ibid.*
Magraphe Temid, instrument de percussion des Hébreux. A, 237.
Mailly (Monseigneur Bouchard de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 202.
Mailly (Mathieu de), autre Chansonnier du même tems. B, 203.
Mailhol, Poëte Français. D, 210.
Maina, Cantatrice Italienne. C, 320.
Mainard, Poëte Français. D, 210.
Maire (le), Compos. Franç. C, 448.
Maisons (Gilles de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 203.
Maisons (Jean de), Chansonnier du même tems. *Ibid.*
Maiz (Dlle. de), Chanteuse. C, 517.
Majo, Compositeur Italien. C, 200.
Majorana dit *Cafariello*, excellent Chanteur Italien. C, 313.
Malcolm, Ecrivain Français sur la musique. C, 650.
Malesieu (de), Poëte Français. D, 212.
Malfilatre, Poëte Français. D, 213.
Malherbe, Poëte Français. D, 214.
Malipiero, Poëte lyrique Italien. C, 278.
Malleville, Poëte Français. D, 215.
Malvezzy, Compositeur Italien. C, 200.
Mancini, Compositeur Italien. C, 201.
Maneros, nom de la chanson de deuil. B, 125.
Mandoline, espece de petite guitarre. A, 300.
Mandolini, Chanteur Italien C, 306.
Mandore, instrument à corde qu'on pince; A, 300.
Manelli, Compositeur Italien. C, 201.
Manfredi, très célebre Poëte lyrique Italien, & de plus homme célebre dans plusieurs genres. C, 278.
Manfredi, Cantatrice Italienne. C, 324.
Manfredini, Compositeur Italien. C, 201.
Mangenot, Poëte Français. D, 216.
Manicorde ou *Claricorde*, ou *Manicordion*, instrument en forme d'épinette. A, 301.
Manilius ou *Manlius*, Poëte Latin. C, 54.
Manna, Compositeur Italien. C, 201.
Manni, Cantatrice celebre. C, 321.
Manoir (du), excellent Violon du tems de Louis XIV. Anecdote à son sujet. A, 123.
Manoir (du), célebre Violon. C, 517.
Mantienne, Chanteur. C, 517.
Mantovano, Chanteur Italien. C, 309.
Manza, Compositeur Italien. C, 201.
Manzeli, Chanteur Italien. C, 316.

Marais, Compositeur Français. C, 449.
Marazzoli, Compositeur Italien. C, 201.
Marberoles (Messire Robers), Chansonnier du treizieme siecle. B, 203.
Marcelli, Cantatrice Italienne. C, 324.
Marcello, Poëte lyrique Italien. C, 278.
Marcello, Compositeur Italien. C, 202.
Marchand, Poëte Français. D, 220.
Marchand, Ecrivain Français sur la musiq. C, 650.
Marchand, Organiste & Compositeur Français. C, 449.
Marche (le Comte de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 203.
Marchesi, Chanteur Italien. C, 319.
Marchesini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Marchetti, Cantatrice Italienne. C, 322.
Marchetto, Auteur Latin sur la musique. C, 354.
Marchi, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Marchis ou *Marquis* (Bernard), Chansonnier du treizieme siecle. B, 205.
Marcouville, Poëte Français. D, 221.
Marenzio, Compositeur Italien. C, 202.
Marguerite Archinta, Poëte & Musicienne. C, 253.
Marguerite d'Autriche, Poëte du seizieme siecle. Son épitaphe par elle-même. B, 375.
Marguerite de Valois, Auteur de jolis vers. D, 222.
Mariani, Compositeur Italien. C, 203.
Mariani, Chanteur Italien. C, 309.
Marie Stuart, Auteur de poésies. D, 223.
Marieschi, Chanteur Italien. C, 315.
Marigny, Poëte Français. D, 225.
Marimba, instrument des Negres d'Angola. A, 220.
Marin, Poëte Français. D, 226.
Marion de l'Orme, célebre Chanteuse. C, 518.
Markere, excellent Basson. C, 519.
Marot (Jean), Poëte Français. D, 229.
Marot (Clement), Poëte Français. *Ibid.*
Marmontel, Poëte Français. D, 226.
Marotta, Compositeur Italien. C, 203.
Marpourg, Auteur Français & Allemand sur la musique. C, 355.
Marre (de la), Poëte Français. D, 240.
Marsilio, Chanteur Italien. C, 307.
Marsus (*Domitius*), Poëte Latin. C, 54.
Marsyas, Musicien Grec. C, 97.
Martelli, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Martelli, Chanteur Italien. C, 303.
Martellus, Auteur Latin sur la musique. C, 355.
Martenne, Ecrivain Français sur la musiq. C, 650.
Martial (*Marcus Valerius*). C, 54.
Martial, de Paris, Poëte des quinzieme & seizieme siecles. B, 375.
Martiaux (Jeux). Leur origine : leur objet. A, 99.
Martin, Ecrivain Français sur la musique. C, 651.
Martin, Musicien. C, 519.
Martinelli, Chanteur Italien. C, 302.
Martinelli, Cantatrice célebre. C, 321.
Martinengo, Compositeur Italien. C, 203.
Martini, Auteur sur la musique. C, 355.
Martini, Compositeur Français. C, 450.
Martini, Compositeur Italien. C, 203.
Martius le Beguins, Chansonnier ancien. B, 205.
Marulus, Poëte Latin. C, 55.
Masques de théâtre, inventés par *Meson*, de Megare. A, 48, *a*.
Masques, inventés par *Cherille*, Poëte Grec. C, 10, 14.
Masques servaient de porte-voix aux chanteurs, pour se faire entendre dans des théâtres très vastes. A, 48.
Masse, Compositeur Français. C, 450.

Massip,

Massip, Poëte lyrique. D, 241.
Masson, Ecrivain Français sur la musique. C, 651.
Masurius, Musicien Grec. C, 98.
Mathieu. Plusieurs Compositeurs Français de ce nom. C, 450
Matho, Compositeur Français. C, 454.
Matraca, instrument Espagnol. A, 284.
Mattei, Cantatrice Italienne. C, 328.
Matteucci, habile Chanteur Italien. C, 308.
Mattioli, Compositeur Italien. C, 203.
Mattius (*Cereius*), Poëte Latin. C, 55.
Mauduit, Musicien. C, 519.
Maupin (Dlle.) célebre Chanteuse. C, 519.
Maure (le), excellente Chanteuse. C, 521.
Maure (danse). A, 384.
Maure (air). *Ibid.*
Maurinus, Chanteur. C, 522.
Mauro, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Mauvoisin (Robert de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 215.
Maxime, de Tyr, Ecrivain Grec sur la musique. C, 146.
Mazanti, Cantatrice Italienne. C, 324.
Mazzanti, Chanteur Italien. C, 316.
Mazzari, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Mazzocchi, Compositeur Italien. C, 204.
Mazzoleni, Compositeur Italien. *Ibid.*
Mecene, Poëte Latin. C, 55.
Médecine musicale. Les Arabes prétendent guérir plusieurs maladies en jouant du oûd (notre luth).
Différens modes selon les maladies. A, 194.
Anecdote sur deux amans Arabes, réconciliés par le moyen d'un air joué sur cet instrument. A, 195.
Médici, Cantatrice Italienne. C, 328.
Megaleses (Jeux), institués en l'honneur de Cybèle. A, 100.
Mei, Auteur Italien sur la musique. C, 356.
Meibomius, Auteur Latin sur la musique. C, 357.
Mélampe, Musicien Grec. C, 98.
Melanchton, Ecrivain Français sur la musique. C, 652.
Melani, Compositeur Italien. C, 204.
Melanippide, Auteur Grec sur la musique. C, 146.
Melchiori, Chanteur Italien. C, 300.
Meleagre, Poëte Grec, premier Auteur de l'Anthologie. C, 24.
Melissus, Poëte Latin. C, 57.
Mélodie. En quoi consiste. B, 13.
Melopée, chez les Grecs avait neuf nomes ou modes.
Enumération de chacun. A, 35.
Melopée. Voyez *Chant*.
Melosio, Poëte lyrique Italien. C, 279.
Memphis, Musicien & Philosophe. C, 98.
Menandre, Poëte comique Grec. C, 24.
Menecrate, Musicien Grec. C, 98.
Menedême, Musicien Grec. *Ibid.*
Menestrel, nom donné au premier Maître de musique de la chapelle du Roi Pepin. A, 109.
Menestrels, sorte de Chanteurs & Musiciens. A, 111.
Menestriers (confrérie de S. Julien des), son institution. A, 415.
Menetrier, Ecrivain Français sur la musiq. C, 652.
Mengoli, Auteur Français sur la musique. C, 357.
Menias, Musicien Grec. C, 98.
Menilglaise, Poëte lyrique. D, 242.
Menneson, Poëte lyrique. D, 247.
Mercadier, Ecrivain Français sur la musiq. C, 653.
Merchi, Auteur Franç. sur la muf. C, 655.

Mercure, Musicien Grec. C, 98.
Mereaux, Compositeur Français. C, 454.
Mermet, Auteur Français sur la musique. C, 655.
Mersenne, Auteur Latin sur la musique. C, 357.
Merville (Guyot de), Poëte Français. D, 247.
Merula, Compositeur Italien. C, 204.
Merulo, Compositeur Italien. C, 204.
Mery (Huon de), Troubadour célebre. A, 112.
Mésangeau, Musicien. C, 522.
Mesochoros ou *Pausarius*, noms Grec & Latin du Maître de musique. A, 104.
Mesodmès, Poëte Grec, Auteur d'un hymne à l'honneur de Némésis. A, 37.
Mésomédès, Musicien Grec. C, 99.
Messe. Epoque des différens morceaux qu'on y chante. A, 115, *note*.
Messes en musique avec symphonie. Les premieres furent célébrées en Italie vers 1650.
Mesure (Batteur de). Il y en avait chez les Grecs & chez les Romains. A, 54.
Metastasio, très célebre Poëte lyrique Ital. C, 280.
Metru, Compositeur Français. C, 454.
Metsang, instrument en vogue chez les Persans. A, 301.
Meun (Jean de) dit *Clopinel*, Poëte du tems de Philippe-Auguste. B, 377.
Meursius, Auteur Latin sur la musique. C, 358.
Mezangere (Mad. de la), habile Compositrice. C, 454.
Michaut (Pierre), Poëte du quinz. siecle. B, 377.
Michée, habile Organiste. C, 455.
Michel Ange, Auteur Français sur la musique. C, 655.
Micheli, Poete lyrique Italien. C, 281.
Micheli, Compositeur Italien. C, 204.
Michel Mascitti, Musicien. C, 522.
Michi, Musicien. *Ibid.*
Midas, Musicien Grec. C, 99.
Miere (le), Poëte Français. D, 248.
Miere (le), bon Chanteur. C, 523.
Migliavacca, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Mignon, Compositeur Français. C, 455.
Milleville, Compositeur Italien. C, 204.
Millico, Chanteur Italien. C, 318.
Mime. Ce que c'était à Rome. C, 130, *note*.
Mimeures, Poëte Français. D, 252.
Mimnerme, Musicien Grec. C, 99.
Minato, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Minelli, Poëte lyrique Italien. C, 281.
Minelli, Chanteur Italien. C, 310.
Minghinim, instrument de percussion des Hébreux. A, 237.
Mingoni, Chanteur Italien. C, 311.
Mingotti, Cantatrice Italienne. C, 328.
Minoret, Compositeur Français. C, 455.
Mion, Compositeur Français. *Ibid.*
Miracle, Chanteur. C, 523.
Misene, Musicien Grec. C, 100.
Mixte, Compositeur Italien. C, 205.
Mnesias, Musicien Grec. C, 100.
Mode ou *Ton*. Ce que c'est parmi nous. B, 27.
Modes de la musique Greque. Voyez leurs noms particuliers.
Modes des anciens. Leur origine. B, 10.
Moduler. C'est passer dans un autre ton. B, 28.
Moggi, Chanteur Italien. C, 309.
Moliere, Poete comique Français. D, 252.
Molinari, Compositeur Italien. C, 205.
Moline, Poëte lyrique. D, 253.
Molteni, Cantatrice Italienne. C, 327.
Monari, Compositeur Italien. C, 205.

Monaule, nom d'un instrument chez les Egyptiens. A, 19.
Monaulos, espece de flûte unique. A, 229, 230.
Moncrif, Poëte Français. D, 253.
Mondonville, Poëte lyrique. D, 257. Compositeur Français. C, 455.
Mondorge, Poëte Français. D, 257.
Monello (le). Voyez *Bombaglia*.
Mongenot, Compositeur Français. C, 456.
Moniglia, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Moniot, d'Arras (Jean), Chansonnier du treizieme siecle. B, 205.
Moniot, de Paris (Jean), Chansonnier du même tems. B, 207.
Monnier (le), Poëte lyrique. D, 258.
Monnoie (la), Poëte Français. D, 260.
Monocorde, instrument inventé par Pythagore. A, 244.
Monsigny, Compositeur Français. C, 457.
Montanari, Chanteur Italien. C, 309.
Montano, Auteur Italien sur la musique. C, 358.
Montanus, Poëte Latin. Il y en a eu plusieurs de ce nom. C, 57.
Monte, Compositeur Italien. C, 205.
Montbard, village de Bourgogne, où quelques Auteurs croyent que les Bardes s'établirent. A, 105.
Montéclair, Auteur Français sur la musiq. C, 655.
Monteclair, Compositeur Français. C, 457.
Montesquieu, Auteur de poésies légeres. D, 264.
Monteverde, Compositeur Italien. C, 205.
Montfaucon, Auteur Français sur la musiq. C, 656.
Monti, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Monticelli, Chanteur Italien. C, 314.
Montplaisir, Poëte Français. D, 264.
Montreuil, Poëte Français. D, 265.
Montvallon, Auteur Français sur la musiq. C, 656.
Monvel, Poëte Français. D, 265.
Monza, Chanteur Italien. C, 306.
Morandi, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Moreau, Poëte & Publiciste. D, 265.
Moreau, Compositeur Français. C, 458.
Moreau (Dlle.) Chanteuse. C, 523.
Morelet, Auteur Français sur la musique. C, 656.
Moret de Lescer, Auteur Français sur la musique. C, 658.
Moretti, Chanteur Italien. C, 306.
Morfontaine, Poëte Français. D, 271.
Morici, Chanteur Italien. C, 313.
Morlaques. Leur musique. A, 440. Leurs chansons, 441, *& suiv.*
Morlaye, Musicien. C, 523.
Moro, Chanteur Italien. C, 301.
Moro, Cantatrice Italienne. C, 327.
Morosini, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Morselli, Poëte lyrique Italien. C, 282.
Mortellari, Compositeur Italien. C, 206.
Moschus, Poëte Grec. C, 25.
Moschus, Musicien Grec. C, 100.
Mossi, Chanteur Italien. C, 309.
Motin, Poëte Français. D, 272.
Motte (de la), Poëte Français. D, 273.
Moulinée, Compositeur Français. C, 458.
Moulins (Maître Pierre de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 207.
Mouret, Compositeur Français. C, 458.
Moutier (du), Musicien. C, 523.
Mouza, Compositeur Italien. C, 206.
Muances. Ce que c'était autrefois dans la musique. A, 7. *Ibid.* 35.
Muguai, Cantatrice Italienne. C, 322.
Muraire, Chanteur. C, 524.
Muranese, Cantatrice Italienne. C, 321.
Murat (Mad. de), Poëte Français. D, 276.
Muris, Auteur Latin sur la musiq. C, 358.

Muris (Jean de), inventeur de la valeur des notes. B, 57.

Musée, nom de sept Auteurs Grecs. C, 24.

Muses. Voyez *Apollon*.

Muset (Colin), Chansonnier du tems du Roi de Navarre. Anecdote sur lui. B, 207.

Musette appellée chez les Latins *tibia utricularis*. A, 230.

Musette, instrument à vent & à anche. Inventé à ce qu'on prétend par *Colin Muset*. A, 268.

Musi, Cantatrice Italienne. C, 323.

Musiciens honorés des plus hauts emplois chez les Grecs. A, xv.

Musiciens à la cour des Princes. Antiquité de cet usage. A, 12.

Musique. Son ancienneté & son origine. A, 1, & *suiv*.

Après le déluge, les Egyptiens en furent les restaurateurs. A, 17 & 18.

Sa division selon les anciens, en mondaine, humaine & instrumentale. Définition de chacune. A, 4.

Autrefois confondue avec la poésie & la danse. Depuis elle ne signifie plus que la mélodie & l'harmonie. A, 3.

Quelques Philosophes, tels que Platon, Pythagore, &c. prétendent que la musique est le principe de tout cet univers. A, 2, *b*.

Admise chez les Grecs dans la religion, la morale & la politique. Thémistocle blâmé pour l'avoir ignorée. A, xiv, *a*.

Des anciens, ne devait pas être trop agréable, de peur de corrompre les mœurs. A, xx.

Sensibilité des Grecs pour la musique. A, viij, & *suiv*.

Source de consolation de ceux qui avaient perdu quelque bataille. A, xiij. *a*.

Les Getes envoyaient leurs Ambassadeurs proposer des traités, une harpe à la main. A, xiij, *a*.

Musique vocale & instrumentale. Sa division selon les anciens. A, 5.

Pendant les repas & dans les funérailles. A, 14.

Pendant les repas pour réprimer l'intempérance & l'incontinence. *Ibid. note*.

Faisait partie de l'éducation des gens bien nés, au rapport de Cicéron. A, xiij.

Musique chez les Chaldéens. A, 15.

Musique de la Chine. Différentes especes qu'on y compose. A, 367.

Cas où chacune est exécutée. *Ibid. & suiv*.

Musique Arabe. A, 383.

Chez les Juifs. A, 10, & *suiv*.

Plaisant reproche du Comte d'Anjou à Louis d'Outremer, sur ce qu'il ne savait pas la musique. A, 114.

Obligation imposée par un Commissaire du Pape à tous les Bénéficiers de savoir la musique, & confirmée par Arrêts du Parlement d'Aix. B, 60.

Musique Russe. A, 385.

Musique militaire. A, 214.

Musique d'Eglise chez les premiers Chrétiens. A, 215.

Instituée en 1585. A, 122.

Musique d'Italie. Ancienneté de sa supériorité sur les autres. A, 107.

Muzio, Chanteur Italien. C, 318.

N.

Nablum, instrument Chaldéen. A, 16.

Nænia. Nom Latin de la chanson de deuil. B, 125.

Nævius, Poëte Latin. C, 57.

Naldi, Chanteur Italien. C, 316.

Nanini, Compositeur Italien. C, 206.

Nanino, Aut. Franç. sur la musiq. C, 359.

Nannini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Nanno, Musicien Grec. C, 100.
Nantilde, Religieuse de l'abbaye de Romilly, charma par sa voix Dagobert qui en devint amoureux, & l'épousa. A, 108.
Naquaire, instrument à vent qui n'est plus connu. A, 268.
Nassarre, Auteur Espagnol sur la musique. C, 359.
Navara, Compositeur Italien. C, 206.
Naumachie. Quand se fit la premiere à Rome. A, 45.
Nebel, & en Latin *Nablium*, instrument à cordes des anciens. A, 245.
Neele (Perrot de), Chansonn. du treizieme siecle. B, 210.
Néera, Musicienne de Rome. C, 126.
Negres. Leur musique & leurs instrumens. A, 216, *& suiv.*
Negri, Compositeur Italien. C, 207.
Negri, Cantatrice Italienne. C, 325.
Negri Tomi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Negri Tomi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Nelvi, Compositeur Italien. C, 207.
Néméade, Musicien Grec. C, 100.
Néméens (Jeux). Leur origine. Par qui institués. A, 84.
Neméſien (*Aurelius Olympius*). C, 57.
Nenna, Compositeur Italien. C, 207.
Neri, Poëte lyrique Italien. C, 283.
Neron (*Domitius*), Empereur, Musicien. C, 127.
Nestor, Musicien de Rome. C, 129.
Netoïde. Nome aigu chez les Grecs. B, 126.
Neve, Compositeur Français. C, 459.
Nevers (le Comte de), Poëte du quinzieme siecle. B, 377.
Newton, Auteur Lat. sur la musiq. C, 359.
Neuville (Jean de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 210.
Nibeles, instrument des Abyssins. A, 269.
Niccolini, Chanteur Italien. C, 314.
Nicandre, Poëte Grec. C, 26.
Niccolini, Chanteur Italien. C, 318.
Nicodrome, Musicien Grec. C, 100.
Nicomaque, Poëte Grec. C, 26.
Nicomaque, Musicien Grec. C, 101.
Nicomaque, Auteur Grec sur la musique. C, 147.
Nicomedes ou *Mesomèdes*, Musicien de Rome. C, 129.
Nicostrate & *Laodocus*, Musiciens Grecs. C, 101.
Niel, Compositeur Français. C, 459.
Niglarien. Voyez *Hexarmonien*. B, 126.
Nini, Chanteur Italien. C, 307.
*N****. (le Duc de), Poëte Français. D, 278.
Nivers, Auteur Français sur la musique. C, 658.
Nochez, Musicien. C, 524.
Noels. Origine de leur composition. C, 403.
Noels. Ce sont, dit-on, des airs de gavotte que Ducauroy composa pour Charles IX. A, 118, *note*.
Nolfi, Poëte lyrique Italien. C, 283.
Nomes de la musique des Grecs. Voyez leurs articles particuliers.
Nomion. Nom de la chanson des hommes amoureux. B, 124.
Nomique (Nome). A, 35.
Non (de), Poëte Français. D, 280.
Noris, Poëte lyrique Italien. C, 283.
Norwege. Chansons de ce pays. B, 397.
Note sensible. Ce que c'est. B, 27.
Note sensible est l'origine des dissonances majeures. B, 11.
Noter. Quels sont les différens caracteres dont on s'est servi pour noter la musique. B, 24.
Notes des Grecs. Comment distinguées & arrangées. A, xvj.

Notes nommées des fept premieres lettres de l'alphabeth jufqu'au milieu du onzieme fiecle, que Gui d'Arezzo les changea. B, 20.
Notherus, Compofiteur Français. C, 459.
Novati, Chanteur Italien. C, 309.
Noue (la), Poëte Français. D, 282.
Novelli, Chanteur Italien. C, 316.
Novemdiales (Jeux). Quand avaient lieu. A, 100.
Novi, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Novius, Poëte Latin. C, 58.
Nfambi, inftrument des Negres de Congo. A, 220.
Numatianus (*Rutilius Claudius*), Poëte Latin. C, 58.

O.

Octave (regle de l'), autrefois feule regle de l'accompagnement. B, 60.
Odoardi, Chanteur Italien. C, 303.
Odon, Compofiteur Français. C, 459.
Oina Morul, Poëte Herfe. B, 421.
Oifi (Maître Hugues d'), Chanfonnier du treizieme fiecle. B, 211.
Olen, Poëte Grec. C, 26.
Olivet, Muficien. C, 524.
Olivier de la Marche, Poëte du quinzieme fiecle. B, 378.
Olympe, Muficien Grec. C, 101.
Olympiodore, Muficien Grec. *Ibid.*
Olympiques (Jeux). Ce que c'était en Grece. Comment fe célébraient. A, 79.
Olympiques (Jeux). Leur celébrité dans la Grece. A, 80, 81.
Quand abolis. A, 81.
Il y eut 304 Olympiades en 1216 ans. A, 82.
Ombelio, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Ongarelli, Cantatrice Italienne. C, 326.
Onomacrite, Poëte Grec. C, 26.
Opéra. Ses commencemens. Son établiffement. A, 123.
Opéras. Leur origine & leurs progrès. A, 49.
Opéra. Le premier intitulé *la Converfion de S. Paul*, de la compofition de Francefco Baverini, fut joué à Rome en 1440. A, 49.
Opéra. Hiftoire de l'Opéra en France. A, 393, & *fuiv.*
Etat des dépenfes habituelles de l'Opéra. 405.
Opéra-comique. Hiftoire abrégée de fon établiffement. A, 412.
Oppien, Poëte Grec. C, 26.
Orchefis. Ce que c'était chez les Grecs. A, 60.
Orgiani, Compofiteur Italien. C, 207.
Orgue ancien. A, 231. Voyez *Flûte de payfan.*
Orgues, inftrument à vent très connu. Son origine. A, 269.
Orgue hydraulique. Ibid. 271.
Orgues. Leur origine en France. A, 109.
Orgue de Barbarie. C'eft une ferinette en grand. A, 272.
Oria, Chanteur Italien. C, 303.
Origoni, Chanteur Italien. C, 303.
Orlando Laffus, Compofiteur Français. C, 460.
Orlandi, Compofiteur Italien. C, 207.
Orlandini, Compofiteur Italien. C, 207.
Orléans (Madame la Ducheffe d'), Poëte du quinzieme fiecle. B, 379.
Orléans (Charles, Duc d'), Poëte du quinzieme fiecle. B, 380, & *fuiv.*
Orléans (d'), Poëte lyrique. D, 282.
Oroux, Auteur Français fur la mufique. C, 658.
Orphée, Muficien Grec. C, 101.
Orfcitoparchus, Auteur Latin fur la mufiq. C, 361.

Orfini, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Autre *Orfini. Ibid.*
Orfini, Chanteur Italien. C, 308.
Orfini Vizani, Cantatrice célebre. C, 321.
Ortien. Nome ou air de flûte aigu. B, 126.
Offi, Chanteur Italien. C, 311.
Offian, Poëte Herfe. B, 419.
Oftun (Jacques d'), Chanfonnier du treiz. fiecle. B, 212.
Ottani, Chanteur Italien. C, 316.
Ottani, Compofiteur Italien. C, 208.
Oudot, Compofiteur Français. C, 460.
Ovide (*Publius Nafo*), Poëte Latin. C, 58.
Ourmes (Gilles des), Poëte du quinzieme fiecle. B, 388.
Ouvrard, Auteur Français fur la mufique. C, 658.
Ouvrard, Compofiteur Français. C, 460.
Ozanam, Auteur Français fur la mufique. C, 658.

P.

Pacelli, Compofiteur Italien. C, 208.
Pacchiarotti, excellent Chanteur Italien. C, 318.
Pacchioni, Compofiteur Italien. C, 208.
Paccini, Chanteur. C, 524.
Pacini, Chanteur Italien. C, 311.
Pacuvius (*Marcus*), Poëte Latin. C, 59.
Paduanius, Auteur Latin fur la mufique. C, 361.
Pæan, forte de cantique. B, 115.
Paganelli, Compofiteur Italien. C, 208.
Pagani-Cefa, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Page (le), Chanteur. C, 524.
Paghetti, deux Cantatrices fœurs, Italiennes. C, 328.
Paghetti, Cantatrice Italienne. C, 322.
Pagliardi, Compofiteur Italien. C, 208.
Paifiello, lifez ainfi, & non *Paifello*, Compofiteur Italien. C, 209.
Paita, Chanteur Italien. C, 308.
Paladini, Compofiteur Italien. C, 210.
Paladino, Chanteur Italien. C, 309.
Palatins (Jeux), inftitués par Augufte. A, 100.
Palazzi, Poëte lyrique Italien. C, 284.
Paleftrina, Compofiteur Italien. C, 210.
Paliffot, Poëte Français. D, 283.
Palladius, Poëte Latin. C, 60.
Pallavicini, Compofiteur Italien. C, 210.
Pallavicino, Compofiteur Italien. C, 210.
Pallavicino, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Palma, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Palma, Chanteur Napolitain. Fameufe Anecdote à fon fujet. A, 50.
Pampani, Compofiteur Italien. C, 211.
Pamphus, Poëte Grec. C, 26.
Panacmus, Muficien Grec. C, 103.
Panard, Poëte Français. D, 285.
Panathenées (Jeux). Leur origine. Par qui établis. A, 87.
Il y en avait de deux fortes, les grandes & petites. *Ibid.*
Pancrace, forte d'exercice. A, 71, *b*.
Pandore ou *Tricordes*, inftrument à trois cordes inventé par les Arabes. Pythagore l'attribue aux *Troglodytes*. A, 16.
Pandore, inftrument de nos jours qui reffemble à un inftrument Arabe nommé *Rebab*. A, 192.
Pandore, inftrument reffemblant au luth. A, 302.
Panetius, Auteur Grec fur la mufique. C, 147.
Panthée, Muficienne Greque. C, 104.
Pantomimes. Leur origine à Rome. A, 66.
Pantomime. Peinture de cet art dans un diftique Latin. A, 66.
Panyafis, Poete Grec. C, 26.

Paolini, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Paolucci, Auteur Italien sur la musique. C, 361.
Paon (Philippe), Chansonnier du treizieme siecle. B, 212.
Papavoine, Compositeur Français. C, 461.
Papius, Auteur Latin sur la musique. C, 361.
Paradies, Compositeur Italien. C, 211.
Paramesantique. Nom donné à l'art de chanter, dont Pythagore fut l'inventeur. A, xvj.
Pariamba, instrument à cordes des anciens. A, 245.
Pariati, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Paris (Alexandre). Voyez *Licors*.
Paris, Musicien de Rome. C, 129.
Paris, Chanteur Italien. C, 305.
Parmini, Cantatrice Italienne. C, 322.
Parodie inventée par *Hegemon*, Poëte Grec. C, 16.
Parran, Auteur Français sur la musique. C, 658.
Parthenies, airs à chanter des jeunes filles. B, 115.
Partenio, Compositeur Italien. C, 211.
Parthenius, Poëte Grec. C, 27.
Pascoli, Chanteur Italien. C, 306.
Pascot, Chansonnier inconnu. B, 157.
Pasi, habile Chanteur Italien. C, 310.
Pasquale, Chanteur Italien. C, 304.
Pasqualigo, Poëte lyrique Italien. C, 285.
Pasqualini, Chanteur Italien. C, 301.
Pasquier, Poëte & Historien. D, 291.
Pasquini, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Passarelli, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Passarini, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Passerat, Poëte Français. D, 292.
Passienus, Poëte Latin. C, 60.
Patin (Guy), Poëte Français. D, 294.
Patriz, Poëte Français. D, 295.
Pavillon, Poëte Français. D, 296.
Pavin (S.), Poëte Français. D, 297.
P. (le Marquis de), Poëte Français. D, 296.
Pecci, Compositeur Italien. C, 211.
Pecci (Thomas), Poëte Musicien. C, 254.
Pectis, instrument à cordes des anciens. A, 246.
Pedoni, Poëte lyrique Italien. C, 286.
Pelissier (Dlle.), Chanteuse habile. C, 525.
Pellatis, Auteur Italien sur la musique. C, 361.
Pellegrin, Poëte Français. D, 299.
Pellegrini, Compositeur Italien. C, 212.
Pellegrini, Chanteur Italien. C, 305.
Pellizzani, Cantatrice Italienne. C, 325.
Pena a écrit sur la musique. C, 361.
Penna, Auteur Italien sur la musique. C, 361.
Pentacorde inventé par les Scythes. A, 17.
Pentathle. Ce que c'était que cet exercice A, 71.
Peplus, voile sacré qu'on portait en pompe aux grandes Panathenées. A, 87.
Pera, Compositeur Italien. C, 212.
Peravi (S.), Poëte Français. D, 300.
Perdigal, Compositeur Français. C, 461.
Perez, Compositeur Italien. C, 212.
Pergoleze, fameux Compositeur Italien. *Ibid.*
Peri, Compositeur Italien. C, 214.
Perichon, Musicien. C, 525.
Periclitus, Musicien Grec. C, 104.
Perigourdines (chansons). B, 425.
Perillo, Compositeur Italien. C, 215.
Perini. Voyez *Basteris*.
Perini, Compositeur Italien. C, 215.
Periodoniques. Ce que c'était en Grèce. A, 69.
Perrault, Auteur Français sur la musique. C, 658.
Perrin, Poëte Français. D, 304.

Perrine, Auteur Français fur la mufique. C, 659.
Perron (du), Poëte Français. D, 307.
Perfe, Poëte Latin. C, 49.
Perfiani, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Perfon, Chanteur. C, 525.
Perti, Compofiteur Italien. C, 215.
Pertici, Chanteur Italien. C, 316.
Pertici, Cantatrice Italienne. C, 328.
Pervin, Compofiteur Français. C, 461.
Peruzzi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Peruzzini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Pefay, Poëte Français. D, 308.
Pefcetti, Compofiteur Italien. C, 216.
Pefchiatino (le). Voyez *Ibaraglia*, Chant. Italien. C, 309.
Pefenti, Chanteur Italien. C, 303.
Peffelier, Poëte Français. D, 308.
Petit, Auteur Latin fur la mufique. C, 361.
Petit, Poëte Français. D, 311.
Petitpas (Dlle.) bonne Chanteufe. C, 525.
Petrone (*Titus Arbiter*), Poëte Latin. C, 60.
Pevernage, Compofiteur Français. C, 461.
Phanus, Muficien Grec. C, 104.
Phaon, Muficien Grec. C, 105.
Phedre, Poëte Latin. C, 61.
Phenius, Muficien Grec. C, 105.
Phénicien, inftrument Chaldéen. A, 16.
Phérécide, Muficien Grec. C, 105.
Philammon, Muficien Grec. *Ibid.*
Philandor, Auteur Français fur la mufique. C, 659.
Philbert, Muficien. C, 526.
Philemon, Poëte Grec. C, 27.
Philetas, Poëte Grec. C, 27.
Philibert Jambe-de-fer, Compofit. Franç. C, 461.
Philidor, célebre Compofiteur Français. *Ib.*
Philine, Muficienne Greque. C, 106.
Philippide, Poëte Latin. C, 61.
Philition, Poëte Grec. C, 27.
Phillius, Auteur Grec fur la mufique. C, 147.
Philodeme, Auteur Grec fur la mufique. *Ibid.*
Philolaus, Auteur Grec fur la mufique. C, 148.
Philon Juif, Auteur Grec fur la mufique. *Ibid.*
Philotas, Muficien Grec. C, 106.
Philoxene, Poëte Grec. C, 27.
Phinot, Compofiteur Français. C, 463.
Phocyfides, Poëte Grec. C, 28.
Phœcinius, Auteur Grec fur la mufique. C, 147.
Phrinicus, Poëte Grec. C, 27.
Phrygien (mode.) Ce que c'était chez les anciens. A, 7, 35.
Phryné, fameufe Courtifane & Muficienne Greque. C, 106.
Phrynis, Muficien Grec. C, 106.
Pic, Poëte lyrique. D, 311.
Piccini, fameux Compofiteur Italien. C, 216.
Piccini, Chanteur Italien. C, 301.
Piccinini, Auteur Italien fur la mufique. C, 361.
Piccioli, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Piccitono, Auteur Italien fur la mufique. C, 361.
Picenti, Cantatrice Italienne. C, 327.
Picot, Compofiteur Français. C, 463.
Pieri, Cantatrice Italienne. C, 325.
Pierre (Robers de la), Chanfonnier du treizieme fiecle. B, 212.
Pierres fonores de la Chine. A, 432, & *fuiv.*
Pierus, Muficien Grec. C, 107.
Pietragrua, Compofiteur Italien. C, 221.
Piffaro, inftrument à vent qui répond à la haute-contre du hautbois. A, 272.

Pignatta, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Pignatta, Compositeur Italien. C, 222.
Pileur d'Apligny (le), Auteur Français sur la musique. C, 659.
Pinacci, Chanteur Italien. C, 310.
Pindare, fameux Poëte Grec. C, 28.
Pini, Cantatrice Italienne. C, 326.
Pio de Savoye, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Piovene, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Piron, Poëte dramatique. D, 311.
Pisa, Auteur Italien sur la musique. C, 361.
Pischini, Chanteur Italien. C, 306.
Pistocchi, Compositeur Italien. C, 222.
Pistocchi ou *Pistocchino*, Chanteur Italien. C, 306.
Piverli, Auteur Italien sur la musique. C, 362.
Pizzala, Chanteur Italien. C, 301.
Pizzoni, Chanteur Italien. C, 306.
Place (de la), Poëte Français. D, 313.
Plain-chant. Son origine. Ses progrès. B, 56, *& suiv.*
Planelli, Auteur Italien sur la musique. C, 362.
Planetes. Leur correspondance aux sons de l'échelle musicale. A, 19.
Platon, Auteur Grec sur la musique. C, 148.
Platon, Philosophe & Poëte Grec. C, 29.
Platon. Son sentiment sur la musique instrumentale. I, xj. & note *a*.
Plaute, Poëte Latin. C, 61.
Plébeïens (Jeux). Leur origine à Rome. A, 95.
Plectrum. Ce que c'était. A, 17, *a*.
Plein-chene, Poëte Français. D, 316.
Plessis cadet (du), Compositeur Français. C, 464.
Pline l'ancien, Ecrivain Latin sur la musiq. C, 160.
Plotius, Poëte Latin. C, 61.
Plumeteau, Poëte Français. D, 316.
Plutarque, Auteur Grec sur la musique. C, 149.
Podio, Auteur Latin sur la musique. C, 362.
Poinsinet, Poëte Français. D, 322.
Poinsinet de Sivry, Poëte Français. *Ibid.*
Polani, Compositeur Italien. C, 222.
Policreto (Joseph), Poëte Musicien. C, 253.
Polictor, Musicien Grec. C, 108.
Politien, Auteur Latin sur la musique. C, 362.
Pollarolo, Compositeur Italien. C, 222.
Autre du même nom. C, 213.
Pollion (*Asinius*), Poëte Latin. C, 62.
Pollion, Musicien de Rome. C, 129.
Pollux (*Julius*), Auteur Grec sur la musique. C, 149.
Polycephale, Nome Grec pour les flûtes en l'honneur d'Apollon. B, 127.
Polyide, Musicien Grec. C, 108.
Polymnastique, Nome Grec pour les flûtes. B, 127.
Polymneste, Musicien Grec. C, 108.
Polymnestien, nom de l'un des nomes des Grecs. B, 126.
Pomarica, Cantatrice Italienne. C, 323.
Pompignan, Poëte Français. D, 323.
Pomponius, Poëte Latin. C, 63.
Pomponius (*Secundus*), autre Poëte Latin. *Ibid.*
Poncein, Musicien. C, 527.
Pont de Vesle, Poëte Français. D, 325.
Pontalais, Poëte Français. Anecdote sur sa mort. D, 324.
Ponthus de Thiard, Poëte Français. D, 325.
Ponticus, Poëte Latin. C, 63.
Pontio, Auteur Italien sur la musique. C, 362.

Pontoux, Poëte Français. D, 327.
Porfirii, Compositeur Italien. C, 223.
Porphyre, Auteur Grec sur la musique. C, 150.
Porpora, Compositeur Italien. C, 224.
Porsile, Compositeur Italien. C, 224.
Porta, Compositeur Italien. C, 224.
Autre *Porta*. C, 225.
Portaferrari, Auteur Italien sur la musiq. C, 362.
Porte-lance, Poëte Français. D, 327.
Portogalli, Chanteur Italien. C, 307.
Pot (Guy & Philippe) Poëtes du seizieme siecle. B, 389.
Potensa, Chanteur Italien. C, 318.
Poujade (la), Poëte Français. D, 327.
Poupliniere (la), Poëte Français. D, 328.
Praspergius, Auteur Latin sur la musique. C, 362.
Pratinas, Poëte Grec. C, 29.
Praxile, Musicien Grec. C, 108.
Praxilla, femme Greque, fameuse par ses poésies. C, 30.
Predieri, Compositeur Italien. C, 225.
Predieri, Chanteur Italien. C, 304.
Prés (des), Music. puis Médecin. C, 527.
Prêtres (Jeux des). Par qui célébrés. A, 101.
Price, Musicien. C, 527.
Prieur (le), Poëte Français. D, 329.
Primavera (Jean Léonard), dit *de la Harpe*, Poëte Musicien. C, 253.
Prince de Morée (le), Chansonnier inconnu. B, 213.
Procreati, Chanteur Italien. C, 303.
Proculus, Poëte Latin. C, 63.
Proëmes, espece d'hym. en vers héroïques. B, 115.
Prompt, Musicien. C, 527.
Pronome, Musicien Grec. C, 109.
Properce (*Sextus Aurelius*), Poëte Latin. C, 64.
Prose, *Victimæ Paschali Laudes* : on en ignore l'Auteur. B, 55.
Veni, sancte Spiritus, par le Roi Robert. *Ibid.*
Lauda Sion. S. Thomas d'Aquin. *Ibid.*
Dies iræ. Le Cardinal Frangipani del Malabranca. *Ibid.*
Prosodiaque, Nome Grec en l'honneur de Mars. B, 127.
Prosodie, Nome Grec propre aux sacrifices. *Ibid.*
Prosperini, Chanteur Italien. C, 305.
Prover, Musicien. C, 527.
Provims (Guyot de), Troubadour célebre. A, 112.
Prudent, Compositeur Français. C, 464.
Psalterion. Son inventeur. A, 11.
Psalterium ou *Psalterion*, instrument à cordes. A, 302.
Psaltriæ, espece de Musiciennes à Rome. A, 42.
Ptolomée Auletes, c'est-à-dire, Joueur de flûte. C, 109.
Autre *Ptolomée* le flûteur. *Ibid.*
Ptolomée (Claude), Auteur Grec sur la musique. C, 150.
Puerini, Compositeur Italien. C, 226.
Puesdena, Compositeur Italien. C, 226.
Pulli, Compositeur Italien. *Ibid.*
Puy (Dlle. du), Musicienne. C, 528.
Pylade, Musicien Grec. C, 110.
Pylade, Musicien & Danseur de Rome, C, 130.
Pyrrique, sorte de danse des gens armés. A, 57.
Pythagore, Auteur Grec sur la musique. C, 150.
Pytherne, Musicien Grec. C, 110.
Pythiade, nom d'une espace de quatre ans, tiré des jeux Pythiques. A, 82.
Pythien, nom d'un nome consacré à Apollon. B, 126.

Pythiques (Jeux). Leur origine. A , 82.
Pythoclide, Musicien Grec. C, 110.
Pythocrite, Musicien Grec. C, 110.

Q.

Quarignon (Renier de), Chansonnier du treizieme siecle. B , 213.
Quarte. Quelle est la proportion qui donne cet accord. B , 6.
Quétant, Poëte lyrique. D, 334.
Quinault, Compositeur Français. C, 464.
Quinaut, Poëte lyrique. D, 334.
Quinquatrius, nom sous lequel les Romains célébraient les Panathénées. A , 88.
Quinte. De quelle proportion cet accord est le résultat. B , 5 , 6.
Quinte, instrument semblable au violon, plus gros , & à sa quinte. A , 304.

R.

Rab. Voyez *Tympanon Hébreu*.
Rabirius (*Caius*), Poëte Latin. C, 64.
Racan, Poete Français. D , 346.
Racine, Poete Français. D , 348.
Racine, son fils. D, 350.
Radicchi, Compositeur Italien. C, 226.
Raff, Chanteur Italien. C, 315.
Rameau, excellent Compositeur Français. C, 464.
Rampini, Compositeur Italien. C, 226.
Ramy, Auteur Latin sur la musique. C , 362.
Ranchin, Poete Français. D , 353.
Ranieri, Chanteur Italien. C, 300.
Ranzzini, Chanteur Italien. C , 318.
Raoul de Laon, Auteur Français sur la musique. C, 660.
Raparini, Poëte lyrique Italien. C, 287.
Raparini, Cantatrice Italienne. C, 324.
Raquette, Compositeur Français. C, 470.
Raspi, Cantatrice Italienne. C , 321.
Rata, Cantatrice Italienne. C , 320.
Rault, excellente Flûte. C , 528.
Reali, Compositeur Italien. C, 226.
Rebec, instrument hors d'usage , & qui ressemblait au violon. A , 304.
Rebel. Deux Composit. de ce nom. C , 470.
Rebube ou *Rebute*. A , 284.
Reginella, Chanteur Italien. C , 315.
Reginon, Auteur Latin sur la musique. C, 362.
Regnard, Poëte Français. D, 354.
Regnaud, Compositeur Français. C , 471.
Regnier, Poëte Français. D , 355.
Regnier Desmarets. *Ibid*. 356.
Remena, Poëte lyrique Italien. C, 288.
Remolini, Chanteur Italien. C , 309.
Remondini, Chanteur Italien. C, 311.
Rena, Poëte lyrique Italien. C, 288.
Renti (Jean de), Chansonnier ancien. B , 213.
Renvoisy, Compositeur Français. C , 471.
Replique. Ce que c'est. B , 11.
Resta, Compositeur Italien. C , 226.
Rhapsodistes, sorte de Chanteurs qui allaient de ville en ville chanter aux sacrifices. Nos Bardes leur ont succédé. A , 88 , & *note*.
Rhéxénor, Musicien Grec. C, 111.
Rhodope, fameuse Courtisane & Musicienne Greque. *Ibid.*
Rhote, instrument peu connu , qu'on croit être une espece de guitarre. A , 304.
Rhythme. Ce que c'était chez les anciens. A, 29.
Ribardiere (la), Poëte lyrique. D , 358.
Riboutet, Poëte Français. D, 358.
Riccardi, Chanteur Italien. C, 302.
Ricci, Chanteur Italien. C, 309.
Riccioni, Cantatrice Italienne. C, 323.
Riccoboni, Poëte lyrique. D , 360.
Sa femme. *Ibid.*

Richer. Plusieurs bons Musiciens de ce nom. C, 529.
Ricieri, Compositeur Italien. C, 226.
Riel, Compositeur Français. C, 471.
Rigade, Compositeur Français. *Ibid.*
Rigaud, Compositeur Français. *Ibid.*
Rigel, Compositeur Français. C, 472.
Righenzi, Chanteur Italien. C, 301.
Righi, Compositeur Italien. C, 227.
Autre *Righi*. *Ibid.*
Rime. On n'en avait pas vu en Europe avant 712. B, 145, *note*.
Rinaldo, Compositeur Italien. C, 227.
Rinuccini, Poëte lyrique Italien. C, 288.
Ristori, Compositeur Italien. C, 228.
Riva, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Riva, Compositeur Italien. C, 229.
Riva, Musicien. C, 530.
Rivani, Chanteur Italien. C, 302.
Riviere (la), Poëte Français. D, 360.
Rizzi, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Rizzo, Musicien. Anecdote singuliere sur sa mort. C, 530.
Robert, Roi de France, Compositeur. C, 472.
Robert, Compositeur Français. C, 473.
Robert, de Reims, Chansonnier du treiz. siecle. B, 213.
Robertet, Poëte du quinzieme siecle. B, 389.
Roberti, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Robin, de Compiégne, Chansonnier du treizieme siecle. B, 213.
Rochard, Chanteur du théâtre Italien. C, 530.
Roche (la), Composit. Franç. C, 474.
Rochebrune, Poëte Français. D, 361.
Rochefort, Ecrivain Français sur la musiq. C, 661.
Rochemore, Poëte Français. D, 360.
Rochois (Dlle. le), Chanteuse célebre. C, 530.
Rocque (la), Poëte Français. D, 362.
Rodio, Auteur Italien sur la musique. C, 362.
Rodolphe, Compositeur Français. C, 474.
Rogeret, de Cambray, Chansonnier ancien. B, 213.
Rois des Violons. Leur institution; leurs prérogatives. A, 419.
Roix, de Cambray, Chansonnier du treiz. siecle. B, 218.
Rolley, (du), Poëte Français. D, 362.
Rolli, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Romains (Jeux), institués par Tarquin. A, 101.
Romance (langue). D'où dérivée. B, 132.
Romances, especes de chansons d'amour. Exemples. B, 116, & *suiv.*
Par qui inventées. A, 112.
Romani, Chanteur Italien. C, 307.
Romieu, Auteur Français sur la musique. C, 664.
Romaglia, Chanteur Italien. C, 319.
Rondeau. Espece de chanson. Son origine. B, 148, *note*.
Rongos, sorte de trompette des Negres du Loango. A, 219.
Ronsard, Poëte Français. D, 362.
Rore, Compositeur Italien. C, 229.
Roseti, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Rosetti, Auteur Latin sur la musique. C, 362.
Rosier, Compositeur Français. C, 474.
Rosli, Auteur Italien sur la musique. C, 363.
Rosoy (de), Poëte Français. D, 364.
Raspigliosi, Poëte lyrique Italien. C, 289.
Rossi, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Rossi, Compositeur Italien. C, 229.
Autre *Rossi*. *Ibid.*
Rossignol, célebre Chanteur. C, 532.
Rossignoli, Cantatrice Italienne. C, 328.
Rossò, Chanteur Italien. C, 316.

Rofwich, Auteur Latin fur la mufique. C, 363.
Rotrou, Poëte Français. D, 364.
Roue Flamande. A, 284.
Rovetta, Compofiteur Italien. C, 229.
Rouffeau (Jean-Baptifte), Poëte Français. D, 364.
Rouffeau (Jean-Jacques), Poëte Franç. D, 367.
Compofiteur Français. C, 474.
Ecrivain Français fur la mufique. C, 667.
Réfuté. B, 18.
Rouffeau (l'Abbé), Compofiteur Français. C, 474.
Rouffeau, Muficien. C, 532.
Rouffel, Muficien. C, 532.
Rouffier (l'Abbé), Ecrivain Français fur la mufique. C, 678.
Rouffillon (Gerard de), Poëte Chanfonn. ancien. B, 390.
Roy, Poëte Français. D, 368.
Roy (le), Ecrivain Français fur la mufiq. C, 680.
Roy (le), Muficien. C, 532.
Autre *le Roy*. *Ibid.*
Royer, Compofiteur Français. C, 483.
Roze, Compofiteur Français. C, 474.
Rozzoni, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Ruette, célebre Chanteur & Muficien. C, 532.
Ruggeri, Compofiteur Italien. C, 229.
Ruggeri, Chanteur Italien. C, 301.
Rufchard, Compofiteur Français. C, 484.
Ruft, Compofiteur Italien. C, 229.
Ruttini, Compofiteur Italien. C, 230.

S.

SABBADINI, Compofiteur Italien. C, 230.
Sabatini, Auteur Italien fur la mufique. C, 363.
Sabinus, Orateur & Poëte Latin. C, 64.
Sabliere, Poëte Français. D, 369.
Sacades, Muficien Grec. C, 111.
Sacchi, Chanteur Italien. C, 307.
Sacchi, Auteur Italien fur la mufique. C, 363.
Autre *Sacchi*. *Ibid.*
Sacchini, fameux Compofiteur Italien. C, 230.
Saché, Ecrivain Français fur la mufique. C, 681.
Sacrati, Compofiteur Italien. C, 232.
Sage (le), Poëte Français. D, 370.
Saint-Alphonfe, Poëte Français. D, 371.
S. Amans, Compofiteur Français. C, 484.
S. Efprit (l'ordre du). Motifs de cet établiffement de Henri III. A, 118, *note*.
S. Gilles, Poëte Français. D, 375.
S. Georges, Compofiteur Français. C, 484.
S. Marc, Poëte Français. D, 375.
S. Mars, Poëte Français. D, 376.
Saintonge (Mad. de), Poëte Français. D, 378.
S. Saire, Muficien. C, 533.
Sajon, Compofiteur Italien. C, 233.
Sala, Compofiteur Italien. *Ibid.*
Salari, Compofiteur Italien. *Ibid.*
Sale, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Saliens. Ce que c'était chez les Romains du tems de Numa. A, 41.
Salieri, Compofiteur Italien. C, 233.
Salimbeni, Chanteur Italien. C, 314.
Salimbeni, Chanteur Italien. C, 305.
Salinas, Auteur Latin fur la mufique. C, 366.
Salio, Poëte lyrique Italien. C, 290.
Salle (le Marquis de la), Compofiteur Français. C, 485.
Salmon, Compofiteur Français. *Ibid.*
Salomon, Compofiteur Français. *Ibid.*
Saltatio. Ce que c'était chez les Romains. Son étymologie. A, 60.

Salvadori, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Salval, Cantatrice Italienne. C, 327.
Salvi, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Salvioni, Chanteur Italien. C, 306.
Salvioni, Cantatrice Italienne. C, 327.
Sambuca Lincæa, inſtrument à 500 cordes. A, 304.
Sambuque, inſtrument à corde des anciens. A, 246.
Sammartino, Compoſiteur Italien C, 233.
Sanadon, Poëte Français. D, 379.
Sandoni, Compoſiteur Italien. C, 233.
Sani Grandi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Sanluque, Auteur Français ſur la muſique. C, 681.
Sanſonnieres (des), Muſicien. C, 534.
Santagoſtini, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Santapaolina, Chanteur Italien. C, 310.
Santerre, Compoſiteur Français. C, 485.
Santinelli, Poëte lyrique Italien. C, 291.
Sapho, femme célebre par ſes poéſies. C, 30.
Saquebute, eſpece de trompette qui s'allonge à volonté. Les Allemands & les Italiens la nomment *Trombona*; les Latins *Tuba ductilis*. D, 272.
Saratelli, Compoſiteur Italien. C, 233.
Sarazin, Poëte Français. D, 382.
Sarladoiſe, chanſon à danſer de Sarlat. B, 428.
Sarro, Compoſiteur Italien. C, 234.
Sarti, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Sarti Cottini, Cantatrice Italienne. C, 322.
Sartorio, Compoſiteur Italien. C, 234.
Saſſani, Chanteur Italien. C, 305.
Saſſi, Cantatrice Italienne. C, 323.
Satyrus, Muſicien Grec. C, 112.
Saverien, Auteur Français ſur la muſique. C, 681.
Savoyard (le), Poëte Français. D, 383.
Saurin, Poëte Français. D, 385.
Sauvales Caſſes, Chanſonnier ancien. B, 213.
Sauvage, d'Arraz, Chanſonn. du treizieme ſiecle. B, 213.
Sauvage, de Bethune, Chanſonnier du même tems. *Ibid.*
Sauveur, Ecrivain Français ſur la muſique. C, 682.
Sauvigny, Poëte Français. D, 387.
Sbaraglia, Chanteur Italien. C, 309.
Sbarra, Poëte lyrique Italien. C, 292.
Scaccia, Chanteur Italien. C, 302.
Scalzi, Chanteur Italien. C, 313.
Scandalibene, Chanteur Italien. C, 304.
Scandello (Antoine), Poëte Muſicien. C, 253.
Scarabelli, Cantatrice Italienne. C, 323.
Scarani, Cantatrice Italienne. C, 322.
Scarlatti, Compoſiteur Italien. C, 235.
Autre *Scarlatti*. *Ibid.*
Autre *Scarlatti*. *Ibid.*
Scaron, Poëte burleſque. D, 389.
Sceniques (Jeux). Leur origine. A, 91.
Schiaſſi, Compoſiteur Italien. C, 236.
Schietti, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Schoberg, habile Muſicien. C, 535.
Schoénion, nome Grec pour les flûtes. B, 127.
Scholies. Nom donné chez les Grecs aux chanſons. Origine de ce mot. B, 114.
Scillax, Muſicien Grec. C, 112.
Scio, Cantatrice Italienne. C, 324.
Scolari, Compoſiteur Italien. C, 236.
Scopin, Muſicien Grec. C, 112.
Scuderi (Mlle. de), Poëte Français. D, 389.
Sebenico, Compoſiteur Italien. C, 236.
Seconde. Par quelle proportion elle eſt formée en muſique. B, 7.
Seconde. Par quels nombres eſt formée. *Ibid.*
Sécrites, Muſicien Grec. C, 112.
Séculaires (Jeux). Occaſion qui donna

lieu à leur institution. A, 101.
Ces jeux appellés aussi *Terentini* & *Apollinares. Ibid.* 102.
Sedaine, Poëte Français. D, 390.
Segrais, Poëte Français. D, 395.
Seg... (M.) Poëte Français. *Ibid.*
Séjan, célebre Organiste. C, 535.
Seleucus, Musicien Grec. C, 112.
Sellite, Compositeur Italien. C, 236.
Selvatici, Chanteur Italien. C, 309.
Semaine. Les jours qui la composent, répondent aux sept notes de musique combinées par quartes. A, 19.
Semeiotique. Voyez *Paramesantique.*
Semus, Musicien Grec. C, 112.
Senaillé, fameux Violon. C, 535.
Sendrart ou *Sendrat*, Chansonnier ancien. B, 218.
Senecé, Poëte Français. D, 399.
Seneque, Poëte & Philosophe Latin. C, 65.
Seneschal (le grand), Poëte du quinzieme siecle. B, 390.
Senulli (Richard de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 213.
Septieme. Quelle proportion donne cet accord. B, 7.
Septieme diminuée. Comment se forme. B, 15.
Septimius (*Titius*), Poëte Latin. C, 66.
Septimius (*Severus*), Musicien Grec. C, 112.
Serinette, instrument. A, 273.
Serini, Compositeur Italien. C, 236.
Serini, Chanteur Italien. C, 302.
Serpent, instrument à vent. Sa gamme. Son origine. A, 273.
Serre, habile Ecrivain Français sur la musique. C, 683.
Serre (la), Poëte Français. D, 399.
Servin, Compositeur Français. C, 485.
Seta, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Severus (*Cornelius*), Poëte Latin. C, 66.
Si en musique est d'invention moderne. Comment on y suppléait. B, 21.
Par qui ce nom fut inventé. B, 22.
Siamois. Leur musique. A, 435.
Sibelli o Sivelli, Composit. Ital. C, 236.
Sicile (Jean d'Anjou, Roi de), Poëte & Chansonnier du quinzieme siecle. B, 391.
Sicine, sorte de danse chez les Grecs. Son origine. A, 97, *note c.*
Siface. Voyez *Grossi.*
Sifflet de paysan, instrument de montagnards. A, 275.
Sifflets. L'usage des sifflets aux spectacles remonte au tems d'Auguste. A, 45.
Sigillaires (Jeux). En quoi consistaient. A, 101.
Signoni, Cantatrice Italienne. C, 323.
Silius (*Italicus Caius*), Poëte Latin. C, 66.
Silvani, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Simmicus, Musicien Grec. C, 113.
Simon, Musicien Grec. *Ibid.*
Simon, Violon. C, 536.
Simoncelli, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Simonides. Plusieurs Poëtes de ce nom. C, 31.
Sistre ancien, instrument de percussion antique, dont l'invention est attribuée à Isis ou à Osiris. A, 237.
Sistre confondu par quelques Auteurs avec l'instrument nommé *Chœur.* A, 11.
Sixte majeure. De quelle proportion elle est le résultat. B, 7.
Smeducci, Poëte lyrique Italien. C, 293.
Socrate, Philosophe Grec, & Auteur de plusieurs fables d'Esope mises en vers. C, 32.
Sodi, Compositeur Français. C, 485.
Soignies (Gautier de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 218.

Soissons,

Soiſſons (Meſſire Raoul de), Chanſonnier du treizieme ſiecle. B, 218.
Soiſſons (Thierry de), Chanſonnier du même tems. *Ibid.* 220.
Solécisme avec la main. Origine de ce proverbe Grec. A, 64.
Son. Sa définition. B, 2.
Sons chez les Romains. Leurs noms. B, 20.
Sophocle, fameux Poëte Grec. C, 32.
Sophron, Poëte *mime* Grec. C, 33.
Soprano, terme Italien qui ſignifie premier deſſus de voix. Etendue de ces voix. B, 25.
Soriano, Compoſiteur Italien. C, 237.
Sorrentino, Poëte lyrique Italien. C, 294.
Soſtrade, Muſicien Grec. C, 113.
Sotate, Muſicien Grec. *Ibid.*
Soterique, Muſicien Grec. *Ibid.*
Souhaitty, Ecrivain Français ſur la muſiq. C, 688.
Sourdeline, eſpece de muſette. A, 275.
Spataro ou *Spadario*, Auteur Italien ſur la muſique. C, 367.
Spendon, Muſicien Grec. C, 113.
Spinola, Poëte lyrique Italien. C, 294.
Stabat Mater (proſe), compoſée par *Jacoponus*, Frere mineur Franciſcain au treizieme ſiecle. A, 108.
Stabili, Cantatrice Italienne. C, 328.
Stace (*Publius Papinius*), Poëte Latin. C, 67.
Stella, Cantatrice Italienne. C, 324.
Stampa, Poëte lyrique Italien. C, 294.
Stampiglia, Poëte lyrique Italien. *Ibid.*
Stanzani, Poëte lyrique Italien. C, 295.
Steſandre, Muſicien Grec. C, 114.
Steſani, Compoſiteur Italien. C, 237.
Steſani, Auteur Italien ſur la muſique. C, 367.
Stella, Auteur Italien ſur la muſique. *Ibid.*
Stella (*Aruntius*), Poëte Latin. C, 67.
Steſichore, Poëte Grec. C, 33.
Stheniens (Jeux). Leur origine. A, 90.
Strabon (Jules Céſar), Poëte Latin. C, 68.
Strada, Cantatrice Italienne. C, 325.
Stradella, Compoſiteur Italien. C, 237.
Stradella, fameux Violon de Naples. Anecdote à ſon ſujet. A, 50.
Stratonicus, Muſicien Grec. C, 114.
Stratonique, Muſicien Grec. *Ibid.*
Strigio, Compoſiteur Italien. C, 237.
Striglioni, Compoſiteur Italien. *Ibid.*
Strozzi, Poëte lyrique Italien. C, 295.
Subiet, Chanteur. C, 536.
Sueur (le), Compoſiteur Français. C, 485.
Suidas, Auteur Grec ſur la muſique. C, 152.
Suini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Sulpicia, femme, Poëte Latin. C, 68.
Suppoſition (notes de). Ce que c'eſt. B, 48, & *note.*
Surnom. A quelle époque ils ont été ajoutés aux noms propres en France. B, 136.
Suſarion, Poëte Grec. C, 34.
Suze (la) Mad. Poëte Français. D, 400.
Symphonie, inſtrument à corde des anciens. A, 246.
Syrus (*Publius*), Poëte Latin. C, 64.

T.

TABLATURE. Ce que c'eſt. Exemples. B, 63.
Tagliavini, Cantatrice Italienne. C, 328.
Taille de hautbois. A, 275.
Talanderius, Auteur Latin ſur la muſique. C, 368.
Talemus, Muſicien Grec. C, 115.
Talès, Muſicien Grec. C, 117.
Tamboula, eſpece de tambour dont ſe ſervent les Negres. A, 287.

Tambour, description de cet instrument de percussion. A, 284.
Tambour Hebreu. A, 238.
Tambour des Grecs & des Romains. *Ibid.*
Tambour de basque. A, 286.
Tambour Suisse. Ibid.
Tambour des Lapons. A, 287.
Tambour des Negres. Ibid.
Tambourin de Gascogne. A, 288.
Tambourin de Provence. Ibid.
Tamburini, Chanteur Italien. C, 305.
Tamyris, Musicien Grec. C, 115.
Tanevot, Poëte Français. D, 401.
Taprai, Musicien. C, 537.
Tarade, Compositeur Français. C, 485.
Tarduis (Joseph), Chansonnier du treiz. siecle. B, 221.
Tarentule. Anecdotes sur la guérison d'une piquûre, par la musique. A, 28, *a.*
Tarquini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Tartaglini Tibaldi, Cantatrice Italienne. C, 328.
Tartini, Auteur Italien sur la musique. C, 368.
Tartini. Son sentiment sur l'harmonie chez les anciens. A, viij, *note b.*
Tasso ou *le Tasse*, le plus fameux Poëte Italien. C, 295.
Tatianus, Auteur Grec sur la musique. C, 152.
Tavelli, Compositeur Italien. C, 237.
Techi, Chanteur Italien. C, 303.
Technon, Musicien Grec. C, 116.
Tedeschi, Compositeur Italien. C, 238.
Tedeschi, Chanteur Italien. C, 315.
Tedeschi, Cantatrice Italienne. C, 327.
Telephane, Musicien Grec. C, 115.
Telesias, Musicien Grec. C, 116.
Telesile, Poëte Grec. C, 34.
Telesilla, Musicienne Greque. C, 116.
Teleste, Musicien Grec. *Ibid.*
Tellis, Musicien Grec. *Ibid.*
Temperament. Ce que c'est en musique. B, 43.
Tempesti, Chanteur Italien. C, 310.
Tenducci, Chanteur Italien. C, 318.
Tenore ou *Taille.* Etendue de cette voix. B, 26.
Terence, Poëte comique Latin. C, 68.
Terentianus (*Maurus*), Poëte Latin. C, 69.
Terpandre, Musicien Grec. C, 116.
Terpandre. Quelles sont les trois cordes qu'il a ajoutées à la lyre. B, 19.
Terpnus, Musicien Grec. C, 117.
Terpus, Musicien de Rome. C, 131.
Terradellas ou *Terradiglas*, Compositeur Italien. C, 238.
Tesi, Cantatrice Italienne. C, 326.
Testæ, sorte d'applaudissement. A, 104.
Testi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Tetamanzi, Auteur Italien sur la musique. C, 369.
Tetracordes. Division des sons chez les anciens. Nom de chacun de ces sons. B, 16.
Tevo, Auteur Italien sur la musique. C, 369.
Teyber, Cantatrice Italienne. C, 329.
Thaletas, Musicien Grec. C, 118.
Thargelia (Jeux). Leur origine. A, 91.
Théatre. Origine de ce mot. A, 21, *b.*
Thémistocle regardé comme un homme qui avait reçu une mauvaise éducation, pour avoir refusé de jouer de la lyre dans un festin. A, xiv.
Théobalde, Compositeur Français. C, 486.
Théocrite, Poëte Grec. C, 34.
Théodore, Auteur Grec sur la musique. C, 152.
Theodore, Musicien Grec. C, 118.
Théognis, Poëte Grec. C, 35.
Théon, Auteur Grec sur la musique. C, 152.

Theophile, Auteur Grec sur la musique. C, 153.
Théophile, Poëte Français. D, 401.
Théophraste, Musicien Grec. C, 118.
Théorbe, espece de luth à deux manches. A, 304.
Thespis, premier Poëte dramatique. C, 35.
Thespis, Musicien Grec. C, 118.
Thevenard, célebre Chanteur. C, 537.
Thibaut, d'Amiens, Chansonnier ancien. B, 222.
Thibaut IV, Comte de Champagne, Chansonnier du treizieme siecle. *Ibid.*
Thoinot Arbeau, Auteur Français sur la musique. C, 689.
Thomas, Poëte Français. D, 402.
Thonier, Musicien. C, 538.
Thoph. Voyez *Tympanon Hébreu.*
Thybergeau (Mad.) Poëte Français. D, 405.
Thymele, Musicienne Greque. C, 121.
Tibaldi, Chanteur Italien. C, 316.
Tibulle (*Aulus Albius*), Poëte Lat. C, 69.
Tierce majeure. De quelle proportion elle est le produit. B, 8.
Tierce mineure. Sa formation. B, 7.
Tigellius, Musicien de Rome. C, 131.
Tignonville, Poëte du quinzieme siecle. B, 392.
Tigrini, Auteur Italien sur la musique. C, 370.
Timocréon, Poëte & Musicien Grec. C, 36.
Timœus, Musicien Grec. C, 119.
Timothée, Auteur Grec sur la musique. C, 153.
Timothée, Musicien Grec. C, 119.
Autre *Timothée. Ibid.* 121.
Timpanon Hébreu nommé *Thoph* ou *Rab.* A, 239.
Tinctor, Auteur Lat. sur la musiq. C, 370.
Tini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Tintore ou *Tinctoris*, Compositeur Italien. C, 238.
Tirabosco, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Titelouze, Organiste. C, 537.
Titius (*Caius*), Poëte Latin. C, 70.
Todi, célebre Cantatrice Italienne. C, 330.
Todini, Musicien. C, 538.
Tomasi, Compositeur Italien. C, 238.
Tonsoli, Chanteur Italien. C, 319.
Tontong, instrument des Negres. A, 217.
Torebe, Poëte Grec. C, 36.
Torelli (Gasparo), Poëte Musicien. C, 253.
Tori, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Tornioli, Compositeur Italien. C, 239.
Torpus, Maître de musique de Néron. A, 46.
Torre, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Torri, Cantatrice Italienne. C, 323.
Torsy (le sieur de), Poëte du quinzieme siecle. B, 393.
Tortona, Compositeur Italien. C, 239.
Toschi, Chanteur Italien. C, 318.
Tosi, Auteur Italien sur la musique. C, 370.
Totis, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Tour (la), Poëte Français. D, 406.
Touraille (la), Poëte Français. D, 406.
Tornebout, instrument à vent. A, 275.
Tourneur (le), Musicien. C, 538.
Tozi, Compositeur Italien. C, 239.
Tozzi, Compositeur Italien. C, 239.
Tozzi, Cantatrice Italienne. C, 325.
Tragique (Nome). A, 35.
Trajetta, fameux Compositeur Italien. C, 239.
Tranquillini, Cantatrice Italienne. C, 323.
Trecchi, Poëte lyrique Italien. C, 296.
Tremoille (de la), Poëte Français. D, 413.

Tremouille (Jean-Jacques Batard de la), Poëte du quinzieme siecle. B, 393.
Tressan, Poëte Français. D, 413.
Trial, Compositeur Français. C, 486.
Triangle, instrument Chaldéen, conservé jusqu'à nos jours. A, 16.
Triangle, instrument de fer, de percussion. A, 289.
Triangle à sonnettes. A, 239.
Tribout, Chanteur. C, 538.
Tricarico, Compositeur Italien. C, 240.
Tricco. Voyez *Montanari*.
Trich Varlach, instrument Napolitain. A, 289.
Tricorde, instrument à corde des anciens. A, 247.
Trie (Jean de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 230.
Trigon, instrument apporté en Italie par les Arcadiens. A, 40.
Trigone, instrument à corde des anciens. A, 247.
Trimeles, Nome Grec pour les flûtes. B, 127.
Trimere (Nome). Voyez *Tripartite*. B, 126.
Triolet. Espece de chanson. Son origine. B, 148, *note*.
Tripartite, nom d'un Nome Grec. B, 126.
Tristan l'Hermite, Poëte Français. D, 425.
Tristan de Leonois, roman du treizieme siecle. B, 139.
Trivulli, Chanteur Italien. C, 315.
Tromboni, & en Allemand *Posaunen*, instrument à vent de cuivre. Il y en a de cinq sortes. A, 275.
Trompette des Hebreux. A, 231.
Trompette des Grecs & des Romains. A, 232.
Sur les différentes formes des trompettes des anciens. Voyez 231, & *suiv*.
Trompette moderne. Sa description. Son diapason. A, 276.
Trompette rompue. A, 278.
Trompette droite rompue. Ibid.
Trompette de canne. Ibid.
Trompette de courge. Ibid.
Trompette marine. Sa description. 279.
Trompette Persane. Ibid.
Trompette de la Floride. Ibid.
Tronsarelli, Poëte lyrique Italien. C, 297.
Trovar, Auteur Italien sur la musique. C, 370.
Troubadours, espece de Musiciens. Leur origine. A, 111.
Trouveres, espece de Musiciens. Leur origine. *Ibid.*
Troyens (Jeux). Leur origine. A, 95.
Turanius, Poëte Latin. C, 70.
Turcotti, Cantatrice Italienne. C, 327.
Turini, Compositeur Italien. C, 241.
Turlurette, espece de guittare. A, 305.
Turque (musique). Origine de la musique chez les Persans & les Turcs. A, 162.
Morceaux de musique Orientale. *Ibid.* & *suiv.*
Turques (chansons). A, 428, & *suiv.*
Turque (danse). A, 385.
Tymbales, instrument de percussion. A, 289.
Tymbales Turques. Ibid.
Tymbales Persanes. 290.
Tyrtée, Musicien Grec. C, 121.
Tyrtée, Joueur de flûte, fut fait Général des Lacédémoniens à la bataille contre les Messéniens. A, xv.
Tzetzelim. A, 239.

V.

Ucellini, Compositeur Italien. C, 241.
Ulloa, Auteur Latin sur la musique. C, 371.

Useda, Cantatrice Italienne. C, 327.
Ussieux (d'), Poëte Français. D, 452.
Vachon, Compositeur Français. C, 488.
Vadé, Poëte Français. D, 426.
Vague, Auteur Français sur la musique. C, 690.
Vaillant, Poëte du quinzieme siecle. B, 393.
Valentini, Poëte lyrique Italien. C, 297.
Valentini, deux Compositeurs Italiens de ce nom. C, 241.
Valere-Maxime, Ecrivain Latin sur la musique. C, 160.
Valerius (*Flaccus*), Poëte Latin. C, 70.
Valguis, Poëte Latin. *Ibid.*
Valgulio, Auteur Italien sur la musique. C, 370.
Vallet, Musicien. C, 539.
Vallier, Poëte lyrique. D, 432.
Valliere (de la), Poëte Français. D, 433.
Valliserius, Auteur Latin sur la musique. C, 370.
Vandermonde, Ecrivain Français sur la musique. C, 690.
Van-Hecke, Auteur Français sur la musiq. C, 700.
Van Malder, Compositeur Français. C, 488.
Vannæus, Auteur Latin sur la musique. C, 370.
Vannozi, Cantatrice Italienne. C, 322.
Varano, Poëte lyrique Italien. C, 297.
Varischino, Compositeur Italien. C, 241.
Varius, Poëte Latin. C, 70.
Varotari, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Varron (*Marcus Terentius*), Poëte Latin. C, 71.
Vasseur (le), Chanteur. C, 539.
Vatan, Poëte Français. D, 435.
Veau (Guillaume), Chansonnier ancien. B, 230.
Vecchi, Compositeur Italien. C, 241.
Vecchi (Orphée), Poëte Musicien. C, 253.
Vecchi, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Vendôme, Poëte Français. D, 438.
Veni, *sancte Spiritus* (prose), est, à ce qu'on croit, du Pape Innocent III. A, 108.
Venosa, Compositeur Italien. C, 241.
Vento, Compositeur Italien. C, 242.
Venturini, Chanteur Italien. C, 311.
Vergier, Poëte Français. D, 438.
Viali, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Vianova, Chanteur Italien. C, 307.
Vicentini, Auteur Italien sur la musique. C, 370.
Vico, Cantatrice Italienne. C, 325.
Vielle, instrument à cordes & à roue. A, 305.
Vieuxmaisons (Maître Pierre-Gilles de), Chansonnier du treizieme siecle. B, 230.
Vignati, Compositeur Italien. C, 242.
Vigne (la), Poëte Français. D, 440.
Vignola, Compositeur Italien. C, 242.
Vilains, d'Arraz, Chansonnier du treiz. siecle. B, 230.
Villebresme (Maître Bertault), Poëte du quinzieme siecle. B, 394.
Villedieu (Mad. de), Poëte Français. D, 440.
Villehardoin, Auteur du treizieme siecle. B, 139.
Villeneuve, Compositeur Français. C, 488.
Villeneuve (Guillaume de la), Chanson. du treizieme siecle. B, 230.
Villifranchi, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Villon, Poëte du quinzieme siecle. Anecdote sur sa vie. B, 395.
Vinacese, Compositeur Italien. C, 242.
Vinarelli, Chanteur Italien. C, 302.

Vincent, Compositeur Français. C, 438.
Vincent Bell'aver, Poëte & Musicien. C, 253.
Vinci, Compositeur Italien. C, 242.
Viniers (Gilles le), Chansonnier du treiz. siecle. B, 230.
Viniers (Maître Guillaume le), parent du précédent, dans le même tems. B, 232.
Viniers (Jacques le), autre frere des précédens, & Chansonn. du même tems. *Ibid.*
Viola, Compositeur Italien. C, 243.
Viole, instrument peu connu de nos jours. A, 306.
Viola (alto) ou quinte, instrument plus gros qu'un violon, & monté à la quinte. A, 308.
On l'appelloit autrefois *Violette.* A, 309.
Viole. La viole de nos jours est la cithare des anciens. A, 16.
Viole (pardessus de), espece de violon. A, 308.
Viole d'amour, instrument plus petit que la viole. A, 307.
Violon. Recherches sur son origine. Sa gamme. Son doigter. A, 356, *& suiv.*
Violon d'amour, violon ordinaire auquel on ajoutait quatre cordes de laiton. A, 308.
Violoncelle, instrument qui a succédé à la viole. A, 309.
Dimensions du violoncelle. Position de la main sur l'instrument. A, 310, *& suiv.*
Virelay, espece de chanson. Son origine B, 148, *note.*
Virgile, Prince des Poëtes Latins. C, 72.
Visconti, Chanteur Italien. C, 307.
Visconti, Cantatrice Italienne. C, 328.
Visée, Musicien. C, 539.
*Visme*s (de), Ecrivain Franç. sur la musiq. C, 701.
Vitali, Compositeur Italien. C, 243.
Vitali, Chanteur Italien. C, 307.
Vitruve, traite de la musique dans son Traité d'Architecture. A, 42.
Vitruve, Ecrivain Latin sur la musique. C, 160.
Vivaldi, Compositeur Italien. C, 243.
Viviani, Compositeur Italien. C, 244.
Voisenon, Poëte Français. D, 441.
Voiture, Poëte Français. D, 444.
Volcatius (*Sedegitus*), Poëte Latin. C, 74.
Voltaire, Poëte Français. D, 445.
Vosmeni, deux Musiciens de ce nom. C, 539.
Vossius, Auteur Latin sur la musique. C, 371.
Votifs (Jeux). Leur origine. A, 96.
Voys (Hugues le), Poëte du quinzieme siecle. B, 396.
Wallis, Auteur Latin sur la musique. C, 372.
Watelet, Poëte Français. D, 453.
Wendelstein, Auteur Latin sur la musiq. C, 372.

X.

Xanthus, Auteur Grec sur la musique. C, 153.
Xenoclès, Poëte Grec. C, 36.
Xenocrate, Auteur Grec sur la musique. C, 153.
Xenocrate, Musicien Grec. C, 124.
Xenocrite, Poëte Grec. C, 36.
Xenocrite, Musicien Grec. C, 124.
Xenodame, Musicien Grec. *Ibid.*
Xenophane, Poëte Grec. C, 36.
Xenophante, Musicien Grec. C, 124.
Xenophile, Auteur Grec sur la musique. C, 154.
Xenophile, Musicien Grec. C, 124.
Xilorgano, instrument à corde antique. A 240.

Ximenès, Poëte Français. D, 454.
Xutus, Musicien Grec. C, 124.

Y.

Yssandon, Ecrivain Franç. sur la musiq. C, 702.
Yver, Poëte Français. D, 454.

Z.

Zabern, Auteur Lat. sur la musiq. C, 372.
Zamperini, Cantatrice Italienne. C, 330.
Zanella, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Zanettini, Compositeur Italien. C, 244.
Zaniboni, Poëte lyrique Italien. C, 298.
Zanichelli, Chanteur Italien. C, 303.
Zannoni, Chanteur Italien. C, 309.
Zapata, Auteur Italien sur la musique. C, 372.
Zaren, Musicien Grec. C, 124.
Zarlino, Auteur Italien sur la musique. C, 372, & *suiv.*
Zarlino, Compositeur Italien. C, 244.
Zetus, Musicien Grec. C, 124.
Zeugos, espece de flûte chez les Grecs. A, 229. Voyez *Monaulos*.
Ziani, Compositeur Italien. C, 244.
Autre *Ziani*. C, 245.
Zil, instrument des Turcs, semblable à nos cymbales. A, 290.
Zucchi, Poëte lyrique Italien. C, 299.
Zucconi, Auteur Italien sur la musique. C, 374.

TABLE du Supplément au Chapitre IV du Tome III.

A.

Aaron (Pierre), Ecriv. Ital. sur la musf. D, 463.
Agnesi (Marie-Thérèse), Compositrice Italienne. D, 457.
Agricola (Martin), Ecrivain Latin sur la musique. D, 463.
Antoniotti (George), Compositeur Italien & Ecrivain sur la musique. D, 457.
Ardore (le Prince d'), Compositeur Italien. D, 458.

B.

Bardes tirent leur origine de *Bardus*, Roi des Gaulois. A, 105.
Bertoni (Ferdinand), Compositeur Italien. D, 158.
Bona (Valerio), Ecrivain Italien sur la musique. D, 464.

C.

Calwitz (Seth), Ecrivain Latin sur la musique. D, 464.
Cantiques. En quoi different des hymnes. B, 114.
Carissimi (Jacques), Compositeur Italien. D, 459.
Cecchini (Ange), Composit. Ital. D, 460.
Chanson. Son origine. Son ancienneté. B, 113, 114, *a*.
Chevalier (Maître Pierre), Poëte du quinz. siecle. B, 359.
Cochleus (Jean), Ecrivain Latin sur la musique. D, 465.
Coclicus (Adrien Petit), Ecrivain Latin sur la musique. D, 466.
Contre-point. D'où ce mot tire son origine. B, 25.
Chromatiques (Sons). Ce que c'est. B, 15.

F.

FABER (Henri), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 466.

H.

HAMBOYS (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 466.

Herbſt (Jean-André), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

Hoffman (Eucharius), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

K.

KUHNAU (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

L.

LISTENIUS (Nicolas), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 467.

M.

MARCELLO (Benedetto), Compoſiteur Italien, & Ecriv. Ital. ſur la muſique. D, 468.

Marotta (Eraſme), Compoſ. Ital. D, 460.

Melone (Annibal), Ecriv. Italien ſur la muſique. D, 469.

Marula (le Chevalier Tarquin), Compoſ. Italien. D, 460.

Monteverde (Claude), Compoſiteur Ital. D, 461.

N.

NASELLI (Don Diego), Compoſit. Italien. D, 461.

O.

OTTUSI (Octave), Ecrivain ſur la muſiq. D, 469.

P.

PATRICIO (François), Ecrivain Ital. ſur la muſique. D, 470.

Peſenti (Martin), Compoſ. Ital. D, 461.

Prætorius (Michel), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 470.

R.

RASELIUS (André), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 470.

Reiſch (Grégoire), Ecrivain Latin ſur a muſique. D, 470.

Rhaw (George), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 470.

S.

SANTARELLI (le Chevalier), Ecriv. Italien ſur la muſique. D, 471.

Scacchi (Marc), Ecriv. Latin ſur la muſ. D, 471.

Sebaſtianus (*Claudius*), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 471.

Strozzi (Barbara), Compoſitrice Ital. D, 461.

T.

TERRADELLAS (Dominique), Compoſiteur Italien. D, 462.

V.

VARENNE (*Alarius*), Ecrivain Latin ſur la muſique. D, 471.

Viadana (Louis), Compoſ. Ital. D, 462.

Vicentini (Don Nicolas), Ecrivain Italien ſur la muſique. D, 472.

Voſſius, Ecriv. Lat. ſur la muſ. D, 472.

Wercmeiſter (André), Ecriv. Lat. ſur la muſique. D, 473.

Wilphlingſeder (Ambroiſe), Ecriv. Latin ſur la muſique. D, 473.

Woltz (Jean), Ecrivain Latin ſur la muſ. D, 473.

Z.

ZACCONI (Louis), Ecrivain Italien ſur la muſique. D, 473.

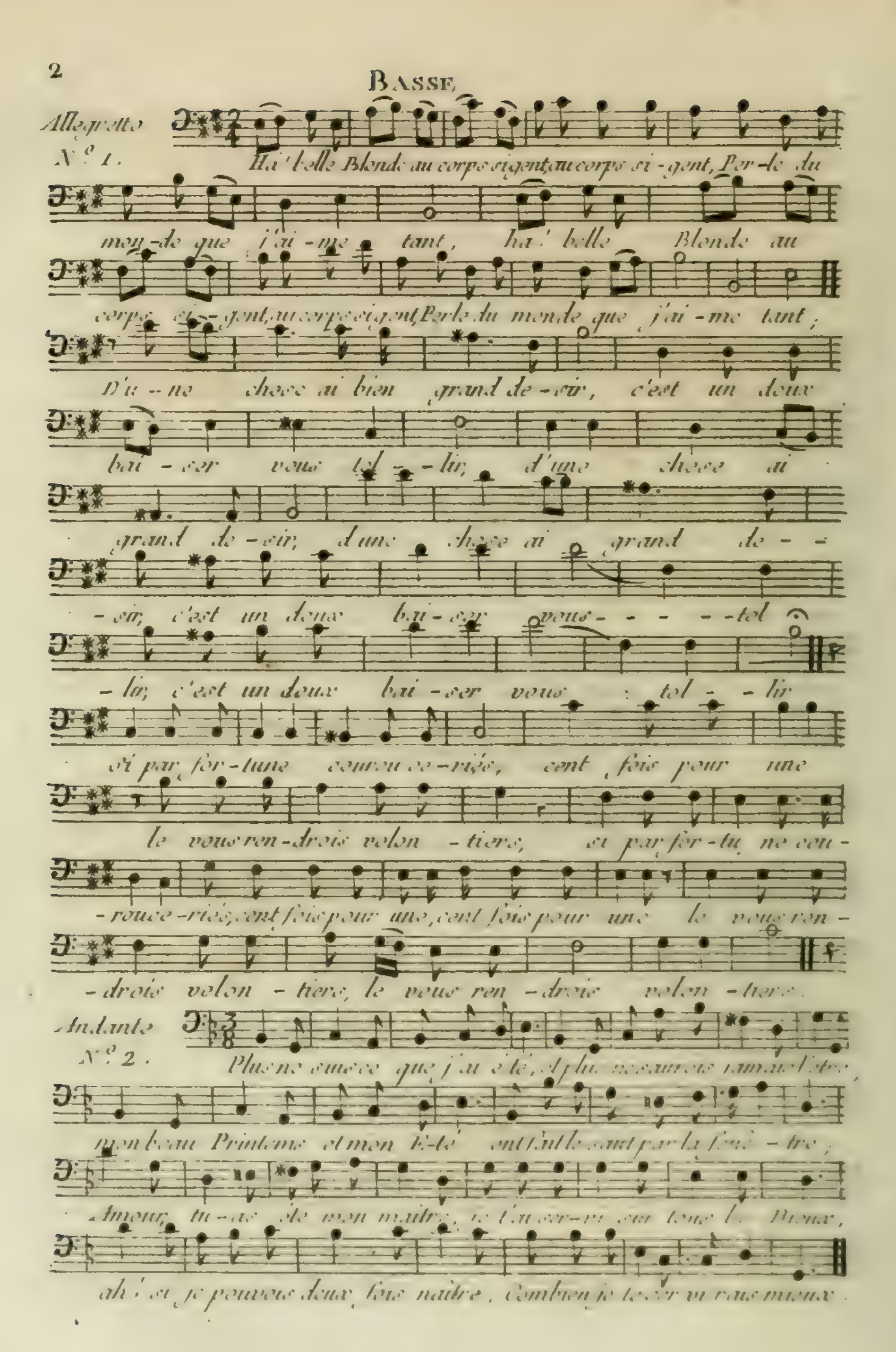
Fin de la Table des Matieres.

PARTIES SEPAREES

DES CHANSONS

A 4 Parties

BASSE


Allegretto
N.º 1.
Ha! belle Blonde au corps si gent, au corps si-gent, Per-le du
mon-de que j'ai-me tant, ha! belle Blonde au
corps si-gent, au corps si gent, Perle du monde que j'ai-me tant;
D'u-ne chose ai bien grand de-sir, c'est un doux
bai-ser vous tol-lir, d'une chose ai
grand de-sir, d'une chose ai grand de-
-sir, c'est un doux bai-ser vous-tol
-lir, c'est un doux bai-ser vous tol-lir
si par for-tune courrou-ce-riés, cent fois pour une
le vous ren-drois volon-tiers, si par for-tu-ne cou-
-rouce-riés, cent fois pour une, cent fois pour une le vous ren-
-drois volon-tiers, le vous ren-drois volon-tiers.
Andante
N.º 2.
Plus ne suis ce que j'ai été, et plus ne saurois jamais l'être,
mon beau Printems et mon Eté ont fait le saut par la fenê-tre;
Amour, tu as été mon maître, je t'ai ser-vi sur tous les Dieux,
ah! si je pouvois deux fois naître, Combien je te ser-virois mieux.



Allegretto

Nº. 3.

Si jeune et tendre fe-mêlle n'aimant qu'enfantins ébats,
avoit mis dans sa cer-velle que Ricdin Ricdon Ricdin Ricdon
je m'ap-pelle, Ricdin Ric-don Ricdin Ricdon Ric-
-din Ricdon je m'ap-pelle, point ne vien-droit point, ne vien-
-droit dans mes Lacs, Mais sera pour moi la belle,
mais sera pour moi la belle, car, car, car, car un tel nom,
un tel nom ne se retient pas, un tel nom ne se re-tient
pas, un tel nom ne se re-tient pas.

Nº. 4

Corise à beau m'être sé-vere, je reste-rai tou-jours
dans son char-mant li-en, elle est pour mon a-mour indiffé-
-rente et fiere, mais du moins elle n'aime rien, Puis que d.
mes Ri-vaux elle fuit l'entre-tien, j'aime mieux en souf-
-frir des ri-gueurs éter-nel-les que de soupi-rer pour c.
bel-les qui flattent de leur tendre choix Cinq ou Six a-
-mans à la fois, qui flat-tent de leur
choix Cinq ou Six a-mans à la fois.

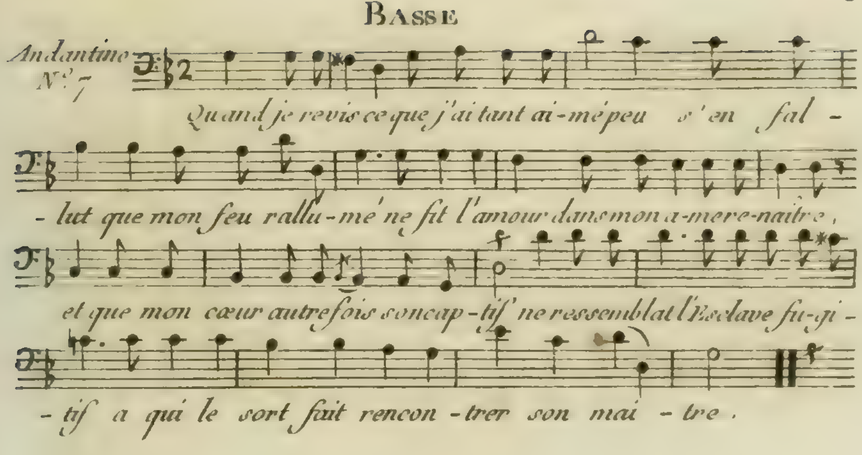
BASSE



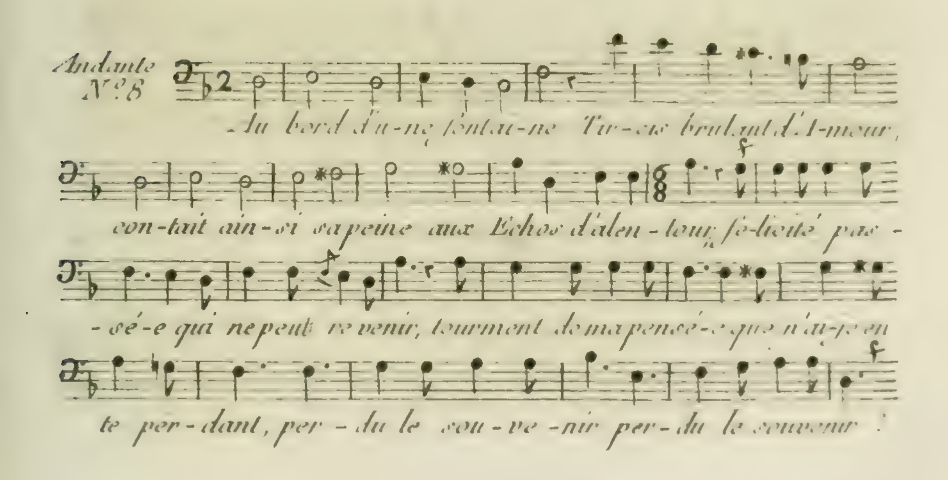
Adieu, amour, adieu gentil Corsage,
Adieu, ces si beaux yeux,
Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
Un moins aimant aura peut être mieux (bis)

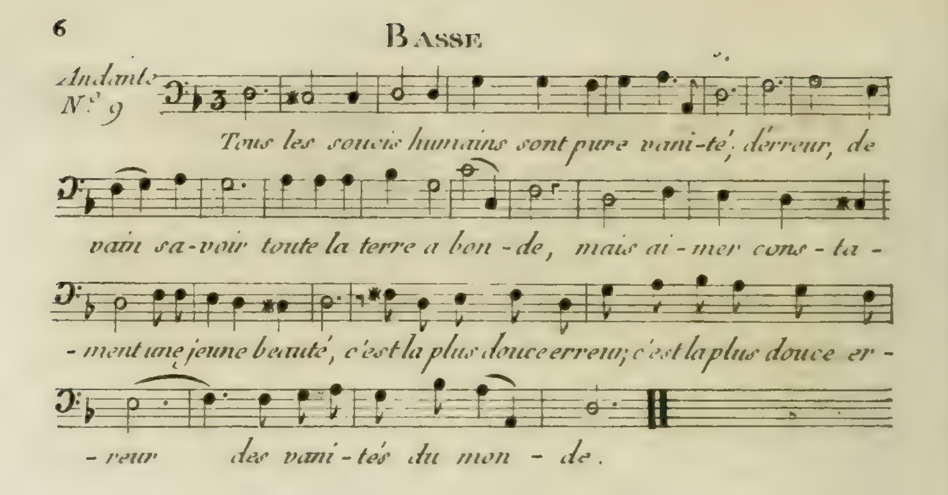


BASSE

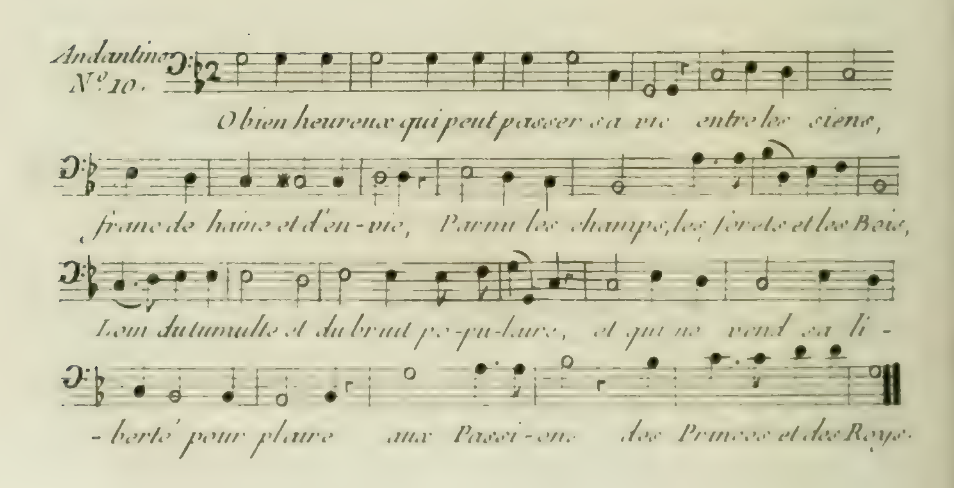


Que de discours mon ame séduisans !
Que de pensers l'un l'autre détruisans ;
Sentis-je alors agiter mon courage !
Que mon esprit de ses lacs échappé,
Se repentit de s'être détrompé !
Qu'il me déplut d'être devenu Sage !





Non, non, n'écartons point un si plaisant souci ;
Rien n'est doux sans amour dans cette vie humaine,
Ceux qui cèssent d'aimer, cèssent de vivre aussi,
Ou vivent sans plaisir, comme ils vivent sant peine.



2e

Il n'a souci d'une chose incertaine,
Il ne se paît d'une esperance vaine:
Nulle faveur ne va le decevant:
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée.
Et ne maudit sa jeunesse abusée.
Quand il ne trouve à la fin que du vent

3

L'ambition son courage n'attise
D'un fard trompeur son ame il ne deguise;
Il ne se plait à violer sa foi,
Des grands Seigneurs l'oreille il n'importune
Mais en vivant content de sa fortune,
Il est sa Cour, sa faveur, et son Roy.

4

Si je ne loge en ces maison dorées,
Au front superbe, aux voutes peinturées,
D'azur, d'email et de mille Couleurs,
Mon œil se plait des trésors de la plaine;
Riche d'œillet, de lys, de Marjolaine.
Et du beau Thym des Printanieres fleurs.

5

Ainsi vivant rien n'est qui ne m'agrée,
J'ai des Oiseaux la Musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les Cieux.
Et le doux son des bruyantes fontaines:
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arroser nos Prés délicieux.

6e

Douces Brebis, mes fidéles Compagnes:
Vergers, Buissons, Forets, Prés et Montagnes,
Soyés temoin de mon contentement
Et vous, ô Dieux, faites, je vous suplie.
Que cependant que durera ma vie,
Je ne connoisse un autre changement.

BASSE

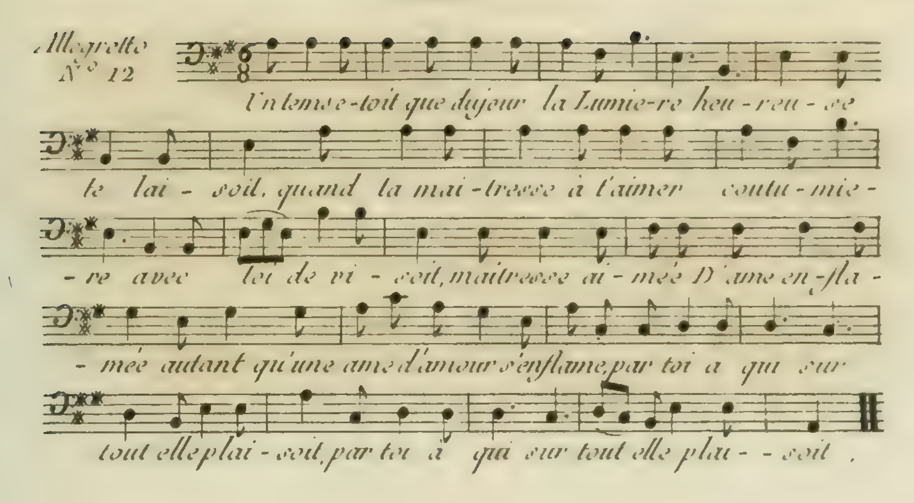


2.

Las! voyés comme en peu d'espace
Mignone, elle a dessus la place
Ses douces beautés laisse choir,
O vraiment, Marotte Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir

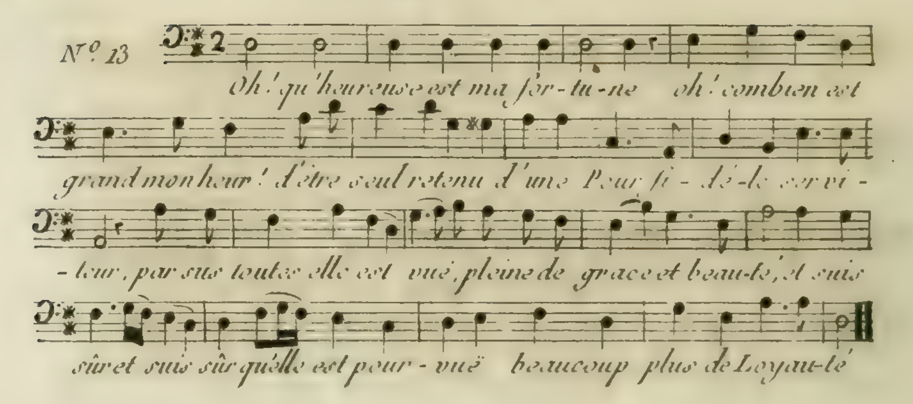
3

Donc si vous m'en croyés, Mignone,
Tandis que votre âge fleurone
En sa plus verte nou veauté,
Cueillés, Cueillés votre jeunésse
Comme cette fleur, la vieillésse
Fera ternir votre beauté.



2e

Lors se faisoient dix mille gentillesses
En tout heur en tout bien ;
Si tu voulois des jeux de mille especes ,
Elle les vouloit bien .
Lors la lumiere ,
Te fut bien chere;
Alors la vie
Te fut amie ,
Quand vous viviés dans un doux lien (bis)

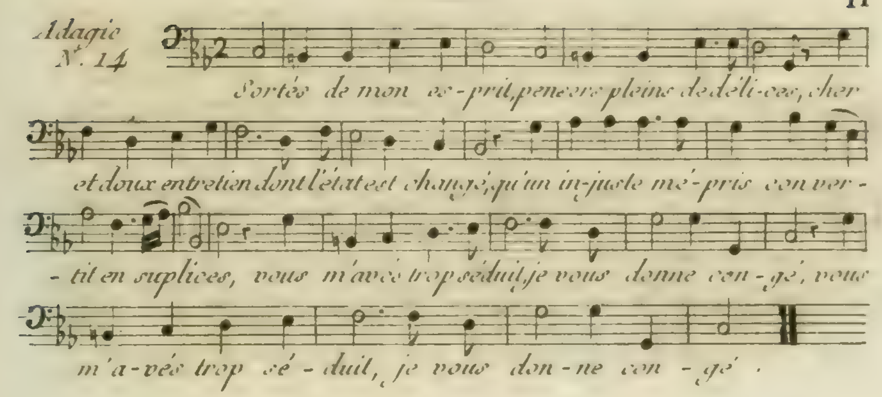


2.

Comparer est imposible
Sa grande perfection,
Fors qu'à mon heur indicible
Et à mon affection,
Mais tous deux procedent d'elle
Et de moi seul je n'ai rien
Qu'un cœur loyal et fidelle,
Encore n'est-il pas mien.

3.

O vous, qui ne l'avés vuë,
Voyes-la pour votre bien;
Puis juges, l'ayant connuë,
L'heur que ce m'est d'être sien.
Mais la voyant si parfaite,
Gardés-vous bien un chacun,
Car pour blesser elle est faite,
Et de tous n'en guerir qu'un



2.

Avec vos mots flateurs et vos feintes idoles
De constance et de foi, déités sans pouvoir,
Dont le son déguisoit si souvent les paroles,
Quel amant n'eut été facile à décevoir !

3.

Me jurer que son cœur, dont les flames sont mortes,
Embrasé d'un beau feu, soupiroit nuit et jour,
Et de Myrte enchaîné de mille et mille sortes,
Brûloit avec le mien sur l'autel de l'amour.

4.

A moi qui ne vivois que pour lui rendre hommage,
Et n'aimois mon esprit enclin à l'adorer
Que pour le seul respect des traits de son visage,
Que l'amour de sa main y sut si bien tirer.

5.

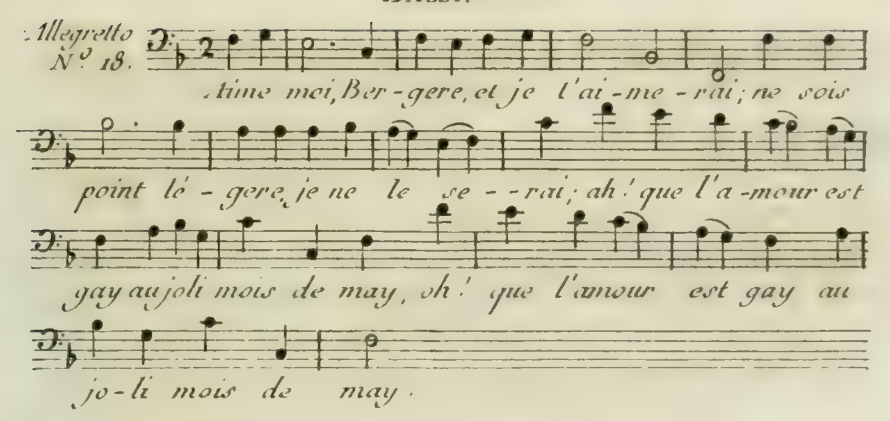
Adieu, mais qu'ai-je dit ! quelle erreur me transporte !
Qui? moi? de tes beaux yeux vouloir rompre la loi !
Et briser tant de nœuds dont la chaîne est si forte !
Comme si mon vouloir étoit encore à moi.

BASSE



Amoroso
N° 15
O bien heureux qui peut passer sa vie entre les siens, franc de
haine et d'en-vi - - e, parmi les champs les fo-rets et les bois,
loin du tu-multe et du bruit popu-lai-re, et qui ne vend sa li-ber-
-té pour plai - - re aux passions des Princes et des Roys.
N° 16.
Divine A-marillys, ton teint brun comme il est, fait honte à
tous les lys; la grace est ad - mi - ra-ble, mais la ver-
- tu qui pas - se la beau - té, dessous le Ciel n'a rien
de com-pa-ra - ble que ma fi - de - li - - té
Lent
N° 17
Las! il n'a nul mal qui n'a le mal d'amour, la fil - le du
Roy est au pied de la tour qui pleure et sou-
- pire et mène grand dou-lour, Las! il n'a
nul mal qui n'a le mal d'a - mour Las!
il n'a nul mal qui n'a le mal d'a - mour
le bon Roy lui dit ma fil - le qu'a - vez
vous? vou - lez vous un ma - ri? he -
- las! oui mon

BASSE



2

Mon cœur et ma vie
Je te donnerai ;
Jamais d'autre amie
Je ne servirai.
Oh! que l'amour est gay
Au joli mois de May!

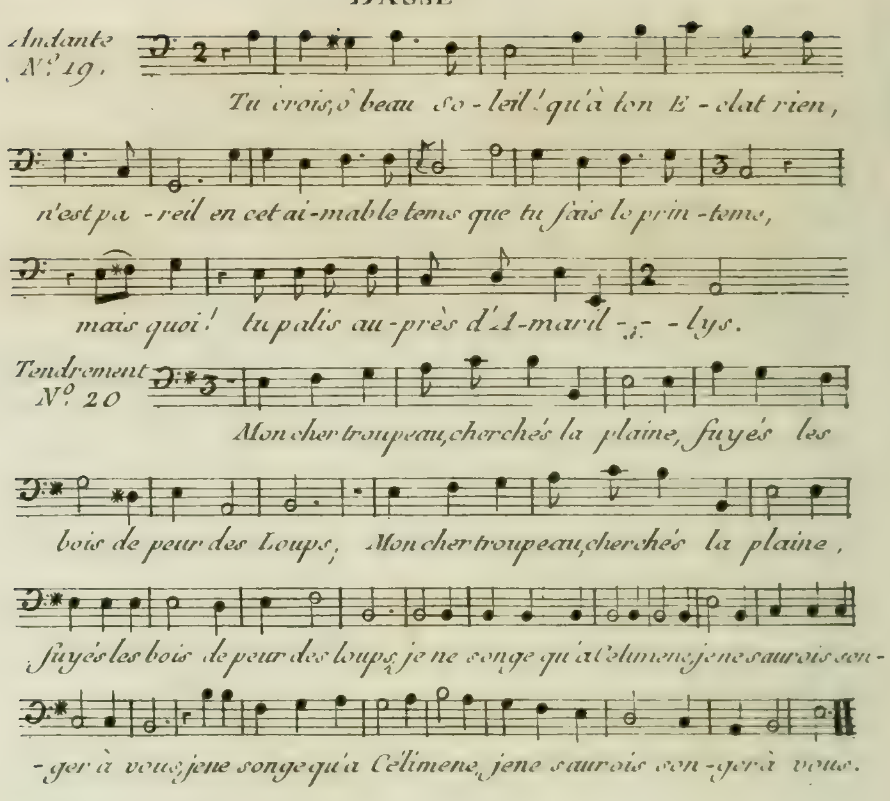
3.

Dans ce verd Boccage
Je te menerai ;
Cent fois a l'ombrage
Je te baiserai.
Oh! que l'amour est gay
Au joli mois de May!

4

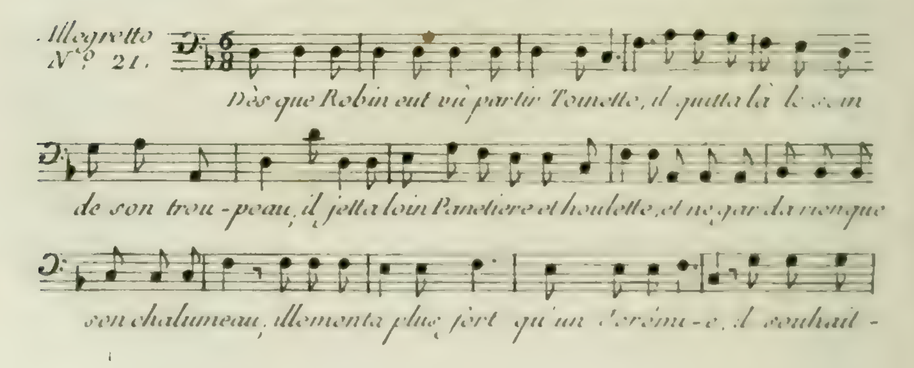
De nos amourettes
Je te parlerai ;
Et sur les fleurettes
Je te jetterai.
Oh! que l'amour est gay
Au joli mois de May!

BASSE

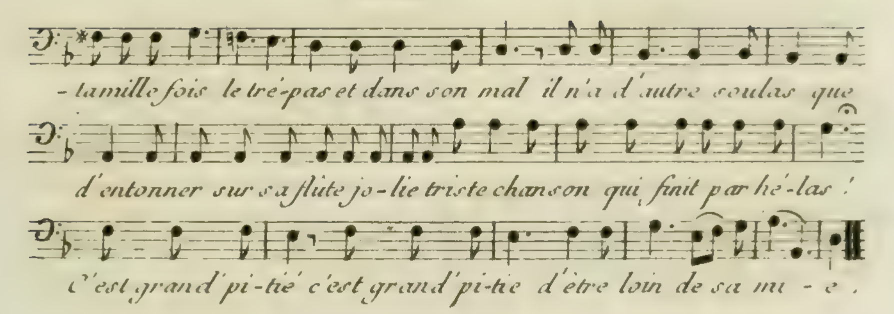


2.

Je ne sçais plus depuis que j'aime
Mener mes chiens ni vous guider,
Je n'ai pu me garder moi même,
Comment pourois-je vous garder!



Basse

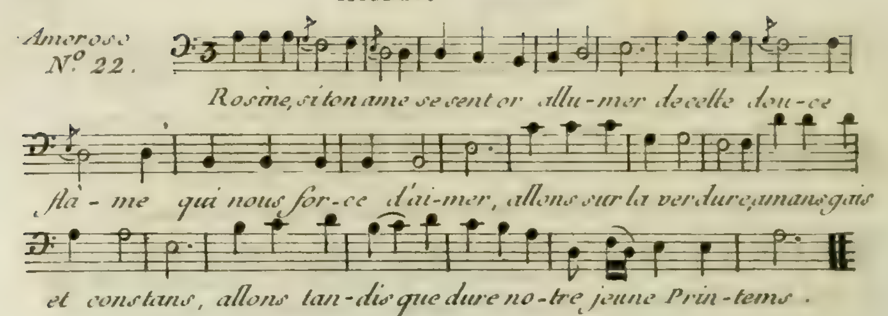


2 .

Ces derniers mots sans cesse il repette ,
Tantôt assis sur le bord d'un Ruisseau .
Tantôt couché sur la tendre herbette ,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau ;
Que ne mene Berger si triste vie .
Du doux sommeil il ne fait plus de cas ;
Plus qu'un hermite il fait maigre repas ;
Danses et jeux jà ne lui plaisant mie ,
Et dans sa bouche il n'a rien qu'un hélas !
C'est grand pitié d'être loin de sa mie .

3 .

Il n'est Berger qui son mal ne regrette ;
Et près de lui Bergeres du hameau
Viennent chanter filant leur Quenouillette ,
Pour consoler ce triste Pastoureau ;
Mais leur doux chant point ne le solacie
Tant la douleur le tient de dans ses Lacs ,
Pour ne rien voir, les yeux tient toujours bas :
Et si leur dit laissés moi, je vous prie ;
Puis aussi-tôt revient à son hélas !
C'est grand pitié d'être loin de sa mie .

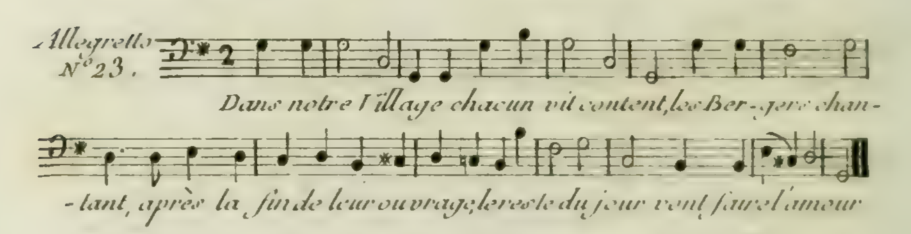


2.

Avant que la journée
De notre age qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
De vivre notre vie
Prenons le doux loisir,
Et malheur a l'envie
Qu'offense le plaisir.

3.

Venés ma tant aimée,
Ça trompons le destin
Qui clôt notre journée
Souvent dès le matin:
Allons sur la verdure,
Amans gais et constans,
Allons tandis que dure
Notre jeune Printems.

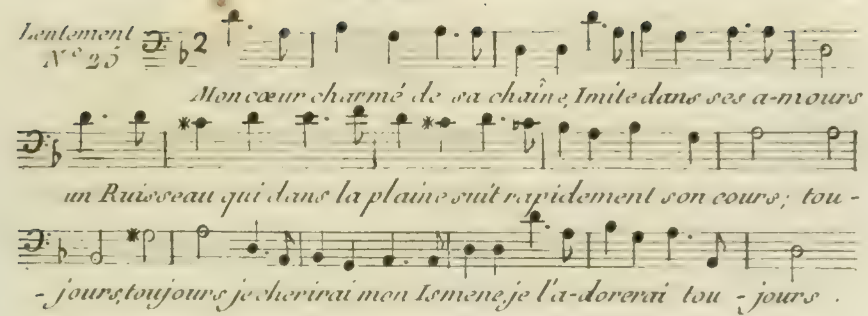


2.

Il sont a leurs belles
Si fort attachés
Qu'ils seroient touchés
D'une inquiettude mortelle
S'ils pasoient un jour
Sans faire l'Amour.

3.

Jamais la tristesse
Ne regne en ces lieux,
Les ris, et les jeux
Y font leur demeure sans cesse,
Ah! le beau sejour
Pour faire l'Amour!

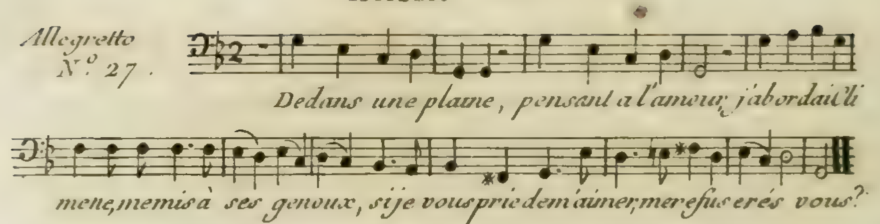


Quand le sort qui tout entraîne
Au tombeau nous conduira ,
On gravera sur un Chène
Que le tems respectera :
Hélas !
Hélas !
Rien ne fut si beau qu'Ismene ,
Rien de plus tendre qu'Hylas .



BASSE

Allegretto
N.° 27.



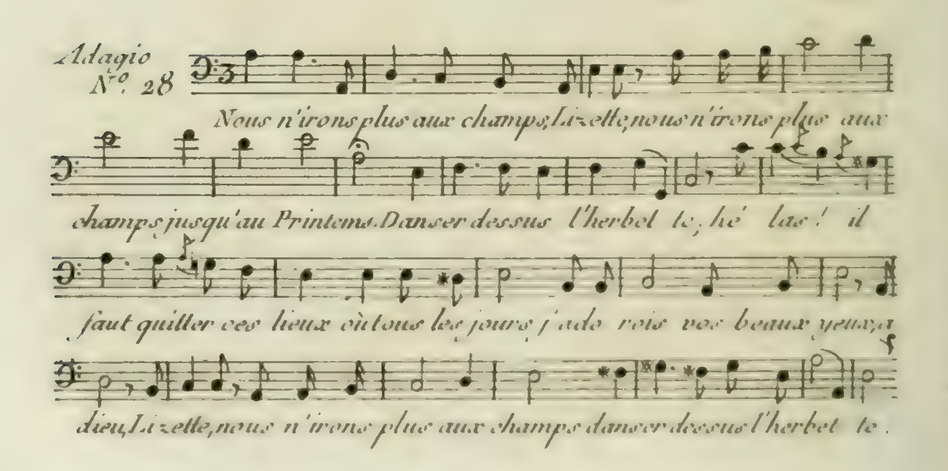
J'abordai Climene,
Me mis a ses genoux,
Lui disant, ma belle,
Donnés moi secours,
Si &c.

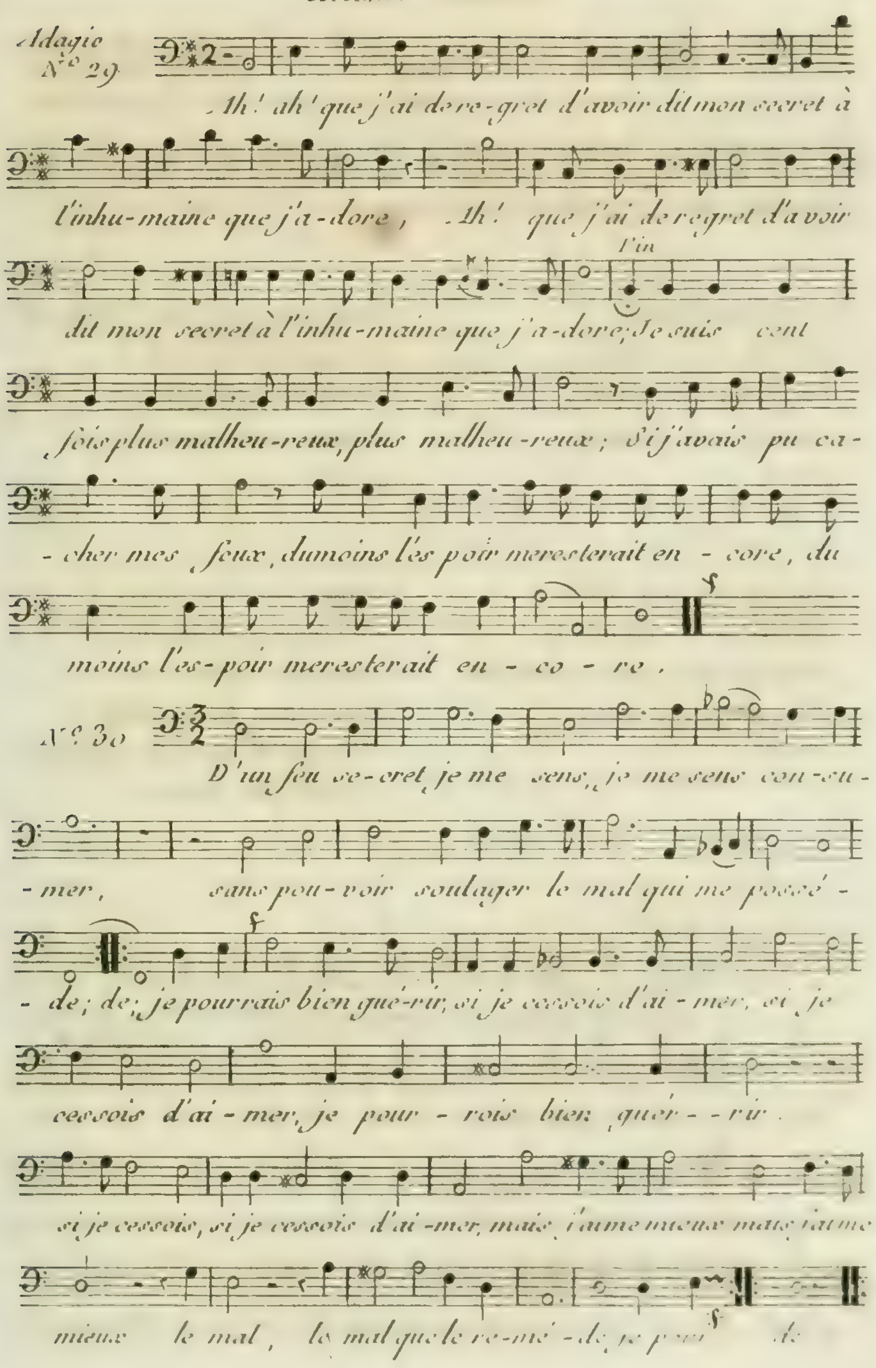
Ceux que vos yeux blessent,
Les guerissés vous ?
J'aurois trop à faire,
Berger, taisés vous,
Si &c.

Lui disant, ma belle,
Donnés moi secours :
Ceux que vos yeux blessent,
Les guerissés vous ?
Si &c.

J'appercois ma mere,
Je crains son couroux :
Vite nous courumes
Pour nous bien cacher,
La peur l'empêcha d'penser
A me rien refuser.

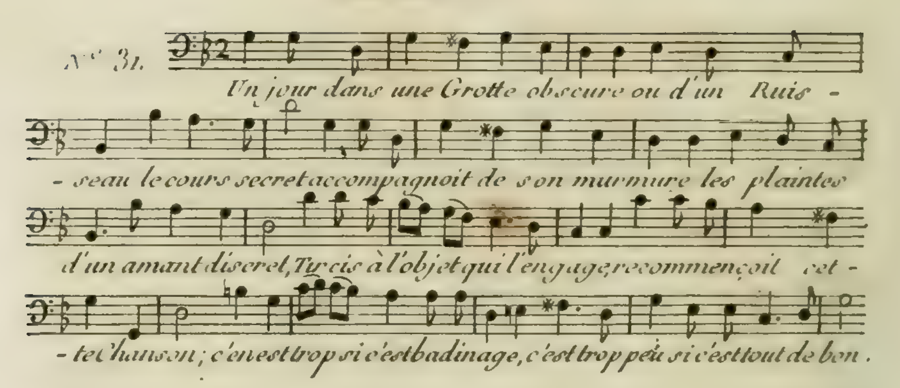
Adagio
N.° 28




BASSE
Adagio
N° 29
Ah! ah! que j'ai de re-gret d'avoir dit mon secret à
l'inhu-maine que j'a-dore, Ah! que j'ai de regret d'avoir
dit mon secret à l'inhu-maine que j'a-dore; Je suis cent
fois plus malheu-reux, plus malheu-reux; Si j'avais pu ca-
-cher mes feux, du moins l'es-poir me resterait en - core, du
moins l'es-poir me resterait en - co - re.
N° 30
D'un feu se-cret je me sens, je me sens con-su-
-mer, sans pou-voir soulager le mal qui me possè-
-de; de; je pourrais bien gué-rir, si je cessois d'ai-mer, si je
cessois d'ai-mer, je pour - rois bien guér - - rir.
si je cessois, si je cessois d'ai-mer, mais j'aime mieux mais j'aime
mieux le mal, le mal que le re-mè-de, je pré-

BASSE

N.° 31.



2.e

Quand sur ma musette plaintive
Je chante quelqu'air langoureux,
Je vois ton oreille attentive
A mes preceptes amoureux ;
Si je veux les mettre en usage
Tu deviens sourde a ma leçon ,
C'en est trop &c .

3.e

Piqué de quelque jalousie ,
Si je te decouvre mes maux ,
Tu te ris de ma phrénésie ,
Tu plaisantes de mes Rivaux :
Avec eux sous l'epais ombrage
Tu danses pourtant sans façon ,
C'en est trop &c .

4.e

Quelque fois par un trait de flâme
Tes yeux aux miens font entre voir
Qu'amour qui captive mon ame
Te tient aussi sous son pouvoir :
Si j'en veux un baiser pour gage
Je n'en puis obtenir le pardon ,
C'en est trop &c .

5.e

Ingrat , interrompt la Bergere ,
Avant qu'il fut près d'achever ,
Est-ce véritable colere ?
Ou la feins-tu pour m'éprouver ?
Je t'aime et tu le sçais, sois sage ,
Chasse un injurieux soupçon
C'en est trop &c .

BASSE


Andantino
N° 32
Quoi ! sans vous souvenir de moi ni de ma
peine, vous pouvés passer tout un jour, haisses moi plu -
- tôt Cli - mene, plutôt Cli - mene, plutôt Cli - mene ; l'indiffé -
- rence est en a - mour plus dange - reuse que la hai -
- ne, haissés moi plu - tôt, Cli - mene, haisses moi plutôt, Cli -
- mene, l'in - diffé - rence est en a - mour plus dan - ge -
- reu - se que la hai - - ne .
Gayment
N° 33
Dans un pré trois demoiselles accu - soient en grand cou -
- roux, leurs a - mans qui peu fi - delles leur man quoient au rendés -
Refrain
- vous, Mor non - billes, que ces filles pour de - baucher les garçons,
Mornon - billes, que ces filles ont de droles de fa - çons !

2.

Près de là par avanture
Passe un Manant jeune et frais,
D'un assés bonne encolure,
D'un maintien sot et niais,
Mornonbilles &c.

3.

Oh! vraiment, dit la plus fine,
Nous ne perdrons pas nos droits;
Ce drôle à toute la mine
De pouvoir payer pour trois;
Mornonbilles &c.

4

On l'appelle, il se presente,
En voyant, sur le gazon
Un déjeuné qui le tente,
Il prend place sans façon;
Mornonbilles &c.

5.

Ne faudra t'il pas te battre
Pour te faire boire un coup?
Non, j'en boirai plus de quatre,
Si le vin est de mon gout,
Mornonbilles &c.

6.

Ayant repu sans mot dire,
S'en alloit sans dire mot,
Tout doux, lui dit-on, beau Sire
Il faut payer votre écot;
Mornonbilles &c.

7.

Moi payer ! quelle misere !
Je n'ai pas vaillant cinq sols,
Eh bien pour sortir d'affaire,
Tu danseras avec nous.
Mornonbilles &c.

8.

Ah ! dit-il, pour danser, passe,
Je ferai bien cet effort;
Si je n'ai pas bonne grace
J'ai du moins le jarret fort,
Mornonbilles &c.

9.

La premiere entrant en danse,
Fit avec lui du chemin;
Bien qu'il changeat la cadance
Il la fit aller bon train;
Mornonbilles &c,

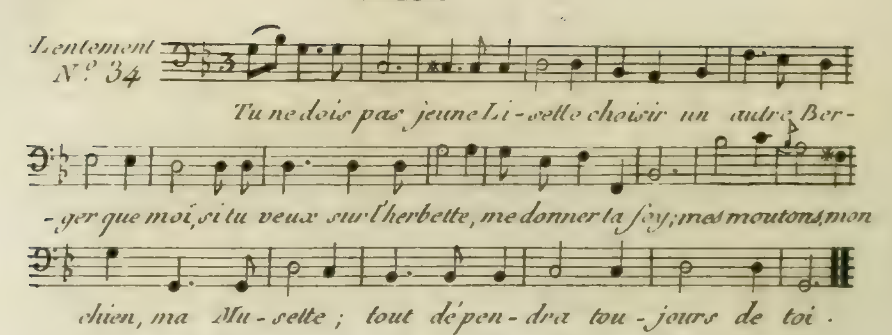
10.

Du garçon l'autre danseuse
Au moins ne se plaignit pas.
La troisieme moins chanceuse
S'apperçut qu'il etoit las.
Mornonbilles &c.

11.

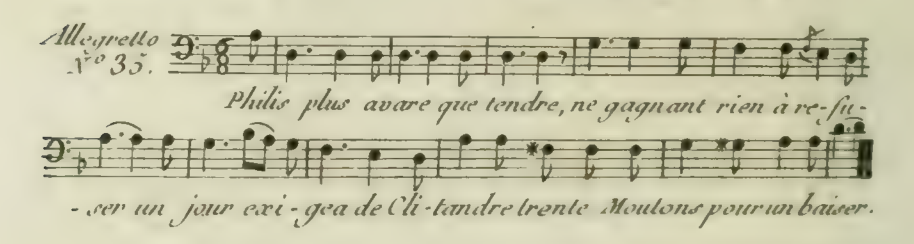
Vous plait-il que je revienne ?
Oui, reviens demain au soir,
Eh, bien ! qu'à cela ne tienne,
Serviteur, jusqu'au revoir.
Mornonbilles &c.

Basse



D'Autres amans, pour te surprendre,
Viendront t'offrir des soins et des vœux;
Avant que de te rendre,
Eprouve leurs feux:
Si ton cœur est pour le plus tendre,
Ah! je serai le plus heureux!

Je veux toujours être Lisette,
Rire et chanter sera tout pour moi,
Si j'allois sur l'herbette
Te donner ma foi
Aujourd'hui j'aurois ta musette;
Je dependrois demain de toi.



2.

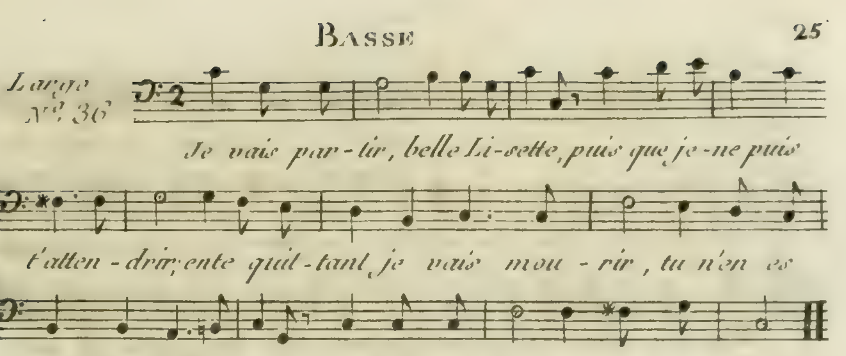
Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le Berger le troc fut bon;
Car il obtint de la Bergére,
Trente baisers pour un Mouton.

3.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au Berger,
Dans un moment voulut lui rendre
Trente Moutons pour un baiser

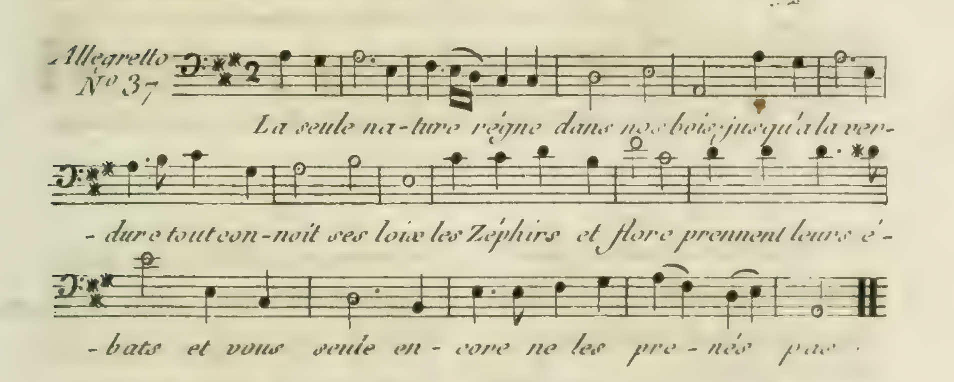
4

Le lendemain Philis peu sage,
Auroit donné Moutons et Chien;
Pour un baiser que le volage,
A Lisette donnoit pour rien.



Veux tu toujours être muette?
Parle dumoins par un soupir.
Quoi! je ne puis rien obtenir,
Adieu, trop aimable brunette,
Je vais partir, je vais mourir

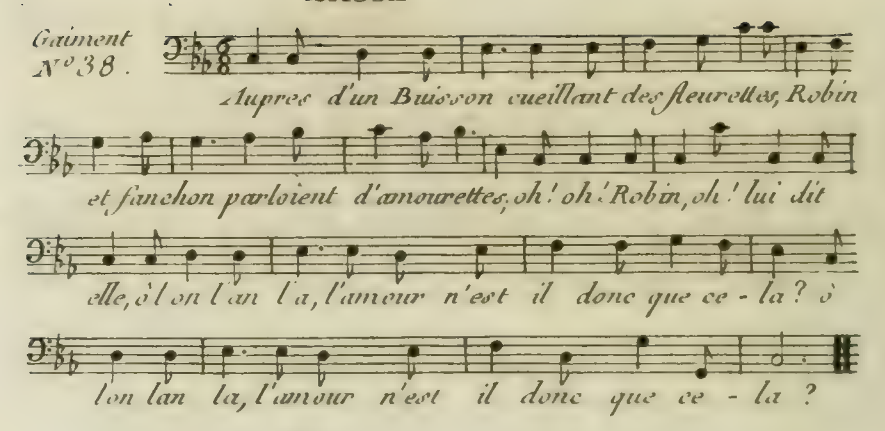
J'allais quitter ses tendres charmes,
Quand je vis la belles fremir,
Quel attrait sçut me retenir;
Ah! dit elle, en versant des larmes,
Tu vas partir, je vais mourir.



Les troupeaux des plaines
S'aiment sans tourment,
L'amour a des peines
Pour vous seulement;
Les poissons dans l'onde
Ressentent leurs feux,
Et vous seule au monde
Les sentés moins qu'eux.

De votre jeune âge
Suivés les desirs,
C'est n'être pas sage
De fuir les plaisirs.
Dès que la vieillesse
Chasse nos beaux jours
Adieu la tendresse,
Les jeux, les amours.

Basse



2.

Oui, dit le Berger,
Un amour extrême
Fait tout négliger
Pour ce que l'on aime;
Ho! ho! &c.

3.

Il nous fait lever
Bien avant l'aurore,
Pour toujours rever
A ce qu'on adore;
Ho ho &c.

4.

On se plaint tout bas,
Sans cesse on soupire,
Quand le cœur n'a pas
Tout ce qu'il desire
Ho! ho! &c.

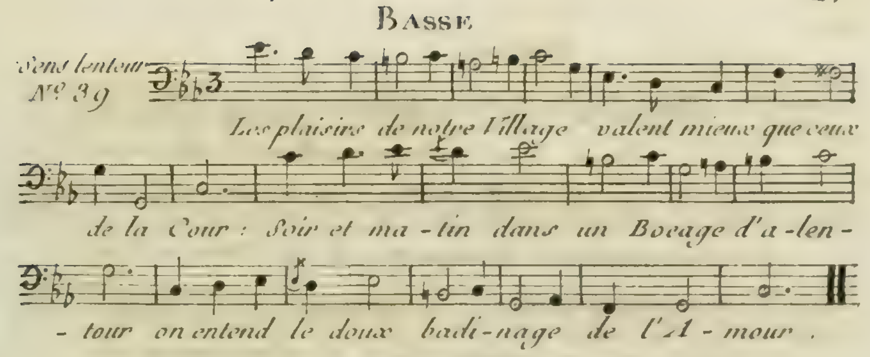
5.

Robin comprenant
Ce qu'on voulait taire,
Tout en badinant,
Dit, a la Bergere,
Ho! ho! fanchon allons, ma belle,
O l on l an l a,
Que ne me disois tu cela!

6.

S'il furent heureux,
Je nose le dire,
Ils s'aimoient tous deux,
Cela doit suffire.
Ho! ho! Robin! Ah! lui dit elle,
O l on l an l a,
Il n'est point d'amour sans cela,

BASSE



2.

Avec plaisir et sans contrainte
On s'y divertit galament ,
Chacun y parle a son aminte
Librement ,
Et l'on n'entend jamais la plainte
D'un amant .

3.

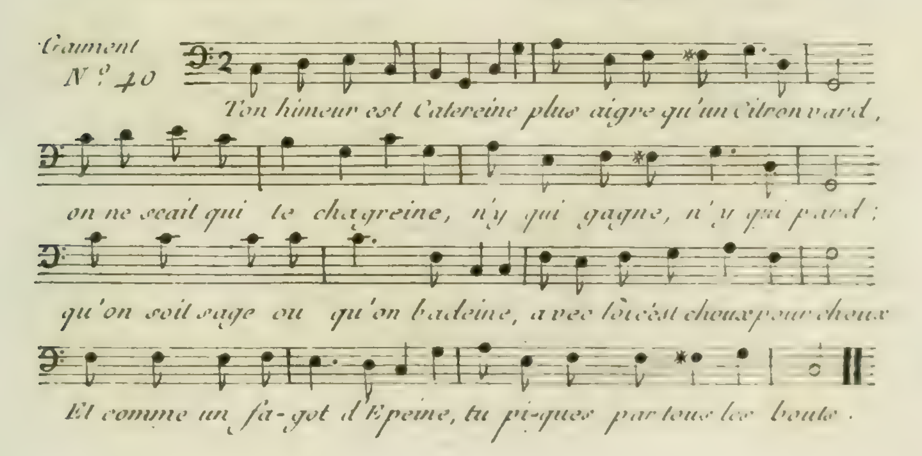
Les Bergers n'y sont point volages
Chez eux il n'est point de détour
Ils n'offrent jamais leurs hommages
Sans amour ;
Aussi goutent ils l'avantage
Du retour .

4.

S'il en est quelqu'un peu sincere
Il est banni de ce séjour :
Et la peine la plus sevéré
Est qu'a son tour ,
Il doit aimer une Bergére
Sans retour .

5.

L'amour las de mon inconstance
Fit serment de fixer mes vœux ,
Mais il n'en trouve l'assurance
Qu'en vos yeux :
Jugés, Iris, de leur puissance
Par mes feux .



Basse

2.

Si je parle, tu t'offenses,
Tu grognes, si je me tais ;
Lors que je me plains, tu danses,
Quand je ris, je te déplais.
A ton oreille mal faitte
Mes chansons ne valent rien,
Et ma tant douce Musette
N'est, qu'un instrument de chien.

3.

D'un pot plein de Marjolaine
Quand je te fis un present
Aussi-tôt pour son étrêne
Tu le cassis moi présent.
Si j'eusse cru mon courage,
Après ce beau grand-merci,
Ma main qui bouilloit de rage
T'eut cassé la gueule aussi.

4.

L'autre jour d'un air honnête,
Quand je t'otis mon chapiau,
Plus vite qu'une Arbalète
Tu le fis sauter dans l'iau ;
Et puis d'un ton d'arrogance
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

5.

S'tan pendant quoi que tu dises,
Je ne puis quitter ce lieu,
Et quoique tu me méprises,
Par tout je suivrai tes yeux.
Je m'en veux mal a moi même,
Mais quand on est amoureux,
Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs

6.

Pour te mettre en oubliance,
A d'autres je fis la cour,
Mais par cette manigance
Tu m'a baillé plus d'amour
Je crois que tu m'ensorcelles,
Car à mes yeux éblouis
Au près de toi les plus belles
Ne sont plus que du pain bis

7

Chacune de tes deux joües
Semble une pomme d'apis.
Comme deux centres de roües
Sont tout a point tes sourcils,
Tes yeux plus noirs que deux marles
Sembl' un' mouche dans du lait ;
Et tes dents un rang de parles
Ben égal, et ben complet.

8.

Parla morgué quel domage
Que tant de belles biautés,
Ne soyont pour tout partage;
Qu'un sac plein de duretés?
Quand sur ton himeur revêche
Je rumine en mon cerviau,
Tu me sembl'être une pêche
Dont ton cœur est le noyau.

10.

Avec lui dans nos prairies
Tu t'en vas batifoler;
Vous japés comme deux pies,
Et moi, je n'ose parler:
Il t'agace, il te chatouille,
Il te torche le grouin,
Et moi d'abord que je grouille,
Tu me flanqu'un coup de poing.

9.

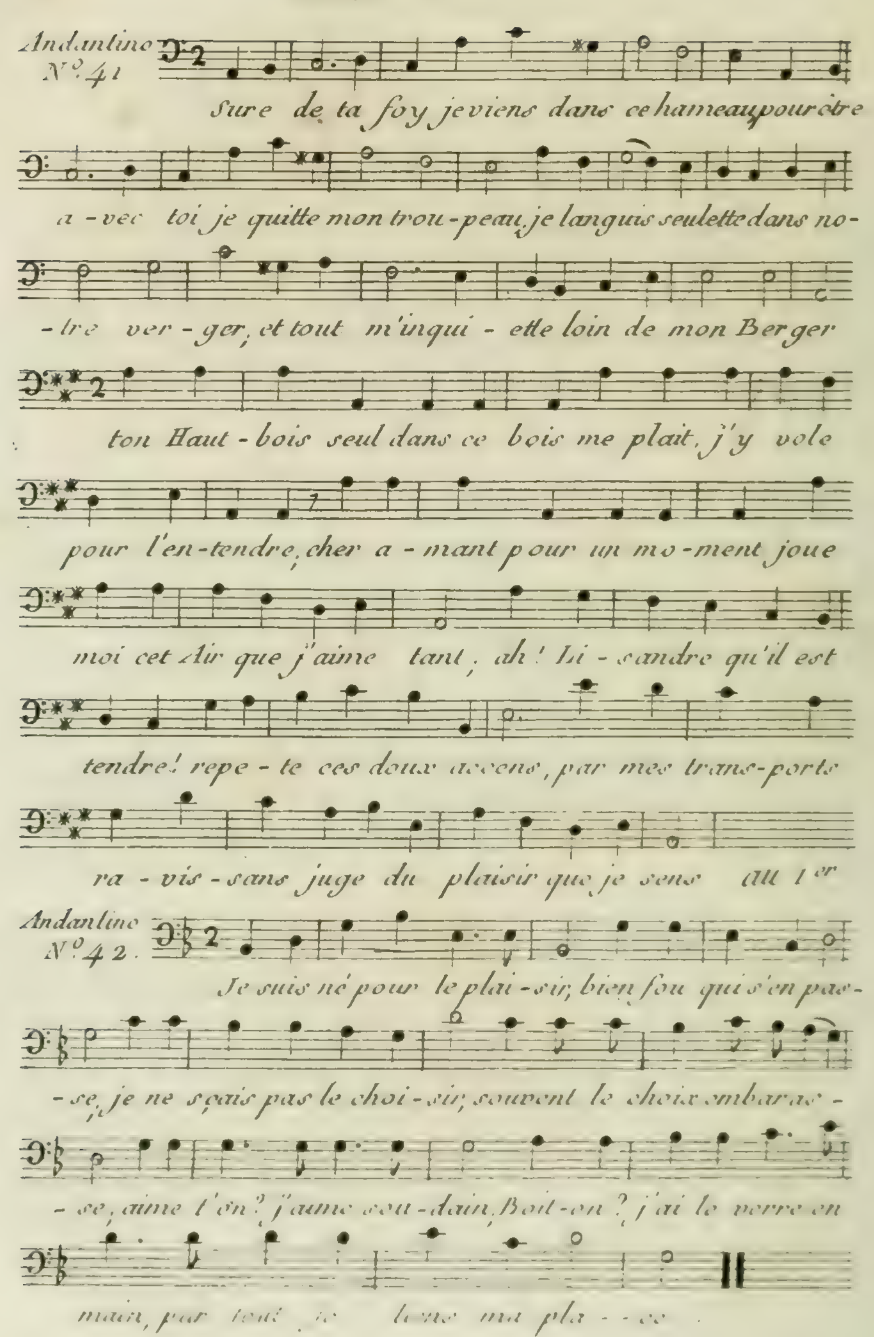
Le soleil qui fond la glace
N'est pas plus ardent que moi,
Comme un gueux de sa besace
Je me sens jaloux de toi:
Au grand Colas qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.

11.

San guay vois-tu Cathereine
Je n'y saurois plus tenir;
Je créve dans ma potreine
Il faut changer ou finir.
Tu me prens pour une buche.
Parce que j'ai l'air benin,
Mais tant a l'iau va la Cruche
Qu'elle se brise a la fin.

12.

Quand j'aime une criature,
Jarnigué, c'est tout de bon;
Je suis doux de ma nature
Au tant et plus qu'un mouton
Mais quand mon amour sincére
N'es payé que de refus
Dam'a lors dans ma colere
Je suis pir qu'un Cerf en rut.



Andantino
N°. 41
Sure de ta foy je viens dans ce hameau pour être
a - vec toi je quitte mon trou - peau, je languis seulette dans no -
- tre ver - ger, et tout m'inqui - ette loin de mon Berger
ton Haut - bois seul dans ce bois me plait, j'y vole
pour l'en - tendre, cher a - mant pour un mo - ment joue
moi cet Air que j'aime tant; ah! Li - sandre qu'il est
tendre! repe - te ces doux accens, par mes trans - ports
ra - vis - sans juge du plaisir que je sens All 1er
Andantino
N°. 42.
Je suis né pour le plai - sir, bien fou qui s'en pas -
- se, je ne sçais pas le choi - sir, souvent le choix embarras -
- se, aime t'on? j'aime sou - dain, Boit - on? j'ai le verre en
main, par tout je tiens ma pla - - ce.

2.

Dormir est un tems perdu ,
Faut il qu'on s'y livre ?
Sommeil, prend ce qui t'est du ,
Mais attends que je sois yvre .
Saisis moi dans ce moment
Fais moi dormir promtement
Je suis pressé de vivre

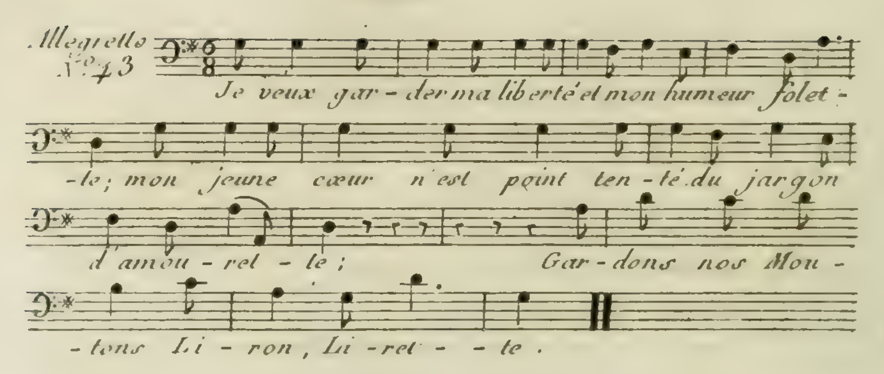
3.

Mais si quelqu'objet charmant
Dans un songe aimable
Vient d'un plaisir séduisant
M'offrir l'image agreable ,
Sommeil, attends doucement ,
L'erreur est dans ce moment
Un bonheur véritable .

4.

Bacchus veut que ses sujets
Soyent d'intelligence ,
Il ne craint dans ses projets
N'y reglement n'y prudence ,
Survient-il un different ?
Du vin versé promtement
L'étouffe en sa naissance .

Basse



2

Pour me deffendre des amans
J'ai mon Chien, ma houlette,
Je ne crains pas leurs complimens,
S'ils me trouvoient seulette. Gardons &c.

3

Maman dit qu'ils sont tous trompeurs,
D'une humeur indiscrette,
Qu'il ne faut aimér que les fleurs
Et jamais la fleurette. Gardons. &c.

4

Quand on laisse engager son cœur
On est trop inquiette,
L'on perd toute sa belle humeur,
Et l'on est contrefaite : Gardons. &c.

5

Si l'amour venoit quelque jour
Me voir dans ma chambrette,
Je lacherois après l'amour
Ma fidelle Lisette. Gardons &c.

BASSE

6.

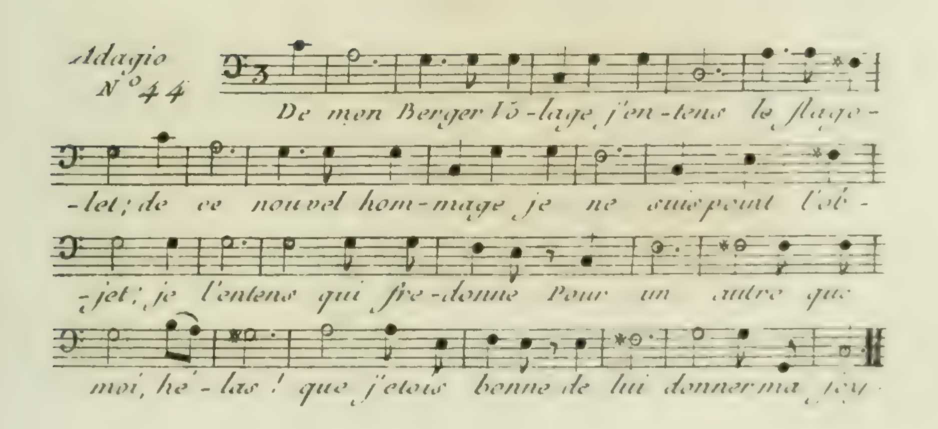
Je ne veux point changer de ton ,
Je veux rester fillette ,
Il n'est point de plus joli nom
Que celui de nanette : Gardons &c.

7.

J'aime à rire j'aime à sauter
Au son de ma musette ,
J'aime à danser, j'aime à Chanter ;
Voila mon amusette : Gardons &c.

8.

C'est ainsi que presentement
Parle la jeune Annette ,
Elle dira tout autrement
Un peu plus grandelette
Adieu les moutons ,
Lirette, Liron ,
Adieu chien et Houlette .



2.

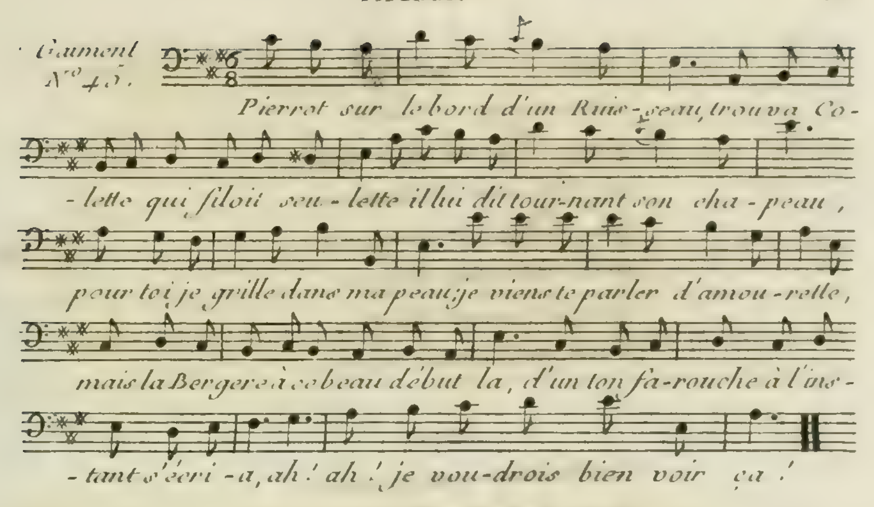
Autre fois l'infidelle
Faisoit dire à l'écho
Que j'étois la plus belle
Qui fut dans le Hameau ;
Que j'étois sa Bergere ,
Qu'il étoit mon Berger ;
Que je serois legere ,
Sans qu'il devint léger ,

3.

Le Printems qui vit naître
De si belles ardeurs ,
Les a vu disparoître
Aussi-tôt que les fleurs :
Mais s'il ramène à Flore
Les inconstans Zéphirs ,
Ne pourroient ils encore
Ramener ses desirs !

4.

Dans ma douleur extrême
Je voudrois me venger ,
Que ne puis-je de même ,
Prendre un autre Berger !
Mais non, pour l'amour même ,
Je ne voudrois changer ,
Hélas ! lors que l'on aime
Peut-on se degager !



2

Pierrot pres d'elle se placa,
Et cette belle
Craintive et cruelle,
Contre pierrot se courouça
Et d'une main le repoussa,
Pierrot saisit la main rebelle,
Morgué, dit il, baisons ce bijou la?
Et la Bergere en grondant s'écria
Ah! ah! je voudrois bien voir ça!

3.

Pierrot qui devient hazardeux,
A l'instant baise
La main a son aise;
Pourquoi, dit il, cet air boudeux?
Sur ce gazon joüons tous deux;
Je vais, morgué, ne t'en déplaise,
Dans ton corcet mettre ce bouquet la
Et la Bergere en grondant s'ecria
Ah! ah! je voudrais bien voir ça

4

Aussitôt dit, aussitôt fait,
Pierrot l'attache,
Collette l'arrache
Et lui flanque au nez tout net.
Pierrot en est tout stupéfait:
Ta resistance enfin me fache.
Un doux baiser, dit-il, me vengera
En se troublant Collette s'écria:
Ah! ah! je voudroit bien voir ça!

5

Par un baiser l'ardent Pierrot
La deconcerte,
La Bergere alerte
Lui baille un soufflet aussitôt,
Mais pas plus fort qu'il ne le fait
Tu vas avoir la cotte verte,
Lui dit Pierrot, pour ce beau soufflet la,
Mais la Bergere en riant s'écria,
Ah! ah! je voudrois bien voir ça!

6

Colette qui craint ce badin
Lui donne tape
Et brusquement s'échape :
Elle gagne un bosquet voisin,
De cela rit l'amour malin :
Pierrot la suit et la ratrape ,
Tu me pairas, dit-il, cette fois la ;
En soupirant colette s'écria :
Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça !

7

Je ne scais comme il la punit,
Mais la folette
Quitta la retraite,
Avec certain air interdit
Qui ne marquoit aucun dépit :
Ma vengeance n'est pas complette,
Mais dit Pierrot rien n'y manquera;
En souriant Colette s'écria :
Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça !



2

Pour toi dans la prairie
Je faisois un bouquet,
Je l'offrois a silvie
D'un air asses coquet ;
Je feins de rendre hommage
A de nouveaux appas
Tu n'en prendspoint d'ombrage, Non, &.

3

Quand te trouvant seulette
Je conte ma douleur,
Tu parois inquiette,
Ton esprit est reveur,
L'absence de Silvandre,
Cause ton embarras
Ton cœursouffre à m'entendre, Non. &

4

Lorsque dessus l'herbette
Mon chien vient te flater,
D'un coup de ta houlette
On te voit l'écarter
Et quand le sien, cruelle !
Par hazard suit tes pas,
Par son nom tu l'appelle, (A)
Non tu ne m'aimes pas.

5

L'autre jour dans la danse
Avec moi sous l'ormeau,
Tu suivois la cadence
De mon doux Chalumeau,
De loin tu vis silvandre,
Et tu fis un faux pas,
Je sçais bien le comprendre
Non, tu ne m'aimes pas.

6

Son ame fut ravie,
Mon pipeau s'en rompit
Et la danse finie,
(J'en rougis de depit !
Ce Berger d'un air tendre
Te dit un mot tout bas,
Et tu daignas l'entendre,
Non, tu ne m'aimes pas.

(A) *il faudroit* tu l'Appelles

CHANSON SUR LE MEME AIR

1

C'est la fille a ma tante,
Pour qui j'ai de l'amour,
Cette fille charmante
A pour moi du retour :
Mais c'est la vertu même,
Je n'y puis reüssir ;
Cependant elle m'aime . . . .
Ça fait toujours plaisir ;

2

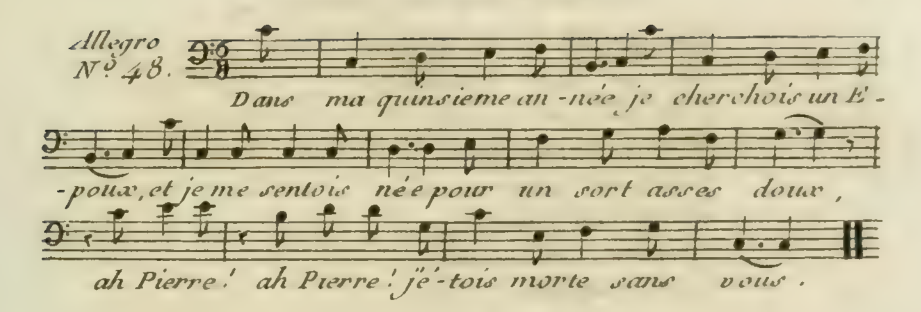
L'Hymen qui m'épouvante
Pour elle a des appas ;
Le Sacrement la tente,
Mais je n'en tâte pas .
Quand on est en ménage,
L'on se voit sans desir
Mais hors du mariage,
Ça fait toujours plaisir .

3

Badinant avec elle,
Je lui pris son bouquet ;
Mais a l'instant la belle
Me campe un bon souflet ;
J'en suis faché, dit elle ;
D'un ton de repentir :
Quoique d'une cruelle
Ça fait toujours plaisir

4

Quelque fois je l'embrasse .
Car je suis son cousin,
Et même elle me passe
Un baiser sur son sein,
Mais sitôt que j'approche
Du but de mon desir,
J'attrape une taloche,
Ça fait toujours plaisir .

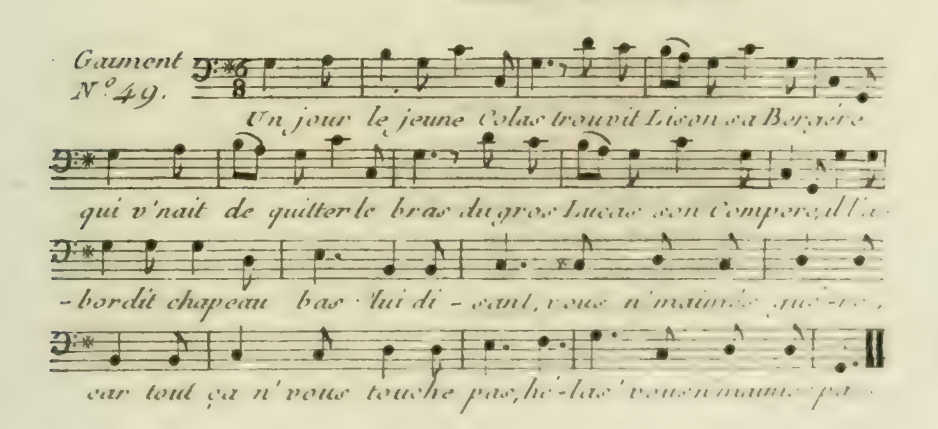


2
Quand de la destinée
Je ressentis les coups,
Ma Mere m'a donnée
Au Vieux le plus jaloux,
Ah! Pierre &c.

3
Sa mine surannée
Excite mon courroux,
Il entend l'Hymenée
Comme a ramer des choux,
Ah! Pierre &c.

4
Sa tendresse est bornée
A serrer mes genoux,
Jamais au lit couchée
N'ai oüi que sa toux
Ah! Pierre &c.

5
Jamais dans la journée
N'a fermé les verroux,
Au fond de ma pensée
Je vois un bien si doux,
Ah! Pierre &c.



2

Vous n'fait's plus du tout de cas
D'un Berger qui persevere,
Vous désirés mon trépas,
Mais las! pour vous satisfaire
Y m'faudroit un coutelas,
Mon ptit cœur &c.

3

Tout chacun dit qu'j'ai des rats,
Je n'puis fermer la paupiere,
Je m'chéme pour vos appas
D'une terrible magniere,
Autrefois j'etois si gras!
Mon ptit cœur &c.

4

Vous disiais quen qu'j'fois, Colas,
Pass devant notre chaumiere,
Je m'tiendrai dessus le pas;
Ce souv'nir me désespere
Car je ne vous y vois pas,
Mon ptit cœur &c.

5

Souvent j'allions tout là bas
Dans ce bosquet solitaire,
Nous promener pas à pas
En dépit de votre mere,
Qui n'sçavoit rien de tout ça
Mon ptit cœur &c.

6

Quand on lui contit le cas,
Ça la mit toute en colere,
Pourtant malgré son fracas,
Ma mine vous etoit chére,
C'n'est pas d'même à s'theure, hélas!
Je d'vois bien &c.

7

Vous souvient-il ces jours gras
Quand j'fis une Bandouillere
D'un beau ruban de taf'tas,
Qui vous servoit de jarquiere?
Ni l'chagrin, ni l'embaras,
Dans c'tems là n'me troubloient guere,
Mais tout ça &c.

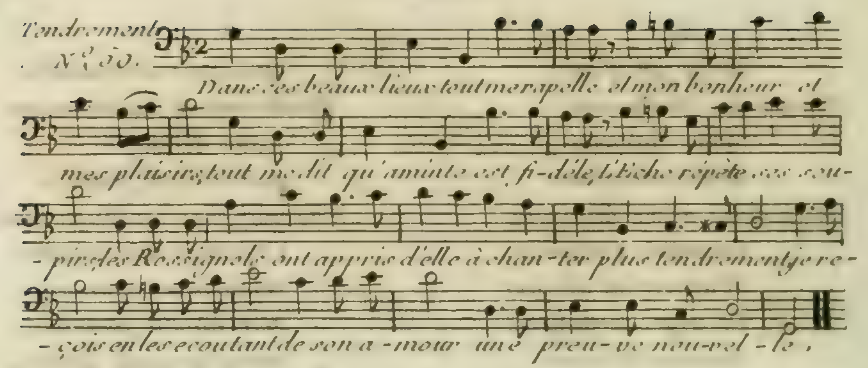
8

Si je marmotois tout bas
Queuque chanson pour vous plaire,
Vous m'disiois en riant Colas!
La sçais tu bien toute enquiere,
J'la chantois à tour de bras,
Mon p'tit cœur &c.

9

Faut-il qu'avec tant d'appas,
Vous soyez parfaite et fiere,
Et que j'parde tous mes pas,
Pour vous avoir cru sincere!
Vous m'plantés là pour Lucas,
Hé, fi donc! vous n'm'aimes guere,
Car &c.

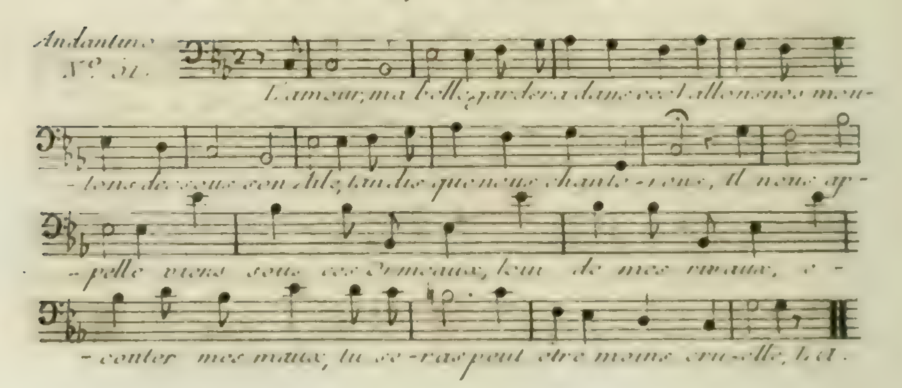
Tendrement
N.° 50.



2
Sur ce gazon l'herbe foulée
Semble n'oser se relever,
Elle attend qu'aminte troublée
Vienne avec moi la refouler,
On dirait que sur ce rivage
Tout s'unit pour mon bonheur;
L'onde nous prête sa fraicheur,
L'obscurité regne dans ce Bocage.

3
Que tardés vous ! venés aminte
Tout favorise nos desirs,
Nous pouvons ici sans contrainte
Gouter les plus tendres plaisirs
Mais je la vois ... que sa presence
Met de trouble dans mes sens !
Ah ! Dieux ! quels transports je ressens !
Et que d'amour, et que d'impatience !

Andantino
N.° 51.



2

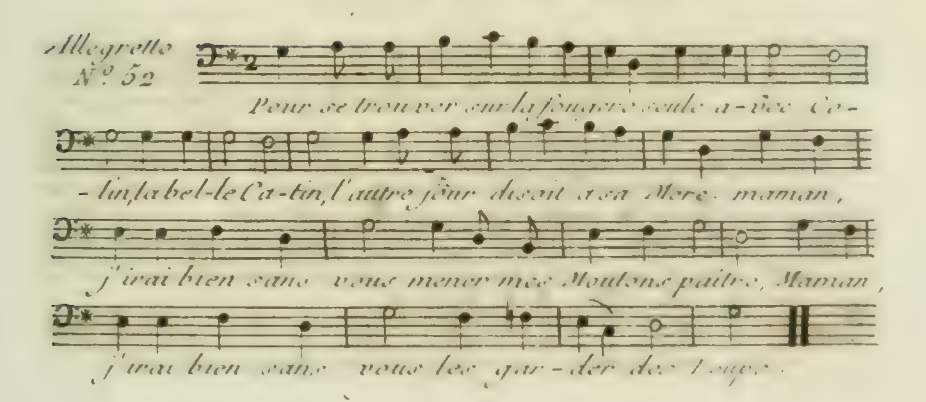
Tircis je n'ose
Ecouter ton chalumeau
Sous l'ormeau,
Et l'on en cause
Deja dans notre hameau,
Un cœur s'expose
Souvent au danger
De trop s'engager
Avec un Berger,
Et toujours l'Epine est sous la Rose
Tircis &c.

3.

Que sert de craindre
Un discret et tendre amour
Sans détour ?
Que sert de feindre
Pour mes feux un doux retour ?
C'est trop contraindre
Ton ardeur pour moi,
Mon amour pour toi,
Donnous nous la foy,
Ce beau feu pouroit enfin s'eteindre
Que sert &c.

4

Il faut se rendre,
Mon Berger a des accens
Si touchans
Vien donc apprendre
Ce que pour toi je ressens;
J'ai le cœur tendre,
Fidéle et constant,
Si tu l'es autant,
Tu sera content,
Tu n'auras rien perdu pour attendre.
Il faut &c.



2

Ma fille, repondit la mere,
Je prevois des maux,
Non pour nos troupeaux,
Mais pour une brebis plus chére,
Et je crains bien plus pour vous
Quand vous les menez paitre,
Et je crains bien plus pour vous
Les Bergers que les Loups.

3

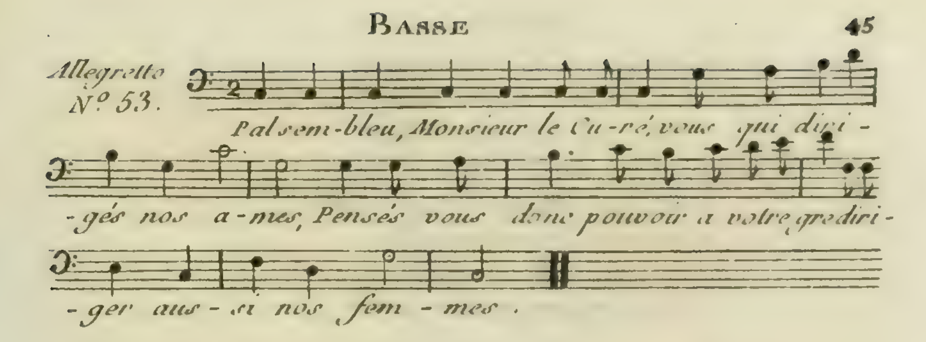
Malgré cette leçon si sage
Colin l'emporta,
Au bois s'en alla
En chantant le long du Village,
Colin je ne puis sans vous
Mener mes moutons paitre,
Colin je ne puis sans vous
Les garder des Loups.

4

Le Berger que son amour prèsse
Accourt a sa voix;
Dans le fond des bois
Ces amans se disoient sans cèsse
Comment pourrais je sans vous
Mener mes moutons paitre,
Comment pourrais-je sans vous
Les garder des Loups.

5

L'amour charmé d'un jeu si tendre
Leurs chanta ces mots;
Soyés en repòs
Je me tiens prèt pour vous deffendre
L'amour qui veille sur vous
Mene vos moutons paitre,
L'amour qui veille sur vous
Les garde des Loups.



2
De ce soin debarassés vous,
Nous ne voulons pas qu'on dise
Que les Enfans qui naissent parmi nous,
Soient des enfans de l'Eglise.

3
Passe encor pour être Cocus
Moyennant grosse finance;
Mais porter cornes pour des Oremus,
C'est un cas de consience.

4
Sans être Docteurs nous tenons
Pour un regle constante
Qu'un bon Pasteur doit, suivant les Canons,
S'en tenir a sa servante.



2

Tout pres de la Colin etoit
Qui voyoit, qui l'orgnoit
Assis sous l'ormeau
Son gentil pti, pti, &c.

3

Si beau le trouva le Berger
Qu'il ne put s'empecher
De crier tout haut,
Le charmant pti, pti,
Le charmant trou, trou,
Que ce pti,
Que ce trou,
Que ce pti troupeau.

4

Puis il abordu doucement,
Et fort civilement
Ota son chapeau
Devant son pti, pti,
Devant son trou, trou,
Son pti pti,
Son trou trou,
Devant son troupeau.

5

Et puis sans se faire prier,
Il se mit a jouer
De son chalumeau
Au près du pti, pti,
Au près du trou, trou,
Près du pti,
Près du trou,
Au pès du troupeau.

6

Que son instrument est charmant,
Dit, Margot, justement
C'est celui qu'il faut
Pour mon pti, pti, pti,
Pour mon trou, trou trou,
Pour mon pti,
Pour mon trou,
Pour mon pti troupeau.

7

Si je l'avois j'en userois
Toujours j'en joüirois
Quand je mene a l'eau
Mon joli pti, pti,
Mon joli trou, trou,
Mon pti, pti,
Mon trou, trou,
Mon joli troupeau.

8

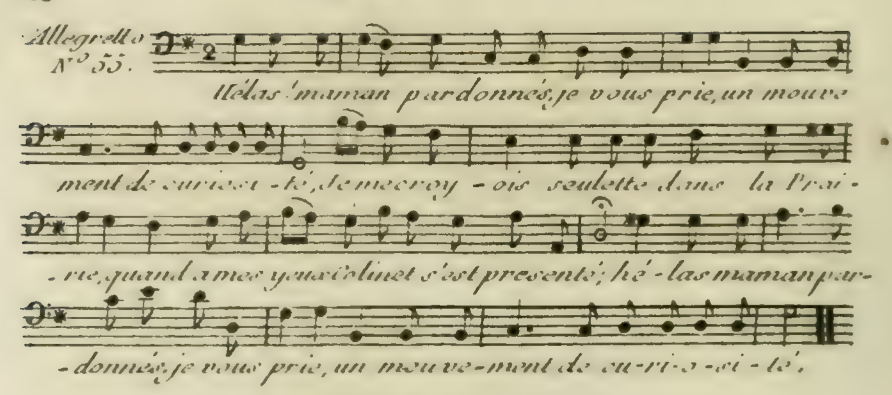
S'il te plait tant, dit le Berger,
Nous n'avons qu'à changer,
Prends mon Chalumeau,
Et moi ton pti, pti,
Et moi ton trou, trou.
Moi ton pti,
Moi ton trou,
Et moi ton troupeau.

9

Et pour te faire un marché d'or,
J'y veux bien joindre encor
Un autre joyau
Pour ton pti, pti, pti,
Pour ton trou, trou, trou,
Pour ton pti,
Pour ton trou,
Pour ton pti troupeau.

10

Tant et tant Colin marchanda
Qu'a la fin se trouva
Maitre, au peut s'en fout
De son pti, pti, pti,
De son trou, trou, trou,
De son pti,
De son trou,
De son pti troupeau



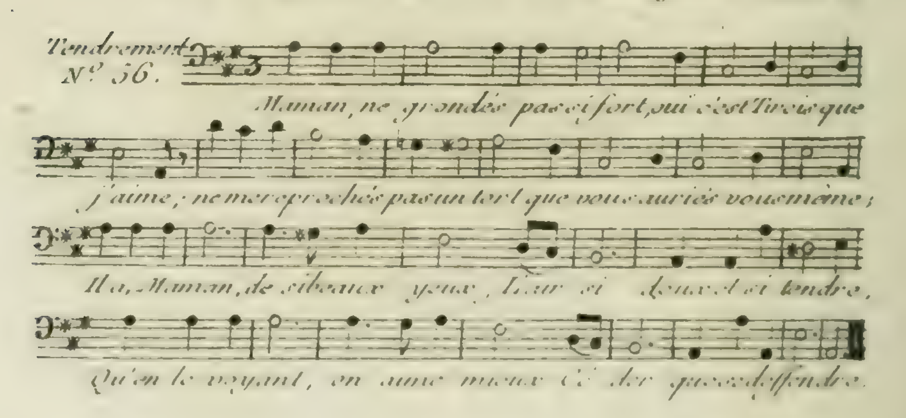
2
Vous le savés dans le Village on publie
Que ce Berger n'a point d'égal en béauté. hélas! &c.

3
En m'abordant dessus l'herbette fleurie,
A mes genoux à l'instant il s'est jetté. hélas! &c.

Au même instant sa bouche à la mienne unie
Fit naître en moi le gout de la Volupté. hélas! &c.

4
Il me vantoit les nœuds dont l'amour nous lie;
J'ai voulu voir s'il disoit la verité hélas! &c.

5
Si ce plaisir est le charme de la vie
Est ce un grand mal à moi d'en avoir gouté. hélas &c.



2

Je ne voulois pas m'engager ,
Ma froideur m'étoit chère ,
Tircis s'offrit pour mon berger ,
Je devins sa bergere ;
Je levai les yeux sur les siens ,
Et je me crus aimée ;
En tournant ses yeux sur les miens ,
Il me vit enflamée .

3

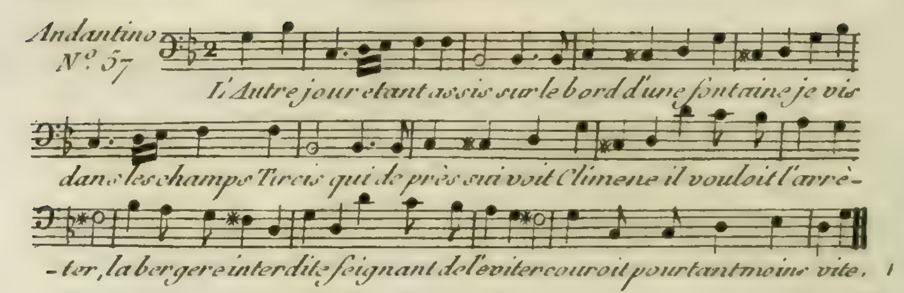
Il prit ma main et la baisa ,
Mon trouble fut extrême ;
Le fripon d'abord m'appaisa ,
En disant ; je vous aime :
Ce joli mot fait excuser
Un amant téméraire ;
Je ne puis rien lui refuser ,
Et je le laissai faire .

4

De quoi , disoit il , as tu peur ?
C'est moi qui te caresse ;
Pour être plus pres de ton cœur ,
Dans mes bras je te presse ;
Eh ! quoi ! l'image des plaisirs
Te trouble et t'effarouche !
C'est pour confondre nos soupirs
Que je meurs sur ta bouche .

5

Ainsi Tircis me rassuroit ,
Qu'elle étoit ma foiblesse !
Le tendre Dieu qui m'inspiroit
Me cachoit mon yvresse
Je donnai tout a mon vainqueur
Mon seul amour me reste ,
Quand on laisse prendre son cœur ,
Peut on garder le reste !



2

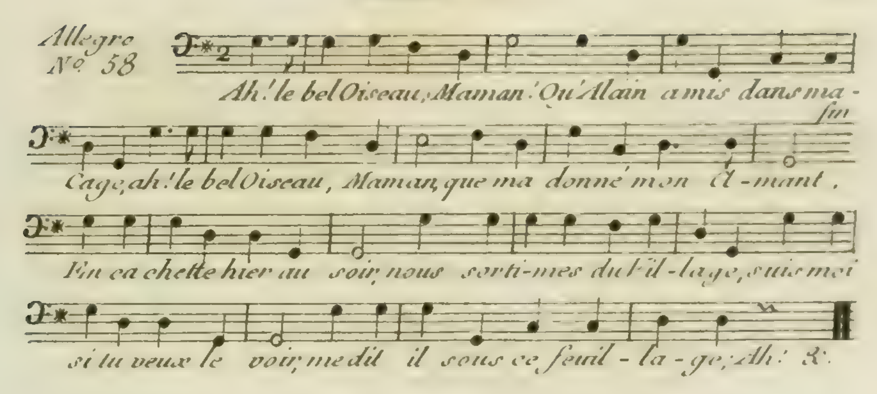
Tircis qui s'en aperçoit
En devient plus téméraire,
Il la suit près de l'endroit
Ou je révais solitaire:
J'aprochai doucement,
Afin de les entendre:
Rien n'est indifferent,
Quand on a le cœur tendre

3

J'entendis que le Berger
Dit à la jeune Bergere,
Quoi! tu crains de t'engager
Que faut il donc que j'espere:
Quand on sçait tout charmer,
On ne hazarde guere;
Ce n'est un mal d'aimer
Que quand on ne peut plaire.

4

Le Berger ne dit plus rien,
La Bergere etoit muette;
Mais l'amour la servoit bien,
Il preparoit sa deffaite:
La pudeur resistoit;
Mais un soupir la chasse.
Le seul desir restoit,
Le plaisir prit sa place.

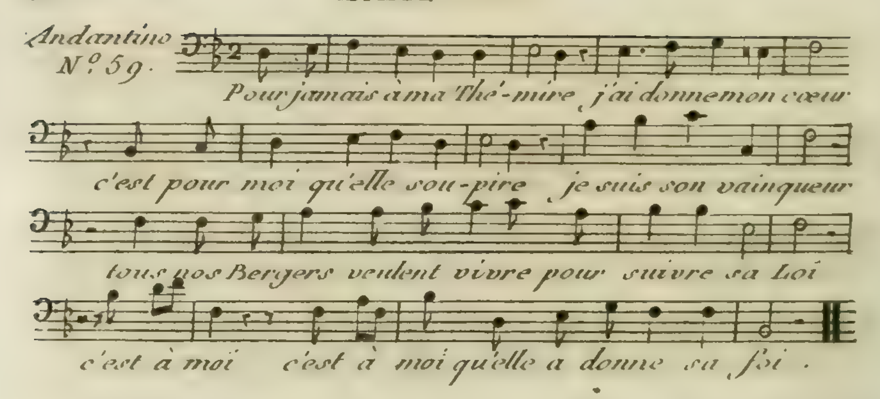


2
Pressons nous, mon cher Alain,
S'il s'échappoit quel dommage!
Mon cœur bat, mets y ta main,
Le sien battoit d'avantage.
Ah! &c.

3
Il me prit un doux baiser,
Alain Alain sois donc sage;
C'est, dit il, pour préparer,
Du bel Oiseau le langage;
Ah! &c.

4
Il me presse de nouveau,
Je le tiens, dit il, courage,
Le voici sous mon chapeau,
C'est le plus beau du Village;
Ah! &c.

5
Il est a moi pour toujours,
Il cherit son esclavage,
C'est l'objet de mes amours,
J'en veux jouir sans partage;
Ah! le &c.

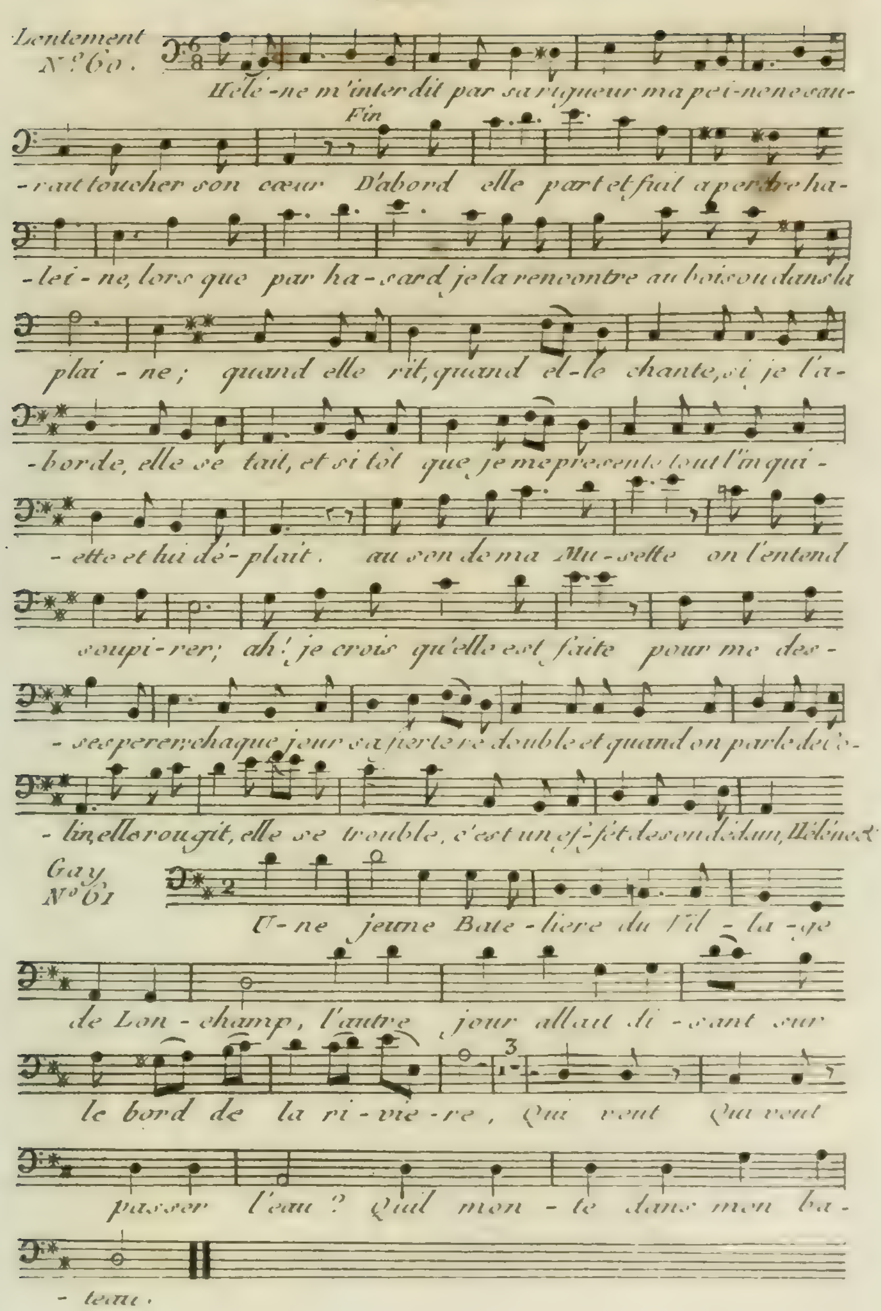


2

L'autre jour sur la fougére
Le beau Licidas
Vint parler à ma Bergére
Qui n'écouta pas,
Elle méprise en son âme
La flame
D'un Roi,
C'est a moi,
C'est a moi,
Qu'elle a donné sa foi.

3

S'il etoit une Déesse
Brillante d'appas
Qui vint m'offrir sa tendresse,
Je n'en voudrois pas;
C'est ton cœur seul où j'aspire,
Themire,
Crois moi,
C'est à toi,
C'est à toi,
Que j'ai donné ma foi.


Lentement
N.° 60.
Hélé-ne m'interdit par sa rigueur ma pei-ne ne sau-
Fin
-rait toucher son cœur D'abord elle part et fuit a perdre ha-
-lei-ne, lors que par ha-sard je la rencontre au bois ou dans la
plai - ne ; quand elle rit, quand el-le chante, si je l'a-
-borde, elle se tait, et si tôt que je me présente tout l'inqui-
-ette et lui dé-plait. au son de ma Mu-sette on l'entend
soupi-rer; ah! je crois qu'elle est faite pour me dés-
-esperer, chaque jour sa fierte re double et quand on parle de Co-
-lin, elle rougit, elle se trouble, c'est un ef-fet de son dédain, Hélène &
Gay
N° 61
U-ne jeune Bate-liere du Vil - la - ge
de Lon - champ, l'autre jour allait di - sant sur
le bord de la ri - vie - re, Qui veut Qui veut
passer l'eau? Qu'il mon - te dans mon ba-
- teau.

2

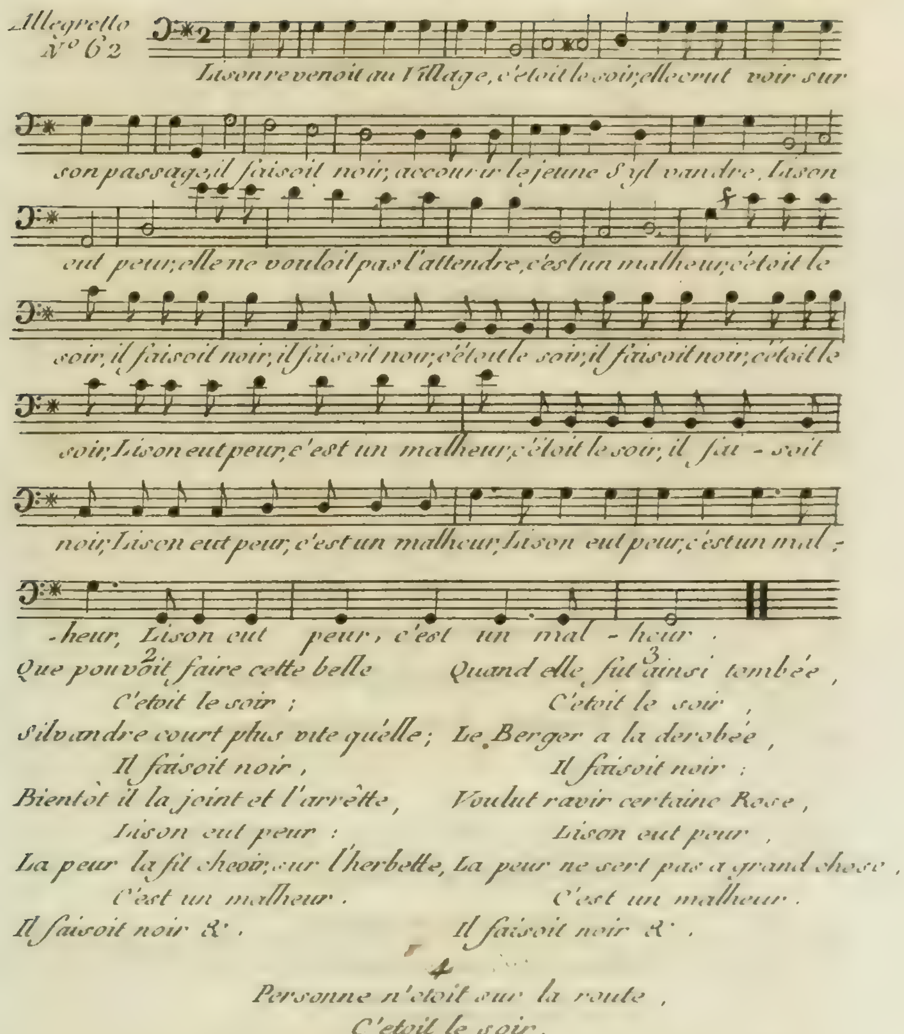
Ma Nacelle est bien entiere ,
Embarquez vous hardiment ;
Je lui criai sur le champ ,
Oh ! la belle bateliere !
Je veux , je veux passer l'eau ,
Recois moi dans ton bateau

3.

Dans sa barque l'ouvriere
Me fit entrer lestement ,
Si bien vogua qu'a l'instant
J'eus traversé la riviere
Qui veut , Qui veut passer l'eau
Qu'il monte dans son Bateau .

4

J'aime à passer la riviere ,
Je la passe frequemment
Jamais tel contentement
Je n'eus d'une Bateliere .
Qui veut , qui veut passer l'eau ,
Qu'il choisisse son bateau .



2

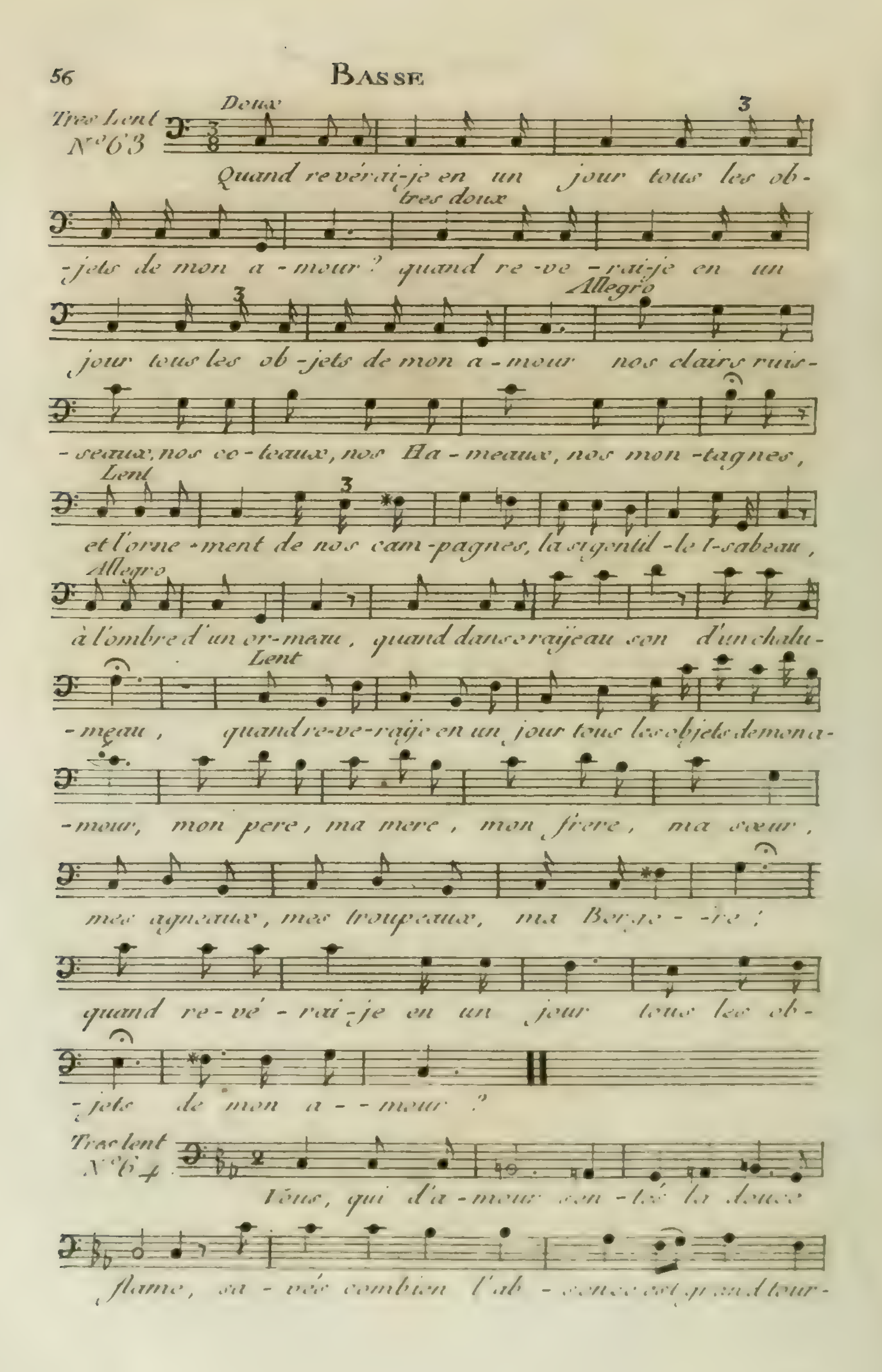
Que pouvoit faire cette belle
C'etoit le soir ;
Silvandre court plus vite qu'elle ;
Il faisoit noir ,
Bientôt il la joint et l'arrête ,
Lison eut peur :
La peur la fit cheoir sur l'herbette ,
C'est un malheur .
Il faisoit noir &c .

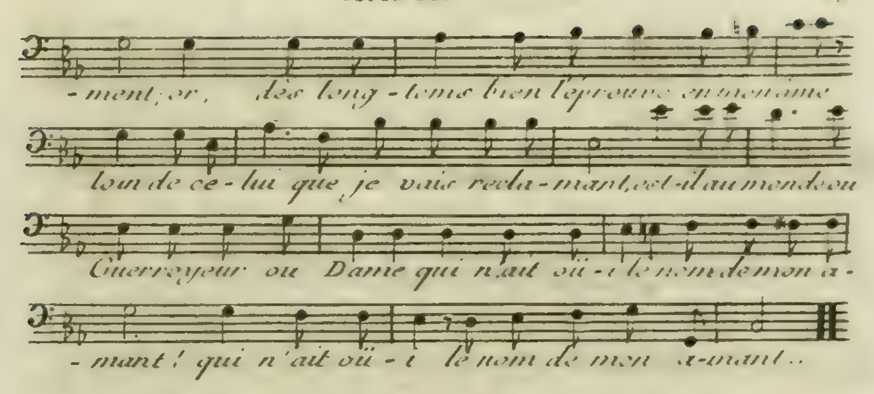
3

Quand elle fut ainsi tombée ,
C'etoit le soir ,
Le Berger a la derobée ,
Il faisoit noir :
Voulut ravir certaine Rose ,
Lison eut peur ,
La peur ne sert pas a grand chose ,
C'est un malheur .
Il faisoit noir &c .

4

Personne n'etoit sur la route ,
C'etoit le soir ,
Bientot Lison n'y vit plus goute ,
Il faisoit noir :
Sa taille devint moins légere ,
Lison eut peur
Neuf mois après elle fut mere ,
C'est un malheur
Il faisoit noir &c .


Tres Lent
N°63
Doux
Quand re vérai-je en un jour tous les ob-
tres doux
-jets de mon a-mour? quand re-ve-rai-je en un
Allegro
jour tous les ob-jets de mon a-mour nos clairs ruis-
-seaux, nos co-teaux, nos Ha-meaux, nos mon-tagnes,
Lent
et l'orne-ment de nos cam-pagnes, la si gentil-le I-sabeau,
Allegro
à l'ombre d'un or-meau, quand danserai-je au son d'un chalu-
Lent
-meau, quand re-ve-rai-je en un jour tous les objets de mon a-
-mour, mon pere, ma mere, mon frere, ma sœur,
mes agneaux, mes troupeaux, ma Berge--re;
quand re-vé-rai-je en un jour tous les ob-
-jets de mon a--mour?
Tres lent
N°64
Vous, qui d'a-mour sen-tés la douce
flame, sa-vés combien l'ab-sence est grand tour-



2

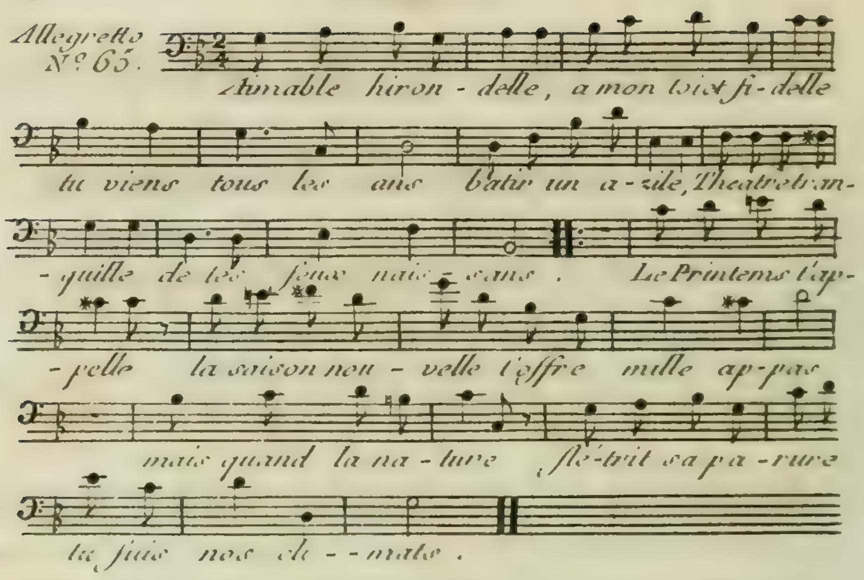
Lors qu'on aprend qu'une ville est reduite ,
Qu'un fier géant en deux est pourfendu
Qu'un seul a mis toute un armée en fuite
Qu'un grand Lion gît sur terre étendu ,
C'est mon amant qu'on nomme tout de suite ,
A telle gloire , autre eut-il pretendu .

3

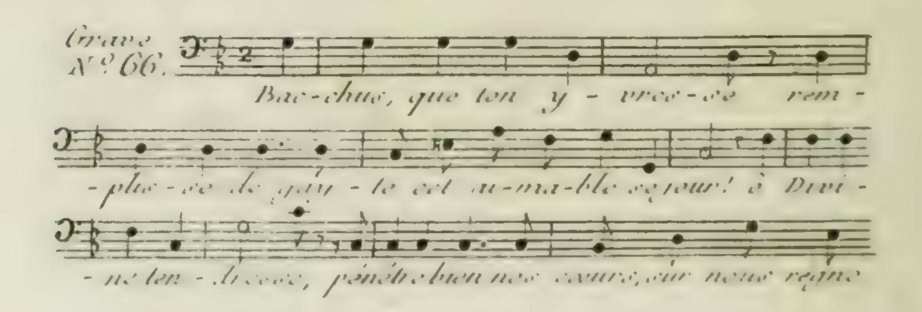
Qui mieux que lui sait signaler son zéle .
Et les payens tuer , ou convertir ?
Qui pourroit mieux obtenir d'une belle ,
Palme d'amour , ou rose de plaisir .
Qui deffend mieux l'honneur d'une pucelle
Et , s'il le veut , qui peut mieux le ravir ?

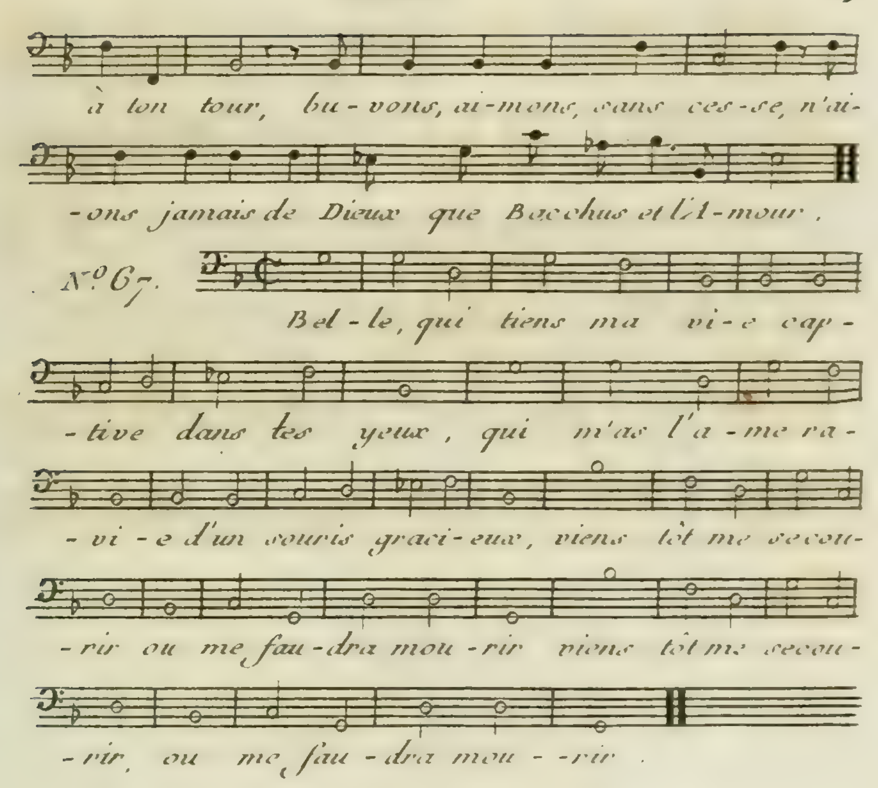
4

A le chercher, si je passe ma vie ,
Si le chanter est mon plus doux labeur ,
Peut on avoir plus noble fantaisie ?
Peut on choisir plus aimable vainqueur ?
Si parmi vous , est mon cher Isaue
Ah! rendés moi le maitre de mon cœur .



Hélas! dans mon ame
Un Dieu tout de flame
Entré malgré moi
Depuis qu'il l'habite
Sans cesse l'agite
Et lui fait la loi!
Mais quand la nature
Flétrit la verdure
Et fane les fleurs.
Toujours sa puissance
Sait donner naissance
Aux tendres ardeurs.





2.

Mon ame souloit être
Libre de passions
Mais amour s'est fait maître
De mes affections,
Et a mis sous sa loy
Et mon cœur et ma foy.

3.

Plutôt on verra l'onde
Contre mont reculer,
Et plutôt l'œil du monde
Cessera de bruler,
Que, l'amour qui me point
Décroisse d'un seul point.

FIN.

